



HAL
open science

Migrations clandestines d'Amérique centrale vers les Etats-Unis : Actions en réseau et mobilité dans l'adversité en une ère de flux et de frontières.

Argán Aragón

► **To cite this version:**

Argán Aragón. Migrations clandestines d'Amérique centrale vers les Etats-Unis : Actions en réseau et mobilité dans l'adversité en une ère de flux et de frontières.. Sociologie. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2013. Français. NNT : 2013PA030095 . tel-02905583

HAL Id: tel-02905583

<https://theses.hal.science/tel-02905583>

Submitted on 23 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

Institut des Hautes Études de l'Amérique latine
École doctorale 122 – Europe latine – Amérique latine

Thèse de doctorat en Sociologie

Argán Aragón

MIGRATIONS CLANDESTINES D'AMÉRIQUE CENTRALE VERS LES ÉTATS-UNIS

*ACTIONS EN RÉSEAU ET MOBILITÉ DANS L'ADVERSITÉ
EN UNE ÈRE DE FLUX ET DE FRONTIÈRES*

Thèse dirigée par
María Eugenia Cosío-Zavala

Soutenue le 19 Décembre 2013

Jury :

Manuel Ángel Castillo	Professeur – chercheur El Colegio de México	
María Eugenia Cosío-Zavala	Professeure des Universités Sorbonne Nouvelle – Paris 3	Directrice
Françoise Lestage	Professeure des Universités Paris Diderot – Paris 7	Rapporteure
Catherine Wihtol de Wenden	Directrice de recherche au CNRS CERI – IEP Paris	Rapporteure

Résumé

Cette thèse s'intéresse aux effets de l'opposition entre les dynamiques migratoires et les dynamiques de contrôle frontalier. L'étude se centre sur le flux de migrants centraméricains à destination des États-Unis. Ce flux transite par un système de frontières formé d'une zone tampon sur l'ensemble du territoire mexicain et d'une frange érigée en rempart high-tech à la frontière sud des États-Unis. Dans cet immense espace, la frontière a créé des marges par où les migrants tentent la contourner en traversant par une économie souterraine structurée autour de l'abus aux migrants clandestins en transit. L'analyse du système migratoire d'un village des hautes terres du Guatemala montre comment le flux persiste malgré la frontière par l'action en réseau de migrants. La comparaison entre une trentaine d'expériences d'hommes et de femmes en mobilité clandestine sur la route de transit révèle que la frontière s'abat sur les acteurs dans des modalités spécifiques selon leur genre et leurs ressources sociales, économiques et de mobilité. Les migrants éprouvent la frontière comme un espace d'adversité auquel ils doivent s'adapter en permanence en l'assumant intégralement afin de pouvoir continuer leur voyage vers le lieu qu'ils imaginent au nord. Ce travail, fondé sur des enquêtes de terrain réalisées entre 2005 et 2012 dans des lieux d'origine, de transit et de destination disséminés dans l'espace migratoire, cherche à illustrer comment un flux migratoire et ses acteurs réagissent à un système frontalier contemporain.

Mots-clés : flux migratoires ; mobilité clandestine ; migrants centraméricains ; systèmes frontaliers ; Mexique ; États-Unis

Abstract

This thesis addresses the effects of the conflict between migration dynamics and the dynamics of border enforcement. The study focuses on the flow of Central American migrants heading to the United States. This flow follows a system of borders formed by a buffer zone throughout Mexican territory and a strip of land erected as a high-tech rampart on the southern border of the United States. Across this immense space, the border has created margins that migrants try to circumvent by entering an underground economy structured around the abuse on clandestine migrants in transit. The analysis of the migratory system of a village in Guatemalan highlands shows how the migration flow persists, despite the border, through the action in network of migrants. The comparison of about thirty experiences of men and women in clandestine movements reveals that the border affects the various actors in specific ways, depending on their gender as well as their social, economic and mobility resources. Migrants experience the border as a space of adversity to which they must constantly adapt to, by assuming it integrally, in order to be able to continue their journey to the place they imagine northward. This work, based on field investigations conducted between 2005 and 2012 during different stages of the migratory process (e.g. in places of origin, transit and destination) seeks to illustrate how a migration flow and its actors react to a contemporary system of borders.

Keywords: migration flows; clandestine mobility; Central American migrants; border systems; Mexico; United States

Resumen

Esta tesis trata sobre los efectos de la oposición entre las dinámicas migratorias y las dinámicas de control fronterizo. El estudio se centra en el flujo de migrantes centroamericanos que se dirige hacia los Estados Unidos. Dicho flujo transita por un sistema de fronteras formado por una zona tapón sobre el territorio mexicano y por una franja alzada como muralla de alta tecnología en la frontera sur de los Estados Unidos. En este inmenso espacio, la frontera generó los márgenes por donde los migrantes intentan rodearla cruzando por una economía subterránea estructurada alrededor del abuso a los migrantes indocumentados en tránsito. El análisis del sistema migratorio de una aldea de las tierras altas de Guatemala muestra cómo el flujo migratorio persiste, a pesar de la frontera, a través de la acción en red de migrantes. La comparación entre una treintena de hombres y mujeres en movilidad clandestina durante el recorrido de tránsito revela que la frontera se manifiesta a los actores de maneras específicas según su condición de género y sus recursos sociales, económicos y de movilidad. Los migrantes experimentan la frontera como un espacio de adversidad al que deben adaptarse asumiéndolo integralmente para poder continuar su viaje hacia el lugar que imaginan en el norte. Este trabajo, fundamentado en investigaciones de campo realizadas entre 2005 y 2012 en distintos lugares de origen, tránsito y destino del espacio migratorio, busca ilustrar cómo un flujo migratorio y sus actores reaccionan a un sistema fronterizo contemporáneo.

Palabras clave: flujos migratorios; movilidad clandestina; migrantes centroamericanos; sistemas fronterizos; México; Estados Unidos

*A mi padre,
quien nos enseñó que
el sol inició los grandes éxodos; venimos a buscar su nacimiento.*

*A mi madre,
quien nos enseñó que los hombres
siembran sus raíces en lo profundo de la tierra.*

*A Marcela,
por hacer nuestra aquella tierra de la manifestación de la alegría de la luz.*

Remerciements

Aux migrantes et aux migrants rencontrés au cours de ce travail, en tout premier lieu. Que les paroles qu'elles et qu'ils m'ont confiées se trouvent restituées ici avec fidélité. Beaucoup de rencontres sont restées dans les carnets de terrain, mais chacune m'a convaincu que les migrants clandestins sont sans doute les Héros des temps modernes.

Merci au père Francisco Pellizari S.C. et à son équipe de la *Casa del Migrante* de Guatemala, en particulier à Constantino et à Jacqueline. Pour leur accueil, leur paix, leur labeur.

Merci à Anacleto Martinez et à Walfred Martinez, ainsi qu'à leurs familles, avec qui le quotidien du terrain à Peña Roja et dans le bas de la vallée a tissé une profonde amitié.

Dans le milieu académique, je tiens à remercier les personnes qui ont encouragé ma démarche, et dont l'écoute, l'échange ou la remarque – autour d'un séminaire, d'une entrevue, d'un café ou d'un voyage – m'ont toujours aidé à préciser l'idée, la rectifier et à creuser les perspectives : Manuel Ángel Castillo ; Françoise Lestage ; Irene Palma ; Marielle Pepin-Lehalleur ; Olga Odgers ; Olivia Ruiz ; Catherine Wihthol de Wenden ; et à l'ERSIPAL, Christian Gros et David Dumoulin. Merci spécialement à Leticia Calderón Chelius. Enfin, à María Eugenia Cosío-Zavala, pour la confiance dont elle m'a témoignée depuis le commencement de ces recherches, pour la liberté avec laquelle elle m'a laissé les mener, toujours avec rigueur et en clarté ; pour le soin de son soutien.

Cette thèse n'aurait pas vu le jour, non plus, sans les liens d'amitié et de famille qui l'ont accompagnée sur le terrain et dans les moments d'écriture. Ces liens sont nombreux, et je ne peux dire ici que ceux qui l'ont portée un petit peu plus. À Tampa, Dayton et Peña Roja, merci à Mynor, pour sa curiosité et sa finesse. À La Nouvelle-Orléans, à Bill Newman pour les bons temps passés. À Paris : à Lila Belkacem, et bien sûr, à Paco et à Katia. À Mexico, au Desierto de los Leones : à Yahan et à mon père Luis Y. Au Guatemala, à San José de las Nubes : à ma belle-famille, et en particulier à Roberto Gereda et à Lizzy Illescas. À Diego Padilla et à Gerardo Alberto de León. Plus loin, mais au proche, à ma famille de France. Et puis, à mon frère Ollantay, à mon cousin Jaime, à mes compadritos Orlando J. Trujillo et Emmanuel Moulinier. Enfin, merci spécialement à deux personnes qui ont aidé à affiner ce travail depuis sa genèse à son terme, et dont le regard et les relectures ont éclairé bien plus que l'écriture : à ma mère Laïta, et à ma marraine de cœur Catherine Luuyt.

Merci à l'université Paris 3 et à l'IHEAL qui ont rendu cette thèse possible grâce à l'allocation de recherche du Ministère de la Recherche et au monitorat, ainsi qu'à d'autres aides à la mobilité. Merci aussi à David Rochkind pour ses trois clichés photographiques qui contribuent à illustrer ce travail.

Enfin, à toi, Marcela Gereda qui as vitalisé ce travail au jour le jour. Pour ta lumière, ta joie, ton esprit, tes commentaires, – ta patience aussi. Cette thèse a réellement commencé au moment de ta rencontre et s'achève lorsque nous nous apprêtons à accueillir la vie plus grande encore. Merci pour cette éclosion.

Ces personnes et ces institutions – parmi d'autres – ont nourri cette thèse de multiples manières, mais les limites que le lecteur pourra y trouver ne reviennent qu'à son auteur.

« Je pars au loin, père ; c'est pour ça que je suis venu vous l'annoncer.

– Et tu t'en vas où, si on peut savoir ?

– Je m'en vais au Nord.

Juan Rulfo, « Paso del Norte », *El llano en llamas*. (1953)

– Oh, mon Dieu... Ce maudit voyage vers le saint Nord... ».

Doña Dominga, 81 ans, Peña Roja, Guatemala. 2011

« Me voy lejos, padre; por eso vengo a darle el aviso.

¿Y pa' ónde te vas, si se puede saber?

– Me voy pa'l Norte.

Juan Rulfo, « Paso del Norte », *El llano en llamas*. (1953)

– Hay Diosito...Esa maldita ida al Santo Norte... ».

Doña Dominga, 81 años, Peña Roja, Guatemala. 2011

Sommaire

Introduction générale	8
Méthodologie.....	28
1. Discours et objectivité en sciences sociales	28
2. Terrains	38
Première partie. Flux (Peña Roja).....	59
Chapitre premier. Peña Roja, village du Guatemala rural	60
1. Dans les hauteurs des Cuchumatanes... ..	61
2. Des agriculteurs, des migrants, des ladinos	67
3. Sociétés, inégalités et changements récents	73
4. Facteurs d'expulsion de Peña Roja : nécessité et évidence du départ.....	85
Chapitre 2. Du front-pionnier aux frontières vers les États-Unis : mutations dans le siècle.....	90
1. Des colons aux agriculteurs.....	91
2. Aurores de la migration vers les États-Unis : les trois migrants pionniers	98
3. Les pins de Eller ou le programme de plantation H-2B.....	103
4. Les migrants, maîtres et apprentis de l'espace états-unien	111
Chapitre 3. Les liens de la migration Peña Roja – États-Unis.....	119
1. Mobilité et stabilité.....	120
2. Circularité migratoire : les forces de gravité de la migration.....	135
3. Processus migratoire: l'avenir passe désormais par l'ailleurs	142
4. L'action en réseau, support et dynamique de la mobilité clandestine	147
Deuxième partie. Traverser une épaisse frontière.....	161
Chapitre 4. Trente migrants en partance.....	162
1. Des hommes dans l'espace.....	163
2. Lignes de partage de l'analyse	171
3. Migrants sur la ligne de départ : déclics migratoires.....	178
4. Se mouvoir dans l'espace.....	198

Chapitre 5. Traverser l'espace vers le nord	203
1. Cruzar México : tenter de passer à travers le Mexique	204
2. Mexique(s) : Issues de passage.....	232
3. Cruzar la línea : l'heure de vérité sur le seuil des États-Unis	239
4. États-Unis : issues temporaires de passage	269
Troisième partie. La frontière et les hommes.....	273
Chapitre 6. Impacts directs et indirects de la frontière du 21^e siècle	274
1. Les frontières dressées des États-Unis (et du Mexique).....	275
2. La grande illusion du contrôle des flux migratoires	307
3. Canalisation du flux dans les espaces hors la loi	319
4. La deshumanisation du passage clandestin	332
Chapitre 7. Se mouvoir dans l'adversité, assimiler la frontière	342
1. Un espace régi par les relations de domination.....	343
2. Mobilité dans l'adversité et persistance de l'acteur	360
3. La route du migrant ou le chemin de la transformation.....	387
Conclusion générale.....	410
Références bibliographiques.....	434
Principaux entretiens cités	453
Table des matières	456
Table des illustrations	463
Lexique.....	466
Sigles et acronymes	467
Table des annexes.....	468

Introduction générale

La migration d'Amérique centrale vers les États-Unis est une migration semblable à toutes celles qui ont eu lieu par le passé depuis l'origine de l'Homme : une migration surgie de la nécessité d'aller au-delà dans l'espace, dans un « ailleurs ». Clandestine, elle se doit de l'être du fait des contrôles et des dangers qui se trouvent sur sa route. La clandestinité des migrants se renforce peut-être, mais le mouvement continue.

Les paléontologues nous apprennent que la nécessité de migrer a formé notre espèce ; les historiens ne cessent de nous rappeler qu'elle a créé toute culture et toute civilisation. La migration est le mouvement décrit par l'établissement d'un groupe humain dans un lieu converti en espace de vie, qui à un moment donné les expulse vers un ailleurs, qui déjà les attire. Ce déplacement dans l'espace consiste à repousser toujours plus loin les limites des origines et du lieu de naissance, les limites de la connaissance et de l'expérience. Tout homme est fait de cette sorte de « pollinisation » des idées et des gènes portés par le mouvement migratoire qui prend la forme de créations, de récréations, et d'emprunts d'un groupe à un autre qui se l'approprie et le transforme à son tour. Tout est mobile, tout est mélange « d'ici » et « d'ailleurs », et la Globalisation, l'ère historique actuelle, nous le rappelle continuellement dans notre quotidien.

Mais cette réalité se heurte à un flagrant paradoxe. Le sociologue Jean Duvignaud remarquait déjà, il y a près de quarante ans, que nos sociétés « qui sont devenues planétaires en se stabilisant, vivent cette mobilité comme une déchirure », « nous nous sommes installés, nous avons pris racine ». Que reste-t-il des mondes nomades aujourd'hui, s'interrogeait-il ? « Chinoise ou romaine, l'histoire, abritée frileusement derrière ses *grandes murailles*, ne connaît que des barbares : la fluidité du monde véhiculaire – mobile – les déconcerte » (Duvignaud, 1975b ; 1975a).

L'établi éphémère et le mobile perpétuel font conflit, et ce conflit est un des traits les plus visibles des sociétés d'aujourd'hui. La migration dont il est question dans cette thèse creuse son paradoxe dans un temps historique très ancien. Il s'agit de celui de l'apparition de la frontière conçue comme un compromis pour la survie ou pour la vie d'un groupe ; la frontière conçue et vécue comme une membrane dans l'espace, destinée à retenir « le soi », et à le diviser de « l'autre » perçu comme quelqu'un à accueillir, assimiler, écarter ou contenir. Les frontières, écrivait le géographe Michel Foucher, « sont du temps inscrit dans l'espace ; elles restent des buttes-témoins du passé ou des fronts vifs » (Foucher, 2007: 28). Les frontières sont un temps qui se cristallise et se fige dans un espace pour former un territoire que les hommes chargeront de sens.

La clôture de l'État-nation

En ce début du 21^e siècle, la majeure partie de la planète est découpée en États-nations aux frontières dûment bornées et juridiquement reconnues dans des traités internationaux. Ces frontières enveloppent et définissent le territoire sur lequel vit la population nationale pouvant faire exercice de la citoyenneté. L'idée sur laquelle repose l'État-nation est qu'à chaque territoire doit correspondre une nation¹ gouvernée par un État ; les trois entités – territoire, nation, État – étant conçues de manière consubstantielle. L'État national est chargé de maintenir ses frontières, de définir le national et l'étranger, les alliés et les ennemis, et de décider du « destin » de la nation (Hobsbawm, 1992). Pour autant, ces espaces se sont peuplés, avant et pendant leur existence, à la fois par leur natalité intérieure et par l'arrivée constante de populations nées à l'extérieur des frontières. Ces populations étrangères venaient apporter leurs bras, leur savoir, leur fécondité ou leur domination dans un espace dont le rayonnement, la paix ou les ressources les avaient attirés.

¹ Nation : n.f. – nacion v.1270 ; « naissance, race » 1160 ; lat. natio → naître **1.** vx Groupe d'hommes auxquels on suppose une origine commune ⇒ **race**. **2.** Groupe humain généralement assez vaste, qui se caractérise par la conscience de son unité (historique, sociale, culturelle) et la volonté de vivre en commun. ⇒ **peuple**. **3.** Groupe humain constituant une communauté politique, établie sur un territoire défini ou un ensemble de territoires définis, et personnifiée par une autorité souveraine.

Toutes les définitions lexicales proviennent du Petit Robert (2002) sauf indication contraire.

Les grands mouvements migratoires du 19^e siècle et du 20^e siècle ont fait partir près de trente-cinq millions de personnes entre 1820 et 1920, quittant les régions appauvries d'Europe et partant vers les États-Unis (Calavita, 1994: 35). Ces mouvements de population ont drainé vers l'économie états-unienne naissante ce qui deviendrait un des flux migratoires les plus volumineux de l'Histoire, et qui favoriserait et y rendrait possible l'essor de l'économie capitaliste (Bustamante, 1975 ; Noiriél, 1992 ; Calavita, 1994 ; Durand & Massey, 2003 ; Zolberg, 2006 ; Portes & Rumbaut, 2010). Au 20^e siècle, l'industrialisation capitaliste, portée par l'immigration continue d'une main-d'œuvre à bas coût, allait progressivement diffuser l'économie de marché au niveau mondial au fur et à mesure que les entreprises capitalistes s'ouvraient à de nouveaux marchés dans le monde. Cette dynamique allait déclencher une accélération des processus de globalisation qui allaient former un dense système d'interdépendances économiques, politiques, sociales et culturelles à l'échelle planétaire (Beck, 2003 ; 2006). L'économie libérale avait permis l'accumulation sans précédent de capital dans certaines régions de la planète, mais elle avait engendré, en même temps, des déséquilibres majeurs à l'échelle globale et aux échelles locales.

Ces processus ont formé deux pôles à l'échelle globale : les pays fortement industrialisés au nord (Europe occidentale et États-Unis), et les pays moins industrialisés au sud (Amérique centrale, Amérique du sud, Asie, Afrique). Aux échelles locales des pays du Sud soumises à des spirales d'appauvrissement, les populations se trouvaient exposées aux modes de consommation moderne incarnés et façonnés par les pays du Nord, sans avoir les moyens d'y accéder sur leur territoire, créant ainsi une offre virtuellement inexhaustible de migrants potentiels (Portes & De Wind, 2004). Ces populations du Sud allaient être happées vers les pays du Nord où les dynamiques économiques, sociales et démographiques inhérentes au développement avaient engendré un besoin considérable de main-d'œuvre peu qualifiée. Ces gigantesques mouvements migratoires allaient reprendre les relations historiques entre pays du Sud et pays du Nord : les migrants du Sud allaient partir vers le pays qui s'était érigé comme leur centre, qui les avait constitués en périphérie lors des incursions impériales des siècles précédents, et qui après les décolonisations, avait laissé un profond héritage et y maintenait de fermes intérêts (Simon, 2008). Ces flux migratoires du

21^e siècle étaient le résultat de l'interaction continue entre ces espaces, depuis les indépendances jusqu'à nos jours (Lestage, 2010).

Pourtant, les vagues migratoires des pays du Sud allaient se trouver en conflit avec la logique nationale dans les pays du Nord, qui par définition considérait ces populations étrangères comme des populations distinctes de l'identité de la nation. Ces migrations du Sud étaient la manifestation directe et visible de l'altérité, mais il s'agissait d'une altérité « chez soi ». Ces migrants travailleurs pauvres allaient être perçus physiquement et culturellement « différents » de l'image du national qui s'était constituée dans chaque État-nation. Aussi, la présence de ces immigrants a rapidement représenté une menace pour l'État-nation qui a redouté de perdre le contrôle de la composition culturelle, ethnique et linguistique de sa population nationale. Néanmoins, c'était une force de travail bon marché souhaitable du point de vue économique, et les États ont donc choisi de maintenir une distinction silencieuse entre les immigrants et les nationaux : ils allaient permettre passivement l'entrée des immigrants sur le territoire et faciliter leur emploi, toutefois, sans leur donner d'existence régulière légale, et en interdisant leur présence sur le sol national. Les nouveaux arrivants étaient maintenus à l'écart de la nationalité tout en étant incorporés dans les systèmes productifs, sous la forme d'une main-d'œuvre facilement « expulsable » et, à priori docile qui accepterait des conditions de travail et de salaire que les nationaux n'acceptaient plus (Bustamante, 1975 ; 1983 ; Calavita, 1994 ; De Genova, 2002 ; Massey & Durand, 2003 ; Réa & Tripier, 2003).

En faisant des immigrants des transgresseurs de la loi du pays, l'État allait cependant les convertir en symbole des flux étrangers qui ne cessaient de transpercer et de questionner le national. Les migrations des pays du Sud n'étaient qu'un parmi les flux extérieurs jugés néfastes – délocalisations, drogues, produits culturels, etc. – mais des réactions identitaires et des stratégies politiques allaient en faire la principale menace à expulser ou à contenir à la frontière. Très vite, les réactions nativistes² se sont développées au sein des populations nationales qui accusaient leur gouvernement d'être incapable de contrôler les frontières du

² Le nativisme, anglicisme passé en français, désigne aux États-Unis le sentiment d'antériorité, ou de supériorité, qu'éprouvent les populations natives, ou nationales sur les populations immigrées. Sur le nativisme aux États-Unis, cf. (Calavita, 1994 ; De Genova, 2005 ; Zolberg, 2006 ; Cohen, 2012).

territoire, ne remplissant pas ainsi la prérogative la plus élémentaire qui lui donnait une légitimité. C'est alors que les gouvernements ont revendiqué le renforcement de la frontière pour faire barrage à l'immigration et protéger ainsi la nation (Schnapper, 2001 ; Foucher, 2007 ; Cohen, 2012). En élevant leurs frontières, les États-nations des pays du Nord essayaient d'adresser un message à leur population, mais aussi au monde : leur nation était achevée, leur modèle social et culturel était accompli, certains allaient même dire que « leur forme politique et économique en démocratie libérale était l'aboutissement de l'Histoire » (Fukuyama, 1992 ; Huntington, 2004). Dès lors, le rôle de l'État devait être de préserver à tout prix cette forme en écartant, par la frontière, toute population susceptible de l'altérer.

Flux et frontières du 21^e siècle

Les frontières nationales sont devenues le lieu symbolique et matériel de la reprise, par l'État, du contrôle du destin de la nation. Mais ces frontières ont dû être réinventées, car leur fonction militaire historique en tant que ligne hermétique à tenir contre l'ennemi, ne convenait plus dans un monde globalisé où les économies nationales reposaient en grande partie sur la circulation mondiale des échanges. De plus, la nouvelle menace aux frontières n'était pas une armée étrangère, mais des civils venus des pays du Sud qui ne cherchaient à entrer sur le territoire que pour trouver du travail. Ainsi, la fonction de la frontière au 21^e siècle ne pouvait plus être de contention militaro-défensive, mais devait avoir davantage une fonction de contrôle, de sélection et de filtrage des flux (Bigo, et al., 2007 ; Foucher, 2007 ; Bennafla & Perraldi, 2008 ; Bigo, 2009). La frontière devait pouvoir maintenir à l'extérieur les populations pauvres faiblement qualifiées susceptibles de vouloir rester vivre sur le territoire national, tout en laissant circuler librement les flux commerciaux, financiers et humains sur lesquels reposait la prospérité de la démocratie libérale. Il fallait créer une frontière ouverte, mais sous contrôle total (Bigo, 2009), et les besoins en main-d'œuvre bon marché seraient réglés par des programmes de travailleurs saisonniers légaux (Réa & Tripier, 2003).

Cette frontière serait la « frontière intelligente » ou *Smart Border*, une « frontière pour le 21^e siècle », « une frontière sécurisant les lignes de division tout en

accélérant la libre circulation des hommes et du commerce » (The Whitehouse, President Bush, 2002). « Intelligente », elle devait pouvoir de manière simultanée, immédiate et parfois dans les mêmes espaces, laisser passer les uns et retenir les autres, et réaliser cette fonction grâce à des moyens techniques de très haute technologie. Elle concevrait la frontière de manière complexe en intégrant à la fois l'espace du tracé au sol, mais aussi une « frontière virtuelle » capable de retenir les flux en amont dans les pays d'origine, dans les espaces de circulation, et en aval, sur son territoire. Elle utiliserait le pouvoir et la diplomatie pour s'externaliser dans les territoires voisins pour les convertir en zones tampons et pour mettre progressivement en place une « frontière globale » qui laisserait circuler librement les flux transnationaux acceptés, et empêcherait la mobilité des flux refusés.

Mais cette frontière n'a pas été performative et les hommes et les femmes des pays du Sud ont continué de tenter de traverser les frontières pour atteindre les espaces qu'ils savaient plus prospères. Un profond antagonisme s'est créé alors, le plus profond sans doute de l'ère globale : des hommes et des femmes s'obstinaient à partir et à engager leurs ressources pour migrer, et, en face, une frontière multiforme tentait continuellement de les atteindre pour les contenir et les expulser. Ainsi surgissait la contradiction entre un constat sur la réalité – des hommes qui migraient – et une idée de ce que la réalité devrait être – que chaque personne restât chez elle, dans son État-nation. Cette opposition était aussi celle entre deux imaginaires : pour les uns, un imaginaire de fluidité devant la norme – « la frontière pouvait être contournée » – et pour les autres, un imaginaire mécanique normatif – « la frontière pouvait stopper les hommes ». C'était aussi le conflit entre deux impératifs moraux : ceux qui pensaient que la frontière « devait être » traversée, et ceux qui pensaient que la frontière « ne devait pas être » transgressée. Ces antagonismes ont créé un cercle vicieux, car plus les migrants persistaient dans leur mobilité, plus la frontière a été dressée devant eux, plus les migrants ont consacré leurs ressources pour tenter de la traverser, plus celle-ci a été renforcée pour tenter de les contenir.

Les flux migratoires et les frontières qu'ils suscitent sont devenus, sans conteste, un des enjeux majeurs du 21^e siècle. Pourtant, les migrations d'aujourd'hui ne sont encore que le début des flux migratoires qui s'annoncent pour ce siècle. Le volume

des migrations des pays du Sud a triplé en trente ans et un nombre grandissant de régions de départ, de transit et d'arrivée commence à participer à la dynamique migratoire, toujours plus mobile, toujours plus rapide et toujours plus diversifiée (Wihtol de Wenden, 2009b). Le recul de la mortalité dans certaines régions du Sud en développement, accompagné du maintien d'un taux de natalité élevé, produiront le départ massif des populations que les économies nationales ne pourront pas retenir. De plus, les changements climatiques imminents et considérablement aggravés dans les pays du Sud, engendreront des départs réguliers vers les régions plus prospères, moins touchées par le réchauffement global. En même temps, comme par un mystérieux équilibre, le taux de natalité des pays du Nord fondra « comme neige au soleil », entraînant le vieillissement rapide de la population, et seule l'immigration permettra le renouvellement démographique (Héran, 2007). Le 21^e siècle est « l'ère des migrations » (Castles & Miller, 2004) et de « la globalisation humaine » (Wihtol de Wenden, 2009b), « dans une planète migratoire » (Simon, 2008), et comme par le passé, économie et démographie marqueront la cadence de l'évolution des sociétés humaines. Mais les pays du Nord ne se préparent pas à l'imminence des brassages de population ; ils se préparent, au contraire, à s'en défendre. C'est sur cette profonde contradiction que commence cette thèse.

La frontière subjective : analyser la frontière depuis le point de vue des acteurs migrants

La stratégie de contrôle frontalier élaborée par les États-Unis sur leur frontière sud depuis 1994 a un objectif explicite : « la prévention par la dissuasion ³ » comme un moyen de réduire la pression migratoire aux frontières. Cette stratégie cherche à augmenter drastiquement le nombre de saisies à la frontière pour pousser les migrants à renoncer à leur traversée en considérant que toute tentative serait « futile » [*sic*] (INS, 2000: 7). La logique de la dissuasion permet de comprendre que les États-Unis conçoivent le contrôle migratoire non seulement comme une ligne de front destinée à contenir les hommes qui tentent d'entrer clandestinement, mais aussi comme une limite dont l'existence doit avoir un effet sur le comportement des populations migrantes. La frontière dissuasive est une

³ « Prevention through deterrence ». (INS, 2000: 7).

limite que les clandestins potentiels doivent percevoir, et à laquelle ils doivent réagir avant de l'atteindre. C'est une frontière qui tente de se manifester à eux avant et pendant la mobilité. Dès lors, pour les autorités qui la mettent en place, la frontière est envisagée comme un système de rétention des flux, doué d'effets collatéraux devant dissuader l'immigration. Cependant, les immigrants ne sont ni « épouvantés », ni dissuadés par cette frontière. Ils sont dans une autre logique. Cette logique est exprimée, en condensé, dans un *corrido* du célèbre groupe musical emblématique de la culture populaire du nord du Mexique, dont les chansons résonnent de Managua à Chicago, *Los Tigres del Norte* :

« Je n'ai pas pu traverser la ligne, le Río Bravo*m'a traversé », ⁴ in *La Tumba del Mojado*, 1985 ⁵

En espagnol *atravesar* signifie à la fois « traverser », « transpercer » et dans un certain usage, « se mettre au travers de la route ». Ce couplet décrit la scène quasi allégorique d'un migrant en train de traverser la ligne frontière (*la raya*), lorsque soudain s'abat sur lui une « autre dimension » de la frontière (le fleuve, le courant) qui se met au travers de sa route et le transperce en le traversant, l'empêchant ainsi d'entrer aux États-Unis.

Pour être analysée dans son étendue réelle, directe et indirecte, officielle et extra-officielle, la frontière ne peut pas être envisagée comme un simple système de contention des flux migratoires, mais au contraire comme un système d'obstacles à la migration qui engendre une action spécifique pour les acteurs qui tentent de la contourner. La frontière non pas envisagée en tant que membrane formelle existant de manière indépendante des acteurs qu'elle cherche à stopper, mais comme l'obstacle qui s'imposera à eux d'une manière spécifique, à un moment particulier, et qui déclenchera en eux une réaction donnée. Pour analyser la portée de la frontière et la saisir dans ses multiples facettes, il faut chercher à comprendre ses effets dans la pratique des acteurs-migrants. La migration est une action ; la route des migrants engendre une réaction. Dès lors, c'est cette « réaction à la frontière » qu'il convient d'analyser, non depuis un point de vue objectif de l'État qui tente de l'instituer, mais depuis le point de vue subjectif des acteurs qui la vivent, l'éprouvent et la rendent réelle. La frontière appréhendée, non pas à une

⁴ « No pude cruzar la raya, se me atravesó el Río Bravo. »

⁵ Les mots suivis d'un astérisque renvoient au lexique en fin de thèse.

échelle « supra » ou réifiée, mais à une échelle « infra », à l'échelle des acteurs qui la révèlent dans son intégralité et sa matérialité. La frontière non pas dans son idéal, mais dans l'empirique.

Questions, objectifs et hypothèses

L'approche subjective de la frontière conduit à une double interrogation : comment la frontière agit-elle sur les acteurs et comment les acteurs réagissent-ils à la frontière ? Cela revient à poser d'abord les questions suivantes : quelle frontière éprouvent-ils ? Quelle est cette dimension « autre que la ligne » qui s'abat sur eux ? Et sur quoi a-t-elle prise ? Comment les migrants accusent-ils ⁶ la frontière ? Mais cette question appelle sa réciproque : comment les migrants persistent-ils dans cette frontière ? « Avec leurs liens sociaux » répondent les sciences sociales, certes. Mais alors, jusqu'où peut tenir le lien social en persistance dans la frontière ? Et survient la question corolaire : jusqu'où les migrants sont-ils prêts à endurer dans la frontière ? « Jusqu'à la mort », nous répondent les faits. Mais « pourquoi jusqu'à la mort » ? Et « comment jusqu'à la mort » ?

L'objectif de ce travail est de montrer les processus à l'œuvre dans la migration clandestine ⁷ pour révéler les effets des systèmes de contention des flux mis en place par un pays du Nord (les États-Unis) pour stopper les migrations des pays du Sud (Amérique centrale). Pour les migrants centraméricains, la frontière méridionale des États-Unis n'est pas une clôture, c'est un espace d'une profondeur qui varie entre deux-mille et quatre-mille kilomètres, formé par une ligne frontière (la frontière sud des États-Unis) et par une frontière extérieure ou espace tampon (le Mexique). Dans cet immense intervalle, la frontière légale a engendré l'espace illégal de la frontière : la frontière illégale ou souterraine. Espace de légalité qui expulse et espace d'illégalité qui peut laisser passer, tels sont les deux visages indissociables et permanents de cette frontière.

⁶ On emploie ici le terme accusé dans son sens figuratif. Accuser: v tr. - 980 [...] **4**. FIG ⇒ indiquer, montrer, révéler. [...] LOC. FAM. Accuser le coup : montrer par ses réactions qu'on est affecté, physiquement ou moralement.

⁷ Clandestin: adj et n. - v. 1335 ; lat. clandestinus de clam « en secret » ♦ Qui se fait en cachette et qui a généralement un caractère illicite.

Dans la pratique des acteurs, ces deux visages de la frontière sont indissociables. L'un se manifeste dans la légalité, l'autre se manifeste dans les espaces d'illégalité. Analyser la frontière subjective consiste à l'analyser au concret, dans l'expérience des acteurs pour qui la frontière se manifeste à la fois comme un système d'obstacles légaux, visibles et institués, mais aussi comme des espaces de passage illégal, occulte et clandestin. Pour le migrant tentant de rejoindre un territoire sans autorisation, la frontière n'est pas l'espace de la ligne divisant deux souverainetés, ce n'est pas non plus un espace retenant son corps, c'est un espace qu'il doit traverser et où la mobilité est contrainte. En ce sens, la frontière est l'espace-temps qui commence lors du basculement dans l'illégalité de son action – sa transgression dans l'espace – et dans lequel il verra s'abattre sur lui un certain nombre d'obstacles à sa mobilité du fait de son irrégularité. Pour le migrant clandestin, la frontière est une entité invisible et irréelle avant son départ, mais qui devient soudainement et progressivement réelle dans son expérience, jusqu'à devenir omniprésente, obsédante et absolument palpable.

L'hypothèse générale avancée dans ce travail est que cet espace frontalier complexe, dans son maillage spatial et dans sa dualité légale/illégale, fonctionne comme un filtre qui a prise sur les ressources spécifiques des acteurs, hommes et femmes, qui tentent de la traverser. C'est un filtre qui ne peut être contourné et que les migrants doivent traverser « au travers et par dedans », en intériorisant et en assimilant la frontière dans leur propre corps, leur être et leur pratique. Le choix du basculement dans la clandestinité, au moment du franchissement non autorisé de la frontière, est un processus de subjectivation qui prend la forme d'un assujettissement relatif et instrumental dans les économies souterraines, seul moyen d'avancer dans l'adversité de la frontière. L'intégration de cette condition se fait dans l'unique objectif de devenir, ou de redevenir, pleinement sujets et maîtres de leur temps et de leur espace dans « le lieu du possible » où les attire leur imaginaire.

Objet d'étude: hommes et femmes dans l'espace-temps du transit

Pour répondre à ces questions, on s'intéressera à l'espace-temps de la traversée. Le transit est une temporalité et une spatialité spécifique, au cours de laquelle le migrant tente d'atteindre le lieu de destination par une persistance « dans » la

frontière. Le transit est la durée du voyage qui s'écoule entre la sortie du lieu d'origine et le moment où réussit ou échoue la traversée. Le transit est un mouvement préliminaire à la migration, une étape instrumentale, condition élémentaire et nécessaire de la réussite de la migration ; c'est l'étape par laquelle devient possible la réalisation du projet de vie et de travail dans un ailleurs. Le transit est l'espace-temps du voyage « aller » où se joue la possibilité de réussir la mobilité. Le transit est aussi le temps t de la mobilité spatiale, au cours duquel la frontière tente de stopper le migrant, et où elle se révèle aux acteurs sous ses multiples visages et dans ses multiples effets. Le transit est aussi l'espace-temps liminal où se décide : « qui passe » et « qui ne passe pas ».

Comment nommer ces migrants en transit ? Les autorités mexicaines utilisent le terme de *transmigrantes* pour montrer leur caractère spécifique et transitoire sur leur territoire, les distinguant des émigrants et des immigrants (Castillo & Palma, 1996 ; EMIF Sur, 2011). Les principaux travaux académiques au Mexique utilisent aussi ce terme (Castillo, 2005a ; Casillas, 2006 ; Castillo, 2010:). Cependant, le mot *transmigrant* est aussi amplement utilisé dans une multitude de contextes en sciences sociales, tantôt pour désigner les migrants tissant des relations par delà les frontières dans des relations transnationales (Basch, et al., 1994 ; Besserer, 1999), tantôt, les organisations associatives forgées par les migrants grâce aux liens transnationaux (Goldring, 2002), tantôt, pour analyser les marchands et contrebandiers circulant et négociant à travers les frontières (Tarrius, 2010).

Dans la littérature académique, à l'exception du cas mexicain, l'adjonction du déterminant « trans » à l'acteur migrant insiste sur la dimension transnationale de son action. Pour parer à la confusion, et estimant que la dimension *de facto* transnationale des migrants de transit n'a qu'une faible utilité théorique dans la question qui nous intéresse, on préférera employer le terme générique de « migrant », englobant – et faisant le lien – entre l'émigrant et l'immigrant. Le recours à ce terme insiste sur la nécessité de concevoir les acteurs dans un devenir permanent, à la fois fruit de l'émigrant, mais déjà immigrant, et rendu possible dans l'action par le migrant dans le transit.

Un avertissement majeur doit être formulé toutefois. Le poids de l'héritage patriarcal dans les langues latines, et l'absence du genre neutre dans la grammaire

française, a institué par défaut la conjugaison au masculin lorsque l'on se réfère pourtant à la fois à des hommes et à des femmes. Cette règle grammaticale qui altère le genre de l'énoncé en masquant le féminin et en réifiant le masculin peut prêter à de nombreuses confusions et à de graves contresens. Pour corriger cela, il eût fallu préciser systématiquement, dans l'écriture, « migrants et migrantes » lorsque l'on souhaite désigner les acteurs des deux sexes, et conjuguer l'ensemble de l'énoncé aux deux genres. Cependant ce gain en rigueur perdrait en lisibilité, allongeant les phrases et alourdissant le style. Le choix a donc été d'employer le mot « migrant » ou « migrants » pour désigner conjointement les hommes et les femmes en mobilité. Lorsque l'énoncé souligne une dimension spécifique de genre, on emploiera « les migrants [hommes] » ou « les migrantes [femmes] ».

Amérique centrale – États-Unis : le laboratoire de la frontière du 21^e siècle

La région formée par l'Amérique centrale, le Mexique et les États-Unis exprime, en concentré, l'antagonisme actuel entre les flux migratoires et les frontières. Il s'agit d'une des régions les plus intensément migratoires au monde en termes de volume et de circularité des flux (Wihtol de Wenden, 2009a). Les États-Unis, première puissance économique et militaire mondiale ont un produit intérieur brut de quinze mille milliards de dollars, leur population totale avoisine les 315 millions d'habitants, et ils demeurent un des premiers pays récepteurs de migrants de la planète.⁸ En 2012, ils avaient encore la plus large population clandestine du globe, estimée à 11,5 millions de personnes par le département chargé de la sécurité intérieure – Department of Homeland Security (DHS, 2012a). Des secteurs entiers de l'économie nationale reposent sur cette main d'œuvre clandestine bon marché (Massey & Durand, 2003). Depuis le début des années 1990, le pays s'est engagé dans un renforcement continu de sa frontière sud, mais c'est depuis 2001 que les mesures de contrôle frontalier se sont le plus accrues (Alba & Leite, 2004 ; Koslowski, 2005). Cette frontière est longue de 3 169 kilomètres, ce qui en fait le plus long contact terrestre au monde entre un pays du Nord et un pays du Sud.

⁸ Les estimations des PIB nationaux dans cette section proviennent de (BM, 2012c). Les estimations de population proviennent des organismes démographiques nationaux : États-Unis (US Census, 2013) ; Mexique (INEGI, 2010) ; Guatemala (INE, 2011) ; Honduras (INE, 2010) ; El Salvador (DIGESTYC, 2007) ; Nicaragua (INIDE, 2012).

Au sud de cette frontière, le Mexique, avec ses 112 millions d'habitants, est une économie émergente quatorze fois plus petite que celle de son voisin du nord. Depuis les années 1920, le pays est le réservoir historique de migrants clandestins pour l'agriculture, l'industrie et les services de l'économie états-unienne (Durand & Massey, 2003). En 2011, le recensement officiel de l'US Census estimait que 11,6 millions de personnes nées au Mexique se trouvaient en territoire états-unien et que la communauté mexicaine formée par les migrants et leurs descendants avoisinait les 33,5 millions de personnes (US Census, 2012). La même année, les autorités du DHS estimaient le nombre de clandestins mexicains à 6,8 millions de personnes (DHS, 2012a). En 2011, la population migrante aux États-Unis a envoyé dans son pays d'origine près de 23 milliards de dollars, faisant du Mexique le premier récepteur mondial de devises de migrants par tête (BM, 2012d).

Depuis les années 1970, le Mexique est le principal corridor de transit pour les migrants centraméricains se dirigeant clandestinement vers les États-Unis (Castillo & Palma, 1996 ; Castillo, 2005a). En signant, en 1994, le traité qui formerait l'espace de libre-échange nord-américain, le pays a marqué son intégration à l'économie de marché et est devenu, du même coup, outre un allié primordial des États-Unis, le responsable de la sécurisation des flux entrants par le sud de l'espace nord-américain (Sandoval Palacios, 1997 ; Benítez Manaut, 2005).

L'Amérique centrale que l'on considère ici est formée par les quatre pays au nord du sous-continent conformant l'espace de libre circulation CA-4 : le Guatemala, le Salvador, le Honduras et le Nicaragua. En 2011, d'après les recensements nationaux et les projections démographiques officielles, la population totale de la région était estimée aux alentours de 37 millions de personnes. En 2012, le PIB total régional représentait 0,6 % de celui des États-Unis. L'économie de chacun de ces pays dépend principalement des exportations des matières premières, des transferts d'argent des migrants et de la coopération internationale. On les appelle encore « les républiques bananières » pour signifier la faiblesse de l'État et la concentration du pouvoir aux mains des oligarchies locales et des grandes sociétés nord-américaines. À eux quatre, ces pays affichent l'indice moyen de développement humain ajusté aux inégalités⁹ le plus faible du continent

⁹ Inequality-adjusted Human Development Index. Source: (UNDP, 2010a).

américain, dépassés seulement par Haïti. Le Honduras, le Salvador et le Guatemala forment à eux trois la région la plus violente au monde avec un taux moyen de soixante-six homicides pour 100 000 habitants par an (UNODC, 2012).

La migration vers les États-Unis depuis l'Amérique centrale a commencé dans les années 1970-1980 lors des départs des réfugiés fuyant les politiques de terre brûlée menées par les dictatures militaires dans un contexte de guerre froide (Aguayo, 1985a ; Zolberg, et al., 1989 ; Castillo & Palma, 1996). Les Nicaraguayens ont commencé à migrer les premiers, dans les années 1970-1980, les Salvadoriens ont été les deuxièmes un peu plus tard dans la décennie. Les Guatémaltèques ont été les troisièmes à migrer massivement et ils l'ont surtout fait dans les années 1980-1990, et les Honduriens ont été les quatrièmes en partant, en nombre, vers les États-Unis dans les années 1990-2000 (Aguayo, 1985b ; 1986 ; Castillo, 1990).

En 2011, d'après les estimations de l'US Census, la population totale d'origine salvadorienne, guatémaltèque, hondurienne et nicaraguayenne se trouvant sur le territoire états-unien s'élevait à un peu plus de quatre millions de personnes, dont 60% seraient nées en Amérique centrale (US Census, 2012). En 2011, le DHS estimait le nombre de clandestins centraméricains aux États-Unis aux alentours d'un million et demi de personnes. Cela en fait le deuxième groupe de clandestins aux États-Unis, devançant de près de 200 000 personnes celui formé par l'ensemble des clandestins provenant du continent asiatique (DHS, 2012a). Cependant, si l'on additionne les estimations avancées par les gouvernements d'origine des migrants, on trouve que la population clandestine centraméricaine totale pourrait se situer aux alentours des deux millions de personnes (Diario Colatino, [2013/02/25](#) ; El Heraldito, [2012/06/18](#) ; Prensa Libre, [2013/04/30](#)).

Les disparités sont importantes entre ces pays d'Amérique centrale. Le Guatemala, avec 14,7 millions d'habitants et un PIB de 47 milliards de dollars, fait office de géant local face au Honduras, deuxième pays en termes de population avec 7 millions d'habitants et troisième économie de la région, avec un PIB de 17,2 milliards. Le Salvador, troisième pays en population avec 6,1 millions d'habitants, et au deuxième rang en PIB (23 milliards), devance de peu le Nicaragua, quatrième en population avec 5,7 millions d'habitants et en PIB (7,2 milliards). En 2011, le Salvador recevait 3,6 milliards de dollars en transferts monétaires des migrants,

soit l'équivalent de 16,4 % de son PIB ; le Guatemala en recevait 4,4 milliards, soit 10,2 % de son PIB ; le Honduras recevait 2,8 milliards, soit 17,25 % de son PIB ; et le Nicaragua, 920 millions, soit 12,6 % de son PIB (BM, 2012d).

Aux États-Unis, les Salvadoriens forment le premier groupe centraméricain en termes de population avec un peu plus d'un million de personnes nées au Salvador vivant aux États-Unis, dont 75 % sont arrivées avant l'an 2000. Les Guatémaltèques constituent le deuxième groupe avec 780 000 personnes nées au Guatemala, dont 49 % sont arrivées après l'année 2000 (US Census, 2012). Les Honduriens forment le troisième groupe avec 440 000 personnes nées au Honduras, dont 49 % sont arrivées après l'année 2000. Enfin, les Nicaraguayens sont le quatrième groupe avec 230 000 personnes nées au Nicaragua, dont 58 % sont arrivés avant 1990. (US Census, 2012).

En 2011, le DHS estimait la population clandestine salvadorienne à 660 000 personnes (DHS, 2012a), alors que le gouvernement salvadorien avançait, en 2013, le chiffre d'un million (Diario Colatino, [2013/02/25](#)). Concernant les clandestins guatémaltèques, le DHS et le gouvernement du Guatemala semblent coïncider en évaluant cette population à 520 000 (Prensa Libre, [2013/04/30](#) ; DHS, 2012a). Pour les Honduriens, les autorités états-uniennes avançaient en 2011 le chiffre de 380 000 clandestins (DHS, 2012a), mais le gouvernement de Tegucigalpa en estimait 500 000 (El Heraldo, [2012/06/18](#)). Au sujet de la population clandestine nicaraguayenne aux États-Unis, le DHS ne la détaille pas dans ses estimations générales, et il est certain que celle-ci se trouve dans des volumes comparativement moindres que celle des trois autres pays. Depuis les années 1990, l'essentiel des flux migratoires nicaraguayens se dirige encore vers le Costa Rica voisin (Morales & Castro, 2002 ; Rocha Gómez, 2006).

D'après les estimations de l'enquête sur les migrations à la frontière sud du Mexique, la population migrante centraméricaine serait composée à 20,6 % de femmes et à 79,4 % d'hommes (EMIF Sur, 2011: 26). Le volume de ce flux migratoire clandestin se dirigeant vers les États-Unis est très variable selon les années et il est difficilement mesurable avec précision, mais en 2007, il a été estimé – en interne – par les autorités mexicaines à 500 000 migrants par an (^{wk} Cable Embassy Mexico, [2007/10/26](#)), avant de chuter de manière notoire entre 2008

et 2011, pour reprendre avec intensité en 2012 (La Jornada, [2012/05/12](#)). Les flux de migrants centraméricains représentent 95 % des flux migratoires clandestins en transit au Mexique vers les États-Unis, les 5 % restants étant, par ordre, des migrants d'Amérique du Sud, d'Asie et d'Afrique.

L'ensemble de cet espace migratoire ¹⁰ subit actuellement de profondes mutations. Le Mexique, qui a terminé sa transition démographique, cessera à moyen terme d'envoyer des migrants aux États-Unis, et ce seront ces quatre pays d'Amérique centrale qui prendront le relai. Cette tendance a déjà commencé en 2011, lorsque le solde migratoire mexicain a été de zéro (Zenteno, 2012), alors que celui d'Amérique centrale a augmenté de manière régulière depuis la dernière décennie (SIEMMES, 2004).

La frontière que le gouvernement états-unien essaye de mettre en place avec son partenaire mexicain est une membrane destinée à stopper aux frontières et en amont des flux les migrants clandestins, les terroristes et le trafic drogue, tout en laissant circuler les flux représentant un intérêt commercial ou économique. Le département chargé de mettre en place cette nouvelle modalité de frontière est le DHS, troisième instance gouvernementale du pays en termes de budget, avec soixante milliards de dollars, soit 4,52 % du budget fédéral de 2012 (GPO, 2012). ¹¹ Les États-Unis conçoivent leur sécurité intérieure autour de quatre périmètres emboîtés : le premier est formé par les deux frontières terrestres du pays où ils souhaitent ériger une « muraille technologique ». Le deuxième est formé par l'externalisation de leur frontière auprès de leurs deux alliés membres de l'ALENA (le Mexique et le Canada) en les engageant à des accords bilatéraux en matière de libre-échange et de sécurisation des flux à destination des États-Unis. Le troisième, appelé « frontière virtuelle », doit permettre de contrôler la circulation des personnes se déplaçant chez leurs partenaires commerciaux dans les espaces de circulation régulière internationale (aéroports, ports, postes-frontière). Enfin, le quatrième se trouve à l'extérieur du réseau des partenaires directs des États-Unis et est formé par les pays avec lesquels Washington n'a qu'une faible relation

¹⁰ 'L'espace migratoire est « l'ensemble de l'espace concerné par les migrations d'un même groupe [...] il met en relation, il associe deux ou plusieurs espaces de vie nationaux » (Simon 1995: 15)

¹¹ Cela reste toutefois près de dix fois moins le budget du département de la défense (683 milliards). À titre de comparaison, le budget du DHS représente trois fois le budget de la Nasa.

commerciale et diplomatique ou qu'il considère ses ennemis (ex. Corée du Nord, Zimbabwe, Cuba, etc.).¹²

À cette vision géopolitique du monde s'adosse une dimension géostratégique du contrôle des flux par l'instauration de la biométrie¹³ dans les pays du second périmètre de sécurité, et dans certains pays stratégiques du troisième (Bigo, et al., 2008 ; Hernández Joseph, 2008). Depuis les attentats terroristes du 11 septembre 2001, le gouvernement états-unien a poussé ses partenaires politiques et commerciaux à faire du biométrique la norme d'enregistrement civil, administratif et judiciaire de leurs populations nationales. Les États-Unis cherchent à avoir libre accès à ces bases de données, au titre d'accords bilatéraux en matière sécuritaire, dans l'objectif de pouvoir identifier toute personne circulant dans cet espace. L'idée est d'être en mesure d'établir au moyen de filtres informatiques le risque que représente l'individu pour la sécurité états-unienne, et en fonction de celui-ci, pouvoir l'immobiliser ou le laisser circuler (BP, 2012a). Cette modalité de contrôle a été mise en œuvre de manière effective dans la sphère d'influence immédiate des États-Unis (Canada, Mexique, Amérique centrale).¹⁴ Depuis 2012, les migrants clandestins d'Amérique centrale et du Mexique, saisis à la frontière des États-Unis, s'étant fait délivrer récemment des documents d'identité, peuvent désormais être identifiés par les agents de la Border Patrol (BP) au moyen des lecteurs optiques d'empreintes digitales. Selon le résultat, les migrants qui tentent d'entrer clandestinement pour la première fois sont canalisés pour une courte durée dans un centre de rétention avant d'être expulsés vers leur pays. Ceux qui ont plusieurs tentatives à leur actif sont incarcérés pour des durées d'internement plus longues, et ceux qui ont un casier judiciaire, sont canalisés vers les instances de justice.

Mais pour atteindre la frontière des États-Unis, les migrants centraméricains doivent auparavant réussir à traverser intégralement le Mexique du sud au nord.

¹² Sur la structure et les modalités de la sécurité frontalière des États-Unis, cf. (wk Cable Embassy Guatemala, [2004/12/27](#) ; wk Cable Embassy Mexico, [2008/07/24](#) ; Benítez Manaut, 2005 ; Benítez Manaut & Rodríguez, 2005 ; Koslowski, 2005 ; Bigo, et al., 2008 ; Hernández Joseph, 2008 ; Bigo, 2009 ; BP, 2012a).

¹³ La biométrie désigne l'ensemble des techniques de haute technologie permettant l'identification des personnes par des senseurs électroniques capables de reconnaître des caractéristiques physiques ou biologiques (empreintes digitales, reconnaissance faciale, vocale, etc.).

¹⁴ Cf. par exemple : (wk Cable Embassy Guatemala, [2004/12/27](#) ; wk Cable Embassy Mexico, [2007/02/26](#)).

Or, le Mexique est un maillon intégré des deuxièmes et troisièmes périmètres de sécurité des États-Unis. C'est depuis la moitié des années 1990 que les gouvernements mexicains ont assumé l'externalisation de la frontière, en tentant de retenir et d'expulser les migrants en transit. Pressés par Washington, les gouvernements de Mexico ont d'abord aligné leur politique de visas sur celle des États-Unis, en exigeant un certain niveau de revenu aux populations centraméricaines qui voudraient entrer légalement sur son territoire et a disposé des barrages pour saisir les clandestins, non pas à la frontière avec le Guatemala, mais deux-cents kilomètres plus au nord, sur l'isthme de Tehuantepec et sur les principaux axes routiers du nord du pays [Carte 1] (Casillas, 2006 ; Sandoval Palacios, 2006 ; Aragón, 2008). Washington participe au financement de ces opérations et à l'équipement en technologie de l'espace de transit dans la zone du sud du pays (INM, 2011 ; wk Cable Embassy Mexico, 2010/02/18).

Carte 1. Espace migratoire centraméricain et tracé du système de frontières



Élaboration de l'auteur. Carte Google Earth (2012).

Il existe deux types d'espaces de passage pour les migrants centraméricains : l'espace de la légalité, synonyme de barrages et d'expulsion, et l'espace dans les marges de la frontière qui peut signifier la possibilité du passage. Dans le premier espace, les acteurs affrontent une force institutionnelle ; dans le second, la relation d'affrontement est non seulement à l'espace mais aussi aux hommes. Les espaces en marge de la frontière sont de deux sortes : les espaces à risque lié au milieu (désert, fleuve, etc.), et les espaces à risque lié aux acteurs situés en position de force dans la route clandestine. À la frontière avec les États-Unis, les systèmes de

contention ont eu pour effet de canaliser le passage dans des espaces où il est extrêmement dangereux de se mouvoir sans préparation, sans connaissance du lieu, et de manière clandestine (Cornelius, 2001 ; Alonso, 2006b).

En 2006, on estimait à trois cents le nombre de migrants mourant chaque année dans leur tentative de passage de la frontière sud des États-Unis (Alonso, 2006a). Au Mexique, la situation est plus extrême. L'externalisation de la frontière contre la drogue a créé, par des effets de chaîne, une industrie du crime organisé spécialisée dans l'agression et la prise d'otage des migrants clandestins en transit. Les organismes officiels en matière des droits de l'homme au Mexique parlent de « crise humanitaire » pour qualifier les quelque 20 000 prises d'otages de migrants centraméricains par an depuis 2007 (BPM, et al., 2010 ; CNDH, 2011). Le massacre, fin août 2009, de soixante-douze migrants clandestins par une clique du crime organisé opérant à la frontière avec les États-Unis à San Fernando, Tamaulipas, cinquante-huit hommes et quatorze femmes (El Universal, [2010/08/25](#)), a été le crime le plus médiatisé d'un lot quotidien d'abus, de viols et d'assassinats commis contre les migrants par des structures criminelles qui impliquent autorités, crime organisé et délinquants locaux. Les migrants centraméricains sont une des cibles premières de la frontière du 21^e siècle, avec les cartels de la drogue et les terroristes, mais ils en sont – de très loin – sa principale victime. Le père Rigoni, directeur du refuge pour migrants situé à Tapachula à la frontière entre le Mexique et le Guatemala, compare le voyage des clandestins à « une marche en terrain miné », une « chasse à l'homme » qui commence au moment de franchir la frontière sud du Mexique, et qui, pour certains seulement, se terminera par le passage de sa frontière nord (Perez Torrez, 2006).

Plan

Cette thèse se compose en quatre temps. Tout d'abord, un *préambule méthodologique* servira à camper la réflexion, la démarche et les sources qui donnent corps à l'analyse. La *première partie* sera destinée à montrer « à la racine » les forces qui initient et qui perpétuent la pratique migratoire à travers les frontières. Ce sera l'étude en trois chapitres du système migratoire de Peña Roja, un village de 752 habitants niché dans les montagnes guatémaltèques à la frontière avec le Mexique. Dans la *deuxième partie*, on descendra dans l'espace de transit

pour placer la perspective sur les expériences comparées de trente migrants, quinze hommes et quinze femmes, rencontrés ou décrits dans l'espace migratoire au cours des enquêtes de terrain. Ces trente histoires choisies sont destinées à mettre à jour le contexte d'origine des migrants, leurs raisons de départ, les ressources à leur disposition, et leur manière de les mobiliser dans l'action migratoire dans la clandestinité. Enfin, la *troisième partie* consacrée à mettre l'accent sur l'analyse des effets de la frontière s'attardera sur ses multiples impacts : d'abord sur le flux, ensuite sur l'espace migratoire, enfin sur les acteurs. L'ensemble de ces analyses provient principalement de séjours de terrain au Guatemala et au Honduras, à la frontière sud du Mexique, à sa frontière nord (Altar (Sonora), Tijuana (Basse Californie), et aux États-Unis (La Nouvelle-Orléans (Louisiane) Dayton (Tennessee), Tampa (Florida)). Les principales données quantitatives proviennent de deux recensements complets de Peña Roja réalisés pour cette thèse en 2005 et en 2010.

Méthodologie

1. Discours et objectivité en sciences sociales

1.1. La quête d'objectivité

Les sciences sociales ont pour objectif de révéler par l'analyse les processus à l'œuvre dans les sociétés humaines.¹⁵ Chacune des disciplines qui forment les sciences sociales – anthropologie, démographie, géographie, histoire, sciences politiques, sociologie – invite à une même démarche : s'arrêter un instant pour observer le monde social, d'hier ou d'aujourd'hui, et l'analyser à partir des outils propres de la discipline, tout en l'enrichissant des apports des autres, lorsque cela est possible et nécessaire. La science sociale est une, sa démarche a un caractère transdisciplinaire, et la distinction entre disciplines tient davantage à des différences de placement du regard sur le social à partir duquel se tracera la perspective analytique (Castles, 2005). Dans les sciences sociales, l'anthropologie et la sociologie se construisent sur une prééminence de la nécessité d'aller « sur place » pour récolter les données à partir d'une immersion totale de l'analyste dans une population donnée. Ces deux disciplines sont nées, à leurs origines à la fin du 19^e siècle, dans des directions opposées, la première cherchait l'homme dans le lointain, dans l'Autre exotique, alors que la seconde le cherchait dans le proche, l'identique. Cependant, à la fin du 20^e siècle, les processus de globalisation allaient les faire se rejoindre – comme par un effet de tour du cercle – pour faire voir aux chercheurs que les deux disciplines étudiaient en fait la même chose.¹⁶ L'anthropologie, discipline du « regard éloigné » comme la concevait Claude Lévi-

¹⁵ **Processus** : n. m – 1541, **II. 1.** Ensemble de phénomènes, conçu comme actif et organisé dans le temps ⇒ **évolution** [...] **3.** Suite ordonnée d'opérations aboutissant à un résultat.

¹⁶ Il n'existe cependant pas encore de consensus sur la manière de fusionner d'un point de vue institutionnel, méthodologique et théorique ces deux disciplines. Pour un débat sur ces enjeux cf. entre autres (Bouvier, 2000 ; Beaud & Weber, 2003).

Strauss (1907-2007) s'attachait à rendre compte de « la diversité des œuvres de culture et de l'unité de l'esprit humain » (Lévi-Strauss, 1983).¹⁷ La sociologie, quant à elle, telle que la concevait Max Weber (1864-1920), avait pour ambition de comprendre, par interprétation, l'activité sociale « en expliquant causalement son déroulement et ses effets » (Weber, [1921] 2003). Pour Max Weber, l'activité sociale est un comportement humain par lequel les « agents » donnent un sens subjectif à leur action. Mais celui qui s'intéresse à ces activités sociales doit inscrire ces actions dans les œuvres de culture des hommes étudiés, ainsi que dans l'unité de l'homme, tout autant que celui qui s'intéresse à ces œuvres ou à cette unité doit les comprendre depuis la manière dont les hommes vivent et agissent en société. Ces deux regards indissociables se centrent sur l'homme vivant en collectivité et sont face aux incessantes dynamiques qui régissent toute société humaine.

La compréhension scientifique du monde se fait par une certaine accumulation des connaissances, qui inscrivent la démarche dans une mémoire collective en constante évolution au gré des mouvements de l'histoire, actualisant ici d'anciens problèmes, là de nouveaux conflits (Lallement, 2007b). Cette évolution a conduit les sciences sociales à une spécialisation sur des thèmes particuliers (santé, genre, migrations, environnement, etc.), favorisant un gain en rigueur et en professionnalisation, et facilitant la transdisciplinarité, mais en engendrant une certaine « compartimentation » au sein des disciplines (Corcuff, 2007).¹⁸ Les

¹⁷ En France, l'anthropologie se compose de trois étapes à la fois autonomes et inséparables d'une démarche d'ensemble qui va du particulier au général. La première étape est la phase de recueil des données (ethnographie); la seconde pose les premiers pas vers la synthèse (ethnologie); la troisième propose une connaissance générale de l'homme à travers la comparaison et la mise en forme théorique (anthropologie) (Bonte & Izard, 2000). Au Mexique l'anthropologie a une acception plus vaste, elle se réfère à l'étude de toutes les cultures du passé et du présent.

¹⁸ Ce travail participerait en ce sens à une sociologie des migrations au sein des « études migratoires » que le sociologue britannique Stephen Castles appelait de ses vœux et formulait autour de sept principes : (a) la recherche sur les migrations doit être transnationale et transcender l'État-nation; (b) elle est intrinsèquement interdisciplinaire ; (c) la sociologie doit mettre en relief les transformations produites par la migration dans les relations sociales et expliquer comment elles perpétuent la migration ; (d) elle doit se dégager de « la tyrannie du national » d'un point de vue théorique et méthodologique; (e) elle doit se centrer en particulier sur la manière dont les processus transnationaux affectent les sociétés ; (f) pour être critique et socialement engagée elle doit s'efforcer de combler les fossés qui séparent théorie, pratique et politique; (g) enfin, elle doit se focaliser sur les complexités et les contradictions de l'action sociale, en s'intéressant aux études de « moyenne portée » plutôt que de chercher une « grande théorie ». En cela, elle peut participer à fonder une sociologie de la globalité (Castles, 2005).

sciences sociales sont des sciences théoriques-empiriques, qui cherchent à produire des connaissances sur la réalité observable, filtrée par des concepts et outillée de méthodes d'enquête. Ces sciences se construisent par « l'épreuve de l'Histoire » (Corcuff, 2007: 108).¹⁹ À la différence des sciences dites « dures », sur le modèle desquelles elles se sont formées, en sciences sociales, des hommes vivant en société étudient et tirent des conclusions sur d'autres hommes vivant aussi en société. Cela peut poser un problème du point de vue épistémologique. En effet, qu'est-ce qui garantit l'objectivité du chercheur et la véracité de son discours ? Qu'est-ce qui le légitimerait, lui en particulier, à comprendre le monde social « mieux » ou « plus » que les autres hommes ? Sa compréhension du social ne serait-elle pas altérée par sa propre vision du monde ? Cette critique pertinente, à laquelle il convient de répondre, questionne autant le discours du chercheur, sa démarche, que sa position dans le monde social.

Les biais du regard du chercheur constituent le défi majeur de l'anthropologie et de la sociologie, et les ethnocentrismes, les civilisationnismes, ou encore certains dogmatismes, par lesquels ont pu passer ces disciplines, sont le rappel constant des pièges à éviter. Le placage d'une vision du monde et l'imposition de jugements de valeur enlèvent toute scientificité à l'analyse et la posent sur le registre de l'idéologique ou du personnel. Ainsi, le chercheur doit en permanence se prémunir, et se garder de « l'ethnocentrisme du savant », comme l'appelait Pierre Bourdieu, qui consiste à « ignorer tout ce que l'analyste projette dans sa perception de l'objet, du fait qu'il est extérieur à l'objet, qu'il observe de loin et de haut » (Bourdieu & Wacquant, 1992: 50). Enfin, même si le chercheur accepte de faire l'effort de se décharger de ses projections sur le monde, une autre difficulté demeure : comment « dire vrai », si le réel est formé d'une multitude de points de vue ? Tout discours n'est-il pas, en effet, un fragment relatif du réel que chaque individu perçoit depuis la perspective spécifique à sa position dans le monde social ? Pour reprendre une formule du théologien brésilien Leonardo Boff, « tout point de vue, au fond, n'est-il pas la vision d'un point ? » [cité *in* (Rocha Gómez, 2006: 12)]. Et puis, admettons, que le chercheur puisse « dire vrai », quelle utilité, ou quelle valeur, peut avoir son

¹⁹ Pour une histoire des idées sociologiques cf. (Lallement, 2007b ; 2007a). Pour un rappel des évolutions de l'anthropologie cf. (Segalen, 2001).

discours, s'il analyse depuis une position absolument détachée des contraintes économiques, politiques ou sociales qui font agir les hommes qu'il observe ? La réponse à ces critiques doit être méthodologique.

1.2. Une science réflexive

À la critique posée quant à la relativité du discours du chercheur, les sciences sociales répondent que leur « quête de vérité » n'est pas celle d'une vérité uniforme, statique, homogène, ni ultime. C'est une vérité qui se forme, comme le disait Max Weber, « à partir de points de vue spécifiquement particuliers » [cité *in* (Corcuff, 2007: 18)], et c'est à partir d'eux que le chercheur construit le réel :

« Ce qui est l'objet de la connaissance, ce n'est pas "le monde en soi" ni "le monde pour nous", mais la façon dont nous construisons, dans l'action, nos connaissances du monde. Le monde empirique dans sa matérialité et son idéalité inséparable est un donné construit qui est signifié ». (Mucchielli, 2004).

La sociologie compréhensive consiste à révéler les mécanismes qui construisent et déterminent le monde social. En ce sens, la démarche du chercheur est de déconstruire les multiples processus à l'œuvre dans les sociétés humaines, en les expliquant. Mais comment s'assurer que cette « explication » ne sera pas une projection des propres constructions mentales et sociales du chercheur ? Comme tout acteur social, le chercheur est le construit d'une histoire particulière, de milieux sociaux donnés et d'expériences de soi et du monde qui ont pu doter sa capacité d'analyse d'autant d'atouts que d'obstacles (Bourdieu, et al., 2005). Tout regard sur le monde et toute expérience du monde sont socialement, psychologiquement, émotionnellement et physiquement construits. À cette difficulté s'ajoute le fait que l'analyse sociologique et anthropologique repose, justement, sur une expérience subjective et personnelle du chercheur qui produit des données dans une expérience sociale (sociabilité) et sensorielle (ouïe, vue, odorat, toucher) au sein d'un groupe.

C'est pour toutes ces raisons que l'analyse oblige le chercheur à s'efforcer de tenter de prendre conscience des biais potentiels de son regard, afin de minimiser leurs effets. Pour se prémunir du sens premier du mot « réflexion », qui est l'écueil de toute recherche (la déformation du réel), il est nécessaire de recourir à une démarche au sens second du terme (le retour de la pensée sur elle-même), sans

tomber toutefois dans le piège du reflet (se voir soi-même). En ce sens, l'analyse passe d'abord par une prise de conscience du chercheur de lui-même, par lui-même, comme l'y invitait Alvin Gouldner :

« Le monde social est à connaître non pas simplement par la « découverte » d'un quelconque fait extérieur, non seulement en regardant au-dehors, mais également en s'ouvrant intérieurement. La conscience de soi est considérée comme indispensable à la conscience du monde social. Il n'y a pas de connaissance du monde qui ne soit, en même temps, une connaissance de notre propre expérience et de notre relation avec lui. Dans un savoir conçu comme conscience, la préoccupation n'est pas de « découvrir » la vérité d'un monde social extérieur au chercheur, mais de considérer la vérité comme devant sourdre de la rencontre entre le chercheur et le monde qu'il étudie et de son effort pour parvenir à mettre de l'ordre dans l'expérience qu'il a de lui. La connaissance du chercheur par lui-même – qui, quoi, et où il est – d'une part, et sa connaissance des autres et de leurs mondes sociaux d'autre part, sont les deux aspects d'un même processus. » (Gouldner, 1989: 16-17).

La démarche réflexive pose comme prémisse qu'au lieu de refouler sa propre image dans le réel, le chercheur, au contraire, l'assume et l'incorpore dans son analyse. La démarche réflexive, devient alors un palier méthodologique qui implique d'être conscient de la position de l'observateur et de l'analyste, de tenter de s'en rappeler tout au long de son travail, mais aussi de l'objectiver en la mettant en forme dans le corps du discours. Ce travail épistémologique est appelé « objectivation du regard de l'observateur », « auto-analyse » ou encore « socio-analyse » (Bourdieu & Wacquant, 1992 ; Winkin, 2002 ; Beaud & Weber, 2003). La réflexivité engage une démarche vis-à-vis de soi et vis-à-vis de l'autre – le lecteur – en laissant grande ouverte la boîte à outils du chercheur pour faire voir, non seulement les techniques qui ont produit les données, mais aussi la partie invisible qui précède toute démarche. L'objectivation est un exercice d'énonciation par lequel le chercheur s'efforce de tenter de déconstruire les déterminants inhérents au sujet (celui qui pense, celui qui parle) et à l'objet d'étude (ce qui est pensé, ce

qui est étudié, analysé).²⁰ Étudier le social ou faire une thèse, « ne vont pas de soi ». La thèse est une temporalité spécifique, le dernier cycle de la formation universitaire, au cours duquel le thésard se consacre à l'approfondissement d'un questionnement pour aller vers sa résolution, dans un exercice de synthèse et de méthode (Eco, 1985). C'est un temps social hors du social, au cours duquel le chercheur crée ses outils, produit des données et les analyse. La thèse qui est ici présentée a été la confluence et l'aboutissement de situations personnelles, de choix professionnels et de mécanismes institutionnels.

1.3. Démarche d'objectivation

1.3.1. Déconstruction du sujet : en venir aux migrations

Étudier le phénomène migratoire a été le résultat de choix qui ont été faits peu à peu. La compréhension de ces choix suggère, comme dans vraisemblablement toute démarche sociale, une multitude de degrés et de niveaux emboîtés les uns dans les autres, chacun participant à la forme d'ensemble. Le niveau le plus extérieur de l'explication, le plus formel, relève du fonctionnement de l'université, qui, de la maîtrise à la thèse, exige une spécialisation sur un thème pour réaliser un écrit académique répondant à certains codes. C'est en maîtrise que j'ai choisi d'étudier les migrations, puis, par intérêt, ai poursuivi ce thème dans les étapes ultérieures de ma formation. Pourquoi à l'époque avoir choisi les migrations ? Parce que c'était un thème qui semblait d'actualité, se trouvait au cœur des relations entre les pays du Nord et les pays du Sud, il symbolisait le dépassement des frontières, et invitait à penser les mélanges. C'était aussi un thème dont la dimension politico-médiatique semblait apaiser mon entourage familial, inquiet sans doute des possibilités de débouchés professionnels de la sociologie et de l'anthropologie.

²⁰ Sujet : n.m – sujet 14^e ; lat. subjectum « ce qui est soumis, subordonné à » [...] I. 1. (1580) Ce qui est soumis à l'esprit, à la pensée ; ce sur quoi s'exerce la réflexion. - rem. Le sujet d'une discussion « ce simplement ce dont elle traite ; l'objet est le but qu'on s'est proposé en l'instituant » (Lalande). – Ce dont il s'agit dans la conversation, dans un écrit.

Objet : n.m - objet 1346 ; lat. scolast. objectum « ce qui est placé devant » [...] II. ABSTRAIT **1**. Tout ce qui se présente à la pensée, qui est occasion ou matière pour l'activité de l'esprit. **2**. PHILOS. Ce qui est donné par l'expérience, existe indépendamment de l'esprit, par opposition au sujet qui pense.

Le questionnement sur le choix du thème conduit à une autre question : pourquoi avoir choisi la sociologie/anthropologie ? Tout d'abord, l'idée de poursuivre des études après le lycée s'est posée d'emblée comme envisageable et matériellement possible. Après une incursion en première année de classe préparatoire, j'ai précisé mon orientation en choisissant l'anthropologie, poussé plus par mes visites au Musée de l'Homme du Palais de Chaillot que par la lecture de ses pères fondateurs. Conseillé par la sœur d'un ami, je me suis inscrit à l'université de Nanterre, convaincu d'avoir trouvé dans cette formation un compromis entre l'intérêt personnel et un éventuel métier. L'anthropologie devait pouvoir me permettre aussi de continuer à explorer Paris, tout en me laissant retourner dans mon pays de naissance, le Mexique, d'où j'étais parti sept ans auparavant et vers lequel mes liens de famille nucléaire et d'amitié me faisaient revenir régulièrement. De même, ce qui a contribué, sans doute, à me décider à faire le pas vers l'anthropologie, a été la proximité, tissée dans mon enfance, avec quelques personnes de l'ethnie Otomí – un groupe ethnolinguistique de la région centrale du Mexique – avec qui nous vivions au quotidien. Lors de ma troisième année d'étude, en licence, j'ai voulu compléter conjointement, le regard ethnologique sur le lointain tel qu'il était abordé à l'université de Nanterre, par le regard sociologique sur le proche, enseigné dans le bâtiment voisin. En maîtrise, sous la recommandation de celle qui est devenue ma directrice de recherche depuis lors, j'ai rejoint, l'institut spécialisé sur les études latino-américaines situé à Saint-Germain-des-Prés (l'IHEAL), où la vocation pluridisciplinaire de la maison, pourrait enrichir mon travail, mais aussi où les financements pour la réalisation des enquêtes de terrain seraient, peut-être, plus accessibles. Je suis resté dans cette maison jusqu'au doctorat.

Mais ces choix de thèmes ou de carrières n'étaient peut-être pas aussi rationnels, et c'est ce qui s'est révélé peu à peu au moment des premiers travaux. En effet, les lectures, le travail d'écriture et le terrain, m'ont conduit progressivement à me rendre compte que tant l'anthropologie comme activité professionnelle, que la migration vers les États-Unis comme objet d'étude, était présente dans mon quotidien et dans mon imaginaire avant l'université. D'une part, l'anthropologie comme métier autant que comme matière – les créations culturelles et historiques – étaient présentes dans mon entourage familial, dans la mesure où

mes deux parents, tous deux artistes plasticiens, lui accordaient une place centrale dans sa relation à l'art et à l'histoire, et le manifestaient dans leurs discours, dans leurs fréquentations et dans leurs créations. D'autre part, mes parents m'avaient fait rencontrer, à plusieurs reprises au cours du lycée, certains de leurs amis chercheurs, afin que je puisse élaborer avec plus d'éléments mes choix d'orientation. La migration avait été présente dans mon quotidien familial, depuis mon enfance, à la fois par ma mère, partie de France à l'âge de 26 ans et venue s'établir au Mexique à la fin des années 1970 et qui avait toujours eu grand soin que ses deux fils aient un lien – d'abord imaginaire pour nous – avec le pays maternel. La migration était aussi présente dans les récits de mon père qui nous racontait comment il avait quitté à la fin de années 1940, à 16 ans, le confort familial, pour chercher l'aventure en Californie, devenant groom dans les clubs sélects de Los Angeles avant de s'aventurer dans la redoutable *Death Valley*, et d'y travailler dans la construction du chemin de fer avec d'autres Mexicains clandestins, des Afro-américains et des repris de justice.

1.3.2. Construction de l'objet : migrants centraméricains, frontières

Les choix de la discipline et du thème ont été les deux étapes fondatrices de cette thèse, la troisième a été l'élaboration de l'objet d'étude. J'ai choisi d'étudier la population migrante centraméricaine dès mes premières lectures et mes conversations avec des professeurs qui soulignaient le déséquilibre flagrant entre le niveau de connaissance du flux de migrants mexicains sortants par la frontière nord du pays, et la méconnaissance des flux migratoires entrants par sa frontière sud.²¹ Cette carence était due à un manque d'études et de financements qui alarmait les chercheurs pionniers des régions du sud du pays (Fábregas Puig, 1985 ; Castillo, 1990 ; Casillas & Castillo, 1994 ; Castillo & Palma, 1996 ; Bovin, 1997 ; Monteforte Toledo, 1997 ; Castillo, 2000). Sans le savoir, mon travail allait participer à ce qui était un mouvement de « redécouverte de la frontière sud » du

²¹ La migration mexicaine peut être considéré un des flux migratoires les mieux connus au monde, grâce notamment à l'effort continu réalisé depuis les années 1980 qui a formé un vaste réseau international de chercheurs, de centres de recherche, et d'agences du gouvernement qui a permis de mettre en place des programmes quantitatifs (EMIF, MMP, EDER, etc.) et qualitatifs de grande envergure inscrits dans la durée.

Mexique qui avait commencé au début des années 2000 (Ángeles Cruz, 2010). Mais comment étudier cette population, et dans quel espace ?

La bibliographie existante s'intéressait aux politiques migratoires et à la géopolitique (cf. Sandoval Palacios, 1997 ; Castillo, 2003 ; 2005b ; 2005a) ; ou bien à la frontière elle-même (cf. Monteforte Toledo, 1997 ; Dardón, 2002 ; Rojas Wiesner, 2004) ; ou encore, aux populations vivant sur la frontière (cf. Arriola, 1995 ; Cruz Burguete, 1998) ; mais aussi, aux réfugiés des guerres civiles d'Amérique centrale (cf. Aguayo, 1985a ; Castillo, 1990 ; Kauffer Michel, 2000 ; 2005) ; ou enfin, aux questions de genre à la frontière (cf. Ángeles Cruz & Rojas Wiesner, 2000 ; Kauffer Michel, 2002 ; Rojas Wiesner & Ángeles Cruz, 2006). Quelques travaux, seulement, dressaient une vision d'ensemble (cf. Casillas, 1992 ; Casillas & Castillo, 1994 ; Castillo & Palma, 1996 ; Bovin, 1997 ; Castillo, 2001 ; Palma, 2004 ; Castillo, 2005a ; Villafuerte Solis & García Aguilar, 2008 ; Anguiano Téllez & Corona Vazquez, 2009). Pour ma part, c'était au voyage des migrants centraméricains à travers le Mexique que je voulais m'intéresser. Le thème en tant que tel avait été traité uniquement dans quelques études (cf. Casillas, 1996 ; Castillo, 2001 ; Ruiz, 2001b ; 2001a ; Girón Zolórzano, 2004 ; Ruiz, 2005). C'est surtout dans les médias et dans la société civile que ces migrants avaient commencé à devenir de plus en plus visibles, au tournant des années 2000. Les principaux journaux du pays publiaient fréquemment des articles sur les drames de ces migrants, et quelques associations civiles étaient présentes dans l'effort d'interpellation de la société et des pouvoirs publics sur leurs conditions de traversée (cf. par exemple Sin Fronteras, 2003 ; 2004). Les témoignages les plus réguliers étaient ceux des missionnaires scalabrinien* qui avaient mis en place au Mexique, dans les années 1990, un réseau de refuges pour accueillir les migrants clandestins de passage : les *Casas del Migrante*. Ils avaient aussi fondé la revue *Migrantes* en 1994, et réalisé diverses publications pour rendre visible la situation des migrants centraméricains (cf. entre autres Palencia & Kobrak, 2000 ; Casa del Migrante Tecún Umán, 2003).

Ces migrants de la frontière sud, je les avais déjà vus par le passé à différents endroits et de plusieurs manières. Nous les voyions souvent, avec mon frère, dans nos trajets en autobus depuis Mexico vers la frontière nord à la fin des années

1990, quand nous nous rendions à Chihuahua voir notre grand-père. Nous nous mettions à observer ces passagers discrets, qui à chaque contrôle sur la route, étaient questionnés par les autorités qui tentaient de provoquer l'indice qui trahirait leur pays d'origine. D'ordinaire, ces passagers descendaient puis remontaient dans l'autobus, après avoir payé la *mordida** dont on pouvait observer la banale transaction depuis la fenêtre. Parfois, quand les négociations et l'insistance des chauffeurs n'avaient pas suffi, l'autobus les laissait sur le bord de la route entre les mains des autorités. Quelques années plus tard, nous verrions aussi comment, sur une grande plage d'Oaxaca, accostait à l'aube une barque venant du sud, d'où sortiraient, en vitesse, une trentaine d'ombres pour disparaître dans les mangroves. Les pêcheurs du coin diraient que c'étaient « les Centraméricains qui vont au Nord ». Mais approcher cette population clandestine dans l'espace de transit était très difficile.

C'est pour cela que j'ai décidé de commencer à l'étudier, en 2005, depuis un village du Guatemala dans lequel je m'étais rendu en 2004 pour le tournage d'un documentaire sur les petits producteurs de café du Guatemala. Nous avons atteint ce village grâce à l'accueil et au soutien de l'importante Fédération de Coopératives de Café du Guatemala (Fedecocagua) qui nous avait ouvert ses portes et nous avait fait découvrir un très grand nombre de communautés rurales dispersées aux quatre coins du pays, et où les effets de la migration vers les États-Unis étaient partout visibles. J'ai choisi Peña Roja pour mon sujet de maîtrise, puis je me suis ciblé sur un ménage de migrants du village pour le master, et ces premières expériences ont construit les questionnements, les terrains et les opportunités qui ont donné corps à cette thèse. Le premier travail cherchait à comprendre les impacts de la migration dans le village, le master s'intéressait aux conflits entre les politiques migratoires et une dynamique de réseau de migrants (Aragón, 2008), et c'est ce questionnement que je pensais prolonger, au cours de la thèse, en comparant quatre villages d'Amérique centrale choisis sur une carte. Cependant, les terrains et l'écriture ont progressivement déplacé et recentré le questionnement non plus sur les contradictions entre les politiques migratoires et les réseaux de migrants, mais sur celles entre les acteurs et les frontières.

Ma directrice de recherche me rappelait souvent que l'analyse est un processus créatif où l'on travaille sur « le vivant », et c'est ce vivant qui « pose question » par ses changements et son évolution. Il est indéniable que le questionnement qui est au cœur de ce travail est né d'abord de l'observation de la situation de difficultés qu'éprouvent les migrants dans leur mobilité, et qu'il s'est confirmé et approfondi face à la tournure extrême de violence et de terreur qu'ont pris les événements dans l'espace migratoire depuis l'année où j'ai commencé à m'y intéresser. L'évolution de la réalité a constamment rattrapé la recherche, à chaque terrain, à chaque analyse, pour la questionner, pour la soumettre à son épreuve, mais aussi pour s'y révéler dans la brutale et sanglante contradiction entre des flux humains et une idée de frontière.

2. Terrains

2.1. La méthode ethnographique

2.1.1. L'enquête ethnographique

L'ethnographie est le temps de production de données à partir d'une situation d'immersion dans un terrain auprès d'un groupe, pendant lequel le chercheur devient autant observateur qu'enquêteur (Bonte & Izard, 2000). « Le terrain se prépare en amont pour ne pas avoir une vision impressionniste de la réalité » à été le premier conseil de ma directrice de recherche : il se prépare avec des lectures et des questions qui seront adressées au terrain. La question est « ce qui permet de *mordre* dans le réel », me disait Jacques Chopineau, un autre de mes professeurs. La préparation du terrain consiste non pas à réduire le regard ou à le cibler sur une question à priori, mais au contraire à le centrer sur une focale qui évoluera jusqu'à en fixer une définitive. L'enquête ethnographique est un mouvement d'allers-retours entre les lectures, la pensée et le terrain :

« Le mouvement de toute recherche ethnographique est donc celui d'une "double hélice" : le chercheur part d'une idée encore mollement formulée, va sur le terrain, recueille des données en tous sens, revient vers ses lectures et commence à organiser ses données, retourne sur le terrain, lesté de questions déjà mieux conceptualisées et repart enfin avec de premières réponses vers une formulation généralisante. » (Winkin, 2002: 190).

Ce mouvement doit provoquer ce que l'anthropologue Wright Mills appelait « l'imagination sociologique », une prise de distance sur le réel qui le rend incessamment neuf à l'observateur. L'imagination sociologique fait du chercheur « un artisan intellectuel » découvrant les hommes en créant en lui-même l'espace pour les comprendre (Mills, 1974). Le terrain est un espace-temps défini et circonscrit, fait de communications et d'interactions avec les populations locales, ainsi que d'observations de leurs pratiques et de leurs discours. C'est un « va-et-vient permanent dans lequel l'ethnographe collecte des informations en même temps qu'il commence déjà à les interpréter », et que son objet d'étude évolue (Bonte & Izard, 2000). Sur le terrain, le chercheur observe et est observé. C'est un travail qui exige une grande rigueur et impose un rythme de vie particulier, comme le dit Claude Lévi-Strauss dans ses *Tristes Tropiques* :

« Dans des conditions normales, l'enquête sur le terrain se révèle déjà éprouvante : il faut être levé avec le jour, rester en éveil jusqu'à ce que le dernier indigène se soit endormi et même, parfois guetter son sommeil ; s'appliquer à passer inaperçu en étant toujours présent ; tout voir, tout retenir, tout noter, faire montre d'une indiscretion humiliante, mendier les informations d'un gamin morveux, se tenir toujours prêt à profiter d'un instant de complaisance ou de laisser-aller ; ou bien savoir, pendant des jours, refouler toute curiosité et se cantonner dans la réserve qu'impose une saute d'humeur de la tribu. » (Lévi-Strauss, 1955: 405).

L'enquête ethnographique est aussi le besoin de se mouvoir sur le terrain pour glaner, chercher ou provoquer la situation, trouver la donnée, le commentaire, l'éclairage. Cela ressemble, comme le rappelle Jorge Durand, à « l'archéologie pédestre » de l'archéologue mexicain Pedro Armillas lors des excavations de Teotihuacan. Il procédait à de longues marches pour observer le paysage, les monticules et les failles, puis à la fin du jour, faisait route vers le campement en compagnie des travailleurs des fouilles qui étaient en fait des paysans du coin et qui pourraient lui donner les informations-clés pour faire des découvertes grandioses (Durand, 2012). Marcher, c'est provoquer la situation, aller vers elle et la laisser venir à soi. Cette archéologie pédestre consiste aussi dans bien des cas à trouver le lieu précis où demeurer un temps dans une position idéale. À un moment donné, l'enquête ethnographique peut aussi créer un besoin de précision,

de mesure, ou d'un ordre de grandeur, pour savoir « un peu mieux ». Le recueil de données quantitatives permet alors de saisir de manière nette une situation ou d'indiquer les tendances de l'évolution.

Observer et être là, parler, poser des questions, tel est le quotidien de l'ethnographe. C'est ainsi que se crée « le vivant » qu'il faut consigner chaque jour, chaque nuit, en un acte d'écriture dans le carnet de terrain, journal de la recherche où sont posés les faits, où prennent forme les questionnements et les premières analyses, et où se prépare le travail du lendemain. Le carnet de terrain est à la fois le laboratoire, l'espace de mémoire, l'espace de pensée, et l'espace des premières intuitions à affiner toujours. Howard Becker rappelait régulièrement à ses étudiants à quel point l'analyse est un processus qui prend forme dans l'écriture (Becker, 1986). L'acte d'écriture, du carnet de terrain au manuscrit, est sans aucun doute « la chambre noire » par laquelle se révèle l'analyse. L'enquête ethnographique classique se heurte à une difficulté rendue d'autant plus visible par l'accélération des processus de globalisation. Les éléments constitutifs ou signifiants de tout groupe social sont à la fois « ici et ailleurs », et les interdépendances de l'échelle globale régissent et parcourent quasiment tous les espaces. Il faut alors adapter l'ethnographie pour saisir l'objet d'étude qui s'échappe constamment des lieux sitôt qu'il se lie vers un ailleurs.

2.1.2. Ethnographie multi-sites

Lorsque le chercheur effectue un travail dans un lieu donné, il se rend rapidement compte que ce qu'il observe est interdépendant d'autres lieux. En se cantonnant à un lieu donné, le chercheur se coupe, et coupe donc sa recherche d'une partie de la réalité. La possibilité de saisir les connexions entre lieux séparés a été d'ailleurs un des actes fondateurs de l'anthropologie avec l'étude de Bronislaw Malinowski (1884-1942) dans les îles du Pacifique sud. Son enquête fortuite menée entre 1915 et 1918, lorsque la Première Guerre mondiale l'a contraint à rester trois années dans les îles Trobriand, a montré comment la multitude de petits atolls séparés par la mer, par des langues et des lignages, était en fait unie par un puissant système d'échange régulier d'objets symboliques qui reliaient intensément les îles les unes aux autres (Malinowski, 1922).

Dans un article célèbre, l'anthropologue George Marcus a proposé d'adapter l'ethnographie aux dynamiques sociales de la modernité faite de circulations, de passages, d'interdépendances globales, de relativité des échelles, d'enchâssement des structures, etc. L'idée était de fonder une « ethnographie multi-sites » qui soit capable de s'enchâsser dans le système mondial en s'affranchissant des angles morts des situations trop locales de l'ethnographie conventionnelle (Marcus, 1995). Pour Marcus, l'ethnographe doit être mobile pour tantôt « suivre les gens », « suivre la chose », « suivre la métaphore », ou demeurer en un lieu dans une « ethnographie stratégiquement uni-située ». La mobilité du chercheur doit permettre de saisir comment le local porte vers l'ailleurs et l'ailleurs vers le local. Toutefois l'extension de l'espace et sa constante évolution rend pratiquement impossible, et financièrement exorbitante, une enquête multi-sites exhaustive. George Marcus soulignait cette difficulté et engageait le chercheur à accepter les « limites de l'ethnographie », mais de les dépasser par la rigueur méthodologique et théorique. L'ethnographie multi-sites, consiste à faire le terrain à l'échelle de l'objet d'étude et à l'adapter aux moyens matériels de la recherche.

2.1.3. Échelle méso: étudier en termes de réseaux sociaux et d'action collective

En sciences sociales, la méthode engage le chercheur à définir l'échelle sur laquelle et depuis laquelle sont produites et analysées les données. De nombreux travaux ont longtemps privilégié les échelles extrêmes : l'échelle macro qui s'intéresse aux collectivités larges considérées comme un tout homogène (communautés, nations, etc.), mais dont les résultats sont rarement valables pour les acteurs engagés dans l'action, et l'échelle micro (le niveau strictement individuel) qui montre le fonctionnement concret d'une catégorie d'acteurs, mais qui présente des limitations au moment de généraliser vers des groupes plus larges. Le projet de ce travail se situe à un niveau intermédiaire, à l'échelle des relations sociales qui résultent des interactions entre individus. Il s'agit de l'échelle du lien social qui donne sens et permet l'action des hommes, et facilite la compréhension au plus concret « des ressorts de l'action collective » (Dumoulin Kervran, 2008). À cette échelle, la sociologie s'intéresse aux « formes sociales » des « actions réciproques entre individus » qu'analysait déjà Georg Simmel (1858-1918) et qui permettent toute action au sein d'un collectif :

« C'est un des faits les plus caractéristiques de l'humanité et des plus profondément invétérés dans notre nature, que cette faculté qu'ont les individus comme les groupes de tirer des forces nouvelles de choses qui tiennent d'eux-mêmes toute leur énergie. »
(Simmel, 1896/1897).

Ces « formes sociales des interactions entre individus » peuvent être représentées par le chercheur sous la forme d'un filet flexible qui peut s'agrandir, se rétrécir ou se développer à l'infini au fil de la sociabilité et de l'action en société. L'image du filet, suggérant des connexions multiples formant un tout permettant de mener une action, s'est cristallisée dans la notion de « réseau » et a suscité un engouement réel à la fin du 20^e siècle, pour finir par désigner les modes de fonctionnement de la modernité (Castells, 1998).²² Mais cet essor a également contribué à flouer ses usages ou à en faire une notion « post-it », chaque étude l'utilisant dans un sens différent (Degenne & Forsé, 1994 ; Mercklé, 2004 ; Dumoulin Kervran, 2008). Aussi, il est désormais préférable de clarifier systématiquement la manière dont il est employé ou conçu. La richesse de cette notion réside dans sa capacité à conceptualiser et à formaliser la manière dont les acteurs réalisent une action collective. Par là, son utilité n'est pas tant dans une essentialisation d'un « réseau agissant », mais bien dans sa capacité à mettre à jour les fonctionnements et les mécanismes de l'action sociale. Ainsi, et dans cette optique, pour être utile à la compréhension de l'action collective, le réseau gagne à être conçu comme « un mode d'action » plutôt que comme « une forme d'action » (Dumoulin Kervran, 2008 ; Pepin-Lehalleur, 2008). L'action sociale en réseau consiste à mobiliser l'ingrédient qui circule dans les relations sociales et qui permet aux individus d'agir en société, les uns avec les autres, les uns grâce aux autres : le capital social.

« [Le capital social est] la somme des ressources actuelles ou virtuelles, qui reviennent à un individu ou à un groupe du fait qu'il possède un réseau durable de relations, c'est-à-dire la somme des capitaux et des pouvoirs qu'un tel réseau permet de mobiliser. »
(Bourdieu & Wacquant, 1992: 95).

²² Le terme réseau se réfère à l'origine à un « filet » : Réseau: n.m. – XIII^e ; resel « filet » [...] **1.** vx Tissus à mailles très larges ; filet. ⇒ aussi **lakis**. [...] ♦ TECHN. Fond d'une dentelle à mailles de forme géométrique. **2.** Ensemble de lignes, de bandes, etc., entrecroisées plus ou moins régulièrement. [...] ♦ Ensemble de vaisseaux, de nerfs, etc. qui se ramifient ou s'entrecroisent. [...] **5.** (1844) Ensemble des lignes, des voies de communication, des conducteurs électriques, des canalisations, etc., qui desservent une même unité géographique, dépendent de la même compagnie [...] **6.** Répartition des éléments d'une organisation en différents points ; ces éléments ainsi répartis. [...] – Réseau sémantique : ensemble de processeurs interconnectés pour former une base de connaissance.

Le réseau de liens peut être conçu comme l'espace qui génère et où se convertit le capital social, dans l'action. En ce sens, plutôt que de parler de réseau, il serait plus juste de parler « d'action en réseau », car le réseau social ne se manifeste que dans l'action par laquelle et dans laquelle se mobilise et se convertit le capital social. Hors de l'action, la notion de réseau semble devenir particulièrement vague. En effet, dans notre « petit monde » fait d'une multitude de relations entre individus, les êtres humains, à une certaine échelle, ne sont-ils pas tous interconnectés ? Les célèbres travaux de sociométrie de Stanley Milgram et Jefferey Travers ont montré que tous les individus sont à six degrés de séparation les uns des autres (Travers & Milgram, 1969). Certes, mais si tous sont à « six poignées de main du président de la République », seul un nombre infime et fini peut activer les six degrés de relation pour le faire agir, volontairement et immédiatement, en sa faveur.

Il serait cependant inexact de voir dans l'action en réseau une dimension utilitaire qui voudrait que les acteurs se lient les uns aux autres pour obtenir les bénéfices du capital social. C'est un grave contresens que de réduire le réseau à « un dispositif producteur de capital social » comme il l'a été fait parfois.²³ Les travaux du Mouvement anti-utilitariste pour les sciences sociales (MAUSS) insistent sur le fait que le capital social puise son efficacité dans une relation qui le légitime et lui donne sens, et non qui l'instrumentalise.²⁴ Dans la perspective du paradigme du don/contre-don sur laquelle se fondent ces travaux, c'est le don, « ce basculement dans l'anti-utilitaire », qui crée et reproduit les relations sociales personnalisées fondées sur la confiance et la réciprocité (Caillé, 2006) :

« Il faut comprendre la relation sociale à la fois comme le lieu de circulation de ressources hétérogènes et le lieu d'un engagement, c'est-à-dire d'une promesse, d'une obligation ou d'une convention morale introduisant la durée dans cet échange de ressources et présupposant un dispositif de contrôle social rendant cette promesse crédible. » (Lazega, 2006: 217).

²³ Pour un panorama sur les différents usages en sociologie des réseaux, cf. (Mercklé, 2004).

²⁴ « Pas plus que notre propre existence, notre vie ne peut être conçue comme un capital à gérer – pas plus qu'il n'est possible de tenir pour tel l'ensemble de nos amitiés, de nos affections, de nos engagements, de nos croyances, de nos institutions ou de notre héritage culturel. Non qu'ils ne soient à l'occasion susceptibles de produire quelque effet utile, voire de se révéler rentables. Mais ils ne peuvent l'être que pour autant qu'ils ne sont pas d'abord cela. » (Caillé, 2006: 15).

Les liens qui forment les réseaux de relations sont de multiples natures. Certains sont cultivés pour eux-mêmes et engagent les acteurs dans une relation personnalisée de réciprocité (liens forts) ; d'autres sont instrumentaux, interchangeables ou utilitaires (liens faibles). Certes, les liens faibles entre acteurs peuvent avoir des effets matériels grâce à une « force des liens faibles » (Granovetter, 1973), mais la véritable efficacité du lien social, celle qui lui permet de se maintenir dans différents contextes et dans la durée, est exclusivement la « force des liens forts » au sein d'un collectif (Nelson Reed, 1989 ; Tarrus, 2001b ; 2001a ; Lazega, 2006 ; Aragón, 2008). Chercher à comprendre l'efficacité de l'action en réseau, et du capital social, invite à placer la focale sur la teneur des liens qui fonde la relation entre les acteurs. L'approche privilégiée par l'analyse des réseaux sociaux consiste alors à retracer les mécanismes du lien à partir de la cohésion et de la densité des groupes (Mercklé, 2004 ; Lazega, 2007). En ce sens, l'utilité de la notion de réseau réside dans la possibilité qu'il offre de retracer, reconstruire et comprendre l'action collective.

2.2. Choisir ses terrains et ses outils

Celui qui s'intéresse aux migrations clandestines peut faire du terrain dans les trois espaces-temps de toute mobilité : l'origine, la destination et le transit. Chacun de ces espaces offre des angles de vue et des angles morts à l'analyse et à l'observation. S'intéresser aux migrations uniquement à l'origine permet de comprendre le contexte où se forme la migration, mais n'offre qu'une vue décalée dans le temps et dans l'espace de la situation à la destination ou pendant le transit. De même, se rendre uniquement dans un lieu de destination permet de saisir la dynamique d'attraction du flux migratoire, mais la détache totalement des référents et du contexte d'origine des acteurs, et offre aussi une vision décalée des autres phases de la mobilité. Se rendre dans l'espace de transit, présente l'avantage de saisir un temps déterminant, vécu comme temporaire et instrumental par les acteurs, mais outre la difficulté matérielle pour y accéder, il fournit lui aussi des éléments en décalé quant à l'origine, et ne donne aucun élément sur l'issue de la mobilité. Cependant, le choix des terrains, surtout dans une recherche menée sur plusieurs années, peut difficilement se faire à priori : il se fait « en route », en fonction des nécessités de la recherche, des moyens à disposition et des

possibilités d'accès au terrain.²⁵ Ce choix est le résultat de la double hélice d'aller-retour entre le terrain et l'analyse dont parle Yves Winkin (2002), intégrée à une part d'aléatoire face à laquelle on décide, ou non, de saisir les opportunités.

Toute personne cherchant des signes ou des indices de la migration centraméricaine vers les États-Unis n'a absolument aucune difficulté à les trouver dans l'espace migratoire. Cette migration est partout, obsédante, ultra-visible, tant en Amérique centrale, au Mexique, qu'aux États-Unis. Tout dans cet espace peut conduire à rencontrer, très rapidement, des personnes concernées par cette migration. En Amérique centrale, toute conversation dans un bus, toute scène massive de femmes faisant la queue un lundi matin devant une banque, toute boutique de téléphones portables, tout magasin de vente de matériaux de construction, toute maison dont l'architecture sophistiquée se démarque dans le paysage, tout peut faire entrer en contact avec d'anciens migrants ou des ménages de migrants. Au Mexique, tout banc aux frontières, toute station routière dans les lieux de passage des migrants, toute voie de chemin de fer nord-sud, ou tout autobus circulant vers le nord, peut signifier une rencontre imminente avec un Centraméricain migrant clandestinement. Aux États-Unis, tout restaurant latino, toute attente devant une grande enseigne de la construction, toute supérette hispanique, ou toute incursion dans un marché aux puces, peut être l'occasion d'entrevues avec des migrants qui ont réussi à traverser la frontière. La migration est la lame de fond qui transforme à une vitesse inouïe les espaces d'Amérique centrale et d'Amérique du Nord. La difficulté pour le chercheur sur les migrations d'aujourd'hui, n'est pas de trouver ses signes dans l'espace. La difficulté est de les choisir. Pour travailler avec/sur le voyage clandestin des migrants centraméricains, il a été nécessaire d'adapter la palette d'outils à disposition de l'ethnographe au type de terrain (avec des personnes en situation régulière ou irrégulière), à la durée de présence sur le terrain, ainsi qu'aux risques que présentait l'espace migratoire.

²⁵ Les terrains réalisés pour cette thèse ont été rendus financièrement possibles grâce à deux bourses de voyage (2005/2006) et à l'allocation de recherches 2007-2010. L'économie maximale des ressources pour les frais de séjour et de transport a été une constante et une nécessité.

2.3. Terrains choisis

2.3.1. Peña Roja (avril-mai 2005, juillet 2008, octobre 2010, janvier 2011)

Peña Roja est un village guatémaltèque d'un peu moins de huit-cents habitants situé dans une vallée montagneuse du Huehuetenango frontalière avec le Mexique. J'y ai effectué quatre séjours de différentes durées, restant au total quelques trois mois en quatre ans, dont deux mois pour la thèse. J'habitais chez le gérant de la coopérative de café du village. La taille relativement petite de la communauté et la fréquence de mes retours ont facilité les relations avec les habitants, ainsi que le recueil de données. Les données qualitatives ont été produites par les observations, les entretiens, les conversations informelles, et par quatre entretiens approfondis enregistrés, dont un entretien collectif. Un séjour d'une semaine dans un autre village de la vallée, El Chalún, a aussi été réalisé pour analyser Peña Roja à la lumière du principal foyer de migrants de la région. Lors du premier terrain, pour la maîtrise, j'ai réalisé un recensement intégral du village centré sur la dynamique de population, la production agricole et la migration vers les États-Unis. Le recensement a été renouvelé en 2011.

2.3.2. Frontière sud : La Mesilla (2005, 2008, 2010), Tecún Umán (2005, 2009, 2011)

Il existe deux principaux espaces de passage à la frontière entre le Mexique et le Guatemala. L'un se trouve dans les hauts plateaux situés sur l'axe routier panaméricain, l'autre se trouve dans les basses terres sur la côte Pacifique. Peña Roja se trouvant dans une vallée qui débouche sur la zone frontalière de l'altiplano, c'est à de très nombreuses reprises que je me suis rendu dans les bourgs de La Mesilla, Camojá, La Democracia. Les terrains à la frontière côtière de Tecún Umán ont été plus rapides, réalisés au cours de trois passages de deux heures environ. Ces temps à la frontière étaient l'occasion de conversations informelles avec des migrants en transit, des populations flottantes (migrants bloqués par la frontière), des changeurs de devises informels (*los cambistas*), des propriétaires d'échoppes ou d'auberges, des conducteurs de mototaxis, etc. Les terrains à la frontière sud se sont échelonnés sur toute la durée de l'enquête, permettant d'observer l'évolution du flux migratoire selon les années, mais surtout celle de la foudroyante expansion du narcotraffic à la frontière.

2.3.3. Tampa, Floride (décembre 2005)

Le terrain d'un mois à Tampa a été réalisé pour le mémoire de master, sept mois après le premier séjour à Peña Roja. Je suis allé retrouver Arcadio, le troisième fils d'Anastasio qui était parti de Peña Roja à la fin du premier terrain pour rejoindre son frère Merlín. Je vivais avec les migrants dans un mobil home situé dans un grand campement pour caravanes à la sortie sud de la ville, où vivaient près d'une centaine de Centraméricains clandestins. Pendant la semaine, j'accompagnais les migrants sur leur lieu de travail, et à la fin de semaine, nous restions dans les environs du *trailer park*.* Ce terrain a donné lieu à des conversations informelles, des observations et des interactions consignées dans le carnet de terrain, à un long entretien enregistré, ainsi qu'à l'application d'un questionnaire approfondi à trente-cinq migrants centraméricains. Il ne s'agissait pas d'une observation participante à proprement parler, car je ne travaillais pas avec les migrants et que je n'étais pas rémunéré, restant aux alentours ou demeurant dans le camion de livraison de matériel avec un migrant équatorien. C'est lors des fins de semaine que le repos permettait d'engager des conversations et des activités que ne permettait pas la fatigue liée au travail pendant la semaine.

2.3.4. Frontière nord : Altar, Tijuana (juillet 2009)

Mon séjour à la frontière nord du Mexique a été un voyage ouvert, sans temporalité prédéfinie. Le propos du voyage était d'observer sur place les lieux omniprésents et quasi mythiques dans les discours des migrants centraméricains. L'idée était de rester quelques jours à Altar (Sonora), le village en plein désert d'où partent les migrants vers l'Arizona. Je suis arrivé en bus depuis Mexico et suis parti quarante-huit heures plus tard, à l'aube de la seconde nuit, lorsque la situation a commencé à devenir dangereuse pour un voyageur seul. Les deux nuits ont été passées dans une auberge pour migrants. Ce court séjour a été l'occasion d'observations et de conversations informelles avec des migrants mexicains et centraméricains, des restaurateurs, des hôteliers, des passeurs, des membres du comité municipal d'un parti politique, et avec le sacristain de l'église du village. Après Altar, je suis allé à Tijuana à neuf heures de route, où je suis resté une semaine en logeant chez une amie. J'allais chaque jour à la plage de Tijuana sur le lieu où la frontière s'enfonce dans la mer. De longues marches ainsi que des heures passées autour de la

frontière ont été l'occasion de multiples observations et de rencontres aléatoires avec des migrants mexicains, des Centraméricains, des habitants de Tijuana et des militaires.

2.3.5. La Nouvelle-Orléans, Louisiane (septembre-octobre 2009)

L'enquête à La Nouvelle-Orléans a trouvé son origine dans un premier séjour chez des amis que je visitais en avril 2006, et qui m'ont raconté qu'après le passage de l'ouragan Katrina en août 2005 et l'évacuation de la ville, des milliers de migrants centraméricains avaient afflué pour reconstruire et nettoyer les dégâts de l'ouragan et de la longue inondation. Avant Katrina, La Nouvelle-Orléans, ville relativement pauvre du sud-est des États-Unis, était quasi absente des routes des migrants clandestins dans le pays. Je suis revenu dans la ville en septembre 2009, cette fois-ci pour faire une enquête ethnographique avec ces migrants. Je vivais chez un ami à Mid City, à quelques rues du *Home Depot*, grande enseigne de la construction devant laquelle convergeaient chaque jour, sur le *corner**, entre trente et cent migrants centraméricains qui attendaient d'être recrutés à la journée par un employeur. La crise économique et la fin des réparations des dégâts dans les quartiers blancs de la ville faisaient que chaque jour seule une poignée de candidats était embauchée. Leur temps d'attente tout au long de la matinée, suivie souvent, les après-midis chômeés, d'une virée sur le bayou ou de parties de football à City Park, a facilité les conversations informelles, les entretiens, et les observations. Le séjour a aussi consisté en de longues marches dans d'autres quartiers de la ville où se trouvaient aussi des migrants centraméricains.

2.3.6. Dayton, Tennessee (octobre 2009)

Après le séjour à La Nouvelle-Orléans, je me suis rendu dans la petite ville de Dayton dans le Tennessee, pour retrouver Merlín, un des fils d'Anastasio que j'avais rencontré quatre ans auparavant à Tampa. Merlín vivait avec d'autres migrants dans une maison louée et se réunissait les fins de semaine avec d'autres migrants de la vallée de Peña Roja, ainsi qu'avec de jeunes femmes locales. J'avais prévu initialement de rester une semaine à Dayton, mais l'allongement du terrain à La Nouvelle-Orléans m'a conduit à réduire à trois jours le séjour dans le Tennessee, arrivant un vendredi matin et repartant un lundi dans la matinée. Ce séjour m'a fait rencontrer les migrants dans un cadre de repos et de distraction, ce qui a favorisé

les conversations informelles, les entretiens et les observations, autrement incompatibles avec les journées et nuitées de travail à l'usine pendant la semaine.

2.3.7. Casa del Migrante, Ciudad Guatemala (septembre 2010)

Le dernier séjour de terrain de cette thèse a eu lieu d'une manière inattendue. Revenant d'un voyage en Amérique du sud, je remontais l'Amérique centrale en autobus et comptais ne faire qu'une courte halte dans la capitale guatémaltèque, avant de rejoindre mon dernier terrain à Peña Roja. Cependant, des affaissements de terrain causés par une tempête tropicale ont fermé la route pour Huehuetenango, décalant régulièrement mon départ. J'en ai profité pour visiter le centre de documentation du refuge pour migrants des missionnaires scalabrinien. Or, dans ce refuge affluaient des migrants expulsés des États-Unis ainsi que des migrants de retour ayant échoué leur tentative de traversée du Mexique. J'ai alors décidé de rester quelque temps, grâce à l'accueil du père Pellizari et de son équipe. La *Casa del Migrante* a été un point d'observation et d'entretien idéal, permettant de rencontrer avec des acteurs se trouvant encore dans leur voyage – partant ou revenant –, mais situés hors de l'urgence, des risques et de la clandestinité de la frontière. J'arrivais le matin, et repartais l'après-midi après quelques conversations informelles avec des migrants et avec le personnel de la maison. Mon long entretien avec le père Pellizari a été enregistré. Ce terrain a finalement duré un mois.

2.3.8. Séjours exploratoires : New York (juillet 2009) et Miami, Floride (août 2009)

Le séjour à Miami avait pour objectif de recueillir des témoignages en déambulant dans la ville pour tenter de provoquer des rencontres avec des migrants d'Amérique centrale. Je suis resté trois nuits. Mon parcours quotidien consistait à partir à l'aube de la salle d'attente de l'aéroport où je dormais pour prendre le bus qui devait me rendre dans les quartiers que m'avaient indiqués des travailleurs salvadoriens de l'aéroport. J'ai fait de longs déplacements en transport en commun, souvent aléatoires, arrivant dans un quartier, m'asseyant quelque part – un bus, un café, un parc, scrutant aux alentours, trouvant quelqu'un, lui parler, etc. La nuit venue, ne trouvant personne pour m'héberger, je reprenais un des bus qui circulent toute la nuit, pour revenir dormir sur un banc de l'aéroport. Mon très bref passage à New York a été une visite à un ami au cours de laquelle j'ai pu me rendre

à deux reprises dans les quartiers hispaniques du Queens, à la rencontre aléatoire de populations centraméricaines, principalement dans les restaurants. Ces terrains sous forme de « glanage urbain », ont donné lieu à de nombreuses conversations informelles et des observations minutieuses ainsi qu'à un long entretien non enregistré.²⁶

2.3.9. Trajets en transports publics sur la route des migrants

Les trajets routiers à bord des transports publics ont représenté un espace d'observation crucial. Les milliers de kilomètres parcourus sur les axes sud-nord du Mexique, en Amérique centrale et aux États-Unis, voyages d'une dizaine de minutes ou d'une trentaine, réalisés en camionnette, en bus de première ou de deuxième classe, ont donné lieu à de nombreuses observations et conversations. Pour les longs trajets, je m'arrangeais pour voyager de nuit, sachant qu'il y aurait probablement davantage de migrants, et choisissais méticuleusement ma place dans le bus : tantôt le premier siège à droite du chauffeur (pour compter les barrages, voir qui monte, qui descend, voir ce qui se passe sur le bord de la route, parler avec les conducteurs – sources inestimables d'informations sur tout ce qui est trafics clandestins), tantôt à la moitié du bus, fenêtre côté droit (pour voir de plus près les interactions entre autorités et migrants, pour voir les barrages sur le bord de la route). Les trajets, ce sont aussi les connexions et les temps d'attente. C'est par exemple au cours d'une attente particulièrement longue à la frontière de Guasaule entre le Nicaragua et le Honduras, que j'ai rencontré Abelardo, un migrant nicaraguayen qui renonçait à son voyage après avoir été pris en otage par les Zetas* à Veracruz et qui racontera dans la douleur et l'austérité, l'horreur qu'était devenue la frontière.

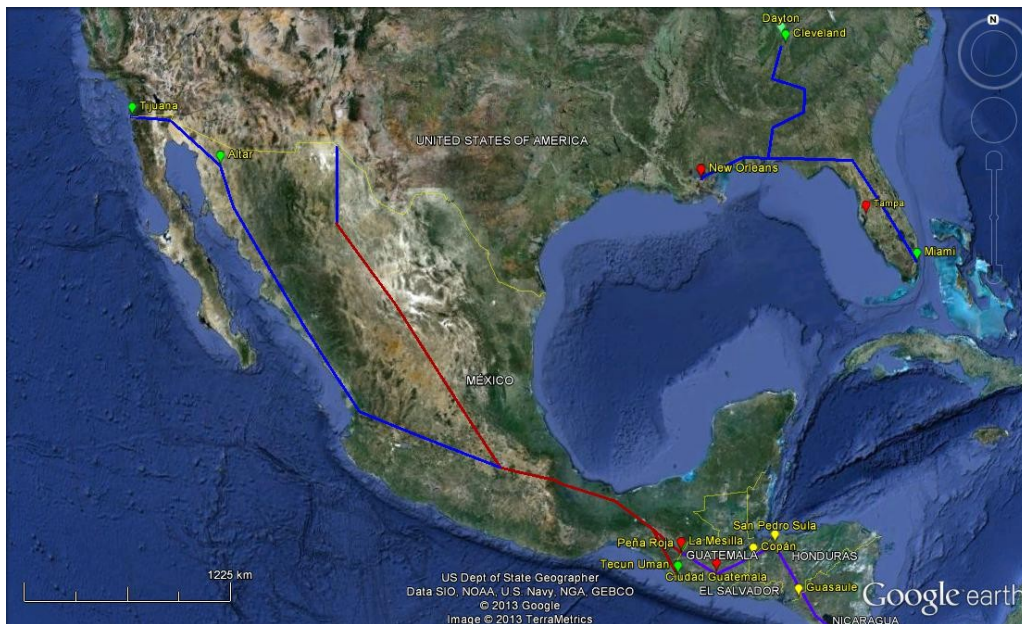
2.3.10. Espaces et terrains (2005-2011)

La Carte 2 indique les lieux et les routes où ont été réalisés les terrains. Les bulles rouges représentent les terrains longs (de un à trois mois en cumulé) ; celles en

²⁶ Au titre des séjours exploratoires, il faudrait ajouter deux situations isolées antérieures à la thèse dont les informations sont utilisées dans le corps de la thèse. Il s'agit d'une rencontre avec un migrant en 2004, au cours d'un voyage d'été à Livingston (Guatemala), et d'un parcours avec un chauffeur de taxi Salvadorien, un matin d'hiver enneigé à New York, entre Manhattan et l'aéroport de JFK où j'allais prendre un avion vers mon terrain de Tampa en 2005. Ces deux rencontres ont donné lieu à deux longues conversations consignées dans leurs carnets de terrain respectifs.

vert, les terrains courts (entre deux jours et une semaine en cumulé) ; celles en jaune les situations de terrain furtif, de quelques heures à une journée ; les trajets routiers qui ont donné lieu à des observations consignées dans le carnet de terrain sont indiqués par les lignes, rouges ceux réalisés plus de cinq fois, bleues et mauves ceux réalisés une seule (bleues en 2009, mauve en 2010).²⁷

Carte 2. Terrains (2005-2011)



Élaboration de l'auteur. Carte Google Earth (2012).

2.4. Enquêter dans/sur des espaces liés à l'illégalité

2.4.1. Les dangers dans l'espace

Les espaces par lesquels circulent les migrants pour éviter la loi ont vu récemment converger différents réseaux opérant dans l'illégalité (passeurs, contrebandiers, délinquants, autorités corrompues, crime organisé). Faire du terrain dans ce que Alain Tarrius, ethnographe des espaces dans les marges, appelle « les économies souterraines », implique de s'exposer à certains risques qu'il convient de limiter et d'assumer pour préserver l'intégrité de la recherche – et celle du chercheur. Les terrains en milieu à risque sont fréquents en sciences sociales, et chaque recherche située dans des espaces devenus dangereux, ou sur des thèmes d'enquête impliquant un quelconque danger, exige l'élaboration de techniques et de réflexes

²⁷ Il faudrait ajouter à cette carte la situation de terrain exploratoire d'une demi-journée à New York en 2009, qui n'est pas représentée pour des raisons de lisibilité et d'échelle de la carte.

pour se parer et se préparer à des éventualités malvenues.²⁸ Le chercheur s'approche, il partage des espaces, mais ne doit pas se trouver dans la même situation de risque que la population qu'il a choisi d'étudier. Aucun chercheur sur les migrations ne veut ni ne doit se faire séquestrer et torturer à Medias Aguas par les Zetas, ou mourir noyé dans le Río Bravo ; les migrants non plus bien entendu, mais le chercheur a le choix de ne pas aller au-delà dans l'espace et a la possibilité de se prémunir un minimum.²⁹

Le problème principal pour celui qui veut étudier la migration de transit des Centraméricains est que les routes de la migration et celles du trafic de drogue ont fini par se superposer, car elles ont la même origine (frontière sud), la même destination (États-Unis) et la même nécessité de traverser l'espace et les frontières de manière clandestine. De plus, le problème lié à tout travail de terrain dans certaines régions du Mexique depuis 2007, qu'il soit académique ou non, est que l'on se trouve fréquemment dans des espaces qui sont disputés par les cartels de la drogue, et qui sont souvent contrôlés par les cellules locales qui veillent à toute intromission qui pourrait représenter pour eux un risque ou un bénéfice quelconque. Un nombre considérable de personnes se rendant dans ces espaces (livreurs, recenseurs, chercheurs, visiteurs, etc.) est chaque jour sommé de partir, et un certain nombre y est assassiné, par méfiance, par refus d'obéir, ou par simple imposition de la terreur.³⁰ À cela, il faut ajouter la centaine de journalistes tués au

²⁸ Sur une forme d'adaptation de l'ethnographie à la clandestinité cf. l'expérience de (Bustamante, 1997). Le journalisme d'investigation arrive sur le terrain souvent de manière beaucoup plus directe. Cf. les travaux d'Oscar Martinez ou de David Rochkind sur la migration centraméricaine.

²⁹ Jorge Bustamante, éminent chercheur mexicain sur les migrations, a été conduit à traverser clandestinement la frontière sur le Río Bravo pour sa thèse dans le années 1970. Avant de le faire il a pris les précautions nécessaires avec les avocats de l'université de Notre Dame aux États-Unis où il faisait son doctorat, pour qu'en cas d'arrestation par la police des frontières – ce qui a effectivement eu lieu, l'infraction migratoire ne déclenche pas pour lui une interdiction de séjour, et donc l'impossibilité de poursuivre son doctorat (Bustamante, 1997). Au cours de sa carrière, entre autres, Bustamante a fondé le Colegio de la Frontera Norte qui est aujourd'hui une institutions de recherche et d'expertise de premier plan au Mexique. Il a été également à l'initiative d'une des premières enquêtes statistiques de grande envergure sur des flux migratoires à une frontière (EMIF). Entre 2004 et 2011, il est devenu le Rapporteur spécial pour les droits de l'homme des migrants à l'ONU.

³⁰ Un éditorial du spécialiste sur les migrations mexicaines Jorge Durand dans le quotidien *La Jornada*, explique le drame actuel de l'enquête de terrain et des recensements dans ces espaces (*La Jornada*, [2010/09/12](#)). Cette situation n'a plus cours uniquement dans les lieux habituellement considérés à risque (les frontières, les quartiers pauvres des grandes villes), mais régit désormais

Mexique depuis 2006, en représailles pour des articles dévoilant quelque élément qui aurait gêné telle ou telle clique du crime organisé (RSF, [2012](#)). Dans les lieux de passage clandestins de migrants ou de drogues, les cartels ont disposé des sentinelles, ici un chauffeur de taxi, là un enfant des rues, là une vendeuse dans une échoppe, qui surveillent les allées et venues et signalent par téléphone portable ou par radio tout mouvement suspect ou toute cible potentielle. Cela pose problème à l'ethnographe, car tout étranger errant posant des questions dans tous les sens et à tous, « étant là », voulant « comprendre quelque chose », demandant d'où viennent les uns, où vont les autres, et recueillant leurs récits, sera très rapidement notifié et représentera une menace. À ces risques, liés à la présence du crime organisé, s'ajoutent les risques habituels de la délinquance ordinaire inhérents à ces espaces clandestins.

Tout chercheur souhaitant rester dans ces espaces doit tenter de trouver rapidement un protecteur local afin d'écarter les risques majeurs. Quand cela n'est pas possible, il convient d'être particulièrement prudent et d'appliquer, de manière plus radicale sans doute, les réflexes que développe tout piéton étant obligé à marcher dans les quartiers difficiles des grandes villes : essayer d'attirer le moins possible l'attention, être conscient des lieux où l'on marche, de l'heure où l'on marche et des risques que l'on court, donner systématiquement l'impression à celui qui vous observe que l'on sait où l'on va – bien que l'on ne sache pas – et que l'on y va d'un pas décidé. Il convient d'économiser les déplacements inutiles et de savoir toujours l'endroit et l'heure auxquels il sera possible de s'éclipser de ces espaces. Le chercheur, d'autant plus s'il est pris pour un étranger, ne passera jamais inaperçu, mais il peut tout au moins prendre tel ou tel habit qui rendra moins immédiate l'extériorité évidente. Pour un homme, porter une casquette dans ces espaces permet à la fois d'atténuer les traits du visage, mais aussi de se confondre un tout petit peu avec les autres hommes. C'est un avantage certain.

des portions entières du pays, en particulier les espaces ruraux historiques de la migration vers les États-Unis (Zacatecas, Michoacán, Guanajuato, etc.).

2.4.2. Méfiances et confiance

Travailler avec des clandestins ou sur des thèmes liés à la clandestinité représente un défi pour la recherche en ce que l'ethnographe suscite constamment une méfiance auprès des populations. La méfiance, pain quotidien de tout terrain, provient du fait que dans les espaces d'altérité, l'étranger est réduit au monde qu'il représente aux yeux des autres.³¹ Le défi est donc de tenter de transformer continuellement cette méfiance en confiance. Même dans les espaces pacifiques comme Peña Roja, il m'a fallu un temps pour comprendre que le simple usage du terme « migration » ou « États-Unis » produisait une crainte subite, lorsque les uns me prenaient pour un agent du gouvernement américain venu traquer les migrants clandestins, les autres pour un passeur, et d'autres – plus classique –, pour un voleur d'enfants. Avec les migrants clandestins aux États-Unis, la relation de terrain laisse souvent planer pour eux un certain doute quant au fait que l'on pourrait être un agent de l'ICE³² sous couvert, recueillant des preuves pour les expulser. L'activité concrète de l'ethnographe sur le terrain est parfois difficilement compréhensible par des acteurs vivant dans des systèmes de significations distincts, et qui finissent souvent par interpréter le travail ethnographique, au mieux, comme un loisir, au pire, comme une activité suspecte.

Travailler avec des migrants clandestins implique d'ordinaire d'engager des relations brèves avec des acteurs en mobilité que l'on ne verra vraisemblablement plus au cours de l'analyse. Ce sont des relations que les migrants veulent souvent abréger, surtout s'ils sentent qu'ils sont en situation de risque. Dans ces espaces, parler à un inconnu étranger comme l'est un ethnographe peut présenter plus de dangers que d'avantages. Le risque s'accroît lorsqu'à un moment ou un autre, celui-ci commence à poser les mêmes questions que posent les délinquants à l'affût de

³¹ Sur ce point, une anecdote peut illustrer comment, sur le terrain, ce sont toujours les acteurs qui assignent une identité à l'ethnographe. Dans la bourgade d'Altar, la porte d'entrée dans le désert de l'Arizona, le sacristain de l'église du village dans laquelle j'étais entré, me voyant arriver m'a immédiatement dit : « métete rápido que ya vienen los roba-niños y los mata-gentes ». Je me suis assis et nous avons commencé à parler, il m'a demandé d'où j'étais, je lui ai dit que je venais de Toluca, ma ville natale, ce à quoi il m'a répondu « tú no eres de Toluca, tú eres de Israel ». Pour lui, j'étais un israélien tentant d'entrer clandestinement aux États-Unis. Ni mes papiers d'identité ni mon discours n'ont pu le convaincre du contraire.

³² Immigration and Customs Enforcement.

victimes : « d'où viens-tu, où vas-tu ? qui te soutient ? combien tu as payé ? ». Aussi, il est normal que la première parole des migrants soit souvent trompeuse, et elle le sera toujours lorsqu'elle est sollicitée de manière trop insistante. Dans la clandestinité, cacher la vérité est le premier réflexe de protection, et les migrants répondront toujours par l'évasive à une question abrupte de quelqu'un soudainement apparu devant eux :

« Et que vous est-il arrivé ? – Rien. Dieu merci, tout va bien. »

Modérer la vérité en fonction de l'interlocuteur est l'instinct de survie dans ces espaces. C'est pour cela que, plus que jamais, la relation avec les acteurs sur le terrain ne peut-être qu'une relation de confiance cultivée pour elle-même. L'interlocuteur ne doit être à aucun moment un moyen pour obtenir une information. Quand elle se sent utilisée, la personne part, ou ne dit pas ce qu'elle aurait eu à dire. D'ailleurs, la personne n'a aucune raison de dire quoi que ce soit à l'inconnu qu'est le chercheur sur le terrain. La situation de terrain est à l'image du capital social, absolument anti-utilitaire (Caillé, 2006). La confiance se crée en tentant de désamorcer la méfiance, en montrant que l'on sait ce par quoi sont passés les migrants, que l'on est familier avec les lieux dont ils sont partis, que l'on sait les risques auxquels ils s'exposent. Beaucoup ne comprendront ni la présence ni la démarche du chercheur, mais à un moment donné, quand la confiance est créée, c'est d'eux-mêmes que les acteurs choisissent de raconter leur histoire. Cette « parole donnée » à l'ethnographe – en aucun cas la « parole sollicitée » – provient du besoin des migrants de partager une expérience souvent douloureuse, de connaître davantage sur l'espace migratoire, ou bien simplement d'engager une relation gratuite ou curieuse avec un inconnu.

La confiance et le respect de l'autre sont le fil directeur et l'essence de la relation de terrain. Soigner cette confiance rend extrêmement importante la manière dont l'ethnographe explique sa présence sur le lieu. Expliquer cela maladroitement peut dissoudre, en un instant, la confiance qui avait commencé à s'établir avec les acteurs, et faire que ceux-ci se sentent utilisés, traqués ou trahis. Dire que l'on est là, « pour comprendre et écrire leur expérience » est plus recevable, pour les

personnes se trouvant en situation-limite ³³, que de dire d'emblée que l'on fait une thèse, ou une recherche, sur la migration de transit. La matière vivante du terrain provient de la confiance qui se noue entre l'ethnographe et les acteurs. Même si l'on est là « à cause » de la recherche et « pour » recueillir les témoignages des migrants, il est indéniable qu'à force de travailler dans ces espaces, l'ethnographe finit par « faire corps » avec la population étudiée, et qu'il finit par continuer à poser les mêmes questions aux acteurs, comme un réflexe, même en dehors de l'enquête, non pas que ces questions « fassent sens » pour lui, mais parce qu'elles « font sens » pour les autres, et qu'il a appris ce que représente la parole dans ces espaces.

2.4.3. Écrire la violence

La migration est une déchirure pour tous les migrants, pour celui qui est parti de chez lui, pour ceux qui sont restés, ou pour celui qui est seul. Cette déchirure devient souffrance pour celui qui doit se résigner à accepter la mort d'un proche dans sa tentative de traversée de la frontière, dans un désert, un fleuve, un quelconque accident de la route, ou un meurtre. Le déroulement des événements, au cours de la dernière décennie rend la migration centraméricaine – plus encore qu'auparavant – synonyme d'horreur pour ceux qui subissent, dans leur corps et leur mémoire, la violence d'une économie souterraine qui considère les migrants clandestins comme des proies à prendre dans le sang. Si l'on est conduit, dans cette thèse, à parler de violence, ce n'est pas par goût. Les questionnements initiaux n'ont rien à voir avec la violence, mais celle-ci a envahi l'espace migratoire depuis 2007, en s'abattant continuellement sur celles et ceux qui tentent de traverser clandestinement le Mexique et la frontière sud des États-Unis. Comme l'explique Michel Naepels, les études qui abordent la violence doivent se faire depuis une réflexivité qui intègre la terreur dans le réel social pour l'analyser en tant qu'élément déterminant de la pratique des acteurs. Analyser des situations de violence implique d'accorder une place cruciale à la manière de dire et de restituer

³³ Les situations-limites, décrites par Daniel Pécaut, ont lieu lorsque les acteurs basculent dans une situation d'incertitude absolue causée principalement par l'expérience de différentes formes de violence. Les acteurs cessent de maîtriser le temps et l'espace, pour ne plus laisser d'autre affirmation d'eux-mêmes « que celle qui se réduit à évaluer les moyens de survie dans un calcul sans cesse refait de coûts et bénéfices » (Pécaut, 2009).

les faits, afin de « préserver l'humanité des personnes en cause », « dans une écriture qu'on aimerait dire pudique » (Naepels, 2006: 493).

2.4.4. Sources principales : conversations informelles et observations

Le maintien de la confiance avec les acteurs migrants a été le fil directeur de la situation de terrain. L'entretien enregistré, mode spécifique de production de données, a été très peu utilisé dans cette thèse – six transcriptions au total – et employé uniquement lorsque la relation et la situation le permettaient, ou que celles-ci pouvaient s'enrichir du cadre particulier de l'entretien. En travaillant avec des migrants en situation de clandestinité, dans bien des cas, mon geste pour sortir le dictaphone s'interrompait aussitôt. Je le remettais dans la poche, comprenant la subite méfiance qu'il produisait. Je me souviendrai longtemps, par exemple, d'une conversation écourtée avec un jeune migrant maya rencontré dans le refuge pour migrants de Guatemala, quelques heures après que l'avion des expulsés des États-Unis l'eût fait revenir dans son pays de naissance, et atterrir dans une réalité qu'il considérait insupportable. Il revenait de cinq années aux États-Unis, après six mois dans un centre de rétention au Texas, avec pour seuls objets sur lui, un pantalon en tissu-papier bleu noué à la taille par un cordon en jute, un t-shirt blanc, des espadrilles trop grandes, et un sac en plastique avec dedans, une Bible et quatre dollars.

Il voulait sortir du refuge pour se sentir marcher librement après son enfermement, mais il n'osait pas sortir du refuge, redoutant de se faire agresser dans le quartier. Je me suis proposé pour l'accompagner, et au cours de la marche, il a commencé à me raconter son histoire. Il avait besoin de parler, et le faire avec cet inconnu que je représentais pour lui devait lui être différent que de parler avec les autres migrants qui partageaient tous, au fond, des histoires de déchirures similaires. Au bout d'un moment, je me suis dit que formaliser l'entretien par l'enregistrement nous permettrait de creuser son récit pour qu'il l'approfondisse par lui-même. Mais à l'instant où je lui ai demandé si je pouvais l'enregistrer, il est subitement devenu désespéré, des larmes contenues ont perlé à ses yeux, puis il s'est enfermé dans un silence d'une profonde tristesse. La confiance qui s'était créée dans la conversation s'était évanouie, à l'instant de ma demande d'enregistrement. J'ai compris après que ce n'était pas le fait d'être enregistré qui

l'avait fait réagir ainsi, ce n'était pas la peur que je puisse être un policier ou un délinquant, c'était le fait qu'une relation qu'il pensait gratuite, lui apparaissait en fait, finalement, intéressée et utilitaire. À cet instant, je suis devenu pour lui un autre parmi les « vautours », de la loi et du hors la loi, qui rôdaient sur sa faiblesse.

Par cet exemple, je veux montrer que dans ces espaces, la conversation informelle est le meilleur, sinon l'unique moyen de créer la relation de confiance avec les migrants se trouvant, ou se mouvant dans la clandestinité, et que l'on ne verra, la plupart du temps, qu'un court instant. Conversations informelles, observations, mémoire et carnet de terrain ont été les quatre principaux outils de recueil des données. Dans chaque recoin de l'espace migratoire, tout noter immédiatement ou gribouiller sur un petit papier plié dans le pantalon à consigner plus tard, retenir le mot mnémotechnique pour ne pas oublier l'ordre, la chose vue, la chose entendue, ou l'idée. Parfois, bien après, au fil de l'écriture, ont aussi ressurgi, depuis la mémoire, des éléments ou des situations qui ont redonné sens ou signification à des choses vues ou entendues sur le terrain. Quasiment toutes les citations verbales de cette thèse proviennent des notes du carnet de terrain, et les citations les plus longues sont le plus souvent des remises en forme non littérales, mais où l'on a tenté d'exposer le ton, le contenu, et les modes de langage, de la manière la plus fidèle et la plus rigoureuse, pour restituer la parole donnée.

Les personnes dont les histoires seront restituées ici apparaissent sous des pseudonymes afin de préserver leur identité et leur anonymat. Seuls les membres d'organisations publiques ou associatives apparaissent sous leur vrai nom.

Première partie. Flux (Peña Roja)

Chapitre 1. Peña Roja, village du Guatemala rural

Le premier pas, pour comprendre et révéler les effets des décalages entre les dynamiques actuelles de frontière et celle des flux migratoires, nous invite à nous placer à l'échelle des collectivités humaines qui réalisent la migration. En effet, c'est leur migration, cette insistance, qui engendre la frontière actuelle et son renforcement. Sans ces migrations du Sud, ou sans la perception du risque qu'elles représentent pour les pays du Nord, la frontière sud des États-Unis ne serait pas affichée et conçue comme une muraille omniprésente destinée à retenir les hommes. Cette réflexion commence donc là où commence la migration, c'est-à-dire, dans les réalités des communautés d'origine où apparaît le phénomène migratoire, où se définit qui migre, quand il partira, comment il migrera, et quel lien connectera le migrant avec son groupe. C'est depuis le lieu d'origine que se créent les situations, les relations et les significations qui forment un système de processus interdépendants qui perpétuent l'idée et la pratique de la migration (Massey & Durand, 1992 ; Massey, et al., 1993 ; Guilmoto & Sandron, 2003). À l'échelle locale, la situation géographique, les processus historiques, les structures sociales, la croissance de la population, la possession de la terre, la composition des ménages, ou les modes de subsistance, sont autant d'éléments qui régissent la dynamique migratoire (Lopez Castro, 1986). Nous avons choisi d'analyser le village de Peña Roja, car il représente une situation très claire de naissance et d'essor fulgurant de la migration vers les États-Unis dans une durée extrêmement courte. Le système migratoire dont fait partie Peña Roja est formé par une vingtaine de villages et de hameaux dans des vallées reculées du nord-ouest du Guatemala. Chacun des villages de cette vallée a une histoire à la fois identique et différente. Voici celle de Peña Roja.

1. Dans les hauteurs des Cuchumatanes...

1.1. À flanc de colline, un village

Un village niché à flanc de colline dans le creux d'un vallon tropical des cordillères du nord-ouest du Guatemala, dans le dernier plissement de roche et de terre avant la frontière mexicaine. Sur les versants très abrupts, le vert huileux et clair des plants de café tapisse l'ensemble du paysage, comme un dernier affront aux quelques bois de chênes et de pins qui persistent sur les crêtes. Les toits en tôle d'une centaine de maisons éparpillées émergent de la verdure, d'autres dressent leur imposante dalle de ciment peinte de couleurs vives. Depuis le sommet de la montagne qui domine l'espace et dont l'immense paroi rocheuse qui surplombe le vallon a donné son nom au village – le rocher rouge –, on peut observer, d'un côté, le vert bleuté des montagnes, qui se fond avec le ciel en se déroulant dans un horizon de cimes s'étirant jusqu'aux hauts plateaux du Guatemala central. De l'autre côté, à pic, la lumière jaune-brune, plus sèche, se propage à perte de vue dans la plaine mexicaine de Comitán. Nous sommes en 2011, à la limite sud de la Sierra de los Cuchumatanes, à l'endroit où le paysage commence à se transformer avant de devenir, quelques vallées plus au sud, la cordillère volcanique de la Sierra Madre du Guatemala [Carte 3]. Sierra Madre et Cuchumatanes sont les deux dorsales montagneuses qui traversent le pays NO/SE et qui commandent la géographie et l'histoire du pays. Les Cuchumatanes sont la chaîne de montagnes non volcaniques la plus élevée d'Amérique centrale, formant par vallées, piémonts et hauts plateaux, une variété de paysages, de climats et de cultures véritablement foisonnants. Le paysage est le résultat visible de millénaires d'érosion de ces monumentales vallées de roche sédimentaire pressées par la convergence des plaques caraïbe et nord-américaine. L'espace de cette région est un foisonnement de plis et de failles érodées et polies par l'eau qui se déverse depuis les hauteurs à plus de trois-mille mètres jusqu'au bas des vallées vers huit-cents mètres, pour se déverser dans les rivières qui formeront plus loin le Grijalva et l'Usumacinta dans le Mexique voisin.

Le vallon de Peña Roja est situé entre 1500 et 1900 mètres d'altitude dans la zone où le climat tropical-humide de la vallée fait place, peu à peu, au climat montagneux et froid des zones de crête prises dans les nuages tout au long de

l'année [Photo 1]. Peña Roja se trouve à l'amont de la dernière vallée méridienne avant la frontière avec le Mexique, se déversant sur la route panaméricaine CA-1, principale route du pays, qui aboutit à gauche, dans le bourg frontalier de La Mesilla, et conduit à droite vers le centre du pays. Comme partout au Guatemala, deux saisons rythment la vie des paysans de ces régions, la saison des pluies de mai à octobre, et la saison sèche le reste de l'année. L'homme a su utiliser, au fil du temps, toutes les ressources de la vallée, et chaque espace est aujourd'hui totalement anthropisé. De manière générale, les terres situées jusqu'à deux mille mètres sont consacrées à la culture du café, et les terres froides plus en hauteur sont consacrées au maïs et aux pâturages. Quelques lignes de crête gardent encore des bois épars, vestiges de mémoire d'un temps passé où tout cet espace était forêt.

Photo 1. Le vallon Peña Roja (versant nord-ouest)



Cliché AA (2008).

On accède à la vallée de Peña Roja, depuis la route asphaltée qui serpente au fond de la vallée du Selegua en empruntant à gauche, l'avant-dernière piste en terre battue avant la frontière. On entre alors dans une grande vallée au sein de laquelle se déversent en ramifications successives des vallées secondaires plus ou moins resserrées [Carte 4]. La qualité des routes de la vallée dépend de l'escarpement du terrain et de la violence de la saison des pluies, qui rend souvent impraticables des tronçons entiers de ces pistes raides et étroites que seuls peuvent emprunter les véhicules tout-terrain. Pour atteindre le village de Peña Roja, il faut remonter, pendant une heure et demie, la route qui longe le torrent majeur jusqu'à atteindre,

dans les hauteurs, la grande paroi de roche qui domine le vallon. L'ensemble de ces vallées compte aujourd'hui un peu moins de dix-mille habitants, dispersés dans une vingtaine de lieux de peuplement.³⁴ À ceux-là, il faut ajouter quelques milliers de migrants saisonniers mayas qui rejoignent la vallée de janvier à mai pour la coupe du café dans les grandes propriétés situés dans le bas de la vallée, ou chez les petits producteurs comme à Peña Roja, situés plus en hauteur.

1.2. L'eau, le feu, l'électricité, les routes

L'eau est présente partout dans la vallée. La grande source du village se trouve dans les hauteurs près du village El Bojonal, et l'eau descend chez la plupart des ménages par un système de tuyaux reliés à un petit réservoir construit en aval. Les ménages les plus pauvres ne disposant pas de ce système d'eau courante doivent prendre directement l'eau contaminée des deux torrents qui traversent le village. Dans ces vallées, le bois de chauffe est encore le combustible quotidien et la plupart des ménages utilisent le même système de fourneau : deux courtes rangées de ciment ou de briques accolées contre un mur de la cuisine, surmontées d'une grande plaque de cuisson en fer fondu, sous laquelle on place les bûchettes. Les fumerolles blanches s'élèvent nuit et jour des maisons où brûle le foyer dans la cuisine, entretenu en continu par les femmes. L'électricité est arrivée en 1995, le réseau de téléphone mobile en 2007, et le câble de télévision en 2008. Au début, l'électricité n'a relié que les lieux publics et les quelques ménages les plus fortunés, mais elle se trouve maintenant dans toutes les maisons, éclairant les intérieurs domestiques et permettant d'utiliser le nombre grandissant d'appareils électroménagers. La nuit venue, quelques silhouettes déambulent dans les rues en terres, certaines pour se réunir au coin d'une des épiceries sommaires du village, d'autres pour rejoindre les maisons qui font office de taverne, ou d'autres encore, s'éclipsent mystérieusement dans les caféiers. Ce sont principalement des hommes jeunes qui marchent ainsi dans la nuit, car dans ces vallées, les femmes sont rarement autorisées à sortir la nuit.

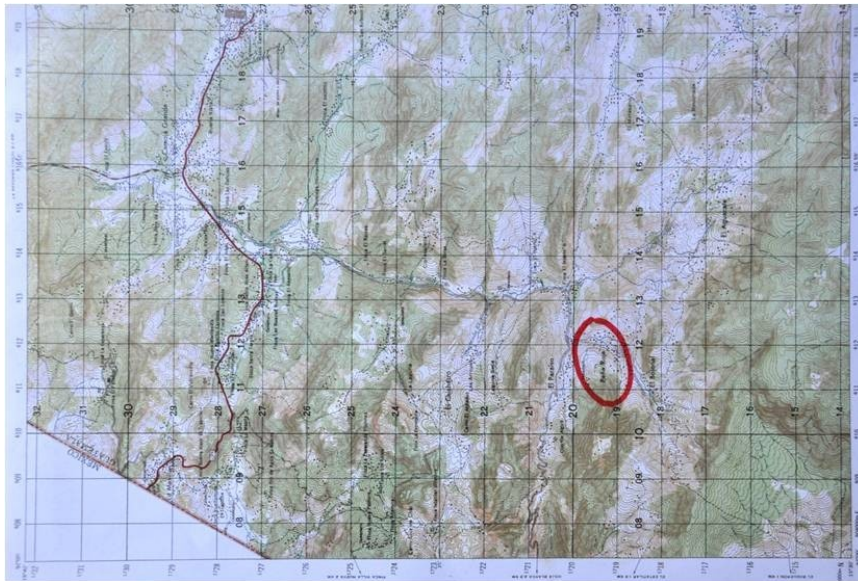
³⁴ Estimation établie à partir du total de la population de la vallée d'après le dernier recensement : 8 758 habitants (INE, 2002), élevé au taux de croissance observé à Peña Roja entre 2005 et 2010 (10,4 %).

Carte 3. Localisation de Peña Roja



Élaboration de l'auteur. Carte Fonds Université du Texas.³⁵

Carte 4. Vallée de Peña Roja et zone frontière



Carte Ministère de la Défense du Guatemala (1985). [Légende : un carré = 1 km].

Dans ces espaces d'habitat dispersé, les routes en terre sont d'anciens chemins de montagne élargis au fil de l'arrivée des voitures, et seuls sont cimentés quelques tronçons qui deviennent, plus que les autres, d'infranchissables pentes de boue à la saison des pluies. Avec la migration, le nombre de voitures dans le village a véritablement explosé en vingt ans, passant de deux en 1990 à quarante-cinq en

³⁵ Provenance : <http://www.lib.utexas.edu/maps/americas/guatemala.jpg>

2011. Toutes quasiment sont des pick-up Toyota Tacoma tout-terrain, ces bolides légers et maniables, idéaux pour ces contrées.

1.3. Les institutions publiques

Peña Roja est officiellement un hameau du municpe de La Libertad, dont le chef-lieu éponyme se trouve à deux heures de route en voiture à travers la montagne, dans une vallée parallèle à l'est.³⁶ Le village au sens strict est composé de cent-vingt-et-un ménages dispersés dans le vallon. La population de Peña Roja comptait 752 habitants en janvier 2011 (CPR, 2011),³⁷ et le village est actuellement le quatrième lieu le plus peuplé de la vallée.³⁸ Le village compte cinq bâtiments institutionnels qui se trouvent tous dans le bas du vallon, à quelques mètres les uns des autres : l'école, la coopérative de café, le dispensaire de santé et deux lieux de culte. Une grande école de six salles de classe assure l'enseignement primaire, et depuis 2010, les enseignants proposent aussi, pour les ménages qui peuvent le payer, la formation secondaire de jeunes et d'adultes. Le niveau d'illettrisme de la population est assez élevé, et concerne 38,3 % de la population de plus de 10 ans. Dans la classe d'âge 15-24 ans, 29 % des jeunes hommes sont illettrés, contre 12 % à l'échelle nationale, et 35 % des jeunes filles, contre 17 % à l'échelle nationale. Non loin de l'école, un dispensaire de santé propose des médicaments et des services gratuits, ou à bas coût, aux habitants des villages alentour. Un infirmier assure la permanence médicale et constitue le dernier maillon des programmes de contraception. Les affaires communautaires sont gérées par un Conseil communautaire de développement (COCODE), organe de gouvernance et de représentation auprès des institutions publiques et de la coopération internationale. Ces conseils disposent d'un petit budget pour la réalisation des projets prioritaires, et intègrent théoriquement un système national de conseils de développement (Gereda & Pinula, 2012). Ce conseil se réunit à l'école, dans l'église,

³⁶ Les échelons administratifs de l'organisation territoriale guatémaltèque sont : trente trois départements (departamentos) formés de trois-cents trente-trois municipes (municipios). Chaque municpe est divisé en hameaux (aldeas) auxquels sont rattachés à leur tour des lieudits (caseríos), des colonies (colonias) ou encore des exploitations agricoles (fincas). Cf. (INE, 2002).

³⁷ CPR : Censo Peña Roja. Il s'agit du recensement intégral du village effectué pour ce travail. Le premier a été réalisé en mai 2005 et le second en janvier 2011.

³⁸ Les trois lieux les plus peuplés de la vallée sont : El Chalún (1 094 habitants), Santo Domingo Las Flores (924 habitants), La Barranca (777 habitants) (INE, 2002).

ou dans les locaux de la coopérative de café. La dizaine de membres est toujours élue parmi les notables du village. La coopérative permet à la moitié des ménages du village de produire et de vendre leur café grâce à un système de crédits et de soutiens techniques. La coopérative vend elle-même le café à la Fédération de Coopératives de Café du Guatemala (Fedecocagua), principal exportateur du pays, qui se charge d'écouler le grain dans le marché mondial. À quelques mètres, se trouvent les deux lieux de culte de Peña Roja : l'église catholique et le temple évangélique. Le village est l'un des derniers de la vallée dont la population est à majorité catholique, bien que seulement une vingtaine de ménages assiste, chaque dimanche, aux offices célébrés par un des paroissiens. Non loin de l'église, chaque après-midi, quatre familles se réunissent dans le temple évangélique, autour de la prédication du pasteur local. Contrairement à d'autres lieux de la vallée et du pays où la ferveur religieuse semble rythmer la vie communautaire, à Peña Roja, la religion est inscrite davantage dans les pratiques propres de chaque ménage avec plus ou moins de centralité.³⁹

1.4. La frontière

La quiétude et la sensation d'espace qui règne de jour et de nuit dans le vallon de Peña Roja contrastent de manière brutale avec l'agitation et la saturation qui anime de jour comme de nuit, les bourgs frontaliers de la route panaméricaine. L'arrivée massive des voitures permet aux ménages de descendre de plus en plus souvent dans les quatre bourgades qui s'égrènent depuis la frontière : La Mesilla, Camojá, La Democracia, Camojaito. Le dynamisme saisissant de ces quatre bourgades, encore sans téléphone filaire il y a quinze ans, ne peut que déconcerter le visiteur. C'est un de ces Far West du monde moderne, devenu une fourmillante plateforme commerciale faite de magasins de vêtements, de grossistes, de stands de téléphonie mobile, de vente de matériaux de construction, de banques, de centres de transfert d'argent, de pharmacies, de magasins d'électroménager, d'entrepôts énormes toujours vides, de table-dance, et d'hôtels pour migrants

³⁹ Peña Roja est, en ce sens, une exception dans une vallée où foisonnent les églises protestantes (adventistes du Septième jour, évangéliques, églises centraméricaines, etc.). Le Guatemala connaît depuis une vingtaine d'années, un essor des mouvements pentecôtistes, qui ont trouvé dans ces populations rurales un terrain prospère. Sur ces dynamiques religieuses au Guatemala cf. (Pédrón-Colombani, 1998).

partant vers les États-Unis [Photo 2]. Ces quatre bourgades connaissent une forte intensité pour toutes sortes de trafic clandestin, allant les uns vers le nord (drogues, migrants, prostituées), les autres vers le sud (argent de la drogue, essence mexicaine, contrebandes en tout genre). Cette zone charnière sur l'axe routier panaméricain est une des plates-formes mondiales du trafic de cocaïne provenant d'Amérique du sud avant son entrée en territoire mexicain. Ces flux s'attardent souvent quelque temps à cette frontière avant de poursuivre leur destination.

2. Des agriculteurs, des migrants, des ladinos

2.1. La terre cultivée : bien primordial

Il y a quinze ans, la terre cultivée était encore le seul moyen de subsistance pour les populations de la vallée. La terre était aussi un mode de vie qui suivait le rythme imposé par la semence cultivée. Entre la fin du 19^e siècle et la moitié du 20^e, la terre a été abondante, les paysans se servant librement dans le front pionnier, brûlant la forêt, défrichant les pentes, et créant de nouvelles parcelles. Aujourd'hui, tout l'espace a été colonisé, même les endroits rocheux les plus agrestes, et seuls restent quelques bois sur les crêtes. Dans les économies en développement, chaque ménage cherche à minimiser les risques liés à l'incertitude qu'impose la défaillance des marchés, en diversifiant les revenus et la production du ménage (Sandron & Guilmoto 2003). Les sols de Peña Roja sont consacrés principalement au café et au maïs, et chaque ménage développe ses stratégies de subsistance en fonction des terres dont il dispose, de leur quantité, et de leur qualité ; ceux qui ne possèdent pas suffisamment de terre doivent travailler chez des producteurs de café du village ou de la vallée. La terre, possédée ou louée, permet encore de nourrir la majorité des habitants du village, soit par la culture du maïs dans les terres froides, soit par la production de café.

2.2. Des ladinos

La population de cette vallée dans l'extrême sud des Cuchumatanes se considère *ladina**, ce terme imprécis par lequel s'auto-désignent les populations en Amérique centrale et au Mexique pour signifier qu'elles ne sont pas indiennes, qu'elles vivent selon un mode de vie occidentalisé et qu'elles sont hispanophones. Les *ladinos**

peuvent être des Indiens acculturés ou des personnes d'ascendance hispanique métissées par les gènes ou la culture à des éléments indiens qui structurent pourtant leur quotidien (la tortilla de maïs de *nixtamal*, le haricot, les techniques agricoles, etc.). [Série photo 1].⁴⁰

Photo 2. Camojá. Hôtel pour migrants « El Paso, Texas »



Cliché AA (2005).

Série photo 1. Portraits d'habitants



Cliché AA (2008/2005).

⁴⁰ Les Indiens mayas sont pourtant majoritaires dans les Cuchumatanes et dans la frange frontalière de Huehuetenango où ils représentaient, en 2002, 60 % de la population (Dardón 2002 :150).

2.3. Le ménage : sources et ressources de l'institution familiale

2.3.1. Fondation et composition des ménages

L'éparpillement des maisons dans le vallon suit souvent le tracé invisible et régulier de la transmission de la terre au sein des lignages, laissant une empreinte du poids de l'institution familiale dans ces populations patriarcales. La terre se transmet et se divise suivant un modèle coutumier de subdivision de la parcelle paternelle pour que les enfants y installent leur nouveau ménage, formant souvent des voisinages claniques ou lignagers. Peña Roja est un des lieux de peuplement les plus anciens de la vallée, d'où sont partis tout au long du 20^e siècle, les enfants sans terre du village pour ouvrir le front-pionnier à d'autres endroits de la vallée. Depuis le siècle dernier, les mariages se font essentiellement entre ménages du village, de la vallée ou des vallées voisines, et la coutume veut que les femmes quittent leur maison d'origine pour fonder leur nouveau ménage sur les terres du mari, tissant ainsi des liens de parenté extensifs entre les populations de ces vallées. La petite taille de la localité explique l'intensité des relations intracommunautaires marquées par des alliances ou des animosités, entre des ménages liés entre eux à des degrés de parenté plus ou moins valorisés. Tous les ménages sont constitués autour de familles nucléaires, à l'exception de ceux de l'infirmier et d'un instituteur. 68 % des ménages du village sont formés par l'atome de parenté⁴¹, 26 % ajoutent à cette cellule un degré d'ascendants, de descendants ou d'alliance (parents, beaux-parents, petits-enfants, belle-fille), et 6 % regroupent, sous le même toit, de multiples liens autour de la famille nucléaire (frères, sœur, cousins, oncles, neveux, parents, etc.). Les ménages ont en moyenne 6,2 membres, avec toutefois des disparités importantes d'un ménage à un autre. Cette moyenne est bien plus élevée que celle des ménages ruraux à l'échelle du pays qui est de 4,8 (Vanderwalle 2000 : 89).

⁴¹ « L'atome de parenté est la structure de parenté la plus simple que l'on puisse concevoir et qui puisse exister dans toute société : frère, sœur, père, fils. Elle regroupe les trois types de relations familiales toujours données dans une société humaine: filiation / alliance / germanité, chacun étant mis en rapport d'opposition et de complémentarité avec les deux autres. » (Zonabend 1986 : 38).

2.3.2. Rôles en mutation au sein des ménages

Ces économies paysannes fonctionnent par une mise en commun du travail des membres du ménage, divisée de manière très stricte selon le genre. Les hommes et les garçons sortent travailler la terre, tandis que les femmes et les filles restent à l'intérieur pour s'occuper des travaux domestiques, et aident ponctuellement au moment de la récolte. C'est seulement dans les familles les plus pauvres que les femmes participent de manière régulière aux travaux à l'extérieur de la maison. La distribution genrée de l'espace fait songer à la maison kabyle décrite dans les premiers travaux ethnographiques de Pierre Bourdieu (1980a), sans en présenter toutefois la complexité de l'élaboration symbolique. Néanmoins, à Peña Roja, la maison est clairement le monde de la femme, sitôt que l'homme en sort, mais dès que celui-ci revient, il demeure dans les espaces les plus chauds et les plus confortables et devient le centre absolu de l'attention. À table, l'usage de ces sociétés paysannes veut que les hommes mangent en premier, les femmes assises en retrait, près du fourneau, réchauffent et servent les aliments.

Ce n'est qu'une fois que les hommes ont fini et qu'ils se seront retirés de la cuisine, qu'elles passent à table. Les enfants du couple participent activement à la vie productive du ménage, et dès leur plus jeune âge, les filles aident leur mère pour les travaux domestiques et les garçons commencent à manier les outils agricoles. Toutefois, les enfants sont plus ou moins sollicités pour ces travaux durant la scolarisation en fonction des ressources du ménage ou du goût de l'enfant pour l'école. La migration vers les États-Unis a cependant bouleversé ces usages, en assignant de nouveaux rôles au sein des ménages. Lorsque c'est le fils qui part, il envoie l'argent à son père, en indiquant quelle partie peut servir aux dépenses du ménage, et quelle partie doit aller à l'accumulation du capital pour son nouveau ménage. Lorsque c'est le chef de famille qui part, la charge du ménage retombe d'ordinaire sur sa femme, qui doit alors veiller à l'éducation des enfants, à la production de café, assumant ainsi certaines charges attribuées traditionnellement aux hommes. Dans des cas plus rares, le départ du mari a pour effet de faire rattacher temporairement l'ensemble du ménage à celui de ses parents, ou à celui de ses beaux-parents.

2.4. Profil de la population locale et de la population migrante

2.4.1. Cent-vingt-et-un ménages pour sept-cent-cinquante-deux habitants

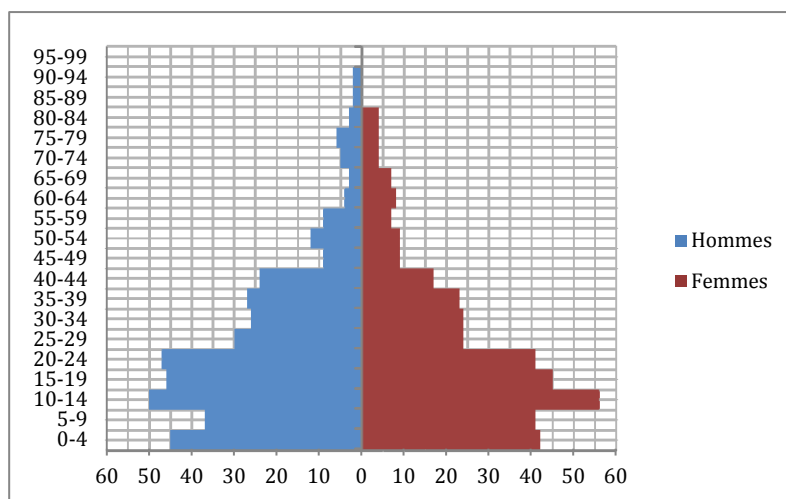
En janvier 2011, le village comptait 752 habitants répartis dans 121 ménages.⁴² Peña Roja est un village jeune : 36 % de la population a moins de quinze ans, 60 % a moins de vingt-cinq ans, et 7 % a plus de 60 ans. Ces données rejoignent les tendances nationales du pays où 38 % a moins de quinze ans, 61 % a moins de 25 ans, et 6 % a plus de 60 ans (INE, 2011). La pyramide des âges reflète le modèle classique des pays en voie de développement, nettement enflée à la base, montrant une natalité soutenue, une population jeune et une espérance de vie relativement faible [Figure 1]. La tendance à la contraction des tranches d'âge 0-9 ans est un signe visible de l'effet de changements dans le comportement reproductif des populations et de l'amorce d'une transition démographique.⁴³ En 2011, la moyenne d'enfants par mère de la classe d'âge 15-49 ans était de 3,9 enfants alors qu'elle était de 4,2 en 2005.⁴⁴ La même année, la population des mères de 50-81 ans avait eu en moyenne 7,15 enfants par femme (39 mères pour 279 enfants) et celle de la classe d'âge 40-49 ans 5,1 enfants (24 mères pour 124 enfants). L'espérance de vie semble augmenter, car en 2011, onze personnes du village avaient dépassé les 80 ans, faits impensables il y a dix ans selon les habitants.

⁴² Le recensement CPR, 2005 avait indiqué 115 ménages et 748 habitants (Aragon, 2008). Des changements dans les limites administratives du village entre 2005 et 2010, ont cependant détaché de Peña Roja six ménages recensés en 2005, qui ont depuis été rattachés au hameau de Buenavista. Aussi, si l'on intègre en rétrospective ce changement local, on est invité à réviser la population de Peña Roja en 2005 à 706 habitants et 109 ménages.

⁴³ Chaque mois des femmes et des jeunes filles venues de la vallée entière, arrivent par dizaines dans le petit dispensaire médical se faire administrer la piqûre de Depo-Povera, un contraceptif hormonal. En revanche, les préservatifs et la pilule contraceptive, mis aussi gratuitement à disposition, ne font pas encore partie des pratiques des habitants.

⁴⁴ À Peña Roja en 2011 elles étaient 87 mères de 15-49 ans pour 347 enfants alors qu'en 2005 il y avait 92 mères de 15-49 ans pour 395 enfants. Malgré des tendances à la baisse de la fécondité dans l'ensemble du pays, le Guatemala maintient l'indice synthétique de fécondité le plus élevé du continent américain (3,9 enfants par femme) et qui le situe au même niveau que le Soudan (UNDP).

Figure 1. Pyramide des âges de Peña Roja



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

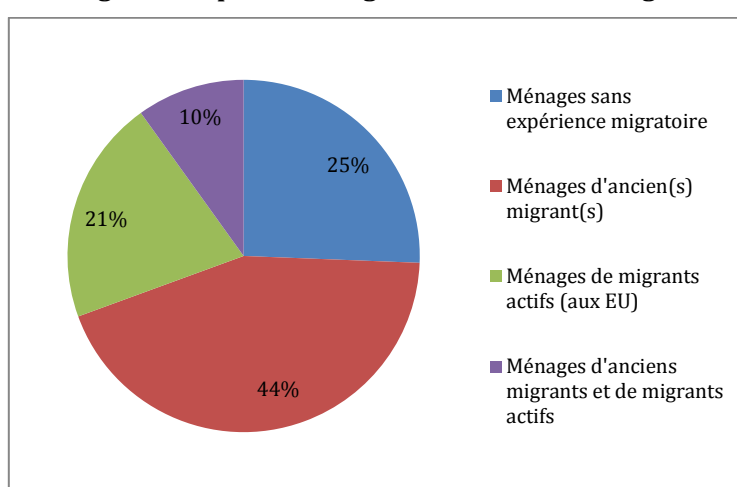
2.4.2. Cent-vingt-et-un migrants pour quatre-vingt-dix ménages

Le recensement du village a révélé, en janvier 2011, que 74,3 % des ménages comptaient au moins un membre avec expérience migratoire aux États-Unis. L'expérience migratoire est le fait d'avoir atteint les États-Unis, d'en être revenu ou de se trouver encore là-bas au moment du recensement. À ces migrants il faudrait ajouter le nombre de personnes qui ont tenté la traversée sans jamais la réussir, refoulés au Mexique ou à la frontière avec les États-Unis, mais il est très difficile d'évaluer le nombre de personnes dans ce cas, car dans un village où la réussite de la migration est la norme, chaque ménage préférera taire toute tentative échouée. Lors de ce recensement, sur l'ensemble des ménages du village, 10 % comptaient au moins un membre se trouvant aux États-Unis, et au moins un migrant en étant revenu ; 21 % avaient un migrant ou plus aux États-Unis ; 44 % avaient au moins un ou plusieurs anciens migrants ; et 25 % n'avait aucune expérience migratoire [Figure 2]. Si l'on considère toute la population du village, on trouve que 16,2 % a une expérience migratoire aux États-Unis, ce qui est considérable quand on le compare à l'estimation de cette population au niveau municipal, qui était estimée à 2 % de la population en 2004 (USAC, 2003), et au niveau départemental, qui était estimée à 9 % en 2002 (INE, 2002). L'expérience migratoire générale du village se situe en fait au niveau des lieux historiques de la migration guatémaltèque vers les États-Unis. Par exemple, de celui du municpe de Cuilco où la migration a

commencé vingt ans avant celle de Peña Roja et dont 18,3% de la population avait une expérience migratoire aux États-Unis (Guzmán Mérida, 2004).

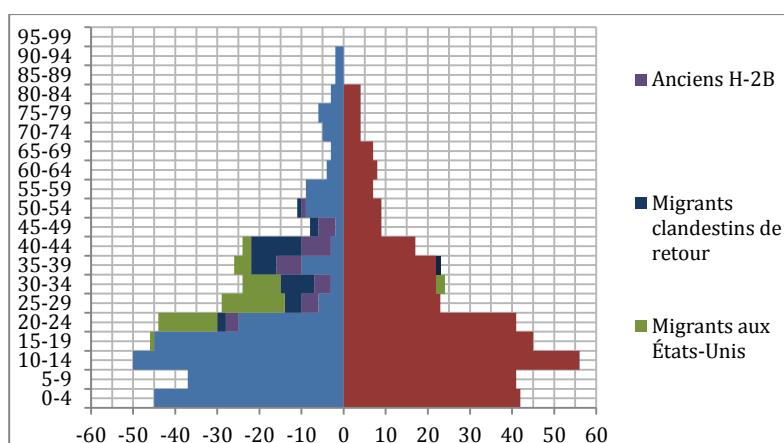
L'importante proportion de personnes ayant une expérience migratoire dans le village s'explique cependant, comme on le verra en détail au chapitre suivant, par le programme de migration temporaire avec visas de travail H-2B, qui a permis de manière soudaine à ces populations, de partir à un coût relativement faible aux États-Unis et d'accumuler rapidement les moyens pour faire ensuite venir clandestinement leurs proches.

Figure 2. Expérience migratoire dans les ménages



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011)

Figure 3. Population migrante sur la pyramide des âges



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

En janvier 2011, la population migrante de Peña Roja était composée à 97,5 % d'hommes, trois femmes seulement ayant, à l'époque, tenté et réussi la migration [Figure 3]. Chez les hommes de la classe d'âge 15-54 ans, 53,3 % ont une

expérience migratoire (47 % de la classe d'âge 15-34 ans et 66,6% de celle 35-54 ans). Chez les femmes de la classe d'âge 15-54 ans, c'est 1,5 % des femmes qui ont migré vers les États-Unis. 59 % de la population migrante était de retour à Peña Roja, et 41 % se trouvait encore aux États-Unis. Parmi les trois femmes migrantes, une seule était revenue, les deux autres se trouvaient là-bas. Parmi les hommes migrants, 35,5 % étaient des clandestins de retour, 40 % se trouvaient clandestinement aux États-Unis, et 24,5 % étaient des migrants qui avaient toujours respecté leur visa H-2B. Parmi les 50 migrants se trouvant en clandestinité aux États-Unis, 47 hommes et 3 femmes, 41 % y étaient arrivés légalement par avion avec visa H-2B, et 59 % y étaient arrivés par voie terrestre à travers le Mexique et la frontière avec les États-Unis. Les trois femmes font partie de ce dernier cas de figure.

3. Sociétés, inégalités et changements récents

3.1. Un village fortement inégalitaire

3.1.1. Distribution et mise en valeur de la terre

La terre est inégalement répartie entre les différents ménages du village. En 2005, sur les 109 ménages recensés, quatorze propriétaires possédaient 52 % des terres (CPR, 2005). À cette inégalité en superficie s'ajoute l'inégalité de la qualité de la terre et sa localisation : les terres froides sur les crêtes valent bien moins que les terres propices au café situées sur les pentes jusqu'à 1900 mètres environ. Les plus grands producteurs du village sont aussi ceux qui possèdent l'essentiel des terres froides, qui leur permettent de cultiver suffisamment de maïs pour les besoins annuels de leur ménage. Ces quatorze familles les plus riches ont aussi la possibilité de rendre leur terre plus productive par l'achat d'engrais, de pesticides, ou par la jachère. Les caféiculteurs les plus riches emploient à l'année des travailleurs provenant des ménages les plus pauvres. À l'échelle du village, une minorité de ménages est dans une logique de productivité et de rentabilité (grands et moyens producteurs de café) tandis qu'une majorité demeure dans une logique de survie alimentaire et de diversification.⁴⁵ Petits, moyens et grands producteurs

⁴⁵ Les positions de grands/moyens/petits producteurs sont toutefois largement relatives quand on les place à l'échelle de la vallée, de la région, ou du pays. Ces paysans, appelés indistinctement

du village doivent prendre en charge l'intégralité des coûts de production du café avant la récolte, et ce n'est qu'une fois le café produit et vendu qu'ils espèrent pouvoir récupérer l'investissement et générer un bénéfice. L'économie de Peña Roja reposait encore, avant la migration, de façon exclusive sur le café et tous les ménages participent à sa production, que ce soit en tant que propriétaires ou en tant que travailleurs journaliers.

3.1.2. « Ici il y a des pauvres, des plus ou moins, et des gens qui ont beaucoup »⁴⁶

En janvier 2011, sur les cent-vingt-et-un ménages du village, treize ont produit plus de cent quintaux⁴⁷ de café, fournissant ainsi 54 % de la production totale de café du village, qui s'élève à 3 671 sacs de café parcheminé – le grain de café dépulvé et séché au soleil. 11 % des ménages produisent plus de 100 sacs ; 22 % produisent entre 20 et 85 sacs ; 31 % produisent entre 1 et 10 sacs ; et 26 % n'ont pas de terre où cultiver du café [Figure 4] (CPR 2011). Peña Roja, comme de nombreuses régions des pays en voie de développement, est un village des extrêmes. Les maisons opulentes de migrants côtoient les cabanes en planches, et les jeunes gominés et parfumés, mangeant chaque jour viande et sucreries, sont cousins d'enfants en haillons et en situation de malnutrition chronique. Lorsque les bonnes années, comme en 2011, le prix du sac de café de Huehuetenango atteint cent-vingt dollars, trois ménages touchent plus de 30 000 dollars au moment de la vente, dont un tiers servira à récupérer l'investissement, et les deux tiers restants, à réaliser les différents projets du ménage. Mais les ménages qui ne vivent que de la production de café sont une minorité dans le village, et pour la plupart, sa culture est une diversification créatrice de devises en complément d'autres activités nécessaires à la subsistance quotidienne. Ce sera une diversification

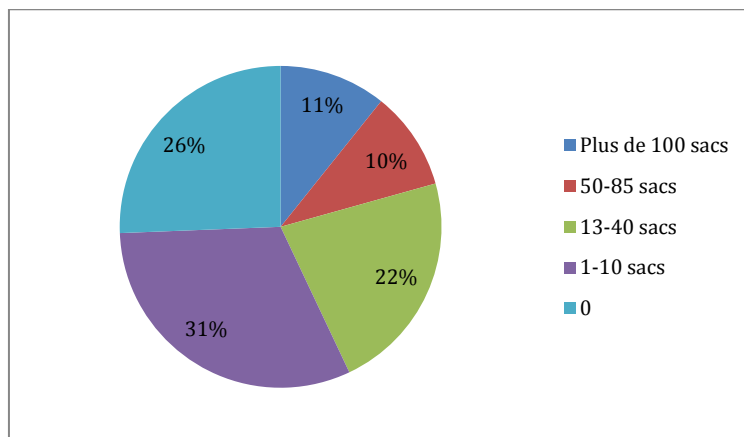
« petits producteurs » par le commerce mondial, peuvent être de grands-producteurs à l'échelle de leur village ou en comparaison avec des régions plus pauvres du pays, mais leur production devient rapidement insignifiante face aux grandes exploitations du Guatemala. En contrebas du vallon de Peña Roja, sur la vallée majeure, se trouve l'impressionnante finca El Injerto, qui a produit, en 2006, d'après la revue Forbes, le café le plus cher au monde, pouvant se vendre au torréfacteur jusqu'à 50 dollars les 425 grammes (Forbes, ²⁰⁰⁶). Le propriétaire de cette exploitation vit entre la capitale et ses maisons de villégiature, et c'est d'ordinaire en hélicoptère qu'il arrive dans la vallée.

⁴⁶ « Aquí habemos pobres, otros más o menos, y otros que tienen mucho » (Doña Dominga, 81 ans, Peña Roja. Carnet de terrain, 2008).

⁴⁷ Le quintal (Qt) est l'unité de mesure de production agricole au Guatemala. C'est un sac de 49 kg.

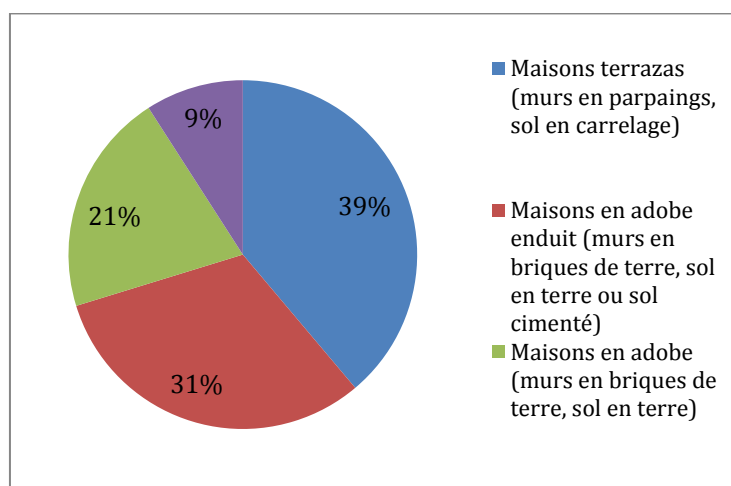
centrale pour les producteurs moyens, et une diversification de moindre importance pour les ménages n'ayant ni la terre, ni l'argent, suffisants pour prendre soin de leurs quelques caféiers.

Figure 4. Production de café par ménage



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

Figure 5 : Habitat principal du ménage



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

3.3.3. Maisons

Lors du recensement en janvier 2011, on a pu compter cent-trente-neuf maisons dans le village, pour cent-vingt-et-un ménages.⁴⁸ Certains ménages – essentiellement ceux des migrants – vivent dans des maisons en parpaings [Série photo 4], d'autres, dans des maisons en *adobe**, ces briques de terre séchée

⁴⁸ On considère ici le nombre total de constructions. Certains ménages disposent de plusieurs maisons, en particulier ceux ayant un membre aux États-Unis. En 2005, il y avait 124 maisons habitables pour 109 ménages.

enduites de chaux ou de ciment [Série photo 3], d'autres enfin, dans des maisons en briques de terre nues ou dans des maisons en planches [Série photo 2]. 39 % des ménages de Peña Roja vivent dans les maisons appelées *terrazas** ; 31 % vivent dans des maisons traditionnelles ayant fait l'objet d'un investissement important récent (sol en ciment, murs enduits, toit en tôle); 21 % vivent dans ce qui était encore, il y a vingt ans, l'habitat prédominant dans ces régions (maisons de deux à trois pièces, aux murs en briques de terre non enduits, au sol en terre et au toit en tôle ou en planches) ; 9 % vivent dans des cabanes d'une seule pièce aux murs et au toit en planche et au sol en terre.

Série photo 2. Maisons en planches et maison en *adobe* brut



Série photo 3. Maisons en *adobe* enduit et sol en terre (G) et au sol cimenté (D)



Série photo 4. Maisons *terrazas* de migrants, à un étage et à deux étages



Clichés AA (2005-2012).

3.2. L'incessante refonte de la pyramide sociale de Peña Roja par la migration

La migration est venue bouleverser l'économie et la société de la vallée pour améliorer les conditions de vie dans certains ménages, tout en aggravant les inégalités à l'échelle du village. La pyramide sociale de Peña Roja se refait au rythme des allers retours des migrants et des entrées et sorties en migration. Ce renouvellement des positions sociales a lieu dès qu'un migrant commence à envoyer et à dépenser de l'argent, ou bien lorsque le migrant revient de son séjour aux États-Unis pour convertir les acquis de sa migration dans des biens destinés à être vus par les autres. Les migrations de ces régions ont une dimension de survie sociale, dans une hiérarchie économique en constante refondation, et dans laquelle les acquisitions matérielles des uns deviennent un défi lancé aux autres :

« Le problème de la migration c'est que la plupart [des gens] gaspillent leur argent dans des choses qui sont uniquement pour briller dans le village. » (Walfred, 38 ans. Carnet de terrain, 2008).⁴⁹

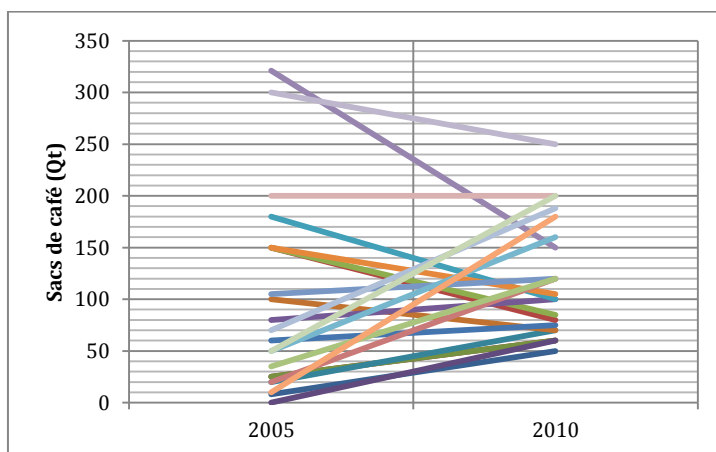
Pour tenir le rythme de cette actualisation constante de prestige et de biens au sein du village, les migrants doivent régulièrement repartir aux États-Unis, afin d'épargner à nouveau les ressources convertibles à Peña Roja. D'ordinaire, les dollars de la migration servent – par ordre de déroulement – en premier à la construction d'une maison, ensuite à l'achat d'une voiture, et en troisième lieu à l'achat de terre. C'est un nombre encore relativement réduit de ménages qui décide, souvent après plusieurs allers retours, d'investir la majeure partie des dollars de la migration dans la culture du café.⁵⁰ Les achats les plus importants de café, dans les dernières années, ont tous été réalisés par des ménages de migrants expérimentés. Avant le boom migratoire vers les États-Unis, survenu au début des années 2000, c'était une poignée de ménages qui possédait la majeure partie du vallon, car la coutume d'héritage concentrait la terre, génération après génération,

⁴⁹ « El problema de la migración es que la mayoría gasta su dinero en cosas que son solo para lucir ».

⁵⁰ Un investissement ordinaire est aussi celui des *tienditas*, les petites épiceries de rue dont il existe une dizaine à Peña Roja, depuis que chaque ménage disposant d'une voiture peut aller à la frontière acheter chez les grossistes les produits permettant de fournir leur quelques étalages en sucreries, fritures, boissons gazeuses, recharges pour téléphone portable, etc. qu'achèteront principalement les enfants des voisins. La minime marge de revente de ces produits et la densité de ces *tienditas* dans un village aussi petit, ne permet pas cependant d'en faire une source de revenus suffisante ou régulière. Pour beaucoup, c'est une diversification marginale, mais c'est surtout une activité sociale.

entre les mains des branches benjamines issues des premiers colons du vallon de la fin du 19^e siècle. La migration a cependant profondément changé la répartition de la terre, et en l'espace de cinq ans, cinq ménages ont subitement fait partie des plus grands producteurs du village.

Figure 6. Évolution de la production de café des principaux producteurs (2005-2011)



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2005 ; 2011).

On peut voir sur la Figure 6, comment en 2005 seuls six ménages dépassaient le seuil de production de cent sacs de café, alors que cinq ans plus tard ils étaient dix à l'avoir atteint. Tous ces nouveaux « grands producteurs » du village sont d'anciens migrants partis avec le programme de visas et étant restés clandestinement, et tous sont âgés de plus de 40 ans.

3.3. Logiques migratoires : « partir pour revenir mieux »

À Peña Roja, on part vers les États-Unis pour acquérir l'argent nécessaire à la fondation d'un nouveau ménage, ou pour donner davantage de ressources au ménage existant. Les départs se gèrent à l'échelle des ménages :

« Je suis parti d'un commun accord avec ma femme. Au début elle ne voulait pas, mais je l'ai convaincue en lui disant que si je repartais une nouvelle fois on pourrait améliorer notre situation pour les filles. » (Josefo, 42 ans. Carnet de terrain, 2008) ⁵¹

Mais les bénéfices et la nécessité du départ ne sont pas une évidence pour tous les ménages. À Peña Roja, on ne part pas par nécessité alimentaire, mais pour obtenir ou maintenir une position sociale dans le village. Pour les épouses ou les parents

⁵¹ « Me fui poniéndome [sic] de acuerdo con mi mujer. Al principio ella no muy quería, pero luego la convencí que si me iba, íbamos a poder mejorar la situación para las niñas ».

qui tentent de retenir les migrants, le départ représente souvent plus de risques et de sacrifices que de gains possibles. Certes, la migration permet l'accumulation de dollars, mais on connaît au village les histoires de ceux qui « se sont perdus » aux États-Unis, les uns dans l'alcool, les autres dans le jeu, les autres dans les femmes. On sait que des migrants reviennent parfois sans le sou, après des années aux États-Unis, et sans avoir envoyé l'argent qu'ils avaient promis. On sait aussi que certains maris et pères de famille migrants ont abandonné leur ménage, en ont parfois fondé un autre, et on pense qu'ils ne reviendront plus. On sait aussi que le voyage est très risqué, que la seule route possible, désormais, est celle à travers le Mexique et la frontière avec les États-Unis, une route connue pour ses dangers. On sait enfin que nombreux sont les migrants qui n'ont pas pu traverser le Mexique et ont endetté leur ménage et perdu toutes leurs terres pour payer un passage échoué. Mais ce qui pousse les personnes à se lancer vers les États-Unis est que c'est là-bas « que se fait » l'argent :

« Là-bas, on fait l'argent, ici on le dépense. Avec l'argent gagné ici on ne peut rien épargner. C'est à peine si c'est suffisant pour la vie quotidienne. Ceux qui veulent réunir une somme d'argent vont au Nord. Mon mari est parti parce qu'il ne voulait plus travailler chez les autres et qu'il voulait avoir sa propre terre. C'était son idée. »

(Lidia, 44 ans. Carnet de terrain, 2011).⁵²

Les maisons en ciment peintes en blanc ou aux couleurs vives, et les voitures décorées, équipées de puissants sons audio, sont le gage et la preuve palpable que les États-Unis existent. Migrer fonctionne, et c'est payant. Aux États-Unis, les migrants gagnent en moyenne entre quatre-vingt-dix et cent-vingt dollars par jour – tant qu'il y a du travail, bien entendu. Ceux qui partent espèrent gagner beaucoup d'argent pour le convertir à Peña Roja : « On part pour revenir mieux », disait William à 24 ans (Carnet de terrain, 2008). Les habitants de ces régions ont une formule assez énigmatique pour exprimer le sens de leur départ : « partir pour faire ses choses », *hacer sus cosas*, formulation qui exprime la volonté de gagner de l'argent et de l'épargner pour le convertir dans une matérialité. Un père, grand-père et beau-père de migrants expliquait ainsi la logique :

⁵² « Allá se hace el dinero, aquí se gasta. Con el dinero de aquí no alcanza para ahorrar nada. Apenas si alcanza para el diario. Los que quieren hacer un su dinerito se van pal Norte. Mi esposo él se fue porque no quería trabajar en lo de otros y que quería algo de él. Esa era su idea. »

« Je vais vous dire la vérité. Là-bas le dollar ne vaut pas grand-chose et il se dépense tout seul, et le travail est très difficile. Mais ici il vaut davantage, et c'est ça l'objectif : partir pour le démultiplier ici. C'est pour cela qu'il faut l'envoyer régulièrement ici. Et après, chacun peut faire ses choses ici. » (Don Epifanio, 72 ans. Carnet de terrain, 2005).⁵³

3.4. Les signes d'un temps nouveau

3.4.1. Vers la fin de l'agriculture de subsistance

Un des changements les plus visibles qui a eu lieu entre 2005 et 2010, a été celui de la place de la culture vivrière dans la vie quotidienne des ménages. En 2005, la plupart des ménages cultivaient leur propre maïs et gardaient les grains dans des silos dans lesquels ils puiseraient tout au long de l'année. Cinq ans plus tard, il était devenu moins cher, pour un nombre grandissant de ménages, d'acheter directement du maïs dans les bourgs du bas de la vallée. Ce maïs, venu pour l'essentiel des exploitations extensives de l'industrie agricole mexicaine, arrive sur les marchés locaux à un prix inférieur à celui de production locale. Dans cette situation, il est plus intéressant, pour de nombreux habitants, de travailler en tant que journaliers dans le secteur caféicole, plutôt que de cultiver une terre louée ou possédée dans les terres froides loin du lieu de vie et qui obligent à un entretien régulier. Seuls quelques anciens refusent d'altérer leurs habitudes, et partent encore à l'aube, travailler leurs parcelles de maïs dans les hauteurs, et ils reviennent plusieurs jours plus tard. La fin de l'agriculture vivrière, comme source primordiale de la reproduction des ménages, est le signe de changements profonds.

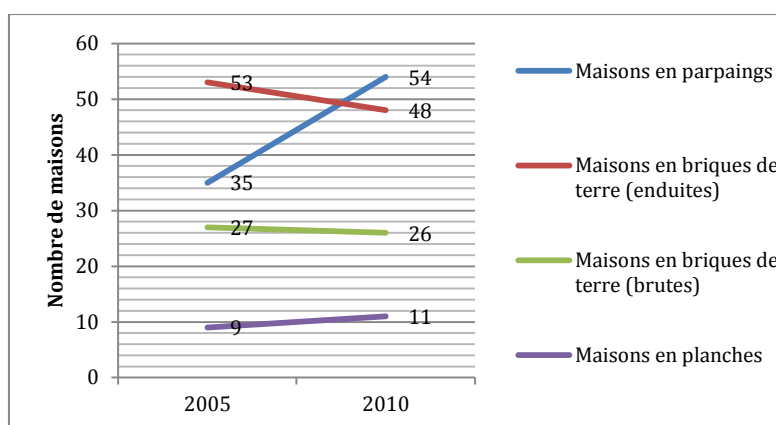
3.4.2. Nouvelles maisons

Un autre signe particulièrement visible des changements est celui qui transforme les modes d'habiter. Entre 2005 et 2011, ce sont quinze nouvelles maisons qui ont été construites, marquant une croissance de 15 %, en passant de cent-vingt-quatre à cent-trente-neuf. Pourtant, sur la même période, la population a grandi de 6,5 % passant de 706 habitants à 752. Dans les années 1990, le type de construction

⁵³ « Yo le voy a decir la verdad. Allá el dólar no vale mucho y se gasta solo y el trabajo está muy duro. Pero aquí vale más, y esa es la meta de uno: irse para hacerlo rendir más. Es por eso que hay que mandarlo a cada rato para acá. Y así ya cada quien puede hacer sus cosas aquí. »

dominante dans le paysage de ces vallées de Huehuetenango était celui des maisons en *adobe*, au sol en terre et au toit en tôle. Quinze ans plus tard, le village comptait trente-cinq maisons en parpaings – les *terrazas* des migrants – et en janvier 2011, il y en avait cinquante-quatre, construites ou en construction. Cela représente une croissance de 54,2 % pour ce type de maison en cinq ans. Le nombre de maisons en briques de terre enduites a diminué de 10 % dans la même période, principalement du fait de décès ou de déménagements, alors que le nombre de maisons en briques à nu s’est maintenu, et que celui des maisons en planches a augmenté de 20 % [Figure 7].

Figure 7. Évolution du nombre de maisons par type de construction (2005-2010)



Élaboration de l’auteur. Source (CPR, 2005 ; 2011).

En cinq années, le type d’habitat le plus visible est devenu la maison de migrant. Il faut toutefois préciser que la surreprésentation des maisons de migrants n’est valable que d’un point de vue paysager et non pas d’un point de vue populationnel. Un tiers d’entre elles est vide, ou en construction, et dans les deux tiers restants, c’est une minorité de personnes qui y vit. Ces maisons flambant neuves sont construites pour la plupart par les fils des chefs de ménage en début d’âge reproductif, qui souhaitent y fonder leur nouveau ménage. Une seule parmi les maisons en parpaings n’a pas été construite avec des dollars de la migration, mais avec celui provenant de la vente de café et de terre. C’est une exception, car il s’agit de celle d’un ménage où le père est parvenu à convaincre son fils héritier de rester à Peña Roja en construisant une maison identique à celle des maisons de migrants. Ces changements dans le type d’habitat ont une conséquence directe sur le mode de vie, l’hygiène et le rapport à l’espace. Les personnes nées il y a une génération naissaient d’ordinaire dans des maisons au sol en terre où toute la famille dormait

par terre dans une pièce sur des nattes en paille. Depuis 2012, un nombre toujours plus important d'enfants naît dans les cliniques du bas de la vallée, et grandit dans des maisons au sol en carrelage, dort dans une chambre séparée de celle de ses parents, et vit avec l'électricité et l'eau courante.

3.4.3. « Les cadeaux du nord »

Les ménages utilisent souvent l'expression « les cadeaux du nord », *los regalitos del Norte**, pour désigner les objets nouveaux dans leur vie, apportés – ou rendus possibles – par les migrants. La télévision, vue chez soi ou chez le voisin, occupe une place toujours plus importante dans le quotidien des habitants, en devenant le mode de distraction, d'occupation et d'information privilégié. Depuis 2008, les ménages les plus aisés peuvent même remplacer la réception parasitée et aléatoire des ondes hertziennes venues du côté mexicain, par les images haute-définition proposées par la myriade de chaînes du câble, étrangères pour l'essentiel.

L'arrivée des voitures est à la fois une conséquence et un facteur de changements. Les voitures permettent l'augmentation des échanges avec le bas de la vallée et avec les villages voisins. En 2005, 28 % des ménages possédaient une voiture, ils étaient 37 % cinq ans plus tard, soit une augmentation de 30 % en cinq ans [Série photo 5]. En 1995, le téléphone le plus proche se trouvait dans la ville mexicaine de Comitán, à trois heures de route de Peña Roja. Jusqu'en 2008, la région n'était pas couverte par les réseaux de téléphonie mobile, et seules quelques crêtes permettaient de capter les ondes d'une antenne-relai. Cette année-là, le comité communautaire de Peña Roja a mené les démarches auprès du principal opérateur du pays pour que soit installée une grande antenne sur la montagne qui domine ces vallées. Le téléphone portable arrivait dans ces espaces au moment où un nombre grandissant de migrants était aux États-Unis. Le portable serait l'objet qui permettrait de garder le lien avec ceux qui étaient partis, comme le décrit Don Hipolito, à propos de la relation avec ses enfants partis plusieurs années plus tôt :

« Maintenant plus personne ne sort sans son téléphone, et chacun parle plus souvent avec ceux qui sont là-bas qu'avec les voisins. Ils appellent surtout les fins de semaine

pour dire s'ils enverront de l'argent et s'ils ont bien travaillé pendant la semaine. »
(Don Hipolito, 69 ans. Carnet de terrain, 2008).⁵⁴

L'électroménager aussi a fait son apparition (réfrigérateurs, cafetières électriques, machines à laver le linge, fourneaux, etc.), et peu à peu, les intérieurs carrelés et spacieux des maisons de migrants, transforment le rapport à l'espace domestique. D'autres objets, plus insolites et aux effets moins bouleversants, arrivent aussi des États-Unis et agissent sur les représentations des habitants, telles ces jumelles envoyées à sa famille par un migrant de vingt ans et qui a pris la précaution de leur expliquer ce qu'était cet objet, par une indication collée sur la boîte : « ceci sont des jumelles, s'il vous plaît, prenez-en soin, car c'est cher » [Série photo 5].

Série photo 5. « Los regalitos del norte », les cadeaux du nord.



Clichés AA (2008,2005).

3.4.4. La monétarisation et la circulation de l'argent

Mais le changement principal qui a déclenché tous les autres, a été l'accès soudain et généralisé à l'argent liquide :

« Il y a un peu plus de dix ans environ, c'était une seule fois par an que l'argent arrivait vraiment dans le village, et chacun attendait avec impatience qu'arrive la coupe du café. Maintenant, on s'est habitué à le voir arriver chaque semaine. On a aussi appris

⁵⁴ « Ahora ya nadie sale sin sus teléfonos, y hasta se habla más con los que están allá que con los vecinos. Lllaman más los fines de semana para decir si mandarán dinero y si trabajaron bien durante la semana »

peu à peu à épargner et à mettre son argent à la banque. Jadis, c'est à la maison qu'on le gardait. » (Lidia, 39 ans. Carnet de terrain, 2005).⁵⁵

Aux États-Unis, un migrant peut gagner en quelques jours, ou en quelques semaines l'équivalent de la production de café de son ménage, et cela est un changement radical. L'argent des migrants, arrivant directement dans les agences bancaires des bourgades du bas de la vallée, sert à payer factures de téléphone portable, vêtements, production de café, voitures, essence, électricité, abonnement du câble de télévision, etc., autant de dépenses qui n'existaient pas quinze ans auparavant. Certains migrants ont amassé de véritables fortunes : la maison la plus onéreuse du village a coûté 750 000 quetzals, soit près de 100 000 dollars, elle a été construite par un jeune homme de vingt-sept ans qui vit en Indiana depuis dix ans, et dont le père, vieillissant, doute désormais du retour de son fils. Cette maison de huit pièces n'a jamais été habitée, fin 2010 ; l'humidité attaquait les murs, le garage pour quatre voitures s'inondait régulièrement, et les gouttières s'y multipliaient.

4. Facteurs d'expulsion de Peña Roja : nécessité et évidence du départ

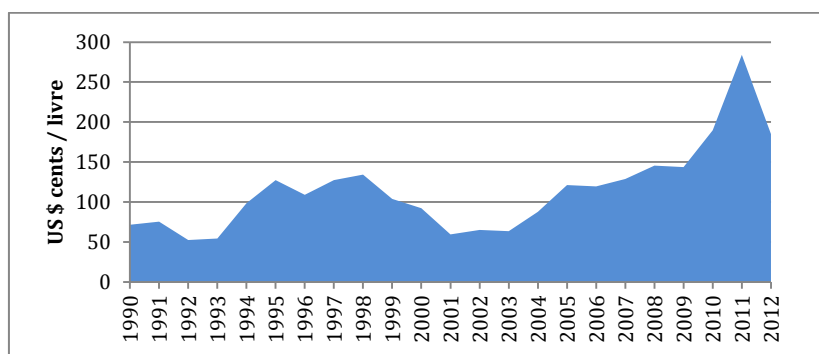
4.1. Économie : incertitudes

Peña Roja expulse, c'est ainsi. Cette expulsion n'est pas le fruit d'un seul facteur, mais de plusieurs, qui se combinent, interagissent, se renforcent et qui ont pour effet de déprendre la population de son terroir de naissance. À en croire les habitants du village, c'est parce que la production de café ne permettait plus de survivre qu'ils sont partis aux États-Unis, et ils continuent à partir parce qu'ils ne savent jamais si le prix auquel on leur achètera leur café à la récolte suivante, leur permettra – producteurs et journaliers – de subsister. Certaines années, le prix est bon, d'autres, il est catastrophique. Un mauvais prix du café signifie une vente à perte et l'endettement de tous les frais engagés pour la production tout au long de l'année. La récolte de café de février à avril marque le début des allées et venues incessantes des camionnettes chargées de café entre le village et la route

⁵⁵ « Hace poco más de diez años, era solo una vez al año que el dinero llegaba así de mucho a la aldea y uno esperaba todo el año que viniera el corte de café. Ahora ya nos acostumbramos a verlo llegar a cada semana. También uno ya fue aprendiendo a ahorrar y a poner sus dineros en el banco. Antes en la casa lo tenía uno. »

panaméricaine, et pendant toute cette période, les producteurs, attentifs au prix du jour annoncé par la Fedecocagua à travers la coopérative, ont à décider du moment de vente de leur café. Chacun spéculé sur une éventuelle hausse ou sur une éventuelle baisse. Dans les pays en voie de développement, c'est l'instabilité du marché qui pousse les populations à choisir la migration : les gens partent pour pallier l'incertitude qui régit leurs transactions quotidiennes (Guilmoto & Sandron, 2000 ; Durand & Massey, 2003). Pour ces populations, le départ est une façon de prendre en mains leur économie et leur travail.

Figure 8. Évolution du cours moyen du café annuel à la Bourse de New York (1990-2010)



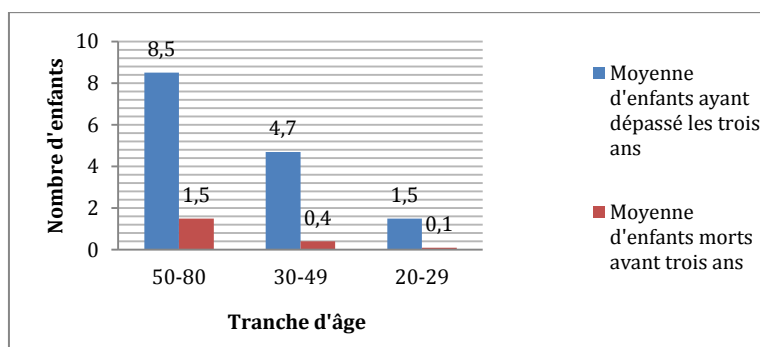
Élaboration de l'auteur. Source (ICO, 2010).

4.2. La pression démographique et l'atomisation des parcelles

Mais les aléas du café ne sont que le facteur le plus visible des départs. Il en est un autre, moins visible et sans doute plus grave : la raréfaction de la terre. La terre se raréfie à Peña Roja. Le front-pionnier a été épuisé, et la population croît à grande vitesse. Les héritages fonciers sont désormais bien moindres que ce qu'ils étaient il y a une génération. Le manque de terres, couplé à la soudaine capacité de paiement des migrants, a eu pour effet d'augmenter de manière exponentielle le prix des parcelles, qui se vendent et s'achètent désormais en milliers de dollars. Le nombre important d'enfants dans chaque ménage subsiste comme la permanence d'une époque encore récente, où il fallait un grand nombre de bras et de corps pour coloniser l'espace et se l'approprier. Il fallait aussi beaucoup d'enfants, car la mortalité infantile était très élevée. En moyenne, les mères de Peña Roja de plus de cinquante ans ont eu dix naissances au cours de leur période de fécondité. Cette natalité soutenue a engendré une croissance démographique très rapide, qui a accéléré l'atomisation des parcelles. Dans ces conditions d'impasse foncière, la migration apparaît comme l'unique possibilité pour avoir un avenir à Peña Roja.

Tous ceux qui savent qu'eux ou leurs enfants n'hériteront pas de terre sont conscients que seuls les États-Unis peuvent leur donner les moyens financiers pour être acheteurs de terrains. Un seul chiffre explique l'avenir : 60 % de la population de Peña Roja a moins de 24 ans (CPR, 2011), et si la coutume patrilocale se maintient, 94 jeunes ménages apparaîtront à Peña Roja dans les dix prochaines années, autant de ménages qu'il faudra doter de terres.

Figure 9 : Moyenne d'enfants par femme à Peña Roja et d'enfants morts en bas âge



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

4.3. Terres fragiles et érosion accélérée des sols

Mais la terre de Peña Roja a un autre problème : les sols sont extrêmement fragiles. Les pentes arrachées à la forêt tropicale sont des sols peu profonds à vocation forestière, supportant très mal la pression anthropique. En fait, la colonisation accélérée de ces espaces a déclenché les processus d'érosion accélérée des sols, augmentant les risques liés au milieu (Veyret & Pech, 1997 ; Dardón, 2002).⁵⁶ Les coulées de boue qui s'abattent périodiquement dans la vallée, et qui ont déjà fait plus d'une vingtaine de victimes, semblent rappeler à chaque saison des pluies que le seuil de résistance du milieu a été dépassé. Plus encore, la monoculture du café a eu pour effet de détériorer les sols de manière accélérée. L'engouement pour les engrais et la surexploitation des parcelles ont contribué ensemble à appauvrir ces versants abrupts, et à accélérer l'épuisement des sols. Les agriculteurs étant payés à la quantité de café produite, ils ont été poussés à systématiser l'utilisation d'engrais et de pesticides pour augmenter leur production. Mais, plus ils ont utilisé

⁵⁶ « L'érosion résulte de l'action des processus tant mécaniques que chimiques qui contribuent à fragmenter ou à ameublir les roches et permettent ainsi la prise en charge du matériel par différents agents : l'eau et le vent notamment. Ces phénomènes ont pris localement, sous l'action anthropique une ampleur jusqu'ici inégalée » (Veyret & Pech, 1997: 278).

les engrais chimiques, plus ils ont acidifié leurs parcelles, plus ils ont appauvri leurs terres, et plus ils ont eu besoin d'engrais pour la récolte suivante. En deux décennies, les engrais chimiques sont passés du statut de complément nutritionnel à la croissance des plants, à celui de condition nutritive nécessaire pour la production. À Peña Roja, comme dans le reste de la vallée, le café est toujours de bonne qualité – et hautement renommé – mais les sols sont dans un processus d'érosion et de compression qui montre déjà leur perte de fertilité (Dardón, 2002). Le marché mondial du café et l'industrie des engrais chimiques ont placé les populations du pays dans un cercle vicieux qui dresse un panorama agricole très pessimiste, à court, moyen et long terme.

4.4. Globalisation et développement

Enfin, un quatrième facteur d'expulsion des populations de la vallée de Peña Roja opère depuis l'imaginaire. « L'ailleurs » brille, et il porte le nom des États-Unis ou celui du Nord, *el Norte*. Cet imaginaire attiré par l'ailleurs s'est construit de deux manières. À un niveau micro-local, les programmes des agences de la coopération internationale, pour qui la vallée de Peña Roja est une cible privilégiée depuis une vingtaine d'années, ont mis en place un modèle de développement obéissant aux logiques et aux considérations occidentales (Gereda & Pinula, 2012). Les dons réguliers de matériel informatique par telle ONG états-unienne, l'installation de réservoirs d'eau potable par la Banque Interaméricaine de Développement, ou les dons de riz de USAID, ont contribué à créer, et à entretenir, l'image de nations à excédents permanents, qui peuvent aider gratuitement des paysans étrangers et inconnus. Cette relation directe avec des pays riches a contribué également à ce que ces paysans se sentent comparativement plus pauvres. Mais les processus de globalisation ont aussi contribué à dépendre ces populations de leur lieu de naissance, en agissant sur les représentations à travers les émissions télévisées, qui montrent et valorisent la modernité du mode de vie états-unien. À un autre niveau, les discours, les expériences, ou les pratiques de migrants partis ou revenus, alimentent continuellement l'imaginaire qui crée et se prête à rêver à une contrée d'abondance se trouvant au-delà du Mexique, à la portée de chacun : les États-Unis sont l'espace du phantasme.

« Là-bas, les animaux se promènent en liberté. C'est le paradis, tout est propre. C'est tout plat. » (Hortensio, 47 ans. Carnet de terrain, 2008).⁵⁷

C'est un espace lointain où tout peut s'acquérir par la force de travail :

« Là-bas mes frères gagnent cent dollars par jour. Ce sont eux qui ont envoyé ces ours en peluche et cette chaîne hi-fi. 200 dollars a coûté la chaîne hi-fi : deux jours de travail ! » (Arcadio, 18 ans. Carnet de terrain, 2005).⁵⁸

L'ailleurs façonne l'imaginaire des habitants et les pousse à partir. L'attraction d'un « ailleurs » est ce qui a toujours poussé tout groupe humain à s'établir quelque part, et à repartir. Des hommes et des femmes ont été attirés dans le vallon de Peña Roja, de la même manière qu'ils repartent à présent. Ce nouvel ailleurs se trouve, ils le savent, quelque part, très loin, sur l'asphalte de cette route panaméricaine qui conduit, droit devant, aux États-Unis.

⁵⁷ « Allá los animales se pasean en libertad. Es el paraíso, todo está limpio. Todo está planito. »

⁵⁸ « Allá mis hermanos ganan 100 dólares por día. Ellos mandaron estos ositos y este aparato de sonido. 200 dólares costó el aparato: ¡dos días de trabajo! »

Chapitre 2. Du front-pionnier aux frontières vers les États-Unis : mutations dans le siècle

Peña Roja expulse les hommes qui y sont nés tout en les attirant à nouveau vers elle, dans le même mouvement : c'est la circularité de la migration. Ce mouvement d'expulsion et d'attraction d'un lieu vers un autre n'est pas particulier au village ni à cette époque. Tout lieu s'est peuplé de cette manière par des hommes que quelque chose a fait quitter un espace pour en chercher un autre, tout en gardant un lien profond avec le lieu d'où ils sont partis. À Peña Roja, il n'est pas nécessaire de remonter très loin dans le temps pour comprendre à quel point toute dynamique de population est celle de la mobilité dans l'espace, au fil des générations. L'histoire du village est celle d'un vallon en pleine forêt tropicale dans lequel est arrivé un premier groupe d'hommes et de femmes, qui ont été rejoints au fil des décennies, par d'autres individus, pour former, au cours du siècle, un lieu de vie fondé sur le travail de la terre. Mais à la fin du 20^e siècle, les aléas économiques, culturels, et démographiques ont poussé ces habitants à partir vers un espace de plus en plus prégnant dans leur imaginaire, les États-Unis, le pays le plus puissant de la planète synonyme de prospérité et de modernité. Par un concours de circonstances, ces populations allaient pouvoir rejoindre ce pays de richesses, de manière massive et relativement facile, grâce à un programme de travail saisonnier légal dans des plantations de pins aux États-Unis, qui allait leur permettre d'y immigrer clandestinement. Ces premières vagues migratoires arrivées en avion allaient engendrer des vagues migratoires ultérieures, qui partiraient par voie terrestre à travers le Mexique. En un siècle, ces populations de colons, qui à un moment donné de leur histoire sont devenues paysannes, puis agricultrices, allaient redevenir migrantes.

1. Des colons aux agriculteurs

1.1. Origines

1.1.1. Fonder un lieu de vie

Les anciens du village racontent que les premiers habitants du haut de la vallée seraient arrivés à la fin du 19^e siècle en provenance de Huehuetenango, la plus grande ville de la région, qui se trouvait alors à cinq jours de marche. Ces familles venaient fonder un nouveau lieu de vie, dans ces vallées impénétrables du sud des Cuchumatanes, épaisses masses de forêt tropicale enserrées dans des versants abrupts, où l'eau et la terre étaient abondantes. Les colons allaient s'établir près des sources, dans les hauteurs, à la limite entre les terres tropicales des versants et les terres froides plus planes situées près des crêtes. Seules quelques personnes âgées parlent encore de l'histoire de ces premiers habitants, mais le souvenir est assez vague, « c'est qu'avant, on ne posait pas de questions », dirait Don Rodrigo (Carnet de terrain, 2005). Ces terres auraient appartenu à la fin du 19^e siècle, à une riche femme mexicaine de Tuxtla qui avait hérité de ces vallées reculées, et qui aurait vendu la vallée majeure à un général guatémaltèque du nom d'Aguirre, laissant dans l'oubli les vallées situées en amont.

C'est dans ces terres qu'allaient trouver refuge, durant près d'un siècle des populations pauvres provenant de la région.⁵⁹ Le contexte politique et économique du tournant du siècle connaissait d'importants bouleversements qui allaient favoriser la colonisation des espaces reculés à la frontière avec le Mexique. Les villes du pays commençaient à croître à grande vitesse, aggravant d'autant plus les inégalités entre les élites blanches vivant dans une grande prospérité, et les populations mayas et ladinas vivant dans une totale pauvreté (Kobrak, 2002 ; Taracena Arriola, 2009). Le Guatemala, État souverain depuis 1821, se trouvait dirigé d'une main de fer par le général Justo Rufino Barrios (1873-1885) qui, empreint des idées évolutionnistes et civilisationnistes de l'Europe du 19^e, fit venir à coups d'immenses concessions de terre des centaines d'immigrés belges, allemands et italiens dans le double projet de leur permettre de devenir le fer-de-

⁵⁹ L'occupation humaine de ces vallées est cependant bien plus ancienne et remonte aux temps précolombiens. Au sommet de la montagne Peña Roja, se trouvent les ruines d'une imposante structure pyramidale alignée est-ouest, renforcée d'un large mur de contention.

lance de l'industrialisation du pays tout en procédant au blanchiment racial du pays constitué essentiellement d'Indiens mayas (Castellanos Cambranes, 1995 ; 2007). En 1871, il promulgua les *Lois contre l'errance* qui allaient assurer une main-d'œuvre gratuite et abondante aux grandes familles caféicultrices et sucrières, pendant près d'un siècle. Ces lois condamnaient au travail forcé les hommes ne pouvant justifier d'un salaire, et ont réduit *de facto* en semi-esclavage la majorité indienne du pays, ainsi que les quelques ladinos vivant dans la misère (Ruz, 2009 ; Taracena Arriola, 2009). Ces mesures allaient rester en vigueur pendant près de quatre-vingts ans et allaient engendrer des déplacements massifs de population, entre ceux qui étaient pris dans le système coercitif, et ceux qui parvenaient à y échapper en partant vers les montagnes ou vers les pays voisins :

« Le Guatemala a le malheur d'avoir vécu un des systèmes de travail forcé les plus longs d'Amérique latine, qui a engendré la mobilité de travail forcé, mais aussi la mobilité comme forme de résistance. » (Taracena Arriola, 2009: 220).

Il n'est pas difficile d'imaginer, dans ce contexte historique, que les jeunes ménages ladinos souhaitant fuir la misère et le travail forcé, soient partis se réfugier dans des lieux vierges loin de tout, à la frontière du Mexique, prêts sans doute à s'échapper de l'autre côté au moindre signal d'arrivée des autorités.

1.1.2. *Les premiers colons*

Les villageois racontent que les ménages de deux frères avec leurs épouses ont été les premiers à s'installer dans le vallon de Peña Roja, à cinq kilomètres en aval de la source du Bojonal, où quelques familles de colons avaient commencé à s'établir quelques années auparavant. Les deux frères auraient eu à créer de toutes pièces un lieu de vie sur des terres qu'ils savaient ne pas leur appartenir, mais qu'ils s'étaient appropriées, et qu'ils allaient devoir rendre vivables et productives. Abraham, le frère aîné, allait construire sa maison sur une colline au fond du vallon, et Tomás allait la construire sur un talus une centaine de mètres plus haut. Les deux ménages allaient avoir six enfants chacun, et le processus de croissance démographique et de colonisation de l'espace s'enclencherait très vite au rythme des naissances, des mariages et de la venue de familles des vagues migratoires ultérieures, fuyant probablement, à leur tour, la pénibilité des conditions de vie urbaines du début du 20^e siècle au Guatemala et qui viendraient travailler les

terres des frères pionniers. Ce serait le début d'une fulgurante vague de défrichage par brûlis qui ferait reculer la forêt et qui rendrait les talus cultivables. En deux générations, la grande forêt d'immenses pins, de chênes et de mezcals allait disparaître et les singes hurleurs, les jaguars et les chevreuils ne seraient plus qu'un lointain souvenir.

1.2. Croissance démographique et recul du front-pionnier

Peña Roja devenait un centre d'attraction. Il y avait des terres en abondance et il fallait des hommes et des femmes pour les travailler. Les nouveaux ménages prenaient la terre nécessaire en puisant sur les pentes du front-pionnier, qu'ils transformaient en surfaces agricoles. L'endroit où les deux couples s'étaient établis allait devenir un hameau, puis un village, faisant naître ainsi, dans une sorte d'autarcie, une société paysanne de culture ladina, structurée autour des liens de ménage et de voisinage entretenus dans un mode de vie agricole. Les populations de ces vallées seraient, pendant quelques générations, des sociétés paysannes au sens idéal-typique d'Henri Mendras (1995), relativement autonomes à l'égard d'une société englobante qui les dominait pourtant, mais dont la vie économique et sociale était structurée autour du groupe domestique, donnant peu d'importance à la parentèle. La production était orientée vers la consommation familiale, et les surplus étaient vendus à l'extérieur sur les places de marché du bas de la vallée. C'étaient des espaces à forte interconnaissance dans lesquels chacun identifiait facilement la position sociale d'autrui, et où les colons les plus riches avaient un rôle de médiation dans les rapports politiques, économiques, culturels et religieux au sein du groupe, et avec la société de l'extérieur.

1.3. Perméabilités : diversifications, agricultures et coopérative

1.3.1. La nécessité du lien vers l'extérieur de la vallée.

Progressivement, le besoin est devenu toujours plus pressant, pour ces populations, d'avoir des relations administratives et commerciales avec les centres urbains de la frontière. Au début, la seule nécessité de sortir de ces immenses vallées était celle d'inscrire les naissances annuelles dans les registres d'état civil de Huehuetenango. La croissance démographique et la forte natalité de ces populations allaient toutefois engendrer, pour les uns, le besoin d'obtenir des

compléments monétaires pour acheter des produits au marché, et pour les autres, celui de faire partir les bouches que l'on ne pouvait plus nourrir :

« J'avais dix ans et mon père nous a dit, à mes quatre frères et à moi, qu'il n'y avait plus suffisamment de maïs pour nous tous, et il nous a dit d'aller travailler ailleurs. Alors nous sommes allés mes quatre frères et moi à La Mesilla pour demander du travail. Jadis, La Mesilla n'était pas ce qu'elle est maintenant, c'était juste une ferme. Là-bas, un mexicain nous a donné du travail pour nettoyer sa *milpa**. Mais il nous payait très mal et on ne gagnait rien. Je lui ai dit que l'on resterait s'il nous donnait aussi du maïs à ramener chez nous à nos parents, mais il n'a pas voulu. Avant qu'on reparte, il nous a confié un dernier travail : on devait porter huit sacs de maïs en pleine nuit à travers la montagne sans se faire voir par les douaniers. On est partis à onze heures du soir et on est revenus à quatre heures du matin pour qu'il nous paye. On est partis ensuite tous les cinq chez un compère de mon père à Santa Rosa qui nous a demandé si on savait couper et planter le café. "Ici il y a du travail pour celui qui veut travailler" il nous a dit. Mais nous on ne savait que travailler la milpa. Le café on ne savait pas. On n'avait qu'un petit plant dans un pré et on n'en prenait pas soin comme aujourd'hui. On est restés travailler avec lui et il nous donnait à manger et aussi un peu de maïs à ramener chez nous. » (Don Santiago 85 ans. Carnet de terrain, 2008).⁶⁰

C'est à partir des années quarante qu'allait s'amorcer le processus qui ferait de l'économie de la vallée une économie de plus en plus dépendante des marchés de l'extérieur. Les habitants de Peña Roja avaient commencé à se rendre une fois par mois dans les marchés des villes de Huehuetenango ou de Comitán, situés à plusieurs jours de marche, pour vendre leur surplus de maïs ou de haricots, quelques biens de la cueillette de fruits sauvages, ou quelques têtes de petit bétail. D'autres tentaient la diversification par d'autres moyens. Don Hipólito raconte, par exemple, comment dans des années de prohibition, son père a commencé à se

⁶⁰ « Tenía diez años y mi padre nos dijo a mis cuatro hermanos y a mí que ya no alcanzaba el maíz para todos nosotros. Nos dijo que nos fuéramos a trabajar a otra parte. Entonces nos fuimos los cinco a La Mesilla a buscar trabajo. En aquellos tiempos La Mesilla no era lo que es ahora, era un potrero. Allá un Mexicano nos dio trabajo para limpiar su milpa, pero nos pagaba muy mal y no ganábamos nada. Yo le dije que nos quedábamos si nos daba también maíz para llevarle a nuestra casa, pero no quiso. Antes de que nos fuéramos, nos encargó un último trabajo: teníamos que llevar ocho costales de maíz por la montaña, sin que nos vieran los guardias fronterizos. Salimos a las once la noche y regresamos a las cuatro de la mañana para que nos pague. De ahí entonces nos fuimos los cinco a Santa Rosa con un compadre de mi papá que nos preguntó que si sabíamos cortar café. "Aquí hay trabajo para el que quiera trabajar", dijo. Pero nosotros solo sabíamos trabajar milpa, el café no sabíamos. Solo teníamos unas matitas en un potrero y no se le cuidaba como hoy en día. Y nos quedamos trabajando con él y nos daba de comer y también un poco de maíz para traer a la casa. »

consacrer à la contrebande d'aguardiente provenant du Chiapas. Il partait avec son père dans la nuit, et ensemble, ils ramenaient, à dos de mulet, deux grands tonneaux à travers la montagne, pour les acheminer à Peña Roja avant l'aube. D'autres avaient aussi commencé à planter du tabac pour le vendre : « on plantait pour voir ce que ça donnait, et si ça se vendrait bien » disait Don Santiago (Carnet de terrain, 2005). Pendant deux générations, le tabac a d'ailleurs été la culture procurant les compléments monétaires pour la subsistance des ménages, qui reposait sur le maïs cultivé. Peu à peu, ces connexions commerciales vers « l'extérieur » allaient désenclaver le village et opérer progressivement la transformation définitive de ces sociétés de paysans en des sociétés d'agriculteurs – au sens de Robert Redfield (1956) –, pour qui la consommation commençait à se distinguer clairement de la production.

1.3.2. La coopérative

Les années cinquante allaient accélérer ce processus d'encastrement avec l'extérieur, au moment de l'arrivée des missionnaires de la théologie de la libération. C'est d'abord le père Léon, missionnaire américain de l'ordre des maryknoll qui a fondé une paroisse à La Libertad, en invitant les villageois des vallées alentour. Les habitants de Peña Roja, de confession catholique, ont répondu avec enthousiasme à cette venue, et les ménages des fidèles ont dû apporter chacun un tronc d'arbre et sa main d'œuvre pour construire l'église dans le chef-lieu situé alors à plus de six heures de marche. La venue du père Léon marquait le début d'une époque qui ferait converger ces vallées périphériques vers le pays dont le gouvernement avait proclamé sa tutelle sur le Guatemala, et qui tentait de s'ériger comme son centre : les États-Unis.⁶¹ Au père Léon a succédé le père Melvin, qui a commencé à pousser ces paysans à s'organiser en unités productives

⁶¹ Ces incursions des missionnaires maryknoll au Guatemala étaient la matérialisation religieuse et sociale de l'influence états-unienne, à une époque où celle-ci était essentiellement un implacable impérialisme, qu'elles ont d'abord tenté d'équilibrer, et ensuite, de combattre. Depuis les années 1920, la puissante United Fruit Company avait fait du Guatemala son principal lieu de production de bananes, et c'est pour la prémunir d'une éventuelle expropriation que le gouvernement états-unien, dans un contexte de guerre froide, a destitué en 1954 par un coup d'État militaire orchestré par la CIA, le régime progressiste qui était en place depuis 1944. Ils ont alors installé une dictature militaire au service de leurs intérêts et de ceux des oligarchies locales (Gleijeses, 1991). Le coup d'État de 1954 déclencherait quatre décennies de sanglantes dictatures et une longue guerre civile qui ferait plus de 250 000 victimes, principalement indiennes (Falla S.J., 1993).

pour contourner les intermédiaires. Il a ainsi convaincu certains de former une coopérative, une organisation communautaire, qui par la mise en commun de certaines ressources, permettrait la diminution des coûts de production. Cette première coopérative se trouvait dans le village de San José el Obrero, et regroupait des paysans de plusieurs vallées. Elle proposait aux associés une double diversification économique : d'une part, elle leur permettait d'accéder à moindre coût à des places de marchés pour écouler leurs produits, mais surtout elle leur permettait de faire une migration saisonnière pour la coupe de la canne à sucre dans les grandes exploitations de la côte Pacifique. Une partie des bénéficiaires allait à la coopérative, une autre, à l'associé. Mais les changements dans les modes de consommation des pays du Nord, dans la seconde moitié du 20^e siècle, allaient créer une soudaine demande de café, que ces paysans, vivant dans des terres idéales pour la culture du grain, allaient se charger de fournir.

1.4. L'ère du café

1.4.1. Café arabica

Les années soixante avaient vu l'effondrement du prix d'achat du tabac artisanal, lorsque la production mondiale s'était concentrée dans les quelques grands pays qui l'exportaient à moindre coût. Mais dans ces mêmes années, comme par un curieux remplacement, le prix de vente du café a commencé à devenir de plus en plus intéressant :

« Nous sommes allés de l'autre côté [au Mexique], nous avons acheté 300 plants de café, et une fois revenus à Peña Roja j'ai dit à mes fils : "allez là-bas avec les pieux, faites un trou dans la terre, et plantez moi tout ça". » (Don Prudencio Martinez, 74 ans. Carnet de terrain, 2008).⁶²

Et le café s'avérait payant. Don Santiago se souvient avoir vendu son premier quintal à deux quetzals, à une époque où un journalier agricole était payé quinze centimes. Le sac de café équivalait à deux semaines de salaire de journalier. Après deux décennies de culture du café, en 1981, les habitants de Peña Roja ont décidé de fonder leur propre coopérative dans le village, cette fois-ci spécialisée dans la production et la vente de café. Dès sa formation, la coopérative s'unirait à la

⁶² « Fuimos del otro lado, compramos 300 matitas de café, y ya cuando volvimos a la aldea le dije a mis hijos: "váyanse pa' allá con las varas, hagan un hoyo en la tierra y plánteme todo esto." »

Fédération de coopératives de café du Guatemala (Fedecocagua), ce qui leur permettait de contourner les intermédiaires locaux, d'obtenir de meilleurs prix sur le marché international, de bénéficier d'assistance technique, mais surtout, de disposer des fonds pour assurer des crédits à la production aux associés. C'est dans les années 1970 que la vie du village allait se tourner complètement vers le café. À cette époque, les conditions de vie de ces vallées étaient encore relativement basiques, l'électricité n'était pas encore arrivée, la vallée était encore très difficile d'accès, les routes étaient les chemins de montagne élargis au fil de l'arrivée sporadique des camionnettes chargées de descendre les tonnes de café lors de la récolte. Ces paysans commençaient pourtant à devenir fournisseurs d'un système économique mondial dont le cours était fixé à la bourse de New York et suivait les variations du marché global d'offre et de demande. Le café était déjà devenu la deuxième matière première exportée au monde, après le pétrole (WRI, 2011).

1.4.2. Vers la monoculture

Le café d'Amérique centrale, réputé pour son goût et sa qualité, était devenu la première exportation et la première source d'emploi du Guatemala (Dardón, 2002). Rapidement, toutes les terres agricoles de la vallée de Peña Roja propices au café ont porté les rangées de caféiers, ombrées tous les cinq mètres par des arbres à la coupe ample, destinés à protéger les plants du soleil et des gelées, et à maintenir une température et une humidité idéales pour la maturation du fruit. Chaque producteur a construit chez lui un *beneficio*, l'infrastructure productive permettant de transformer le grain cerise en café parcheminé. Il fallait dépulper le grain, le laver, le faire sécher au soleil pendant trois jours sur des esplanades en béton. Cet essor du café et la conséquente généralisation de la monétarisation de la société ont permis le recul de la mortalité infantile et une amélioration notoire des conditions de vie de la plupart des habitants. La structure sociale changeait et les inégalités socio-économiques se creusaient entre les ménages qui possédaient le capital foncier et ceux qui n'en avaient pas. Les deux ménages héritiers des branches des derniers-nés des frères fondateurs de Peña Roja ont pu acheter une camionnette à la fin des années 1980 et ont pu peindre et agrandir leurs maisons. En faisant de la culture du café l'économie motrice de la région, ces agriculteurs ont désenclavé l'économie du village, exposant du même coup l'ensemble de leur

société à la moindre instabilité du prix du café dans un marché mondial particulièrement fluctuant, qui peut d'une année sur l'autre démultiplier ou voir s'écrouler son cours. Mais dans ces années de dynamisme caféicole, une destination lointaine commençait à intriguer les imaginaires de quelques jeunes gens du village : les États-Unis.

2. Aurores de la migration vers les États-Unis : les trois migrants pionniers

2.1. Trois migrants pionniers

2.1.1. Jacinto, célibataire, 19 ans (1991)

Jacinto Martinez, à l'époque un jeune homme de 19 ans, a été le premier à atteindre les États-Unis.⁶³ Il était le dernier-né d'un producteur moyen du village, et assuré par la coutume locale d'avoir en héritage l'essentiel des terres de son père. Il a pourtant décidé de partir à l'aventure.⁶⁴

« C'est à dire que par ici on entendait dire que là-bas c'était bien, qu'on gagnait de l'argent. Alors, moi j'ai commencé à voir la manière d'aller là-bas, mais comme ça, sans objectif, parce que j'étais célibataire, je n'avais pas d'enfant. Et c'est d'ici qu'est née l'idée de partir [dit-il en signalant sa tête], et elle n'est pas née d'aller autre part qu'aux États-Unis. Je me suis dit : "je vais voir ce qu'il y a de bien là-bas", et c'est ensuite qu'est venue l'idée qu'effectivement on pouvait y faire quelque chose. C'est-à-dire que cette première fois, je suis parti par aventure. » (Jacinto, 40 ans. Entretien, 2008).

Dans le bourg frontalier de La Mesilla, Jacinto avait entendu parler d'un passeur habitant le village de Barillas, situé à plus de huit heures de route vers le nord. Il est allé trouver ce passeur, qui lui a demandé 2 000 dollars pour l'emmener aux États-Unis. Comme il ne les avait pas, ils ont négocié, puis sont convenus que le paiement se ferait une fois aux États-Unis, avec les premiers salaires. Son père avait accepté de lui prêter 5 000 quetzals pour parer à toute éventualité pendant le voyage et pour arriver aux États-Unis avec un minimum d'argent. Il a traversé le Mexique, puis la frontière sud des États-Unis, et a atteint Los Angeles où il allait rester un temps avant de repartir vers la Floride, puis vers la Géorgie. Apprenant

⁶³ À l'époque, quelques migrants de la vallée avaient déjà commencé à partir depuis le village voisin de El Chalún, mais de manière légale, comme on le verra plus loin.

⁶⁴ L'histoire de Jacinto Martinez, de par l'intérêt qu'elle représente pour la compréhension du phénomène migratoire, est restituée en intégralité en Annexe 3.

là-bas qu'il pouvait demander l'asile politique, accordé dans ces années-là à la plupart des réfugiés centraméricains, il a régularisé sa situation, pouvant alors rester légalement aux États-Unis et améliorer ses conditions de vie et de travail sur place. En 1997, il a décidé de revenir à Peña Roja pour se marier et il a construit la première maison de *terraza* du village. Au cours de ces six premières années, Jacinto avoue pourtant « ne pas avoir fait grand-chose », avoir beaucoup et mal dépensé son argent. Il repartira en 1999, peu après la naissance de sa première fille, mais cette fois-ci dans le cadre d'un programme de travail saisonnier qui était apparu dans la vallée. Après deux années de participation au programme, il a décidé de rester clandestinement aux États-Unis où il a demeuré pendant quatre ans. À son retour au village, il a eu deux nouveaux enfants.

2.1.2. Orestes, célibataire, 21 ans (1994)

Orestes est parti lui aussi à l'aventure à l'âge de 21 ans, trois ans après Jacinto. Il était le dernier-né de l'homme le plus riche du village qui avait hérité de la majeure partie des terres d'Abraham, un des deux frères colons fondateurs de Peña Roja. Il est parti en 1994, car « il avait envie d'aller voir à quoi ça ressemblait », avant de se marier. Il a demandé à son père les 2000 dollars que lui demandait le passeur. Ce prix incluait le voyage ainsi qu'un travail fixe aux États-Unis. Il est arrivé en Géorgie, a travaillé dans les champs d'oignons avant d'aller dans l'Alabama pour trouver un emploi en tant que maçon dans la construction d'un grand immeuble. Orestes envoyait régulièrement des lettres à ses parents où il racontait sa vie quotidienne, lesquelles restent un témoignage émouvant de la découverte d'un monde nouveau par un jeune migrant. Après deux années, rappelé par son père, il est revenu à Peña Roja pour se marier avec la jeune Enedina avec qui il aura cinq enfants.

2.1.3. Alarico, 36 ans, marié, deux enfants (1994)

Le cas d'Alarico Rivas est différent. Ce chef de famille de 36 ans à l'époque, déjà père de deux enfants, était venu s'établir à Peña Roja avec sa femme pour reprendre les terres dont celle-ci avait hérité. Alarico était originaire de Cuilco, ville de l'altiplano dans une vallée au sud de Peña Roja, où la migration vers les États-Unis avait commencé dans les années 1980. En 1994, ses cousins de Cuilco avaient organisé un voyage et l'ont convaincu de partir avec eux. Il restera deux

années, d'abord à Chattanooga, Tennessee, puis en Floride, avant de retourner auprès de son ménage. En 2007, il partira à nouveau pour reprendre la troisième et dernière tentative de passage clandestin avec passeur, que son fils lui avait cédée, mais Alarico sera arrêté à Querétaro au Mexique et reviendra à Peña Roja.

2.2. S'unir au flux migratoire commencé par les réfugiés d'Amérique centrale

Ces trois migrants sont partis chacun de leur côté, mais leur mobilité suivait et reprenait les réseaux de passage clandestin qui avaient été mis en place au cours des décennies précédentes par les vagues migratoires engendrées par les conflits armés en Amérique centrale. Ces conflits avaient fait fuir les populations de régions entières, pour qui l'une des principales routes d'exode passait par les bourgs frontaliers du bas de la vallée de Peña Roja, où les réfugiés trouvaient souvent passeurs et logistique avant leur long voyage vers les États-Unis. Les massacres de population et la politique de la terre brûlée mise en place par les régimes militaires du Guatemala, du Salvador et du Nicaragua, pour réprimer ou prévenir toute tentative d'insurrection socialiste, avaient engendré des déplacements massifs de population, dont un grand nombre est parti vers les États-Unis (Aguayo, 1985a ; Chávez, et al., 1989 ; Coutin, 1993 ; Castillo & Palma, 1996).⁶⁵ Au Guatemala, on estime, qu'entre 1980 et 1990, quelques 600 000 personnes ont été déplacées par la guerre, dont 200 000 seraient parties trouver refuge aux États-Unis en traversant clandestinement le Mexique (Zolberg, et al., 1989: 212). Ces migrations étaient d'abord une fuite pour la survie, mais elles ont peu à peu entraîné dans leur sillage des migrations de personnes qui n'avaient pas été victimes du conflit – comme les trois migrants de Peña Roja, par exemple – mais qui vivaient, de fait, dans des pays sous embargo, à l'inflation explosive, et

⁶⁵ « La première vague est celle des nicaraguayens qui ont abandonné leur pays durant la guerre civile. Quand celle-ci s'est terminée, des deux-cent-mille personnes qui avaient fui leur pays, entre trente-et-quarante mille sont restées dans les pays voisins. À ceux-là il faudrait ajouter ceux qui se trouvent sans-papiers au Mexique et aux États-Unis et les cent-mille habitants des zones frontières qui ont été envoyés dans le Yucatan. En 1979 a commencé à se manifester un flux de population nettement plus important : la fuite de quelque sept cent cinquante mille à un million de salvadoriens qui se trouvent actuellement dispersés dans tous les pays entre le Panama et le Canada. À ceux-là il faut ajouter le demi-million de déplacés à l'intérieur du Salvador. [...] En mai 1981 le premier groupe de huit cents paysans guatémaltèques est arrivé dans les jungles mexicaines. Depuis lors, les afflux de population ont été constants avec des périodes de plus ou moins d'intensité. » (Aguayo, 1985b).

soumis à des régimes militaires (Zolberg, et al., 1989 ; Castillo & Palma, 1996: 32). Le passage de ces réfugiés a agi sur l'imaginaire des autres populations locales qui se sont peu à peu trouvées entraînés dans la migration, attirées elles aussi vers cette destination synonyme de prospérité et de paix qu'étaient les États-Unis. Les trois premiers habitants de Peña Roja qui ont tenté cette lointaine aventure étaient précisément de ces hommes qui descendaient le plus régulièrement à la frontière par où transitaient continuellement les migrants de ces exodes.

2.3. Être dans la chaîne et faire la chaîne

Jacinto est parti grâce à la force d'un lien faible avec un passeur qu'il avait su convaincre de sa capacité à lui rembourser l'argent du voyage, une fois aux États-Unis. Orestes quant à lui, était parti grâce au soutien de ses parents, par une force des liens forts qui lui avait permis de souscrire les services complets et tarifés d'un passeur. Alarico en revanche, était parti comme happé par la force de ses liens familiaux dotés d'une forte expérience migratoire qui leur permettait alors de migrer librement en dehors des réseaux de passeurs. Les migrations d'Orestes et d'Alarico avaient été relativement faciles, car leur voyage clandestin et leur immigration étaient pris en charge par leurs réseaux. La situation était différente pour Jacinto qui allait devoir rester pratiquement deux mois enfermé pour rembourser sa dette de passage. Ces expériences migratoires allaient être les têtes de pont de nouvelles migrations. C'est Alarico, membre d'un réseau migratoire plus ancien et plus constitué, qui a commencé à faire venir ses proches dès 1995. D'abord son neveu par sa femme, le jeune Salomon de 25 ans ; l'année suivante Salomon a fait venir son frère Reginaldo en 1998 ; puis tous les deux ont fait venir leur voisin et ami Gilberto en 1999. Quant à Jacinto, c'est à son deuxième séjour, en 1998, qu'il a commencé à faire venir ses cousins, et c'est seulement, à son troisième, qu'il deviendrait, par sa vaste expérience des États-Unis, un point névralgique des réseaux migratoires de la vallée.

Ces migrations déclenchaient le processus migratoire, et il aurait fallu quelques années pour que celui-ci s'amplifie et se généralise à l'échelle du village (Massey, 1986 ; Alarcón, 1992 ; Durand, 1996 ; Guilmoto & Sandron, 2000). Mais les habitants de ces vallées n'allaient pas avoir besoin d'attendre. En 1996, s'est présentée à eux la possibilité d'être la main d'œuvre d'un programme de travail

saisonnier aux États-Unis. Les coûts économiques de la migration s'étaient abaissés brutalement, et cet espace devenait soudain pratiquement à la portée de tous. Mais pour décider l'ensemble de ces hommes à faire ce saut dans l'inconnu, il fallait un autre ingrédient : il fallait que les États-Unis deviennent absolument nécessaires.

2.4. La crise du café (1999-2004)

En 1999, au moment de la récolte du café, les agriculteurs de Peña Roja ont appris avec amertume que le sac de café qu'ils avaient vendu les années précédentes à soixante-dix dollars s'achèterait à quarante-cinq. Le prix du café s'était maintenu à un bon prix pendant les six dernières années, ce qui avait poussé les habitants à investir davantage. Mais cette baisse du cours du café centraméricain promettait de durer, car elle était la conséquence directe de l'entrée du Vietnam sur le marché mondial du café après un macro-programme de développement mené par la Banque Mondiale. Au Guatemala, le plus fort de la crise a été atteint en 2002 lorsque 25 % des exportations ont chuté, que 70 % des plantations de café de haute altitude ont cessé d'être récoltés, et que quelque 600 000 personnes ont perdu leur travail (OIM, 2002). Dans la vallée de Peña Roja, des parcelles entières ont été laissées en friche.

Les producteurs se trouvaient dans l'impossibilité de rembourser les crédits contractés auprès de la coopérative, et plus on avait investi, plus on avait perdu. Cela devenait un cercle vicieux, car si l'on n'avait pas acheté les engrais une année, l'année suivante la production serait moindre. Et les répercussions se faisaient en cascade. Sans café, c'étaient aussi les familles de travailleurs journaliers et des coupeurs saisonniers mayas qui avaient perdu leur moyen de subsistance. La réponse à cette crise a été la même pour les producteurs que pour les coupeurs mayas et ladinos : partir vers l'espace qui représentait la stabilité et la prospérité, et que quelques voisins avaient tenté déjà, toujours avec succès. Chaque groupe partirait avec ses propres moyens et ses propres réseaux. À Peña Roja, par les caprices de l'histoire, c'est un programme de travail saisonnier qui leur permettrait de partir. Les hommes allaient se détacher du café, ils se détacheraient aussi de la terre, pour intégrer un système capitaliste et une

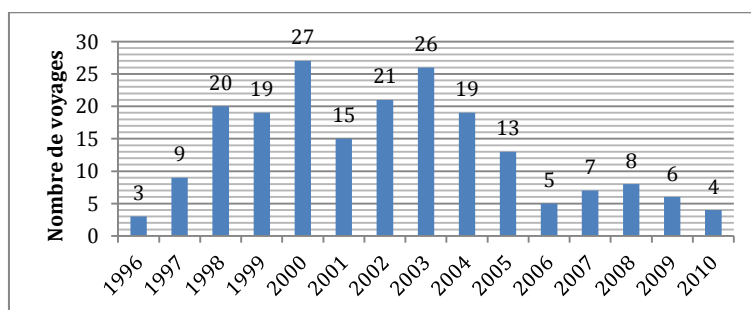
économie fondée sur la consommation qui avait justement besoin de leur main-d'œuvre.

3. Les pins de Eller ou le programme de plantation H-2B.

3.1. « Savez-vous planter des pins ? »

En 1996, Irineo Molina a proposé aux ménages de ces vallées de faire partir les hommes pour planter des pins aux États-Unis. Il s'agissait d'un programme de visas saisonniers pour le compte d'une compagnie basée dans la petite ville de Franklin dans le fin fond de la Géorgie. La première saison, il a surtout fait partir des habitants du Chalún, son village de naissance, mais aussi trois de ses proches de Peña Roja. La saison suivante, ce seront neuf personnes du village qui partiront. À la saison d'après il y en aurait vingt. La dynamique était lancée, et en quinze ans, le système de la plantation de pins allait faire partir quatre-vingt-neuf personnes du village [Figure 9]. Mais l'impact d'Irineo était encore plus grand à l'échelle régionale. En dix ans, Irineo allait faire partir plus de deux-mille-cinq-cents personnes de Huehuetenango, par avions entiers vers Atlanta. En quelques années, celui que l'on appellerait désormais « Don Irineo » allait devenir une sorte de cacique pour les populations migrantes de ces vallées. Cette migration saisonnière se faisait dans le cadre du programme de visas de travail *H-2B Temporary Non-Agricultural Workers*, un des deux principaux programmes de travail saisonnier aux États-Unis, destiné à suppléer en main-d'œuvre étrangère les secteurs désertés par les travailleurs nationaux.

Figure 9. Voyages H-2B à Peña Roja (1996-2010)



Élaboration de l'auteur. Source (CPR 2011).

Les migrants partaient aux États-Unis huit mois, d'avril à novembre, et revenaient au Guatemala pour quatre mois, pendant l'hiver états-unien. Les plantations se

faisaient pour le compte de l'industrie papetière et en particulier pour Georgia-Pacific Inc., leader mondial du secteur. Elles se réalisaient aussi parfois pour les programmes de reforestation contractés par le gouvernement fédéral. Le travail semblait simple pour ces paysans habitués aux travaux agricoles éprouvants : il fallait ouvrir un trou dans le sol à l'aide d'une pellette, y placer une pousse de pin, refermer la terre et répéter ce geste à l'infini [Série photo 6].

« On nous a donné une grande sacoche de ceinture qui contenait cinq cents pins de chaque côté, juste la petite plante. On devait faire le trou avec une pioche, ouvrir la terre, mettre la pousse de pin et refermer avec le pied d'un coup sec. Et comme ça, trois mille fois par jour. Mon record à moi ça a été de planter quatre mille huit cents pins en une journée. Le superviseur vérifiait toujours derrière nous que le pin était bien ferme, qu'il était bien compressé, qu'il était bien droit, et que la racine était bien posée dans la terre. Il vérifiait aussi que la distance entre les arbres était la bonne suivant le contrat de plantation : si on faisait sept pieds sur dix, ou sept pieds sur sept, soit plus serrés. » (Walter, 38 ans. Carnet de terrain, 2005).⁶⁶

Série photo 6. Visa de travail H-2B et travailleur dans la plantation



Cliché (AA, 2008)

Cliché (Photo personnelle d'Hugo R., 2000).

La paye promise était d'un centime de dollar par pin, avec la promesse d'avoir du travail pendant huit mois et l'obligation de planter au moins trois mille pins par jour. Les candidats au départ devaient contacter Don Irineo, et lui solliciter la faveur d'être acceptés. En règle générale il demandait, en échange, la mise en gage

⁶⁶ « Nos dieron una bolsa así de cuero pero las de cintura que llevaban quinientos pinitos de cada lado, la pura matita. Entonces uno tenía que hacer un hoyo con una piocha, abrir la tierra, meter la matita y cerrarla con el pié así duro. Y así tres mil veces al día. Mi record fue plantar cuatro mil ochocientos pinos en un día. El supervisor checaba atrás de uno para ver que el pinito esté bien firme, que no esté blandito y la raíz esté bien derechita. Verifica también que la distancia entre los pinitos esté buena según que se está plantando siete pies sobre diez o siete pies sobre siete, o sea más apretaditos. »

d'une certaine quantité de terre ou le paiement en liquide de mille-cinq-cents dollars. Toutefois, ses exigences variaient beaucoup, en fonction du degré de relation et d'amitié avec le travailleur qui voulait partir.

Dès la première saison, des files d'attente interminables se sont faites devant sa maison au Chalún, où des paysans venus de toute la vallée tentaient de le convaincre de les choisir, en invoquant des liens familiaux ou des souvenirs personnels. D'une année sur l'autre, les migrants partis et revenus recommandaient leurs proches pour participer aussi à cette nouvelle source de revenus possible apparue dans un contexte de profonde dépression économique.

3.2. Eller & Sons Inc. : histoires d'entreprises, histoires de famille

L'histoire d'Irineo Molina exprime les différents visages des liens entre les États-Unis et ces régions du Guatemala, où se mélangent parfois prosélytisme religieux, argent, relations amoureuses, opportunistes, escroqueries, et business. Irineo avait une vingtaine d'années lorsque dans les années 1980, vinrent s'installer, dans le bas de la vallée deux familles de missionnaires adventistes, originaires de Géorgie. Le docteur Gordon et le pasteur Grey avaient quitté la petite ville de Franklin au sud-est des États-Unis, pour venir convertir ces populations à l'Adventisme du Septième Jour, à la fois par des campagnes d'évangélisation, et par l'installation d'une clinique de soins médicaux.⁶⁷ Les parents d'Irineo ont été les premiers convertis, et ont engagé leur ménage et leurs onze enfants dans la nouvelle foi. Les familles du pasteur Grey et celle d'Irineo ont commencé à partager leur quotidien pour réaliser les projets de construction de l'église du Chalún et pour poursuivre l'évangélisation de la vallée. Irineo, sixième des enfants de la famille locale, et Esther, cadette du pasteur, ont entamé une relation amoureuse, et leur mariage a été la première union consacrée dans la nouvelle église. Au bout de

⁶⁷ L'Église Adventiste du Septième Jour est une église protestante apparue aux États-Unis à la fin du 19^e siècle qui se distingue par son observance du samedi comme le septième jour de la semaine et par son insistance quant à l'imminent retour de Jésus-Christ. En termes de fidèles, c'est la huitième plus grande église évangélique des États-Unis. La santé est le fer de lance du succès financier de cette église qui lui a permis de construire un vaste empire dans le secteur hospitalier américain et d'amplifier son champ d'action dans le monde (AHS, [2012](#)).

quelques années, lorsque la mission du pasteur Grey et du docteur Gordon a été terminée, le jeune Irineo est reparti aux États-Unis avec sa belle-famille.⁶⁸

À Franklin, le pasteur Grey a cherché à trouver un emploi pour son beau-fils, et il a mobilisé ses contacts dans l'église adventiste. On lui a trouvé un travail dans la compagnie de Johnny Eller, un ancien employé du pasteur Grey, du temps où celui-ci avait monté une petite entreprise de reforestation. Johnny Eller avait créé sa propre compagnie en 1992, profitant du débouché ouvert – pour ces petits entrepreneurs de la sous-traitance – par la réforme au système migratoire en 1986 (IRCA) qui avait mis en place le programme H-2B. *Eller & Sons Trees Inc.* était née, et ferait venir dès 1996, des milliers de travailleurs de la vallée de Peña Roja par avions entiers. Chaque saison, la cadence serait soutenue, il faudrait un personnel considérable fait de contremaîtres, une multitude d'équipes formées d'une cinquantaine de planteurs, des chauffeurs, des hôteliers, des restaurateurs, etc. Très vite, Eller & Sons est devenue une des principales compagnies du programme national de visas H-2B (US District Court, 2008).

La rencontre entre Irineo et Johnny allait signifier, pour eux, l'opportunité de mettre en place un juteux négoce pour tirer un profit maximal des failles du système H-2B. Ils allaient se répartir les tâches : Johnny fixerait les règles aux États-Unis, Irineo, au Guatemala, et ensemble ils monteraient un système d'exploitation à grande échelle qui réduirait en semi-esclavage les travailleurs, et grâce auquel ils engrangeraient illégalement des millions de dollars (Bacon, 2003 ; SPLC, 2007 ; US District Court, 2008). Aux États-Unis, le millier de travailleurs guatémaltèques vivrait en itinérance au rythme des lieux de plantation, dans l'ensemble du territoire états-unien, restant en vase clos en équipes gérées par des contremaîtres adventistes et subordonnées à Johnny. Au Guatemala, dans la vallée de Peña Roja, Irineo serait le seul maître à bord. Au fond, cette première expérience migratoire pour les habitants de cette vallée leur apprendrait une règle primordiale de la migration aux États-Unis : il valait mieux être un travailleur clandestin qu'être un travailleur migrant légal surexploité.

⁶⁸ Il existe parmi les villageois de la vallée un nombre foisonnant de variations de l'histoire d'Irineo et des familles des missionnaires adventistes. L'histoire que l'on retrace brièvement ici provient des récits du neveu d'Irineo ainsi que d'échanges par mail avec un ancien associé de Johnny Eller résidant en Floride et ayant participé aux missions à El Chalún (2011).

3.3. Abus et exploitations

Dès leur arrivée aux États-Unis, les travailleurs se rendaient vite compte qu'ils ne pourraient pas gagner autant d'argent que prévu durant les huit mois de plantation. Peut-être même qu'ils n'en gagneraient pas du tout. Peut-être qu'ils reviendraient encore plus endettés. Peut-être reviendraient-ils ayant perdu leurs terres mises en gage. Peut-être reviendraient-ils aussi le corps ravagé et parfois atteints de maux qui dureraient toute leur vie. Certains, à leur retour, n'allaient même plus être en conditions de travailler. Dans la plantation, les journées de travail étaient physiquement éreintantes, tous les témoignages insistent là-dessus. Les journées pouvaient dépasser les dix heures de travail, commençant à l'aube et se terminant dans la nuit. Ils travaillaient six jours par semaine, à un rythme impossible, et la paye à la fin de la semaine était toujours dérisoire. Que les conditions de travail soient difficiles, dans le gel, que les sacoches surchargées finissent toujours par ouvrir des cicatrices et faire saigner les hanches, que l'autoritarisme et l'arbitraire des contremaîtres soit la règle, que les conditions de vie soient insalubres et instables, que les objectifs de travail de trois-mille pins par jour soient difficilement tenables, tout cela les migrants pouvaient l'accepter tant que cela leur permettait de gagner suffisamment pour couvrir leurs dettes, rembourser les frais du voyage et pour épargner un minimum.

« Mais avec les pins, on revenait pire de ce qu'on était partis. Avec les pins, on allait juste se promener et on revenait après avoir perdu une année, son argent et sa santé »
(Rocael, 33 ans, Peña Roja. Carnet de terrain, 2008).

Sachant lire, Walter savait que le contrat de travail qu'il avait signé à l'ambassade des États-Unis, avant de partir, stipulait qu'en tant que travailleur H-2B il devait être payé 8,32 dollars de l'heure. Mais lui, c'est au contrat signé avec Irineo au Chalún qu'il se fiait, et par lequel il devait gagner un centime de dollar par pin planté, et à ce rythme, avait-il calculé, il pensait pouvoir épargner, chaque jour, trente dollars, et pensait, au bout de sept mois, ramener chez lui cinq mille dollars. Mais dès sa première paye, il s'est aperçu qu'il en serait autrement. Au relevé effectif des gains pour chaque pin planté, répondait un décompte de location des outils, de frais d'essence, de frais de chambres d'hôtel où ils s'entassaient à quatre ou cinq travailleurs, etc. À ces décomptes à la source s'ajoutaient ses propres frais de nourriture dans un mode de vie nomade dans les campagnes des États-Unis. En

sept mois de plantation, soit après « mille-trois-cents heures de travail » dit-il, il a été payé trois-mille dollars, soit 2,4 dollars de l'heure. Au final, il a juste eu de quoi récupérer les mille-six-cents dollars donnés à Irineo pour partir, et rapporter seulement cinq-cents dollars à son ménage.

Ce mode d'exploitation était, de bout en bout, une infraction au droit du travail états-unien et au règlement H-2B,⁶⁹ mais cette infraction était purement formelle, les autorités du travail inspectant parfois les plantations autorisaient passivement ces abus, en couvrant en fait passivement les intérêts de l'industrie papetière, premier propriétaire terrien des États-Unis. Les corporations du secteur s'accordaient, d'année en année, pour maintenir les coûts de production de leur matière première les plus faibles possible en lançant des appels d'offres sous-évalués. Les compagnies de travailleurs H-2B remporteraient systématiquement ces appels d'offres prévoyant d'emblée de faire des bénéfices, pas tant sur les contrats de plantation, mais sur l'exploitation des travailleurs étrangers (Bacon, 2003). Le gain serait total pour les industries papetières, car les arbres seraient toujours plantés. Irineo et Johnny gagnaient à tous les coups et ne risquaient rien, soit que les migrants acceptent le système d'escroquerie et de semi-esclavage de la plantation, soit qu'ils le refusent en disparaissant dans la nature. Les migrants étaient en fait le dernier maillon d'un système d'externalisation des coûts en cascade qui les faisait devenir la véritable ressource. Face au degré d'impunité et des abus perpétrés par Johnny Eller et Irineo Molina, le *Southern Law Poverty Center* (SPLC), une importante organisation de la société civile des États-Unis, a intenté un procès au pénal contre Eller & Sons Inc. L'issue de ce procès a été une demi-défaite pour SPLC, car si d'un côté la motion de non-responsabilité présentée par Johnny Eller, qui s'était subitement déclaré en faillite, a été refusée, il ne lui a été exigé de payer que 53 000 dollars de dédommagements (US District Court, 2008), alors que les preuves présentées au jugement avaient montré qu'Irineo,

⁶⁹ Les clauses du règlement H-2B sont pourtant avantageuses pour les migrants. L'intégralité des coûts de travail revient à l'employeur : paiement des frais de transport depuis le lieu d'origine ; salaires de 8,32 dollars de l'heure ; paiement d'heures supplémentaires ; obligation de donner du travail pour l'intégralité de la durée du visa ; paiement des outils de travail ; prise en charge des frais d'hébergement, de transport et d'entretien du travailleur ; toilettes sur le lieu de travail. Tout frais demandé en contrepartie dans le pays d'origine est illégal et est passible d'annulation du contrat H-2B et de représailles légales (USCIS, 2012).

Johnny et leurs complices avaient engrangé plusieurs millions de dollars, en commettant des infractions aux lois de travail, aux lois migratoires et aux lois pénales (SPLC, 2007). Dans la vallée de Peña Roja, Irineo a constitué un petit empire caféicole, puisqu'il gardait les terres mises en gage par les travailleurs ayant rompu leur contrat et étant restés aux États-Unis.

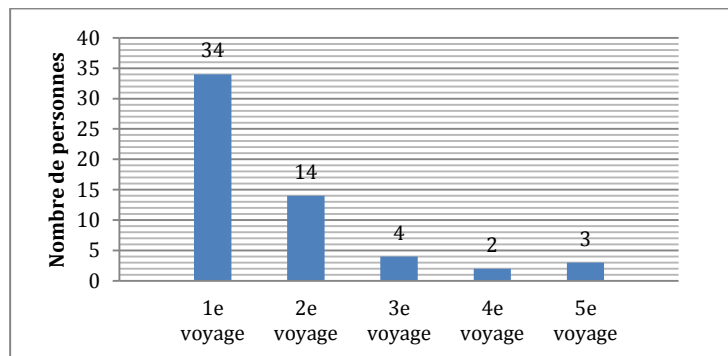
3.4. Se sauver de la plantation

Les migrants H-2B ont très vite compris que c'était justement dans le mois de battement entre la fin du travail dans la plantation et le retour à Peña Roja, qu'ils pouvaient en profiter pour travailler dans les petites entreprises des environs de Franklin où ils étaient payés entre soixante-dix et cent dollars par jour. Les migrants ont immédiatement compris qu'il y avait un marché pour eux dans ces petites villes industrielles du sud-est des États-Unis encore relativement désertées, à l'époque, par le flux massif de migrations hispaniques. Ne pas se rendre à l'aéroport d'Atlanta le jour du billet retour signifiait devenir clandestins, être en mesure de pouvoir travailler comme la majorité des migrants aux États-Unis, mais cela signifiait aussi automatiquement perdre les terres mises en gage auprès d'Irineo et qui étaient dans la plupart des cas les terres du ménage. C'est pour cela que rester après la plantation était toujours, d'abord, un choix de famille. L'information que la plantation ne servait pas à gagner de l'argent, mais pouvait servir à immigrer à bas coût aux États-Unis, a circulé très vite au sein des réseaux. Sur les 86 personnes de Peña Roja qui ont participé à la plantation, 57 % ont décidé de s'échapper, et 59 % l'ont fait dès le premier voyage, 24 % ont attendu le second [Figures 10 et 11].

Quitter la plantation était très facile, il suffisait de se mettre d'accord avec un proche resté les années précédentes pour qu'il vienne vous chercher. Les 29 personnes qui ont respecté leur visa vivent encore dans des maisons en briques en terre séchée, dont l'extérieur rustique ne laisse pas deviner que les hommes de ces ménages ont passé pourtant parfois plusieurs mois ou années de leur vie aux États-Unis. Ceux qui se sont refusés à rester en clandestins, c'est toujours parce qu'ils redoutaient de perdre leur peu de terre ou encore pour des raisons économiques, familiales ou morales. Mais à partir de 2005, l'ambassade états-unienne et le Department of Homeland Security allaient rendre de plus en plus difficiles ces

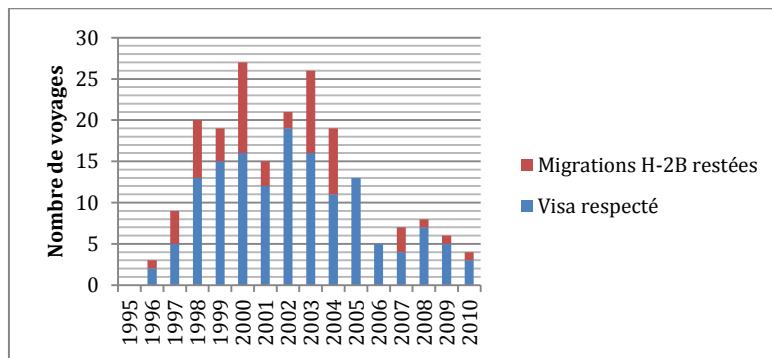
escapades de migrants H-2B. D'une part, chaque candidat devait désormais passer un entretien approfondi à l'ambassade, où un agent serait chargé de définir, par divers protocoles, sa probabilité de revenir, en particulier en voyant s'il avait déjà des proches aux États-Unis. Ces contrôles se sont aussi répercutés sur les intermédiaires, comme Irineo, et sur les compagnies comme Eller & Sons, qui ont dû s'engager et prendre davantage de précautions pour s'assurer des retours, sous peine d'être exclus du programme.

Figure 10. Moment de la prise de décision de rester illégalement avec H-2B



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

Figure 11. Voyages H-2B et personnes restant par année (1996-2010)



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

En 2011, Irineo continuait à faire partir des travailleurs H-2B, mais il s'agissait désormais des migrants garifunas de la côte caraïbe du Guatemala, et des Honduriens. Quel rapport gardent les migrants et les habitants de la vallée avec Irineo ? Pour les uns, c'est un notable, pour les autres, c'est un escroc très puissant. Mais dans l'ensemble, tous savent que malgré tout, c'est grâce à lui que la plupart des ménages ont pu envoyer massivement des proches aux États-Unis. La logique du migrant n'est pas juridique, elle est pragmatique et réaliste. Ils ne comparent

pas Irineo à un employeur ou un citoyen soumis à la loi, ils l'assimilent à un passeur, comme le dira spontanément le maire de la Libertad :

« Le coût que les travailleurs doivent payer pour partir est relativement juste, c'est un coût acceptable parce qu'il demande actuellement entre six et sept mille quetzales [mille dollars] alors qu'un passeur demande entre trente-cinq et cinquante-mille quetzales [5/7 000 dollars]. » (Rony, 42 ans. La Libertad. Entretien, 2005).⁷⁰

Le système de la plantation était destiné à tirer le profit maximal des migrants. Mais les travailleurs allaient apprendre à tirer, eux aussi, profit de ce système avant qu'il ne les anéantisse, pour être maîtres de leur mobilité, de leur espace et de leur temps. Sur les 89 migrants de Peña Roja qui ont participé à la plantation, les trois quarts sont restés en clandestins et ont atteint les États-Unis, et à partir de là ils ont pu faire venir de manière clandestine, les membres de leurs réseaux.

4. Les migrants, maîtres et apprentis de l'espace états-unien

4.1. Les petites villes industrielles du sud-est, des têtes de pont idéales

Sans se le proposer, le système H-2B allait conduire ces populations dans des niches migratoires relativement stables et bien rémunérées qui deviendraient les têtes de pont pour que s'amplifie et se développe la dynamique migratoire. Lorsque les migrants quittaient la plantation, ils disposaient de deux atouts majeurs dont ne dispose pas l'immense majorité des migrants clandestins : un numéro de sécurité sociale valide avec sa petite carte, véritable sésame permettant d'accéder aux emplois dans les usines des petites villes du sud-est des États-Unis. Comme toujours, le lieu initial d'immigration et la relation à la légalité allaient être le levier à partir duquel se dessinerait l'ensemble du système migratoire (Massey & Durand, 1992). La ville de Franklin, à la frontière entre la Géorgie et le Tennessee, avait été le point d'arrivée de tous les migrants, et c'est à partir de ce lieu que ceux qui ont quitté la plantation se sont diffusés dans l'espace vers les lieux où ils ont trouvé du travail. De bouche à oreille, au rythme des saisons de plantation, les migrants qui décidaient de rester se sont dispersés dans la myriade d'usines de moquette, de chaussettes, de fourneaux, de canapés, de peintures, etc. qui se

⁷⁰ « El precio que los trabajadores deben pagar para irse es bastante justo, es un precio aceptable, dado que pide entre seis o siete mil quetzales mientras que un coyote pide entre treinta y cinco y cincuenta mil quetzales. »

trouvaient dans ces régions, et qui étaient en constante demande de main-d'œuvre. Dans ces usines, les travailleurs étaient payés à l'heure, travaillaient en intérieur sans dépendre des conditions climatiques, et pouvaient accumuler les heures supplémentaires. C'était un lieu de travail stable qui permettait aussi la stabilité de la résidence, facilitant le partage de certaines dépenses pour réduire les frais de la vie quotidienne entre migrants [Série photo 7]. C'est aussi dans ces espaces que les migrants allaient pouvoir apprendre à conduire et l'enseigner aux migrants ultérieurs. La voiture, absente de la mobilité quotidienne à Peña Roja au début des années 2000, allait devenir le moyen de locomotion pour se déplacer dans l'espace états-unien. Certains allaient amasser de véritables fortunes, épargnant leur salaire payé par des industries qui appréciaient réellement la volonté de ces ouvriers de travailler, sans limites, certaines usines travaillant parfois 24h/24. Les migrants couplaient plusieurs tours d'horaires ou prenaient parfois un emploi en complément. Pour tous les migrants, l'idée était de travailler le plus possible pendant plusieurs années et de retourner au village avec de fortes sommes d'argent.

Série photo 7. Photos personnelles envoyées par un migrant à sa famille



Cliché (Photos personnelles d'un ménage de Peña Roja, 2002).

Les conditions d'établissement optimales de la première grande vague migratoire de la vallée allaient accélérer le processus migratoire. L'évolution de la migration à Peña Roja allait ressembler, en quelques points, au programme de travail saisonnier légal Bracero, qui avait permis à des populations entières du Mexique, dans les années 1950-1960, d'entrer en mobilité à moindre coût, avant de s'affranchir peu à peu du cadre restrictif imposé par le programme (Calavita, 1992

; Durand, 1996 ; Singer & Massey, 1998). La migration régulière portait en germe la migration irrégulière, mais s'il avait fallu vingt ans pour que ce processus s'accomplisse au Mexique, trente ans après, au tournant du millénaire, il en faudrait cinq à ces vallées reculées de Huehuetenango. L'accélération des processus de globalisation, l'accessibilité des télécommunications et la facilité de réalisation de transferts monétaires internationaux expliqueraient, entre autres, cette dynamique historique.

4.2. Une destination, une seule route : *mojados*

Le filon des immigrations clandestines par H-2B s'est épuisé en 2004. Le programme était devenu de plus en plus strict sur le retour des travailleurs, et de toutes les manières, il avait exclu par défaut la plupart des habitants de Peña Roja sous prétexte qu'ils seraient susceptibles de rejoindre l'un de leurs proches ayant rompu le contrat. La route de *mojado**, la route du migrant clandestin, redevenait l'unique route possible pour les futurs migrants. Le terme *mojado* était la traduction en espagnol du mot anglais qui désignait au 19^e siècle le bétail texan qui traversait à gué le Río Grande, et que les cow-boys devaient ramener du côté mexicain, et qui revenait mouillé – *wet* – de l'autre côté de la rive (The New York Times, [1920/06/20](#)). Par un glissement sémantique, le mot avait ensuite désigné les Mexicains clandestins entrants aux États-Unis par ce même fleuve, et qui ressortaient eux aussi trempés sur la berge du Texas. Le mot est passé à l'espagnol pour désigner les migrants mexicains ayant franchi clandestinement la frontière, et lorsque la migration centraméricaine a commencé dans les années 1970, par un nouveau glissement – cette fois culturel –, le terme a fini par désigner toute personne traversant clandestinement le Mexique ou la frontière sud des États-Unis. Cette route de *mojado* était au fond celle qu'avaient empruntée les migrants pionniers du village, mais la situation de passage avait considérablement changé depuis les années 1990. En 1994, pour deux-mille dollars, Orestes avait traversé le Mexique, puis la frontière avec les États-Unis, sans la moindre difficulté, et avait même eu, à ce tarif, un travail garanti en Géorgie. Dix ans plus tard, le tarif de passage avait été multiplié par trois, et le voyage était devenu beaucoup plus risqué, beaucoup plus complexe et beaucoup plus incertain.

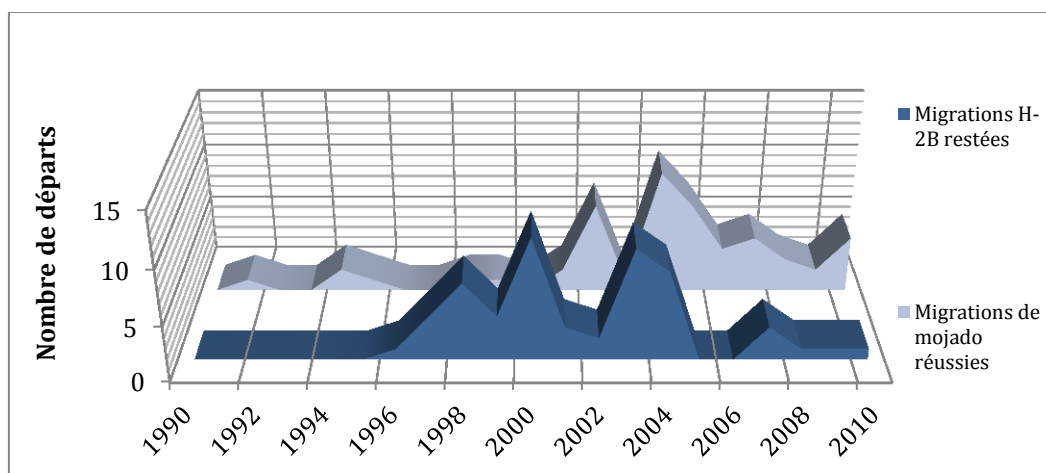
4.3. Faire la chaîne, être un maillon de la chaîne

Les bonnes conditions de vie et de travail aux États-Unis ont permis l'accumulation rapide des capitaux économiques, sociaux et culturels pour que les proches des migrants puissent traverser clandestinement l'espace depuis Peña Roja pour atteindre l'est des États-Unis. La stabilité des uns allait permettre la mobilité des autres. Cela a été rendu possible parce que l'éloignement des États-Unis et la difficulté de les atteindre avaient décidé les migrants à partir d'emblée pour de longues durées, et c'est pour cela que les premiers travailleurs ont très tôt commencé à constituer des épargnes importantes. Celles-ci ont pu être mises à profit pour payer, d'un seul coup, les tarifs des passeurs qui représentaient désormais plus de trois années de récolte de café à bon prix pour un producteur moyen. Les nouveaux migrants rembourseraient leurs proches une fois qu'ils auraient commencé à travailler aux États-Unis. Les capitalisations permettaient une forme de mise en commun des ressources entre les groupes de migrants, au rythme des séjours en migration et de la situation familiale de chacun. Cette dynamique est visible dans les courbes de l'évolution des départs à Peña Roja. Par exemple, la Figure 12 montre comment les pics de la zone en bleu foncé, représentant les migrations clandestines par H-2B, apparaissent avant les pics en bleu clair, représentant les migrations de *mojado*. Cette antériorité indique que le flux migratoire H-2B a accumulé d'abord les moyens qui ont fait partir le flux de *mojados*, dans un intervalle d'une ou deux années, le temps de s'installer et d'épargner un minimum avant d'accueillir les nouveaux migrants, en âge et en disposition de partir. En ce sens, sur la figure 12, les pics en bleu foncé engendrent les pics en bleu clair.

Cette dynamique résulte de la formation des réseaux migratoires qui deviennent peu à peu la ressource primordiale à laquelle recourent les ménages pour entrer en mobilité (Durand, 1986 ; Massey, 1986 ; Zenteno, 2002). La dynamique du lien social qui sous-tend les réseaux fait que chaque personne aux États-Unis commence à faire venir les membres masculins de sa famille nucléaire, puis de sa parentèle, avant de faire venir les candidats à la migration avec qui il existait une relation d'amitié. Don Epifanio, beau-père de Jacinto, le migrant pionnier de Peña Roja, puis père et beau-père de migrants, expliquait ainsi cette dynamique : « Ils

partent et ils commencent à faire la chaîne » (Don Epifanio, El Chalún, Carnet de terrain, 2005).

Figure 12. Entrées en migration clandestine : H-2B et voyages de *mojado* (1991-2010)



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

Cette chaîne humaine est devenue une chaîne générationnelle horizontale – les migrants ont fait partir les personnes de leur génération – et verticale – les aînés ont fait partir les plus jeunes, lorsqu'ils ont atteint l'âge de migrer. Ces chaînes ont formé des réseaux, ou filières migratoires ⁷¹ :

« Une filière est une chaîne de solidarités sociales inscrites dans une structure spatiale en réseau. Elle s'ouvre, se dessine et s'installe autour des trajectoires et des points d'ancrage des pionniers. Derrière ces têtes de pont, les filières s'activent et se stabilisent grâce aux liens de parenté et de solidarité, hérités ou reconstruits. Les regroupements familiaux les épaississent et les renforcent. » (Durand, 1995: 18).

Ces filières interconnectées ne sont en aucun cas des réseaux généralisés pour tous les habitants du village. L'appartenance à chaque groupe est exclusive et s'explique par des liens particuliers entre acteurs et entre ménages qui dessinent effectivement des liens mobiles dans l'espace.

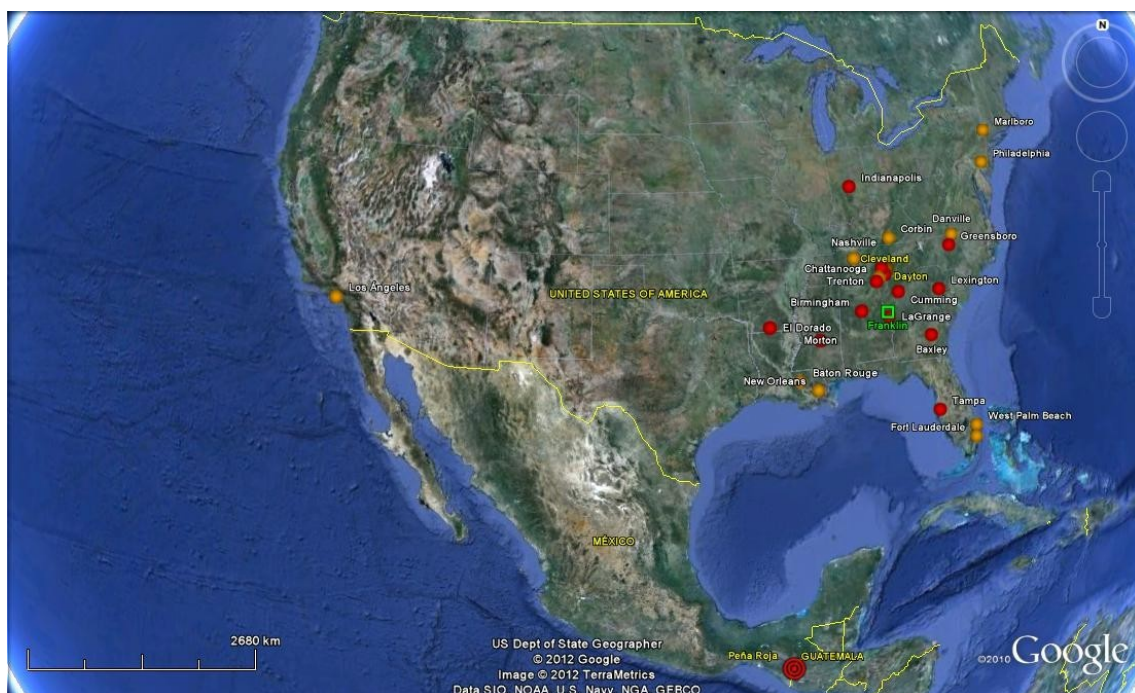
4.4. Un espace migratoire diversifié et à grande mobilité

En janvier 2011, les quarante-trois migrants de Peña Roja qui se trouvaient en tant que clandestins aux États-Unis, étaient dispersés dans une vingtaine de localités

⁷¹ **Filière**: n.f – 1352 « fil » ; 1244 « pelote de fil » **I. 1.** (1382) Instrument, organe destiné à étirer ou à produire des fils. **II. 3.** Succession d'intermédiaires, d'étapes par lesquelles passe un trafic ⇒ **réseau** **4.** ECON. Ensemble des activités productrices qui, de l'amont à l'aval, alimentent un marché final déterminé ⇒ **intégration**

[signalées par des points rouges sur la Carte 5]. Une dizaine de lieux avaient été d'anciens établissements de migrants qui avaient été désertés [points jaunes]. Sur la Carte 5, on peut voir comment l'espace migratoire de Peña Roja s'est formé à partir de la petite ville de Franklin signalée par un carré vert. En quittant la plantation, les migrants sont partis dans toutes les directions, les uns vers l'Alabama, les autres vers les Carolines, les autres vers la Floride, les autres vers le Tennessee, l'Indiana, le Kentucky, etc. En se déployant dans l'espace, ces migrants ont élargi leurs réseaux, et se sont établis dans de nouveaux lieux qui attireront, ensuite, d'autres migrants. Mais Peña Roja demeura le centre identitaire et symbolique de cet espace. À l'échelle de la vallée, les multiples lieux de vie et de travail dispersés aux États-Unis étaient des périphéries qui convergeaient vers leur centre dans chacun des villages d'origine. C'était un phénomène classique : le lieu d'origine de la migration demeure le référent central de l'espace (Lopez Castro, 1986 ; Massey, 1986 ; Durand, 1990 ; Faret, 2003 ; Guilmoto & Sandron, 2003).

Carte 5. Espace migratoire de Peña Roja (2011)



Élaboration de l'auteur. Carte Google Earth.⁷²

⁷² Cette carte est indicative. Il manque probablement une quinzaine de localités. Seuls les lieux signalés explicitement par les ménages lors des deux recensements y sont signalés. Dans de nombreux cas, les proches des migrants savaient l'État de résidence mais non le nom de lieu exact.

La réussite de ces migrations a peu à peu institutionnalisé la pratique migratoire à Peña Roja, un espace rural régi par l'incertitude économique et environnementale. Et la migration comme pratique allait, peut-être, s'affranchir des États-Unis : il existait, au fond, d'autres espaces, d'autres Nords prospères qui étaient peut-être plus accessibles. Josefo, ancien migrant clandestin H-2B, ayant tenté de repartir en 2005, et ayant échoué par trois fois au Mexique, a essayé en 2007 une nouvelle route pour l'Espagne avec une femme passeuse. Son groupe a été refoulé à l'aéroport de Madrid, mais par sa pratique et son insistance, Josefo était le signe que la migration était devenue « l'issue du possible », « l'issue naturelle » en quelque sorte. Cela était le signe irrémédiable de grands changements, qui laissaient perplexes les aînés du village.

« Et pour tout vous dire, moi ça m'attriste. Parce que beaucoup partent, mais peu reviendront. Oui, ils envoient de l'argent, mais qui va continuer à travailler la terre ? Moi je leur dis qu'ils partent, mais qu'ils reviennent pour acheter de la terre. Si de toutes les manières on *se chinga* [peine, travaille] toujours dans la vie, qu'ils le fassent un moment là-bas pour bien le faire ici. Nous sommes d'ici, pas de là-bas. » (Don Prudencio, 74 ans, Peña Roja. Carnet de terrain, 2008).⁷³

Mais ces ruptures sont en fait une continuité. Car pour ces descendants de colons, la migration était, d'une certaine manière, la poursuite de l'exploration du front-pionnier – ou plutôt, c'était le front-pionnier réduit à sa dimension spatiale. Les aïeux qui les avaient portés dans cette vallée reculée du Guatemala, fuyant la misère et la loi de la fin du 19^e siècle, y étaient venus pour arracher à la forêt et à la montagne l'espace où créer un lieu de vie. Leurs descendants allaient continuer à puiser dans le front-pionnier, et deviendraient paysans puis agriculteurs, tant que la terre continuerait à être le sens et la finalité de la subsistance et de l'identité. Mais lorsque la terre n'a plus « fait sens », parce qu'il n'y en a plus eu ou parce que la cultiver était lié à trop d'incertitude, ces agriculteurs sont redevenus migrants, comme leurs aïeux, et sont partis aux confins de leur imaginaire, dans un espace chargé de promesses. Cinq générations avaient suffi pour dérouler intégralement ce processus de population classique dans l'Histoire, mais qui pour d'autres

⁷³ « Y para serle sincero, a mí me da tristeza. Porque muchos se van y pocos volverán. Sí, mandan dineros, ¿pero quién va a seguir trabajando la tierra? Yo les digo que se vayan, sí, pero que vuelvan para comprar más tierra. Si de todas maneras uno se va a chingar en la vida, que lo hagan un ratito allá, pero para que luego ya lo hagan bien acá. Nosotros somos de aquí, no de allá. »

peuples et dans d'autres espaces avait parfois pris plusieurs siècles. C'était sans doute le « temps court » du continent américain que décrivait Pierre Chaunu, « un temps dense et accéléré où l'espace ne cesse d'être encombrant et où le temps semble y avoir moins de consistance » (Chaunu, 1976). Et le fil conducteur de toutes ces mutations a été le lien social, qui développe dans l'espace toute mobilité.

Chapitre 3. Les liens de la migration Peña Roja – États-Unis

Si la migration fonctionne, persiste et se réalise, c'est parce qu'elle repose sur un ensemble de liens qui la supportent et qui la rendent nécessaire et légitime aux yeux des acteurs. Ces liens en réseau forment dans l'espace et dans la pratique des acteurs, des « territoires de la mobilité » comme les appelait Laurent Faret. Le réseau, rappelait-il en citant Jean Bonnemaison, « ancre les hommes dans un lieu tout autant qu'il les projette au-delà, donnant ainsi à chaque groupe, à chaque clan, une territorialité faite de mobilité et de stabilité » (Faret, 2003: 275). Les liens signifiants sont le tissu même du social, et sont régis par la dynamique du lien qui noue, renforce et distend les relations entre les acteurs, au gré des événements et de la socialisation. La spécificité de la migration clandestine tient au fait que les acteurs reposent, plus encore que dans la légalité, sur leurs liens sociaux. En tant que travailleurs clandestins, les migrants ne peuvent compter sur les cadres, les règles et les normes qui régissent la vie quotidienne, le travail et la mobilité dans la légalité. Ce sont donc ces liens en réseau qui constituent le cadre et le support de la mobilité, et leur procurent les ressources pour agir au quotidien et se déplacer clandestinement dans l'espace. Ces liens en réseau dépassent les frontières par un processus de transnationalisation par lequel les migrants forment et entretiennent des relations sociales qui relient leur société d'origine et leur société de résidence (Basch, et al., 1994). À Peña Roja, ces réseaux transnationaux sont formés par une multitude de micro-réseaux de liens forts dispersés entre la vallée et le territoire états-unien. Ces réseaux portent en eux la dynamique qui permet aux acteurs de traverser les frontières modernes et complexes des États-Unis pour vivre et travailler dans l'espace et accomplir ainsi le processus migratoire.

1. Mobilité et stabilité

1.1. Dayton et Cleveland, Tennessee : au cœur du réseau

C'est dans le fin fond du Tennessee, à quelque deux cents kilomètres de Franklin, qu'un premier groupe de travailleurs, basculant dans la clandestinité, avait réussi à s'implanter durablement grâce à de très bonnes conditions de travail et de vie. Là s'établirait une sorte de point fixe des réseaux migratoires de la vallée aux États-Unis. Grâce à leur numéro de sécurité sociale fourni par le visa H-2B, ces migrants s'étaient incorporés dans les secteurs manufacturiers des petites villes industrielles du sud-est des États-Unis. Très rapidement, Dayton et sa voisine Cleveland sont devenues le lieu d'arrivée des migrants de la vallée qui quittaient le système de la plantation ou qui arrivaient de manière irrégulière par voie terrestre. Ces deux villes étaient le moteur matériel des réseaux migratoires, car c'est dans ces lieux que se sont d'abord accumulés les dollars qui serviraient à payer les passeurs, et à héberger les arrivants qui resteraient dans la région ou qui repartiraient éventuellement vers d'autres localités. Ces petites villes du fin fond du Tennessee étaient aussi le moteur de la mobilité dans les imaginaires, car c'est à partir d'elles que se sont forgées les représentations des États-Unis pour un grand nombre d'habitants.

En janvier 2011, habitait à Dayton une dizaine de personnes de Peña Roja, et une trentaine de la vallée, et à Cleveland, une dizaine de migrants de Peña Roja, et une cinquantaine de la vallée, formant ainsi entre ces deux localités le nœud des différents micro-réseaux de la vallée. À Dayton, les migrants travaillent tous dans une usine de confection de canapés et à Cleveland, principalement dans une grande industrie de peinture, et dans des usines de confection de moquette, de fil, de fourneaux. Dayton est une petite ville industrielle de 7 191 habitants, chef-lieu du comté de Rhéa, aux pieds des Appalaches (US Census, 2012). Cette bourgade à 90,7 % blanche, et à 5,7 % hispanique vit au rythme de l'usine La-Z-Boy, une des plus importantes compagnies de confection de canapés aux États-Unis, principal employeur du comté (The Herald News, [2010/08/07](#)). Les micro-réseaux migratoires de Peña Roja formés par des liens de parenté et d'amitié, drainant en continu de nouveaux migrants, sont venus s'emboîter parfaitement dans le mode de production choisi par l'entreprise, le *team concept*, le concept de groupe. Ce mode

de production s'oppose à celui de la chaîne de montage, en ce qu'il assigne la confection intégrale du produit à une petite équipe de huit personnes (élaboration de la structure en bois, patron de découpe, rembourrage, etc.). Cette stratégie de production est un gage de productivité et d'adaptabilité à la commande (The Herald News, [2010/08/07](#)). La dynamique et le fonctionnement des réseaux de migrants ont été mis à profit par La-Z-Boy, car les migrants forment d'eux-mêmes leurs groupes, et les régissent par un autocontrôle très strict entre migrants souhaitant se centrer et se concentrer sur la productivité maximale afin de demeurer dans les meilleurs termes avec les contremaîtres et la compagnie, et gagner le plus d'argent possible. Lorsqu'un des membres du réseau ne partage pas cet état d'esprit, ralentit le travail et amoindrit les bonus de l'équipe, les autres membres l'excluent de la cellule productive et le remplacent par un migrant qui trouvera intérêt à adopter le même comportement que ses compagnons.

Pour prétendre travailler dans ce type d'usine, les migrants doivent pouvoir présenter le petit carton de la sécurité sociale, avec un numéro valide. Ils doivent aussi présenter une photocopie d'une *greencard*, le document officiel de résidence pour les étrangers, que les migrants se seront fait faire par les faussaires, et dont l'entreprise, en accord avec les règlements du travail aux États-Unis, n'est pas tenue de vérifier l'authenticité. Le système de visas H-2B a attribué un numéro de sécurité sociale à chaque migrant saisonnier, dotant les réseaux migratoires de la vallée de Peña Roja de plus d'un millier de ces petits cartons – quatre-vingt-neuf pour Peña Roja – qui sont de véritables sésames pour l'accès aux emplois plus stables et mieux rémunérés dans ces secteurs. Ces cartons et ces numéros sont précieusement gardés, prêtés à des proches de confiance, ou vendus pour plusieurs milliers de dollars. Actuellement, après plus de dix années d'allers et de retours des uns et des autres entre Peña Roja et les États-Unis, de nombreux migrants travaillent sous l'identité d'un de leurs proches ou de leurs contacts.

Pour les migrants, travailler dans ce genre d'usine est une aubaine, car outre l'argent gagné – proportionnel au volume horaire travaillé – et outre les conditions de travail en intérieur (chauffé en hiver, climatisé en été), c'est un secteur qui n'est pas encore visé par les descentes de la police des migrations, l'ICE, qui privilégie encore de faire uniquement quelques démonstrations punitives dans des usines

employant des clandestins de manière trop flagrante (Cornelius, 2001 ; Camayd-Freixas, 2009). Les migrants trouvent leur compte dans ce mode de travail fait de longues journées ou de longues nuitées dans une usine qui apprécie ces travailleurs clandestins voulant travailler à volonté. Les salaires sont en moyenne de quatre-vingt-quinze dollars par jour, auxquels s'ajoutent des heures supplémentaires et des primes à la productivité. Certains gagnent cent trente dollars par jour, et ceux qui travaillent la nuit, de 23 heures à 7 heures, peuvent même obtenir quelques cent-soixante-cinq dollars.

Les migrants travaillent et s'estiment satisfaits, car ils sont rémunérés à la hauteur de leur engagement. La compagnie La-Z-Boy est pragmatique, l'entreprise a un discours patriote et nativiste devant le consommateur états-unien, mais emploie sous couvert un grand nombre de travailleurs clandestins qui lui permettent d'avoir une forte cadence productive.⁷⁴ Au dire des migrants, leurs équipes sont toujours « plus rapides », « plus efficaces », « se plaignent moins », et « demandent moins de pauses », que celles de leurs contreparties états-uniennes. La compagnie et les travailleurs y trouvent leur compte, les premiers à hauteur de 2,4 milliards de dollars de chiffre d'affaires en 2011 (LaZboy, ²⁰¹²), les seconds à hauteur de quelques 2 700 dollars par mois environ. Mais ce système fonctionne tant que la consommation états-unienne se maintient, et lorsque la demande de canapés s'effondre, comme en 2009, les clandestins de Peña Roja sont les premiers à être mis au chômage au sein de l'entreprise. En fait, les clandestins sont d'après de nombreux chercheurs, « le fusible » des systèmes de production capitalistes états-uniens (Calavita, 1994 ; De Genova, 2005 ; Zolberg, 2006).

⁷⁴ À ce titre et dans cette situation d'emploi massif de clandestins, le discours affiché devant les consommateurs et les investisseurs, est ainsi peut être soumis à controverse. Extraits du site corporatif : « Today, La-Z-Boy is hard at work building an all-American invention right here on American soil. [...] A lot has changed in the furniture industry since 1927. Recent developments, such as the closing of major textile plants in the U.S., have forced us to go overseas for products like fabrics and leathers that are no longer available here in mass quantities. The covers on our products may be made elsewhere, but for nearly all of our products, employees in our American factories build the frames and apply the cover. We recently launched a new "cellular manufacturing" process that increases efficiency and gives our American employees more job satisfaction and ownership of the products they craft on our behalf. [...] At La-Z-Boy, we are extremely proud of our roots and we look forward to providing you with American-made comfort and quality for many more years to come! » (LaZboy, ²⁰¹²)

Dayton est aussi un lieu de vie. En dehors de l'espace-temps du travail, chaque travailleur a à décider à quoi il consacrer son temps libre et l'argent de sa quinzaine. Tous doivent couvrir un certain nombre de dépenses fixes (loyer, charges, essence, téléphone, câble de télévision, nourriture), et certains veilleront à la réduction maximale de ces coûts, alors que d'autres, confiants dans leur salaire, n'en prendront que faiblement soin. Comme l'a montré Alejandra Aquino (2010), les migrants clandestins sont fixés sur deux temporalités en relation à leur migration : les uns sont axés sur la recherche d'une « satisfaction différée » dans le lieu d'origine, les autres sur la recherche d'une « satisfaction immédiate » dans le lieu d'immigration. Ceux qui recherchent la satisfaction différée vivent dans une sorte d'enfermement, centrés autour du travail, dans l'unique objectif de dépenser leur argent avec leur ménage actuel ou futur à Peña Roja :

« Je travaillais de 6 heures à 14 heures à l'usine et ensuite de 15 heures à minuit dans le restaurant. À l'usine, le superviseur voyait que j'étais très appliqué. En quatre ans je n'ai eu que deux points de retard. On vous donne un point par absence et un demi-point par retard. Mes deux points ont été pour deux retards parce que j'avais, à chaque fois, éteint le réveil avec mon bras et que j'étais resté endormi. C'est que là-bas on dort moins, et qu'on est toujours fatigué. Moi je revenais dans mon appartement à minuit, et je me relevais à 5 heures et quart du matin pour être à six heures à l'usine. C'est un rythme de travail très dur, mais il faut s'y adapter et moi je m'y suis habitué. Mais là-bas, beaucoup de gens d'ici tombent dans des vices et ils dépensent mal leur argent. C'est que là-bas on est tout seul et personne ne peut rien vous dire. Beaucoup de jeunes qui ne buvaient pas ici [à Peña Roja] commencent à boire là-bas, et ils se fâchent si on leur dit qu'ils sont en train de gâcher leur opportunité, et alors ils gagnent l'argent la semaine et dépensent tout la fin de semaine. » (Aarón, 40 ans. Carnet de terrain, 2005).⁷⁵

⁷⁵ « Yo trabajaba de las seis de la mañana a las dos de la tarde en una fábrica, y luego de las tres a las doce en un restaurán. En la fábrica el supervisor veía que yo era muy aplicado. En cuatro años solo tuve dos puntos de retraso. Le dan un punto por ausencia y medio punto por retraso. Mis dos puntos me los dieron por retraso porque había apagado el despertador con la mano y luego me quedé dormido. Es que allá uno duerme menos, y allá siempre uno está cansado. Yo regresaba a mi apartamento a las doce, me levantaba a las cinco y cuarto de la mañana para estar a las seis en la fábrica. Es un ritmo de trabajo muy duro pero hay que adaptarse y yo me acostumbré. Pero allá mucha gente se enuncia y gastan su dinero. Es que allá uno está solo y nadie que le diga nada a uno. Muchos muchachos que aquí no bebían, allá empiezan a tomar, y se enojan si uno les dice que están malgastando su oportunidad, y entonces solo ganan el dinero entre semana para gastarlo en el fin de semana en sus vicios. »

Loin des contraintes et des contrôles sociaux qui régissent la vie communautaire dans les lieux d'origine, aux États-Unis c'est à chaque acteur de décider la modalité et la finalité de sa migration, immédiate ou différée. Les migrants sont libres de choisir, et un nombre important – essentiellement les jeunes et au moins dans un premier temps – décide de satisfaire ses désirs immédiats. Comme le disait régulièrement un migrant de 24 ans à ses deux frères cadets, qui ne l'écoutaient pas :

« Ici le Diable est lâché dans la nature : argent, femmes, alcool, voitures. On doit faire attention à ce qu'on fait et en quoi on dépense, car soudain tout part en fumée. »
(Merlín, 24 ans. Carnet de terrain 2009). ⁷⁶

Ceux qui choisissent de dépenser leur argent sur le lieu d'immigration sont presque toujours des travailleurs tout autant disciplinés que les autres pendant la semaine, qui préfèrent consacrer leur salaire à des biens et des activités à consommer la fin de semaine (vêtements, belles voitures, fast-food, petites amies, alcool, paris aux cartes, prostituées, sorties nocturnes, etc.). La logique de ces migrants n'est pas proprement dépensière, c'est un calcul rationnel qui consiste à estimer qu'aux États-Unis, l'argent dépensé se regagne très vite.

« Ici la bière coûte dix dollars le double-six-pack. Douze bières ? Une demi-heure de travail. La télé plasma de 40 pouces ? Une semaine de travail. Une voiture qui plait aux filles ? Deux mois de travail. » (El Viejo, 18 ans. Carnet de terrain, 2009). ⁷⁷

Mais les comportements ne sont pas aussi schématiques, et la plupart des migrants se situent dans les nuances. Souvent, les migrants ayant envoyé à leur ménage l'intégralité du salaire d'une quinzaine, s'accorderont parfois des dépenses de divertissement ou d'apparence la quinzaine suivante. Ceux qui ont déjà accumulé une épargne conséquente, qui aura déjà servi à leur ménage ou à leur réseau, optent parfois pour des comportements ou des activités dépensières, dans une sorte de contrepartie. Mais à l'échelle de la vie des migrants, différer la satisfaction résulte le plus souvent d'un apprentissage, par l'expérience, des dérives de la

⁷⁶ « Aquí el Diablo está suelto. Dinero, mujeres, alcohol, carros. Hay que cuidar lo que uno hace, y en que se gasta, sino todo esto se va. »

⁷⁷ « Aquí la cerveza cuesta diez dólares el doble six. ¿Doce cervezas? Media hora de trabajo. ¿Una tele plasma de cuarenta pulgadas? Una semana de trabajo. ¿Un carro que le gusta a las mujeres? Dos meses de trabajo. »

satisfaction immédiate. C'est en quelque sorte une prise de conscience qui se fait, dans bien des cas, au fur et à mesure des allers-retours, de la fondation du ménage et des naissances des enfants.

Les conditions de travail chez La-Z-Boy, structurées autour du planning et des carnets de commandes, ont favorisé la mise en relation des travailleurs clandestins avec les populations féminines locales, rencontrées sur le lieu de travail ou dans la petite ville. Ces jeunes migrants ont un certain succès en matière de séduction auprès d'un grand nombre de femmes de la localité, jeunes et moins jeunes, les unes charmées par ces latinos qui semblent extravagants, bien soignés, habillés à la dernière mode, roulant parfois dans des voitures sportives et disposés à dépenser une bonne partie de leur salaire dans les sorties et divertissements. D'autres apprécient simplement la compagnie amicale et bienveillante de certains de ces migrants. De manière générale, la stabilité de la vie quotidienne a favorisé l'établissement de certains migrants, et même parfois la formation de ménages formels. Quatre migrants de Peña Roja ont décidé de s'établir dans la région pour fonder une famille, en renonçant peu à peu au projet du retour. Abdón a été le premier, lorsqu'à 46 ans et après quatre années à Dayton, il a rencontré une Guatémaltèque, a eu un enfant avec elle, et a décidé de quitter sa femme et ses quatre enfants à Peña Roja et d'acheter une maison pour son nouveau ménage à Cleveland. Le deuxième a été Froedel, 36 ans, arrivé en l'an 2000 et qui a rencontré à Dayton une voisine de la vallée, avec qui il a eu une fille en 2005. Ángel a été le troisième et à 27 ans, il a épousé une daytonnaise de 24 ans qui avait déjà eu un enfant d'un autre migrant de la vallée. Le quatrième a été Igor, 24 ans, le fils aîné d'Abdón, venu rejoindre son père, et qui a fait venir, avec passeur, sa petite amie d'un village voisin de Peña Roja.

Série photo 8. À Dayton, un dimanche matin



Clichés AA (2009).

Mais la situation à Dayton et à Cleveland évolue en fonction du travail. Le secteur industriel a été touché de plein fouet par les crises de la croissance états-unienne depuis 2007. Or, tant qu'il y a du travail, les migrants restent, et quand il n'y en a plus, ils songent à repartir. C'est alors que ceux qui s'étaient établis sont obligés de faire un choix, entre repartir ailleurs dans l'espace migratoire ou bien rester. À Dayton, un très grand nombre de mères états-uniennes, élevant seules leurs enfants, sont le témoignage visible de la succession des vagues de travailleurs hispaniques chez La-Z-Boy. Un migrant de 24 ans racontait, avec amertume, la situation d'une collègue à lui, avec qui il entretenait une relation amoureuse, mère de deux enfants, dont l'aîné était le fils d'un père mexicain et la cadette était la fille d'un père salvadorien. Pour les migrants de Peña Roja, comme pour ceux qui sont passés avant eux, Dayton reste un lieu de passage, qui n'a de sens que tant que les dollars s'y gagnent, et quand ils cessent de s'y gagner, ou que leur projet migratoire est terminé, les migrants repartent.

1.2. Tampa, Florida : *contractor*

Dès 2003, les migrants pour lesquels il n'y a pas eu de travail dans les usines comme celles de Dayton et de Cleveland, ou ceux qui ont été tentés de changer de lieu de vie, sont partis chercher ailleurs de nouveaux emplois. Un jeune homme de la vallée a ainsi rencontré en Géorgie un *contractor** qui recrutait des travailleurs pour enfouir la gaine pour les câbles de connexion de haute-technologie, pour le compte de Verizon, la principale entreprise de télécommunications du pays. Une fois le travail terminé, le patron a proposé aux migrants de le suivre dans la région de Tampa où il avait obtenu de nouveaux contrats. C'est ainsi qu'allait se créer celle qui deviendrait la seconde niche migratoire en importance, pour les réseaux de la vallée, et celle par laquelle transiteraient plus d'une centaine de migrants pendant près d'une décennie. Ces migrants allaient devenir le dernier maillon d'une sous-traitance en cascade, par laquelle ils travaillaient pour l'entrepreneur qui installait la gaine pour la compagnie TCS, qui installait l'infrastructure de télécommunication pour Verizon. La *paipa*, comme l'appellent les migrants – mot provenant de l'anglais *pipe* (tuyau) –, consiste à enfouir une gaine de câblage. Les équipes, après avoir éventuellement retiré le gazon, creusent un long fossé de deux coudées de profondeur, jalonné d'espaces plus larges destinés à contenir des

caissons de connexions. Derrière, une autre équipe déroule le long tuyau de la gaine et le raccorde aux caissons. La première équipe revient sur ses pas et comble à nouveau le fossé avant de remettre soigneusement le gazon en veillant à laisser le moins de traces possible. Lorsque des espaces solides recouvrent la surface (trottoirs, accès de voiture, etc.), une équipe mobile perce sous le sol au moyen d'un missile pneumatique pour faire l'orifice dans lequel sera glissée la gaine. Le soin constant pour ces équipes doit être de ne pas toucher à la multitude d'autres tuyaux et de câbles qui se partagent ces couloirs souterrains et qui peuvent contenir du gaz naturel, de l'eau, du courant électrique ou des câblages de haute technologie [Photo 3].

Le *contractor* est un immigrant roumain naturalisé américain, qui a commencé à travailler en tant qu'ouvrier de base dans l'enfouissement des câbles – à l'époque, téléphoniques – et qui a ensuite monté sa propre compagnie formée d'une soixantaine de travailleurs provenant principalement de deux régions du Guatemala (vallée de Peña Roja et région de Jalapa) et du Chiapas. Lui habite dans les quartiers huppés de Bradenton, avec sa femme et ses filles qu'il a fait venir de Roumanie. Il a installé ses travailleurs dans le plus grand parc de mobil-homes de Tampa, le *trailer-park*, situé sur la longue *Hillsborough Avenue* à la sortie vers Sarasota. Les mobil homes sont assez délabrés et présentent des conditions de vie relativement insalubres, et certains migrants décident parfois de louer des appartements plus confortables dans les environs. Au début, les chantiers se trouvaient à Tampa, mais ils se sont éloignés progressivement et en 2011, ils se trouvaient parfois à plusieurs heures de route. En semaine, le contremaître guatémaltèque qui vit avec les migrants dans le *trailer-park* conduit à l'aube les travailleurs pour commencer le chantier à sept heures du matin. Les journées de travail sont d'entre dix ou onze heures, avec une seule pause d'une heure pour le déjeuner. Le travail se fait à l'intempérie, sous le soleil de l'été de Floride, ou dans le gel de l'hiver. Comme à Dayton, les travailleurs gagnent en quelques jours ce que ne gagne pas leur ménage en un mois, voire en une année. Toutefois, le travail est plus instable qu'à Dayton, soumis aux aléas climatiques et aux contrats obtenus par l'entrepreneur.

Photo 3. Journée de travail à Tampa



Cliché AA (2005).

En 2005, la grande majorité des clandestins avait entre 18 et 25 ans, le plus jeune avait 14 ans, le plus âgé 42 ans. Le *trailer-park* regroupe une centaine de mobil-homes où vivent majoritairement des clandestins centraméricains et des États-Uniens de l'*underclass*, noirs pour la plupart.⁷⁸ Ils vivent entre six et dix dans les roulottes, dormant dans les chambres ou les couloirs, le plus souvent, sur des matelas qu'ils enroulent ou empilent le matin. Toutes les roulottes ont un minimum d'eau courante, un système d'égout élémentaire, l'électricité, ainsi qu'un condensateur d'air conditionné. À l'intérieur, les migrants ont souvent disposé une télévision et une chaîne hi-fi dans l'espace commun.

Ce mode d'habitat rudimentaire contraste certes avec celui des riches villas et condominiums des quartiers où ils installent la gaine de câblage, mais il ne représente pas un grand décalage avec les conditions de vie ou de salubrité que connaissent les migrants à Peña Roja. Pendant la semaine, les migrants ne passent que peu de temps chez eux, et c'est le samedi et le dimanche que le *trailer-park* devient vraiment un lieu de vie et de sociabilité [Série photo 9]. Les fins de semaine sont consacrées au repos, à la distraction et aux tâches ménagères. La télévision et les chaînes hispaniques y ont une place primordiale ainsi que la musique mexicaine *norteña*, les jeux de cartes, les matches de football, les virées au

⁷⁸ Les migrants ne font que passer dans ces espaces, contrairement aux populations américaines qui s'y trouvent et qui y vivent souvent toute leur vie. Sur les dynamiques de création de l'*underclass* noire aux États-Unis, à partir de l'exemple spécifique de Chicago, cf. (Massey & Denton, 1993).

supermarché, à la pharmacie-supérette, aux marchés aux puces, ou encore chez des proches. Une partie de la fin de semaine est aussi consacrée aux appels téléphoniques avec les proches au Guatemala ou aux États-Unis. Pour la plupart, le samedi est le jour d'envoi à leur ménage d'une partie du salaire reçu la veille. Pour certains, le samedi est particulièrement animé, et certains dépenseront toute leur paye de la semaine en une soirée, aux jeux de cartes, en alcool, en nourriture ou avec les prostituées. Les migrants expliquent ces comportements par l'épuisement accumulé au cours de la semaine qui se compense dans un défoulement le samedi. D'autres l'expliquent aussi par le fait qu'à Tampa, plus qu'à Dayton, les migrants de la vallée de Peña Roja vivent tous ensemble dans des mobil home voisins, et sont tous dans la même classe d'âge, facilitant les effets de groupe. Les plus prudents interagissent un temps avec les autres, avant de se retirer vers les mobil-homes, pour y voir la télévision, dormir, ou téléphoner.

Série photo 9. Un samedi au *trailer park* de Tampa, matin et soir



Clichés AA (2005).

Pour ces migrants, les interactions de loisir avec les populations locales légales sont relativement rares. Les migrants demeurent dans des espaces de sociabilité en vase clos entre travailleurs masculins clandestins. Pourquoi les femmes – autres que les prostituées – ne sont-elles pas présentes dans leur quotidien ? D'abord, parce que les équipes de Dimitri sont exclusivement masculines, ensuite parce que la fluctuation des contrats n'est pas propice à la stabilité ou à l'intimité, contrairement à Dayton par exemple. De même, leur lieu de vie, au milieu d'une zone industrielle désaffectée de Tampa, se trouve dans un espace moins propice et favorable aux rencontres de proximité comme ce peut être le cas dans les petites villes du Tennessee. Mais de toutes les manières, les migrants ne pensent pas rester à Tampa. Depuis dix ans qu'existe la filière migratoire tampaïse, aucun migrant de Peña Roja ou de la vallée n'a encore décidé de s'y établir. Le travail avec

le contractor roumain reste un lieu de passage, qui draine les migrants vers d'autres endroits aux États-Unis ou de retour vers Peña Roja. Tampa est en quelque sorte un espace partagé où les micro-réseaux de la vallée se connectent et où les migrants de différents réseaux vivent ensemble un moment donné avant de se séparer à nouveau. Mais il existe aussi des niches migratoires plus petites, plus exclusives, qui ne constituent pas de chaîne migratoire à proprement parler, ce sont en quelque sorte des fins de réseau fonctionnant de manière autonome. C'est le cas d'une fratrie de Peña Roja, qui n'est jamais passée par les grands nœuds des réseaux et a travaillé pendant les cinq années de sa migration avec un contractor de Floride, jusqu'à ce que les dégâts de l'ouragan Katrina ne la conduisent à La Nouvelle-Orléans.

1.3. La Nouvelle-Orléans, Louisiane : dans les marges des réseaux

La situation de ces deux frères de Peña Roja est particulière, mais elle montre comment une petite clique peut fonctionner avec une certaine autonomie des grands réseaux de la vallée, tout en y étant connectée. Pourquoi ces deux jeunes frères ont-ils éprouvé le besoin de s'écarter d'emblée des migrants avec qui ils sont pourtant arrivés lors des visas H-2B ? La raison se trouve dans les logiques sociales de Peña Roja qui tracent les lignes de division et de formation des groupes. Mateo, 30 ans, et Artemio, 28, [en 2011] sont les deux fils aînés du pasteur évangélique du village qui célèbre chaque jour la cérémonie religieuse réunissant cinq ménages dans le petit temple qu'il a construit lui-même. Le ménage de leur père participe rarement aux événements publics du village, et préfère se lier aux autres familles évangélistes de la vallée. La particularité la plus frappante de ce ménage est sans doute l'architecture de la maison familiale. Cette construction est faite, comme toutes les maisons de migrants du village, en ciment, est garnie de carrelage et porte un toit plat, mais au lieu d'être un volume quadrangulaire, homogène et régulier, comme la plupart, elle est un encastrement de différents volumes et étages, qui sont en fait trois maisons achevées. C'est en 2003 que les deux jeunes frères, participant ensemble au programme de visas, ont décidé lors de leur deuxième saison, en accord avec leur père, de quitter le système de la plantation et de rejoindre un oncle à eux en Floride. Après un premier temps embauchés au goudronnage des routes, ils ont rencontré, à West Palm Beach, un *contractor* qui

avait une petite équipe de maçonnerie, avec qui ils travailleront pendant quatre ans. L'arrivée dévastatrice de l'ouragan Katrina à La Nouvelle-Orléans, et l'inondation de la ville par le lac Pontchartrain, ont attiré les entrepreneurs désireux de prendre part au marché formidable que représentaient la reconstruction de la ville et les contrats de réparation payés par les assurances. La petite équipe dont faisaient partie les deux frères s'est établie en 2007 dans le quartier de Central-City, avant de s'installer de manière plus durable dans le quartier du Kenner, où une importante communauté hispanique, faite principalement de Centraméricains, s'était subitement formée. Leur patron s'était improvisé spécialiste de la réparation de toitures, du vidage d'encombres, de la découpe d'arbres, etc. Les deux frères ont travaillé de manière continue jusqu'en 2009, jusqu'à ce que la crise financière, le terme des travaux dans les quartiers blancs de la ville, et l'achèvement de leur projet migratoire ne les fassent repartir.

En sept années aux États-Unis, les deux frères ont beaucoup travaillé et très peu dépensé. Ils dépensaient leur argent uniquement dans les nécessités du quotidien : téléphone, habits, nourriture, loyer, électricité. Ils envoyaient chaque semaine une partie de leur paye à leur père qui la mettait sur leur compte en banque dans l'agence bancaire apparue peu après leur départ dans le bas de la vallée de Peña Roja. Les fins de semaine et les jours de repos, ils regardaient la télévision, marchaient en ville, ou faisaient les tâches ménagères. Ils disaient – et leurs cousins de Tampa le confirmaient – avoir mené une vie austère, relativement à l'écart des autres, ne buvant pas, ne pariant pas, et ne participant pas aux engouements collectifs. Certains migrants, les connaissant, expliqueraient même, en tout sérieux, que les deux frères étaient vierges et qu'ils attendaient de se marier avec une femme évangélique de la vallée. Leur comportement, plus retenu que celui d'autres migrants, les faisait se placer volontairement à l'écart des niches migratoires pourvues par d'autres sections des réseaux du village. Ces deux frères faisaient leur migration de leur côté, et à leur manière. Certes, ils rendaient parfois des visites à leurs proches ou leur téléphonaient pour actualiser les relations et les informations, mais en sept ans, ils n'ont pas eu à recourir aux ressources qu'auraient pu leur fournir d'autres branches de leurs réseaux migratoires. L'efficacité de leur migration, dirait plus tard le père, était justement due à leur mise à distance volontaire des réseaux du village.

La relation soudée des deux migrants permettait de maintenir d'autant plus ferme un contrôle mutuel entre frères qui se considéraient comme des amis, et dont la migration participait, de bout en bout, à un projet commun. Ce contrôle réciproque a également contribué à favoriser une bonne relation avec leur employeur. Par une situation extrêmement rare dans la migration clandestine, ces deux frères ne se sont jamais séparés pendant leur course migratoire – le temps s'écoulant entre l'entrée et la sortie de migration – ils ont systématiquement travaillé ensemble, apprenant ensemble, partageant les frais, les réduisant, et se rappelant aussi l'un à l'autre les conseils du père qu'ils avaient intériorisés : cette migration était une bénédiction concédée par Dieu, dont ils devaient savoir prendre soin. Dans la prière du jour de leur départ en 2003, leur père leur a parlé en ces termes : « Vous partez ensemble, et vous reviendrez ensemble » (Carnet de terrain, 2011), et c'est ce qu'ils ont fait. Avec l'argent de leur migration, en accord avec leur père, ils ont acheté des parcelles de café, deux voitures, construit leur maison autour de la maison familiale, restauré le temple protestant, et payé l'éducation secondaire de leurs deux sœurs et de leurs deux frères plus jeunes.

1.4. Peña Roja, Huehuetenango : gérer la longue absence des migrants

À Peña Roja, la vie quotidienne est rythmée par la migration, par ses lentes circulations faites de départs, d'attentes et de retours. Pour les ménages dont ce sont le père ou les enfants qui sont partis, le quotidien est un mélange de répétitions guettant le retour lointain de ceux dont on imagine l'existence, dans les confins de l'espace. La présence de ces absents devient visible avec la réception de l'argent des migrants, ainsi que dans celle d'objets. Cette présence demeure invisible quand ceux qui sont partis cessent de donner des signes de vie à leur ménage. Chaque ménage procède à une gestion différenciée de l'absence en fonction de son histoire et de sa structure générationnelle (Del Rey, 2004 ; Del Rey & Quesnel, 2004). L'absence des hommes implique celle de la principale main d'œuvre du ménage, que ne pourra pas toujours combler l'argent éventuel qui viendra des États-Unis. Dans les ménages où le père migrant a déjà abandonné la famille, la subsistance du ménage repose plus encore sur les fils, comme l'explique la femme divorcée du premier migrant de Peña Roja à avoir abandonné son ménage et à en avoir fondé un autre à Cleveland :

« Je ne veux pas que mon fils parte. J'ai besoin de lui. C'est l'homme de la maison. Et puis il vient d'être embauché pour être l'instituteur de l'école du village. Et s'il part, qui va s'occuper du café ? Oui, il enverra de l'argent, mais il faut quand même faire les travaux, et maintenant il n'y a plus de travailleurs. Avant ils venaient tout seuls, mais maintenant, il faut aller les chercher. Et quand on est une femme, ils ne travaillent pas pareil. Alors sans les travailleurs et sans les hommes de la maison, comment on va faire pour récolter le café ? Parce qu'il y a des travaux qu'une femme ne peut pas faire, et si on ne les fait pas à temps, la récolte risque de se perdre. Tous les hommes sont là-bas, et ceux qui sont revenus ne veulent plus travailler les terres des autres » (Lidia, 39 ans. Carnet de terrain, 2005).⁷⁹

Mais les deux fils de Lidia sont partis malgré tout. Son fils aîné a construit pour elle, en cinq mois, une des plus grandes maisons de migrant de Peña Roja, avec jardinet et arcades. Pourtant, depuis le départ de ses enfants, suivi de celui de ses deux filles dans les bourgades du bas de la vallée, la production de café du ménage a fini par reposer entièrement sur elle, et elle s'est retrouvée profondément esseulée. Elle sait que son mari ne reviendra pas, et elle commence à croire que ses fils ne reviendront pas non plus. Son fils aîné appelle chaque semaine pour prendre de ses nouvelles et pour raconter toutes les anecdotes du nouvel espace qu'il découvre, elle dit parler très peu au cours de ces appels, car pour elle, le rythme de la vie quotidienne à Peña Roja ne change pas tellement, ou du moins, son ménage n'a fait que se vider et d'une certaine manière aussi le village. Trois fois, son fils aîné lui a demandé de retirer trois-mille-cinq-cents dollars du compte en banque où il envoyait son épargne : la première fois pour payer le passeur de son petit frère de 18 ans qui voulait venir le rejoindre à Cleveland, la deuxième fois, pour payer le voyage d'un ami à lui, la troisième fois, pour payer celui de sa petite amie de 23 ans qui est venue le retrouver. Lorsque les hommes partent, les femmes restent pour s'occuper seules des affaires quotidiennes du ménage, des enfants, de la subsistance, devenant de ce que la sociologue guatémaltèque Irene Palma a

⁷⁹ « Yo no quiero que se vaya mi hijo, lo necesito. Es el hombre de la casa. Y a parte le acaban de dar trabajo en la escuela. Y si se va, ¿quién se va a encargar del café? Sí, mandará dinero, pero igual hay que hacer los trabajos, y ahora ya no hay trabajadores. Antes venían solitos, pero ahora hay que ir a buscarlos. Y cuando una es mujer, no trabajan igual. Entonces sin los trabajadores y sin los hombres, ¿cómo vamos a cortar el café? Porque hay trabajos que una como mujer no puede hacer, y si no se hacen a tiempo, la cosecha se pierde. Todos los hombres están allá, y los que volvieron no quieren trabajar la tierra ajena. »

appelé « les veuves blanches », qui attendent le lointain et incertain retour de leur époux et de leurs fils (Palma, 2004) [Photo 4].

Photo 4. Femme de migrant à Peña Roja



Cliché AA (2005).⁸⁰

À Peña Roja, les migrants partent pour trois ou cinq années, ou pour une durée qui ne cesse de s'allonger. Dans certains ménages, les absences de trop longue durée ont engendré des situations d'implosion qui nourrissent les ragots du village, telle femme partie avec un homme en prenant les vingt mille dollars du compte, tel père qui a passé aux États-Unis toute l'enfance de sa fille, et qui, à son retour, apprend que celle-ci a été abusée par un voisin du village. Des faits-divers identiques ont lieu dans tous les lieux, avec ou sans migrants, mais les longues durées de migration les posent dans un temps plus long, plus distendu, dans lequel les acteurs finissent par accuser l'absence des uns, ou la longue attente des autres. Lorsque les hommes de Peña Roja ne partent pas, c'est toujours pour des raisons familiales, ou bien parce qu'ils ont échoué, à la frontière, leurs tentatives de voyages.

Les trois femmes parties vers les États-Unis, en janvier 2011, ont migré chacune pour des raisons familiales et sociales, toutes trois faisant du voyage, vers le lieu où partaient déjà les hommes, la seule issue à une situation de désespoir. Pour la première, ça a été la seule manière de faire tenir son ménage de trois enfants et de recouvrer les dettes contractées par son époux parti aux États-Unis, d'aller le rechercher en refusant qu'il abandonne son ménage pour s'installer avec une autre

⁸⁰ Sur cette photographie, on peut remarquer en arrière-plan le tableau de sécurité de l'entreprise de volaille en Géorgie qu'a envoyé le migrant à sa femme, en guise de présence.

femme, de demeurer plusieurs années en travaillant avec lui pour accumuler l'argent nécessaire pour revenir ensemble au village. Pour les deux autres jeunes femmes parties, la migration a été, au contraire, la seule manière pour elles de fonder leur ménage, loin de ragots, des jugements et des opprobres, qui rendaient insupportable leur vie à Peña Roja. Mais, pour tous ceux qui partent, Peña Roja demeurera pour longtemps le centre identitaire et symbolique de leur pratique migratoire. C'est à un niveau micro-local que se détermine en effet, à partir de l'histoire de chaque individu et de chaque ménage, qui peut entrer dans la mobilité, et qui peut mobiliser les moyens pour partir. Entre Peña Roja et les États-Unis, les membres des réseaux vivent dans deux espaces et dans deux temporalités distinctes, bien qu'indissociables.

2. Circularité migratoire : les forces de gravité de la migration

2.1. La circularité migratoire

Si la migration est une dynamique, c'est parce que les migrants reviennent encore au village. Le départ sans retour engendre seulement un vide démographique, qui peut, le cas échéant, avoir des répercussions à moyen terme sur les autres sphères du social. Ce qui transforme profondément les sociétés comme celles de Peña Roja, ce sont les flux de retour, par lesquels se convertissent les acquis de la migration, qui engendreront à leur tour le départ d'autres migrants désireux de reproduire ces expériences, et qui renverront eux aussi des biens matériels et immatériels à Peña Roja. Les effets retours de la migration se font de deux manières, d'abord par une « présence absente » faite des récits ou des biens que les migrants envoient vers leur lieu d'origine, ensuite par leur retour physique. Les effets retour de la migration engendrent des processus de transformation en cascade, qui agissent sur les dynamiques sociales, culturelles et économiques qui perpétueront la mobilité. Toute migration commence par un mouvement pendulaire entre l'origine et la destination, un mouvement cyclique entre deux espaces, entre deux modes de vie, entre deux manières de travailler. Dans un premier temps, le lieu d'origine est le point d'ancrage depuis lequel « part » et vers lequel « revient » la migration.

On part de Peña Roja parce que la vie quotidienne s'y déroule dans un marché imparfait et que l'on conçoit d'autant plus imparfait qu'on le compare à ce que l'on imagine, ou ce que l'on sait, du marché du travail aux États-Unis. On revient à Peña Roja, parce que c'est le référent identitaire et social de la mobilité. Jorge Bustamante, pionnier des études migratoires au Mexique, désigne par la circularité migratoire le mouvement d'expulsion et d'attraction qui régit toute migration. Les acteurs partent parce que quelque chose les « libère » du lieu d'origine, et qu'un lieu les attire déjà, et les acteurs reviennent de la même manière, parce qu'une force les libère de leur lieu d'immigration en même temps qu'une autre les rappelle vers leur lieu d'origine. Ces forces qui soutiennent et entretiennent la mobilité dans l'espace agissent, selon Bustamante, comme « les forces de gravité de la migration », à la fois à l'échelle de l'histoire de vie des migrants, et à l'échelle du flux, en faisant que les uns partent, alors que les autres reviennent (Bustamante, 1997).

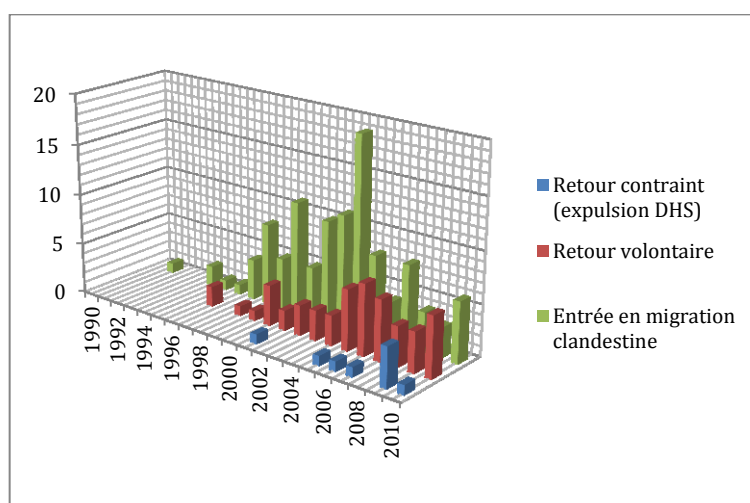
2.2. Partir/revenir

La circularité migratoire est une dynamique de pompage qui insuffle le rythme et la cadence au flux migratoire. La Figure 13, représentant les entrées et les sorties en migration, montre comment les barres en vert, signalant les entrées en migration clandestine, augmentent par saccades, passant des événements isolés de 1991-1996, à une entrée collective en migration entre 1997-2004, avant de chuter jusqu'en 2009, pour recommencer à croître en 2010. Les barres rouges, indiquant les retours volontaires de la migration clandestine, montrent qu'une fois que ceux-ci ont commencé de manière régulière, au début des années 2000, ils se sont maintenus dans des volumes relativement constants entre 2000-2004, pour augmenter à partir de 2005-2007, avant d'amorcer une légère chute en 2008-2009 et augmenter à nouveau en 2010.

La grande vague d'entrée en migration clandestine, facilitée par le programme H-2B, a été la conséquence de la crise du café et de l'abaissement des coûts d'entrée en migration. Les retours de migration se font en moyenne, à Peña Roja, après quatre années, et s'expliquent principalement par l'attraction exercée par le ménage du migrant (appel des membres, désir d'y revenir, etc.). Ces retours s'expliquent aussi par la crise économique que connaissent les États-Unis depuis

2007. À la force de gravité « naturelle » des retours volontaires, il faut ajouter la force « artificielle » des expulsions de migrants par les autorités états-uniennes. Ces expulsions sont la conséquence juridique et administrative d'un délit ou d'une infraction réalisée par les migrants sur le territoire états-unien – et non de saisie à la frontière. Le pic des expulsions a été atteint en 2009, lorsque quatre migrants, chacun de leur côté, ont été saisis par l'ICE, ou remis à eux par les autorités locales. Ces retours forcés sont surreprésentés à Peña Roja, qui connaît neuf expulsions pour cent-onze migrants clandestins, soit 9 % de la population migrante. L'expulsion ne signifie pas cependant la sortie de la circularité migratoire, car sur les neuf expulsés, deux sont repartis en clandestins peu après.

Figure 13. Entrées et sorties en migration clandestine (1991-2010)

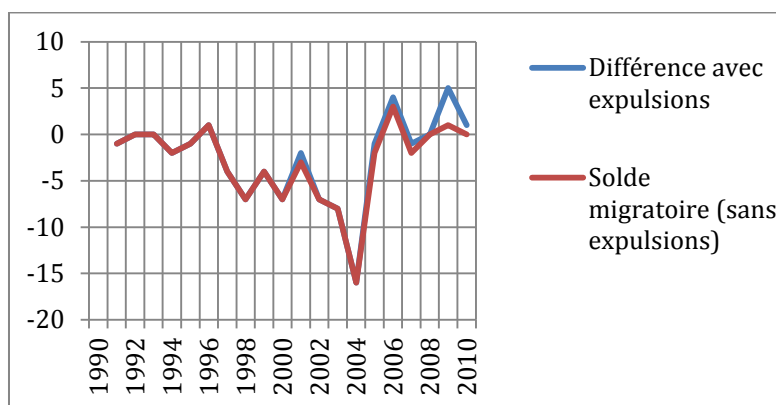


Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

L'évolution du solde migratoire est un indicateur de la circularité migratoire. Le solde migratoire est la différence entre le nombre de départs et le nombre de retours. Dans la Figure 14, le solde migratoire est calculé à partir des entrées en migration clandestine (*mojados* et H-2B restés) et des retours volontaires de migration (ligne rouge). Le solde migratoire formé par les entrées et sorties volontaires de migration, a été négatif en 1991 avec le premier départ, est revenu à zéro dans les deux années suivantes pour descendre à -2, avant de revenir à + 1 en 1996. C'est à partir de 1998-2003, que l'accélération de la dynamique migratoire allait faire chuter le solde, et le maintenir entre -4 et -7, avant de le faire baisser drastiquement en 2004 à -16, pour le faire remonter à -3 l'année suivante et à +3 en 2006, après une décennie de solde négatif. Le solde se nivèlerait par la suite,

plus proche de zéro, revenant à -2 en 2007, à 0 en 2008 (avec 4 départs pour 4 retours), atteindrait +1 en 2009 avant de revenir à 0 en 2010 (avec 6 départs pour 6 retours). Si l'on intègre à ce calcul les retours des expulsés (ligne bleue) on obtient surtout une différence notable pour l'année 2009, où le solde migratoire a été de +5 en 2009, au lieu d'être de +1, si les migrants expulsés – tous des migrants de moins de 25 ans – avaient pu continuer leur projet migratoire et demeurer aux États-Unis.

Figure 14. Évolution du solde migratoire vers les États-Unis (1991-2010)



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

2.3. Repartir : comme une addiction.

Ces allers et ces retours manifestent une réalité qui donne d'autant plus d'élan à la circularité migratoire : la volonté de départ effréné des anciens migrants. C'est une règle quasi générale, que ceux qui sont partis repartiront à nouveau, car ils ne se trouvent plus à l'aise ni dans le lieu d'origine ni dans leur lieu d'immigration, et resteront dans une tension entre les pôles de l'espace migratoire. Pour celui qui est parti et qui a eu l'expérience d'avoir vécu aux États-Unis un mode de vie construit pendant de longues années autour du travail rémunéré, le retour à Peña Roja devient un temps d'attente, de dépense, de dépendance et d'impuissance. Romaido, par exemple, un migrant parti avec visa H-2B est revenu à Peña Roja cinq ans plus tard, heureux de retrouver sa femme, ses trois enfants et la maison qu'il avait fini de construire. En 2005/2006, son ménage a été le plus riche du village, en termes de liquidités, grâce aux plus de 50 000 dollars qu'ils sont parvenus à épargner avec sa femme.

Il avoue n'avoir que peu travaillé la première année, préférant payer des journaliers pour entretenir ses quelques parcelles de café, et passé l'essentiel de sa

journee sous le porche de sa maison, à se reposer et à converser, en jouissant enfin des gains durement gagnés de sa migration en satisfaction différée. C'est l'année suivante, voyant fondre ses économies, qu'il a recommencé à travailler la terre et investi dans de nouveaux caféiers. Les années passant, sa maison a commencé à s'abîmer et à vieillir – à cause en grande partie de la violence et de la longueur de la saison de pluies, et de nouvelles dépenses sont apparues avec la scolarisation secondaire de ses trois enfants. Le niveau de vie faste qu'avait maintenu son ménage avait duré deux années, et leur production de café ne leur permettait pas de réaliser les économies suffisantes pour y revenir. Son propre corps était l'image de cette évolution, il était parti assez maigre, pesant 70 kilos, il était revenu ayant gagné un fort embonpoint pesant quelques 90 kilos, et au fur et à mesure des années à Peña Roja, il a peu à peu retrouvé son poids habituel. Cinq ans après son retour, c'est une certaine préoccupation qui dominait son regard et le portait à envisager le retour aux États-Unis, vers le lieu où se gagne l'argent.

« C'est à dire qu'avec l'économie qu'il y a ici, on ne pourra jamais dire "J'ai dépensé mille quetzals, demain je les restitue". Ici, ce qui est dépensé est dépensé, et l'argent ne revient plus. En revanche, là-bas je sais que j'ai dépensé cinq-cents dollars dans quelque chose, mais la semaine suivante on récupère trois cents et la semaine d'après deux cents, et très vite on récupère les cinq-cents dollars qu'on avait dépensés au début. Par contre ici, les quetzals dépensés, eux, ne reviennent jamais. » (Romaido, 36 ans. Carnet de terrain, 2008).⁸¹

Mais la justification du départ pour gagner de l'argent cache aussi, peut-être de manière inconsciente, l'expérience d'un certain malaise face à l'écoulement du temps à Peña Roja, à la sensation d'improductivité immédiate du travail, et à la trop forte pression communautaire. Pour expliquer ce phénomène, les habitants du village reprennent une expression populaire consacrée : *ya no se halla aquí*, « il ne s'y retrouve plus ici ».

« Moi je pense que ceux qui restent là-bas plus de trois ans ont beaucoup de mal à se réhabituer à vivre ici [à Peña Roja] comme avant. Ils ont pris le vice de partir et *le*

⁸¹ « O sea que por la economía que hay aquí, uno nunca va a poder decir : " gasté mil quetzales, mañana los repongo. " Lo que se gastó, se gastó y el dinero no regresa. En cambio allá uno sabe que gastó quinientos dólares en algo, pero la semana siguiente uno recupera trescientos y la semana de después otros doscientos, y muy rápido se recuperan los quinientos dólares. En cambio aquí, lo que quetzales que uno gasta, no regresan. »

Norte s'est mis dans leur tête. Celui qui est parti et revenu n'attend qu'un prétexte pour repartir, il ne s'y retrouve plus ici. » (Adán, 22 ans. Carnet de terrain, 2005).⁸²

Ces migrants partis et qui repartent encore, sont les « pris au piège » de la circularité migratoire, qui les fait vouloir aller à Peña Roja quand ils sont aux États-Unis, et aux États-Unis quand ils sont à Peña Roja. Quelques-uns sont même dans une sorte d'errance dans l'espace, et ils sont aux yeux du village, l'expression la plus crue de « ceux qui se sont perdus » et de « ceux qui sont tombés dans le vice de la migration ». À 82 ans, Doña Dominga expliquait ainsi les souleries permanentes de son fils de 35 ans, parti et revenu cinq fois, ne cherchant pas d'épouse à Peña Roja, ayant construit sa maison et acheté une voiture au village, mais qui vivait imbibé d'alcool, ne parlant que du Kentucky, et traînant dans les rues. Ces désirs de départ obsessifs, et parfois compulsifs, sont une composante centrale de la circularité migratoire, qui fait que les migrants eux-mêmes sont pris dans une spirale de migration, qui ne cessera que lorsqu'ils auront décidé de s'établir quelque part. Ils sont quatre migrants à Peña Roja à être déjà pris dans cette spirale. Deux sont repartis clandestinement deux fois, totalisant trois migrations, deux sont repartis trois fois, totalisant quatre migrations, et un seul est reparti quatre fois, totalisant cinq migrations.

2.4. Crispation de la circularité migratoire

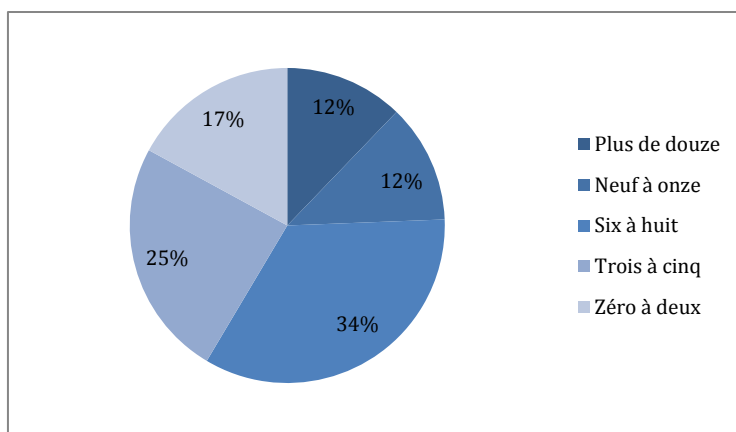
S'il n'y avait pas d'obstacles à la libre circulation des migrants, la plupart des habitants de Peña Roja, en âge et disposition de migrer, seraient dans un mode de mobilité pendulaire, c'est la réponse que donnent à l'unisson les migrants quand on leur demande de décrire leur mode de mobilité idéal. Cependant, le système des frontières de la zone de libre-échange nord-américain (ALENA) dresse sur leur route deux barrages : le premier sur l'ensemble du territoire mexicain, le second sur la frontière sud des États-Unis. Pour contourner les contrôles dans l'espace de passage, les migrants recourent aux services des réseaux de passeurs, dont les tarifs, en constante augmentation, représentent l'équivalent de trois années, à bon prix, des bénéfices de la récolte de café d'un producteur moyen du village. Ces

⁸² « Yo pienso que los que se quedan allá más de tres años, les cuesta mucho hallarse otra vez por aquí como antes. Ya les agarró el vicio de irse y el Norte ya se les metió en la cabeza. El que fue y volvió, solo espera un pretexto para volver a irse, ya no se haya por aquí. »

services tarifés n’offrent cependant aucune certitude quant à la réussite du voyage, la seule garantie étant la possibilité de faire trois tentatives de passage si le migrant est arrêté en cours de route. À ces coûts élevés s’ajoutent les risques du voyage provenant à la fois de la nuée de délinquants qui pullulent sur la route, ainsi que des modes de mobilité dans des milieux naturels ou physiques extrêmes. Les coûts multiples et multiformes du voyage « aller » fondent la mobilité sud-nord dans une logique d’incertitude qui affecte l’ensemble de la circularité. Par un calcul très simple, les migrants considèrent que plus les coûts d’entrée en migration auront été élevés, plus ils décideront de rester longtemps aux États-Unis, pour rembourser d’abord les frais des passeurs (5 000 dollars en 2005 et 7 000 dollars en 2012) mais surtout, pour gagner le plus d’argent possible en un seul séjour.

L’idée d’allonger les durées en migration provient de l’incertitude de pouvoir traverser à nouveau la frontière dans les années à venir. Dans la vallée de Peña Roja, la grande majorité des migrants, au moment du départ, pense partir pour trois ans, mais dans les faits, les durées de séjour s’allongent vers un temps tout aussi incertain et fluctuant. La durée moyenne du premier séjour est de 3,9 ans, et de 4,6 ans celle du deuxième. Sur l’ensemble des migrants se trouvant aux États-Unis en janvier 2011, 73 % y était depuis plus de trois ans, 29 % depuis six ou sept ans, et 25 % depuis plus de huit ans [Figure 15].

Figure 15. Nombre d’années en migration des personnes présentes aux États-Unis (2011)



Élaboration de l’auteur. Source (CPR, 2011).

Ceux qui étaient aux États-Unis depuis plus de huit ans étaient des migrants partis avant l’âge de 25 ans et ayant quasiment tous construit leur maison de terraza à Peña Roja. Cette crispation de la circularité migratoire a eu pour effet d’accélérer la

dynamique migratoire à l'échelle du village. En effet, les longs séjours des uns ont permis les capitalisations d'argent suffisantes pour payer les voyages coûteux des autres. Plus encore, c'est parce qu'ils se sont établis si longtemps aux États-Unis que ceux qui revenaient n'ont plus trouvé leur place dans le village, et ils ont alors songé que leur place était peut-être, finalement, dans leur lieu d'immigration.

3. Processus migratoire: l'avenir passe désormais par l'ailleurs

3.1. La migration est un processus

La circularité migratoire a en fait déclenché un processus démographique, identitaire et social complexe que l'on nomme le processus migratoire. La migration a été décrite comme un processus social et identitaire ayant prise sur le contexte démographique du lieu d'origine.⁸³ Le mouvement des hommes dans l'espace, le maintien du lien au pays d'origine à travers la circulation d'argent, d'objets et d'informations entre les pôles de l'espace migratoire déclenchent une réaction en chaîne, qui fait évoluer la composition, le volume et le comportement du flux migratoire.⁸⁴ La trame de ce processus a été décrite en détail dans de nombreuses études sur les localités rurales d'origine de migrants.⁸⁵ Les premiers à partir sont d'ordinaire de jeunes hommes de la classe d'âge 18-25, qui sont suivis par d'autres membres de la population active masculine, et une fois qu'un nombre important de migrants hommes est établi dans le lieu de destination, les femmes entrent dans la mobilité et sont suivies des enfants quelques années plus tard. Au fil des années et de la circularité migratoire, tous ceux qui le peuvent finissent par partir. Quatre sont les temps de l'évolution d'un flux migratoire : le début,

⁸³ Processus: n.m. **1.** (1865) Ensemble de phénomènes, conçu comme actif et organisé dans le temps. ⇒ évolution. [...] (⇒**spirale**). **2.** Ensemble de phénomènes se déroulant dans le même ordre ; façon de procéder. [...] **3.** Suite ordonnée d'opérations aboutissant à un résultat.

⁸⁴ Le démographe Wilbur Zelinski a été le premier à envisager la mobilité dans l'espace comme un processus. Son modèle de « transition migratoire » s'inspirait directement de celui de la transition démographique, et posait l'évolution de la migration en quatre étapes : la première était celle des sociétés sédentaires pré-modernes qui connaissaient une mobilité quasi nulle ; la deuxième constituait l'amorce de la transition migratoire et voyait les formes de mobilité temporaire s'intensifier ; la troisième renforçait les mécanismes de circulation ; et la quatrième, qui serait caractéristique des sociétés avancées, correspondait à l'intensification des mouvements de circulation temporaire et à une migration résidentielle forte (Zelinski, 1971).

⁸⁵ Pour une analyse bibliographique détaillée des communautés d'origine pour le cas mexicain : cf. (Massey & Durand, 1992 ; Massey, et al., 1994).

l'augmentation, le maintien et le déclin. Ce processus est visible à deux échelles : à l'échelle des ménages et à l'échelle des villages. À l'échelle du ménage, lorsque la migration surgit comme un fait nouveau au sein des familles, ce sont les hommes de la maison qui partent (chef de ménage ou fils). Lorsque c'est le père qui part en premier, il entraîne d'abord ses fils, et lorsque ce sont les fils qui partent en premier, ils feront partir leurs frères, et ensuite seulement leurs proches et amis. Les retours des migrants signifient de nouvelles naissances et la fondation de nouveaux ménages, puis peu à peu, la migration devient « l'axe central de la vie familiale », et le passage obligé de tous les membres du ménage, en s'inscrivant dans le cycle familial (Del Rey, 2004). Avec le temps, les immigrants commenceront à avoir des enfants sur le sol du pays d'immigration, et cela coïncidera avec les arrivées des jeunes enfants qui avaient été laissés dans le pays d'origine.

À l'échelle des villages, la migration commence par les ménages des niveaux de revenus intermédiaires ou aisés, qui disposent des ressources à engager et à risquer dans la mobilité. Le départ est d'abord conçu comme une aventure par les premiers migrants, mais il devient ensuite une norme sociale. Peu à peu, les coûts relatifs de la migration diminuent en devenant accessibles à l'ensemble de la population, sans réelle distinction de niveau de revenu, grâce aux réseaux sociaux et au capital social. Enfin, dans ses dernières phases, le flux finit par être composé des populations les plus pauvres, qui entrent dans la mobilité sur le tard, avant que le flux ne commence à décroître, ayant finalement déplacé la population active et les nouvelles générations dans le lieu de destination. Trois expressions populaires dans les régions historiques des migrations mexicaines résument cette évolution : lorsque le processus migratoire est à ses débuts, « les femmes pleurent parce que les hommes partent vers le nord » et lorsqu'il se normalise, « elles pleurent quand ils ne partent pas » (Alarcón, 1992). Le processus se consolide lorsque les femmes et les enfants entrent aussi dans la mobilité, et lorsque tous sont partis, « les vieux ont rempli le village » – *el rancho se llenó de viejos*, le flux est tari et le processus est achevé (Mestries, 2002).

Ce qui rend possible l'accomplissement du processus migratoire est ce qui a été décrit comme la causalité accumulative des migrations. La causalité accumulative

signifie que les décisions et la pratique des premiers migrants engendrent la décision et la pratique des suivants. La migration est causalité, parce que l'action réalisée à un moment par un acteur aura des répercussions sur le déroulement ultérieur des migrations, dans la sélectivité des personnes et dans l'évolution du flux. La pratique migratoire est accumulative, parce que le capital social s'accumule dans l'espace et dans le temps, permettant de partir à un nombre de migrants toujours plus important et toujours plus diversifié. La migration est accumulative, parce que chaque acte de migration modifie le contexte dans lequel sont réalisées les décisions migratoires à venir, rendant la migration évidente, et possible, pour le plus grand nombre, accroissant ainsi la possibilité d'un mouvement d'autant plus intense (Massey, 1990 ; Massey, et al., 2009).

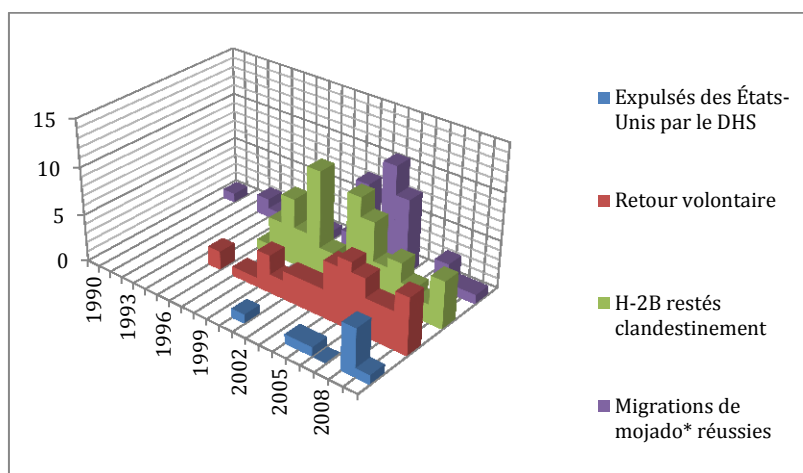
3.2. La trame du processus migratoire de Peña Roja

Le degré de féminisation du flux migratoire est un indicateur clé de l'évolution de ce processus. À Peña Roja, la prépondérance des migrations masculines à 97 %, indique que le processus migratoire est encore dans ses premières phases, mais l'entrée en migration de trois femmes, depuis 2002, exprime qu'il est déjà en mutations. La dynamique migratoire se déroule à Peña Roja de manière accélérée, si on la compare à celle qui a été identifiée dans certains villages du Mexique rural. À Guadalupe, par exemple, dans le Michoacán, les femmes ont commencé à partir dans les années 1955, soit quinze ans après les hommes, mais dès qu'elles sont entrées en mobilité, elles ont dominé le flux jusqu'à ce que leurs villages finissent par se vider pendant deux décennies (Massey, et al., 1994). À Peña Roja, c'est quatre ans après la généralisation de la migration dans le village que quelques femmes ont décidé d'entrer d'elles-mêmes en mobilité.

LaErreur ! Référence non valide pour un signet. Figure 16 montre la cadence et la forme particulière de la dynamique migratoire du village. Le processus a commencé avec les migrations pionnières du début des années 1990 (bosses en violet avant 2000), mais c'est lorsque la possibilité de migrer à bas coût s'est présentée avec le programme H-2B, que les entrées en migration clandestine sont devenues plus importantes (bosses en bleu marine). Ces départs massifs à l'échelle de la vallée ont permis, entre 1998 et 2000, l'accumulation des capitaux nécessaires pour prendre en charge la mobilité des migrants qui ne pouvaient pas

participer au programme de visas (bosses en violet après 2000). En 2000-2010, le programme de visas et la migration avec passeur ont été les deux manières d'entrer aux États-Unis. À partir de 2010, il n'est plus resté que celle des passeurs. Ces deux routes migratoires ont permis, en une décennie, le départ de segments entiers dans les tranches d'âge de la population masculine active. Depuis 2004, un nombre croissant de migrants a commencé à revenir parce que la situation aux États-Unis a commencé à être jugée défavorable (bosses en vert), ou parce qu'ils ont été expulsés (bosses en rouge).

Figure 16. Évolution du processus migratoire à Peña Roja (1991-2010)



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).

3.3. Vers l'institutionnalisation de la pratique migratoire

La migration est progressivement devenue banale à Peña Roja. Pour les hommes et peu à peu aussi pour les femmes, les États-Unis ont fini par représenter l'espace du possible et du nécessaire. Si la migration s'ancre à ce point dans les pratiques et les représentations, c'est parce qu'elle est douée d'une dynamique institutionnelle. La migration est un processus relativement autonome qui s'enclasse dans les structures sociales et économiques des sociétés locales. L'autonomie relative du processus explique que, dès son apparition, se crée un ensemble de normes, de pratiques et de valeurs partagées sur lesquelles repose la mobilité des acteurs. L'institution migratoire crée « des manières de faire, de sentir et de penser, cristallisées, à peu près constantes et distinctives d'un groupe social donné » (Boudon, et al., 1998). Pour fonctionner et subsister, toute institution doit obtenir un consentement de la part des acteurs qui connaissent et reconnaissent les répertoires et les symboles utilisés par un collectif, en fonction des rôles et des

positions de chacun. Peu à peu, la dynamique institutionnelle finit par créer un habitus⁸⁶ :

« L'institution tend à imposer un système de dispositions durable, un habitus acquis par apprentissage qui modèle les modes de perception, de jugement et d'action. Mais elle doit aussi procurer une motivation suffisante par des gratifications ressenties comme satisfaisantes et/ou par des représentations idéologiques affectivement positives. » (Akoun & Ansart, 1999: 287).

Comprise en tant qu'institution et habitus, la pratique migratoire semble alors profondément régie par des mécanismes de contrôle, de règles et de valeurs que les acteurs doivent intégrer et respecter, afin de pouvoir participer à la mobilité. Et « l'espace » où s'opère cette institutionnalisation c'est d'abord celui des réseaux sociaux, comme l'ont montré Christophe Guilmoto et Frédéric Sandron :

« Le réseau migratoire est une institution sociale très puissante qui est le support le plus solide pour maintenir les flux migratoires. Le maintien des flux migratoires permet la permanence de l'institution migratoire qui trouve justement dans le réseau le "support institutionnel privilégié". » (Guilmoto & Sandron, 2000: 120).

Les liens sociaux entre acteurs en réseau permettent à la mobilité de se réaliser et de se perpétuer dans l'espace et dans le temps, pour dépendre un groupe social de son terreau d'origine et l'établir peu à peu dans un autre.

3.4. Processus migratoire et contexte historique

Le réseau – ou l'action en réseau – est l'institution sociale qui permet d'entrer, de demeurer et de sortir de migration. C'est aussi à l'échelle du village, que l'institution migratoire déroule le processus, depuis l'origine du flux jusqu'à son tarissement. Les institutions ont une durée dans le temps, et elles se maintiennent tant qu'elles font sens pour les acteurs ou qu'elles remplissent une fonction spécifique (Boudon, et al., 1998 ; Boudon & Bourricaud, 2004). La fonction élémentaire de l'institution migratoire est de pouvoir faire partir et revenir les migrants et leurs biens, entre le lieu d'origine et les lieux de destination. Mais chaque institution s'accomplit dans un moment historique qui contribue à lui donner une forme spécifique. Migrer aujourd'hui de Peña Roja vers les États-Unis,

⁸⁶ L'habitus, défini par Pierre Bourdieu est un « ensemble de manières de faire, de penser et d'agir qui forment un système, structures structurées destinées à fonctionner comme des structures structurantes » (Bourdieu, 1984: 136).

n'a ni les mêmes implications, ni les mêmes coûts, ni les mêmes routes, qu'une génération plus tôt. Migrer aujourd'hui, c'est migrer dans une ère d'accélération des échanges, des interconnexions et des interdépendances à l'échelle globale, et de renforcement des frontières pour les populations pauvres. La trame générale du processus migratoire a été formalisée principalement à partir de l'observation des migrations de travail vers les États-Unis dans les communautés rurales du nord-ouest du Mexique. Mais il est vraisemblable que la forme que prendra ce processus s'adaptera et présentera des variantes avec celui qui se déroulera dans les milieux urbains, ou dans des espaces migratoires plus complexes – comme c'est le cas par exemple des migrations lointaines à haut risque. Le processus migratoire est une trame idéal-typique qui permet de souligner les différences et les variantes, dans le temps et dans l'espace. Ce n'est pas un modèle systématique et homogène, il est davantage une dynamique historique évolutive qui se déclinera de manières particulières, en fonction des réalités locales et de la facilité ou de la difficulté de la mobilité dans l'espace. Et ces processus se font dans et par les réseaux sociaux, à la fois « cadres et supports de la mobilité » (Guilmoto & Sandron, 2000: 120).

4. L'action en réseau, support et dynamique de la mobilité clandestine

4.1. Le capital social et le réseau

Si la migration est possible, c'est grâce au lien social qui forme un réseau de liens entre les personnes dispersées dans l'espace migratoire. Ces réseaux de liens permettent, aux uns et aux autres, de mobiliser les ressources à leur disposition pour partir, rester, revenir et repartir, ou pour faire partir, faire rester, faire revenir et faire repartir. La migration, conçue comme ce quadruple mouvement, est une action collective par laquelle se créent, se recréent et se convertissent les ressources pour se mouvoir dans l'espace. La première de ces ressources est celle que les sciences sociales désignent par capital social, à partir d'un glissement conceptuel des usages économiques qui font du capital un bien accumulé pouvant se convertir en d'autres biens. C'est dans les travaux de Pierre Bourdieu que la notion de capital social a connu son plus grand essor, en désignant les ressources que procuraient – ou non – les relations sociales :

« [Le capital social est] l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un *réseau durable de relations* plus ou moins institutionnalisées

d'interconnaissance et d'interreconnaissance ; ou, en d'autres termes, à *l'appartenance à un groupe* comme ensemble d'agents⁸⁷ qui ne sont pas seulement dotés de propriétés communes (susceptibles d'être perçues par les observateurs, par les autres ou par eux-mêmes), mais sont aussi unis par des *liaisons* permanentes et utiles. Ces liaisons sont irréductibles aux relations objectives de proximité dans l'espace physique (géographique) ou même dans l'espace économique et social parce qu'elles sont fondées sur des échanges inséparablement matériels et symboliques dont l'instauration et la perpétuation supposent la reconnaissance de cette proximité. Le volume du capital social que possède un agent particulier dépend donc de l'étendue du réseau des liaisons qu'il peut effectivement mobiliser, et du volume de capital (économique, culturel ou symbolique) possédé en propre par chacun de ceux auxquels il est lié. » (Bourdieu, 1980b: 2).

Le capital social permet de comprendre et d'analyser les effets sociaux, les actions des relations, et de manière générale, la dynamique du lien social dans l'action. Les liens entre les membres d'un collectif génèrent le capital social qui peut être mobilisé et entretenu dans les activités sociales et dans des actions matérielles ou immatérielles. Chaque acteur accède à certaines ressources et à certains niveaux de ressources en fonction de sa sociabilité, de ses réseaux, et de la position qu'il occupe dans ceux-ci. Le fonctionnement en réseau rend possible la migration par-delà les contextes économiques nationaux et internationaux en posant l'action à une échelle transnationale et en liant des espaces locaux (Portes, 1995). Le réseau est au fond le collectif formé par la réponse à une double question : « qui puis-je aider, qui peut m'aider ». Toute activité sociale fonctionne par les dynamiques du capital social et des réseaux sociaux, mais dans les contextes d'incertitude économique et sociale, ou d'illégalité, ce sont elles qui structurent la vie quotidienne des acteurs.

Les théories des nouvelles économies de la migration de travail partent du principe que la défaillance du marché des pays en développement oblige les

⁸⁷ Pierre Bourdieu utilise, dans ses travaux, le terme d'agents (forme passive) pour souligner la détermination qui s'impose aux individus en société agissant en ayant incorporé des schèmes comportementaux et des représentations qu'ils reproduisent dans leurs pratiques. Nous faisons le choix, dans cette thèse, de garder le terme plus classique d'acteur (forme active), en l'intégrant toutefois dans ces « structures de détermination et de reproduction sociale », mais en insistant néanmoins sur la capacité d'action développée en propre par les individus pour transformer ces déterminants, ce que tend à voiler parfois une approche trop stricte ou littérale de la notion d'agent. C'est cette perspective, couplant acteur et capital social, qu'adoptent les travaux du MAUSS (Caillé, 2006).

acteurs à dépendre complètement de leurs réseaux sociaux pour « pallier l'incertitude qui régit les transactions de la vie quotidienne » (Guilmoto & Sandron, 2000). Ces approches se sont posées en contrepoint des approches néoclassiques de la migration qui faisaient des migrants des acteurs recherchant à maximiser rationnellement la portée et le sens de leur action. Or, la migration n'est pas une action rationnelle, et la pratique migratoire n'est pas un calcul strictement individuel : la migration est une action qui engage nécessairement un groupe social et qui a lieu dans un contexte au sein duquel, et depuis lequel, se génère et se réalise la migration (Stark & Bloom, 1985 ; Massey & Espinosa, 1997 ; Guilmoto & Sandron, 2000 ; Palloni, et al., 2001 ; Massey, et al., 2009). L'action en réseau de migrants est, en ce sens, la mise en commun de certaines ressources, qui circulent entre des acteurs membres d'un collectif reliés par des liens de réciprocité. C'est cette réciprocité entre acteurs agissant en réseau qui fonde la cohésion, le sens et l'efficacité de l'action (Durand, 1986 ; Caillé, 2006 ; Lazega, 2006). La réciprocité est en quelque sorte la racine du lien social, qui assure la performance de l'action collective.

Les réseaux migratoires forment alors un « complexe, silencieux et efficace système de soutiens » (Durand, 1986: 63) qui repose sur le respect de certaines règles de réciprocité, qui dans les études migratoires ont été condensées dans la formule « le contrat migratoire » (Durand, 1986 ; Guilmoto & Sandron, 2003). Ce contrat tacite engage le migrant ayant réussi son voyage et ayant obtenu un emploi, à envoyer de l'argent vers son ménage d'origine, mais aussi à aider les candidats à la migration à hauteur de ses moyens. Celui qui décide de ne pas les respecter sera exclu, progressivement, des réseaux, les membres du groupe cesseront de le soutenir, et il deviendra peu à peu une sorte de banni du groupe, et son ménage cessera de veiller sur ses intérêts. La grande majorité des migrants accepte cependant de jouer ces règles du jeu, car elles sont relativement acceptables pour tous. En effet, ce contrat n'exige du migrant qu'un lien minimum avec le lieu d'origine, exprimé surtout en argent envoyé au ménage, et dans la mise à disposition des ressources nécessaires à la mobilité des autres membres du réseau. Ce contrat est un engagement de réciprocité, et en aucun cas une injonction morale à se comporter avec probité ou mesure dans le lieu d'immigration.

Les migrants qui choisissent une satisfaction immédiate en adoptant un mode de vie dépensier, et souvent excessif, ne sont en aucune manière exclus des réseaux, tant qu'ils restent un maillon actif de la dynamique migratoire. De même, les plus prudents qui se fondent sur une satisfaction différée, et vivent la plupart du temps dans un certain retrait par rapport aux autres migrants et dans une relative austérité, continuent à être des membres actifs de leurs réseaux, tant qu'ils sont prêts à soutenir d'autres migrants à repartir. C'est l'entretien du lien qui permet l'efficacité du capital social et de l'action en réseau, en constante expansion et adaptation.

4.2. Révéler le réseau dans l'action : la parentèle de Don Perfecto

4.2.1. Le ménage d'Anastasio

Pour illustrer le fonctionnement des réseaux, on prendra ici l'exemple d'un ménage de Peña Roja qui est au cœur de la dynamique migratoire dans le village. Comprendre l'efficacité des réseaux sociaux oblige le chercheur à les désagréger en fonction de leur nature et de leur valeur, puis à les reconstruire pour les formaliser dans le cadre d'une action concrète. L'approche des réseaux dits-complets, ou approche néo-structurale, est idéale pour saisir la circulation et l'efficacité de l'action collective en réseau.⁸⁸ Cette approche consiste à formaliser, à posteriori, un groupe social délimité par une action spécifique afin de voir comment circule le capital social entre les acteurs, et sous quelles modalités. La notion de réseau complet ne doit cependant pas faire croire à une illusoire finitude ou complétude du réseau, dont la caractéristique est justement de ne pas avoir de limite (Mercklé, 2004 ; Lazega, 2006).

L'enquête ethnographique permet, de manière privilégiée, de décrire concrètement ces circulations, car elle permet de voir, à l'échelle des acteurs et des ménages, quels sont les liens mobilisés, quels liens ne le sont pas, et comprendre à la fois la circulation et l'efficacité du capital social au sein d'un collectif. La famille en général, et le ménage en particulier, sont la première ressource à disposition des migrants, qui ne disposent pas en grande quantité, en règle générale, des autres formes de capitaux économiques, culturels ou humains, qui pourraient, le

⁸⁸ Pour une analyse des réseaux dans l'approche néo-structurale cf. (Lazega, 2006 ; 2007).

cas échéant, faciliter leur migration. Dans les formes de parenté moderne, la famille n'est pas un groupe qui contraint de l'extérieur, mais bien un groupe qui soutient de l'intérieur, tout en laissant à chacun une relative liberté d'action (Zonabend, 1986). Les sociétés rurales comme celles de Peña Roja sont un exemple très clair de cette forme de parenté.

En 2010, le ménage d'Anastasio était composé du chef de famille, gérant de la coopérative de café et sorte de notable du village, d'Aura, sa troisième femme, de ses trois fils migrants, issus de son premier mariage, de son dernier-né, issu du troisième mariage, ainsi que de sa belle-fille et du fils de celle-ci – épouse et fils d'un de ses enfants migrants. Les trois filles d'Anastasio, âgées entre 19 et 28 ans, sont parties les unes après les autres, pour fonder leur nouveau ménage, la première, plus bas dans la vallée, la deuxième, dans une ville de l'autre côté de la cordillère des Cuchumatanes, la troisième dans les bourgs urbains de la frontière. Le deuxième fils, Wiliam (né en 1986), est parti le premier aux États-Unis, en 2004, avec le programme H-2B, et il s'est enfui de la plantation dès la première année pour rejoindre un oncle paternel à Dayton. Huit mois plus tard, il a fait venir, avec passeurs, son frère aîné Merlín (né en 1985), puis à nouveau huit mois plus tard, il a fait venir – toujours avec passeur – son frère cadet Arcadio (né en 1988). Wiliam est revenu de manière précipitée à Peña Roja en 2008, pour fuir la justice du Tennessee qui l'accusait de détournement de mineure, et dès son retour, il s'est mis en concubinage avec une jeune fille, a eu un enfant, puis il est reparti en clandestin en 2010, cette fois avec passeur. Arcadio a été expulsé en 2010 par les agents de l'ICE, après une arrestation par la police du comté de Tampa, pour conduite en état d'ivresse, et à son retour, il a construit sa maison. Merlín est revenu de son plein gré en 2011, après sept années en migration, pour fonder son ménage dans la maison qu'il avait fait construire dans le centre du village, et il s'était inscrit à l'université dans le bas de la vallée. Les trois frères ont des personnalités très différentes, qui se révèlent dans la manière dont ils ont vécu et mené leur migration. Les frères plus jeunes voient plutôt Merlín comme un grand frère moralisateur, et celui-ci désapprouve le comportement de ses deux frères cadets. Par l'expérience des trois fils, ainsi que par les liens avec les oncles paternels, le ménage d'Anastasio fait partie d'une des branches des réseaux

migratoires les plus expérimentés de la vallée, structurée autour de la parentèle du grand-père des migrants, Don Perfecto.

4.2.2. Partir et arriver

La première condition de la migration est la possibilité de partir, et ensuite, de réussir le voyage à l'aller. Le non-respect du contrat H-2B par les uns a eu pour effet d'exclure les autres – ou eux-mêmes – de la possibilité de participer au programme, du fait des restrictions imposées par l'intermédiaire Don Irineo et par l'ambassade états-unienne. Ainsi, chacun à leur tour, les trois fils d'Anastasio, mais aussi ses frères à lui, ou encore la multitude de ses neveux, ont donc dû partir – pour un premier voyage ou un énième, en payant les passeurs, à hauteur de 5 000 ou 7 000 dollars, en fonction des années. Le prix des passeurs représentait, en 2005, le bénéfice brut de deux années de récolte de café du ménage d'Anastasio, et s'il était difficilement concevable de l'obtenir à l'échelle locale du village, cela devenait possible à l'échelle transnationale, en mobilisant les liens avec les proches membres des réseaux. Comment les migrants mobilisent-ils leurs liens ? Par la parole, tout simplement. L'exemple de Josefo (né en 1969), jeune frère d'Anastasio, est éclairant à cet égard. En 2005, voulant partir pour un deuxième séjour aux États-Unis, il s'est mis d'accord avec Arcadio et avec un voisin, pour contacter un passeur qui leur demandait 5 000 dollars à chacun. Josefo disposait uniquement de 700 dollars, et c'est à l'issue du premier rendez-vous avec le passeur, deux semaines avant le départ, qu'il a demandé l'aide de ses neveux aux États-Unis, au détour d'une conversation triviale avec Arcadio :

« Ma femme ne voudra pas que je prenne l'argent de nos économies ni que je mette nos terres en gage. Mais moi je ne me défile pas. Je vais voir comment je vais faire, mais je vais partir.

– Demande à Jacinto [le frère de Josefo aux États-Unis].

– Je vais lui demander. Mais s'il ne peut pas, tes frères pourraient m'aider ?

– Oui. On va voir. »⁸⁹

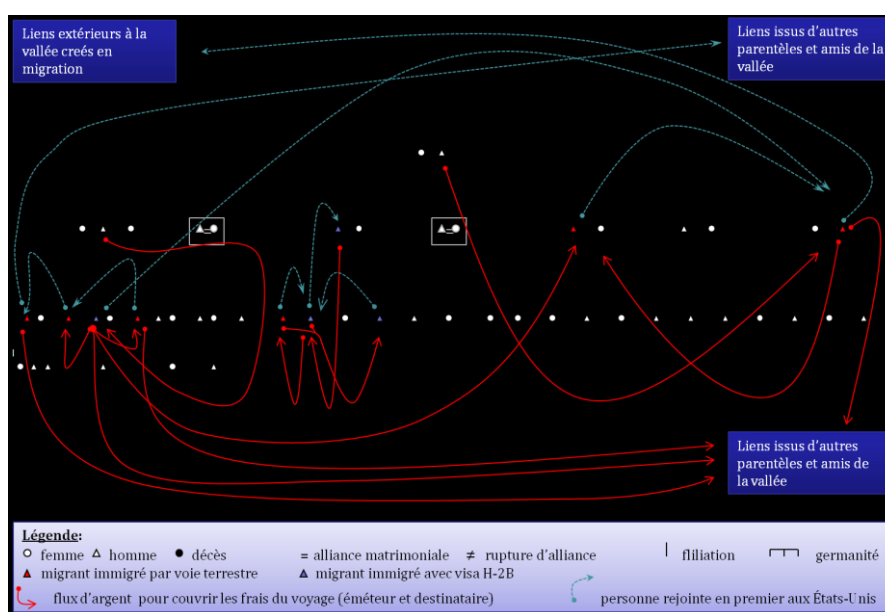
⁸⁹ « Josefo : Mi mujer no va a querer que tome de los ahorros, ni que empeñe la tierra. Pero yo ya no me desanimo. Voy a ver cómo le hago pero me voy. – Arcadio: Pídele a Jacinto. – J : Le voy a pedir, pues. Pero si no puede, ¿será que tus hermanos me ayudan? – A : Sí, a ver. [...] [À son frère Wiliam, un peu plus tard] – Arcadio : Llámale a Jacinto para que le pase el dinero à Josefo. – Wiliam : OK. Pero si Jacinto no puede, ahí lo agarran de mis ahorros. »

Quelques heures après cette conversation, Arcadio a appelé son frère Wiliam pour organiser le premier paiement de son voyage à lui, et c'est en fin de conversation qu'il lui a fait part de la requête de leur oncle :

« Wiliam, appelle Jacinto pour qu'il envoie l'argent à Josefo.
 – OK. Mais si Jacinto ne peut pas, prenez-le de mes économies. »
 (Carnet de terrain, Peña Roja, 2005).

Jacinto n'a pas prêté à Josefo, car il comptait revenir à Peña Roja à peine deux mois plus tard, après cinq années en migration. Il était plus sensé que ce soient les neveux, en début de migration et en pleine constitution de leur épargne, qui aident leur oncle à partir, plutôt que le frère qui se trouvait en toute fin de course migratoire. Pour comprendre la circulation du capital social au sein du réseau, il faut se placer à l'échelle de la parentèle, et voir comment les uns envoient de l'argent aux autres, pour payer les passeurs, et comment les uns accueillent les autres aux États-Unis au moment de leur arrivée [Figure 17].

Figure 17. Conversion du capital social au sein de la parentèle de Don Perfecto



Élaboration de l'auteur à partir des enquêtes de terrain, 2005-2010.

Les ressources économiques pour payer l'entrée en migration des enfants d'Anastasio (ménage situé à l'extrême gauche du diagramme), ont été obtenues à l'intérieur du ménage, d'abord par un paiement du chef de ménage, ensuite par deux paiements des frères migrants (flèches rouges). Les ressources pour que le premier migrant s'établisse à l'arrivée ont été fournies par un lien avunculaire, qui

a permis ensuite que le neveu puisse recevoir son frère aîné, puis que celui-ci accueille son frère cadet. Cette figure montre comment la migration accumule progressivement le capital social qui devient disponible au sein de la parentèle. Le premier migrant à être parti dans le graphique, mais aussi dans le village, est Jacinto, situé à l'extrême droite du diagramme. Celui-ci a bénéficié, au moment de son premier départ, du soutien économique de son père, et il a dû ensuite travailler en captivité, plusieurs mois aux États-Unis, pour rembourser le passeur, avant de partir librement vers la Floride et la Géorgie. Son expérience et son apprentissage ont fait de lui un point central du réseau de la parentèle, ainsi que de ceux de la vallée, une sorte de tête de pont de réseau, qui a facilité l'accumulation de capital au sein des ménages, leur permettant ensuite de fonctionner de manière relativement autonome.

Les circulations d'argent au sein de la parentèle ne sont pas des prêts à proprement parler, et à Peña Roja, il n'a pas été trouvé de situation où le prêt implique des intérêts financiers ou fasse l'objet d'un contrat écrit. Ces prêts sont des engagements les uns envers les autres qui impliquent une réciprocité. La réciprocité première sera de rendre la somme avancée, mais si le migrant n'en a pas les moyens, il la rendra sous une autre forme. Dans cette figure, à une exception près, tous les migrants ont pu rendre l'argent à celui qui le leur avait prêté. Celui qui n'a pas pu, parce qu'il a échoué par trois fois ses tentatives de passage au Mexique, est retourné à Peña Roja où il s'est reconverti en maçon pour construire les maisons de migrants. Quand on demande au neveu de Josefo qui lui avait prêté les 1 800 dollars du premier paiement au passeur, s'il compte encore sur cet argent, celui-ci répond, une fois revenu à Peña Roja et trois ans après le prêt : « il m'aidera quand il pourra, avec ce qu'il a » (Carnet de terrain, 2008). Josefo a payé sa dette en construisant la terraza de son neveu, non pas dans une logique de paiement en nature, mais dans une logique de contrepartie et de réciprocité. Pourtant, William avait expressément besoin d'argent, il a épuisé très vite la petite épargne qu'il avait ramenée des États-Unis, il s'est marié et a eu un enfant, et quand les besoins ont été trop pressants, il est reparti vers le nord. La Figure 17 montre également les contours de l'action en réseau. On distingue clairement l'isolement du ménage du second fils de Don Perfecto, qui s'explique pour des raisons de distanciations locales liées à des histoires de famille et des

différents religieux. Ce ménage est en fait celui du pasteur évangélique, dont l'expérience migratoire des deux fils à La Nouvelle-Orléans a été décrite plus haut dans ce chapitre.

4.2.3. *Trouver du travail*

Les étapes déterminantes de la réussite de la migration sont au nombre de trois : la traversée de l'espace, l'arrivée dans le lieu d'immigration, et l'obtention d'un emploi. Pourtant, c'est la troisième étape, uniquement, qui permet aux migrants de commencer à puiser « les bienfaits » de la migration, mesurables en termes de dollars gagnés :

« [On trouve du travail] grâce à la famille. Ce sont eux qui vous disent “à tel endroit ils cherchent quelqu'un” ou bien “je vais être attentif pour voir qui recrute”. » (Walter, 36 ans. Entretien, 2005).⁹⁰

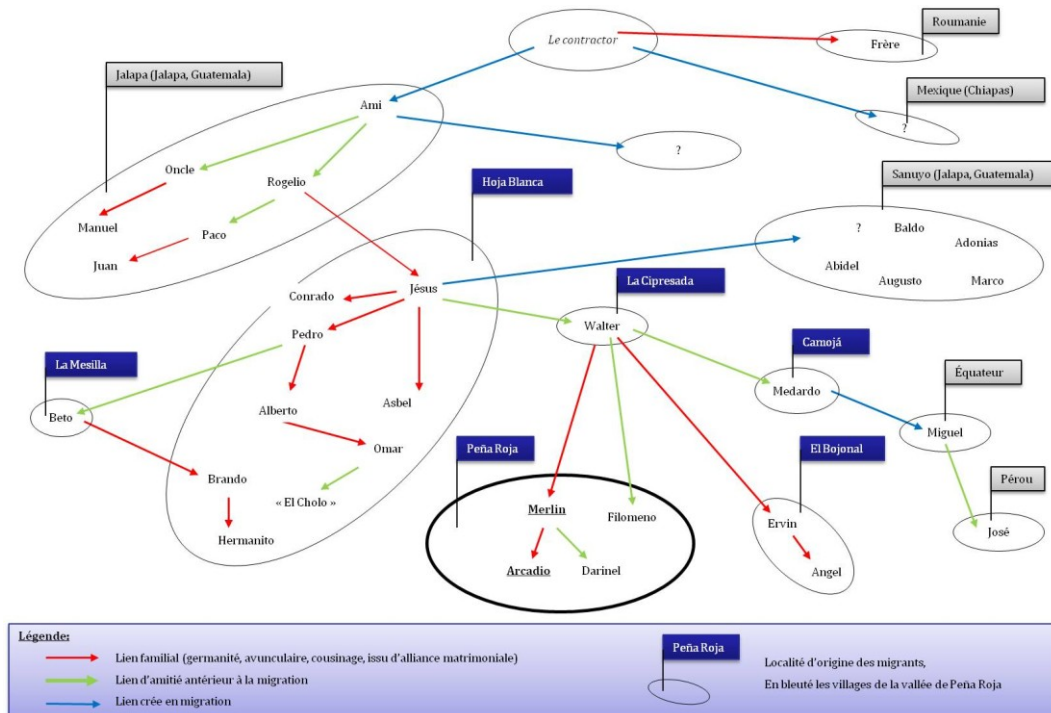
L'action en réseau canalise les migrants vers les niches migratoires, au fur et à mesure de leur arrivée. Les enfants d'Anastasio sont passés tous les trois, à un moment donné de leur migration, par la niche migratoire de Tampa que nous avons décrite plus haut. C'est là, un dimanche après-midi, que Merlín a reconstitué, dans un dessin, la chaîne humaine par laquelle était venue – à l'époque – une trentaine de travailleurs de la vallée, auprès du *contractor* roumain, Dimitri, pour qui tous travaillaient. Dans cet effort de formalisation des liens, Merlín a demandé aux migrants concernés – quand il ne le savait pas – de préciser la nature du lien qui l'avait porté à Tampa, avec Dimitri, tantôt un lien familial, tantôt un lien d'amitié antérieur à la migration, tantôt un lien créé en migration [Figure 18]. Soulignons que ces liens ne sont pas nécessairement ceux qui ont payé le voyage clandestin des migrants, ce sont ceux qui leur ont permis de trouver un travail dans les équipes d'enfouissement de la gaine de câblage. Certains des migrants représentés dans le diagramme ne se trouvaient plus à Tampa en 2005, certains étaient retournés au Guatemala, d'autres étaient partis travailler ailleurs.

Le diagramme dessiné par Merlín révèle à quel point les réseaux fonctionnent par des liens signifiants inscrits dans un espace géographique clairement circonscrit. En effet, la majorité des travailleurs provient de deux régions du Guatemala : la

⁹⁰ « [Se consigue trabajo] gracias a la familia. Son ellos que le dicen a uno “en tal lugar buscan a alguien” o “voy a estar al pendiente a ver quién necesita a alguien”. »

vallée de Peña Roja représentée par six villages (Hoja Blanca, El Chalún, El Bojonal, Peña Roja, La Mesilla, Camojá), et la région de Jalapa (la ville et Sanyuyo). À ceux-là s'ajoutent des migrants du Chiapas, un Équatorien et un Péruvien. Merlín et son frère se sont retrouvés auprès de Dimitri parce qu'ils y ont été appelés par leur beau-frère Wilson (mari de leur sœur aînée), qui est lui-même venu par un lien d'amitié avec un migrant d'une vallée voisine, qui lui-même était venu grâce à son beau-frère originaire de Jalapa, lui-même invité par un ami de son village qui avait rencontré Dimitri sur un *corner* dans l'État du Kansas. En d'autres termes, Dimitri avait recruté dans la rue un travailleur de Jalapa, et depuis, par effet de chaîne, celui-ci avait fait venir d'autres travailleurs qui allaient en faire venir d'autres à leur tour, déroulant la dynamique migratoire du lien social.

Figure 18. La chaîne migratoire : recommandations des travailleurs à Tampa (2005)



Reconstitution d'un dessin de Merlín. Source (Aragon, 2008).

Lorsque Dimitri s'est mis à son compte à la fin des années 1990, il a formé une équipe de travailleurs de Jalapa, et dix ans plus tard, ses employés étaient à présent les neveux, les beaux-frères, les cousins, les amis, les cousins des amis, etc. de ses premiers travailleurs – qui étaient repartis depuis – nouveaux migrants apportés par les vagues migratoires happées par les réseaux de migrants. La migration est un mélange constant d'aléatoire. Un migrant provoque la rencontre avec un

employeur et à partir de cet instant, risque d'engendrer des migrations ultérieures en créant un appel d'air. Ce qui semblait absolument le fait du hasard pour un migrant pionnier – se trouver au bon moment au bon endroit – aura un effet structurant pour l'ensemble des liens qui seront attirés dans ce lieu et qui formeront une niche migratoire.

4.3. Le lien migratoire : sens partagé et réciprocité

Le lien social est le fil conducteur de la migration, il la rend possible et lui donne sens. Mais ce lien est un lien particulier, c'est un lien qui permet aux acteurs migrants de s'engager, sans condition, à payer un ou plusieurs milliers de dollars pour permettre à un de leurs proches de migrer, et éventuellement de l'accueillir dans le lieu d'immigration. C'est un lien d'engagement envers autrui par lequel quelqu'un accepte de prendre en charge l'incertitude liée à la réussite ou non du voyage clandestin d'un membre du réseau. Cet engagement consiste à s'exposer au risque de perdre une importante somme d'argent en cas d'échec du voyage, en cas de chômage aux États-Unis, ou encore en cas du non-respect de la réciprocité par le migrant aidé. Ces liens de soutien sont les liens à plus forte concentration en capital social (Massey, 1986 ; 1990 ; Massey & Durand, 1992 ; Guilmoto & Sandron, 2000 ; Palloni, et al., 2001 ; Massey & Durand, 2003 ; Massey, et al., 2009). L'engagement se fonde sur une réciprocité qui se révèle dans l'action où les membres du réseau sont sollicités. Par exemple, Wiliam s'est engagé à payer 4 300 dollars pour son oncle Josefo, de manière spontanée et sans poser de conditions. Lorsque Josefo lui a téléphoné pour le remercier et pour clore l'affaire, les mots de l'oncle n'ont pas été une promesse de rendre l'argent à son neveu – c'était tacite qu'il le ferait une fois aux États-Unis, mais une inscription de ce soutien dans une relation d'entre aide familiale générationnelle, antérieure à la mobilité, mais aussi antérieure à Wiliam :

« Merci Wiliam. Tu sais que depuis que vous êtes tout petits moi je vous ai toujours aidés. Peut-être pas avec des centimes, mais avec du travail. Moi j'ai beaucoup travaillé pour vous et pour votre père. Et comme tu es d'accord [pour me prêter l'argent], je ne vais plus chercher ailleurs. Je te passe ton père pour que vous vous mettiez d'accord. Et je vais te donner un conseil : rappelle-toi de ne pas dépenser ton argent dans des

choses qui ne servent pas. Souviens-toi toujours d'économiser parce que c'est ici que tu en auras besoin. » (Josefo, 42 ans, Peña Roja. Carnet de terrain, 2005).⁹¹

Ce qui surprend dans ce dialogue, c'est la concision et l'économie des mots. La parole est purement formelle et vient recouvrir une évidence que partagent les acteurs : la norme c'est d'aider l'autre à partir, si l'on est dans une position qui le permet. Ce qui fonde ce sens partagé, c'est le fait de se sentir appartenir à une même parentèle. Dans la pratique migratoire des migrants de la vallée, la mobilité des membres des réseaux repose sur un ensemble limité de liens à forte réciprocité, par lesquels les uns s'engagent pour les autres. Ce noyau de liens forts permet de donner aux migrants les ressources nécessaires pour assumer les coûts élevés de la mobilité clandestine et pour s'encaster avec les réseaux de liens à faible réciprocité dans les économies souterraines de la migration (passeurs, autres migrants, patrons, etc.). L'action en réseau au sein d'un collectif restreint fonde l'unité et l'efficacité du groupe, tout au long de la course migratoire, et au fur et à mesure des allers et des retours des migrants. Ces dynamiques fondent un type de relation que l'on condense dans la formule « le lien migratoire », un lien de confiance antérieur à la mobilité, qui génère l'action sociale en réseau, permettant aux acteurs de se mouvoir, de vivre et de travailler clandestinement dans l'espace migratoire (Aragón, 2008).

Cette confiance entre membres d'un réseau restreint est la base de l'action migratoire. La migration clandestine invite en fait à retourner la formule consacrée par Mark Granovetter sur l'efficacité de l'action en réseau – la force des liens faibles (Granovetter, 1973)– pour révéler au contraire, que pour les migrants clandestins, c'est « la force des liens forts » qui permet de faire fonctionner efficacement la mobilité (Tarrius, 2001a). Si la situation de clandestinité est synonyme de vulnérabilité, de distension, d'incertitude et de risques, la relation entre membres d'un même réseau doit être synonyme de confiance, de soutien mutuel, de certitude et d'engagement envers les autres membres du réseau. Le lien migratoire est destiné à assumer les coûts de la mobilité, à hauteur des moyens du

⁹¹ « Josefo: Gracias Wiliam. Tú sabes que desde que eran ustedes niños yo siempre los ayudé. Tal vez no con centavos, pero sí con trabajo. Yo trabajé mucho para ustedes y para su papá. Y como estás de acuerdo entonces, ya no voy a buscar en otra parte. Te paso a tu papá para que se pongan de acuerdo. Y te voy a dar un consejo : acuérdate de no gastar mal tu dinero en cosas que no sirven. Acuérdate de ahorrar porque es para acá que lo necesitas. »

réseau, pour permettre aux migrants de traverser clandestinement les frontières, de se maintenir dans l'illégalité, et de se connecter avec les intermédiaires dans les économies souterraines.

4.4. Le voyage vers les États-Unis : du réseau à l'acteur

La formule « le lien migratoire » cristallise les relations par lesquelles les membres d'un réseau assument et soutiennent la mobilité spatiale, professionnelle et sociale, des autres membres du réseau, sur la base de la réciprocité entretenue entre les membres d'un collectif. Au Mexique, tant que le passage de la frontière avec les États-Unis était relativement facile, jusque dans la moitié des années 1990, c'étaient principalement les liens forts familiaux qui faisaient traverser la frontière aux nouveaux migrants (Rionda Rojas, 1992 ; Bustamante, 1997 ; Besserer, 1999). La consolidation des réseaux migratoires avait fait que s'était constitué un capital culturel de la traversée de la frontière, qui permettait aux migrants experts de prendre en charge eux-mêmes la mobilité des membres de leur réseau à travers la frontière, sans avoir nécessairement besoin de recourir aux passeurs (Alonso, 2006b). Mais avec les renforcements des contrôles frontaliers, qui ont commencé aux États-Unis et au Mexique à la moitié des années 1990, les réseaux de liens forts n'ont plus eu les moyens de réaliser, de manière autonome, la condition première de la migration – l'entrée sur le sol états-unien – et ont dû sous-traiter le voyage auprès des passeurs dans les économies souterraines.

La politique migratoire des États-Unis et du Mexique a obligé les candidats à la migration à dépendre, plus que d'ordinaire, de leurs liens forts en réseau pour souscrire les services tarifés des intermédiaires. Ces intermédiaires sont censés augmenter leurs chances d'entrée aux États-Unis, en traversant clandestinement un espace qui est devenu – par d'autres processus – synonyme de dangers multiples et de complète incertitude. Le lien migratoire place les acteurs dans les réseaux des économies souterraines du passage clandestin et les accueille de l'autre côté de la frontière, mais au milieu, pendant le voyage, c'est l'acteur lui-même qui doit accomplir sa mobilité. Les systèmes de frontière du 21^e siècle ont érigé des obstacles sur la route des migrants, en déplaçant l'enjeu de la possibilité ou de l'échec de la migration sur le voyage de transit. Ce petit village guatémaltèque de 752 habitants, niché dans les montagnes à la frontière avec le

Mexique, est identique à bien d'autres villages d'Amérique centrale et toujours différent. C'est un village où la migration est devenue une institution sociale et où les réseaux sociaux sont parvenus à accumuler, au fil du temps, les ressources nécessaires pour offrir aux habitants la possibilité de partir, de traverser clandestinement la frontière, de demeurer aux États-Unis, et de revenir éventuellement, pour repartir toujours, accomplissant ainsi un processus démographique régulier. Comprendre la portée de la frontière implique de comprendre d'abord ce qui régit la dynamique migratoire au plus profond, et cette réalité explique pourquoi la migration ne s'arrêtera pas, et pourquoi elle persiste aux frontières.

Deuxième partie. Traverser une épaisse frontière

Chapitre 4. Trente migrants en partance

Sur la route du bas de la vallée de Peña Roja, cette route panaméricaine qui conduit, loin devant, aux États-Unis, converge la nuée de migrants qui quitte l'Amérique centrale. Leur foisonnante diversité fait comprendre à quel point l'expérience de Peña Roja n'est qu'un fragment du flux migratoire du sous-continent. Le village participe au même mouvement d'ensemble, tout en en dessinant un particulier. Pour analyser les effets du décalage entre les dynamiques du flux migratoire et les frontières, il convient à présent de quitter l'échelle de la vallée, pour descendre sur la route migratoire et porter le regard sur la population migrante dans son ensemble : se placer à l'échelle des acteurs pour tenter de comprendre, à partir de leur diversité, comment agit la frontière sur ceux qui en sont ses cibles désignées. La frontière à laquelle ont affaire les migrants d'Amérique centrale se déploie en zone tampon sur l'ensemble du territoire mexicain et s'élève soudain en rempart matériel ou immatériel sur la frontière sud des États-Unis. Schématiquement, cet espace dessine un quadrilatère irrégulier, large de quatre-cents kilomètres sur sa base, au sud du Mexique, qui va s'évasant vers le nord, sur deux milliers de kilomètres côté est, et quatre milliers de kilomètres côté ouest, jusqu'à atteindre son sommet au sud des États-Unis sur une largeur de trois milliers de kilomètres. Le voyage clandestin est une action que les migrants accomplissent dans la difficulté et l'aléatoire et par laquelle ils doivent surmonter un certain nombre d'obstacles afin de parvenir à traverser la frontière. Ce n'est qu'une fois celle-ci traversée que commencera véritablement, pour eux, la migration. Le voyage est la phase liminaire, nécessaire, le passage obligé, le premier mouvement qui rend possible l'avenir. Dans ce chapitre, on propose de montrer la diversité du flux à partir des histoires de trente migrants – quinze femmes et quinze hommes – rencontrés, ou décrits, dans l'espace migratoire.

1. Des hommes dans l'espace

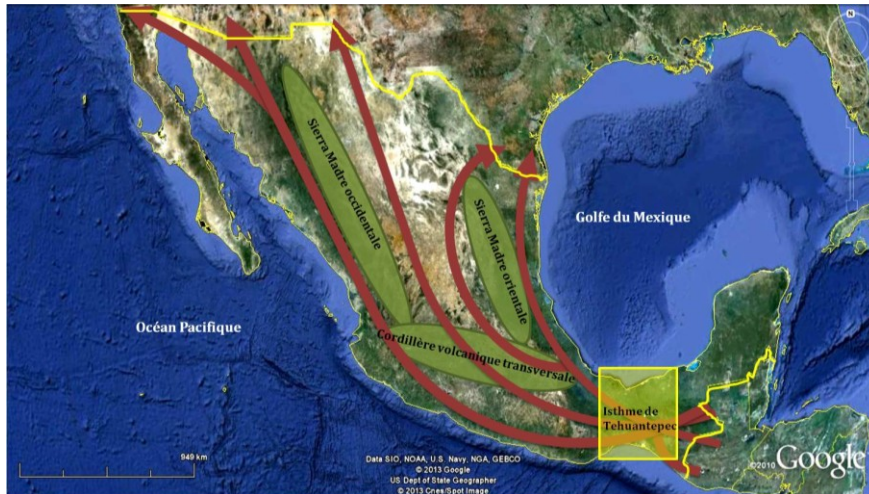
1.1. Espaces et routes

La migration consiste dans le déplacement d'une population donnée à travers des espaces spécifiques, et dans des conditions particulières. En somme, la migration est la rencontre dynamique entre une dimension spatiale et une dimension humaine. La spécificité de la migration clandestine tient au fait que ses acteurs sont des individus qui n'ont pas été autorisés à entrer sur un territoire par un État souverain, lequel met en place des systèmes matériels pour les repérer dans l'espace, les retenir, et les expulser. La mobilité des migrants aura donc pour objectif de contourner ces mesures. Les dynamiques de circulation, de rétention et de déviation dans l'espace sont déterminées par la géographie, facteur par excellence qui conditionne toute évolution historique, comme le soulignait abondamment et avec insistance l'historien Pierre Chaunu (1976). L'espace dessine les axes de circulation et de communication, ainsi que les barrières et les enclaves. C'est dans cette géographie que passeront les migrants clandestins, que les autorités poseront les barrages, et que les délinquants feront leurs guets-apens.

Les réseaux routiers et ferroviaires qui structurent l'espace de transit des migrants d'Amérique centrale se rendant aux États-Unis suivent la géographie méridienne du Mexique, formée par les Sierras Madre, qui permettent de relier intensément les hauts plateaux du centre du pays (Vallée de Mexico) avec les régions industrialisées du nord (Torréon, Monterrey, Chihuahua, Ciudad Juarez, Tijuana, Reynosa), elles-mêmes tournées vers des centres urbains du sud des États-Unis (El Paso, San Antonio, Mac Allen, Houston, San Diego). À l'écart de l'intensité de ces circulations commerciales, la région sud du Mexique, isolée par la cordillère volcanique et par l'isthme de Tehuantepec, est considérée par les autorités comme le premier rempart où retenir les migrants clandestins provenant d'Amérique centrale. La stratégie choisie a été de renforcer considérablement les contrôles dans les 200 premiers kilomètres entre la frontière sud et l'isthme de Tehuantepec, pour prendre les migrants dans un entonnoir. Dans le centre et le nord du pays, les contrôles se font essentiellement sur les axes routiers stratégiques, par un système de barrages fixes et mobiles (INM, 2005). Les États-Unis, quant à eux, tentent de retenir les flux migratoires – mexicain et

centraméricains – sur leur frontière sud, à la fois en construisant des systèmes de murs sur des tronçons entiers de la frontière, et en renforçant les contrôles dans les espaces désertiques, où le mur n'a pas pu être construit pour des raisons techniques ou financières (BP, 2012a).

Carte 6. Flux, géographie et espaces de contention au Mexique



Élaboration de l'auteur. Carte Google Earth.

Carte 7. Principales routes des migrants clandestins en transit au Mexique



Source (Casillas, 2006).

De manière schématique, les flux migratoires entrent au Mexique par sa frontière sud, jusque dans les piémonts de la cordillère volcanique transversale dans l'isthme de Tehuantepec, où se divisent ensuite les trois principaux couloirs migratoires qui longent les deux cordillères méridiennes du pays. Un premier

couloir remonte, à l'ouest, la côte mexicaine pour se diriger à travers le Sinaloa et la Basse-Californie vers les frontières du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et de la Californie. Un deuxième couloir remonte les hauts plateaux centraux jusque dans les plaines désertiques de Chihuahua et de Coahuila pour se diriger vers le Texas et le Nouveau-Mexique. Un troisième couloir suit la côte du Golfe du Mexique pour atteindre des points de passage à travers le Río Bravo dans l'état du Tamaulipas. Ainsi, les migrants centraméricains entrent dans cet espace de frontières par le sud du pays, ils doivent d'abord passer le goulot de l'isthme de Tehuantepec, pour entrer ensuite dans un espace qui ira s'évasant continuellement jusqu'à la frontière avec les États-Unis qu'ils devront alors franchir [Cartes 6 et 7]. L'espace de difficulté à traverser commence pour le clandestin d'Amérique centrale au moment du basculement dans l'irrégularité du séjour au Mexique et se poursuit jusqu'à une centaine de kilomètres après la frontière côté états-unien.⁹²

1.2. La population migrante

1.2.1. Hétérogénéité et fluctuation de la population migrante

La nature clandestine de la migration centraméricaine et la variation de son volume d'une période sur l'autre la rendent difficilement mesurable avec précision. Le flux se compose à la fois des personnes ayant réussi ainsi que des personnes ayant échoué. D'après les câbles d'ambassade des États-Unis, le gouvernement mexicain estimait – en interne – en 2007, à un demi-million le nombre de Centraméricains tentant annuellement de traverser le pays pour se rendre aux États-Unis (^{wk} Cable Embassy Mexico, [2007/10/26](#)). En 2010, le gouvernement ramenait ce chiffre à cent-cinquante mille – en externe – alors que les organisations des droits de l'homme le maintenaient aux alentours de quatre-cents mille (CNDH, 2011). De manière générale, les estimations du volume de migrants peuvent varier du simple au double, selon la source qui choisit de placer une

⁹² Pour les migrants d'Amérique centrale, atteindre la frontière sud du Mexique ne présente pas d'enjeu ni de risque majeur. L'accord de libre circulation CA-4 signé entre le Guatemala, le Salvador, le Honduras et le Nicaragua autorise les ressortissants de ces pays à se rendre légalement jusqu'à la frontière avec le Mexique en présentant un document d'identité. Beaucoup de migrants sont toutefois victimes d'exactions commises contre eux, principalement par les polices locales des municipes frontaliers du Guatemala, qui tentent d'extorquer les migrants avant leur entrée au Mexique. Cf. (Caballeros, 2007). Ces abus n'ont toutefois pas atteint le niveau d'extrême, de systématicité et d'organisation qui caractérisera ceux seront commis par les autorités mexicaines.

fourchette haute ou basse. Pour autant, il est avéré qu'entre 2008 et 2010, le flux a considérablement baissé d'après les responsables des refuges pour migrants, mais il est reparti à la hausse depuis 2011. Les premières études comparatives sur le flux migratoire centraméricain ont d'emblée révélé l'hétérogénéité de la population migrante (Castillo, 1990 ; Casillas, 1992 ; 1996 ; Castillo & Palma, 1996).

1.2.2. Profil de la population migrante selon l'EMIF Sur (2008)

Un remarquable effort de caractérisation des flux entrants par la frontière sud du Mexique a été réalisé à l'initiative du Colegio de la Frontera norte de Tijuana (El Colef), en répliquant, tout en l'adaptant, l'enquête statistique sur la migration à la frontière nord (EMIF) réalisée chaque année depuis 1993.⁹³ Ces enquêtes quantitatives de grande envergure permettent de dresser une sorte de radiographie du flux migratoire, grâce à des techniques d'enquêtes et des systèmes de filtres et de quotas qui ciblent des groupes spécifiques, pour proposer la reconstitution la plus rigoureuse possible de la population étudiée. Face à la difficulté de faire une enquête quantitative exhaustive avec des populations clandestines en mobilité, l'EMIF Sur cible les populations expulsées aux frontières par les autorités mexicaines et états-uniennes, plus disposées à répondre aux questionnaires, et se trouvant dans des lieux de convergence des diverses populations migrantes, celles qui sortent de leur course migratoire et celles qui y restent. C'est à partir de ces données que l'on peut proposer une reconstitution de la population migrante pour juillet-décembre 2008, moment de l'échantillonnage de cette section de l'enquête.⁹⁴

En termes généraux, la population centraméricaine expulsée du Mexique, recueillie dans l'EMIF, a été composée à 43,8 % de Guatémaltèques, 38,7 % de Honduriens, et 17,5 % de Salvadoriens [Tableau 1]. Les Nicaraguayens sont absents de ces données, car ils ne représentent qu'un faible pourcentage du flux migratoire clandestin centraméricain partant vers les États-Unis. En 2007, les migrants du

⁹³ Les outils mis en place par l'EMIF à l'issue des phases pilotes par l'initiative de Jorge Bustamante, contribuent à faire du flux migratoire mexicain le flux clandestin le mieux connu au monde. L'EMIF Sur s'est institutionnalisé en 2004 grâce à un cofinancement entre différentes instances gouvernementales du Mexique (Segob, STPS, SRE, CONAPO, INM) et le Colegio de la Frontera Norte.

⁹⁴ Sur les systèmes de filtres et de quotas mis en place dans l'enquête, cf. (EMIF Sur, 2011).

Nicaragua ne représentaient que 1,7 % des saisies des autorités migratoires mexicaines (Casillas, 2008: 159). Cela s'explique par des raisons historiques et géographiques, qui font que la majorité de la population nicaraguayenne migre à un niveau régional, de manière massive et circulatoire, vers le Costa Rica voisin (Morales & Castro, 2002 ; Rocha Gómez, 2006).

L'EMIF Sur indique que le flux migratoire centraméricain expulsé par le Mexique est composé à 79,4 % d'hommes et à 20,6 % de femmes. Les disparités entre pays sont toutefois importantes : le Guatemala est le flux le moins féminisé (13 % de femmes) tandis que le Salvador et le Honduras présentent des proportions similaires avec 26,2 % de femmes migrantes au Honduras, et 27,2 % au Salvador [Tableau 2]. Les différences dans le degré de féminisation de la migration s'expliquent par des processus historiques, culturels et sociaux à l'œuvre dans chacun des pays. La forte féminisation des migrations peut signifier, selon les cas, l'ancienneté du flux migratoire, son origine urbaine, et/ou la déprise des structures patriarcales dans la société d'origine. Ces processus contribuent à intégrer, de manière subite ou progressive, le départ des femmes dans les mentalités locales. Au contraire, une faible proportion de femmes migrantes peut signifier, selon les cas, un flux relativement récent, une prégnance des structures patriarcales dans les sociétés d'origine, et/ou une prépondérance de la migration d'origine rurale.

Concernant la position des migrants au sein de leur ménage, l'EMIF montre que le flux des Centraméricains expulsés du Mexique est dominé par des fils/filles du chef de ménage (49,2 %), suivi des chefs de ménage (42,3 %). Les conjoints quant à eux, sont 5 % seulement des migrants expulsés (EMIF Sur, 2011 : 226). Le taux d'alphabétisation de ces migrants est particulièrement élevé (90,5 %) si on le compare aux échelles nationales : 84,7 % des Guatémaltèques expulsés par l'INM⁹⁵ savent lire et écrire (contre 73,8 % à l'échelle nationale), 93,3 % des Honduriens (contre 83,6 % à l'échelle nationale), et 95,8 % des Salvadoriens (contre 84 % à l'échelle nationale) (EMIF Sur, 2011 : 226).⁹⁶ Cela signifie que les populations alphabétisées sont surreprésentées dans la population migrante, et que ceux qui

⁹⁵ Instituto nacional de migración : l'agence gouvernementale chargée des contrôles migratoires.

⁹⁶ Les taux d'alphabétisation nationaux proviennent de (UNDP, 2010d).

décident partir aux États-Unis sont les populations qui ont eu accès, au moins, à un premier niveau d'éducation.

L'EMIF Sur révèle également qu'en 2008, 75,2 % des migrants centraméricains expulsés par les autorités états-uniennes – donc ayant réussi leur voyage clandestin – en étaient à leur premier voyage [Tableau 3]. Les différences au niveau national montrent toutefois que cette proportion est plus importante pour les Guatémaltèques (93,8 %), un peu plus faible pour les Salvadoriens (75,8 %), et assez faible pour les Honduriens (53,9 %). Ces variations peuvent s'expliquer, à partir des enquêtes de terrain, par les différentes étapes et les différentes modalités du processus migratoire aux échelles nationales (Castillo & Palma, 1996). Le Guatemala dispose de réseaux relativement stables et efficaces qui permettent à une grande partie des migrants de passer à la première tentative. Ces réseaux ont aussi tendance à faire rester les migrants pour de longues périodes aux États-Unis, voire à y favoriser les établissements durables. Les Honduriens, en revanche, derniers entrés dans la migration vers les États-Unis, ne disposant pas de réseaux migratoires efficaces, entrent dans des spirales d'interception/expulsion/nouvelle tentative, qui expliquent que 45,4 % d'entre eux aient entre un et trois départs à leur actif. Ces départs indiquent, le plus souvent, dans le cas hondurien, le nombre de tentatives qu'il leur a fallu pour atteindre les États-Unis. Le Salvador présente une situation diamétralement distincte de ses deux voisins en ce qu'il est le pays où le processus migratoire est le plus avancé et où le nombre de voyages des migrants est surtout attribuable à la circularité migratoire entre les États-Unis et le Salvador, plutôt qu'à l'échec des traversées.

À propos du mode de transport utilisé pour traverser le Mexique, l'EMIF Sur révèle que sur les migrants centraméricains ayant réussi la traversée du Mexique, 88,4 % ont traversé le pays en transport public, 5,4 % en transport privé, et 4,4 % en train [Tableau 4]. Le Tableau 4 illustre le niveau de capitalisation des réseaux migratoires, en fonction de l'ancienneté du flux dans chaque pays. L'exemple des migrants recourant aux trains de marchandises est particulièrement révélateur. Le train est le transport, en principe gratuit, que prendront les migrants qui ne disposent pas des moyens financiers pour assumer les frais qui permettent de

traverser au sein des réseaux de passeurs. Le contraste entre le pourcentage de Honduriens expulsés des États-Unis recourant au train (11,2 %), et celui des Guatémaltèques (1,6 %), et Salvadoriens (0,4 %), indique que la majorité des migrants honduriens dispose de moins de ressources financières pour payer les passeurs que leurs voisins du Guatemala et du Salvador.

Tableau 1. Nationalité des migrants centraméricains expulsés par l'INM (2008)

	Guatémaltèques	Honduriens	Salvadoriens
Total	43.8 %	38.7 %	17.5 %

Source (EMIF Sur, 2011 : 224).

Tableau 2. Genre des migrants centraméricains expulsés par l'INM (2008)

	Hommes	Femmes
Total	79.4 %	20.6 %
Guatemala	87 %	13 %
Honduras	73.8 %	26.2 %
El Salvador	72.8 %	27.2 %

Source (EMIF Sur, 2011 : 226).

Tableau 3. Nombre de départs vers les États-Unis avant appréhension par le DHS (2008)

	Total	Guatemala	Honduras	El Salvador
1 à 3 départs	24.1 %	6.2 %	45.4 %	21.8 %
4 départs ou plus	0.7 %	0.0	0.6 %	2.4 %
Sans expérience migratoire	75.2 %	93.8 %	53.9 %	75.8 %

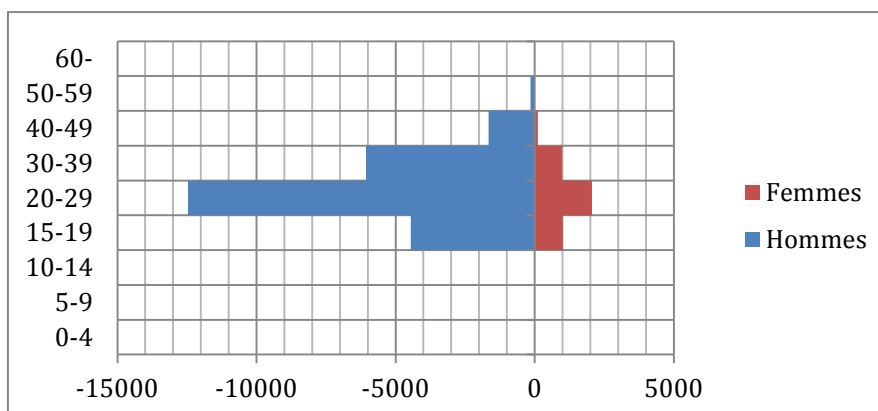
Source (EMIF Sur, 2011 : 228).

Tableau 4. Transport utilisé pour traverser le Mexique par les expulsés du DHS (2008)

Moyen de transport	Total	Guatemala	Honduras	El Salvador
Avion jusqu'aux États-Unis	0.4 %	0.2 %	0.6 %	0.4 %
Autobus ou camionnette (transport public)	88.4 %	92.2 %	85 %	86.4 %
Voiture, camion (transport privé)	5.4 %	5.3 %	3 %	8.5 %
Perché sur les trains de marchandises	4.4 %	1.6 %	11.2 %	0.4 %

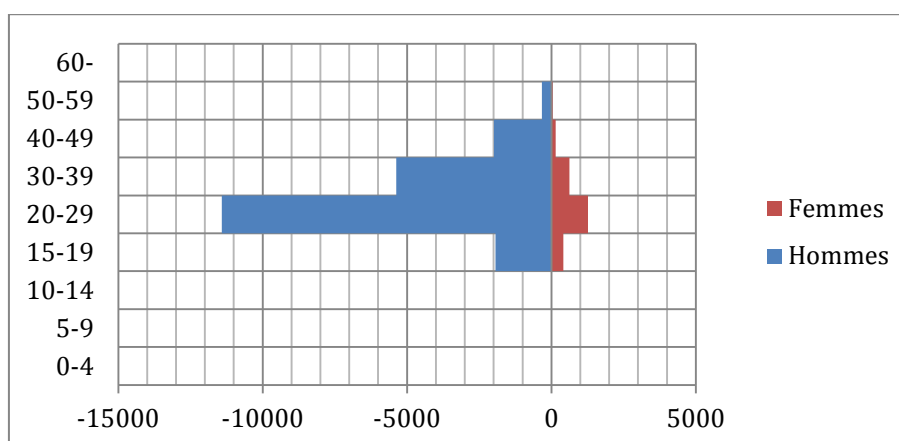
Source (EMIF Sur, 2011 : 234)

Figure 19. Population guatémaltèque expulsée par l'INM (2008)



Élaboration de l'auteur. Source (EMIF Sur, 2011 : 134).

Figure 20. Population guatémaltèque expulsée par le DHS (2008)



Élaboration de l'auteur. Source (EMIF Sur, 2011 : 155).

Concernant les caractéristiques démographiques des populations expulsées du Mexique et des États-Unis, l'étape actuelle de l'EMIF ne les avance que pour les Guatémaltèques. Lorsque l'on compare les pyramides des âges, on trouve une très forte ressemblance entre la population ayant échoué la traversée du Mexique [Figure 19] et celle l'ayant réussie [Figure 20]. De manière générale, on peut conclure que la population migrante guatémaltèque en transit par le Mexique est majoritairement masculine et relativement jeune, avec une surreprésentation de la classe d'âge 20-29, qui est globalement le double en effectifs des 30-39 ans. La principale différence entre ces populations se trouve toutefois dans la présence beaucoup plus importante de migrants de la classe d'âge 15-19 ans parmi le groupe des expulsés par les autorités mexicaines.

2. Lignes de partage de l'analyse

2.1. Variables

L'objectif général de ce travail est de comprendre les modes d'action et de réaction des migrants face à la frontière, conçue comme un système d'obstacles à la mobilité. Poser cette question dans une optique comparative implique de se centrer sur les déterminismes qui conditionnent l'action des migrants, et qui les dotent de plus ou moins de ressources pour faire face à la frontière. L'échelle d'analyse qu'il convient d'adopter pour observer ces modalités de l'action est double : l'échelle méso qui permet de cibler les relations sociales et l'action en réseau, à laquelle il faut coupler une approche subjective de la pratique sociale. Cette approche se place dans la lignée de la sociologie compréhensive qui attache un soin particulier à révéler le sens subjectif que donnent les acteurs à leur pratique, et qui constitue à la fois son levier primordial et sa finalité profonde.

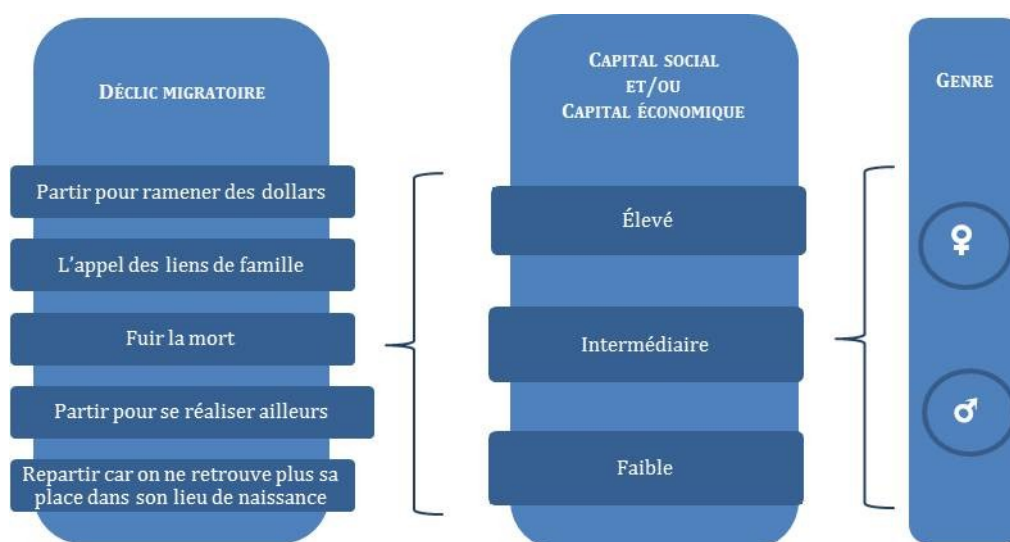
L'enquête de terrain a produit un très grand nombre de données qui ont révélé différentes situations des acteurs face à la frontière, différentes routes, différentes expositions au risque, différentes issues. Pour dégager les lignes de variation et faciliter la comparaison entre ces situations dans l'action, il a été nécessaire de définir, à posteriori, trois variables transversales et interdépendantes autour desquelles se noue et se dénoue l'expérience migratoire. La première des variables est sans doute la plus structurante dans les sociétés humaines, la plus persistante et celle qui marque une différence de perception et d'action entre les acteurs : la variable du genre. La deuxième, tout aussi déterminante dans les sociétés humaines, est celle qui explique pourquoi les acteurs bénéficient ou non de ressources particulières fournies par leurs relations : le capital social. La troisième variable enfin, relativement peu présente dans les études récentes sur la migration, insiste sur la raison consciente qui a déclenché la migration : le déclic migratoire.

Ces trois variables sont interdépendantes et agissent les unes en fonction des autres, tout au long de la course migratoire.⁹⁷ Les migrants partent pour une raison donnée à un moment donné, ce départ se fait en mobilisant les ressources

⁹⁷ Rappelons que la course migratoire est le moment qui s'écoule entre l'entrée en migration et la sortie de migration (retour dans le lieu d'origine ou établissement définitif) (Bustamante, 1997).

de leurs réseaux sociaux, et le fait d'être un homme ou une femme aura une incidence majeure dans le voyage. Ces variables, dégagées des enquêtes de terrain, ne sont pas des formalisations abstraites, ce sont les trois déterminants du voyage clandestin les plus significatifs pour les acteurs migrants, et ce sont celles qui ont le plus d'incidence au cours de la tentative de traversée de la frontière. Pour autant, ce ne sont, en aucun cas, des déterminants qui jouent, nécessairement, sur la probabilité de réussite ou d'échec de la traversée de la frontière. De manière générale, on peut dégager, de manière idéale-typique ⁹⁸, cinq déclics migratoires, trois niveaux de détention de capital social convertible en capital économique [CS→CE], et deux genres [Figure 21].

Figure 21. Variables d'analyse: déclic migratoire, capital social, genre



Élaboration de l'auteur.

Ces trois variables s'intègrent dans une quatrième qui se trouve au cœur de leur évolution : le temps. Cette dernière, de par l'échelle à laquelle elle se situe, restera implicite dans cette analyse. Genre, capital social et déclic se déclinent, se combinent, et évoluent au fur et à mesure que l'acteur bascule dans les catégories

⁹⁸ L'idéal-type est un modèle développé comme tel dans la sociologie de Max Weber. Il consiste à cristalliser une idée issue de l'observation du réel pour analyser les dynamiques sociales à partir des variations autour de ce modèle. C'est un outil méthodologique qui découpe le réel sans en être une représentation. Il permet d'élaborer des hypothèses, de clarifier le langage et de dégager des lignes de variation : « On obtient un idéal-type en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets [...] On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : une utopie. Le travail historique aura pour tâche de déterminer dans chaque cas particulier combien la réalité se rapproche ou s'écarte de ce tableau idéal. » (Weber, [1918] 1965: 179-178).

générationnelles successives. L'âge a de grandes conséquences pour les acteurs dans l'espace migratoire, il peut représenter à la fois des avantages ou des inconvénients, selon les lieux et les moments de passage (ex. un vieillard ou un petit enfant soulèveront moins les suspicions de la part des agents migratoires au Mexique). On souhaite comparer des acteurs dans le « temps *t* » de leur traversée, mais justement, les effets du genre, du capital social et du déclic migratoire évoluent au fur et à mesure de la vie des migrants. On peut perdre ou gagner du capital social, on peut partir pour une raison et partir ensuite pour une autre, on peut aussi choisir de se montrer socialement plus ou moins féminisé ou masculinisé à certains moments plutôt qu'à d'autres.

Plus encore, tout migrant se trouve dans une sorte de double spirale : celle du processus migratoire à l'échelle de sa vie (ex. partir à l'aventure dans sa jeunesse, puis partir en père de famille pour nourrir son ménage), qui s'encastre lui-même dans l'évolution du processus migratoire dans son lieu d'origine (ex. migrants pionniers, migrations économiques, migrations familiales). Et ces deux spirales qui forment la dynamique interne des flux migratoires, s'encastrent dans une troisième, que le migrant et son groupe contribuent à accélérer, mais sur laquelle ils n'ont aucune prise : celle des impacts de l'immigration dans les sociétés destination, et des frontières que celles-ci dressent pour tenter de faire cesser la dynamique migratoire. Cette troisième spirale fait qu'il est à chaque fois plus difficile, et plus coûteux en termes matériels et symboliques, d'atteindre le lieu de destination pour les migrants clandestins. Nous sommes en présence d'une triple temporalité qui détermine l'action du migrant : au temps de l'acteur, s'ajoute le temps de son groupe, et à ceux-là s'impose l'ère historique dans laquelle il migre.

2.2. Le déclic : la décision subjective du départ

Les hommes et les femmes, entrent en migration – comme le disait une jeune soudanaise à Smaïn Laacher – « parce qu'ils n'en peuvent plus de leurs pays » (Laacher, 2007 : 103). Toute migration survient lorsque le seuil du supportable, bénin ou néfaste, est dépassé, et que le départ est devenu l'issue possible. Tout départ est déclenché par une raison déterminante, finale, réelle. S'intéresser au « déclic » de la migration implique révéler le contexte d'origine qui a construit la position depuis laquelle les migrants persistent dans la frontière. Il ne faut pas

confondre, cependant, le déclic, ni avec le projet migratoire, ni avec la justification du départ. Le déclic est l'évènement qui a fait décider les acteurs à s'engager immédiatement dans la mobilité, lorsqu'un seuil subjectif a été dépassé.⁹⁹

On l'a montré, en détail, dans la première partie de la thèse, et les travaux académiques l'expliquent abondamment, la migration est la résultante de multiples processus (économiques, démographiques, sociaux, environnementaux, etc.) dont les migrants n'ont pas forcément conscience, mais auxquels ils cherchent à répondre par leur départ (Bustamante, 1997 ; Massey & Espinosa, 1997 ; Guilmoto & Sandron, 2000). Dans l'esprit des hommes et des femmes entrant en migration, il y a toujours un évènement contextuel qui les pousse à faire le pas à un moment donné. Certes, les habitants des espaces d'incertitude ont toujours une multitude de « raisons de partir », et tout départ sera, en fin de compte, le résultat de plusieurs facteurs, mais à un moment précis, lorsque l'incertain devient insupportable, lorsque « la goutte d'eau fait déborder le vase », la migration se déclenche. Une blague entendue plusieurs fois sur le terrain, à Peña Roja, permet de comprendre l'importance du déclic dans la pratique des acteurs :

« C'est un monsieur qui dit à son compère : "Dites compère, je suis en train de repenser partir au Nord. – Ah bon ?, dit l'autre, je ne savais pas que vous y étiez déjà allé. – Ah non, je n'y suis jamais allé, mais là je suis en train d'y repenser à nouveau". »
(Anastasio, 48 ans. Carnet de terrain, 2008).¹⁰⁰

L'humour de cette blague réside dans la distance qui existe entre le pensé et l'accompli, entre le fait de « penser constamment faire quelque chose », mais de ne pas le faire. « Partir » est une idée récurrente des acteurs, qui les habite et à laquelle ils ont souvent songé à de nombreuses reprises, bien avant le départ. Le déclic migratoire invite à intégrer, dans l'analyse, les raisons immédiates et imminentes du départ, surgies du contexte local, pour dégager, à partir de l'histoire personnelle des acteurs, le sens profond de leur action, pour comprendre depuis où ils agiront et percevront la frontière. L'explication économique est la raison

⁹⁹ **Décl**ic: n.m – 1510 [...] **1.** Mécanisme de déclenchement ⇒ **déclencheur** [...] **3.** FAM. Déclenchement soudain (d'un processus psychologique).

¹⁰⁰ « Es un don que le dice a su compadre: "Mire compadre, fijese que estoy pensando otra vez irme pal'Norte. – ¿Cómo? ¡Yo no sabía que usted ya había estado por allá! – Ah no, nunca anduve, pero es que otra vez estoy pensando irme para allá". »

spontanée que donne l'immense majorité de migrants, avant, pendant et après la mobilité. C'est la raison acceptable, la raison partagée par tous : on migre parce qu'on est pauvre. Or, comme l'ont montré, par exemple, les travaux de René Zenteno (2002), la pauvreté ou les niveaux de pauvreté en tant que tels, n'ont pas d'incidence directe sur l'entrée en migration.

La dimension économique est toujours relative et assujettie au milieu social d'origine. Il va de soi que la recherche d'argent est effectivement un déclic migratoire de premier ordre, mais c'est justement à l'enquête de terrain de clarifier et de distinguer, au sein de la population migrante, ceux pour qui l'argent est véritablement le déclencheur de la mobilité, et ceux qui en font plutôt un complément positif et appréciable. Pour autant, dans les cas où le déclic migratoire n'a pas été directement le besoin d'argent, cela ne veut absolument pas dire que la dimension pécuniaire soit absente : migration et travail bien rémunéré forment un tout indissociable dans l'esprit de chaque migrant, et toute migration réussie – quels que soient les déclics du départ – consistera à gagner de l'argent. Pour saisir le déclic de la migration, le chercheur doit dépasser, sur le terrain, la question banale du « pourquoi êtes-vous parti ? », dont la réponse systématique sera « pour faire de l'argent / parce que chez moi il n'y a pas de travail », pour poser la question « qu'est-ce qui vous a fait partir ? ». Envisager ainsi la question, permet de dégager, avec l'acteur, le sens subjectif de sa migration, pour comprendre de quelle situation la migration est devenue la réponse évidente. Nous avons formalisé cinq types de déclics migratoires, à partir des situations rencontrées lors de l'enquête ethnographique. Ces déclics peuvent se combiner les uns aux autres dans l'expérience et au cours de l'histoire de vie des migrants, mais il en est toujours un qui a prédominé sur les autres au moment de se décider à partir.

a) « Partir pour ramener des dollars » : Il s'agit des entrées en migration qui se font en pensant à la différence entre les salaires dans les emplois peu qualifiés dans les pays du Nord et celui dans les pays du Sud : « ici mon travail ne vaut rien, là-bas, il vaut beaucoup » disait un migrant de Peña Roja. Pour tous les migrants, le Nord est le lieu « où se font les dollars », au sens propre comme au figuré.

b) « L'appel des liens de famille » : Il s'agit des migrations qui se déclenchent une fois que les migrants considèrent leur établissement dans le lieu de destination comme définitif, et commencent alors à faire venir les membres de leur ménage restés dans le lieu d'origine.

c) « Fuir la mort » : La migration comme survie a lieu dans les régions du globe soumises à des violences structurelles. L'Amérique centrale est considérée comme la région la plus violente de la planète, le Honduras et le Salvador sont au premier et au deuxième rang mondial en taux d'homicide pour cent-mille habitants, le Guatemala au huitième (UNODC, 2012). Cette situation est due en grande partie à la généralisation d'une culture de la violence (Bourgois, 2005), renforcée – et appuyée – par la présence des gangs urbains (*Maras*)* et par l'essor des cartels de la drogue. Pour un grand nombre d'habitants, la fuite finit par être la seule possibilité de survie. Et où fuir ? Vers les mondes de paix et de travail que l'on imagine, et que l'on pense être à sa portée.

d) « Partir pour se réaliser ailleurs » : Le départ peut aussi se déclencher lorsque les acteurs ne se satisfont pas, ou plus, de l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, ou de celle que leur renvoie leur groupe dans leur lieu d'origine. Ces pressions identitaires et sociales, intérieures ou extérieures, poussent alors les acteurs à partir pour transformer l'image ou l'expérience d'eux-mêmes en partant ailleurs (ex. aventuriers, célibataires subissant une pression négative, personnes impliquées dans des scandales locaux, homosexuels, etc.).

e) « Repartir, car on ne retrouve plus sa place dans son lieu de naissance » : Le cinquième déclic est le résultat d'un processus plus lent, plus persistant, qui s'empare des personnes ayant déjà vécu aux États-Unis et qui sont revenues, de gré ou de force, dans leur pays de naissance. N'y trouvant plus leur place, ils décident d'y repartir. C'est une sorte de piège identitaire qui se construit avec années en migration du fait des décalages liés à la vie quotidienne entre les deux pôles de l'espace migratoire.

Le déclic est la raison consciente qui a précédé le basculement dans la clandestinité à un temps t de la vie des migrants. Pour autant, ces perceptions subjectives évoluent au cours de la migration. Si le migrant échoue, peut-être repartira-t-il une prochaine fois, poussé par un autre déclic ; s'il réussit, peut-être, revisitera-t-il sa propre histoire. Mais au moment du voyage clandestin, la raison profonde pour laquelle les migrants sont partis détermine la manière dont les acteurs assument la frontière, en fonction de qui ils sont, et des ressources dont ils disposent.

2.3. Capital social et capital économique

Le renforcement des mesures de lutte contre l'immigration clandestine au Mexique et aux États-Unis, accompagné de l'explosion des risques de la traversée, ont rendu de plus en plus nécessaires les intermédiaires du passage clandestin (les passeurs). Cela a eu pour effet de créer une vaste économie souterraine de la migration [ESM] dans laquelle l'aide – directe ou indirecte – au passage clandestin se monnaie et se

fixe sur des tarifs spécifiques.¹⁰¹ Les services des passeurs ont beaucoup évolué au cours des dernières décennies, passant d'être un simple guidage dans l'espace à l'abri du regard des autorités, pour devenir la souscription de services de traversée hautement techniques, impliquant de larges réseaux d'autorités corrompues, cartels de la drogue, passeurs, personnel logistique. La souscription aux services tarifés de ces réseaux d'intermédiaires du passage clandestin [RIPC] a fini par devenir la norme pour tout migrant souhaitant maximiser ses chances de traversée.

Pour payer les sommes demandées par les réseaux de passeurs, ou par d'autres acteurs dans les économies souterraines, les migrants comptent de manière primordiale sur leur capital social [CS], convertible en capital économique [CE]. Ceux qui peuvent disposer des sommes sans recourir à leur capital social sont très rares, mais ils existent. On peut distinguer trois catégories de migrants en fonction de leur niveau de ressources, c'est-à-dire de leur disposition de capital économique provenant de manière primordiale de leur capital social [CS→CE].

- a) « Élevé » : Disposant des capitaux pour payer les tarifs des passeurs pour l'intégralité du voyage (Service complet : traversée du Mexique et de la frontière sud des États-Unis).
- b) « Intermédiaire » : Disposant de capitaux pour payer les tarifs d'une partie du voyage, ou d'un segment des économies souterraines de la migration (Service partiel : paiement d'un passeur pour traverser la frontière sud des États-Unis, achat de faux documents, etc.).
- c) « Faible » : Ne disposant pas des capitaux permettant de payer des services, au sein des économies souterraines, pouvant faciliter la mobilité.

Le niveau de capital économique et social engendre, sur la route migratoire, des modes de mobilité spécifiques en ouvrant ou fermant les espaces de passage, en fonction des ressources mobilisées et mobilisables par chaque migrant. Il faut néanmoins concevoir la disposition de ces capitaux pendant le voyage, d'une manière dynamique, car les événements survenant au cours de la traversée peuvent faire basculer tout migrant dans une situation ou une autre, gagnant ou perdant des ressources convertibles dans les économies souterraines.

¹⁰¹ Le terme économie souterraine, développé ailleurs par Alain Tarrus (2000 ; 2010), sert ici à désigner les espaces sociaux et spatiaux clandestins dans lesquels un bien, un service ou une pratique acquièrent une valeur, que les différents acteurs en présence vont tenter de convertir à leur avantage, à travers une transaction sociale, les uns en payant, les autres en étant payés.

2.4. Le genre

La troisième variable est la distinction qui régit le plus profondément toute société, c'est la ligne de partage, socialement construite, entre l'homme et la femme. Cette distinction résulte du fait de charger de significations particulières la différence physique et biologique entre hommes et femmes. Le genre des migrants a des conséquences directes dans l'espace du voyage clandestin vers les États-Unis, aussi bien dans le type de relations que les acteurs, hommes et femmes, entretiendront avec autrui pendant la traversée, que dans le type d'évènements qui pourra surgir sur leur route. Le genre détermine aussi, en grande partie, l'élaboration des stratégies de traversée des acteurs, en fonction des espaces par où leur capital social les aura fait traverser, et dans lesquels ils devront jouer continuellement sur les effets sociaux de « paraître » ou de « ne pas paraître » homme ou femme. Dans les espaces de la clandestinité, le fait que l'on vous voie homme, ou que l'on vous voie femme, déclenchera des réactions spécifiques de la part des acteurs situés en position de force ou en position de faiblesse. Traverser en tant qu'homme ou en tant que femme recouvre des réalités différentes, des expositions au risque particulières, mais aussi des opportunités spécifiques.

3. Migrants sur la ligne de départ : déclics migratoires

3.1. Trente migrants

Pour comprendre comment agissent et interagissent ces variables au cours de la traversée, on propose de restituer des fragments d'histoire de trente migrants. La formalisation des données du terrain, dans des catégories idéal-typiques, permet d'organiser la masse de sources produites par l'ethnographie, pour faciliter la comparaison entre les acteurs et la compréhension de leur pratique. Pourquoi avoir choisi ces trente histoires parmi les centaines de migrantes et de migrants rencontrés – un court instant ou de longues heures, au cours des sept années de présence ponctuelle dans l'espace migratoire ? Car ce sont trente histoires qui révèlent, chacune à sa manière, différentes modalités de migration, différents projets migratoires, différentes situations face à la frontière, mais aussi différentes manières dont la frontière s'est imposée aux acteurs. Pourquoi en avoir choisi trente ? On a fait ce choix méthodologique pour montrer autant de déclinaisons à

partir des variables idéal-typiques de genre, de capital social et de déclivité migratoire dégagées plus haut (2 x 3 x 5). Cette restitution d'expériences du passage de la frontière ne cherche, en aucune manière, à dégager une illusoire généralité, mais bien à offrir un éventail de situations face à la frontière, dans lesquelles et depuis lesquelles ont agi et réagi des acteurs.

Certaines histoires et certains profils sont plus récurrents dans l'espace migratoire, d'autres sont plus anecdotiques. Vingt-huit des fragments restitués proviennent de rencontres sur le terrain, deux de sources indirectes (ouvrage et médias). L'hétérogénéité des terrains réalisés explique que certaines ont été recueillies dans le détail au cours de longs entretiens, la plupart du temps après le voyage, alors que d'autres n'ont été captées qu'au détour de quelque conversation écourtée, quelque part dans l'espace de transit, pendant la traversée. Les expériences décrites dans ces témoignages se réfèrent à des tentatives de migration réalisées entre 2002 et 2012, que l'on restituera, autant que possible, par ordre chronologique. L'ordre du récit doit permettre de rendre visibles les principaux changements et les continuités qui ont lieu dans l'espace migratoire, ainsi que dans les modes de mobilité au cours de cette décennie, marquée par la complexification des systèmes frontaliers et l'augmentation des flux migratoires. On sera conduits, dans certains cas, à esquisser la trajectoire d'un migrant, mais il faut avertir le lecteur que l'on ne peut en aucune manière en tirer des conclusions sur la manière dont agissent les déterminants et les variables pour les autres acteurs. Chaque trajectoire creuse l'issue de sa tentative de traversée de la frontière, dans une gamme de possibles qui pourrait être globalement comprise entre la vie et la mort, la réussite et l'échec. Ces fragments d'histoire doivent permettre de mieux comprendre le processus à l'œuvre qui résulte de la contradiction entre la volonté des migrants d'atteindre un territoire et celle de l'État souverain de tenter d'empêcher ce mouvement.

3.2. Partir pour ramener des dollars

3.2.1. Isadora, 26 ans. Mariée. Trois enfants. Guatémaltèque. (2002)

Isadora a été la première migrante de Peña Roja. Elle partait rejoindre son mari Olegario, parti un an plus tôt vers Indianapolis.¹⁰² Celui-ci était parti en 1996 lors de la première saison des visas H-2B et avait quitté la plantation la même année, pour rester clandestinement aux États-Unis. Il n'a donné que quelques signes de vie sporadiques à son ménage – sa femme et ses trois enfants – pendant quatre ans, puis est revenu à Peña Roja en l'an 2000, pour repartir quelques mois plus tard, cette fois-ci avec passeur. Pour ces deux départs, Olegario avait mis en gage les terres du ménage, et il avait plongé celui-ci dans des spirales d'endettement que le migrant n'était ni en position ni en disposition de payer. C'est peu après le second départ de son mari, face à la probable défection d'Olegario – à qui les rumeurs prêtaient une autre famille aux États-Unis – et le désastre prévisible de son ménage, qu'Isadora a décidé de prendre les devants, et de demander à l'un des frères à elle qui vivait aux États-Unis, de lui prêter l'argent pour payer le passeur et retrouver Olegario à Indianapolis. Son objectif était de trouver un travail, de gagner l'argent nécessaire pour récupérer les terres du ménage, de payer les dettes, et mettre son mari face à ses responsabilités en l'obligeant à participer à l'effort de subsistance.

3.2.2. Arcadio, 18 ans. Célibataire. Guatémaltèque. (2005)

Au moment de partir, Arcadio était un des vingt-quatre jeunes hommes de Peña Roja âgés entre 18 et 25 ans encore présents dans le village, alors que les trente-quatre autres se trouvaient déjà aux États-Unis (CPR, 2005).¹⁰³ Pour lui, la migration était une sorte d'initiation inhérente à l'entrée dans l'âge adulte, par laquelle il devait, dès sa majorité, commencer à gagner l'argent nécessaire pour fonder un jour son ménage, construire une belle maison, et s'acheter une Toyota Tacoma. Pourtant, au moment de son départ, en tant que fils dernier-né du ménage, Arcadio, qui devait être par la coutume locale le principal héritier des terres de son père, n'avait pas de raison apparente de s'inquiéter sur son futur :

¹⁰² Rencontrée à Peña Roja en janvier 2011, elle avait 36 ans.

¹⁰³ Rencontré à Peña Roja en mars 2005, il avait dix-huit ans. Je l'ai rejoint à Tampa en 2005, à Peña Roja en 2010, et j'ai depuis gardé contact avec lui.

toit, nourriture et emploi lui étaient assurés. Certes, mais il savait, qu'à Peña Roja, il ne réunirait jamais les sommes nécessaires pour répondre au défi social implicite que lui lançaient les jeunes de sa génération, et qui avait plongé cette micro société dans une sorte de « course à la migration ». Quand Arcadio est entré en migration, les réseaux migratoires du village étaient constitués et pouvaient prendre en charge, sans difficulté, les tarifs des passeurs, qui s'élevaient à 5 000 dollars. Pour partir, il n'a eu qu'à demander à l'un de ses frères déjà présents aux États-Unis de lui avancer la somme pour payer le voyage. Il allait partir début mai avec un passeur qui avait déjà fait partir plusieurs de ses cousins, et il voyagerait avec son oncle ainsi qu'avec un voisin du village.

3.2.3. Edwin, 31 ans. Marié, quatre enfants. Hondurien. (2006)

C'est parce que l'ouragan Stan avait fait disparaître son lopin de terre et détruit sa maison, qu'Edwin s'est décidé à partir.¹⁰⁴ La crue de la rivière avait tout emporté. Lui et sa famille avaient survécu, mais à nouveau, ils n'avaient plus rien. Avant Stan il y avait eu Mitch sept ans auparavant, et à l'assaut ponctuel des ouragans, s'ajoutait la violence toujours plus grande de la saison des pluies, gonflant les cours d'eau et faisant littéralement fondre les montagnes argileuses. Il a laissé sa femme et ses enfants chez ses parents dans la ville voisine, et il est parti vers le nord. Il partait pour acheter un autre terrain, plus éloigné de la rivière, pour reconstruire une maison, et pourquoi pas, pour faire vivre un peu mieux son ménage. Edwin ne savait rien du voyage avant de partir, pensait pouvoir traverser le Mexique par lui-même et imaginait avoir besoin d'un passeur pour franchir la frontière avec les États-Unis. Quand j'ai rencontré Edwin, dans le *corner* du *Home Depot* de Mid-City à La Nouvelle-Orléans, il se plaisait à dire qu'un ouragan l'avait fait partir de chez lui, et qu'un autre l'avait fait atterrir là, le premier, disait-il, avait détruit sa maison et le second lui avait permis d'en reconstruire une plus grande.

3.2.4. Erlinda, 31 ans. Mère célibataire, deux enfants. Hondurienne (2007)

Erlinda était restée longtemps à prier après la fin de la messe pour Hispaniques, un dimanche à l'église de la Guadalupe à La Nouvelle-Orléans.¹⁰⁵ Elle allumait un

¹⁰⁴ Rencontré à La Nouvelle-Orléans en septembre 2009. Il avait 34 ans.

¹⁰⁵ Rencontrée à La Nouvelle-Orléans. Elle avait 33 ans (octobre 2009).

cierge devant une image de la Vierge : « c'est pour mes enfants », a-t-elle répondu. Elle était partie du Honduras de Tegucigalpa deux ans plus tôt, où elle élevait seule ses deux enfants avec ses faibles revenus d'employée dans une pharmacie.

« C'est que vous voyez, ils sont doués pour les études. Et quand comme moi, on n'a pas eu l'occasion d'étudier, on se dit qu'il faut leur donner cette opportunité. Ils me disaient : "ma petite maman, je veux continuer l'école", mais moi je ne pouvais plus avec les dépenses. Alors j'ai décidé venir ici. Moi je veux qu'ils soient docteurs ou notaires. »¹⁰⁶ (Carnet de terrain, 2009).

Série photo 10. Un dimanche à Nuestra Señora de la Guadalupe (La Nouvelle-Orléans)



Clichés AA (2009).

Elle a convaincu sa mère de garder ses deux enfants pendant les années de son absence, puis elle est partie. Elle ne connaissait personne aux États-Unis, et personne dans son entourage n'était en mesure de lui prêter de l'argent pour partir, ni pour traverser la frontière. Elle partirait seule, avec son épargne de 200 dollars, et aurait à trouver le chemin d'elle-même, pour se l'ouvrir peu à peu.

3.2.5. Rosa, 28 ans. Mère célibataire, une fille. Salvadorienne. (2008)

Rosa vendait chaque matin des jus de fruits et des *pupusas*, ces épaisses galettes de maïs typiques du Salvador, dans un angle de rue du centre-ville de San Pedro Sula (Honduras).¹⁰⁷ Elle était Salvadorienne et était arrivée au Honduras à vingt ans, où elle avait rejoint le père de sa fille, qui les abandonna. Elle vivait seule avec sa fille, et leur situation économique devenait à chaque fois plus précaire. Criblée de petites dettes et sans revenus suffisants, elle s'est décidée à tenter l'aventure dans

¹⁰⁶ « Es que viera que salieron buenos para el estudio. Y como uno no tuvo la oportunidad, verdad, uno se dice que hay que dárselas a ellos. Y ellos me decían : "mamita, quiero seguir en la escuela" pero yo ya no podía con el gasto. Entonces por eso me decidí venirme para acá. Yo quiero que sean licenciado o doctor. »

¹⁰⁷ Rencontre à San Pedro Sula, elle avait 30 ans (septembre 2010).

un pays qu'elle savait prospère. Elle avait un demi-frère établi à Houston depuis de longues années, et lorsqu'elle est parvenue à le contacter, celui-ci a accédé à s'engager à lui payer le passeur, mais uniquement pour la frontière sud des États-Unis ; le Mexique, elle devrait le traverser seule. Son frère lui a esquissé la route en train à prendre jusqu'au Texas, elle a vendu quelques meubles pour réunir cent dollars, a laissé sa fille auprès de sa belle-mère, puis elle est partie.

3.2.6. Abelardo, 32 ans. Marié, deux enfants. Nicaraguayen (2010)

Abelardo était assis à fumer une cigarette sur un muret à la frontière de Guasaule entre le Honduras et le Nicaragua, dans un de ces temps morts d'attente aux frontières, dans la chaleur moite de cette région tropicale [Photo 5].¹⁰⁸ Il était sec, à la carrure d'athlète, avec dans son regard une expression de profonde gravité et de fatigue. Il revenait d'une tentative échouée d'atteindre les États-Unis, après avoir vécu un enfer de vingt-huit jours au Mexique. Pourquoi était-il parti ? Il avait quitté l'armée, car ses revenus ne lui permettaient pas de sortir de la logique stricte de la subsistance quotidienne, et il voulait construire sa propre maison et payer les études de ses enfants. Abelardo ne connaissait personne aux États-Unis et il avait décidé de partir seul, disposant uniquement de quelques informations imprécises sur la route. Pour traverser l'espace, il comptait sur son physique et sur son caractère de « dur » forgé dans ses années dans l'armée.

Photo 5. Poste frontière de Guasaule entre le Nicaragua et le Honduras



Cliché AA (2010).

¹⁰⁸ Rencontré à la frontière de Guasaule (septembre 2010).

3.3. L'appel des liens du sang : la famille.

3.3.1. Daisy, 17 ans. Célibataire. Hondurienne. (2005)

C'est dans un bus de passagers, à une cinquantaine de kilomètres de la frontière entre le Guatemala et le Mexique, qu'est monté un groupe de quatre personnes, une jeune fille et trois jeunes hommes.¹⁰⁹ Le petit groupe s'est dispersé dans le bus, un des jeunes hommes s'est assis à côté de moi, et la jeune fille, portant une mini-jupe et un décolleté très explicite, s'est assise à côté du camarade de Peña Roja avec qui je faisais la route. Mon voisin a engagé la conversation avec moi et me racontait, pourtant avec un accent facilement identifiable comme côtier, qu'ils étaient tous les quatre des étudiants en agronomie originaires du chef-lieu de ce département frontalier. Pendant ce temps, lorsque j'ai jeté un regard sur mon camarade de voyage, j'ai été surpris de le voir dans une étreinte amoureuse avec la jeune fille. Quand nous sommes arrivés, tard dans la nuit, à la frontière de La Mesilla, la porte d'entrée au Mexique sur la route de l'altiplano, le petit groupe a disparu en file indienne dans un hôtel de la rue principale. Sur le chemin du retour à Peña Roja, mon compagnon me raconta ce que la jeune fille lui avait dévoilé dans leur instant d'intimité : elle était Hondurienne, le passager qui s'était assis à côté de moi, était son frère, ils rejoignaient leurs parents aux États-Unis, et faisaient la route avec un ami à eux qui l'avait déjà faite.

3.3.2. Enrique, 37 ans. Veuf, 3 enfants. Guatémaltèque. (2006)

C'est dans un petit restaurant du centre-ville de Guatemala que j'ai rencontré Enrique.¹¹⁰ Nous mangions à la même table dans une petite échoppe du centre-ville, sur une des rues où passent les autobus de deuxième classe qui vont ou reviennent vers le Honduras et le Salvador. Il m'a demandé de quel pays j'étais originaire, et en entendant « Mexique », il a aussitôt répondu « Oh, je connais le Mexique » et a commencé à égrener dans l'ordre, différents noms de ville : « Tuxtla, Toluca, Torréon, Ciudad Juarez, Tijuana ». Enrique était un migrant expérimenté qui avait passé une partie de sa vie à aller et revenir entre les États-Unis et le Guatemala. Il était parti une première fois dans le Colorado à l'âge de vingt ans,

¹⁰⁹ Rencontrés en mai 2005, à Huehuetenango.

¹¹⁰ Rencontré en octobre 2010 à Ciudad Guatemala.

était resté plusieurs années, était revenu, s'était marié, avait eu trois enfants, était reparti, et sa femme était décédée au cours de son deuxième voyage. Il est revenu au Guatemala en 2006 dans l'idée de prendre avec lui ses enfants et de les ramener aux États-Unis, confiant dans son expérience pour leur faire traverser le Mexique, et pensant recourir à un passeur pour franchir la frontière des États-Unis.

3.3.3. Percy, 10 ans. Vivant avec sa mère célibataire et son frère. Hondurien. (2007)

Percy était assis à l'arrêt de bus dans la chaleur de la mi-journée, dans un quartier populaire de Miami.¹¹¹ Il était petit et un peu rond, ses traits étaient clairement ceux d'un Hispanique, il portait de grosses lunettes et lisait le livre de Chinua Achebe *When Things Fall Apart*. J'ai engagé la conversation à propos du livre, et il m'a répondu que sa maîtresse le lui avait prêté pour les vacances. Il se rendait dans un grand hôpital privé à l'est de la ville, où travaillait sa mère en tant que femme de ménage, et il faisait un petit boulot d'été à un pupitre d'accueil. Il était né au Honduras où son frère et lui avaient grandi avec leur grand-mère, et c'est à dix ans que sa mère leur a annoncé qu'ils viendraient tous les deux la rejoindre, et que leur oncle passerait bientôt les chercher pour les emmener auprès d'elle.

3.3.4. Sharon, 9 ans. Vivant avec ses deux parents. Guatémaltèque. (2007)

C'est au bar *El Hondureño* que j'ai rencontré Juan.¹¹² Un match de la Coupe America entre le Honduras et le Costa Rica avait commencé depuis peu, et mon voisin avait envie de parler. Il était Hondurien et vivait à Miami depuis cinq ans, avec sa femme et ses deux enfants. Il était venu la première fois aux États-Unis avec son épouse et son aîné, laissant sa fillette, encore trop petite, auprès de sa belle-mère. Pour ce premier voyage, ils avaient traversé le Mexique, perchés sur les trains de marchandises, et avaient su franchir la frontière sud des États-Unis, sans passeur, par la rivière. Quelques années plus tard, quand Sharon a eu l'âge suffisant pour faire le voyage, Juan a décidé d'aller la chercher. Estimant savoir traverser par lui-même, il n'a pas voulu recourir aux tarifs des passeurs.

¹¹¹ Rencontré trois ans plus tard à Miami en août 2009, quand il avait 13 ans.

¹¹² Rencontré à Miami en août 2009, il avait 34 ans.

Photo 6. Restaurant El Hondureño (Miami)



Cliché AA (2009).

3.3.5. María, 18 ans. Célibataire sans enfants. Guatémaltèque. (2009)

Maria s'était assise au deuxième rang de la vieille église de la Misión de la Virgen de la Guadalupe dans la bourgade d'Altar, ce village au milieu du désert, dernière étape avant l'entrée dans le désert d'Arizona.¹¹³ L'église venait d'ouvrir ce matin-là, j'y étais entré et je me trouvais au premier rang avec le sacristain, lorsque dernière nous, sont venues s'asseoir deux jeunes filles portant la jupe en toile bleue et le *huipil*¹¹⁴ vert bleuté caractéristique de celle qui devait-être leur communauté d'origine dans les terres mayas. Le sacristain leur a demandé d'où elles venaient, et toutes deux ont répondu en cœur : « du Chiapas ». Incrédule, il leur a rétorqué : « pourquoi est-ce que vous êtes tous toujours en train de mentir ? Vous, vous êtes du Guatemala. À moi, vous n'avez pas besoin de me mentir »¹¹⁵. Les deux jeunes filles ont ri, sont restées un moment, puis sont ressorties. C'est en fin de journée, dans une échoppe, que je les ai revues et j'ai pu leur parler un court instant. Elles allaient rejoindre leur frère en Pennsylvanie, car, chez elles, ont-elles dit, il n'y avait plus personne, leurs parents étaient morts et leur frère aîné les avait *mandado traer*, expression en espagnol qui signifie « envoyé chercher ». C'est lui qui avait engagé le passeur pour que les deux sœurs viennent le retrouver.

¹¹³ Rencontre à Altar, Sonora. Elle avait 18 ans (juillet 2009).

¹¹⁴ Sorte de chemisier qu'utilisent les femmes indiennes dans la région méso-américaine.

¹¹⁵ « ¿Por qué todos tienen que estar mintiendo? Ustedes son de Guatemala, a mi no tienen porque mentirme. »

3.3.6. *Nelson, 22 ans. En couple, un enfant. Guatémaltèque. (2012)*

Nelson est né dans le village de Madre Cacao dans le département de Jutiapa au sud du Guatemala.¹¹⁶ Il était l'aîné de huit frères et sœurs, son père était parti aux États-Unis quand il avait quinze ans, et depuis il avait envoyé chaque mois, à son ménage, de grandes quantités d'argent. Nelson avait terminé ses études secondaires, véritable prouesse dans ces sociétés tout récemment alphabétisées, et il est devenu gardien dans une ferme des hauteurs de la ville de Guatemala où il avait fait venir sa petite amie. Depuis Washington, son père lui disait régulièrement qu'il était temps qu'il vienne aux États-Unis pour faire de l'argent, mais Nelson repoussait à chaque fois l'échéance, estimant n'avoir ni besoin ni envie de partir. Pourtant, un dimanche d'avril, il a reçu un appel sous forme d'ultimatum : « J'ai arrangé ton voyage, tu pars la semaine prochaine. Si tu ne veux pas et que tu préfères rester, donne ce voyage à ton petit frère ». ¹¹⁷ Le passeur était un oncle de Nelson, qui avait dit à son père que cette semaine-là d'avril, le passage serait plus facile, et son père a immédiatement engagé le premier acompte des 7 000 dollars que coûterait le voyage. Nelson expliquait l'impératif, et la soudaineté, de ce voyage par une photo qu'il avait envoyée quelques semaines plus tôt à son père par téléphone portable, et celui-ci, le voyant physiquement pour la première fois en sept ans, a estimé qu'il était devenu un homme et qu'il était en âge de partir. Ce départ était un défi de filiation lancé par un père à son fils.

3.4. Fuir pour survivre

3.4.1. *Rogelio, 46 ans. Marié, deux enfants. Salvadorien (2003)*

Rogelio était chauffeur de taxi à New York.¹¹⁸ Il avait passé une partie de sa vie à aller et revenir entre les États-Unis et le Salvador, entre sa famille et son travail. Pendant dix ans, il a envoyé de l'argent à son ménage, suffisamment pour monter un petit commerce qui a prospéré. Il a décidé de s'établir au Salvador, mais peu de temps après son retour, il a commencé à subir de plus en plus de pressions et d'extorsions de la part des *Maras* locales qui lui exigeaient un pourcentage

¹¹⁶ Rencontré en 2011 à Ciudad Guatemala. J'ai depuis gardé contact avec lui.

¹¹⁷ « Ya arreglé tu viaje, sales la semana que entra. Si no quieres y que te quieres quedar, dale el viaje a tu hermanito. »

¹¹⁸ Rencontré dans un taxi à New York en 2005.

mensuel de ses bénéfices pour ne pas incendier son négoce. C'est cela qui l'a décidé, lui et son ménage, à partir vivre aux États-Unis, avant qu'il ne soit trop tard. Rogelio était un migrant très expérimenté, qui avait fait le voyage à de nombreuses reprises et estimait avoir les contacts et la capacité suffisante pour faire traverser le Mexique à son ménage, avant d'entrer aux États-Unis par Ciudad Juárez, avec un réseau de passeurs dont il avait déjà souscrit les services auparavant.

3.4.2. Olga, 30 ans. Veuve, deux filles. Hondurienne.

L'histoire d'Olga est citée par Oscar Martínez (2010).¹¹⁹ Olga était agent de police au Honduras. Elle a décidé de partir aux États-Unis, d'après Martinez, quand elle a senti l'imminence d'être assassinée dans le rituel macabre des *Maras* qui consistait à tuer un policier en service avec son propre pistolet. Son premier mari, policier comme elle, avait déjà été tué, elle s'était remariée avec un autre policier qui avait été tué à son tour. « Trop de mort, trop de balles, et deux filles à élever » l'ont décidée à partir. À l'omniprésence de la mort chez elle, Olga a répondu par l'espace de paix et de vie qu'elle imaginait : les États-Unis. Oscar Martinez ne nous dit pas davantage sur l'histoire d'Olga, il l'a rencontrée sur les voies de chemin de fer et elle semblait seule sur la route. On peut déduire que si elle a tenté de traverser le Mexique accrochée au train de marchandises, c'est qu'elle n'avait pas les moyens suffisants pour se déplacer dans les réseaux des passeurs. Nous n'avons pas d'éléments pour restituer plus en détail sa traversée et sa situation.

3.4.3. Noraida, 30 ans. Veuve, mère d'un enfant. Hondurienne. (2009)

Noraida est la cousine d'Erlinda, la jeune femme de Managua partie aux États-Unis un an plus tôt pour La Nouvelle-Orléans.¹²⁰ Elle avait dû quitter le Honduras après que son mari eut été tué lors du braquage de leur petite épicerie. Avec ce drame, la jeune femme a su qu'elle devait partir, car avec la mort de son mari, les délinquants la sauraient plus vulnérable, et seraient encore plus présents dans son quotidien. Elle a donc décidé de rejoindre sa cousine Erlinda aux États-Unis. Cette dernière ne pouvait lui payer que les 2 000 dollars que demandaient les passeurs pour la traversée de la frontière sud des États-Unis ; pour le Mexique, elle allait devoir

¹¹⁹ Le récit de Olga est donné page 41. L'auteur ne donne pas la date de sa rencontre avec Olga, mais on la peut situer entre 2006 et 2009, date des séjours de l'auteur sur le terrain.

¹²⁰ L'histoire de Noraida m'a été racontée par Erlinda en septembre 2009 à La Nouvelle-Orléans.

faire la traversée d'elle-même avec ses propres moyens. Elle confia son fils à sa mère, puis elle partit. Erlinda ne nous a pas donné plus de détails sur le voyage de sa cousine, on ne pourra pas approfondir sa trajectoire, mais on sait qu'elle a réussi à traverser.

3.4.4. Arnulfo, la quarantaine. Marié, trois enfants. Hondurien. (2010)

C'est une famille entière qui avait débarqué, en début d'après-midi, au refuge pour migrants des missionnaires scalabriniens à Guatemala.¹²¹ Le petit groupe était composé d'un couple, ses trois enfants, leur grand-père, et un monsieur disant travailler pour la Croix-Rouge. Ils étaient partis la veille du Honduras, dans une voiture banalisée, pour se rendre à l'annexe du Haut Commissariat aux Réfugiés (HCR) qui se trouvait dans un petit local de la *Casa del Migrante*. La permanence du HCR étant fermée, le monsieur au gilet de la Croix-Rouge a expliqué au personnel du refuge que la famille était menacée par un groupe de narcotrafiquants qui s'étaient emparés de leurs terres au Honduras, et qui avait menacé de les tuer s'ils revenaient, et c'est pour cela qu'ils souhaitaient demander l'asile aux États-Unis ou au Canada. Leur demande ne pouvant être reçue sur le sol guatémaltèque, ils sont repartis après avoir passé une nuit dans le refuge. La jeune femme de garde du refuge avait trouvé des inconsistances dans leur récit. Son écoute impliquait un réflexe habituel d'alerte pour parer aux tentatives des réseaux de passeurs ou ceux du crime organisé qui tentaient constamment d'utiliser le refuge à leurs fins.¹²² Pour elle, cette incursion s'agissait d'une tentative organisée qui cherchait à faire entrer d'un seul coup, et à grands frais, une famille entière aux États-Unis, en utilisant les voies légales d'immigration. Dans le doute quant à la véracité ou non de ce récit, et en l'absence d'éléments suffisants pour l'analyser plus en détail – ni pour la décrire davantage – on retiendra comme plus probable cette position issue de l'expérience du personnel de la maison.

3.4.5. Denilson, une quinzaine d'années. Enfant des rues. Hondurien. (2010)

Denilson était très intrigant. Il a frappé à la porte de la *Casa del Migrante* en début de matinée, il disait avoir dix-huit ans, mais il était difficile de lui en donner plus de

¹²¹ Famille rencontrée en septembre 2010 à la Casa del Migrante de Ciudad Guatemala.

¹²² Sur la difficulté et les risques de gérer les refuges pour migrants dans l'espace de transit, voir l'entretien avec le père Pellizari en Annexe 5.

quinze.¹²³ Il voyageait seul et se réfugiait derrière un sourire dont il était difficile de distinguer la part de sincérité, de méchanceté ou de barrière. Il dégagait une odeur de colle, ces drogues synthétiques et artisanales que les populations marginales des pays du Sud consomment parfois abondamment. C'était la quatrième fois que Denilson arrivait à la Casa del Migrante de Guatemala et on lui a expliqué que ce serait la dernière. Le règlement imposé par le père Pellizari veillait à ce que la maison reste un espace exclusif pour les migrants de passage, et il refusait d'héberger les personnes ayant basculé dans un mode d'errance ou de vagabondage. Denilson disait aller aux États-Unis, mais cela semblait être une idée vague. Il disait avoir déjà été intercepté au Mexique à plusieurs reprises, être revenu au Guatemala, retourné au Honduras, reparti, revenu, puis reparti. Denilson semblait flotter dans l'espace :

« Et ta famille ? – Je n'en ai pas – Pourquoi es-tu parti ? – Parce que des gars de mon quartier voulaient me tuer [rires] ». (Carnet de terrain, 2010).¹²⁴

Le rire agressif de Denilson traduisait sans doute une impuissance ou une douleur qui ne pouvait s'exprimer que par une forme de violence, et qui répondait peut-être à celle qui l'avait propulsé, seul à la fin l'enfance, dans l'espace migratoire.

Photo 7. Couloir d'entrée de la Casa del Migrante de Guatemala



Cliché AA (2010).

¹²³ Rencontré en octobre 2010 à la Casa del Migrante de Ciudad Guatemala.

¹²⁴ « ¿Y tu familia? – No tengo. – ¿Por qué te fuiste? – Porque unos de mi barrio me querían matar. »

3.4.6. Verónica, 8 ans. Parents aux États-Unis. Salvadorienne. (2011)

L'histoire de Verónica provient d'un fait divers qui a été amplement couvert par les médias du Mexique, du Salvador et du Texas, entre le 24 avril et le 17 mai 2011.¹²⁵ Dans l'autobus qui allait de Torreón à la frontière de Ciudad Juárez, une femme a été alertée par la tristesse d'une petite fille qui semblait voyager seule. Elle a tenté de la réconforter, mais la petite fille demeurait traumatisée derrière un silence de larmes et de peur. L'autobus a fait une halte à Chihuahua, à quatre heures de la frontière avec les États-Unis, où la passagère a accompagné la fillette dans les toilettes de la station routière. Là, la petite fille s'est confiée à elle, et lui a raconté que les personnes avec qui elle voyageait depuis le Salvador, l'agressaient sexuellement. La femme a alors alerté la police, qui a arrêté deux des passagers de l'autobus, le passeur ayant réussi à s'enfuir. La petite Verónica avait été confiée, début avril, par sa grand-mère, à un passeur qui devait l'amener auprès de ses parents à Los Angeles. Ce départ était une fuite précipitée, car le gang local de la *Mara Salvatrucha* avait menacé à plusieurs reprises les grands-parents de la fillette de lui faire du mal s'ils ne payaient pas chaque mois une forte somme d'argent. La famille, paniquée, a réuni les 7 000 dollars que demandait un passeur qu'ils pensaient de confiance, et ils ont fait partir la fillette avec lui.

3.5. Partir pour se réaliser ailleurs

3.5.1. Jairo, 28 ans. Célibataire. Guatémaltèque. (2002)

Livingstone est une ville caribéenne côtière, sans communication routière avec le reste du pays, qui se trouve près de la frontière entre le Guatemala et le Belize. Ce village, formé par d'anciens esclaves africains échappés des plantations anglaises, est le berceau de la culture et de la langue garifuna.¹²⁶ Jairo, un noir à la carrure d'athlète, traînait chaque matin dans une taverne du village, guettant parfois les touristes qui accepteraient de miser une bouteille de rhum contre une partie de football. Il avait été joueur professionnel en première division et montrait, à qui le voulait, les trophées et les fanions qui trônaient dans son salon. Après sa courte

¹²⁵ On a reconstruit l'histoire de Verónica à partir de trois articles des journaux locaux : (El Heraldo de Chihuahua, [2011/04/24](#) ; El Paso Times, [2011/05/15](#) ; El Pueblo de Chihuahua, [2011/05/12](#)) en les complétant avec des articles nationaux (La Jornada, [2011/05/18](#) ; Univision Noticias, [2011/05](#))

¹²⁶ Rencontré Jairo à Livingston en 2004 au cours d'un voyage d'été. Il avait 30 ans.

carrière de footballeur, il a décidé partir chercher l'aventure aux États-Unis : « pour connaître, pour connaître » disait-il. À l'époque, il n'avait pas d'enfants, n'était pas marié, n'avait plus de travail, et n'avait pas de besoin particulier d'argent. Au fond, il partait parce qu'il n'avait pas de contraintes, et le départ était une fin en soi. Il s'est mis d'accord avec un ami, et ils sont partis vers Tecún Umán, la frontière avec le Mexique sur le Pacifique.

3.5.2. Darwin, 17 ans. Célibataire sans enfants. Guatémaltèque (2002).

Darwin était originaire de la région de Todos Santos, dans les hauts plateaux de la cordillère des Cuchumatanes.¹²⁷ Le pick-up où je me trouvais l'avait pris en stop dans la descente vers Huehuetenango, il portait le vêtement habituel des hommes de l'ethnie mam – le pantalon en grosse toile avec les rayures rouges et blanches, et une chemise épaisse avec de fines lignes bleues et roses, couronnée par un large col coloré. Sa chemise ouverte laissait apparaître un maillot portant les lettres « Greenhills. Denver, CO ». Il était extraverti et avait la conversation facile. Ce maillot était celui de la compagnie de jardinage pour laquelle il avait travaillé quand il était aux États-Unis. Il était parti à l'âge de 17 ans avec un cousin, « pour voir jusqu'où ils pourraient arriver », et il est revenu deux ans plus tard « quand il s'est fatigué d'être là-bas ». Au moment de partir, il n'avait pas d'argent, n'avait pas d'obligation particulière non plus, et son ménage ne le réclamait pas. Au fond, il n'avait rien à perdre et il est parti découvrir l'espace.

3.5.3. Suleima, 26 ans. Célibataire. Guatémaltèque. (2008)

Un ménage de Peña Roja avait neuf enfants, cinq hommes et quatre filles.¹²⁸ Ils vivaient entassés dans une maison rustique, montrant fièrement deux pick-up parkés devant la bâtisse en terre, achetés par les deux fils les plus âgés qui étaient aux États-Unis depuis une huitaine d'années. La sœur aînée, blonde au teint clair, avait été considérée, dans son adolescence, comme la plus jolie fille du village. Elle avait eu un petit ami, un de ces petits amis secrets, ordinaires dans les sociétés traditionnelles où toute relation publique amoureuse hors du mariage – plus encore sexuelle – charge de déshonneur la jeune fille et de honte son ménage. Le

¹²⁷ Rencontré Darwin dans le Huehuetenango en avril 2005, il avait 19 ans.

¹²⁸ L'histoire de Sarai m'a été contée par son père et par d'autres villageois en janvier 2011.

drame de Suleima a été que le petit ami en question a ébruité dans le village qu'ils avaient eu des relations, et de rumeur en rumeur, la jeune fille a été couverte d'une sorte d'opprobre. À partir de cet instant, il était aussi devenu improbable, pour elle, de trouver quelqu'un qui accepterait de l'épouser – ou peut-être de la respecter – dans une microsociété où la virginité de l'épouse est souvent le critère primordial dans le marché nuptial. Les années passant, à plus de vingt-cinq ans dans un village où les filles se marient à seize ou dix-sept, Suleima savait l'avenir qui l'attendait si elle restait à Peña Roja. L'issue possible est venue du nord, lorsqu'elle a décidé de rejoindre ses frères dans l'Indiana, pour repartir à zéro dans une nouvelle société. Ses frères l'ont soutenue dans son projet.

3.5.4. Myriam, 30 ans. Un enfant. Salvadorienne. (2008)

La frontière entre le Mexique et les États-Unis s'enfonce, à l'ouest, dans les eaux de l'océan Pacifique, divisant soudain le bord côtier sur la plage, par une rangée de hautes tiges d'anciens rails de chemin fer plantés profondément dans le sable. Ces tiges verticales sont espacées d'entre vingt et quarante centimètres environ permettant ainsi de voir la continuité du rivage, s'éloignant au nord vers San Diego. « Tijuana Plages », c'est ainsi que les habitants de la ville appellent ce lieu de promenade, de divertissement, de visite, de toucher de la réalité et de l'irréalité de la frontière. Myriam était assise sur le sable et fumait une cigarette, le regard fixe sur l'océan. ¹²⁹ J'ai commencé à lui parler. Elle était du Salvador, elle travaillait dans un bar nocturne de la corniche et aimait venir se détendre sur la plage un moment avant son travail. Elle était à Tijuana depuis un an, et était partie du Salvador depuis deux. Tijuana était pour elle un moment transitoire, car son objectif était d'aller aux États-Unis. À San Salvador elle travaillait de nuit dans un cabaret, mais elle ne voulait pas que sa fille de dix ans grandisse dans ce milieu, et elle est partie. Elle a confié sa fille à sa mère, et elle s'est mise en route vers le nord, avec une centaine de dollars en poche.

¹²⁹ J'ai rencontré Myriam en juillet 2009 à Tijuana.

3.5.5. *Byron, 25 ans. Célibataire. Salvadorien. (2009)*

Byron était différent des autres migrants qui attendaient depuis cinq jours dans le dortoir de l'auberge de Doña Lucía à Altar.¹³⁰ Ses vêtements propres et ses mains soignées se distinguaient dans la pièce où les autres hommes portaient tous des habits usés et avaient les mains abîmées. Il était couché sur les planches d'une litière voisine, son élocution était assez efféminée et ses gestes assez maniérés. Il disait partir aux États-Unis parce qu'il s'ennuyait au Salvador, et disait ne plus vouloir y retourner : « C'est là-bas que je vais vivre maintenant », disait-il.

3.5.6. *Dorismary, 32 ans. Célibataire. Nicaraguayenne. (2009)*

La Roosevelt Avenue est une artère majeure du Queens, où foisonnent les restaurants offrant les cuisines typiques de la myriade des populations immigrantes arrivées à New York depuis les cinquante dernières années.¹³¹ C'est dans un fast-food chinois qu'à une table voisine, se sont assis trois jeunes que j'ai pris d'abord pour des Sud-américains. Ils étaient en fait Nicaraguayens et travaillaient dans une entreprise de nettoyage. Nous avons commencé à parler du voyage depuis leur pays, et l'un d'eux a raconté que sa sœur avait disparu sur la route, six mois plus tôt. « La terre l'a avalée, elle nous a appelés pour dire qu'elle approchait de la frontière, et ensuite on n'a plus rien su d'elle ». ¹³² Elle avait 32 ans et était partie « parce que la vie dans le village ne lui plaisait pas », elle n'avait ni mari ni enfants, et elle « venait connaître les États-Unis ». Dorismary devait traverser seule le Mexique sur le train de marchandises, et appeler son frère à la frontière pour qu'il envoie l'argent du passeur pour entrer aux États-Unis, mais ils n'ont plus rien su d'elle, et les mois passant, ils ont fini par être de plus en plus convaincus qu'elle avait dû être victime d'un accident, et qu'elle était décédée.

¹³⁰ Rencontré à Altar en juillet 2009.

¹³¹ Ces éléments de l'histoire de Dorismary m'ont été donnés à New York en juillet 2009.

¹³² « Se la tragó la tierra. Llamó para decir que llegaba a la frontera, pero ahí ya no supimos nada. »

3.6. Repartir, car on ne retrouve plus sa place dans son lieu de naissance

3.6.1. Amilcar, 38 ans. Marié, trois enfants. Salvadorien. (2004)

Amilcar était assis dans le fond d'un bus de nuit qui traversait les longues avenues désertes de Miami.¹³³ Il était au téléphone, et on pouvait facilement comprendre qu'il parlait à sa femme qui devait probablement se trouver dans un autre pays. Quand il a eu terminé son appel, je l'ai abordé. C'était son sixième séjour aux États-Unis en vingt-cinq ans. Il avait fait son premier voyage à 17 ans, et depuis, il n'avait cessé de faire des allers-retours entre le Salvador et les États-Unis. La première fois, il était parti par aventure, « parce que tout le monde partait », il était revenu quand il en a eu envie, il s'est marié, puis il est reparti, puis est revenu, puis est reparti, etc. Il avait fait ses premières traversées sans passeur, mais pour son huitième voyage, comme les contrôles avaient augmenté, il a décidé de souscrire les services d'un passeur qu'un ami lui avait recommandé.

3.6.2. Glendy, la vingtaine. Salvadorienne. Célibataire. (2008)

J'ai entendu parler de Glendy par un migrant salvadorien à La Nouvelle-Orléans.¹³⁴ Glendy était sa nièce qui avait été amenée aux États-Unis par sa sœur, peu après sa naissance. La jeune fille avait grandi aux États-Unis, et vers ses vingt ans, elle s'est retrouvée impliquée dans une affaire de délinquance, et elle a été expulsée vers son pays de naissance, qu'elle ne connaissait pas. Débarquée au Salvador, son premier réflexe a été de repartir aussitôt et elle a payé un passeur grâce à ses proches. Cependant, au cours de la traversée, un problème avait dû lui arriver, car elle a soudain disparu sans laisser de traces.

3.6.3. Rolando, 27 ans. Marié, une fille. Guatémaltèque. (2003)

J'étais resté quelque temps à discuter avec des migrants après une réunion dans la petite église de Peña Roja, lorsque le forgeron qui installait le portail de la maison voisine s'est soudain joint à la conversation.¹³⁵ Il était parti aux États-Unis à vingt ans, avec son frère, pour tenter l'aventure, et y était resté sept ans. Au bout de sept ans, il est retourné au Guatemala, s'est marié, a eu une fille, est resté deux ans, est

¹³³ Rencontré en 2009 à Miami en août 2009, il avait 43 ans.

¹³⁴ Cette brève histoire m'a été racontée par son oncle Mario en octobre 2009.

¹³⁵ J'ai rencontré Rolando en avril 2005 à Peña Roja.

reparti, est revenu encore, puis partait à nouveau. Il était originaire de Camojá, le gros bourg du bas de la vallée où passaient, depuis son enfance, les migrants qui faisaient une halte à la frontière avant de continuer vers les États-Unis.

« C'est que l'asphalte finit par vous manquer, les rues, le plat. Regardez comment c'est ici... Je disais justement à mon beau-frère : "ici on n'a que de la caillasse et des routes détruites. Et moi je suis là à abîmer mon pick-up, alors que je pourrais être là-bas". On finit par regretter le terrain plat. Moi j'ai déjà dit à ma femme : "dès qu'il y aura une semaine sans travail, je repars". Mais si Dieu le veut, de toutes les manières j'y retourne fin mai. » (Carnet de terrain, 2005).¹³⁶

C'est le second voyage de Rolando que l'on décrira ici, un voyage qu'il a fait en traversant le Mexique par lui-même et en payant un passeur pour la frontière nord.

3.6.4. Mireya, 23 ans. Célibataire, un enfant. Hondurienne. (2010)

Mireya était née au Honduras, mais avait grandi à Los Angeles avec sa mère.¹³⁷ Par des dynamiques de rues et de quartier, après ses études secondaires, Mireya est entrée dans un cercle de mauvaises rencontres liées au trafic de cocaïne dans lequel elle s'est retrouvée impliquée. Elle a été arrêtée, et sans-papiers, a été expulsée au Honduras après un court séjour en prison. Au Honduras, son père l'a prise en charge à son retour, mais pour elle, vivre dans ce pays qu'elle ne connaissait pas et ne voulait pas connaître, n'était pas une alternative. Elle voulait repartir dans le pays qu'elle disait être le sien. Les peines judiciaires qui pesaient sur elle aux États-Unis, en cas de retour, ne la dissuadaient pas, et dès qu'elle a trouvé l'occasion pour partir, elle l'a fait.

3.6.5. Rosandy, 26 ans. Célibataire, un enfant. Hondurienne. (2006)

Rosandy se trouvait, après la célébration, devant la grande église évangélique sur Jefferson Davis Parkway, à La Nouvelle-Orléans.¹³⁸ Elle était née au Honduras et travaillait en tant que femme de ménage dans un hôtel. Elle était arrivée clandestinement aux États-Unis en 2002, avait eu une fille peu après, et vivait avec

¹³⁶ « Es que uno acaba extrañando el asfalto. Las calles, lo planito. Mire nomás aquí... Ya le decía yo a mi cuñado: "aquí solo piedra y caminos malos tenemos, y yo aquí estoy matando mi picop cuando podría estar allá". ¡Uno como extraña lo planito! Yo ya le dije a mi mujer: "en cuanto no haya trabajo, me voy de vuelta". Pero primero Dios, en mayo estoy viendo la manera de irme de nuevo. »

¹³⁷ J'ai rencontré Mireya à Copán en septembre 2010.

¹³⁸ J'ai rencontré Rosandy à la Nouvelle-Orléans en septembre 2009.

elle à Houston. En 2006, elle a été mise sous mandat d'expulsion, et le jour où elle a été interceptée, elle a décidé d'occulter l'existence de sa fille, car une rumeur persistante lui faisait redouter, qu'une fois expulsée, le gouvernement états-unien puisse mettre sa fille en adoption. Elle s'était alors organisée avec une amie hondurienne, qui devait prendre en charge sa fille, le temps de son absence éventuelle. L'expulsion est arrivée, et elle s'est retrouvée au Honduras, sans argent, sans contact, et sans savoir comment elle pourrait rejoindre les États-Unis. Mais, « par miracle » dirait-elle, à sa sortie de l'aéroport, seule dans un dénuement complet, un monsieur est apparu devant elle et lui a dit : « Tu veux repartir ? J'ai une compagnie. Je peux te ramener ». ¹³⁹

3.6.6. Felipe, 32 ans. Séparé, 2 enfants. Guatémaltèque. (2010)

Felipe est arrivé à la Casa del Migrante de Guatemala avec les expulsés de la semaine, débarqués du Boeing blanc provenant des États-Unis. ¹⁴⁰ Il faisait partie des migrants sans argent, et sans lieu où aller, que les agents de l'aéroport conduisaient chaque semaine au refuge des missionnaires scalabrinien, où ils auraient au moins un toit et un couvert pendant deux nuits. Il portait un pantalon bleu en papier-tissu noué à la taille par un cordon, un t-shirt blanc, des espadrilles noires, et il avait à la main un sac en plastique avec une Bible. Il tentait de changer, dans le refuge, quatre dollars, son seul capital ramené de cinq années aux États-Unis. Il venait de passer six mois en prison et faisait ses premiers pas en liberté. Il était originaire du village maya de Chixoy d'où il était parti, avec sa femme, en 2005, laissant leurs deux enfants chez ses parents. Mais la migration, pour Felipe, allait être une spirale de déstructuration qui allait aboutir, entre autres, à son expulsion. À peine arrivé et gagnant ses premiers dollars, il a commencé à boire, fréquenter des prostituées, battre sa femme et cesser d'envoyer de l'argent à ses enfants. Son épouse l'a quitté au bout de deux ans, et il s'est installé dans une vie où le travail servait à payer les excès et les divertissements de la fin de semaine. En 2010, il a été arrêté pour conduite en état d'ivresse, il a été incarcéré puis expulsé. Du Guatemala, Felipe ne connaissait que Chixoy mais il n'y retournerait à aucun prix : « Ils ne vont pas me laisser entrer. Je n'ai rien envoyé, je n'ai rien fait, je n'ai

¹³⁹ « ¿Te quieres volver a ir? Tengo una compañía, yo te llevo. »

¹⁴⁰ J'ai rencontré Felipe à la Casa del Migrante de Guatemala en septembre 2010.

pas remboursé, ça fait des années qu'ils ne savent plus rien de moi. Moi je crois qu'ils me lyncheraient. »¹⁴¹ Depuis son désespoir, sa peur et sa culpabilité, la seule option qui lui semblait lucide était de repartir, immédiatement, vers les États-Unis. Il a appris par des migrants du refuge l'existence du train passant à Tenosique, et c'est vers là, avec deux dollars en poche, qu'il a dit se diriger le lendemain.

4. Se mouvoir dans l'espace

4.1. Déplacer son corps dans l'espace : du capital social au capital de mobilité

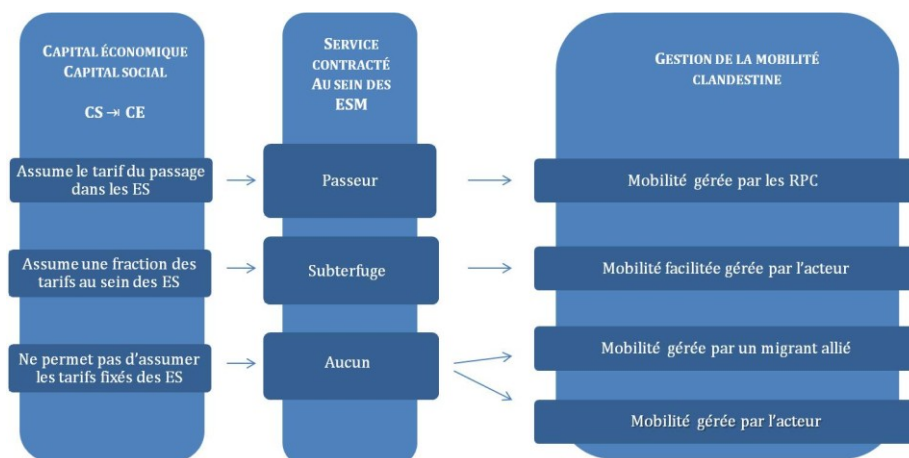
Le déclic migratoire est la raison immédiate qui a poussé les acteurs à « faire le pas » pour quitter leur lieu d'origine, et entrer dans un espace où ils savent qu'ils deviendront clandestins, condition élémentaire de la traversée de la frontière. La décision effective du départ surgit toujours dans un contexte particulier qui détermine les ressources dont disposera le migrant pour sa traversée. Le voyage clandestin consiste dans la tentative de traverser l'espace, pour aller d'un lieu à un autre, en contournant, autant que possible, les obstacles matériels se présentant sur la route, au Mexique et à la frontière sud des États-Unis. Traverser l'espace, pour les migrants consiste à utiliser leur corps pour « répondre » à la frontière qui s'impose à eux sur leur route – ici sous la forme d'un agent de la loi, là sous la forme d'un délinquant, là sous celle d'une rivière. Cette frontière manifestée sera différente pour chaque migrant. La géographie humaine a avancé le terme de « capital de mobilité » pour désigner la ressource qui permet aux acteurs de se déplacer dans l'espace. Cette notion s'inspire de celle de capital social, développée par Pierre Bourdieu, pour désigner la convertibilité, dans l'espace, des ressources qui rendent possible tout déplacement (Séchet & Garat, 2008). Le capital de mobilité est la ressource qui permet aux acteurs de se mouvoir dans des espaces non familiers et de s'y adapter ; c'est la capacité à évoluer dans un système de mobilité propre, différent de celui de son lieu d'origine (Lévy, 2000). Ce capital peut être acquis par les réseaux sociaux, ou être développé en propre par les acteurs grâce à leurs prédispositions naturelles, culturelles ou psychologiques, qui facilitent un « savoir adapter leur circulation dans l'espace ». C'est une ressource

¹⁴¹ « Allá no me van a dejar entrar. No mandé nada, no hice nada, no devolví dineros, hace años que no saben de mí. Yo creo que me linchan. »

tant sociale que spatiale qui détermine la réalisation des déplacements des hommes et des femmes.

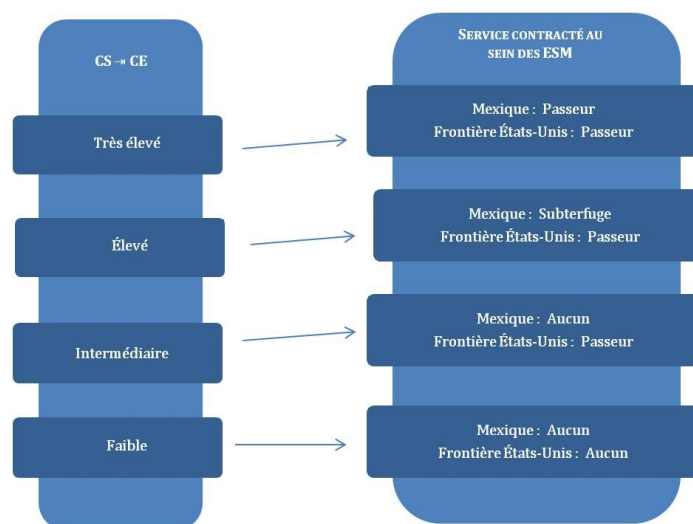
Une vision simpliste pourrait lier d'une manière trop mécanique le capital social et le capital de mobilité, mais c'est là une erreur. (ex. « plus les acteurs disposent de capital social, plus ils sont en mesure de payer les services qui facilitent la mobilité dans la clandestinité, et plus leur mobilité dans ces espaces est résolue »). En effet, le capital social permet d'encadrer les acteurs migrants dans un réseau de passeurs particulier, qui travaille dans des espaces clandestins spécifiques, qu'il maîtrise plus ou moins. D'une certaine manière, on peut dire que le capital social « fait pour le mieux », lorsqu'il paye les passeurs, mais qu'il ne contrôle « pas grand-chose » pendant la traversée. La question qui se pose alors est : qui gère la mobilité du migrant ? Quand la gère-t-il lui-même, quand l'a-t-il déléguée aux intermédiaires du passage ? L'existence de capitaux économiques et sociaux élevés fera que les acteurs paieront le tarif fixé au sein des économies souterraines de la migration, et voyageront dans les réseaux de passeurs qui sont censés « prendre en charge » leur mobilité à travers les espaces réguliers ou irréguliers de passage. Dans les niveaux intermédiaires de capital social, les migrants ne peuvent pas souscrire les services intégraux des passeurs, et payent des subterfuges, au sein des économies souterraines, destinés à leur faciliter la mobilité dans les espaces réguliers de circulation. Enfin, dans les niveaux de faible détention du capital social, les migrants ne peuvent ni payer ni acheter les services ou les objets qui leur faciliteraient la mobilité, et doivent eux-mêmes assumer l'intégralité de la route, avec leurs propres ressources. La Figure 22 est une proposition idéal-typique pour dégager les relations possibles entre l'existence de capital économique [CE] et/ou social [CS], les intermédiaires dans les économies souterraines de la migration [ESM], et la gestion de la mobilité pendant le voyage (ex. mobilité gérée par les réseaux de passeurs clandestins [RPC], par les migrants eux-mêmes [acteur], etc.). La Figure 23 prolonge cette approche en la précisant dans l'espace, selon que les capitaux permettent, ou non, de payer les intermédiaires, déterminant ainsi le mode de traversée clandestin de l'espace.

Figure 22. Relation entre capitaux, intermédiaires et mobilité



Élaboration de l'auteur.

Figure 23. Modes de traversée de l'espace migratoire en fonction du CS/CE



Élaboration de l'auteur.

Bien entendu, tous les migrants réalisent eux-mêmes leur traversée, et ce sont eux qui la rendent possible du début à la fin (ex. ils marchent, parlent, se taisent, courent, respirent, etc.), mais l'hypothèse que l'on souhaite avancer ici est que la traversée de la frontière exigera quelque chose de distinct à chaque migrant en fonction de ses ressources, et elle exigera de lui un capital de mobilité particulier pour le laisser traverser ou le laisser en vie. Précisons que les capitaux sociaux, économiques et de mobilité ne sont en aucun cas des éléments statiques, mais des ressources dynamiques qui peuvent augmenter, se développer, ou décliner, dans le temps et dans l'espace.

4.2. Espaces-temps du passage clandestin

Capital social et capital de mobilité agissent mutuellement et génèrent un rapport subjectif à la temporalité de la traversée de chaque acteur. Si tout a été « arrangé d'avance » par ses passeurs, le migrant n'aura techniquement qu'à s'asseoir et qu'à attendre d'être « trans » porté ; si rien n'a été « arrangé d'avance », le migrant doit s'ouvrir la route par lui-même. Mais tous les migrants sont exposés à un présent possible, qui peut se manifester à eux, à chaque instant, comme une imminence négative, qui prendra la forme de l'autorité qui les expulse, ou des délinquants qui les attaquent. La traversée n'est pas celle d'un espace homogène, c'est celle de multiples espaces, qui engagent chacun dans une temporalité différente, structurée autour d'une alternance de « temps longs » et de « temps courts », d'accélération et de ralentissements, de vitesse et de haltes. La mobilité clandestine a lieu dans un espace distendu, élastique, qui peut se rétrécir au point absolu d'anéantissement (la mort de l'individu), ou s'allonger en se déployant dans l'espace migratoire, par une totale maîtrise du franchissement des frontières. L'espace du voyage est un couloir à traverser dans le sens sud-nord, c'est un espace de translation dont certains auront pu et su sortir de l'autre côté, alors que d'autres y auront été refoulés, que d'autres y demeureront, et que d'autres y auront perdu la vie. C'est un espace qui change de manière constante du fait de la complexification des systèmes de contrôle frontalier et de la présence du crime organisé. Cela a fini par rendre impossible toute connaissance réelle et actuelle du passage, et les seuls qui finissent par le contrôler sont ceux-là mêmes qui participent à le faire évoluer dans l'extrême : les narcotrafiquants.

C'est donc un espace que les migrants doivent tenter d'apprendre très vite à maîtriser s'ils veulent réussir à le traverser ou à en sortir vivants. Car l'espace du passage clandestin ne laisse qu'une infime marge d'erreur aux acteurs, l'erreur signifiant le retour en arrière ou la mort. Or, comment maîtriser un espace qui évolue sans cesse, que l'on ne voit que de manière fragmentaire, et qu'on ne veut que traverser au plus vite ? La plupart des migrants ne savent pas la localisation exacte du lieu où ils se trouvent, de la même manière qu'ils ne savent pas vraiment où se trouvent les États-Unis : « après le Mexique », « plus au nord » répondent-ils.

Savoir où l'on est requiert un apprentissage qui se fait par accumulation de connaissance et d'expérience. Avant le voyage, les migrants ne savent quasiment rien de l'espace qu'ils auront à traverser, et c'est pendant celui-ci que chacun tentera, à sa manière, d'apprendre le plus possible de lui pour maîtriser un peu mieux leur mobilité. Ainsi, le premier réflexe que développent les migrants consiste à retenir le nom des lieux par lesquels ils passent, et les manières d'y passer. Retenir quelques éléments de l'espace, pour tenter de le maîtriser, un tout petit peu. Les migrants développent toujours une grande capacité à se souvenir précisément des noms des lieux par lesquels ils passent. Tous dessinent, dans leur tête, la carte de leur parcours. Contrôler l'espace pour tenter de contrôler leur temps, en s'engageant dans le présent incertain de la traversée, poussés par leur passé, tirés déjà vers un futur qui les attire.

Chapitre 5. Traverser l'espace vers le nord

Pour les migrants, l'espace à traverser est un espace binaire formé d'une frange externe posée comme espace tampon (le Mexique) et d'une membrane plus ou moins large placée comme muraille (la frontière sud des États-Unis). Un migrant centraméricain ayant réussi à traverser cet espace et à atteindre La Nouvelle-Orléans décrirait son voyage comme un déplacement continuellement « contre le courant ». Au fur et à mesure qu'il avance, le migrant clandestin voit s'abattre sur lui trois forces persistantes : la première cherche à le saisir légalement pour le renvoyer en arrière, la deuxième tente de s'emparer de lui pour lui imposer le prix arbitraire du passage ou de la survie, et la troisième, plus anonyme mais tout aussi fatale, se manifeste dans les milieux naturels extrêmes qu'il tente de traverser. Pour éviter la première, passer au travers de la deuxième et survivre à la troisième, les migrants ont besoin de ressources spécifiques qu'ils doivent convertir tout au long de leur mobilité. Dans les pages précédentes, nous avons dégagé quatre modes de mobilité dans ces espaces qui sont autant de manières de lier capital social, action en réseau et capital de mobilité. Les expériences qui seront retracées ici dessinent des variables et des nuances à ce modèle. Le lecteur constatera des disparités dans le récit, certains parcours seront passés sous silence – faute de données suffisantes – d'autres seront abondamment décrits. Ces sauts s'expliquent par le fait que l'ethnographie a produit des sources très hétéroclites, recueillies avant, pendant ou après la traversée des migrants, parfois au cours de longs entretiens, parfois, au cours de brèves interactions. C'est dans l'expérience du voyage clandestin que la frontière se révèle aux migrants sous ses multiples visages, sous ses formes officielles et sous ses faces cachées, mettant à jour d'une manière particulièrement nette les inégalités au sein de la population migrante.

1. Cruzar México : tenter de passer à travers le Mexique

1.1. Voyager au sein des réseaux de passeurs

Les migrants centraméricains qui disposent de niveaux élevés de capital social souscrivent auprès des passeurs une sorte de « pack » tarifé incluant la traversée du Mexique, celle de la frontière sud des États-Unis, et la livraison jusqu'au lieu de destination – où qu'il se trouve aux États-Unis. C'est un service intégral, en quelque sorte, qui prend en charge à la frontière sud et livre à destination. Celui qui recourt à un passeur pour la première partie du trajet le fera aussi pour la deuxième et pour la troisième.¹⁴² Dans les années 2000, une moitié du tarif couvrait les frais du passage du Mexique, l'autre moitié, celui de la traversée de la frontière jusqu'au lieu de destination. Le succès du passage n'est pas garanti, mais les migrants bénéficient, en règle générale, de trois essais. La première moitié de la somme se paie avant le départ et l'autre moitié à l'arrivée.¹⁴³

1.1.1. Jairo, 28 ans. Parti du Guatemala. (2002)

Jairo, l'ancien footballeur garifuna est parti à l'aventure aux États-Unis à une époque où la traversée n'était pas ce qu'elle deviendrait quelques années plus tard. À l'époque, les contrôles migratoires étaient moins nombreux et le crime organisé ne cherchait pas à avoir une emprise totale sur le trafic de clandestins. Les stratégies des passeurs étaient aussi plus artisanales. Jairo est parti avec son cousin vers Tecún Umán, le bourg frontalier avec le Mexique situé près de la côte Pacifique, où, après deux jours de recherches, ils ont trouvé un passeur Guatémaltèque qui promettait de les conduire à la frontière de Nogales (Sonora) pour mille dollars. Une fois à Nogales, celui-ci les recommanderait à un autre passeur pour traverser la frontière des États-Unis. Ils ont voyagé avec une dizaine de migrants mayas du Guatemala, en se déplaçant par petits groupes, sur de courtes distances, dans des taxis locaux et dans des bus de grandes lignes. Quand le convoi était intercepté par les autorités, le passeur arrangeait un dessous-de-table

¹⁴² Au cours des enquêtes de terrain, il n'a pas été trouvé de situation où un migrant ait payé un passeur pour la traversée du Mexique et pas pour celle de l'entrée aux États-Unis.

¹⁴³ Les lieux de la traversée cités dans ce chapitre sont indiqués sur la carte en Annexe 1.

grâce auquel ils pouvaient continuer leur route. Ils sont arrivés de cette manière à la frontière de Mexicali en deux semaines.

1.1.2. Isadora, 26 ans. Partie du Guatemala. (2002)

L'ethnographie n'a pas permis de recueillir des détails quant à la traversée du Mexique et de la frontière sud des États-Unis par Isadora. Nous savons seulement qu'elle a voyagé avec un passeur recommandé par ses frères, qu'elle est entrée aux États-Unis par le désert d'Altar (Sonora) et qu'elle a ensuite atteint Indianapolis.

1.1.2. Amilcar, 38 ans. Parti du Salvador. (2004)

Pour son sixième séjour aux États-Unis, Amilcar a décidé de partir avec un passeur qui lui avait été recommandé par des amis et qui pouvait le conduire aux États-Unis pour 4 000 dollars. Il a contacté ce passeur, a payé un acompte et un mois plus tard, il est parti avec celui-ci et trois autres Salvadoriens, en remontant le Guatemala tout au long de la route côtière jusqu'à Tecún Umán. Là, ils ont traversé le fleuve frontalier, le Suchiate, à bord d'une des barques de fortune qui assurent le passage sous le pont du poste-frontière [Photo 8], et se sont rendus sur l'autre berge dans un cabaret de Ciudad Hidalgo.

Photo 8. Bouées traversant le Suchiate frontalier à Tecún Umán



Cliché AA (2012)

Ils y ont retrouvé deux agents de la police fédérale mexicaine qui allaient les conduire aux portes du désert de l'Arizona. Les policiers ont menotté les migrants pour en faire de faux prisonniers, les ont placés sur la banquette arrière du véhicule officiel, et ont démarré la voiture. Il a fallu vingt-quatre heures à la

patrouille de la *Policía Federal*, fonçant à toute vitesse, toutes sirènes allumées, pour traverser le pays. Amilcar et ses compagnons de voyage étaient arrivés à Altar. L'ethnographie n'a pas donné d'éléments sur leur traversée à Altar ni sur leur entrée aux États-Unis, on sait seulement qu'elle a réussi et qu'Amilcar a atteint Miami.

1.1.3. Arcadio, 18 ans. Parti du Guatemala. (2005)

Arcadio partait rejoindre ses frères pour aller faire de l'argent. Le frère dont il était le plus proche et qui se trouvait déjà aux États-Unis s'était engagé à lui payer les 5000 dollars que lui demandait le passeur. Il partirait début mai avec Antonio, le passeur qui avait déjà fait partir plusieurs de ses cousins, et voyagerait avec un oncle et un voisin du village. Les trois migrants ont rencontré Antonio trois semaines avant le départ, dans une station-service de la frontière de La Mesilla.¹⁴⁴ Antonio a commencé par leur expliquer la route de manière générale : les contrôles de l'INM seraient payés d'avance, mais l'imprévu pouvait surgir des barrages que montaient – le plus souvent sans autorisation – les autres autorités (polices municipales, polices locales, polices fédérales, polices judiciaires, etc.). C'est face à celles-ci que les migrants devaient pouvoir se faire passer pour des Mexicains en déjouant les pièges qu'elles allaient tenter de leur tendre.

« Et c'est pour ça que vous devez avoir bien étudié votre passage. Parce que ceux qui vérifient peuvent vous reconnaître. Et s'ils vous disent : "pourquoi la photo de votre carte d'électeur est aussi sombre ?", vous devez répondre : "je ne sais pas, mec, demande à l'institut électoral de Comitán pourquoi elle est sortie comme ça". C'est pour ça que vous devez bien réviser. Vendredi je vous envoie avec Don Juan les textes à apprendre. » (Carnet de terrain, 2005).¹⁴⁵

Les migrants auraient un atout de taille pour se faire passer pour des Mexicains : ils auraient de faux papiers. Antonio avait demandé à chacun d'apporter une photo

¹⁴⁴ Des extraits du carnet de terrain narrant cette entrevue sont restitués en Annexe 4. On y trouvera l'éloquence quasi théâtrale d'Antonio pour décrire aux migrants son travail, sa vocation et sa méthode. L'objectif de son récit était à la fois de mettre en confiance les migrants, de les rassurer, mais aussi de les impressionner.

¹⁴⁵ « Y por eso es que tienen que estudiar bien, porque los que checan los reconocen a uno. Y si les dicen: "porque la foto del IFE está oscurita", ustedes contestan "no sé mano, pídele ahí al IFE de Comitán porque salió así". Por eso tienen que darse su estudiadita. El viernes les mando las hojas con Don Juan. »

d'identité, et c'est en voyant chaque photo qu'il a commencé à imaginer, à voix haute, le rôle que chaque migrant aurait à jouer pendant la traversée : « toi je vais te faire passer pour un sportif, a-t-il dit à Arcadio, tu auras un petit sac à dos de l'équipe des Chivas [équipe de football de Guadalajara] ». En voyant Josefo, l'oncle d'Arcadio, aux traits plutôt indiens, il a dit : « toi on ne peut pas te faire passer pour Mexicain, je vais te faire passer pour un réfugié », en se référant aux dizaines de milliers de Guatémaltèques que le gouvernement mexicain avait accueillis dans les années 1980, et à qui il avait donné une existence juridique et des documents d'identité. D'Aarón, le troisième migrant, il n'a rien dit, estimant sans doute que son accent et son apparence – grand, petite moustache, la peau claire, le timbre assuré – le ferait passer facilement pour un Mexicain. Quelques jours plus tard, il a fait parvenir aux migrants deux feuilles de questions-réponses à mémoriser pour préparer le voyage [Document 1]. La première contenait des éléments de vocabulaire qui soulignaient des différences d'usage entre l'espagnol du Guatemala et celui du Mexique, ainsi que quelques éléments d'éducation civique et des renseignements sur le municipe frontalier de Las Margaritas [Document 1]. La seconde feuille portait le texte de l'hymne national mexicain et de l'hymne du Chiapas – mais sans la musique.

Quand le jour du départ est arrivé, Arcadio a mis ses plus beaux habits et a pris le petit sac à dos qu'il avait préparé la veille, contenant sa brosse à dents, du dentifrice et des vêtements de rechange. Les trois migrants ont rejoint Antonio dans la ville de Comitán, à une heure de la frontière, où ils pouvaient se rendre légalement en tant qu'habitants d'un département frontalier. Antonio les attendait à la descente du bus, et là leur a annoncé qu'il ne ferait pas la première partie de la route avec eux, et qu'il les confiait à une femme : Doña Cloe. Le lendemain, celle-ci leur a remis 3 000 dollars pour qu'ils payent, au fur et à mesure, les *mordidas* – les dessous-de-table – à chaque barrage des autorités et leur a donné les indications pour aller à Cinco de Mayo, un lieu situé à cinq heures de route, où les attendraient les passeurs qui feraient la route avec eux jusqu'à Mexico. Ils sont arrivés au point de rendez-vous après une succession de taxis et de camionnettes locales. Mais à leur surprise, sitôt arrivés, les deux jeunes qui les attendaient les ont assaillis et dépouillés des 3 000 dollars, avant de prendre la fuite. Le guet-apens avait été fait sans violence, les jeunes ayant simplement menacé d'appeler l'INM s'ils résistaient.

Document 1. Feuillet de réponses à mémoriser pour le voyage fournie par le passeur

<p>Lista de Preguntas</p> <p>Como Te llamas <u>el Sincho</u></p> <p>donde vives <u>en colonia sabinalito</u></p> <p>Cuales tu municipio <u>frontera comalapa</u></p> <p>Cuanto Pegas <u>6</u></p> <p>Que numero Calsas <u>tiene el kilo mil gramos</u></p> <p>Cuantos Gramos <u>mes cilla</u></p> <p>Que Tela es Tu Pantalón <u>Estensible</u></p> <p>Como se llama Tu Pulsera de Reloj <u>Camiseta</u></p> <p>el Sincho se llama <u>Camiseta</u></p> <p>la chumpa se llama <u>el si Per R cierre</u></p> <p>Como se llama el si Per <u>Que comidas son las Pteridas d Chapas</u></p> <p>que comidas son las Pteridas d Chapas <u>El mole mandu go y barbacoa</u></p> <p>El mole mandu go y barbacoa <u>Como se llama el Presidente que esta</u></p> <p>Como se llama el Presidente que esta <u>quicente Fox Quesada</u></p> <p>quicente Fox Quesada <u>Y el salicote se llama Ernesto cedillo</u></p> <p>Y el salicote se llama Ernesto cedillo <u>Como se llama el Gobernador de Chapas</u></p> <p>Como se llama el Gobernador de Chapas <u>Pablo zalazar mendizabalia</u></p> <p>Pablo zalazar mendizabalia <u>Y el que estaba Roberto Alvarez Guillen</u></p> <p>Y el que estaba Roberto Alvarez Guillen <u>Que colores Tiene Tu bandera</u></p> <p>Que colores Tiene Tu bandera <u>verde blanco y colorado</u></p> <p>verde blanco y colorado <u>Que signos Tiene Tu manada</u></p> <p>Que signos Tiene Tu manada <u>en que Arbol esta el Aguila X sol</u></p> <p>en que Arbol esta el Aguila X sol <u>Pisto en Mexico es Dinero</u></p> <p>Pisto en Mexico es Dinero <u>Como se llama el Presidente municipal</u></p> <p>Como se llama el Presidente municipal <u>Jose Luver Lopez camy</u></p> <p>Jose Luver Lopez camy <u>Como se llama el comisariado Ejidal</u></p> <p>Como se llama el comisariado Ejidal <u>Jesus Dias Godines</u></p> <p>Jesus Dias Godines <u>Como se llama el Agente municipal</u></p> <p>Como se llama el Agente municipal <u>Emilio Federico Lopez Lopez</u></p> <p>Emilio Federico Lopez Lopez <u>Como se llama el Puente que esta por el JocoTe</u></p> <p>Como se llama el Puente que esta por el JocoTe <u>Puente Quinta Calsas</u></p> <p>Puente Quinta Calsas <u>Que colonias hay cerca de Tu lugar</u></p> <p>Que colonias hay cerca de Tu lugar <u>Hano Grande el JocoTe Ciudad Cuactemic</u></p> <p>Hano Grande el JocoTe Ciudad Cuactemic</p>	<p>Mexico tiene <u>31 Estado y un distrito federal</u></p> <p>Chiapa tiene <u>114 municipios</u></p> <p>Cuanto esta la Frontera a dos <u>9 kilometros y med</u></p> <p>que distancia ay de sabinalito al JocoTe <u>un kilometro</u></p> <p>Como se llama el Calsasillo <u>Trusa</u></p> <p>Se bata acada <u>6 seis meses Para Presidente municipal</u></p> <p>el dueño de la Gasolinera se llama <u>marco Guillen</u></p> <p>Como se llam el Qui's Qui'l <u>Chalote</u></p> <p>Como se llama la Remolacha <u>betabel</u></p> <p>Como se llama el Allote <u>calabasa</u></p> <p>La capital de Chapas es <u>Tuxtla Gutierrez</u></p> <p>color de la bandera verde <u>significa bosque o seta</u></p> <p>blanco significa <u>Paz o Pureza</u> Rojo significa <u>san gre</u></p> <p>corTe de Pelo <u>normal</u></p> <p>las correas de zapatos se llama <u>agujetas</u></p> <p>El bus es <u>AhuTobus</u></p> <p>las Actas las en el <u>Registro civil o Presidencia municipal</u> y las <u>Credenciales las dan</u></p> <p>En modulo de IFE significa <u>InstiTo Federal Electoral</u></p> <p>Que alluda Resibe el <u>agricultoro campesino</u></p> <p>Alluda de <u>Procampo</u></p> <p>Fiesta Patria se celebra el <u>16 de septiembre</u></p> <p>El 20 de Noviembre ac di le la <u>se celebra</u></p> <p><u>Revolucion mexicana</u></p> <p>El 24 de febrero es dia de la <u>bandera</u></p> <p>los Partido de Mexico son <u>PRI el PRD-Pan y PT</u></p> <p>alos nasidos en Chiapas se les llama <u>Chiapancos</u></p> <p>los Rios mas grandes de Chapas <u>son el Ceregua y el Lagartero</u></p>
--	---

Provenance : pièces remises à Arcadio.

Le taxi qui devait les conduire est néanmoins arrivé, et en apprenant l'incident, le chauffeur a contacté Doña Cloe qui lui a demandé de conduire les trois migrants à La Arrocera, d'acheter pour eux « trois billets négociés pour Mexico » auprès des agents de l'INM, et de les faire monter dans le premier bus pour Mexico. À bord du bus, chaque migrant s'est dirigé vers le numéro de siège qui lui avait été attribué et qu'il savait que les agents de l'INM ne vérifieraient pas. Pour sa malchance, Josefo a trouvé quelqu'un endormi à sa place, et n'ayant pas osé le réveiller, il s'est assis sur un siège voisin. Il a été pris par les agents au barrage suivant et a été expulsé au Guatemala. Arcadio et Aarón ont continué leur route et sont arrivés à Mexico où Antonio les attendait à la descente du bus. De là, ils partiraient le soir même vers Altar. Juste avant l'embarquement, Arcadio a été détroussé pendant qu'il urinait dans des toilettes de la station routière et ses assaillants ont disparu aussitôt. Le voyage vers Altar serait fait d'une seule traite en trente heures de route, en bus de première classe, et Antonio voyagerait avec eux pour payer les barrages. Ils sont arrivés sans difficulté. En tout, Arcadio a traversé le Mexique en dix jours, il a passé les barrages des militaires et des polices grâce à ses faux papiers et ceux de l'INM

grâce aux *mordidas* payées directement par lui ou par ses passeurs. Pour Arcadio, la traversée du Mexique, dit-il, a été facile, la partie difficile est venue ensuite.

1.1.4. Glendy, 28 ans. Partie du Salvador. (2008)

De Glendy, la migrante expulsée par le DHS aussitôt repartie aux États-Unis, ses proches n'ont plus rien su d'elle : elle avait disparu en cours de route. Son oncle à La Nouvelle-Orléans racontait qu'elle était partie du Salvador avec un passeur que sa famille connaissait bien, qu'un premier paiement de 3 000 dollars avait été fait pour son voyage et qu'elle était arrivée à Reynosa où elle les avait appelés pour leur dire qu'elle passerait bientôt la frontière. Mais les jours ont passés et aucun appel n'est venu. La famille a contacté le passeur au Salvador qui leur a expliqué que son groupe de clandestins avait été séquestré par des narcotrafiquants. Depuis, ils n'avaient plus rien sur son sort.

1.1.5. Suleima, 26 ans. Partie du Guatemala. (2008)

La jeune Suleima est partie rejoindre ses frères à Indianapolis pour refaire sa vie aux États-Unis. Ses frères lui ont trouvé le passeur et ont payé la première moitié des 6 000 dollars accordés pour son voyage. On n'en sait pas davantage sur sa traversée du Mexique, on sait seulement qu'elle l'a faite en deux semaines dans une alternance de taxis, de camionnettes et de bus de grandes lignes. Mais pour elle et sa famille, c'est à Altar, au seuil de la frontière des États-Unis, qu'allait commencer un cauchemar.

1.1.6. Byron, 25 ans. Parti du Salvador. (2009)

Byron, expliquerait qu'il n'a pas traversé le Mexique comme *mojado* – le terme de « mouillé » qui désigne habituellement les clandestins –, mais en *clavado* : « en cloué ». Pour partir, il a contacté un passeur dans sa ville d'origine et a voyagé avec une dizaine d'autres migrants salvadoriens jusqu'à Tecún Umán. Ils ont traversé côté mexicain et ont été conduits dans un entrepôt où ils ont retrouvé un large groupe d'une centaine de migrants avec qui ils allaient voyager cachés dans deux camions de marchandise. Ils devaient entrer par l'arrière des camions en se glissant dans une étroite cale dissimulée sous le sol, y ramper jusqu'au fond et se placer tête-bêche avec le migrant qui les précédait, couchés à plat ventre. Les femmes avaient été regroupées et les passeurs ont averti les hommes qu'ils ne

toléreraient pas de tentatives d'attouchements aux femmes pendant la traversée, sous prétexte que le moindre problème risquerait d'alerter des autorités. Les migrants ont ainsi été disposés dans les cales et les passeurs ont vissé une planche sur son ouverture. Le camion a été chargé de caisses, et est parti vers Mexico. Les migrants allaient rester pendant près de vingt heures dans l'obscurité totale de la cale, avec le bruit strident du moteur tout près de leurs tympans. À Mexico, la cale a été ouverte et les migrants ont été placés dans un hangar où ils attendraient une semaine. Une logistique élémentaire avait été mise en place pour les repas, une famille mexicaine se chargeant de fournir la centaine de migrants en tortillas et en haricots. Lorsqu'une remorque portant un container est arrivée, la centaine de migrants a été introduite dans le caisson métallique qui s'est refermé derrière eux. Pour cette seconde partie du trajet, le convoi voyagerait de nuit et les chauffeurs s'arrêteraient régulièrement pour ouvrir les portes du fourgon, afin d'éviter les étouffements. C'est en trois jours que le camion a atteint Altar. ¹⁴⁶

1.1.7. María, 18 ans. Partie du Guatemala (2008)

L'ethnographie n'a pas donné d'éléments précis sur la traversée du Mexique par María. On sait seulement qu'elle a traversé avec une centaine d'autres migrants dans des camions et que sa traversée se serait faite sans difficulté.

1.1.8. Veronica, 8 ans. Partie du Salvador. (2012)

La mère de la petite Veronica avait effectué le premier versement des 7 000 dollars qu'elle avait accordés avec le passeur. Elle était rassurée, car sa fille partirait avec le même passeur qui l'avait conduite elle aux États-Unis, cinq ans plus tôt. Pour la préparer au long voyage vers Los Angeles, les grands-parents ont dit à leur petite-fille qu'elle « devrait être forte, et quoi qu'il arrive, résister jusqu'à arriver auprès de sa mère » (El Paso Times, [2011/05/15](#)). Elle voyagerait en petit convoi avec le passeur et deux migrants salvadoriens de 17 et de 18 ans qui rejoignaient aussi leur famille. Le groupe est parti de San Salvador en bus de grandes lignes et a atteint Veracruz en une semaine. Très vite, le premier passeur a disparu et depuis, les passeurs se sont alternés : « les gens changeaient » dirait Verónica. C'est entre Veracruz et Ciudad Juárez que les premiers sévices ont commencé pour elle :

¹⁴⁶ Voir l'infographie sur ce mode de transport clandestin en Annexe 9.

« La petite a déclaré que [le passeur] l'obligeait à lui faire du sexe oral pendant le trajet, ce qui l'effrayait à l'idée que la situation se répète. » (El Heraldo de Chihuahua, [2011/04/24](#)). « Le docteur a dit que les marques sur son corps n'étaient pas des bleus, mais des piqûres qui avaient été faites avec une aiguille pour la forcer à ouvrir ses jambes. » (El Paso Times, [2011/05/15](#)).¹⁴⁷

Le passeur et les deux migrants avaient décidé d'utiliser l'isolement des haltes pendant le trajet pour torturer sexuellement Verónica. Au fond, ils se savaient les seuls maîtres à bord et les seuls témoins. Plus encore, ils savaient que la petite était à leur merci, dans une situation de complète solitude, dans des espaces inconnus avec des inconnus, loin des siens, et sans possibilité de se défendre. Pour comble de sa souffrance, la consigne malheureuse que lui avaient donnée les siens – de supporter tout ce qui arriverait – se trouvait ici déplacée dans un contexte que sa famille n'avait pas imaginé. Mais pour Verónica, le danger n'était pas venu des autorités ou des délinquants comme ses proches l'avaient pensé, mais bien de l'intérieur de la bulle de mobilité clandestine dans laquelle elle se trouvait. Lorsque sa souffrance a alerté et dévoilé son supplice à une passagère du bus, celle-ci a déclenché l'action des autorités : le migrant majeur a été emprisonné, le mineur a été expulsé, le passeur de 22 ans s'est enfui. Mais en se confiant à la dame bienveillante du bus, Veronica, sans le savoir, allait s'extraire d'un seul coup des réseaux des passeurs pour se retrouver entraînée dans les réseaux bureaucratiques de la légalité qui régissaient son statut migratoire. Mineure sans-papiers, elle a d'abord été confiée à un centre d'accueil pour enfants du DIF qui a dû informer l'INM de sa présence chez eux.

L'INM a aussitôt déclenché le protocole d'expulsion vers le Salvador par les conduits habituels qui étaient les mêmes d'ailleurs que ceux par où avait été expulsé le migrant mineur qui avait participé aux sévices. Entre-temps, la grand-mère au Salvador, alertée par le DIF, était arrivée à Chihuahua pour récupérer sa petite-fille, mais l'INM lui a refusé la tutelle et les visites du fait de l'irrégularité de Verónica. Pour l'administration mexicaine, l'abus dont avait souffert la fillette ne constituait pas une raison pour stopper la procédure d'expulsion. C'est alors qu'à

¹⁴⁷ « La pequeña declaró que Erick la obligó a tener sexo oral durante el trayecto, con lo cual se sentía atemorizada de que se repitiera la situación » (El Heraldo de Chihuahua, [2011/04/24](#)). « The doctor said she had marks on her. They weren't bruises; they were stings made with a needle to force her to open her little legs. » (El Paso Times, [2011/05/15](#)).

Los Angeles, sa mère a contacté une association locale qui a mobilisé ses contacts à El Paso (Texas) qui ont alors mobilisé les leurs à Ciudad Juárez et à Chihuahua. Ces associations ont très vite obtenu l'asile politique aux États-Unis pour la petite fille au titre des menaces des *Maras* dont elle avait été victime au Salvador, ainsi qu'à celui des éventuelles représailles que pourraient prendre à son encontre les passeurs ou le migrant expulsé. Mais pour que sa demande d'asile puisse être recevable, il fallait que la petite fille soit d'abord régularisée au Mexique, ce que refusaient les autorités. C'est après un battage médiatique et des protestations devant le Palais du gouverneur, que les autorités ont plié et lui ont concédé le visa humanitaire garanti par la loi mexicaine à tout clandestin subissant une violation aux droits de l'homme sur le territoire national. Verónica est ainsi redevenue légale et a pu continuer sa route vers les États-Unis. Son supplice avec ses tortionnaires avait duré une semaine, son calvaire dans les rouages de l'INM en avait duré trois.

1.1.9. Nelson, 22 ans. Parti du Guatemala. (2012)

C'est l'oncle de Nelson qui avait organisé son voyage. Son oncle était un migrant expérimenté qui était devenu passeur et qui avait, pendant vingt ans, conduit lui-même les migrants jusqu'aux États-Unis, mais depuis la moitié des années 2000, il était devenu un rabatteur pour le compte d'un cartel qui gérait désormais le trafic de clandestins. Nelson paierait le prix régulier de la traversée jusqu'aux États-Unis – 7 000 dollars – mais en guise de faveur, au lieu de payer la moitié de la somme avant de partir, il n'aurait à payer que les 900 dollars qu'il fallait payer aux « propriétaires de la route » – *los dueños del camino*. Ce « propriétaire », il l'apprendrait au cours de son voyage, était le cartel del Golfo. Le jour de son départ, Nelson a mis les nouveaux vêtements et les nouvelles chaussures qu'il avait achetées spécialement pour son voyage, et a rejoint le convoi de migrants organisé par son oncle. Son groupe est parti en transport public vers La Mesilla, ils ont traversé vers le bourg frontalier de Ciudad Cuauhtémoc où son oncle lui a fait ses adieux avant de le remettre à d'autres passeurs qui les ont conduits, en plusieurs camionnettes, jusque dans l'État du Tabasco. Ils ont passé la nuit dans une maison et le lendemain, d'autres migrants centraméricains les ont rejoints. Le groupe élargi est monté dans un vieil autobus de passagers spécialement affrété qui

portait pour unique signe le mot *Especial* en haut du pare-brise. Le bus a atteint Reynosa (Tamaulipas) en deux jours, sans avoir été arrêté une seule fois par les autorités. Nelson était au courant des massacres de migrants clandestins qui avaient eu lieu récemment dans le nord-est du Mexique et c'est ce segment de la traversée qu'il appréhendait le plus, mais à sa surprise, son passage du Mexique n'a représenté aucune difficulté. De Reynosa, ils ont été conduits dans un entrepôt situé à une cinquantaine de kilomètres à l'est sur le réservoir Falcon – un grand lac artificiel sur le Río Bravo.

1.2. Achat de subterfuges pour traverser par soi-même

Un certain nombre de migrants disposant de capital économique, social et mobilitaire ¹⁴⁸ important pense être en mesure de maîtriser suffisamment l'espace migratoire pour faire la traversée du Mexique, sans recourir aux services des réseaux de passeurs, mais en se procurant de faux documents auprès des faussaires ou des administrations corrompues. Ce mode de mobilité requiert un certain niveau de connaissance du passage clandestin qui est lié d'ordinaire à une forte expérience migratoire. Le choix de migrer par soi-même peut répondre à un souci de réduction des coûts de la mobilité, à une impossibilité de payer les frais des passeurs, ou encore à une volonté de ne pas dépendre de ces derniers.

1.2.1. Rolando, 27 ans. Parti du Guatemala. (2003)

Rolando est parti de Camojá à une époque où la plupart des migrants de son entourage partaient sans passeur. Pour eux, en tant qu'habitants de la frontière de La Mesilla, il était alors relativement facile de se procurer un document d'identité qui leur permettrait de se faire passer pour des Mexicains lors des contrôles. Rolando avait aussi un autre avantage : il était ladino, et ayant grandi à la frontière, il savait adopter certains tics de langage caractéristiques au Mexique voisin, exagérant l'accent mexicain qu'il voyait à la télévision, employant à foison des insultes, et ayant une relation directe de tutoiement avec les autorités. Ce mode de relation contrastait avec celui coutumier au Guatemala, où le vouvoiement et la

¹⁴⁸ L'adjectif « mobilitaire » est un néologisme provenant de travaux de géographie sociale s'intéressant aux questions de mobilité. De nombreux auteurs utilisent de manière équivalente capital de mobilité, capital mobilité et capital mobilitaire. Cf. (Lévy, 2000 ; Ceriani, 2008).

distance respectueuse entre les personnes demeurent d'ordinaire la norme des relations sociales. Pour son second voyage, Rolando a acheté à 150 dollars un acte de naissance du municpe de Comitán, il est arrivé en autobus à Tuxtla, puis il a acheté un billet pour Toluca, et de Toluca, il a pris un bus pour Tijuana, qui le déposerait à Altar. C'est dans le Jalisco que des agents de l'INM l'ont fait descendre du bus avec trois autres Centraméricains clandestins :

« Les agents me disent : “descends” et je leur réponds “je n'ai pas à descendre, je suis Mexicain”. “Descend” il me dit. Et je suis descendu. Et alors ils ont commencé à nous poser des questions un par un. Il y avait un jeune qui avait un maillot des Chivas et ils lui ont dit : “tu es pour qui [au foot] ?”, et l'idiot a répondu : “pour les Aigles de l'Amérique”. “Ahhh, a dit l'agent, tu aimes le foot alors... Tu vois, sur le terrain il y a un arbitre, pas vrai, comment s'appelle ce que l'arbitre met dans sa bouche ?”. “Pito” répond l'autre, et tous les agents ont éclaté de rire. “Regarde, ici au Mexique on appelle ça un sifflet [silbato]. Le *pito* c'est autre chose et celui qui le met dans sa bouche s'appelle un homosexuel”. Et alors ils l'ont emmené. Quand ils m'ont interrogé, ils m'ont demandé de chanter l'hymne national, mais comme je ne le savais pas, mais que je savais ce qu'il fallait répondre, je leur ai dit : “je le chante que si on enlève nos chapeaux et qu'on le chante ensemble.” “Remonte” m'a dit l'agent, et je suis remonté dans le bus. » (Carnet de terrain, 2005). ¹⁴⁹

Rolando avait ainsi passé ce barrage, mais au barrage suivant, dans le Sinaloa, les agents de l'INM qui l'avaient fait descendre ont aussitôt déchiré son acte de naissance émis par un municpe frontalier du sud du Mexique, sans même lui poser des questions. Se trouvant ainsi violemment intimidé et démasqué il n'a eu d'autre choix que de tenter de négocier son passage avec les agents qui ont accepté contre 200 dollars. Il est remonté dans le bus qui l'a conduit à Altar.

1.2.2. Rogelio, 46 ans. Parti du Salvador. (2003)

¹⁴⁹ « El de migración me dice: “bájate”, le digo “no tengo por qué bajarme, soy Mexicano”, “bájate cabrón” me dice, y entonces me bajé. Entonces empezaron a hacernos preguntas uno por uno. Había uno que tenía una camisa de las Chivas y le dijeron: “¿a quién le vas?”, y el menso dice “a las Águilas del América.” “Ahh, dijo el de migración, te gusta el fut, verdad... En la cancha hay un árbitro, verdad, ¿cómo se llama lo que se mete en la boca?” “Pito” dice el otro, y ahí los de migración sueltan la carcajada. “Mira cabrón, aquí en México se le dice silbato, el pito es otra cosa y el que se lo mete en la boca se llama puto.” Y entonces se lo llevaron. Cuando llegó mi turno, me pidieron que les cantara el himno, yo no me lo sabía pero sabía lo que había que contestar y les dije: “yo lo canto si nos quitamos el sombrero y lo cantamos todos juntos”. “Súbete” me dijo, y me subí de nuevo al camión. »

Rogelio, le chauffeur de taxi de New York, était un migrant très expérimenté qui avait toujours voyagé seul. Lorsque des circonstances violentes au Salvador l'ont poussé à faire migrer aux États-Unis l'ensemble de son ménage – sa femme et ses deux enfants –, il a estimé pouvoir organiser lui-même le voyage. Par son réseau social, il a eu la possibilité d'obtenir deux faux carnets du service militaire mexicain pour lui et pour son fils, et deux faux actes de naissance pour sa femme et sa fille. Il a acheté dans une agence de voyages de Tapachula quatre billets d'avion pour Mexico et de Mexico à Ciudad Juárez. Pour voyager, ils avaient mis leurs meilleurs habits, ils ont atteint en taxi l'aéroport de Tapachula où ils ont embarqué sans difficulté dans l'avion, ils ont pris leur correspondance à Mexico, et ont atteint Ciudad Juárez le soir même. La traversée du Mexique leur avait coûté en tout quelque 3 000 dollars.

1.2.3. Mireya, 23 ans. Partie du Honduras. (2010)

Un an après son expulsion, Mireya avait décidé de retourner à Los Angeles : sa vie était là-bas, pas au Honduras, et c'est pour cela qu'elle est entrée en contact avec une filière qui permettait d'obtenir un passeport bélizien pour 1 000 dollars. Le Belize, petit pays enserré entre le Mexique et le Guatemala, est une ancienne colonie britannique qui fait partie des trois pays d'Amérique latine – avec le Costa Rica et le Chili – dont les ressortissants n'avaient pas besoin d'un visa pour se rendre au Mexique en tant que touristes. Elle comptait sur ce précieux sésame pour traverser le pays en se faisant passer pour Bélizienne et cela serait facilité par sa maîtrise de l'anglais. Redoutant que le passeport soit frauduleux, elle avait décidé de traverser le pays par voie terrestre depuis Chetumal et entrer aux États-Unis par Altar. C'est une semaine avant son départ que j'ai perdu contact avec elle.

1.3. Quand un proche migrant expert ouvre le chemin

Une grande partie de ceux qui tentent le voyage ne dispose pas du capital économique et social suffisant pour se déplacer au sein des réseaux de passeurs ou pour obtenir un document contrefait. Pour autant, beaucoup de migrants possèdent un capital social essentiel : la parenté ou l'amitié avec un migrant très expérimenté, sans capital économique, qui accepte de prendre le migrant avec lui

pour faire le voyage. Ce mode de mobilité consiste dans le partage d'un savoir-migrer au sein d'un réseau social existant avant la mobilité.

1.3.1. Daisy, 17 ans. Partie du Honduras. (2005)

Daisy, avait quitté le Honduras pour retrouver ses parents aux États-Unis. Elle voyageait avec son frère et deux autres amis dont l'un était le guide de l'équipée. Probablement en concertation avec ce dernier, Daisy et son frère s'étaient donnés des rôles destinés à faciliter ou à permettre leur mobilité clandestine. Ayant vu Daisy juste avant la frontière du Mexique, on ne dispose pas des informations concernant sa traversée. Cependant, on peut reconstituer la stratégie qu'elle a mise en place sur les derniers kilomètres au Guatemala pour contourner un barrage des autorités guatémaltèques qui tentaient régulièrement d'extorquer de l'argent aux clandestins honduriens et salvadoriens en transit. Sa stratégie était élaborée : elle allait devoir séduire un passager et le poser comme son protecteur. Ses vêtements étaient pour cela un précieux auxiliaire : son décolleté très ouvert, sa jupe très courte et son maquillage très net devaient rendre son corps remarquable et remarqué dès sa montée dans un bus où circulaient des populations locales peu habituées à ce type de présence. Elle a choisi de s'asseoir à la place libre à côté d'un jeune homme local avec qui elle a commencé à flirter et lorsque la police a arrêté le bus, la jeune fille a spontanément dit à son voisin : « enlace-moi, j'ai froid », ce que s'est empressé de faire ce dernier. Quand les agents de police sont arrivés à leur hauteur, le jeune couple se trouvait dans une étreinte amoureuse que les agents n'ont osé interrompre que pour demander les papiers du jeune homme. À Daisy, ils ne lui ont rien demandé. La police est descendue et l'autobus est arrivé à la frontière. On ne connaît ni l'issue ni la forme de la traversée du Mexique qui allait commencer pour Daisy, mais il est certain que pour elle, son corps avait un rôle stratégique et explicite pour faciliter sa mobilité.

1.3.2. Percy, 10 ans. Parti du Honduras. (2006)

Le jeune Percy était parti avec son petit frère pour rejoindre sa mère et c'est leur oncle, un migrant pendulaire vivant entre les États-Unis et le Honduras, qui les avait pris avec lui au cours d'un de ses retours. Percy savait assez peu de choses sur le voyage qu'ils avaient réalisé tous les trois, il se souvenait qu'ils ont voyagé en

autobus et qu'il devait dire que son oncle était son père. En tant qu'enfant, la loi mexicaine n'obligeait pas le jeune Percy à avoir un document d'identité sur lui, ce qui le confondait d'autant plus facilement avec les enfants mexicains voyageant dans ces espaces. On ne sait pas si son oncle avait lui-même de faux papiers, s'il se faisait passer pour Mexicain, ou s'il payait les *mordidas*, mais le fait est qu'ils ont traversé le Mexique sans entrave et ont atteint la frontière nord, à une époque où les contrôles migratoires étaient en recrudescence et l'année où les expulsions de Centraméricains atteindraient un pic historique avec plus de 230 000 expulsions (INM, 2012).

1.3.3. Sharon, 9 ans. Partie du Honduras. (2007)

Le père de Sharon avait décidé de ramener, lui-même, sa fille aux États-Unis. Son idée était de traverser le Mexique de la même manière qu'il l'avait traversé quatre ans auparavant avec sa femme et son fils aîné. Ils traverseraient agrippés aux trains de marchandises qui remontaient lentement produits agricoles et industriels, du sud du pays vers le centre, puis du centre vers le nord. La première surprise pour Sharon et son père est venue lorsque, peu avant de partir, ils ont appris par un proche, que le train de Tapachula qu'il avait pris en 2003, n'existait plus : la voie avait été fermée. Le train à prendre passait maintenant par Tenosique dans le Tabasco. À Tapachula, le train pouvait se prendre à l'arrêt depuis le dépôt ; à Tenosique, le train venait du Yucatán et se prenait en marche dans une bourgade à la sortie de la jungle du Petén à un endroit où le train était obligé de ralentir un peu. Sharon et son père ont traversé le Guatemala en autobus, sont arrivés à Sayaxché, ont traversé en contournant le poste-frontière de La Libertad, puis ont atteint Tenosique. Là, ils ont retrouvé une centaine de migrants qui attendaient le même train qu'eux.

Quand un train a approché, le père a mis sa fille sur son dos et a commencé à trotter le long des voies, puis quand il a pu, il s'est agrippé aux barreaux de l'échelle d'un des wagons avant de se hisser progressivement en veillant à garder ses jambes le plus loin possible des roues, jusqu'à avoir les deux pieds sur un barreau. Sharon était fermement tenue à son père. Il s'est calé sur la crête du train avec sa fille entre ses bras.

« Pour venir en train, ce n'est pas si difficile, il faut utiliser la tête, les bras et résister. Le truc c'est de réussir à grimper sans que les jambes se fassent prendre par les roues qui vous avalent et une fois qu'on est en haut, il faut trouver une bonne place parce que le voyage est long. Il faut bien s'accrocher parce que si on tombe c'est sûrement la mort ou la fin du voyage. Il faut aussi savoir quel est le bon train parce que tous ne vont pas au *Norte*. Quand on est sur le train, il faut voir qui sont les gens autour, choisir ses compagnons pour ne pas se retrouver avec des *mareros**. Et si quelqu'un ne vous inspire pas confiance, il vaut mieux s'éloigner. Mais la première fois on n'a pas trop souffert. C'est la deuxième fois, avec ma fille, que le Diable nous est tombé dessus. » (Carnet de terrain, 2009). ¹⁵⁰

Photo 9. Migrants sur un train dans le Chiapas en route vers le nord



Cliché (David Rochkind). ¹⁵¹

Quelque part dans la nuit du Veracruz, le train s'est mis à freiner au milieu de l'épaisse végétation qui enserrait les voies. Quand le grincement des roues a cessé et que le train s'est immobilisé, Sharon et son père ont pu voir que de grandes voitures, pleins phares allumés, bordaient le train et qu'il y avait là une trentaine d'hommes en armes. Soudain, a retenti un cri :

« Nous sommes les Zetas. Descendez ! Celui qui commence à faire des problèmes, on le tue. ». (Carnet de terrain, 2009). ¹⁵²

¹⁵⁰ « Para llegar en tren no es tan difícil. Hay que usar la cabeza, los brazos y aguantar. La cosa es subirse sin que lo traguen a uno las ruedas, y ya que uno está arriba, hay que encontrar el buen lugar donde quedarse porque el viaje es largo. Y arriba, bien agarrarse porque si uno se cae se puede morir o quedar ahí quieto. También hay que saber cual tren es el bueno, porque no todos van pal Norte. En el tren también hay que ver los que están alrededor, no hay que viajar con cualquiera, hay que escoger sus compañeros, para no hallarse con *mareros*. Y si algún otro no le da confianza, mejor alejarse. Pero esa primera vez que vinimos no sufrimos tanto. Fue la segunda que sufrimos cuando vinimos con mi hija, y que el Diablo se nos vino encima. »

¹⁵¹ Publié avec l'aimable autorisation de l'auteur. <http://rochkind.photoshelter.com/>

Le père a serré sa fille entre ses bras en observant comment des rafales de mitrailleuses s'étaient abattues sur ceux qui avaient sauté dans les fourrés. Les migrants ont été descendus du train et ont été regroupés dans de grands pick-up. Le convoi est arrivé dans un ranch.

« Et moi je disais juste à Dieu : "Qu'il n'arrive rien à ma fille". Ils nous ont alignés contre un mur et ont commencé à nous interroger un par un. Ils nous frappaient en nous disant : "qui te reçoit [aux États-Unis]? Combien de personnes tu as là-bas ? Donne-moi leurs numéros." Et quand la personne avait répondu, ils demandaient un autre numéro, jusqu'à ce qu'ils pensent qu'elle avait dit la vérité. À côté y'en avait un avec un petit cahier qui notait le nom et les numéros de téléphone. Ceux qui résistaient ou ceux qui n'avaient personne là-bas, ils les tabassaient, et les laissaient en sang, et parfois, ils les tuaient juste comme ça. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁵³

Une fois l'interrogatoire terminé, les migrants ayant donné un numéro ont été placés dans un bâtiment de la ferme gardé par des sentinelles. Le numéro de téléphone extirpé par la torture était destiné à exiger une rançon aux proches du migrant vivant aux États-Unis. Le paiement de la rançon avait une contrepartie destinée à faciliter la négociation : les migrants libérés seraient conduits directement auprès de leurs proches à travers les réseaux de passage du cartel. À la mère de Sharon, ils ont demandé 5 000 dollars pour sa fille et son mari. Elle devait envoyer, sous vingt-quatre heures, 3 000 dollars par Western Union à un nom et à un lieu précisé par les tortionnaires. Un deuxième paiement devait être réalisé au moment de la livraison des migrants à Miami. C'est après trois jours de captivité dans le Veracruz que Sharon et son père ont appris qu'ils partaient pour la frontière des États-Unis avec le groupe de migrants ayant payé la rançon. Le convoi est parti au milieu de la nuit et a atteint Nuevo Laredo avant la levée du jour.

¹⁵² « Nosotros somos los Zetas, bájense y el venga con pendejadas, se lo va a cargar la verga. No se hagan pendejos, pinches putos ».

¹⁵³ « Yo solo le decía a Dios: "Que no le pase nada a mi hija". Nos pusieron todos en hilerita y empezaron a interrogarnos uno por uno. Empezaban a decir, así golpeándonos : "¿quién te recibe allá? ¿a cuántos tienes? a ver, los números." Y ya cuando la persona había contestado, le pedían otro número hasta que pensaban que había dicho la verdad. Al lado había otro que apuntaba los nombres y los números en una libretita. A los que se resistían o que no tenían a nadie, los golpeaban más duro y los dejaban así lleno de sangre o a veces hasta los mataban así porque sí. »

1.4. Quand on doit s'ouvrir la route par soi-même

Ceux qui ne disposent pas des liens sociaux leur permettant de payer les passeurs ou de suivre un migrant expérimenté doivent s'ouvrir la route par eux-mêmes, au fil de la traversée. Pour ceux-là, le voyage se jouera intégralement sur leur capacité à s'adapter à l'espace et à développer des stratégies de mobilité et de sociabilité pour contourner la frontière et passer malgré tout.

1.4.1. Darwin, 17 ans. Parti du Guatemala. (2002)

Darwin partait à l'aventure en compagnie de son cousin. Ils ont atteint La Mesilla, ont fait quelques kilomètres au Mexique et ont été saisis au premier barrage de l'INM, avant d'être expulsés vers Tecún Umán. Là, ils ont appris, par d'autres migrants, qu'il existait un train qui conduisait aux États-Unis et qu'on pouvait le prendre dans la ville de l'autre côté du fleuve. Ils ont traversé le Suchiate, ont trouvé les voies de chemin de fer et se sont retrouvés avec d'autres migrants. Quand un train a été en partance et que les migrants qui se trouvaient là y sont montés, Darwin et son cousin les ont suivis. Leur train a avancé toute la nuit, remontant la côte Pacifique, d'abord vers le nord-ouest, longeant la Sierra du Chiapas jusqu'à Arriaga pour atteindre l'endroit où les cordillères s'affaissent dans l'isthme de Tehuantepec pour laisser un mince passage au niveau de la mer, qui fait communiquer la côte Pacifique avec le Golfe du Mexique. C'est au petit matin que le train s'est arrêté et que tous ceux qui y étaient grimpés en sont descendus. Apparemment, ce train n'allait plus dans la bonne direction, les migrants avec le plus d'expérience avaient commencé le mouvement, et les migrants les moins expérimentés les avaient suivis. C'est pendant qu'ils attendaient le train suivant qu'un Mexicain est apparu sur le bord des voies et a proposé à tous les migrants qui se trouvaient là de travailler dans des plantations de bananes. Darwin et son cousin, sans le sou, ont accepté de le suivre, sachant qu'ils auraient besoin d'argent pour traverser la frontière avec les États-Unis.

Ils ont appris qu'ils étaient dans le Tabasco et qu'ils gagneraient 600 pesos par semaine. Ils sont restés trois mois dans la plantation puis avec 3 000 pesos chacun – un peu moins de 300 dollars – ils sont revenus sur les voies de chemin de fer, et ont abordé le premier train. *La Bestia*,* « La Bête », comme appellent les

Centraméricains le train de marchandises, a remonté le golfe du Mexique, avant de se frayer un passage vers l'ouest dans les terres froides aux pieds du volcan Pico de Orizaba, pour remonter vers les hauts plateaux du Mexique central, égrenant les vallées de Puebla, de Tlaxcala, jusqu'à atteindre celle de Mexico. Une fois dans la zone métropolitaine de la capitale, le train a contourné la ville par ses banlieues nord-est jusqu'aux dépôts et aux carrefours de Lechería au nord de la ville. C'est là que les migrants sont descendus, car ils devaient maintenant trouver un autre train se dirigeant vers le nord du pays. Après un temps d'attente et qu'un train se soit chargé de migrants, Darwin et son cousin ont à nouveau suivi le mouvement et se sont calés pour un long trajet qui les ferait sortir des hauts plateaux Mexique central pour s'aventurer dans les plateaux désertiques du nord du pays.

Au cours de cette seconde partie du voyage, les migrants ont dû apprendre à descendre du train, les choisir, reconnaître le sens des voies, se rendre compte quand un train n'allait plus dans la bonne direction. Ils ont aussi appris à s'autoriser à s'endormir uniquement si le wagon leur permettait de s'attacher, et à veiller d'un demi-sommeil, s'il ne leur permettait pas. Après plusieurs trains, ils sont arrivés à la frontière de Ciudad Juárez parce qu'un migrant salvadorien les avait convaincus que c'est là qu'ils trouveraient une bonne entrée aux États-Unis. Ils ont suivi le Salvadorien qui les a conduits à 120 kilomètres à l'ouest de la ville, à Palomas dans l'extrême nord-ouest de l'État de Chihuahua. En tout, Darwin et son compagnon ont mis quatre mois pour atteindre la frontière nord du Mexique : un mois agrippés aux wagons des trains, trois mois en travaillant dans des bananeraies. Darwin – rare exception – dira qu'il ne leur est rien arrivé de fâcheux pendant leur voyage et qu'ils ne se sont jamais fait dérober ni agresser. Une seule fois, au cours de leur voyage en train, se seraient-ils retrouvés face à face avec les autorités, mais ils sont partis en courant, ils se sont cachés et ont rejoint les voies un peu plus loin pour remonter sur le train suivant.

1.4.2. Rosandy, 26 ans. Partie du Honduras. (2006)

Rosandy avait été expulsée des États-Unis, laissant sa fille à Houston, et se retrouvait absolument seule, dans un pays qu'elle ne connaissait pas et qu'elle voulait quitter à tout prix. Rosandy dira qu'elle a beaucoup prié et que Dieu lui est venu en aide. À peine sortie de l'aéroport, dans un dénuement réel, hésitant encore

pour le pas suivant à faire, est apparu, devant elle, un monsieur qui lui a proposé de repartir aux États-Unis. Ce monsieur guettait les femmes migrantes expulsées des États-Unis, visiblement seules et désespérées, qui se trouvaient dans une nécessité urgente de trouver une solution à leur situation. Le monsieur a conduit Rosandy auprès d'une femme dans un cabaret qui lui a expliqué que si elle travaillait bien, elle pourrait partir dans de belles villes du monde entier. En guise de garantie, la femme lui a expliqué qu'elle avait la citoyenneté états-unienne et lui a montré son passeport. Dans l'histoire qu'elle m'a racontée devant le temple évangéliste de La Nouvelle-Orléans, Rosandy n'a pas employé le terme de prostitution : elle travaillait en tant que « danseuse ». C'est au bout de six mois de travail qu'ils lui ont dit qu'ils allaient l'envoyer aux États-Unis. Eux l'aidaient à repartir, mais une fois là-bas, elle devrait poursuivre ses services jusqu'à leur payer leur investissement. Une nuit, dit-elle, une grande voiture est arrivée, plusieurs femmes comme elle y sont montées et elles ont été conduites à un aéroport. Là, elles ont abordé un avionnettes où se trouvaient aussi d'autres personnes. Après quelques heures de vol, l'avionnette a atterri quelque part au nord du Mexique.

1.4.3. Edwin, 31 ans. Parti du Honduras. (2006)

Edwin, le jeune homme hondurien qui partait parce que l'ouragan avait détruit tous ses biens ne savait à peu près rien de la route au moment de son départ. Il savait vaguement qu'un train pouvait l'y conduire et que celui-ci se prenait près de Tapachula. Sa stratégie consistait à aller dans un lieu où il pensait pouvoir rencontrer d'autres migrants se dirigeant aux États-Unis, et de cette manière, Edwin est arrivé à la frontière mexicaine et a atteint les voies de chemin fer. Comme beaucoup, il apprendrait en chemin et au contact d'autres migrants, la direction à prendre, les lieux où se rendre, les techniques pour s'y rendre et les dangers à éviter. Il a ainsi appris, par exemple, l'importance d'attendre pour prendre le bon train depuis le dépôt, car cela augmentait les chances d'avoir une meilleure position sur les wagons, et donc une diminution des risques de chute et d'électrocution sur les lignes de haute tension. De même, il était essentiel de monter sur le bon train pour ne pas débarquer au milieu d'une carrière privée et

devoir descendre à toute allure pour rebrousser chemin, à pied, jusqu'au dernier embranchement.

Il est finalement arrivé en train à Mexico sans grande difficulté, le seul problème, dit-il, ayant été la pluie tout au long du trajet. Voyager à l'intempérie, sur des armatures métalliques en mouvement, est particulièrement périlleux, car le risque de glissade est omniprésent. Edwin dirait qu'il fallait constamment anticiper les virages du train, s'attacher si possible. Après quelques jours d'attente, un « bon » train a démarré, grâce auquel il finirait par atteindre la frontière de Reynosa. Edwin, petit, frêle, le teint hâlé, discret et souriant, avait développé à sa manière le capital de mobilité nécessaire pour traverser le pays : en apprenant les rouages de la route, grâce à la multitude de relations éphémères entre migrants et dont chacune contient un fragment de la réalité du voyage. Au fond, dès le début de sa traversée, il avait compté sur la connaissance collective qui se crée dans l'espace migratoire au sein de la population migrante, par laquelle ceux qui ont le moins d'expérience apprennent de ceux qui en ont davantage ou développent ensemble, dans la même inexpérience, la possibilité du passage.

1.4.4. Erlinda, 31 ans. Partie du Honduras. (2007)

Erlinda était partie pour pouvoir assurer la scolarité de ses deux enfants et pour sortir son ménage de la pauvreté. De toutes les femmes rencontrées au cours des ethnographies, Erlinda a été la plus franche. Dans la situation et la relation de terrain, les migrants et les migrantes ne racontent pas les mêmes choses selon que c'est un homme ou une femme qui recueille leur récit. Le fait qu'Erlinda ait raconté plus en détail son histoire s'explique par sa personnalité extravertie, par le fait que je lui ai dit que je recueillais des histoires sur le voyage des migrants, mais aussi parce que sa migration avait réussi : elle vivait et travaillait aux États-Unis, elle envoyait de fortes sommes d'argent à ses enfants, elle était en paix avec son histoire et le voyage était derrière elle.

« Je vais vous dire la vérité. D'abord, j'allais voyager seule et je n'avais pas d'argent. Je savais que sur la route on viole les femmes et que partout on n'est qu'avec des hommes. Et alors en tant que femme, on doit prendre ses précautions, pour moi, pour la famille et pour que le voyage ait un sens. On part pour améliorer sa situation, pas pour l'empirer. C'est pour ça qu'avant de partir, je me suis fait faire la piqûre qui vous

empêche d'avoir un enfant pendant plusieurs mois.¹⁵⁴ On la donnait gratuitement à Tegucigalpa. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁵⁵

Erlinda savait que dans la longue traversée d'un espace clandestin où les hommes sont majoritaires, son corps de femme poserait problème. Elle savait qu'à un moment où à un autre, des hommes allaient convoiter son corps et tenter de se l'approprier. Cela étant vécu, à priori, comme une fatalité, il était d'importance vitale que l'incidence soit la moindre possible pour son avenir. Cette attitude raisonnée était aussi le fruit d'un apprentissage par l'expérience de la vie quotidienne en tant que femme dans les quartiers marginaux d'une grande ville du Honduras.

« Moi j'avais déjà eu des problèmes avec des hommes, il y en a toujours qui essayent de profiter parce qu'ils savent qu'ils sont plus forts que vous. Ici [aux États-Unis], c'est différent, ici une femme peut marcher seule dans la rue le soir, mais pas là-bas, pas chez moi. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁵⁶

Erlinda n'a pas eu de difficulté à atteindre Tecún Umán, et c'est dans l'auberge où elle était restée qu'elle allait faire une rencontre décisive pour son voyage.

« Dans les auberges, il n'y a que des personnes qui vont vers le nord ou qui ont été expulsées du Mexique. Moi j'étais une des quelques femmes et alors un monsieur est venu me parler, il m'a demandé si j'étais toute seule et il m'a dit que le voyage était très dangereux et il m'a dit que si je voulais, je pouvais voyager avec lui parce qu'il connaissait bien la route. Sur le coup, je lui ai dit non, mais je me suis repentie toute la nuit et quand je l'ai vu le lendemain, il m'a demandé si j'y avais réfléchi parce qu'un train partait. Et comme il avait l'air de quelqu'un de décent, je suis partie avec lui.

– Et quelle était ta relation avec lui ? Plus comme un ami ou comme un compagnon ?

– C'était plus ou moins comme un petit ami. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁵⁷

¹⁵⁴ Erlinda se réfère ici au Depo-Povera.

¹⁵⁵ « Le voy a decir la verdad. Primero, yo iba a viajar solita y no tenía dineros. Ya me habían dicho que en el camino violan a las mujeres, y que por todos lados uno está con hombres. Y entonces una como mujer tiene que prevenirse, para uno, pero también para la familia y para que este viaje tenga sentido. Uno se va para mejorar la situación, no para empeorarla. Es por eso que antes de irme me hice la inyección esa que hace que no lo deja tener hijos a uno durante unos meses. Ahí la daban gratis en Tegucigalpa. »

¹⁵⁶ « Yo ya había tenido mis problemas con los hombres, siempre hay unos que intentan aprovecharse de uno porque saben que tienen más fuerza. Aquí en los Estados es diferente, aquí una mujer puede caminar sola en la calle en la noche, pero no allá en mi tierra. »

¹⁵⁷ « En los albergues hay pura gente que va pal'Norte o que los reportaron [sic] de México. Yo era una de las pocas mujeres y entonces un señor vino a platicarme y me dijo que si estaba sola y me

Le fait d'accepter l'invitation du migrant salvadorien présentait des avantages pratiques. D'un côté, cela lui résolvait la question de savoir quels trains prendre, où descendre, où monter, etc. D'un autre côté, cela l'exposait un peu moins, en théorie, au harcèlement de la part d'autres migrants. Au fond, Erlinda le vivait comme un échange entre relations physiques contre expérience migratoire et protection. C'était, comme le désigne explicitement le terme dans la culture de la migration clandestine des migrants subsahariens vers l'Europe, « un mari de protection » (Laacher, 2007 : 32). Mais la « protection » du migrant salvadorien n'a été efficace que jusque dans le Coahuila, au nord du Mexique.

« Vers Saltillo, le train s'est arrêté et on est tous descendus. On est allés se mettre tous les deux sous un arbre, et on a attendu. On était sous l'arbre avec le Salvadorien quand un groupe de migrants est arrivé et a commencé à dire des choses, et c'est là que j'ai compris qu'ils venaient pour moi. Quand le Salvadorien a senti le danger, il est parti. Alors ils m'ont forcé à aller derrière un mur qui était caché et là ils ont abusé de moi. »
(Carnet de terrain, 2009). ¹⁵⁸

La résignation avec laquelle Erlinda parlait du viol m'a poussé à lui demander si cela lui était déjà arrivé par le passé, ce à quoi elle a répondu : « Oui. La Mara, au Honduras. » ¹⁵⁹ Face à l'irréversible et dans l'impuissance, Erlinda n'a pas opposé de résistance physique et grâce à cela, sans doute, elle n'a été ni tabassée ni blessée. Après le viol, elle s'est relevée et a rejoint les voies de chemin de fer. Elle et le migrant salvadorien, avec qui elle avait voyagé jusque-là, feraient maintenant route à part. Un nouveau train est arrivé chargé de migrants du sud, elle est montée, ce train l'a conduite à Reynosa. À bord du train, elle a rencontré un migrant guatémaltèque qui comptait passer par la rivière. C'est lui qui l'aiderait à traverser la frontière des États-Unis.

dijo que el viaje era muy peligroso, lo que yo ya sabía, pero él me dijo que si quería yo podía viajar con él, que él era del Salvador y que conocía rebien el camino. Ahí yo le dije que no pero luego me arrepentí y lo volví a ver al día siguiente y me dijo que si la había pensado porque ya iba a salir el tren más al rato. Y como se miraba decente, le dije que sí y me fui con él. – ¿Y cómo era la relación con él? ¿Así de pareja o más como amigos? – Era como un novio. »

¹⁵⁸ « Por Saltillo, el tren se paró y todos nos bajamos. Nos fuimos a recostar bajo un árbol y ahí esperamos. Estábamos bajo el árbol, cuando un grupo de hombres vino y empezó a decir cosas, y ahí me di cuenta que venían por mí, y cuando el salvadoreño sintió peligro, nomás se fue. Y entonces me llevaron forzada atrás de un muro que estaba como escondido y ahí abusaron de mí. »

¹⁵⁹ « Sí. La Mara, en Honduras. »

1.4.5. Myriam, 30 ans. Partie du Salvador. (2008)

Myriam, comme Erlinda, savait que son corps de femme pourrait être soit son handicap majeur dans la traversée, soit son principal atout. Elle ne se faisait pas d'illusions quant à la réalité qui dominait l'espace de passage dans la clandestinité, mais justement, elle allait tenter de retourner la situation à son avantage. Elle a traversé le Guatemala jusqu'à Tecún Umán d'où elle a atteint Tapachula. Après une tentative frustrée par les agents de l'INM pour rejoindre directement Mexico en autobus, elle a décidé de rester à Tapachula pour y chercher du travail et attendre l'occasion qui lui permettrait d'aller au-delà vers le nord. Elle a trouvé un travail dans un cabaret. Au bout de quelques mois, un client qui était chauffeur chez Pemex – la compagnie nationale de pétrole – lui a proposé de partir à Tijuana, en lui expliquant que l'INM n'arrêtait pas son camion. Elle est partie avec lui.

« Alors je suis venue avec le camionneur qui m'a emmené jusqu'à Mazatlán, on a remonté la côte par Manzanillo et Acapulco. Mais à Mazatlán il a commencé à boire et à m'insulter, alors je suis partie, j'ai trouvé la gare routière et j'ai acheté un billet pour Tijuana.

– Et comment as-tu fait pour les barrages ?

– Il y en a eu un seul où ils m'ont fait descendre, c'étaient des agents de *migración* [INM], mais eux ce sont les plus faciles, ils cherchent juste à voir ce qu'ils peuvent prendre de vous. Et ce n'est pas difficile de savoir ce qu'ils veulent. Quand ils m'ont relâchée, ils ont arrêté le bus suivant pour Tijuana et ont demandé au chauffeur de me laisser monter. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁶⁰

Myriam avait traversé le Mexique avec réalisme. Sa stratégie était lucide, elle savait que le corps qui lui permettait de vivre au Salvador était aussi ce qui pouvait lui permettre de traverser clandestinement le pays. Elle avait su le placer et l'utiliser dans les cabarets pour gagner un peu d'argent à envoyer à sa fille, mais aussi pour préparer la suite de son voyage. Myriam n'était pas encore arrivée aux États-Unis :

¹⁶⁰ « Entonces me vine con el chofer que me trajo hasta Mazatlán, subimos toda la costera que le dicen, por Acapulco y Manzanillo. Pero ahí en Mazatlán él empezó a tomar y a insultarme, entonces yo me fui, me salí y encontré solita la terminal, y ahí compré un pasaje para Tijuana. – ¿Y no tuviste retenes? – Hubo uno nomás en el que me bajaron y eran agentes de migración, pero esos son los más fáciles, esos solo buscan ver que le sacan a uno. Y ellos es bien fácil saber lo que quieren. Ya cuando me soltaron, hasta pararon el siguiente camión que iba a Tijuana y le dijeron al chofer que me llevara. »

elle était littéralement devant la frontière depuis un an, mais estimait avoir bientôt l'argent suffisant pour payer un passeur garanti et pouvoir entrer aux États-Unis.

1.4.6. Enrique, 37 ans. Parti du Guatemala. (2009)

Enrique était revenu au Guatemala au moment du décès de sa femme et avait décidé de ramener ses deux fils avec lui. Il avait vécu de longues années à Chicago avec des migrants mexicains et se vantait de connaître le pays. Si bien qu'il pensait pouvoir faire voyager ses deux enfants lui-même. Ils sont partis tous les trois pour Tecún Umán, ont traversé côté mexicain et se sont aventurés dans le couloir d'Arriaga, une mince bande de 240 kilomètres de long, où l'unique route est enserrée entre le Pacifique et la Sierra du Chiapas. La stratégie habituelle des migrants est de transiter sur la route asphaltée, de descendre juste avant les barrages fixes de l'INM et de s'enfoncer dans les fourrés de la Sierra, souvent pendant plusieurs jours, pour tenter de contourner les agents avant d'arriver sur Ixtepec. Le père et ses enfants ont marché toute une journée dans la montagne et ont rencontré deux paysans qui les ont salués. Les migrants ont continué leur route, mais ont été pris en guet-apens par les deux paysans qu'ils avaient rencontrés plus tôt et qui les menaçaient avec leurs machettes. Enrique leur a remis, sans opposer résistance, 300 dollars pour éviter toute attaque à ses enfants. Ils ont continué à marcher puis sont redescendus sur la route où ils ont été interceptés par une patrouille de l'INM. Les agents les ont fouillés et ont trouvé les derniers 200 dollars qu'Enrique avait cachés dans la doublure des pantalons de ses fils. Les agents les ont conduits au centre de rétention, d'où ils seraient expulsés vers Tecún Umán.

« À ce moment-là, je pensais encore demander de l'argent à ma famille pour retenter, parce que je pensais passer par Oaxaca, mais dans le centre de rétention, en parlant avec les autres migrants, j'ai appris toutes les histoires des prises d'otage, des Zetas et de tout ça je me suis dit que ce n'était pas la peine de risquer mes enfants. On est toujours dans le besoin, mais au moins on est en vie. Et peut-être que quand ça se calmera, et que si Dieu le veut, on repartira. » (Carnet de terrain, 2010).¹⁶¹

¹⁶¹ « En ese momento yo pensaba todavía pedirle dinero a mi familia para volver a intentar porque pensaba que podía intentar por Oaxaca. Pero ahí en migración, me contaron otros migrantes lo de los secuestros, lo de los Zetas y entonces me dije que no valía la pena arriesgarme con mis hijos. Uno sigue en la necesidad, pero por lo menos está vivo. Quizás cuando esté más calmada la cosa, y Dios mediante, intentaremos otra vez. »

1.5.7. Rosa, 28 ans. Partie du Honduras. (2008)

La tentative de Rosa, la jeune femme vendant des *pupusas* à San Pedro Sula, se terminerait aussi par une rétractation. Elle comptait traverser le Mexique en train comme le lui avait indiqué son frère et ce train se prenait à Ixtepec, à l'autre extrémité de la bande d'Arriaga. Or, c'est dans cet espace d'entrée au Mexique que les attaques commises contre les migrants étaient devenues des plus systématiques et en particulier dans la zone de La Arrocera, un ancien entrepôt de riz situé à 40 kilomètres de la frontière, un *no man's land* obligé sur le passage des migrants.¹⁶² Là, les assaillants n'étaient pas encore les Zetas, c'étaient les paysans de la région ou d'anciens migrants centraméricains. Rosa ne m'a pas donné de précisions sur ce qui lui était arrivé dans cet espace ou ce qu'elle y avait appris, elle m'a seulement raconté qu'elle y avait été agressée, qu'elle avait pris peur et qu'elle était revenue.

1.4.8. Abelardo, 32 ans. Parti du Nicaragua. (2010)

Abelardo, l'homme à la forte carrure, à l'expression grave et sûre d'elle-même, avait aussi été expulsé de la frontière, mais lui, était revenu de la mort :

« Là-bas, c'est un enfer ce qui est en train de se passer. Il y a quelque chose du Diable dans ces gens-là. » (Carnet de terrain, 2010).¹⁶³

Abelardo avait été laissé libre de partir quand l'enfer a fini de brûler. Plus par dégoût que par peur, il a décidé de revenir auprès des siens. La migration n'avait plus rien à voir avec ce qu'il avait vécu. Il a refait la route en sens inverse, a traversé une partie du Veracruz, du Chiapas, le Guatemala, le Honduras, et grillait une dernière cigarette avant de retourner chez lui.

« Moi je savais que la route serait difficile, mais j'avais déjà vu des choses dures dans ma vie, à l'armée surtout. J'étais préparé, comme on dit, je me disais qu'avec une bonne condition physique, je pouvais y arriver. Je me disais que seule la mort pourrait

¹⁶² D'après les statistiques d'organisation de la société civile travaillant avec les migrants dans la région, huit femmes sur dix passant par La Arrocera sont violées (El Universal, [2009/03/21](#)).

¹⁶³ « Allá es un infierno lo que está pasando. Hay algo del Diablo en esa gente. »

m'arrêter, et j'ai vu la mort et c'est pour ça que je reviens. » (Carnet de terrain, 2010).

164

Un mois auparavant, Abelardo était parti de Managua, avait traversé le Honduras puis le Guatemala et avait atteint Tenosique dans le Tabasco. Il a attendu deux jours sur le bord des voies ferrées avec quelque deux-cents autres migrants. D'entrée, il été surpris par les allées et venues de jeunes Centraméricains qui surgissaient pour harceler les migrants en leur demandant s'ils voulaient un passeur et s'ils avaient de la famille aux États-Unis, et qui disparaissaient peu après. Son caractère austère et réservé lui a permis d'éviter leurs insistances et de rester à l'écart de la masse d'autres migrants. Quand le train s'est approché, il est monté sur l'un des wagons. Mais quelques heures plus tard, le train s'est subitement mis à freiner, en plein jour, sans obstacle, et s'est retrouvé le long d'un convoi de Suburbans ¹⁶⁵ et de camions. Quand le grincement des roues a cessé, Abelardo a pu distinguer le son à tue-tête d'une musique sortant probablement d'une des camionnettes, et là-dessus sont arrivés les coups de feu.

« Ils ont d'abord tiré en l'air, et on a entendu une voix : "Nous sommes les Zetas. Descendez tous, celui qui essaye de s'échapper, on le tue." On était à peu près deux cents migrants, et eux étaient une trentaine. Un migrant s'est mis à courir et ils lui ont tiré dessus ; ça a dissuadé le reste d'en faire autant. C'étaient des commandos de guerre, équipés de calibres de l'armée et leurs chefs étaient habillés en tenue militaire, tout en noir. J'ai essayé de rester où j'étais, mais l'un d'eux est arrivé, et m'a donné un coup de crosse dans le dos et m'a mis avec les autres. Ils nous ont mis dans deux camions à bestiaux et on est arrivés par des chemins de terre jusqu'à un ranch. » (Carnet de terrain, 2010). ¹⁶⁶

¹⁶⁴ « Yo sabía que el camino podía ser difícil, pero yo ya había visto cosas duras en mi vida, en el Ejército sobre todo. Ya estaba preparado como quien dice, me decía que con buena condición física, podía pasar. Yo me decía que solo la muerte me podía detener, y vi la muerte y por eso me regreso. »

¹⁶⁵ Grandes camionnettes de luxe.

¹⁶⁶ « Dispararon al aire y luego se escuchó una voz : "Nosotros somos los Zetas. Bájense todos, el que se quiera escapar, nos lo tronamos, putos". Éramos como doscientos y ellos eran como treinta. Uno se echó a correr y lo rafaguearon y eso hizo que nadie más intentara. Eran comandos de guerra, armados con grueso calibre del Ejército y estaban vestidos todo de negro. Yo me quedé donde estaba, pero vino uno y me dio un cachazo en la espalda y me pusieron con los demás. Nos subieron en dos camiones de esos de redilas hasta que llegamos por pura terracería hasta una finca. »

Le protocole d'interrogatoire initial décrit par Abelardo a été quasiment le même que celui décrit par le père de Sharon, à une exception près. Le groupe d'Abelardo a été torturé d'emblée, avant de recueillir les informations pour les demandes de rançon. Les tortionnaires ont disposé les otages en rangées, dans une grande cour, et ont asséné à tous les migrants un coup sec avec le plat d'une planche sur les lombaires. Abelardo disait que c'était une technique militaire classique, destinée à détruire psychologiquement et physiquement toute forme de résistance.

« Tout le corps se contracte à cause de la douleur et on ne peut plus respirer. Les poumons se rétrécissent comme des petites éponges, les jambes plient et on sent dans le ventre comme si un liquide coulait. Et on reste comme ça, sans pouvoir bouger en sentant qu'on se vide. Là il y en a beaucoup qui se mettent à pleurer. Ce coup est pensé parce qu'il est rapide et qu'il vous enlève tout, et c'est là qu'ils montrent qu'ils vont faire de vous ce qu'ils veulent. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁶⁷

L'interrogatoire est venu ensuite. La plupart des migrants ont donné immédiatement le numéro de téléphone qu'on leur demandait. Ceux que les taupes placées sur les voies de Tenosique – *halcones* dans le jargon des Zetas – avaient repérés comme étant ceux qui avaient le plus de proches aux États-Unis, étaient battus jusqu'à ce qu'ils donnent tous leurs numéros. Au fond, la torture consistait, pour les tortionnaires, à convertir le capital social des migrants en dollars rapides qui arriveraient sous quelques heures par Western Union. L'acharnement redoublait lorsque les délinquants étaient convaincus que la personne mentait ou qu'elle cachait quelque chose. Pour ces dernières, la torture finissait dans la confession, la mort, ou bien dans le constat qu'effectivement le migrant était pauvre et misérable et qu'il n'avait pas un sou, ni personne pour répondre de lui. À quelqu'un qui s'est uriné dessus – du fait de la peur –, Abelardo raconte que les Zetas lui ont asséné un coup de machette dans le cou. « *Por hueco* [Par trouillard] » ont-ils dit simplement après l'avoir tué, avant d'ordonner à d'autres captifs de l'enterrer. Abelardo ne représentait aucun dollar pour les Zetas, il n'avait rien à leur dire, rien à leur donner. Il a été mis à part avec la vingtaine de migrants dans

¹⁶⁷ « Todo el cuerpo se contrae por el dolor y uno ya no puede respirar, los pulmones se hacen chiquitos como esponjitas, las piernas se doblan y uno siente como si un líquido en el estómago se empezara a desaguar. Y ahí uno se queda como vaciándose. Ahí muchos se ponen a llorar. Ese golpe está bien pensado porque es rápido y te quita todo, y es ahí donde uno entiende que van a hacer todo lo que quieren con uno. »

sa situation. Pour Abelardo, a commencé une nouvelle torture qui n'était plus un interrogatoire, mais une tentative de recrutement forcé qui deviendrait ensuite une torture gratuite, ou un jeu.

« Ils m'emmenaient dans une chambre et ils commençaient à m'éteindre les cigarettes sur le corps. Quand ils ont vu mon tatouage et qu'ils ont compris que j'étais soldat, ils ont dit que c'est pour ça que je résistais autant. Et alors ils ont continué à faire la même chose, mais en me disant qu'ils avaient besoin de gens comme moi dans leur organisation, qu'ils étaient en guerre et que je pouvais gagner plein d'argent et après, continuer vers le *Norte* si je voulais. J'ai refusé. Et peu à peu, ils ont commencé à me respecter un peu plus. Mais ils jouaient avec nous comme si on était des chiens, ils étaient tous complètement drogués, moi je voyais bien quand ils se mettaient cette cocaïne. Ils étaient comme possédés et ils avaient même leurs autels sataniques et ils disaient qu'ils étaient la Justice divine. Ils ont tiré sur un migrant juste parce qu'il s'est levé sans autorisation pour aller aux toilettes, et ils ont obligé d'autres migrants à le découper en morceaux puis à l'enterrer. Ils avaient aussi une Hondurienne comme esclave. Qui sait depuis combien de temps elle était avec eux, celle-là. Elle ne pleurait même plus. Mais il y a aussi des Centraméricains parmi les Zetas, on les reconnaît à leur façon de parler. Les chefs sont Mexicains et Guatémaltèques, et une bonne partie sont d'anciens migrants comme nous qu'ils ont fait plier et qui sont aussi devenus fous. Tout le monde est devenu fou là-bas. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁶⁸

Au bout de quelques jours, la cellule des Zetas a levé le camp. Quelques-uns sont restés, et ils ont libéré Abelardo.

« “Je te laisse partir, il m'a dit, mais si tu dénonces, la police elle-même viendra te ramener à nous, et là tu sais ce qui t'arrivera”. Et il avait raison, moi j'avais vu que la

¹⁶⁸ « Me llevaban a un cuartito y me empezaban a apagar cigarros sobre el cuerpo. Cuando vieron mi tatuaje y que vieron que había sido del Ejército, me dijeron que era por eso que les resistía tanto, y entonces siguieron haciendo lo mismo pero para que aceptara irme con ellos, que me decían que necesitaban gente como yo en su organización, que estaban en guerra con otros grupos y que podría ganar un buen dinero y luego seguir pal'Norte. Pero yo no quise. Entonces empezaron a respetarme un poco más. Pero jugaban con nosotros como si fuéramos perros, siempre estaban drogados, yo veía que se metían esa cocaína. Ellos están como poseídos, hasta tienen sus altares con sus dioses de Satanás, dicen que son la Justicia Divina. Mataron a un migrante solo porque se levantó sin permiso para ir al baño, y obligaron a otros migrantes a cortarlo en pedazos para ir a enterrarlo. También tenían a una Hondureña como esclava, quien sabe cuánto tiempo llevaba ella ahí, ya ni lloraba. Hay Centroamericanos entre los Zetas, uno los reconoce por el hablado, los jefes son Mexicanos o guatemaltecos, pero varios de los que andan ahí son otros migrantes, como nosotros, que doblaron y que también se volvieron locos. Todo el mundo se volvió loco allá. »

police travaillait avec eux et ils venaient dans le ranch avec leurs voitures. » (Carnet de terrain, 2010).¹⁶⁹

Abelardo est reparti seul, il a marché longtemps, a trouvé une route, a trouvé un village, a pris un camion qui a accepté de le conduire vers le sud, est arrivé à la frontière de La Mesilla, a réussi à téléphoner chez lui pour dire qu'il était en vie, et a demandé qu'on lui envoie un peu d'argent pour faire les 600 kilomètres qu'il avait à faire jusqu'à Managua. Il disait être le seul survivant de la vingtaine de migrants abandonnés à la fin dans le ranch, « aucun n'a accepté d'aller avec eux, moi je pense qu'ils les ont tous tués. »¹⁷⁰

2. Mexique(s) : Issues de passage

2.1. Trajectoires

Ces expériences de la frontière vécues dans l'horreur, la peine, la défensive ou en toute tranquillité dégagent six issues spatiales de la mobilité à travers le Mexique :

- a) l'arrivée à la frontière nord pour traverser immédiatement vers les États-Unis ; b) l'établissement temporaire sur la route en attendant d'avoir l'opportunité et les ressources pour continuer le voyage ; c) l'errance dans l'espace ; d) le retour dans le pays d'origine ; e) la mort ; f) la disparition.

Chaque histoire a combiné des variables de genre et de capital économique – issu en règle générale du capital social – constituant les déterminants majeurs qui ont fait que certaines migrantes et certains migrants ont réussi la traversée du Mexique, et d'autres pas. À ces déterminants, il faut ajouter la capacité des migrants à savoir les utiliser de manière effective dans l'espace de transit. Genre, capital social et habilité des acteurs à s'adapter à l'espace sont les trois composantes primordiales et interdépendantes du capital de mobilité spécifique dont ont besoin les migrants pour surmonter les obstacles ou y survivre. Le déclic n'a pas eu d'incidence particulière pour l'issue et le mode de traversée des migrants, mais il permet cependant de comprendre depuis quelle situation les acteurs décident de s'engager dans la frontière. Il est apparu que les éléments qui

¹⁶⁹ « Te dejo ir, me dijo, pero si denuncias, la misma policía te va a traer de vuelta con nosotros y ya sabes lo que te pasará. » Y tenía razón, yo ya había visto que la policía trabajaba con ellos, como venían a la finca con todo y carros. »

¹⁷⁰ « Nadie quiso ir con ellos. Yo creo que se los echaron a todos. »

déterminent la réussite ou l'échec de la traversée pour chaque migrant ne constituent pas une surdétermination de la trajectoire pour l'ensemble de la population migrante : chaque cas est absolument particulier.

À même niveau de capital social, certains arrivent vivants à la frontière avec les États-Unis, alors que d'autres disparaissent ; à même condition de genre, certains passent « grâce » à leur genre, et d'autres échouent « à cause » de leur genre ; à même disposition de capital de mobilité, certains vivent, d'autres meurent. Plus encore, ces six issues idéales typiques de la traversée peuvent aussi se convertir l'une en l'autre, au cours de la trajectoire ou de l'histoire des migrants. Certains décident de revenir dans leur lieu d'origine, mais parviendront sans doute à atteindre les États-Unis lors de leur prochaine tentative ; d'autres errent un temps dans l'espace du transit clandestin, puis finissent par s'établir quelque part sur la route, mais repartiront peut-être ensuite. Ce que l'on souhaite ici montrer, ce sont les issues des tentatives de traversée à un « temps t » de la mobilité de chaque migrant pour lequel nous avons eu suffisamment d'éléments pour dégager une trajectoire, tout en sachant que celle-ci est appelée à évoluer. Seule la mort est une issue ultime.

2.2. Disparaître

La disparition dans l'espace de transit a lieu lorsque les proches du migrant cessent de recevoir des signes de vie de la personne qu'ils attendaient. Ils savent qu'elle est entrée dans l'espace migratoire au Mexique, ils ont peut-être eu contact avec elle à un moment donné de la traversée, mais soudain, toute information a cessé. Quand survient cette situation, les proches entrent dans l'attente permanente du moindre signe qui permettrait d'avoir une certitude quant à l'issue de la traversée de celui ou de celle qu'ils attendaient. La disparition n'est pas une réalité pour le migrant lui-même, c'est une réalité pour ceux qu'il avait quittés ou qu'il allait rejoindre, et qui se manifeste sous la forme de l'angoisse. Tous les migrants « disparaissent » un certain temps dans le passage, car tous cessent de donner des informations, au moins pendant un laps de temps. La situation qui a fini par régir le passage du Mexique fait que la disparition des migrants est la plupart du temps synonyme de mort, et dans certains cas, de basculement dans la délinquance, d'esclavage dans une clique des cartels, ou d'incarcération. La

migration est une action collective, et c'est pour cela que les acteurs migrants – se vivant comme membres d'un collectif – donneront toujours, au moins un minimum, des signes de vie à leurs proches, pour les tenir au courant de l'issue de leur traversée.

Ceux qui refusent de se manifester après leur voyage sont très rares et sont, dans la plupart des cas, des migrants en rupture avec leur groupe de référence. Personne ne se perd dans la traversée, mais un certain nombre change de projet, ou meurt. Certains proches se résigneront à considérer la disparition comme une mort certaine, d'autres chercheront désespérément le moindre indice qui leur donnerait une certitude – pour « savoir » ou pour faire le deuil, d'autres voudront toujours « y croire ». ¹⁷¹ Il n'existe aucune statistique quant au nombre de migrants qui disparaissent au Mexique, car à partir de quand dénoncer une disparition de quelqu'un parti à l'étranger en clandestin ? Et avec quelles preuves ? Et puis dans quel pays déposer la plainte ? La disparition est une mort voilée, une mort probable, mais sans la moindre certitude, et qui peut toucher actuellement tous les

¹⁷¹ Des mères de migrants centraméricains sillonnent constamment la route des clandestins au Mexique, en groupes, seules, ou accompagnées de leurs proches, démarchant morgues, cimetières, et le nombre hallucinant de tombes anonymes et de fosses communes dans le Chiapas, le Tabasco, le Veracruz et le Tamaulipas. Certaines sont organisées pour tenter de trouver des indices de leur fille ou de leur fils disparu, et ont formé la caravane Liberando la Esperanza, qui sillonne chaque année depuis 2007, les routes du transit des migrants. La dernière caravane est partie en octobre 2012 pour traverser tout le pays jusqu'à Ciudad Juárez (CNN en Español, [2011/05/19](#)). Ces mouvements spontanés et organisés de mères se consacrant, avec leurs propres moyens, à chercher leurs proches, et à réclamer justice, se retrouvent, sous d'autres manières en Amérique latine, dans les pays qui ont été ravagés par des massacres de populations entières, au moment des dictatures militaires dans un contexte de guerre froide : les Madres de Mayo en Argentine, l'Agrupacion de Familiares de Detenidos Desaparecidos (AMDD) du Chili, le Comité de Madres Monseñor Romero (COMADRES) du Salvador, etc. La différence des mouvements comme Liberando la esperanza, est que les disparitions forcées ne sont plus le fait d'États dictatoriaux ciblant certaines catégories ethniques ou politiques de leur population, mais sont des disparitions massives de migrants, réalisées par des cliques du crime organisé qui les tuent sans la moindre dimension idéologique, mais qui fondent leur acte à partir de l'irrégularité migratoire des migrants. On reviendra sur ce point au chapitre suivant.

migrants. Mais bien entendu, pour disparaître dans l'espace, encore faut-il que quelqu'un vous attende, que quelqu'un vous guette, quelque part.

2.3. Mourir assassiné

« Sur la route, la mort est l'ombre du migrant », ¹⁷² disait un responsable de la Casa del Migrante de Ciudad Guatemala. Certains de ceux qui partent pour vivre dans un ailleurs meurent au cours de leur tentative. Cette mort pendant le transit au Mexique n'est plus seulement ce qu'elle était dans les années 1990 : une mort par noyade, par chute du train, par accident de la route, par agression d'un délinquant avec une machette, etc. (Castillo & Palma, 1996 ; Palencia & Kobrak, 2000). Cette mort peut désormais survenir dans une violence inouïe et par des moyens techniques hautement sophistiqués, par lesquels les meurtriers assassinent les clandestins, souvent après torture, et tentent ensuite de faire disparaître leurs restes, pour détruire tout indice du crime (démembrement des corps, dissolutions dans l'acide, incinérations, enfouissements à la pelleuse, etc.).¹⁷³ Les statistiques sont inexistantes et il est impossible de savoir, avec exactitude, combien de migrants sont tués pendant leur traversée du pays, mais ce qui est certain, c'est que ce nombre suit la tendance de la croissance exponentielle des meurtres liés au crime organisé en territoire mexicain. Sans données quantitatives et dans cette situation de conflit larvé, on ne peut pas connaître les caractéristiques démographiques et sociales des personnes assassinées. Mais on a vu que tous peuvent être tués dans la traversée, avec ou sans capital social, hommes ou femmes, avec beaucoup ou avec peu de capital de mobilité.

2.4. Retourner vers le sud

Un grand nombre de migrants, stoppés par la frontière – après saisie par les autorités ou assauts de délinquants – finit par revenir à la frontière précédente. D'après les données recueillies par l'EMIF Sur en 2008, 10,2 % des Centraméricains reconduits à la frontière par l'INM ont affirmé qu'ils retenteraient la traversée dans les sept jours suivants, 62 % ont affirmé vouloir la retenter

¹⁷² « En el camino, la muerte es la sombra del migrante. » (Carnet de terrain, 2010).

¹⁷³ Cf. (Proceso, [2011/07/06](#) ; Amnesty International, 2010).

ultérieurement, et 27,9 % ont affirmé ne plus vouloir la retenter (EMIF Sur, 2011). Il faut cependant prendre avec précaution l'estimation des 27,9 % de migrants disant se rétracter définitivement de la traversée, car il est fort probable que ce qui semblait une décision ferme au moment de la frustration du voyage évoluera dans le temps, et finira dans la plupart des cas par rendre à nouveau évidente la nécessité du départ. La dynamique migratoire est régulière : ceux qui ont tenté de partir et ont échoué, auront tendance à repartir lorsque la situation leur semblera plus facile, plus calme, qu'ils auront davantage de ressources, ou que la situation dans leur lieu d'origine aura empiré. La migration est une idée qui existe et qui persiste dans l'imaginaire des migrants, tant pour ceux qui ont réussi que pour ceux qui ont échoué à atteindre le lieu de destination.

À Peña Roja, en 2005, par exemple, un chef de ménage avait tenté à deux reprises de partir aux États-Unis avec passeur, totalisant deux fois trois tentatives, les avait toutes échouées au Mexique, et « jurait » ne plus retenter le voyage. En 2010, il est reparti et a encore échoué par trois fois, portant au total le nombre de ses tentatives frustrées à neuf. Pourquoi s'obstinait-il à partir ? Parce que les États-Unis étaient le seul lieu où il pensait pouvoir gagner les milliers de dollars nécessaires pour récupérer sa terre et sa maison qu'il avait mises en gage pour partir les fois précédentes et pour rétablir une situation qui était devenue invivable pour son ménage. La statistique des « 27,9 % des migrants » affirmant, au moment de leur expulsion du Mexique, ne plus vouloir retenter le voyage, indique en fait qu'un peu moins de trois migrants sur dix ressortent expulsés de la route migratoire « suffisamment dégoûtés », au point d'affirmer ne plus vouloir y revenir. Les uns, ce sera parce qu'ils auront été continuellement pris par les barrages de l'INM, les autres parce qu'ils auront eu affaire aux délinquants, les autres parce qu'ils auront vu les Zetas.

2.5. Errer dans l'espace migratoire

Beaucoup de migrants finissent par s'installer dans des mouvements d'aller retour, dans une forme d'errance entre les espaces de contention frontaliers qu'ils sont incapables de traverser. Ces migrants sont une population flottante prise au piège entre la frontière sud du Mexique, l'isthme de Tehuantepec et la frontière nord. Les personnes en situation d'errance sont d'ordinaire celles qui ont rompu les liens

avec leurs proches et qui ne peuvent plus ou ne veulent plus retourner dans leur lieu d'origine où ils savent ne plus avoir leur place. Ces errants sont les migrants qui ont perdu leur capital social, mais qui finissent souvent, à la longue, par développer un capital de mobilité extraordinaire. Mais l'errance est une situation temporaire, une situation en quête d'un basculement dans un établissement et une activité quelque part dans l'espace migratoire.

2.6. Rester quelque part sur la route

Certains migrants qui ne parviennent pas à traverser le Mexique ou qui estiment ne pas avoir les ressources suffisantes pour réussir leur voyage choisissent souvent de s'établir un temps sur la route. Ce sont des hommes ou des femmes dont le capital social et le capital économique ne leur a pas permis d'atteindre les États-Unis en un seul mouvement, mais dont le capital de mobilité leur permet de recréer, à partir de rien, un nouveau lieu de vie et un nouveau lieu de travail dans l'espace de transit. Le Mexique est parsemé de ces migrants centraméricains qui se sont posés un temps, pour, pensent-ils, continuer leur route. Mais cette décision initialement perçue comme temporaire s'allonge souvent indéfiniment dans beaucoup de cas. Là encore, aucune statistique n'existe et toute durée de l'établissement fluctue en fonction de l'expérience de chaque migrant. Pour ceux qui ont échoué la traversée du Mexique, la zone d'établissement privilégiée est la région sud ; ceux qui ont traversé le pays, mais ne pensent pas encore pouvoir franchir la frontière des États-Unis, choisissent de s'établir dans la zone frontalière du nord.

L'établissement des migrants clandestins dans ces espaces a une importante dimension genrée. Les femmes s'orienteront, le plus souvent, vers les secteurs les plus accessibles capables de leur fournir un emploi rapide, stable et relativement bien rémunéré dans le milieu des cabarets, table-dance ou autres types de structures qui fournissent un gigantesque marché local et international de la prostitution dans les zones de tolérance tacite (Ruiz, 2001b ; Rojas Wiesner & Ángeles Cruz, 2006 ; Vericat Núñez, 2007 ; Ángeles Cruz, 2010 ; Madueño Haon, 2010 ; Martínez, 2010). Lorsque certaines de ces femmes décident, au fil du temps, de s'établir définitivement dans ces lieux pour y fonder leur ménage, elles finissent dans la plupart des cas par s'intégrer aux secteurs réguliers de l'économie et de la

société locale. Les hommes se dirigent principalement dans les emplois peu qualifiés où ils finissent progressivement par se fondre dans la population locale de bas revenus.

Depuis 1980, la frontière nord est un « purgatoire » pour les Centraméricains (Proceso, [1982/05/01](#)) où ils partagent leur quotidien avec les centaines de milliers de migrants mexicains n'ayant pu traverser la frontière et qui ont fini par s'établir dans les grandes villes de l'extrême nord comme Ciudad Juárez, Reynosa ou Tijuana. Une partie de ceux qui ne peuvent pas traverser la frontière – tant migrants mexicains que centraméricains – peut parfois basculer dans la délinquance locale ou dans le crime organisé, car c'est leur seul moyen de gagner rapidement de l'argent, et parfois, de subsister. Pour le père Alejandro Solalinde, directeur du refuge pour migrants d'Ixtepec, les migrants clandestins sont « l'armée de réserve des Zetas » (Excelsior, [2011/06/25](#)), au même titre d'ailleurs que les populations mexicaines vivant dans des espaces de violence et de misère. Mais ce basculement possible dans le crime n'est pas une règle, c'est plutôt une exception, comme le dirait le père Francisco Pellizari, directeur de la Casa del Migrante de Guatemala (Carnet de terrain, 2010).

2.7. Atteindre la frontière nord pour la traverser

La frontière entre le Mexique et les États-Unis est une des zones frontalières les plus dynamiques au monde. C'est la frontière terrestre la plus longue entre un pays du Nord et un pays du Sud, permettant, sur ses 3169 kilomètres de long, plus de 400 millions de passages humains légaux par an (Foucher, 2007). Cette frontière du nord du Mexique et du sud des États-Unis est une frange dans l'espace et non une ligne, c'est une dyade, comme l'appelle Michel Foucher, pour signifier l'interdépendance entre deux espaces séparés. La *frontière intelligente* que prétend mettre en place le gouvernement états-unien est censée permettre la libre circulation de certaines populations et de certains biens et empêcher absolument le passage des biens et des personnes considérés comme non souhaités : migrants clandestins, trafic de drogue, terroristes (Secretary Napolitano, [2011](#)). Les migrants centraméricains qui arrivent à cette frontière sont près du but, ils sont à « l'heure de vérité » de leur traversée, ils sont là où se joue, se gagne ou se perd le passage. Mais chaque migrant aura une expérience et une perception différente de la

frontière en fonction des ressources et des évènements qui l'auront porté à un endroit particulier où il doit tenter la traversée et dans lequel il trouvera des difficultés spécifiques à surmonter.

3. Cruzar la línea : l'heure de vérité sur le seuil des États-Unis

3.1. Cruzar el río : franchir le fleuve

3.1.1. Río Bravo, Río Grande

Au Mexique, il s'appelle le Río Bravo, aux États-Unis, le Río Grande, deux noms pour un même fleuve devenu la frontière orientale entre les deux pays. La ligne frontière suit le cours du fleuve depuis son embouchure dans le golfe du Mexique sur le 26^e parallèle nord et remonte sur près de 1 600 kilomètres jusqu'aux villes frontières de Ciudad Juárez (Chihuahua) / El Paso (Texas), sur le 32^e parallèle nord où la frontière quitte le fleuve pour continuer, plein ouest, en lignes droites et en encoches, sur près de 1 500 kilomètres, traversant les déserts du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et de la Californie jusqu'à atteindre l'océan Pacifique.¹⁷⁴ Le Río Bravo prend sa source dans les montagnes Rocheuses des États-Unis et coule jusqu'à atteindre Ciudad Juárez / El Paso, où ses berges sont cimentées avant de ressortir de la zone urbaine pour redevenir un paysage désertique semi-aride de canyons, de rapides, puis de plateau, élargissant et rétrécissant son cours selon la géographie. Au fur et à mesure de sa coulée vers le sud-est, le fleuve alterne des espaces urbains densément peuplés et des espaces très isolés en fonction des artères routières qui relient les centres industriels du nord du Mexique (Chihuahua, Torreón, Monterrey) et les grandes villes du sud et du centre des États-Unis (Albuquerque, Denver, San Antonio, Houston). À 250 kilomètres de l'embouchure du fleuve se trouve le réservoir Falcon, un immense lac artificiel qui s'allonge sur plus de 50 kilomètres, formant un paysage lacustre aux contours irréguliers qui dessinent une multitude de renforcements entre les broussailles.

3.1.2. Percy, 10 ans. (2006)

Le jeune Percy est arrivé dans une grande ville de la frontière – il ne se souvenait plus laquelle – avec son petit frère et son oncle, d'où ils sont partis en zone rurale

¹⁷⁴ Voir les différents types d'infrastructure frontalière dans ces espaces en Annexe 6.

vers un endroit sur le fleuve où les attendait un monsieur avec une barque à moteur qui allait les faire traverser le cours d'eau. Côté texan, le trio a continué sa marche, se déplaçant de jour comme de nuit, traversant, les uns après les autres, la multitude d'enclos barbelés qui bornaient les ranchs de bétail situés près de la frontière. Au bout de trois jours, ils ont fini par atteindre un village où les attendait un ami de l'oncle qui les a conduits en voiture jusqu'à Houston d'où ils sont repartis, à nouveau tous les trois, vers Miami où les enfants ont retrouvé leur mère. Cette traversée, à ce point efficace, a été rendue possible pour Percy et son petit frère, par la nature du lien qui existait entre eux et leur oncle. Ce lien était celui d'un engagement extrêmement fort, par lequel un migrant aîné très expérimenté utilisait son capital de mobilité pour prendre en charge le déplacement de ses neveux en bas âge. Pour traverser la frontière, le capital de mobilité dont a eu besoin Percy a été une grande endurance et une capacité à marcher dans des conditions de grande pénibilité et de difficulté. Pour son petit frère, les besoins mobilitaires à cette frontière ont été moindres, car son oncle l'a porté lorsqu'il était trop fatigué.

3.1.3. Edwin, 31 ans. (2006)

Pour Edwin, la traversée serait différente. La succession de trains sur lesquels il était monté a fini par le conduire à Reynosa (Tamaulipas). Sur le train, il avait rencontré un migrant guatémaltèque qui semblait savoir traverser la frontière et qui avait accepté de prendre avec lui Edwin et un autre migrant. Ils ont dormi une nuit à Reynosa puis sont repartis le lendemain pour atteindre, en taxi, un endroit que le Guatémaltèque connaissait sur le fleuve.

« Pour d'autres, l'entrée est très difficile, mais pour moi le plus difficile ça a été de traverser la rivière. Je pensais que j'allais me noyer parce que je ne sais pas nager. Mais le Guatémaltèque avec qui j'étais était très religieux, et il disait que quelqu'un l'avait aidé à entrer la première fois aux États-Unis et que sans cette aide-là, il n'aurait jamais rien pu faire, et que maintenant c'était à son tour d'aider les autres. On a acheté à Reynosa une très longue corde qu'on a attachée à un arbuste côté mexicain. Le Guatémaltèque a traversé la rivière à la nage en tirant la corde derrière lui, et le courant l'a emporté plus bas, mais une fois de l'autre côté, il est revenu à notre hauteur et a attaché la corde à un autre arbuste. Il l'a tendue très fort, et l'autre migrant est passé d'abord, et moi je suis passé ensuite, bien agrippé à la corde et mort de peur parce que si je me lâchais je mourrais noyé parce que je ne sais pas nager,

mais finalement j'ai réussi à traverser. Et puis là, on a attendu que la nuit tombe et on a marché et marché. On se prenait les vêtements dans les arbustes et les épines, on devait passer par-dessus les fils barbelés [des enclos à bestiaux], et puis on avait à peine de quoi manger, et on n'avait rien à boire. Mais l'avantage c'est qu'au moins on était dans des terres privées où on ne risquait pas de rencontrer la police. L'affaire c'est de passer le plus loin possible des maisons, pour ne pas se faire remarquer. Au bout de trois jours, on est arrivés à une route, on s'est cachés et le Guatémaltèque nous a dit d'attendre et qu'il reviendrait. Il est revenu plus tard et il nous a dit qu'on allait passer la nuit dans les fourrés et que le lendemain, un parent à lui viendrait nous chercher. Et c'est ce qui s'est passé : au petit matin est arrivé son proche, nous sommes montés dans sa voiture et on est partis vers la Floride. Sur la route, l'ami du Guatémaltèque m'a dit qu'il y avait beaucoup de travail à La Nouvelle-Orléans, à cause de l'ouragan, et comme c'était sur le chemin, ils m'ont déposé. Je n'ai plus revu le Guatémaltèque, il s'appelait Samuel, c'était quelqu'un de bien. Quand je lui ai demandé comment je pouvais le remercier, il m'a juste dit que la prochaine fois, je devais aider un autre migrant comme moi à passer. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁷⁵

Edwin ne connaissait personne aux États-Unis et il n'avait pas pu réunir l'argent pour payer les passeurs, mais il a rencontré, au hasard du train, des migrants qui connaissaient la route et qu'il a suivis sur des segments du trajet. La réussite de son voyage a été possible par sa capacité à provoquer la rencontre, à la choisir, à la solliciter simplement, à savoir lui inspirer confiance et à la rendre efficace. Edwin dira qu'il a eu de la chance et que Dieu a été bienveillant à son égard.

¹⁷⁵ « Para otros, la entrada es lo más difícil, pero para mí, fue el río lo difícil. Yo pensaba que me iba ahogar porque no sé nadar. Pero el guatemalteco con quien andábamos era alguien muy religioso que dijo que a él, alguien lo había ayudado a cruzar una vez y que sin esa vez no hubiera podido hacer nada, entonces que ahora le tocaba ayudar a otros. En Reynosa compramos una cuerda larga larga y la amarramos a un arbolito del lado mexicano. Y de ahí que con la cuerda el guatemalteco se cruza con todo y cuerda, lo lleva la corriente, pero ya del otro lado, regresa otra vez donde nosotros estábamos, amarra la cuerda en otro arbolito y la tensa duro duro. Entonces primero pasó el otro mojado y luego yo así, bien agarrado de la cuerda bien tendida, con miedo que si me soltaba, me ahogaba porque no sé nadar, pero al fin logré cruzar. Entonces esperamos a que la noche caiga y agarramos camino. Lo peor la verdad es andar trepando los alambres espigados así como por tres días, y andar nomás entre puro bosque de chutal. Y ya ni agua, ni comida casi que teníamos. Pero la ventaja, es que como uno anda en pura finca de esos tejanos, uno sabe que la policía no vendrá. La cosa es tratar pasar lo más lejos de las casas de la gente. Después de tres días, llegamos a una carretera, nos escondimos y el guatemalteco que ya conocía, dijo que lo esperaríamos y que volvía más luego. Volvió y nos dijo que íbamos a dormir ahí y que al día siguiente vendría un pariente de él por nosotros. Y así fue, al día siguiente vino su pariente, y entonces nos subimos a su carro, y nos fuimos todos para Florida, y como en el camino, me dijo el amigo del guatemalteco que había mucho chance en Nueva Orleans, por eso del huracán, y como era de paso, ahí me quedé yo. Ya no vi nunca al guatemalteco, se llamaba Samuel, era alguien bueno. Cuando le pregunte como le podía agradecer lo que hizo por mí, solo me dijo que a la siguiente vez, yo tenía que ayudar un migrante a cruzar. »

3.1.4. Erlinda (2007)

Erlinda est arrivée en train à Reynosa. Son corps, qui avait dû s'adapter jusque-là aux multiples exigences du voyage, allait maintenant avoir à traverser le fleuve et marcher pendant cinq jours sous la pluie et dans le froid de février à travers un espace rural truffé de barbelés et d'arbustes épineux. Sur son dernier segment en train, Erlinda avait rencontré un migrant salvadorien qu'elle a réussi à convaincre de la laisser voyager avec lui contre 500 dollars. Un autre migrant s'est aussi joint à eux.

« À Reynosa, nous sommes restés dans un hôtel, j'ai mangé et je me suis douchée. Entre-temps, le Salvadorien avec qui on allait partir est allé acheter ce dont on avait besoin : des sacs-poubelle, des tortillas de blé, des boîtes de thon et un gallon d'eau chacun. Le lendemain, on a fait quelques heures en taxi et on s'est arrêté dans un petit bois, juste en face du fleuve. On a attendu la nuit, et là, on a mis chacun nos vêtements dans un sac, il faut souffler dedans comme dans un ballon, l'attacher avec une ficelle et rentrer dans l'eau. Là où on était, on avait pied, et on a juste dû nager un tout petit peu en tirant le sac qui flottait derrière nous. On est arrivés de l'autre côté, on s'est vite rhabillés et on a commencé à marcher. C'est là que j'ai commencé à prendre froid, parce que mes sous-vêtements étaient trempés. Et quelle marche ! Il pleuvait, il y avait du vent et on marchait comme ça dans la nuit, on avait juste mis les sacs-poubelle pour nous couvrir, mais ils se prenaient dans les arbustes. En fait, tout se prend dans les arbustes et dans les barbelés : les vêtements, les cheveux, le sac à dos, les bras, les jambes. Le Salvadorien nous disait qu'on devait toujours garder silence, pour écouter s'il y avait des avions ou des voitures dans les parages. On a marché comme ça pendant quatre nuits et un peu pendant les journées. On n'avait plus d'eau, il fallait boire dans les flaques, c'était de la boue partout, on était tout le temps trempés et on ne séchait jamais. Et puis il suffit qu'une fois on ne fasse pas attention et les vêtements s'accrochent et se trouent et se déchirent, et pire, les barbelés s'enfoncent dans la jambe ou dans le dos et ça fait une plaie qui ne veut pas cicatriser parce que tout est moite. Et puis on savait qu'on était dans des propriétés privées et ça, ce n'est pas agréable. Parfois, des fermiers tiraient des coups de feu quand leurs chiens faisaient du bruit. C'est au bout du cinquième jour qu'on est sortis de là et qu'on est arrivés près d'un village, et là un ami du Salvadorien est venu nous chercher et nous a conduits à San Antonio, où on m'a dit qu'il y avait du travail à La Nouvelle-Orléans et j'y suis

venue. Mais cette traversée a été un enfer, moi je pensais que je mourrais et que je n'y arriverais pas. Mais Dieu a voulu que je passe. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁷⁶

Son voyage depuis Tecún Umán avait été possible parce qu'elle avait su s'adapter aux situations les unes après les autres et qu'elle avait su choisir – dans la mesure du possible – deux migrants expérimentés pour les suivre. Le premier, lui a permis de traverser le Mexique, le second, d'atteindre La Nouvelle-Orléans. Elle, Hondurienne, originaire du pays dernier venu dans le flux migratoire centraméricain vers les États-Unis, a su mettre à son avantage le capital de mobilité de migrants provenant d'histoires migratoires plus anciennes. Mais ce partage d'expérience n'a jamais été gratuit. Les hommes la faisaient bénéficier de leur connaissance et de leur maîtrise de l'espace, mais en échange, ils considéraient avoir le droit de prendre son corps de femme et c'est aussi ce qu'a fait le Salvadorien, au Texas.

« Je vais vous raconter, parce que vous voulez savoir ce qu'il arrive aux femmes pendant ce voyage et pour que vous l'écriviez. La troisième nuit dans le désert, le Salvadorien et l'autre migrant avaient commencé à boire de l'alcool [qu'ils avaient acheté à Reynosa]. Et moi je me suis retirée et je suis allée dormir. Et soudain, je sens leurs mains sur moi. Je repoussais leurs mains, mais ils continuaient, ils étaient soûls. Et là, qu'est ce que je pouvais faire ? Rien. Courir où ? À qui vous allez demander secours ? Qui va vous entendre ? Et puis, si quelqu'un vous entend, il y a plus de

¹⁷⁶ « En Reynosa nos quedamos en un hotel, comí y me bañé. El salvadoreño que nos iba a llevar fue a buscar lo que necesitábamos para el viaje: bolsas de basura, tortillas de trigo, latitas de atún y un galón de agua por persona. Al día siguiente nos fuimos en taxi como una hora y llegamos a un bosquecito frente al río. Era todo planito pero puro chutal. Llegó la noche y pusimos nuestras ropas en la bolsa de basura, que uno sopla adentro y la amarra con una cuerda y luego se mete al agua. Ahí donde estábamos teníamos pié y solo había que nadar poquito, jalando la bolsa que flotaba. Ya del otro lado, en los Estados, nos vestimos y empezamos a caminar. Es ahí que empecé a enfermarme porque mi ropa interior estaba mojada. Hay, Dios, y que caminata esa: no paraba de llover, había viento y andábamos mucho de noche. Y todo se agarra en los alambres y en los árboles: la ropa, el pelo, la mochila, los brazos, las piernas. El salvadoreño decía que andábamos siempre de estar sin hacer ruido para escuchar si había algún avión o algún carro. Caminamos así como por cuatro noches, y un poco durante el día. Y ya ni agua cargábamos y teníamos que beber de los charcos y era puro lodo y estábamos siempre mojados y nunca secábamos. Y basta que uno no se cuide un vez y las ropas se rompen y se desgarran, o peor, los picos del alambre se meten en la pierna o en la espalda y hace una herida que no sana por tanta humedad. Y a parte sabía uno que estaba en propiedad ajena y eso no es bueno, a veces los granjeros tiraban con sus escopetas cuando sus perros hacían ruidos. Es al quinto día que salimos de ahí y que llegamos a un pueblo donde llegó un amigo del salvadoreño y que nos llevó a San Antonio, donde me dijeron que había trabajo en Nueva Orleans y me vine para acá. Pero este viaje fue un infierno, yo pensaba que me moría y que no lo iba a lograr, pero Dios quiso que cruzara. »

chances pour que ce soit la *Migra** ou quelqu'un qui va appeler la *Migra*. On n'a nulle part où aller. Mais Dieu est grand et c'est lui qui a voulu me faire traverser. Et même si ça a été difficile d'arriver, même si c'est difficile le travail ici, je gagne de l'argent, et j'envoie à mes enfants. Et si Dieu le veut, je les ramène ici bientôt. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁷⁷

La réaction d'Erlinda au moment où les deux migrants ont tenté de la violer était réaliste. Elle savait qu'elle était au milieu de nulle part, dans le dernier moment déterminant de sa traversée, et elle savait qu'elle avait encore besoin du Salvadorien pour sortir de cette frontière. Pour elle, les événements qui étaient survenus sur sa route, positifs ou négatifs, formaient un tout qui dessinait la trame qui l'avait conduite à La Nouvelle-Orléans, où elle avait pu matérialiser l'imaginaire qui l'avait conduite aux États-Unis.

3.1.5. Sharon, 9 ans. (2007)

Sharon entrerait avec son père par la rivière, comme celui-ci l'avait prévu, mais pas de la manière qu'il avait imaginée. Ils avaient été pris en otage par un groupe de Zetas, sa femme était parvenue à payer la rançon et selon les termes accordés, Sharon et son père seraient délivrés directement à Miami. Pourquoi la rançon incluait-elle la traversée de la frontière ? Parce que pour le cartel, ce transport ne représentait qu'un coût minime et un bénéfice potentiel considérable, facilitant grandement les négociations avec les proches des migrants, plus enclins à faire le paiement si une garantie de survie – et de passage – leur était donnée. Les Zetas contrôlaient le passage de tronçons entiers de la frontière aux alentours de Nuevo Laredo qu'ils se disputaient en guerre ouverte avec le cartel del Golfo, leurs anciens maîtres. Sharon, son père et les autres migrants qui avaient pu payer la rançon se sont retrouvés dans une ville de la frontière, dans une grande maison avec d'autres Centraméricains qui se trouvaient comme eux en condition de

¹⁷⁷ « Le voy a contar a usted porque quiere saber lo que les pasa a las mujeres en este viaje, y para que lo escriba. La tercera noche en el desierto, el salvadoreño y el otro migrante que era un guatemalteco, empezaron a tomar [licor que habían comprado en Reynosa] y entonces yo me retiré y me fui a dormir. Y de repente cuando siento que me empiezan a tocar, yo les quitaba las manos pero seguían, estaban borrachos. Y ahí, ¿qué podía hacer yo? ¿A quién le va uno a pedir auxilio? ¿Quién lo va a escuchar a uno? Y si uno lo escucha más ha de ser la Migra o alguien que llame a la Migra. Entonces no hay donde ir. Pero Dios es grande y quiso hacerme cruzar. Y aunque fue difícil llegar, aunque está pesado el trabajo aquí, gano dinero y lo mando a mis hijos, y primero Dios, me los traigo pronto para acá. »

prisonniers plus ou moins consentants, mais gardés par des hommes en armes. Le père de Sharon ne s'est pas plaint de leurs conditions de détention, on leur donnait à manger le minimum, des tortillas et de l'eau, et ils dormaient par terre sur des couvertures. Au bout de quelques jours, en pleine nuit, son groupe de migrants a été sommé de monter à l'arrière de plusieurs pick-up, les uns sur les autres, puis ils ont été conduits au réservoir Falcon dans un renforcement du lac entre les broussailles. Là se trouvaient deux grands zodiacs à moteur où les migrants sont montés et les bateaux ont traversé le lac dans l'obscurité, pour se dissimuler dans la végétation côté états-unien. Ils ont attendu un signal, et puis tous ont couru, droit devant, pendant quelques heures, en file indienne, derrière les passeurs. Ils ont atteint un bâtiment où les attendaient plusieurs vans avec des chauffeurs. Les migrants ont été regroupés en fonction de leur lieu de destination, ceux qui allaient vers l'ouest, ceux qui allaient vers le centre et le nord-est, et ceux qui allaient vers le sud-est. Sharon et son père sont montés entassés dans celui qui partait vers la Floride et ils sont arrivés à Miami en dix jours.

Au moment de leur départ du Honduras, Juan pensait faire traverser sa fille par lui-même, estimant pouvoir reproduire la traversée qu'il avait faite avec sa femme et son fils, trois ans auparavant. Mais entre-temps, la situation avait changé dans l'espace migratoire et son capital de mobilité acquis lors de ce premier voyage n'était plus opératoire. Certes, il a réussi à grimper sa fille sur le train en marche – une véritable prouesse acrobatique –, mais très rapidement s'est abattu sur eux l'arbitraire du crime organisé qui les a pris dans la rafle d'otages. Et là, la ressource unique qui les a libérés de la situation d'horreur et de torture dans laquelle ils se sont retrouvés, a été le capital social mobilisé par son épouse depuis Miami. Une fois le capital social converti en paiement de rançon, le père et sa fille ont été mus au sein des réseaux de passeurs qui leur ont fait traverser la frontière sans grande difficulté.

3.1.6. Nelson, 22 ans. (2012)

La situation aux alentours du lac Falcon allait beaucoup évoluer en cinq ans, autant du fait des restructurations au sein des cartels que de l'augmentation des moyens financiers attribués à la Border Patrol – la police des frontières. Dès son arrivée à la frontière nord du Mexique, le groupe de Nelson a été conduit dans un immense

entrepôt à proximité du réservoir. C'est dans cette grande halle que les migrants allaient être parqués pendant trois jours, gardés par des hommes portant des fusils d'assaut AR-15 qui leur expliquaient que ces armes n'étaient pas pour les attaquer eux, mais pour les protéger des assauts des Zetas qui cherchaient constamment à prendre les migrants transportés par leurs ennemis jurés du cartel del Golfo. Nelson s'est lié d'amitié avec l'un des gardiens et celui-ci lui a proposé de rejoindre les files du cartel qui se trouvaient dans un besoin urgent de nouvelles recrues. Ce gardien était un ancien migrant hondurien qui n'avait pas pu passer la frontière et qui avait accepté de travailler pour le cartel en espérant gagner suffisamment d'argent pour pouvoir traverser bientôt la frontière. La présence de ces gardiens armés jusqu'aux dents n'était pas fortuite. Nelson raconte que le deuxième jour, ils ont entendu des coups de feu à l'extérieur de la halle, produits par un affrontement avec un groupe de Zetas qui avait tenté de faire irruption dans la propriété. L'assaut avait été repoussé et quelques minutes plus tard, c'est une patrouille de l'armée mexicaine qui est arrivée sur les lieux et est entrée dans l'entrepôt. Les militaires ont simplement demandé aux migrants qui se trouvaient là s'ils n'étaient pas maltraités, puis ils sont repartis. Les militaires étaient là pour les Zetas, pas pour les clandestins, ni pour le cartel del Golfo.

C'est le lendemain, en pleine nuit, que les migrants ont été conduits près du lac et ont été embarqués sur de grands zodiacs qui ont traversé très lentement vers le côté états-unien. Trop chargé ou mal équilibré, un des bateaux s'est retourné au milieu du lac et les passagers sont tombés dans l'eau glaciale et noire du mois d'avril. Nelson a cru voir quelques-uns se noyer. Les autres barques ont poursuivi la traversée jusqu'à atteindre la berge de l'autre côté. En silence et sans avoir encore eu le temps de réaliser que la barque se retournant aurait pu être la sienne, Nelson et la soixantaine de migrants se sont aventurés derrière leurs passeurs en une rapide file indienne se faufilant entre les buissons. Mais soudain, des haut-parleurs et des puissants réflecteurs leur ont annoncé que la Border Patrol était là. Le lieu éclairé et cernés par les agents, les migrants ont été capturés un par un.

« Ils avaient des jumelles qui voient dans le noir et qui disent quand quelque chose bouge. Ils ont aussi des caméras, moi je crois que j'en ai vu une sur un rocher, et puis ils ont aussi des chiens. Ils nous ont cernés, quelques migrants ont tenté de s'échapper, mais ils les ont interceptés. Seul un vieux monsieur de Zacapa et sa fille

ont réussi à se cacher. Quand ils nous ont tous pris, eux se sont retrouvés tout seuls, ils ont marché et je ne sais pas comment ils ont réussi à arriver à Washington. Nous on a tous été pris. » (Carnet de terrain, 2012).¹⁷⁸

Nelson et son groupe ont été mis dans des fourgons, puis ont été conduits dans un bâtiment de la Border Patrol. Dix années plus tôt, un migrant comme Nelson aurait été saisi, puis aurait affirmé, lors d'un bref interrogatoire, qu'il était Mexicain et aurait été vraisemblablement expulsé le lendemain à Nuevo Laredo ou à Reynosa d'où il aurait pu retenter la traversée aussitôt. Mais quelque part entre 2011 et 2012, un changement radical a eu lieu. L'interrogatoire se ferait désormais devant un ordinateur et un lecteur optique d'empreintes digitales.¹⁷⁹

« Ils nous ont divisés en plusieurs lignes et chacun passait l'un après l'autre devant un agent qui avait différents appareils et une de ces petites caméras. Ils disaient qu'il fallait toujours dire la vérité, car eux pouvaient savoir qui on était et que si on ne la disait pas, on irait en prison. Moi, au début, je me suis dit que j'allais dire que j'étais Mexicain, mais devant moi, un Hondurien a dit qu'il était Mexicain et a inventé un nom et ils lui ont demandé de mettre sa main sur un petit boîtier et là moi j'ai vu qu'ils se sont mis à lui dire son nom, son lieu et sa date de naissance. Il est devenu tout pâle. Alors ils lui ont dit qu'il avait menti et qu'il irait plus longtemps en prison. Alors, quand mon tour est arrivé, moi j'ai finalement dit mon pays et mon vrai nom et ils m'ont fait mettre ensuite ma main sur la petite boîte qui est comme en verre et pleine de rayons rouges. Alors ils m'ont dit mon nom et ma date de naissance et que j'étais né à Jutiapa et ils m'ont pris une photo avec la caméra. Moi je me demandais comment ils avaient pu savoir tout ça, parce qu'en plus ils m'ont appelé par le nom de ma mère que je n'utilise pas. Une fois qu'on est tous passés, ils nous ont conduits à un grand centre où on devait enlever nos vêtements et laisser toutes nos affaires et ils nous ont donné un uniforme. C'était comme une prison, mais juste avec des migrants. Là, je suis resté un mois, on me traitait bien. Au bout d'un mois, on m'a mis dans un avion qui m'a emmené à un autre endroit, où j'ai pris un autre avion qui m'a ramené au Guatemala. » (Carnet de terrain, 2012).¹⁸⁰

¹⁷⁸ « Tenían sus larga vistas que miran en la noche y que dicen cuando algo se mueve. También tienen cámaras y yo creo que vi una en una piedra, y también tienen sus perros Entonces nos rodearon, algunos intentaron escapar, pero a todos los agarraron. Solo un viejito de Zacapa y su hija se escondieron. Cuando nos llevaron, ellos se quedaron solitos y caminaron, y no sé como lograron llegar a Washington. A nosotros nos detuvieron a todos. »

¹⁷⁹ Pour une illustration en images de ces pratiques de biométrie voir les Annexes 7 et 8.

¹⁸⁰ « Nos dividieron en varias filas y cada uno tenía que pasar con un agente que tenía varios aparatos y una camarita. Decían que había que decirles la verdad porque ellos podían saber quiénes éramos y que si les mentíamos, iríamos a la cárcel. Yo al principio me dije que les iba a decir que yo

Nelson avait été identifié de manière biométrique et avait été renvoyé vers le pays qu'avait indiqué le système informatique. Comment un migrant clandestin guatémaltèque de 22 ans, originaire du sud du pays et gardien d'une ferme avait-il pu se trouver dans les bases de données de la Border Patrol ? Où et quand avait-il pu laisser ses empreintes digitales dans un registre biométrique ? Nelson n'avait vu qu'une seule fois un lecteur d'empreintes digitales et que c'était l'unique fois qu'il y avait posé ses doigts : c'était un mois avant son départ, lorsqu'il est allé au RENAP¹⁸¹ pour remplacer son ancienne *Cedula de Vecindad* qui ne serait plus valable en 2013, car celle-ci avait été remplacée par le tout nouveau *Documento Personal de Identidad* (DPI) qui deviendrait désormais le seul document d'identité officiel, avec le passeport. Ironiquement, c'est parce qu'il pensait qu'il serait clandestin de longues années aux États-Unis qu'il a voulu avoir, au moins, ses papiers guatémaltèques en règle. Ainsi, l'information recueillie par le RENAP était remontée directement dans les fichiers informatiques du DHS et de la BP.

Mais une fois au Guatemala, Nelson disposait encore de deux tentatives de traversée et la menace de deux mois de rétention en cas de récidive, s'il était pris à nouveau, ne le préoccupait pas. Après une semaine à Ciudad Guatemala auprès de sa femme et de son fils qui était né entre-temps, il est reparti. Le second voyage, dit-il, a été identique au premier : mêmes lieux de passage au Mexique, mêmes lieux de séjour, même mode de transport, mêmes maisons, même entrepôt. Seuls l'autobus de passagers, les passeurs, et les gardiens avaient changé, mais il se retrouvait dans la même situation que cinq semaines plus tôt, avec une centaine de migrants centraméricains dans la grande halle près de Falcon. La traversée en

era mexicano, pero el que iba delante mío, que era hondureño, dijo que era mexicano y se inventó un nombre. Entonces le dijeron que pusiera sus manos sobre una como cajita y ahí yo vi que empezaron a decirle su nombre, donde había nacido y su día de nacimiento. Y entonces se puso todo pálido. Entonces le dijeron que él había mentido y que por eso iría más tiempo a la cárcel. Cuando llegó mi turno, yo les dije bien mi nombre y mi país y me hicieron poner la mano sobre la cajita que está como llena de rayos rojos y me dieron mi nombre, mi día de nacimiento y me dijeron que había nacido en Jutiapa y me sacaron una foto con la camarita. Yo me preguntaba cómo podían saber todo eso, porque además me llamaron del nombre de mi apellido materno que ese no lo uso. Ya cuando pasamos todos, nos llevaron a un centro donde íbamos a tener que quitarnos la ropa y dejar todas nuestras cosas y nos dieron un uniforme. Era como una cárcel pero con puro migrante. Ahí me quedé un mes, me trataban bien. Después de un mes, me subieron a un avión que me llevó a otro lado de donde me pasaron a un avión que me trajo de vuelta a Guatemala. »

¹⁸¹ Le Registro Nacional de Poblacion (RENAP) est l'institut officiel chargé de l'état civil des citoyens guatémaltèques depuis 2008.

zodiac dans la nuit a aussi été similaire, mais par un autre endroit, et cette fois-ci, aucun bateau ne se retournerait. La course dans la nuit à la sortie des fourrés a été la même, la sirène aussi a été la même, tout comme les haut-parleurs et les réflecteurs : tout était un calque de la première fois. Les agents ont cerné le groupe et ont demandé aux migrants de se rendre. Mais quelque chose avait en fait changé à l'intérieur de Nelson : il se souvenait que le migrant du Zacapa et sa fille avaient réussi à déjouer la BP et qu'ils avaient atteint Washington. Et puis, Nelson pensait avoir beaucoup appris sur ces espaces au cours du mois passé en centre de rétention et au cours de sa première appréhension dans ce désert. Et il se savait si près du but. Il a donc décidé, à la seconde, de profiter de l'inadvertance d'un garde-frontière pour bondir dans la nuit. En quelques secondes, avant même d'avoir pu lancer sa course, une décharge électrique l'a figé, et, les muscles paralysés, il est tombé à terre.

« J'étais dans une zone où les réflecteurs n'arrivaient pas et je me suis dit que c'était maintenant ou jamais. Mais jusque quand je commence à courir, je sens comme si on m'électrocutait dans le dos et je tombe et mes muscles ne répondent plus. Alors, l'agent de la *Migra* m'est tombé dessus et m'a attaché les jambes. Au bout de quelques minutes, j'ai pu bouger à nouveau, et j'ai rejoint le fourgon avec tous les autres migrants. C'est quand j'ai revu un agent debout que j'ai compris qu'ils m'ont tiré dessus avec une sorte de pistolet qui lance du courant électrique et qui t'arrive à tous les coups. Moi j'étais à cinq mètres environ et il m'a eu. Mais je suis sûr que celui qui m'a tiré dessus ne pouvait pas me voir et qu'il ne m'a pas entendu parce qu'il était occupé. Moi je crois que c'est quelqu'un qui m'a vu de loin et qui lui a dit par une oreillette. » (Carnet de terrain, 2012).¹⁸²

L'interrogatoire dans les locaux de la BP fût identique, seule la nouvelle information donnée par le système biométrique concernant sa tentative d'immigration du mois précédent changerait la procédure. À l'issue de l'interrogatoire, les agents lui ont expliqué que cette fois-ci il resterait deux mois

¹⁸² « Yo estaba en una parte donde las luces no llegaban y me dije que en ese momento yo podía echarme a correr. Pero en ese momento que me estaba corriendo, que siento como si me electrocutan en la espalda y que me caigo y que mis músculos ya no se mueven. Entonces el agente vino sobre mí y me amarró los pies con una cinta. Ya cuando me pude mover otra vez, me llevaron a la camioneta con los demás migrantes. Ya cuando vi a un agente así parado, vi que me disparó con una como pistola que tiene corriente y que te electrocuta y que te llegan siempre. Yo estaba como a unos cinco metros y me alcanzó. Pero estoy seguro que el que me disparó no podía verme o escucharme que me iba porque estaba ocupado, entonces yo creo que alguien me vio desde lejos y que le dijo por un como teléfono que tienen en la oreja. »

en centre de rétention, mais que la troisième fois, il irait dans une vraie prison avec des délinquants et y resterait plusieurs années. Nelson a fait son second séjour en rétention puis il a été expulsé au Guatemala. À son retour, il a désisté de sa troisième tentative et a préféré la donner à son petit frère qui la refuserait, et c'est finalement son beau-frère, un migrant expérimenté, qui la reprendrait et réussirait, lui, à atteindre le Colorado. Nelson avait échoué sa tentative de traversée de la frontière malgré son capital social très élevé : son père vivait et travaillait aux États-Unis depuis une dizaine d'années, celui-ci avait garanti le paiement des 7 000 dollars du prix de son passage, et son oncle travaillait dans les réseaux de trafic de clandestins d'un grand cartel. Ce capital social lui a permis de traverser, par deux fois et dans la clandestinité, des espaces qui sont plongés dans une situation de conflit armé dans le Veracruz et le Tamaulipas, et de revenir indemne.

Lors du premier séjour de Nelson en centre de rétention, ses proches se sont beaucoup préoccupés, car ils n'ont eu aucune nouvelle pendant plus d'un mois. À ce manque d'information, s'ajoutait une peur effroyable, car une énième scène d'horreur était survenue au Mexique où quarante-neuf corps démembrés étaient apparus entassés dans une ville à la frontière entre le Nuevo León et le Tamaulipas, et les autorités locales avaient pensé qu'il pouvait s'agir de corps de migrants massacrés par l'un des cartels (BBC World, [2012/05/22](#)). Les médias ont relayé l'information qui est arrivée à son tour au Guatemala. Désespérée, la femme de Nelson a contacté son beau-père aux États-Unis. Celui-ci a joint son demi-frère passeur qui lui a seulement expliqué que s'ils ne savaient rien de Nelson, c'est qu'il avait été pris par la BP et qu'il reviendrait bientôt. Au cours de ses deux voyages, Nelson n'a pas eu grand-chose à faire pendant sa traversée : au Mexique, il a simplement dû s'asseoir dans des voitures et dans un autobus, à la frontière de Falcon, il n'a eu qu'à monter sur un zodiac, descendre et courir avant d'être intercepté. C'est à son deuxième voyage qu'il a tenté de mettre en pratique son capital de mobilité le plus élémentaire – fuir –, mais cela n'a pas été efficace, car il a reçu une puissante décharge électrique qui l'a paralysé. C'est à son second retour que Nelson expliquera, désabusé, avoir déduit que la traversée de la frontière n'était qu'une sorte de grande mascarade :

« Là-bas je me suis rendu compte de deux choses. D'abord, que les narcos nous utilisent comme un appât pour la *Migra*. Quand on nous a fait monter dans les barques

la seconde fois, comme j'étais plus calme et plus attentif, j'ai compris que les passeurs devaient nous faire passer à un endroit, mais qu'au même moment, un chargement de drogue passait par un autre endroit. Ce qu'ils voulaient, c'est que la Border Patrol aille sur nous pour passer leur marchandise tranquillement par un autre endroit. Et si on se faisait prendre ce n'était pas grave pour eux parce qu'on les avait déjà payés, et si on passait, ils gagnaient encore plus parce qu'on devait payer le reste [du prix]. Et puis ceux qui gagnent aussi, ce sont les propriétaires des compagnies et des prisons, parce qu'un Salvadorien m'a dit là bas que les prisons et les avions n'appartiennent pas au gouvernement, mais à de compagnies privées et ils les payent pour chaque migrant qu'ils arrêtent.» (Carnet de terrain, 2012).¹⁸³

Nelson et les autres migrants n'étaient peut-être que des pions d'un jeu beaucoup plus complexe et beaucoup plus vaste, où se brassaient des milliards de dollars. Dépité et ne voulant pas aller en prison, Nelson a renoncé à partir, il savait qu'il pourrait trouver du travail au Guatemala, y vivre avec sa femme et voir son fils grandir. Et au fond, il l'avouait lui-même, il n'avait pas eu tellement envie de partir.

3.2. Le désert d'Altar

3.2.1. Altar, Sonora

Altar se trouve au pied d'un massif montagneux, au milieu de l'immense désert du même nom. Cette ancienne mission franciscaine du 17^e siècle est depuis trois siècles une étape sur la principale route vers la péninsule de la Basse-Californie et vers l'océan Pacifique. Cette bourgade, loin de tout, est devenue depuis les années 1960 une étape non plus tant vers l'ouest, mais une halte obligée vers le nord pour les migrants clandestins. Ce désert est un paysage grandiose où la ligne de l'horizon détache les imposantes silhouettes des montagnes et des roches, dans des tons ocre, rouges, bleus et bruns. La nuit, des tempêtes d'éclairs, la lune ou la voûte étoilée chargent de mystère ces espaces éloignés. Les bus provenant du sud-

¹⁸³ « Allá me di cuenta de dos cosas. Primero que los narcos nos usan así como carnada, como se dice, para que la Migra vaya sobre nosotros mientras ellos pasan la droga por otro lado muy tranquilos. La segunda vez que nos llevaron a los barcos para cruzar el río, como ya estaba más calmado y ponía más atención, me di cuenta que al mismo tiempo que pasábamos estaban pasando un cargamento. Y si nos agarran no les importa porque igual ya les pagamos, y si pasamos, pues ganan un poco más porque hay que pagarles lo que se les debe. Y los que ganan también son los dueños de las compañías que ven eso de las cárceles y de los aviones, porque un salvadoreño, allá, me contó que no es el gobierno que mira eso pero que son compañías que les pagan por cada migrante que agarran. »

est ouvrent leurs portes sur la place de la ville, font descendre brièvement quelques passagers, puis repartent aussitôt pour continuer leur longue route vers Tijuana. Les personnes qui descendent sont harcelées par les rabatteurs des passeurs qui les alpaguent avec des « je t’emmène », « combien tu as d’argent ? », « tu as quelqu’un pour te recevoir aux États-Unis ? », « il y a un voyage qui part tout à l’heure, il ne reste plus qu’une place ». Rares sont les migrants qui arrivent à Altar sans contacts, et la plupart, sitôt arrivés, appellent quelqu’un ou bien on est venu les chercher, et ils disparaissent rapidement dans la centaine d’auberges de la ville.

Autour de la place il y a des locaux commerciaux, des échoppes alimentaires, la mairie, plusieurs banques et un magasin Elektra.¹⁸⁴ À l’aube, ce village pourrait ressembler à tant d’autres dans ces déserts mexicains, mais c’est lorsque les commerçants commencent à monter leurs étalages que l’on comprend qu’Altar est un lieu particulier : paires de chaussettes, talc, jumelles, boussoles, bottes de randonnée, tenues militaires, chapeaux en tissus, crèmes solaires, équipement pour les premiers soins, ainsi qu’une collection foisonnante de foulards, estampés, par exemple, du drapeau états-unien, ou de billets de dollars, ou bien avec des images saintes comme celle de la *Virgen de la Guadalupe*. Quand l’activité bat son plein, de vieilles vans cabossées rangées en ligne au coin de la place, se remplissent peu à peu aux cris des rabatteurs qui scandent : « el Sasábe », la ligne frontière. Aujourd’hui, pratiquement aucun migrant n’oserait s’aventurer seul dans le désert, les dangers sont trop grands et les narcos locaux, qui gèrent cette région de la frontière ne permettent quasiment plus les tentatives isolées. L’immense majorité de ceux qui sont arrivés à Altar pense faire leur voyage avec un passeur payé 1 500, 2 500, 3 000 dollars, ou davantage. Le prix varie par nationalité, les Mexicains paieront moins, les Centraméricains paieront parfois le double, les Sud-américains, Africains, Asiatiques ou Européens paieront bien plus encore.

Tout un chacun assis un moment sur la place du village, repèrera sans difficulté, par exemple, les rondes d’une immense Cadillac pick-up patrouillant

¹⁸⁴ Elektra est la principale enseigne d’électroménager populaire au Mexique qui a trouvé dans les transferts d’argent des migrants provenant des États-Unis une diversification des plus rentables, grâce à son alliance avec Western Union. Ces canaux sont aussi utilisés de manière régulière par les délinquants pour recevoir le paiement des rançons et des extorsions payées aux États-Unis.

continuellement le centre du village, et qui rappelle, à chaque instant, que ce territoire est le territoire d'un cartel, ses yeux et ses oreilles sont partout. Ici, c'est le cartel de Sinaloa qui contrôle l'entrée de la drogue par le désert, et aussi celle des migrants taxés d'une somme fixe pour chaque clandestin qui souhaite tenter de traverser la frontière à cet endroit. Ce droit de passage est inclus dans les tarifs des passeurs. Altar est aux portes de la frontière et la ligne marquant l'entrée aux États-Unis par l'immense réserve des Indiens Papagos se trouve à une centaine de kilomètres de là, à trois ou quatre heures de route en voiture. Altar « c'est par là que l'on entre » disait Moisés Cruz, un migrant mexicain dans les années 1970 (Besserer, 1999). Dans le courant des années 2000, Altar a cessé d'être le lieu privilégié d'entrée pour les Mexicains, mais est devenu l'un des principaux points d'entrée des Centraméricains. Altar, c'est là où commence une marche de trois à quatre jours – ou davantage – à travers le désert. À la frontière d'Altar, il n'y a pas de mur, juste une armature métallique ou un fil barbelé, car la véritable frontière, les migrants le savent, est le désert lui-même.

3.2.2. Rolando, 27 ans. (2003)

Rolando allait traverser le désert en compagnie restreinte. Le passeur qu'il avait trouvé à Altar faisait des voyages avec des petits groupes de deux ou trois migrants. Pour cette traversée, ils seraient trois : Rolando, un autre migrant et le passeur. Ils traverseraient au mois de juillet, à la saison la plus chaude, où la violence du soleil desséchait et assoifferait leurs corps. Pour préparer la traversée, le passeur leur avait fait acheter deux gallons d'eau par personne, plusieurs sacs de tortillas de blé, plusieurs boîtes de thon et de haricots ainsi que des biscuits très sucrés. Ils avaient aussi dû acheter des vêtements en tons kaki et beige qui devaient servir à mieux les confondre dans le désert. Ils ont pris un van sur la place d'Altar et ont rejoint un endroit de la frontière. Ils marcheraient la nuit et dormiraient une partie de la journée. Ils ont marché longtemps en silence, dans l'immensité du désert, ponctuant leur déplacement de temps de courses effrénées pour traverser des espaces à découvert, plus surveillés. Une nuit, alors qu'ils avançaient, un groupe d'agents de la *Migra* leur est tombé dessus.

« Ils nous ont demandé combien on était. On leur a dit la vérité, on était trois. Mais juste au moment où ils étaient en train de nous menotter, ils ont remarqué, pas loin,

un groupe beaucoup plus grand d'une cinquantaine de migrants qui commençaient à courir dans tous les sens. Alors ils sont remontés dans leurs voitures et nous ont juste dit : "aujourd'hui, vous avez eu de la chance". Et là moi j'ai remercié le Seigneur. » (Carnet de terrain, 2005).¹⁸⁵

Après avoir été relâchés par les agents, les trois voyageurs se sont mis à courir dans la nuit, au cas où les agents reviendraient sur leur décision. Quand le jour est arrivé, ils ont trouvé un abri et se sont endormis. C'est au bout de quatre nuits de marche qu'ils sont arrivés, à l'aube, dans une casemate du premier village rencontré sur leur route. Un contact du passeur les attendait là, ils sont aussitôt montés dans une voiture qui les a conduits à Phoenix. De là, Rolando a rejoint Los Angeles. Sa traversée n'avait pas été particulièrement éprouvante. Comme il le dirait plus tard, pour lui, la véritable difficulté du désert, était de marcher avec la peur constante de la *Migra*, qui cette fois-ci, s'était montrée indulgente.

« Le désert on le respecte. Mais ce qui fait peur c'est la *Migra*. Avec le désert c'est du face à face, il faut résister, il faut connaître la route et ne jamais se retrouver tout seul, et bien sûr, partir avec quelqu'un qui sait comment poursuivre de l'autre côté une fois qu'on a traversé. Mais avec la *Migra*, rien à faire : si elle est arrivée c'est trop tard, c'est elle qui décide tout. En vérité, tout le monde marche avec la peur au ventre parce que ce sont les derniers kilomètres où on va savoir si ça valait la peine d'avoir tant souffert pour arriver jusque-là. » (Carnet de terrain, 2005).¹⁸⁶

Rolando a pu traverser grâce à son capital social qui lui a permis de payer les passeurs du Mexique et de la frontière sud des États-Unis, mais aussi grâce à la part d'aléatoire qui a contraint les agents de la BP à les relâcher, parce qu'avait surgi un groupe de clandestins beaucoup plus nombreux qu'eux. Mais il faut restituer cette expérience du passage dans un contexte historique : en 2003, les

¹⁸⁵ « Nos dijeron que cuantos íbamos, y les dijimos la verdad, que sólo íbamos tres. Pero en eso que cuando nos están amarrando que se dan cuenta que hay un grupo grande de unos cincuenta migrantes que se empezaban a correr por todos lados cerca de donde estábamos. Entonces nos soltaron y se fueron en sus carros y nos dijeron: "hoy tuvieron suerte", y ahí yo le agradecí al Señor. »

¹⁸⁶ « El desierto se respeta, pero lo que da miedo es la Migra. Con el desierto la cosas está como de uno y uno, y hay que aguantar, conocer bien el camino, nunca irse solo, y claro, estar con alguien que sabe seguir adelante cuando se cruzó. Pero con la Migra uno no puede hacer nada, cuando cae ya es ella que decide todo. En verdad todos caminan con el miedo porque son los últimos kilómetros y uno ahí va a ver si valió la pena tanto sufrimiento. »

moyens financiers et humains de la BP et du département chargé de la sécurité aux frontières (DHS) étaient bien moindres de ce qu'ils deviendraient dix ans plus tard.

3.2.3. Amilcar, 38 ans. (2004)

L'ethnographie n'a pas donné suffisamment d'éléments sur la traversée du désert par Amilcar, on sait seulement qu'il l'a réussie.

3.2.4. Arcadio, 18 ans. (2005)

Arcadio était arrivé à Altar avec son voisin Aarón et avec leur passeur qui les a aussitôt mis en contact avec un autre passeur originaire de la ville voisine de Caborca. C'était en mai, une bonne saison pour traverser avant les chaleurs extrêmes de l'été et après les températures glaciales de l'hiver. Arcadio et Aarón resteraient huit nuits à Altar, le temps de voir si leur compagnon qui avait été arrêté au Mexique finirait par les rejoindre.

« Et quand le gars qui allait nous emmener nous a dit qu'il faisait partir un groupe, on a appelé Antonio pour lui dire qu'on partait et il a dit d'accord parce que Josefo n'avait pas pu passer. On est donc partis avec le passeur qui nous a donné à chacun un sac à dos avec du thon, des tortillas, des haricots rouges et un gallon d'eau. » (Entretien. Tampa, 2005).¹⁸⁷

Le groupe de onze personnes et de deux passeurs est parti en van vers la frontière qu'ils ont atteinte en quatre heures.

« [On a enjambé la frontière], car là, c'est un simple fil de fer. Et il faut l'enjamber sans le toucher, parce que si tu le touches, ça fait du bruit et si *migración* [la BP] est dans les parages, ils sauront que tu es là. Donc on a passé ça et on a commencé à marcher. Quand on est arrivés à un grand talus, le coyote nous a dit : "c'est là-bas que l'on va", et il nous a montré un réservoir d'eau que l'on voyait au loin. [...] Ah oui, on était aux États-Unis, mais en plein désert ! Alors on a commencé à marcher, la nuit est tombée et on a marché toute la nuit. On était partis vers midi d'Altar, on a commencé à marcher vers quatre heures de l'après-midi et on a continué à marcher, marcher, marcher. C'est que dans le désert, le soleil reste longtemps, et je voyais ma montre, et il était dix heures du soir, et il faisait toujours jour, et puis onze heures, puis minuit. On était tous en file indienne derrière le coyote, comme une chenille. Et quand on est

¹⁸⁷ « Ya cuando ahí el que nos iba a llevar a nosotros iba a mandar un grupo, ya de ahí dijo tanteeen cuando se van. Entonces le llamamos al Antonio que nos íbamos a venir, y él dijo que sí porque no había pasado Josefo. Y entonces ya nos venimos, y ahí nos dieron una mochila a cada uno, traíamos atún y tortillas, y frijoles y un galón de agua. »

arrivés à une rivière à sec, on a trouvé des coyotes – mais de ceux qui vous mangent – il y en avait trois et ensuite on est arrivés à un endroit où il y avait de l'eau, mais c'était de l'eau sale. Chacun a quand même rempli sa bouteille parce que le coyote nous disait qu'on en aurait besoin plus loin : parce que plus loin, ce serait vraiment dur. Vers une heure du matin, les passeurs nous ont dit : "on va se reposer un peu". On a dormi une heure environ et soudain il a fait un froid terrible, on tremblait comme des malades. Quand on a recommencé à marcher, le passeur a dit : "on arrive bientôt", il était sept heures du matin. Mais dix heures, et puis onze heures, et on continuait à marcher. Et quelle chaleur ! Et soudain, on entend l'hélicoptère et le *pollero** [le passeur] dit qu'il y avait trop d'hélicoptères et qu'on devait chacun se faire un branchage avec les arbustes, se couvrir et se caler à dormir sous un arbuste arbuste. Tout le monde a commencé à ronfler, mais moi je ne pouvais pas dormir. C'est qu'il faut être bien couvert et la couleur de la pierre est un peu comme ça, [kaki], et moi j'avais ce jeans, et une chemise verte. Et on entendait tout près le "brrrr" des hélicoptères et tu ne peux pas savoir d'où ils viennent, c'est un raffut de tous les côtés. Deux fois on s'est fait courser comme ça. [...] Et il faut bien se cacher parce qu'il suffit que l'hélicoptère te voie un tout petit peu et tout est fichu. Quand ça s'est calmé, on est repartis. On a marché et on a traversé une route asphaltée, la panaméricaine je crois, mais en Arizona, et on a continué et c'est là que le coyote a dit : "c'est le moment, celui qui veut arriver, qu'il courre, celui qui court pas, il est foutu." C'était un endroit à découvert, une plaine pelée : "sprintez, et pas de cris", il nous a dit. Et on a couru à fond, sans nous arrêter et on se dépassait les uns les autres, personne ne voulait rester en arrière. Et c'est là qu'Aarón a commencé à boiter parce qu'il avait eu une grosse ampoule sous les pieds et moi aussi j'en avais eu une. Et on a bien couru comme ça six heures durant. Et le coyote disait : "n'allez pas boire trop d'eau, sinon vous allez vous planter, juste un petit peu, juste pour mouiller la gorge". Et on est arrivés entre deux montagnes à un endroit où il y avait une rivière. "On attend ici", il nous a dits. Mais on voyait déjà les maisons de l'Indien [Papagos], et c'est là qu'il nous a dit : "si on arrive là-bas, vous pouvez dire que vous êtes arrivés aux États-Unis, et sinon tout ce que vous avez fait jusque-là ça n'aura servi à rien. Faites-vous confiance, croyez-y et maintenant on fonce !" Oh frérot, là on a pris une pente bien raide, comme celle qu'il y a chez Don Filo [à Peña Roja], comme ça de pentue. Aïe, les caillasses roulaient et c'est là qu'il fallait courir, mon pote. Une course à fond, sans s'arrêter, et là, celui qui reste en arrière, tant pis pour lui. Après, on a pris une grosse montée comme celle chez l'oncle Polo [à Peña Roja], et là, mon Dieu, on volait ! Il y avait une fille de 17 ans dans notre groupe – elle disait qu'elle était Mexicaine, mais elle était Guatémaltèque – et elle faisait plus que des gémissements, elle tombait et se relevait, et voilà qu'elle commence à tous nous dépasser, la fille, et qu'elle nous laisse tous derrière [rires]. Et Aarón qui boitait. "Grouille-toi Aarón, sinon on va être foutus", je lui dis. Oh mon Dieu, Aarón avait une de ces têtes ! Il n'en pouvait plus. "Mon frère, j'en peux plus", il me

disait, et je lui répondais : “Tais-toi et cours !” Il s’est accroché à mon épaule et on a couru comme ça. Quand on est arrivés à une rivière à sec, le coyote nous a dit : “sortez une chemise ou ce que vous voudrez, mais ces sacs à dos, vous me les laissez ici !” Aïe, mon Dieu, frérot, j’ai rien pris du tout, ni vêtement ni argent, on n’a pas eu le temps, j’ai juste tout balancé parce que par là circulaient les voitures de la *Migra* sur le haut de la colline et là s’ils te voient, tu es cuit. Mon frère, quand il a dit : “mais grouillez vous tous bande d’idiots !”, on était en train de passer une rivière de sable, ça glissait partout, on rampait à quatre pattes, et mon Dieu, la maison de l’Indien était comme d’ici à là-bas [une centaine de mètres]. “Enlevez vos chaussures”, nous dit le coyote [...] pour pas laisser de traces et alors on était en chaussettes et le sol était brûlant, mais qu’est-ce qu’on pouvait faire ? Et à peine on a enlevé nos chaussures et qu’on est sortis de là, il nous dit : “remettez-les, grouillez-vous, sinon je me taille et vous verrez ce que vous faites”. Et puis, il a juste dit : “entrez là”. Et c’était une p’tite baraque, les gens urinaient tous là. Un *gringo*, vivait là mais il avait une roulotte avec toutes ses affaires. Et là, quand on était tous dedans, le coyote a juste dit : “on est arrivés, on n’a plus qu’à attendre les voitures”. Là, on a dormi une nuit, les uns sur les autres. Moi, Aarón et deux autres, presque à quatre dans un petit lit. Et au moins, si on avait eu une bonne couverture et du parfum, mais rien. Là oui, on était crevés. [...] Et le vieux en Arizona, ils nous a juste donné des haricots avec un truc bizarre, et avec ça on a dû tenir jusqu’au lendemain après-midi. » (Entretien. Tampa, 2005.).¹⁸⁸

¹⁸⁸ « Es que es un puro alambre. Y solo te pasas así sin tocar porque si los tocas chillan y hay veces que la migración están ahí cerquita y te oyen. Y pasamos eso, y nos fuimos. Cuando llegamos a un bordito nos dijo el coyote: hasta ahí vamos a llegar y nos mostró allá un tanque que estaba hasta allá a lo lejos. [...] Sí estaba yo dentro, ¡pero en el puro desierto! Empezamos a caminar entonces. Nos entró la noche, caminamos toda la noche. Nos fuimos a las doce, empezamos a caminar como a las cuatro, y de ahí cuando empezamos a caminar... ay caminamos un chingo... es que ahí en el desierto el sol dura. Yo miraba mi reloj y a las diez seguía el sol todavía pegando. Diez y media, once. Íbamos así todos en fila el coyote adelante, en filita como un gusanito. Y cuando pasamos un río grande que no tenía agua, ahí había coyotes, de esos que te comen. Había tres que iban caminando. Ya cuando llegamos a un lugar donde había agua, pero era agua sucia sucia. Pero ahí uno llena su botella y de esa misma va tomando. Es que nos decían que más lejos íbamos a necesitar más agua, que estaba duro. Ya de noche como a la una nos dijeron: “vamos a descansar un poquito”. Ahí dormimos como una hora, y luego un frío que había, temblaba uno. Cuando empezamos a caminar: “llegamos ahí, dijo el coyote, aquí ya falta poco”, ya eran como las siete de la mañana. Pero a las diez o once seguíamos caminando. ¡Hay que calorón de la madre! Y así de repente se oía el ruido del helicóptero, y el pollero dijo que se oía mucho helicóptero. Entonces dijo que cada quien hiciera un ramal así de pura rama verde, que se tapara y se truncara a dormir así al pie de un palo. ¡Todo el mundo roncaba, mano! Yo no era capaz de dormir. Es que tenías que estar tapado, y el color de la piedra es algo así de este color, y yo llevaba aquel pantalón y una camisa verde, que me miraba yo del color del monte. ¡Y puta madre! Cerca “brrrrrr” hacían los helicópteros y no das de donde madre vienen que se oye todo el ruido parejo a tu alrededor. Dos veces nos carrerearon. [...] Uno se tiene que esconder por que el helicóptero pasa así cerquita y con tantito que lo mire a uno, ya valió madres la partida. Ya cuando se tranquilizó más ya volvimos a caminar. Luego, cruza uno una carretera, una de asfalto, la panamericana creo pero en Arizona, la cruzamos y seguimos

L'entrée aux États-Unis commençait par ce qui s'apparentait à une véritable sélection physique d'endurance et de volonté où les courses effrénées de plusieurs heures ne laissaient que trois issues probables : la vie, la mort ou la capture par les autorités. Continuer à suivre le groupe c'était survivre et peut-être arriver ; s'arrêter, c'était se faire prendre par la BP ou peut-être même mourir. Dans les derniers mètres de la traversée, les passeurs allaient profiter de la situation pour

caminando. Ya de ahí cuando dijo: "¡aquí sí, el que quiera llegar, que corra que si no valió madres!" Era ya un trecho más pelado donde no había monte, una loma, planito. "¡Péguense a correr, dijo, y no vayan a estar gritando!" Y a carretear, yo detrás del coyote y ese Aarón se me pasaba y pura carrera. Y ese Aarón solo de una pata jalaba que se le había hecho una ampollota aquí ve [en la planta del pié], a mi también se me hizo una ampollota, ve aquí. Y corrimos a madres como seis horas de darle. Y el coyote nos decía: "¡no vayan a tomar bastante agua, por que los va a cargar la verga, y van a quedar tirados. Poquita nomás, solo para remojar la garganta." Y caímos así en medio de dos cerros donde esta un río. "Aquí esperemos", dijo. Cuando, puta madre, ya se miraban las casas de los indios: "si llegamos ahí, dijo, hagan de cuenta que ya están en Estados Unidos, y si no, pa'que chingados. Tengan confianza en ustedes mismos. De ahí corran lo mas que puedan, ¡péguense duro!" Hay Dios, hermano, ahí agarramos una bajadota como aquella que uno agarra de aquel de Don Filo para abajo [en Peña Roja], así en pendiente. Hay Dios y unas piedrotas volando, y ahí sí que correr mano. Pura carrera cerrada, ahí sí que el que se quedó, se quedó. Y íbamos once que veníamos mas los otros dos [los polleros], agarramos una vega arriba como aquella del « río seco » de aquella del tío Polo pa'riba, así mano [con su brazo]. ¡Hay Dios hermano! mira vos, volábamos. Venía una mujer con nosotros, era canchita como de 17 años, dijo que era mexicana pero era guatemalteca, y esta guira, jipillos pegaba de donde caía de las piedras, se levantaba. Y que se me va pasando esa ichtía, nos dejó atrás la mujer, y así nos echó vista a todos [risas]. Y Aarón que tiraba paso, le dije: "¡píquele Aarón que si no valió madres!" Mira Dios que ese Aarón traía una carita, que no aguantaba más. "Hay dios, hermano, me decía, Ya no aguanto", "¡hay Dios no aguanta será la madre!, ¡corra!" le dije yo. Hicimos mano, y dale y dale y dale. Cuando ahí llegamos a una vega del río : "¡solo saquen una su camisa o miren que verga sacan, pero esas mochilas me las dejan aquí!", nos dijo el coyote. Hay Dios hermano, yo no saqué ni mierda y ahí se quedó mi mochila [con todo y dinero], porque no nos dieron tiempo porque ahí pasaban los de migración en unos carritos, en toda la vega, y si ahí si te cachan te hacen bestia. Hay hermano cuando dijo: "¡Pero apúrense hijos de la verga!, decía ese coyote, ¡jijos de su puta madre!", ahí andábamos pasando un río, de pura arena, no más resbala uno, casi gateando. ¡Hay Dios! la casa del indio estaba como de aquí a donde está la Mart. "Quítense los zapatos", dijo. [...] Para no dejar huellas. Entonces con calcetín, y el suelo estaba caliente, ¿pero qué le va a hacer uno? Y cuando nos quitamos los zapatos, hay Dios salimos de la vega, y dice: "¡pónganse, pónganse! ¡apúrense hijos de la verga, que si no me pelan la verga y yo me pelo a la verga y a ver que hacen ustedes!" Cuando de repente dice: "¡éntrense en ese!", puta madre, era un jacalito así todo hediondo, ahí se orinaba la gente. Ahí vivía un gringo pero él tenía una traila donde guardaba sus cosas. Y cuando ahí llegamos todos, ahí el coyote dijo: "ahí está, ya llegamos, solo vamos a esperar al right [carro]". Ahí dormimos una noche, el uno encima sobre del otro. Yo y ese Aarón y otro, mírate que casi cuatro dormimos así en una camita. Y ojalá con buena cobija y aromático. ¡Ni la madre! Hecho mierda, ahí sí. [...] Puta vos, ese viejo hijo de la verga ahí en Arizona, solo nos dió fríjol con no se qué madres, en fin que nos echáramos un taco ahí. Y solo con eso aguantamos pal otro día en la tarde. »

détrousser sans violence les migrants à bout de souffle. Une fois que le groupe a atteint la baraque où ils devaient se cacher, l'un des passeurs est sorti rechercher les sacs que tous avaient laissés – sous leur injonction – pour lâcher du lest.

« Et le coyote est allé rechercher les sacs à dos [qu'on avait dû jeter]. Moi je lui ai dit merci parce qu'il m'a rendu mes chaussettes, et j'ai immédiatement jeté les sales et j'ai mis les propres. [...] Il y avait bien mille dollars dans les sacs, et ils étaient tous au même endroit. Mais l'argent, ça a été pour lui parce que c'est lui qui s'est risqué. Nous, on avait tous renoncé à notre argent. Est-ce que l'un de nous avait le courage de partir chercher son sac ? Eux s'en foutaient. » (Entretien. Tampa, 2005).¹⁸⁹

Les onze migrants avaient réussi la traversée de la frontière, mais à partir de là, commençait une autre partie du voyage : celle qui les conduirait auprès des leurs.

« Alors le lendemain un van est arrivé. On vous met tête-bêche, comme ça, on vous empile les uns sur les autres, ils enlèvent les sièges arrière. Et de là, on est arrivés à Phoenix, Arizona, en deux heures ou deux heures et demie de route. À Phoenix on a dormi une nuit. C'est là que j'ai dit au revoir à Aarón : "On verra comment ça se passe, on s'appelle". Le passeur a dit : "qui va à tel endroit ?" Et chacun disait : "moi, moi, moi." [...] Les onze qu'on était, on s'est divisés entre ceux qui allaient en Tennessee, ceux en Californie, et nous on est resté à neuf dans un van, sept plus les deux passeurs. Moi j'ai dû rester couché au fond, et je suis resté comme ça jusqu'en Pennsylvanie. C'est moi qu'ils ont déposé en premier. Mon Dieu, ils nous sortaient pas de la voiture ! Et ils ne nous donnaient rien à manger ! Juste des petits hamburgers de rien du tout, et on a bien fait trois jours de Phoenix à Philadelphie, ils nous faisaient descendre seulement pour aller aux toilettes. On est passés par le Colorado, comme ça, complètement défoncés, j'ai vu tout ça, j'étais épuisé, j'en pouvais plus d'être écrasé par terre dans la voiture sans pouvoir bouger, et tout sautait, on finit par être malade. [...] Au moins, dans le désert, on marche, au Mexique on est assis, mais là, dans le van, on est par terre dans la voiture, et c'est l'enfer. Et quand ces salauds de chauffeurs se sont mis à dire qu'ils étaient en retard et qu'ils ne pourraient pas me conduire auprès de mon frère, c'est lui qui leur a dit au téléphone qu'il leur donnerait 200 dollars de plus pour qu'ils viennent quand même. Mais ils ont dit que ce serait moins cher en taxi. Alors ils m'ont mis dans un taxi du centre de Philadelphie. Et le taxi me dit : "Parle-moi en anglais", moi je comprenais juste quelques mots : comment je m'appelais, le numéro de téléphone de là où j'allais ; et il me dit qu'on arrivera dans

¹⁸⁹« Ya de ahí que ese coyote fue por las mochilas, y gracias le dije porque me dio mis calcetines, y en ese ratito me quitó los sucios y me puse los nuevos. [...] Habían como 1 000 dólares entre las mochilas, y todas tiradas en el mismo lugar. Pero ese dinero a él le quedó. Porque él se arriesgó, y ya todos habíamos dado por perdido nuestros dineros. ¿Acaso nos animábamos nosotros a regresar por las mochilas? A ellos si les valía madres. »

quarante-cinq minutes. Et le voilà qui commence à me dire : “*yo, my friend, no money, police, y police no good.*” Il me disait que si je ne le payais pas, il m’emmènerait à la police. Et j’ai vu quand il a appelé sa centrale pour dire qu’il m’emmenait, il a pris sa radio, il a donné mon nom, le numéro de portable de Chiru et le nom de Merlín. Après, il a dit : “*no problem*”, il avait le papier avec l’adresse. J’ai compris qu’on arrivait, mais on ne trouvait pas l’adresse. Il était pas bête, il est entré dans une épicerie mexicaine, là on parlait anglais. Il m’a fait venir et une dame m’a dit : “ce monsieur dit que vous n’avez pas d’argent pour le payer”. “Non, je lui ai dit, c’est mon frère qui va payer”. “OK” a dit le taxi. Mais on ne trouvait pas. Alors il a appelé Chiru, et puis le roumain [leur patron] avec qui ils étaient avec Merlín, et on s’est donné rendez-vous à Terracita, une boutique mexicaine. Et Merlín et le roumain étaient là et le chauffeur de taxi nous a fait payer 75 dollars.» (Entretien. Tampa, 2005).¹⁹⁰

Arcadio était enfin arrivé à Philadelphie, après vingt-huit jours de voyage. Il commencerait à travailler le surlendemain. C’est son capital social qui lui avait permis de passer par les réseaux de passeurs qui ont mis à sa disposition leurs

¹⁹⁰ « Ya en Arizona cuando llegó una camionetilla, van trabando estivados, así en el carro, en una van. Así acostados, que quitan todos los sillones, y encimados. El uno queda en los pies del otro y el otro pa’aca así ve [muestra]. Ya de ahí nos venimos para Pheonix, Arizona, y tardamos como dos horas o dos horas y media. Y en Phoenix dormimos una noche. Ahí le dije yo adiós a Aarón, mano. “A ver que sale, ahí vamos a hablar”. Ahí dijo el pollero : “¿quiénes van para tal parte?”, y cada quien decía “yo”, y “yo”, y “yo”. [...] De los once se dividieron los que para Tennessee, los que para California, en fin, nosotros nos quedamos como nueve en una de esas mini van, siete más los dos coyotes. A mí me tocó ir acostado y así me quedé hasta Pensylvania. Yo fuí el primero que me fueron a dejar. ¡Hay Dios mano!, de ahí sólo nos sacaban y no nos daban de que comer, solo unas hamburguesitas y unos pistonzitos chiquitillos, e hicimos tal vez unos tres días de Phoenix Arizona para Philadelphia, solo nos bajaban para orinar o ir al baño. Ya nos pasamos así desmadrados, por Colorado, vi todo eso, que a la verga y a la madre, yo ya andaba cansado y no aguantaba ir botado, ya iba todo madreado. Si quiera en el desierto vas caminando, por México vas sentado, pero ahí en el van vas acostado encimado y es un infierno tal, mano, que hay Dios. Ya cuando esos vergas me dijeron que ya se les había hecho tarde y que no me podían ir a dejar allá donde está Merlín [su hermano], de ahí le llamaron a él [Merlín] y él dijo que él les iba a dar otros 200 dólares para que me llevaran. Pero ellos dijeron que saldría más barato un taxi. En fin que me metieron en un taxi ahí en el centro de Philadelphia. Y me dice el taxi: “háblame en inglés” y yo solo entendía palabritas: de cómo me llamaba yo, del número de teléfono de adónde iba. Y me dice que iba a ser como 45 minutos. Ya de ahí que me dice el hijo de la madre: “yo my friend, no money, police, y police no good”. Me decía que si no le pagaba que me iba a llevar a la policía. Pero como le reportó a su oficina que me traía a mí, yo vi cuando tomó el radio y se reportó así, dijo mi nombre y el celular de Chiru y el nombre de Merlín. Y luego dijo: “no problem”, traía el papelito con la dirección. Y le entendí yo que íbamos a llegar, y no hallaba la dirección, pero no fue tonto: entro a una tienda mexicana, que ahí hablan el inglés. Y me llamó el taxista y me dijo que entrara ahí y me dijo una señora: “dice este señor que usted no tiene dinero para pagar”. “No, le dije, es que mi hermano va a pagar”, “OK” dijo el taxista. Pero no encontrábamos la dirección. Ahí cuando le llamo al celular de Chiru, y el rumano [el contratista] con quien estaba Merlín, y ahí habló con el taxista y nos dimos cita en La Terracita, una tienda mexicana. Ahí estaban Merlín y el rumano y el taxista nos cobró 75 dólares. »

techniques, leur expertise et leurs contacts pour mener à bien sa traversée. Son capital de mobilité avait fait le reste. Le capital de mobilité d'Arcadio s'est manifesté au moment de s'adapter aux conditions physiques extrêmes de la traversée du désert, mais aussi face à l'impératif de savoir calmer les peurs du chauffeur de taxi en Pennsylvanie quand celui-ci a failli le remettre aux autorités. Au fond, son capital de mobilité se développait dans l'action, dans la sollicitation de l'instant et dans l'adaptation nécessaire. Le capital social d'Arcadio s'est révélé déterminant pendant la traversée, non pas pour lui, mais pour son compagnon de Peña Roja : Aarón. Ce dernier a failli abandonner et rester dans le désert. Six ans plus tard la femme d'Aarón dira encore que son mari lui avait raconté que c'était grâce à Arcadio s'il avait pu passer et survivre cette fois-là. À Peña Roja, Arcadio et Aarón ne sont pas particulièrement proches, ils sont voisins et leurs réseaux migratoires sont distincts, mais la situation de traversée les a mis face à un engagement réciproque de partir et d'arriver ensemble. Le soutien donné par Arcadio à Aarón s'est situé à deux niveaux : d'une part au niveau physique, en lui proposant son bras et son épaule pour soulager un peu sa jambe blessée, mais aussi au niveau psychologique en ne le laissant pas abandonner. La force du capital social se trouve aussi dans la création d'un lien gratuit de réciprocité qui pousse l'autre à puiser en lui-même la ressource basique exigée par l'espace dans les moments d'extrême : l'énergie pour faire les mouvements nécessaires, et la volonté, pour bouger son corps dans une situation qui semble impossible.

3.2.5. Suleima, 26 ans. (2008)

On a assez peu de détails sur la traversée de Suleima. On sait qu'elle a atteint Altar sans problème, mais que c'est là, dans l'intervalle de l'attente dans le village qu'a commencé le cauchemar pour elle et sa famille. Suleima avait été saisie par la BP à sa première tentative, mais les agents l'ayant crue Mexicaine, ils l'avaient renvoyée dans une ville de la frontière après un bref internement en centre de rétention. Elle a rejoint à nouveau Altar – toute seule cette fois-ci –, pour y apprendre que le passeur qui avait organisé son voyage était retourné en Amérique centrale et avait confié les tentatives auxquelles elle avait encore droit à d'autres passeurs, qui l'avaient dirigée à nouveau vers d'autres passeurs. Les derniers passeurs à qui elle a été remise ont su la jeune fille seule, loin de sa famille, et ont décidé de la prendre

en otage pour réaliser des extorsions à ses proches aux États-Unis. Ils ont menacé de la renvoyer au Guatemala s'ils ne faisaient pas un premier paiement, puis un autre, et au troisième, ils ont menacé de la tuer. Au total, Suleima est restée un mois en captivité à Altar et ses frères ont déboursé en tout six mille dollars en extorsions. Quand les passeurs ont décidé que la captivité avait assez duré, ils l'ont mise dans un convoi qui partait. Elle réussirait à traverser le désert au cours de cette seconde tentative et atteindrait Indianapolis. Son voyage a coûté en tout 12 000 dollars. Au final, c'est son capital social qui a permis à la jeune fille de traverser le Mexique sans difficulté, mais dès l'échec de la première tentative de traversée de la frontière des États-Unis, son capital social et peut-être aussi son corps ont attiré des délinquants, qui ont tenté d'en tirer toutes les ressources possibles. Quand ce seuil a été atteint, ils l'ont envoyée, et là, pendant sa longue traversée du désert, c'est en elle-même qu'elle a puisé les ressources d'endurance physique nécessaires.

3.3. Passer sous la frontière à Palomas

3.3.1. Palomas, Chihuahua

Palomas est devenu un autre parmi la centaine de lieux fantômes qui jalonnent le nord du Mexique. Pendant deux décennies, ce fut une des principales portes d'entrée aux États-Unis, mais la construction de plusieurs kilomètres de systèmes de grillages sur la frontière du Nouveau-Mexique l'a fait retomber peu à peu dans l'oubli. À une époque, cette bourgade a eu le même dynamisme qu'Altar aujourd'hui. En 2000, Palomas comptait 5 130 habitants réguliers et elle en perdrait 260 au cours de la décennie suivante (INEGI, 2010). Face à Palomas, de l'autre côté de la frontière, se trouve la non moins léthargique Columbus avec ses 1 664 habitants (US Census, 2012). Ces deux villages, construits de part et d'autre de la frontière, semblent maintenant à l'écart de tout et l'atmosphère y ressemble un peu à celle des anciennes villes minières qui sont apparues soudainement au milieu de nulle part, ont connu un âge d'or somptueux, puis une fois que le filon minier a été épuisé, ont été désertées jusqu'à sombrer dans l'oubli. À Palomas, le filon a été le passage de clandestins jusqu'à ce que le grillage sur la frontière ne redirige le flux migratoire vers d'autres endroits et ne laisse plus la ville qu'aux narcotrafiquants, qui feraient entrer une marchandise beaucoup plus rentable.

3.3.2. Darwin, 17 ans. (2002)

Darwin et son cousin sont arrivés à Palomas à une époque où le village amorçait déjà son déclin. Le migrant salvadorien qu'ils avaient suivi jusque-là connaissait un passeur qui acceptait de les faire entrer aux États-Unis et ils pourraient payer le reste du tarif en travaillant pour lui de l'autre côté. Les migrants ont été menés dans une maison dans laquelle ont afflué différents groupes de migrants pendant deux jours, et c'est au troisième jour, au milieu de la nuit, que le groupe clandestin a été conduit dans une autre maison. Dans cette maison, il y avait une trappe :

« C'était comme un puits. On descendait par un petit escalier et en bas c'était un long tunnel, mais bien arrangé, le toit était dans une sorte de tôle et par terre c'était cimenté, et il y avait deux rails. Alors on nous a fait entrer un par un, les uns derrière les autres, on était très à l'étroit. Moi je crois que quelqu'un de gros ne pourrait pas passer. Et alors on s'est mis à avancer en marchant à quatre pattes, et comme on est là à avancer dans le noir, on commence à avoir peur de rester coincé dedans ou d'étouffer. Je crois qu'on a rampé une heure environ, mais sur le coup, on a l'impression que c'est beaucoup plus. Et puis tout d'un coup on sent l'air et la lumière de nouveau, et c'est quand on arrive de l'autre côté. On s'est retrouvé dans une maison avec des *gringos* où on a attendu un bon moment, et après un van est venu nous chercher. » (Carnet de terrain, 2005).¹⁹¹

Le tunnel par lequel ils étaient entrés était très élaboré. La construction d'un tunnel d'une telle longueur, arrivant à un point précis, implique une extraordinaire logistique ainsi qu'une très haute technicité. Ce tunnel, disait Darwin, avait été construit pour faire entrer de la drogue et servait de temps à autre pour faire entrer des clandestins.¹⁹² L'entrée de Darwin aux États-Unis s'est faite sans

¹⁹¹ « Era como un pozo, se bajaba por una escalerita y abajo había un túnel, así, que se metía. Pero bien arreglado, el techo estaba sólido así como de lámina y el piso así de cemento y con dos rieles. Entonces nos metieron uno por uno, así en hilerita pero era muy angosto. De plano que un gordo no pasa. Y como uno así se va metiendo, luego le da miedo de que si se atora ahí no tiene por dónde ir, o de repente si no hay aire. Yo creo que fue como una hora que caminamos así como gateando, pero ahí, mientras, uno siente que es mucho más. Ya de repente uno siente la luz y cada vez más aire y es que uno llegó al otro lado. Salimos en la casa de una familia gringa donde estuvimos esperando un buen rato y ya luego vino por nosotros una van. »

¹⁹² L'utilisation de tunnels est cependant de moins en moins fréquente pour faire entrer des clandestins, car pour les cartels, les tunnels sont des biens extrêmement précieux, et le trafic de clandestins – impliquant une logistique beaucoup plus visible – augmente les probabilités de détection par les autorités états-uniennes.

difficulté. Son voyage a réussi grâce à son capital de mobilité qui lui a permis de provoquer des situations qui faciliteraient son passage et de s'y adapter.

3.4. Brincar la malla : passer par-dessus la frontière.

3.4.1. Le passage furtif près des grandes villes

Une traversée emblématique de la migration mexicaine a longtemps été l'escalade de la frontière, puis la course furtive jusqu'à se mettre à l'abri côté états-unien. Cette traversée s'effectuait d'ordinaire dans les bourgades jouxtant la frontière où l'union de deux espaces urbains facilitait la rapidité du mouvement. C'étaient des passages brefs, faits sur des distances courtes d'une centaine de mètres à quelques kilomètres. Ce mode de traversée a cependant été rendu de plus en plus difficile avec la construction des systèmes de murs et de grillages sur la ligne frontière.

3.4.2. Jairo, 27 ans. (2002)

Jairo et son cousin, les deux grands noirs garifunas, sont arrivés près de Mexicali avec leurs passeurs et les autres migrants guatémaltèques avec qui ils avaient traversé le Mexique. C'étaient les mêmes passeurs qui allaient maintenant tenter de les introduire aux États-Unis. Le groupe de migrants a attendu deux jours, puis s'est dirigé vers la frontière.

« Nous sommes arrivés à un endroit où la barrière est assez basse et où on pouvait l'escalader, mais le truc c'était de sauter vite de l'autre côté et de se précipiter dans une maison. Il fallait courir trois-cents mètres environ. On a tous sauté en groupe, les uns après les autres, mais juste quand on atteignait la maison où on devait entrer, on entend soudain les sirènes et on voit le shérif et la *Migra* qui nous disent en espagnol par des hauts parleurs, qu'on doit se rendre. Alors avec mon cousin on est devenu très tristes parce qu'on s'était fait prendre si près de l'objectif, et comme on était juste à côté des patrouilles, on s'est juste assis sur un muret pendant qu'ils attrapaient les *mojados* qui s'étaient tous mis à courir. Quand ils les ont tous attrapés, ils commencent à les faire monter dans leur fourgon les uns après les autres, les migrants et les coyotes, et nous on voit ça, et puis on commence à se rendre compte qu'ils ne font pas attention à nous. Et puis, ils font démarrer leurs voitures et ils sont partis... et on s'est retrouvé tous les deux tout seuls sur notre muret ! Sur le coup, on n'a pas compris, mais je pense que comme on est noirs, ils ont pensé qu'on était de là-bas. C'est que dans notre groupe c'était tous des petits Indiens [rires]. Quand on a vu que personne ne revenait, on a commencé à marcher en demandant notre chemin, comme

là-bas il y a plein de Mexicains, on a pu arriver comme ça à Los Angeles. Après ça, on n'a même pas eu à payer au passeur l'autre moitié de l'argent parce qu'on avait traversé tous seuls. » (Carnet de terrain, 2004).¹⁹³

Jairo et son cousin ont atteint Los Angeles où ils ont travaillé en tant que maçons sur un grand chantier. Ils avaient tous les deux le même niveau de capital social que les Indiens guatémaltèques avec qui ils voyageaient et qui avaient payé les mêmes passeurs, mais au moment décisif de la traversée, lorsqu'est survenue la BP, le passage de la frontière ne s'est plus joué au capital social, mais sur un élément particulier du capital de mobilité : la couleur de la peau. Cette couleur, qui au Mexique devait être sur visible et qui ne leur aurait jamais permis de passer pour Mexicains, était devenue aux États-Unis soudainement invisible et leur avait permis de se fondre dans le paysage pour ne pas être vus par les autorités.

3.5. Garita : entrer par les portes d'entrée des États-Unis

3.5.1. Postes-frontière réguliers

Il existe 270 points de passage terrestre réguliers sur les 3 169 kilomètres de frontière entre les États-Unis et le Mexique. Ce sont ces passages légaux qui font de cette frontière une des plus transitées au monde avec quelque 1,25 million de transits humains par jour (Foucher, 2007: 117). Ces passages sont principalement ceux des flux commerciaux et ceux des flux de personnes vivant d'un côté de la frontière et travaillant de l'autre. Des centaines de milliers de Mexicains résidant dans la frange frontalière n'ont qu'à présenter leur *greencard* ou leur *visa-laser* – deux documents migratoires états-uniens – pour entrer de manière rapide et légale

¹⁹³ « Llegamos a una parte donde la malla no está muy alta y que se podía uno subir. La cosa era saltar rápido del otro lado y meterse en una casa, había que correr unos trescientos metros. Saltamos así en grupo uno tras otro, pero justo cuando llegábamos a la casa donde había que llegar, que se escuchan las sirenas y sale el sheriff y la Migra que nos dicen, en español, que nos entreguemos. Entonces yo con mi primo nos afligimos mucho de que nos cayó así tan cerca de llegar, y como estábamos cerca de las patrullas, nomás nos sentamos en un murito mientras agarraban a todos los mojados porque todos se habían echado a correr. Ya que los agarraron, vemos como los van metiendo uno por uno, y a los coyotes y que los suben todos a unas camionetas, y nos damos cuenta que no nos atienden, y que luego echan a andar los carros y que se van... ¡Y que nos quedamos los dos solitos así sentados nomás sobre el murito! En el momento no entendimos pero ya luego vimos que de plano pensaron que como somos morenos, ellos pensaron que éramos de allá. Es que con nosotros iban puros inditos [risas]. Entonces ya que vimos que nadie volvía, nos echamos a caminar y así preguntando, como hay puro Mexicano por allá, logramos llegar a Los Angeles. Después de eso, ni hubo que pagarle al coyote la otra mitad, porque cruzamos solitos. »

aux États-Unis. Avant les réformes migratoires amorcées lors des attaques terroristes du 11/09, les ressortissants états-uniens pouvaient passer le poste-frontière en présentant simplement leur permis de conduire délivré aux États-Unis et en disant à l'agent du CBP ¹⁹⁴ : « *American citizen* ». C'était alors à l'agent de croire ou non en la bonne foi du migrant pour le laisser passer, en se basant essentiellement sur son apparence et sur son accent. C'est depuis quelques années seulement que les États-Uniens doivent avoir un passeport pour regagner leur pays. Pour prendre la mesure de l'intensité des flux à cette frontière, il suffit de s'arrêter un matin ou un après-midi sur *las líneas*, les espaces légaux d'entrée routière, larges parfois d'une dizaine de couloirs, qui forment chaque jour « une mer » de voitures avançant au compte-gouttes et quelques-unes avançant sans délai sur les voies privilégiées. Au regard du volume des flux transfrontaliers, ces passages sont remarquablement rapides, car il faut entre trente minutes et une heure pour traverser dans les grandes agglomérations, et moins d'un quart d'heure dans les plus petites (CBP, 2012). La fluidité de ces circulations est un enjeu économique majeur pour le gouvernement des États-Unis, qui tente par différents protocoles d'accélérer le plus possible le passage des flux légaux (Secretary Napolitano, 2011 ; BP, 2012a). En conséquence, le travail des agents du CBP doit consister à faire le tri le plus vite possible entre les flux préalablement autorisés, pour les laisser passer, et les flux non autorisés, pour les retenir. Car justement, passeurs et clandestins vont tenter de se fondre dans la marée humaine des flux quotidiens. Cette stratégie de passage qui tente de déjouer des systèmes de surveillance, des scanners de véhicules et des équipes canines, est l'une des plus onéreuses et pouvait atteindre, en 2012, quelque 7000 dollars.

3.5.2. Rogelio, 46 ans. (2003)

Rogelio avait traversé le Mexique en avion avec sa femme et ses deux enfants. Ils sont arrivés à Ciudad Juárez où il a aussitôt téléphoné à un passeur dont il avait le contact. Ce passeur lui faisait payer 2 000 dollars pour chacun, soit 8 000 dollars pour les quatre. Sa stratégie était simple : ils allaient être cachés dans la voiture d'un citoyen états-unien qui travaillait chaque jour à Ciudad Juárez et retournait chez lui chaque soir.

¹⁹⁴ Customs and Border Protection : l'agence chargée des espaces d'entrée régulière aux États-Unis.

« C'est que le propriétaire de la voiture vivait à El Paso [Texas] et sa voiture était déjà enregistrée par les autorités qui ne l'arrêtaient jamais. On pouvait mettre deux personnes dans sa voiture et je suis parti avec ma fille en premier. C'était une grande Suburban à laquelle ils avaient enlevé le tableau de bord et tout. Ma fille s'est mise couchée et moi je suis resté accroupi. Et après ils ont tout refermé. Il faisait une chaleur épouvantable et on ne pouvait pas bouger. Au moment du passage, il ne fallait surtout pas faire de bruit, sinon on pouvait alerter la *Migra*. Mais comme on ne voit rien, on commence à devenir nerveux et on commence à avoir encore plus peur. La queue a duré longtemps, mais on est passés sans problème. En fait, on ne s'est même pas rendu compte quand on est passé. On est arrivés à El Paso, et là on a attendu dans un hôtel que mon fils et ma femme arrivent le lendemain. » (Carnet de terrain, 2005).¹⁹⁵

Le passage de la famille de Rogelio a été rapide et sans difficulté. Son capital social, son argent, et surtout son capital de mobilité développé au cours de ses longues années en migration ont permis qu'il en soit ainsi. Il a fait traverser lui-même les trois membres de sa famille et n'a recouru qu'à des segments choisis des réseaux du passage clandestin.

3.5.3. *Rosandy, 26 ans. (2006)*

La jeune fille expulsée des États-Unis qui s'était retrouvée dans les réseaux de prostitution de Honduriennes avait traversé le Mexique en avionnette et allait entrer aux États-Unis d'une manière très aisée. À l'atterrissage, les passagers ont été conduits dans une grande ville – Rosandy n'avait pas su laquelle – où les attendaient trois grandes camionnettes flambant neuves, qu'ils ont abordées et qui se sont aussitôt dirigées vers le poste-frontière. Dans la camionnette où elle se trouvait, elles étaient huit femmes et deux hommes, confortablement installés sur les sièges. Ils sont passés de nuit, sans être arrêtés par l'agent de la CBP qui était en poste au guichet par où ils sont passés.

« C'est que l'agent de la *Migra* travaillait avec eux. Il savait les voitures qu'il devait laisser passer et a laissé entrer les trois voitures. Ensuite on est arrivés à San Antonio

¹⁹⁵ « Es que el dueño del carro vivía en El Paso y tenía su carro ya registrado con migración y no lo paraban nunca. Se podían poner dos en su carro y yo me fui primero con mi hija. El carro era una Suburban pero le quitaron el tablero y todo eso y mi hija iba acostada y yo así agachado, y después cerraron todo. Hacía mucho calor adentro y uno no se podía mover. Al pasar no había que hacer nada de ruido porque si no podía escuchar la Migra, pero como uno ni mira, solo se pone más nervioso y uno empieza a entrarle miedo. La cola duró mucho tiempo pero pasamos sin problema. Llegamos a El Paso y ahí nos fuimos a un hotel donde llegaron mi hijo y mi esposa al día siguiente. »

où on m'a dit que moi j'allais à Panama City dans l'Alabama. J'y suis restée deux ans pour rembourser ma dette et ensuite ils m'ont dit que je pouvais repartir et je suis venue ici à La Nouvelle-Orléans. » (Carnet de terrain, 2009).¹⁹⁶

Rosandy n'avait que sa volonté et son corps pour atteindre les États-Unis, elle n'avait pas d'argent ni de capital social pour pouvoir payer les passeurs, mais elle avait su s'adapter à la situation. Le fait d'accepter d'entrer dans un réseau transnational de prostitution lui avait permis de revenir aux États-Unis avec une relative facilité, six mois à peine après son expulsion par le DHS. Un élément qui peut aider à comprendre la trajectoire de Rosandy est sans aucun doute son apparence physique soignée qui l'a dotée d'un capital de mobilité essentiel qu'elle a pu convertir au sein des économies souterraines.

3.5.4. *Verónica, 8 ans. (2012)*

L'histoire de Verónica finit dans la légalité. La mobilisation des associations locales ont permis que la petite fille victime d'abus au Mexique et fuyant les *Maras* au Salvador obtienne le statut de réfugiée aux États-Unis et au Mexique. Le cas de Verónica est certes une exception dans le flux migratoire centraméricain, mais qui montre les leviers qui permettent à un migrant parmi des millions de revenir dans la régularité migratoire en s'affranchissant des réseaux de passeurs, pour traverser légalement la frontière. Dès qu'elle a obtenu le visa humanitaire au Mexique, la petite Verónica a pu, dans les heures qui ont suivi, se présenter avec sa grand-mère au poste-frontière d'El Paso avec les documents qui accrédiétaient son asile aux États-Unis, et elle est entrée au Texas sous les caméras des médias locaux. Au début de son voyage, son capital social l'avait placée dans une filière de passage clandestin qui lui permettait effectivement d'avancer vers le nord, mais qui a aussi créé l'espace dans lequel elle a été outragée par les passeurs et les autres migrants. Au cours du voyage clandestin, son réseau social n'a plus pu contrôler sa situation, à partir du moment où le passeur de confiance à qui elle avait été remise au moment de partir avait dû la remettre à d'autres passeurs, car il ne disposait pas des contacts nécessaires pour la traversée du centre et du nord du Mexique.

¹⁹⁶ « Es que el de la Migra trabajaba con ellos y sabía los carros que tenía que dejar pasar y por eso nos dejó pasar a nosotros. De ahí llegamos a San Antonio donde me dijeron que me iban a mandar a Panama City en Alabama y ahí me quedé dos años hasta que les pagué la deuda. Y de ahí me vine para Nueva Orleans. »

Lorsque l'expression de sa souffrance l'a extraite des réseaux des passeurs, elle a basculé, malgré elle, dans les réseaux administratifs de la légalité et s'est retrouvée en procédure d'expulsion. Les réseaux associatifs des États-Unis et du Mexique l'ont soustraite à ces derniers en la faisant basculer dans la légalité au Mexique, qui lui rendait possible la légalité aux États-Unis où elle pourrait vivre auprès de sa mère qu'elle verrait pour la première fois.

4. États-Unis : issues temporaires de passage

4.1. Trajectoires

Pour les migrants centraméricains, il existe cinq issues à la traversée de la frontière sud des États-Unis :

- a) la disparition ; b) la mort ; c) l'arrestation à la frontière suivie de l'expulsion au Mexique ; d) l'arrestation à la frontière suivie de l'expulsion en Amérique centrale ; e) le succès de l'entrée aux États-Unis.

Tout migrant clandestin fraye son passage entre deux réalités qu'il considère non souhaitées : l'arrestation par les autorités et la mort. Ces deux forces se combinent et s'alternent pendant la traversée, et se manifestent aux migrants sous la forme de la peur. C'est pour échapper à la première que les migrants s'enfoncent vers la possibilité de la seconde, pour – ils espèrent – traverser la frontière malgré tout.

4.2. Disparaître

De la même manière que pour la traversée du Mexique, tous les migrants cessent de donner des nouvelles à leurs proches, au moins pendant un temps, au cours de leur traversée de la frontière sud des États-Unis. Pour les familles, c'est le début d'un temps d'angoisse lié à l'incertitude de savoir si leur proche sortira en vie « de l'autre côté » ; c'est un moment d'attente de l'appel téléphonique libérateur qui annoncera l'issue du voyage. Lorsque ce temps s'allonge indéfiniment et que les jours deviennent des semaines, puis des mois, le plus certain est que les proches qui guettaient le migrant se résignent à penser, le plus souvent, que son silence cache en fait sa mort. Les migrants centraméricains saisis à la frontière sont généralement conduits en centre de rétention pour des séjours d'un à deux mois avant leur expulsion. Pendant cette durée, ils n'ont pratiquement jamais la

possibilité de contacter leurs proches. Ces migrants disparaissent ainsi pour un temps, avant de réapparaître. La disparition à la frontière est une situation d'incertitude où se mélangent fatalité et espoir. Mais bien entendu, exactement comme pour les disparitions au Mexique : la disparition n'a de sens – et d'existence – que du point de vue de ceux qui attendent le migrant ; celui que personne n'attend nulle part ne disparaît pas, il ne fait qu'être en vie ou qu'être décédé.

4.3. Mourir

Les autorités mexicaines affirment qu'un migrant meurt toutes les seize heures dans sa tentative de traversée de la frontière sud des États-Unis. Entre 2002 et 2011, ce sont 5 287 corps de migrants tentant de traverser la frontière – Mexicains et Centraméricains pour l'essentiel – qui ont été retrouvés (La Jornada, [2012/04/16](#)). La mort du migrant peut survenir à chaque instant et le plus souvent au terme d'une grande souffrance après déshydratation, noyade, chute, blessure ou homicide. De la même manière qu'au Mexique : il n'y a pas d'âge, pas de sexe, pas de capital social, pas de condition particulière qui empêche les clandestins de mourir à la frontière méridionale des États-Unis ; tous peuvent mourir, que ce soit par une piqûre de serpent, par la balle d'un narcotrafiquant, par celle d'un agent de la BP, par la collision de la voiture de passeurs en fuite, par le retournement d'une barque, par les carnassiers qui finissent par dévorer un blessé au milieu du désert, etc. Toutes ces manières de mourir, qu'elles soient le fait des éléments naturels ou humains, sont produites par le contexte de contrôle des frontières, qui accule les migrants à tenter de traverser dans les milieux ou dans des modes de mobilité extrêmes (Cornelius, 2001 ; Alonso, 2006a).

4.4. Arrestation à la frontière et expulsion au Mexique

Pendant plusieurs décennies, les migrants centraméricains ont réussi à se dissimuler, sans trop de difficultés, dans le flux de près d'un million de Mexicains qui était saisi chaque année aux frontières. Les autorités de la BP n'avaient alors ni les techniques ni le budget permettant de distinguer, de manière efficace, les nationalités des uns et des autres dans la masse du flux d'Hispaniques afin de les renvoyer chacun vers leur pays d'origine. Lorsqu'ils étaient pris par la BP ou par la CBP, il suffisait aux migrants centraméricains de dire qu'ils étaient Mexicains et ils

étaient expulsés dans les villes mexicaines de l'autre côté de la frontière. Là, ils pouvaient aussitôt retenter leur traversée ou bien décider de s'installer un temps dans ces villes pour réunir les ressources nécessaires à un voyage ultérieur. C'était une grande consolation pour ces migrants de n'avoir pas à refaire le voyage depuis le début. Mais depuis que la biométrie est devenue la norme des registres de population en Amérique centrale et que le DHS a un accès généralisé à ces données, une majorité des migrants est identifiée et se trouve renvoyée par avion dans leur pays de naissance après un séjour en centre de rétention.

4.5. Retour au point de départ : expulsions en Amérique centrale

Jusqu'à une date très récente, la catégorie administrative par laquelle les autorités de la Border Patrol désignaient les migrants non Mexicains saisis à la frontière était le terme : *Other than Mexican* – « autre que Mexicain ». La norme biométrique a facilité l'institutionnalisation et la mise en ordre du flux d'expulsés en permettant d'envoyer chaque clandestin vers son pays d'origine. Le retour en Amérique centrale est une déception et parfois un traumatisme pour les migrants qui ont bravé des dangers multiples au cours de la traversée et assumé les coûts des tarifs imposés dans les économies souterraines. Revenir en Amérique centrale signifie avoir échoué « tout près du but » et revenir au point de départ. Plus les migrants avaient réussi à approcher des États-Unis avant leur interception par les autorités, plus grande sera leur déception. Mais il va de soi – exactement comme pour les expulsions du Mexique – que ce retour n'est jamais définitif. Certains de ces *retornados* – « retournés » – décideront de repartir pour retenter la traversée, et certains seront encore sous contrat avec les passeurs. D'autres n'auront plus le courage de repartir et attendront parfois quelques années. Certains ne repartiront plus.

4.6. Réussir à entrer aux États-Unis.

Mais les États-Unis sont bel et bien accessibles. Ils le sont à travers et malgré les difficultés, les souffrances et les risques. Chaque année, ce sont des centaines de milliers de migrants centraméricains qui parviennent à traverser le Mexique, franchissent la frontière sud des États-Unis et atteignent leur lieu de destination pour y vivre et y travailler. Et c'est la réussite de ces quelques-uns qui aimante et

alimente l'imaginaire des futurs migrants et des futures migrantes d'Amérique centrale. Ce sont aussi ces réussites qui rendent possibles les nouveaux départs en fournissant aux migrants potentiels les ressources sociales, culturelles et mobilitaires pour tenter de percer la frontière. Pour les migrants, ce sont aussi ces réussites qui rendent possible et concret l'espoir d'arriver, car même si « cent migrants échouent à la frontière », mais qu'un seul parvient à la traverser, tout nouveau migrant se dira qu'il sera peut-être celui-là.

Une tragique et fatale ironie fait que c'est là où terminent ces récits de la frontière que peut commencer, pour ceux qui l'ont réussie, la véritable finalité de la migration, car ce n'est qu'à partir de cet instant qu'ils pourront tenter de la concrétiser de la manière dont ils l'avaient imaginée. Mais là où terminent ces récits de passage des frontières matérielles, commence pour les immigrants une frontière invisible tout aussi redoutable, car dans l'espace au-delà des frontières-murailles et des États tampons, les migrants demeureront dans une frontière indélébile et omniprésente. Ce ne sera plus la frontière comme un frein au mouvement, mais ce sera la frontière comme un frein à la légalité sur le territoire qui les enfermera dans une situation d'incertitude permanente, de confinement dans les marges, et « d'expulsabilité » (De Genova, 2005). Cette ultime frontière n'est pas un mur, c'est un espace social et spatial, un mode de relation de travail et un mode de vie, auquel les migrants devront s'accommoder et qu'ils devront assimiler s'ils veulent demeurer aux États-Unis. Cette nouvelle frontière est une condition par laquelle ils se convertissent en des *illegal alien* – « étrangers illégaux » comme les appelle le système migratoire états-unien pour marquer une double exclusion : celle de l'état de droit et celle de l'État-nation (Réa & Tripiet, 2003).

Troisième partie. La frontière et les hommes

Chapitre 6. Impacts directs et indirects de la frontière du 21^e siècle

La frontière nationale est une division imaginée que des acteurs posent dans l'espace, c'est une ligne imaginaire qui essaye d'être imposée dans le réel. La frontière nationale est une ligne « de partage des souverainetés étatiques qui enveloppe les territoires formant le cadre d'attribution et de transmission d'une citoyenneté conçue comme le lien constitutif entre un État et sa population nationale » (Foucher, 2007: 22). Une des fonctions primordiales de la frontière nationale est de distinguer les ressortissants nationaux des étrangers afin de donner à chacun un rôle et un traitement particulier. Mais ce ne sont là que ses dimensions idéales et juridiques posées comme légitimes par l'État-nation, car dans les pays du Nord au 21^e siècle, les frontières se sont aussi transformées en des « membranes asymétriques chargées de permettre les sorties et de protéger les entrées » (Foucher, 2007: 19), revenant à une fonction de contention des flux jugés menaçants par un pouvoir central. Plus encore, elle s'est intégrée dans un ordre géopolitique qui a complexifié sa nature en créant des systèmes frontaliers qui ont fini par dépasser largement les lignes de division tracées et bornées au sol. Pourtant, par sa simple présence, cette frontière « pour le 21^e siècle » – comme l'a appelée le président des États-Unis George W. Bush (The Whitehouse. President Bush, 2001) – a créé l'espace par où des populations entières vont tenter de la nier en la contournant dans la clandestinité. Toute frontière se matérialise dans et par la pratique des hommes qu'elle retient ou qu'elle laisse passer. Pour les migrants d'Amérique centrale, la frontière des États-Unis est un espace-tampon qui s'étale sur plusieurs milliers de kilomètres au Mexique et s'érige soudain en espace-muraille dans la zone frontalière sud des États-Unis. Analyser les contradictions entre les flux migratoires et cette frontière suppose de tenter de comprendre les logiques qui la sous-tendent, pour pouvoir mettre en lumière ses différents impacts.

1. Les frontières dressées des États-Unis (et du Mexique).

1.1. Des frontières créées au 19^e siècle

Le géographe et géopoliticien français Michel Foucher écrivait que le tracé de toute frontière est une « matérialisation des rapports de force » (2007 : 13). Cette matérialisation a eu lieu dans un temps passé, mais elle évolue au gré des relations qui s'affirment ou se redessinent entre les pays frontaliers. Pour comprendre les frontières qui structurent aujourd'hui l'espace migratoire pour les migrants d'Amérique centrale partant aux États-Unis, il est utile de faire un bref retour historique sur leur formation afin de saisir les mécanismes de rupture et de continuité. La frontière sud du Mexique a été la matérialisation de rapports de force pacifiques. La séparation entre le Mexique et l'Amérique centrale s'est effectuée peu après le terme des processus d'Indépendance qui avaient repris certaines des divisions administratives établies par la Couronne espagnole au 18^e siècle. La Vice-royauté de la Nouvelle-Espagne – ancien Mexique – avait obtenu son indépendance en 1821, le Premier Empire Mexicain avait été proclamé sous l'égide d'Augustin de Iturbide et les provinces centraméricaines qui formaient la Capitainerie Générale du Guatemala¹⁹⁷, alors rattachées à la Vice-royauté, ont décidé, dans un premier temps, de se joindre à l'incursion impériale, mais en 1823, au moment de son effondrement, elles ont décidé – à l'exception du Chiapas – de se retirer du projet de République fédérale mexicaine.

Les élites des cinq provinces centraméricaines ont d'abord formé la République des Provinces Unies d'Amérique du centre (1823-1824), qui deviendra ensuite la République fédérale d'Amérique centrale, éclatera en 1839 pour se diviser en reprenant les limites entre les cinq anciennes provinces qui deviendront, à partir de là, des républiques. La frontière sud du Mexique a été posée *de facto* en 1823 sur la limite sud entre le Chiapas et le Guatemala. Quelques contentieux frontaliers subsistant dans le Soconusco et dans le Petén seront réglés par voie diplomatique au cours du siècle, et la frontière sera définitivement arrêtée par un traité en 1882. La frontière avec la petite colonie du Honduras britannique – futur Belize – enserrée dans la jungle entre le Yucatán et le Petén sera délimitée également de

¹⁹⁷ La Capitainerie Générale du Guatemala était formée par les provinces du Chiapas, du Guatemala, du Salvador, du Honduras et du Nicaragua-Costa Rica.

manière diplomatique par un traité en 1893. La frontière sud du Mexique n'a représenté un enjeu politique ou économique important pour l'État mexicain que de manière occasionnelle. À l'exception de la parenthèse sécuritaire des années 1980 qui l'a placée au centre des priorités nationales face à l'arrivée des réfugiés centraméricains, elle est restée dans un relatif oubli et quasiment à l'écart du reste du pays (Aguayo, 1987b ; 1987a ; Castillo, 1990 ; Bovin, 1997 ; Monteforte Toledo, 1997 ; Ángeles Cruz, 2010).¹⁹⁸

À l'inverse de sa frontière sud, la frontière nord du Mexique a été la matérialisation de rapports de force belliqueux qui ont tracé les limites des territoires à l'issue de campagnes militaires remportées par les États-Unis. Le vainqueur a eu la possibilité d'imposer ses conditions territoriales. Le premier segment de la frontière a été tracé à l'est lors du processus de sécession du Texas (1836) et d'annexion par les États-Unis (1845).¹⁹⁹ À ce premier tracé a succédé un deuxième qui délimitait les espaces au centre et à l'ouest, à l'issue de la Guerre du Mexique et du traité de Paix de Guadalupe Hidalgo (1848).²⁰⁰ Cette frontière a été posée et

¹⁹⁸ Pour une histoire du Mexique au 19^e siècle, cf. (Ayala Anguiano, 2005 ; Zavala, 2010). Pour une analyse des relations entre le Mexique et l'Amérique centrale au cours du 20^e siècle, cf. (Benítez Manaut & Fernández de Castro, 2001). Pour un panorama historique des relations diplomatiques entre le Mexique et l'Amérique centrale et les enjeux de la frontière sud, cf. (Castillo, et al., 2006)

¹⁹⁹ Ulysse S. Grant (1822-1885), lieutenant de l'Armée de l'Union pendant la Guerre du Mexique, futur général en chef des forces de l'Union pendant la Guerre Civile Américaine et 18^{ième} président des États-Unis a été un témoin privilégié de la formation de cette frontière. Dans ses mémoires, il explique comment s'est formée la frontière avec le Texas : « Texas was originally a state belonging to the republic of Mexico. It extended from the Sabine River on the east to the Río Grande on the west, and from the Gulf of Mexico on the south and east to the territory of the United States and New Mexico another Mexican state at that time on the north and west. An empire in territory, it had but a very sparse population, until settled by Americans who had received authority from Mexico to colonize. [...] Soon they set up an independent government of their own, and war existed, between Texas and Mexico, in name from that time until 1836, when active hostilities very nearly ceased upon the capture of Santa Anna, the Mexican President. Before long, however, the same people who with permission of Mexico had colonized Texas, and afterwards set up slavery there, and then seceded as soon as they felt strong enough to do so offered themselves and the State to the United States, and in 1845 their offer was accepted. The occupation, separation and annexation were, from the inception of the movement to its final consummation, a conspiracy to acquire territory out of which slave states might be formed for the American Union. » (Grant, [1885] 2004: 19).

²⁰⁰ Le président Grant insiste sur les enjeux territoriaux qui ont régi le tracé de la frontière avec le Mexique à l'issue de la victoire américaine : « Negotiations were commenced at once and were kept up vigorously between Mr. Trist and the commissioners appointed on the part of Mexico, until the 2nd of September. At that time Mr. Trist handed in his ultimatum. Texas was to be given up absolutely by Mexico, and New Mexico and California ceded to the United States for a stipulated sum to be afterwards determined. I do not suppose Mr. Trist had any discretion whatever in regard

imposée de manière unilatérale par un État âgé de soixante-quatorze ans en plein essor économique et démographique se trouvant en quête de nouveaux territoires, sur un État âgé de vingt-sept ans, ayant hérité d'un immense territoire mais qui peinait à se reconstruire sur les vestiges d'une Vice-royauté de l'Empire espagnol. Les États-Unis ont remporté la Guerre du Mexique qu'ils avaient provoquée, et, après avoir envahi le pays, atteint Mexico et destitué le régime en place, ils ont eu toute latitude pour placer leur frontière sud à leur convenance. Comme l'écrira dans ses mémoires avec réalisme le président Grant – qui avait combattu pendant cette guerre – cette guerre était une guerre de conquête et les États-Unis auraient pu essayer d'annexer l'ensemble du territoire.

Cependant, ils ont préféré poser une ligne frontière longitudinale qui leur assurait les territoires se trouvant à l'ouest du Texas et du Kansas, jusqu'au Pacifique. Ce découpage dans le territoire du voisin obéissait également à de rigoureux calculs de densité démographique qui accordaient aux États-Unis le plus de terres du Mexique et le moins de population mexicaine. Pour effacer l'effet d'impérialisme et neutraliser d'éventuelles réclamations, le vainqueur a décidé de payer à l'État vaincu une somme monétaire pour les territoires dont il s'était emparé, faisant ainsi de l'annexion forcée une sorte de transaction foncière imposée.²⁰¹ Les États-

to boundaries. The war was one of conquest, in the interest of an institution, and the probabilities are that private instructions were for the acquisition of territory out of which new States might be carved. At all events the Mexicans felt so outraged at the terms proposed that they commenced preparations for defense, without giving notice of the termination of the armistice. » (Grant, [1885] 2004: 63).

²⁰¹ Avec le recul historique, le général Grant a décrit la Guerre du Mexique comme un exercice injuste d'impérialisme qui a cependant été le levier de la puissance future des États-Unis par l'acquisition « d'un empire dans le territoire », mais qui déclencherait, treize ans plus tard, la sécession des États sudistes et le début de la Guerre civile des États-Unis : « To this day [I] regard the war, which resulted, as one of the most unjust ever waged by a stronger against a weaker nation. It was an instance of a republic following the bad example of European monarchies, in not considering justice in their desire to acquire additional territory. [...] In taking military possession of Texas after annexation, the army of occupation, under General Taylor, was directed to occupy the disputed territory. The army did not stop at the Nueces and offer to negotiate for a settlement of the boundary question, but went beyond, apparently in order to force Mexico to initiate war. It is to the credit of the American nation, however, that after conquering Mexico, and while practically holding the country in our possession, so that we could have retained the whole of it, or made any terms we chose, we paid a round sum for the additional territory taken; more than it was worth, or was likely to be, to Mexico. To us it was an empire and of incalculable value; but it might have been obtained by other means. The Southern rebellion was largely the outgrowth of the Mexican war. Nations, like

Unis avaient acquis l'espace où ils pourraient accomplir ce que certains avaient appelé leur « Destinée manifeste ». Mais pour pouvoir la réaliser sur ce vaste territoire ils allaient avoir besoin de faire venir un nombre virtuellement infini d'hommes et de femmes, et pour cela, ils allaient créer un genre particulier de frontière.

1.2. États-Unis : des frontières entre-ouvertes à l'immigration (clandestine)

1.2.1. Un modèle économique reposant sur la main-d'œuvre immigrée

Pour comprendre le système de gestion des frontières des États-Unis au 21^e siècle, il faut revenir aux fondements économiques de leur projet de construction nationale. Dès leur naissance, les États-Unis s'étaient fixé l'objectif de devenir une grande puissance industrielle. En 1791, Alexander Hamilton, père fondateur des États-Unis, bras droit de George Washington et premier Secrétaire du Trésor expliquait dans un célèbre discours devant la Chambre des Représentants, que l'industrie devait être le levier de la puissance du pays (Hamilton, 1791). À l'époque, les États-Unis connaissaient encore deux modes de production distincts qui se caractérisaient par un besoin massif et constant de main-d'œuvre : dans les États du sud, par un héritage de la colonie britannique, les plantations de tabac et de coton reposaient sur l'importation d'esclaves d'Afrique noire fournie par la Traite. Dans les États du nord, où l'esclavage avait été aboli, les manufactures avaient commencé à se développer et recouraient à une main-d'œuvre salariée libre fournie par les vagues migratoires venant des pays d'Europe. Ces deux modes de production reposaient sur l'importation de main-d'œuvre ainsi que sur la très forte natalité des populations immigrées.

Or, comme l'avait déjà remarqué Alexis de Tocqueville au cours de son voyage aux États-Unis en 1831, cette différence dans le mode de production engendrait une différence de richesse entre le nord prospère, dont l'industrie était en plein essor, et le sud appauvri plongé dans un profond marasme. Tocqueville expliquait cette

individuals, are punished for their transgressions. We got our punishment in the most sanguinary and expensive war of modern times. » (Grant, [1885] 2004: 18-20).

césure géographique par le fait que le nord recourait au travail salarié d'hommes libres, ce qui permettait en fait – en d'autres termes – l'accumulation du capital.²⁰²

C'est dans le nord, en effet, que se développait, à grande échelle, ce que Max Weber a appelé « l'esprit capitaliste » et c'est sur cet esprit que commençait à se construire la puissance états-unienne. Weber lie la cause de l'esprit capitaliste à un élément irrationnel relevant d'une pratique et d'une croyance religieuse : « l'ascèse des puritains au sein du monde » et la relation à la prédestination (Weber, [1905] 2002). Pour Weber, le protestantisme enjoint les croyants à prendre une part active dans leur rédemption afin de pouvoir se considérer élus et rendre manifeste leur prédestination. Dans les sociétés modernes, le travail a acquis une valeur centrale qui pousse les croyants à voir en lui le moyen primordial pour obtenir la certitude intérieure de l'élection divine. Cette « ascèse dans le monde » s'oppose à « l'ascèse hors du monde » promue par exemple par l'Église catholique, car elle exprime la vertu de la réussite sociale et économique comme un signe de l'élection de Dieu. Dès lors, l'objectif des croyants protestants, selon Weber, doit être la création d'un capital par la « contrainte ascétique », son accumulation dans l'épargne et son réinvestissement pour générer davantage de capital. Ce processus est rendu possible dans les sociétés modernes, pour Weber, par l'accumulation des profits à partir du recours au travail de salariés d'hommes libres, employés de

²⁰² Dans un passage célèbre du Tome II de la *Démocratie*, Tocqueville attribue ce décalage aux effets économiques néfastes l'institution de l'esclavage : « Sur la rive gauche de l'Ohio le travail se confond avec l'idée de l'esclavage; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès; là il est dégradé, ici on l'honore. [...] L'argent que dépense le maître pour l'entretien de l'esclave s'écoule peu à peu et en détail; on l'aperçoit à peine: le salaire que l'on donne à l'ouvrier se livre d'un seul coup, et il semble n'enrichir que celui qui le reçoit; mais en réalité l'esclave a plus coûté que l'homme libre, et ses travaux ont été moins productifs. L'influence de l'esclavage s'étend encore plus loin; elle pénètre jusque dans l'âme même du maître, et imprime une direction particulière à ses idées et à ses goûts.[...] L'Américain de la rive gauche ne méprise pas seulement le travail, mais toutes les entreprises que le travail fait réussir ; vivant dans une oisive aisance, il a les goûts des hommes oisifs; l'argent a perdu une partie de sa valeur à ses yeux; il poursuit moins la fortune que l'agitation et le plaisir, et il porte de ce côté l'énergie que son voisin déploie ailleurs [...]. L'esclavage n'empêche donc pas seulement les Blancs de faire fortune, il les détourne de le vouloir. Les mêmes causes opérant continuellement depuis deux siècles en sens contraires dans les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, ont fini par mettre une différence prodigieuse entre la capacité commerciale de l'homme du Sud et celle de l'homme du Nord. Aujourd'hui, il n'y a que le Nord qui ait des vaisseaux, des manufactures, des routes de fer et des canaux. » (Tocqueville, [1835] 2009).

manière « pacifique » au sein d'entreprises qui gèrent « rationnellement » le travail.²⁰³

L'éthique protestante transplantée aux États-Unis par les premiers immigrants puritains d'Angleterre et d'Allemagne a créé les conditions culturelles et historiques favorables à la libre expansion de l'esprit capitaliste dans un territoire vécu comme une « Terre promise » par ces vagues migratoires des 17^e et 18^e siècles. Pour que le capitalisme se développe dans le pays naissant, il lui fallait être capable de fournir aux entrepreneurs un nombre virtuellement illimité de travailleurs. Il devait pour cela mettre en place les moyens nécessaires pour que cette main-d'œuvre atteigne le sol états-unien (Hamilton, 1791).²⁰⁴ C'est en Europe occidentale qu'ils la trouveraient d'abord, profitant des excédents démographiques et des famines dans un continent qui passait de 140 millions d'habitants en 1750, à 266 millions cent ans plus tard (Langer, 1975). Les gouvernements et les industriels ont ainsi installé tout au long du 19^e siècle des comptoirs de recrutement dans les ports et les régions désolées d'Irlande, d'Italie, de Pologne ou d'Espagne pour tenter de drainer les populations appauvries vers le port d'Ellis Island à New York (Calavita, 1994 ; Zolberg, 2006 ; Scalabrini C.S., [1887] 2004).²⁰⁵

Ce drainage des vagues migratoires devait se faire de manière constante parce que, dès qu'elle atteignait le sol états-unien, cette main-d'œuvre immigrée devenait très volatile. En 1791, Hamilton avait déjà remarqué que les immigrants ne restaient qu'un temps ou qu'une génération dans les villes du nord-est, car dès qu'ils le pouvaient, ils quittaient leur condition d'ouvrier pour s'aventurer au-delà des Appalaches et s'établir comme fermiers quelque part dans le front-pionnier en

²⁰³ Weber définit l'action économique capitaliste comme « celle qui repose sur l'espoir d'un profit par l'exploitation des possibilités d'échange, c'est-à-dire sur des chances (formellement) pacifiques de profit ». (Weber, [1905] 2002).

²⁰⁴ « If it be true then, that it is the interest of the United States to open every possible avenue to emigration from abroad, it affords a weighty argument for the encouragement of manufactures; which for the reasons just assigned, will have the strongest tendency to multiply the inducements to it. » (Hamilton, 1791)

²⁰⁵ D'importantes vagues migratoires viendraient également par la côte Pacifique dans la seconde moitié du 19^e siècle. Il s'agirait des immigrations chinoises et japonaises venues dans le pays pour travailler principalement dans la construction des voies de chemin de fer dans l'ouest du pays.

constant recul. Quarante ans plus tard, Alexis de Tocqueville observerait encore ce même mouvement.²⁰⁶ Ce processus de la *frontier*, comme il serait appelé plus tard, a d'abord été jugé nuisible à l'industrie, car il en détournait la main-d'œuvre, mais il est très vite devenu son principal promoteur, sitôt que les États-Unis ont démultiplié leur territoire vers les espaces à l'ouest après la Guerre du Mexique et que la *frontier* a créé un vaste réseau de nouvelles villes et de nouveaux débouchés qui nourriront la cadence d'expansion du capitalisme (banques, pétrole, métallurgie, chemin de fer, etc.) (Chaunu, 1976: 41). Ce dynamisme attirait les hommes au-delà des Appalaches en même temps qu'il créait l'appel d'air dans les villes de la côte est qu'ils avaient quittée.

Entre 1820 et 1920, ce sont trente-cinq millions de migrants européens qui ont traversé l'Atlantique pour atteindre les États-Unis, donnant lieu à l'un des flux migratoires les plus volumineux de l'Histoire. Entre 1800 et 1900, la ville de New York passait de 60 000 habitants à 3,5 millions, pendant que le pays entier passait de 5,3 millions d'habitants occupant un peu plus d'un million et demi d'hectares en 1800, à 76,2 millions d'habitants dispersés dans un territoire de près de 8 millions d'hectares en 1900 (Calavita, 1994: 35). Mais le début du 20^e siècle allait voir l'invention d'un nouveau type de travailleur qui allait s'incorporer de manière idéale dans les systèmes de production capitalistes mises. Les vagues migratoires du 19^e siècle avaient implanté dans le sud et le nord du pays de grandes exploitations agricoles et des industries qui avaient créé des besoins ponctuels mais massifs de main-d'œuvre. Cette main-d'œuvre n'avait plus besoin d'être permanente, et au contraire, elle gagnerait en rentabilité à être saisonnière. Cette nouvelle force de travail immigrée ne viendrait plus des océans, ce serait une main-d'œuvre de proximité qui viendrait d'elle-même par la frontière sud.

²⁰⁶ « L'Européen quitte sa chaumière pour aller habiter les rivages transatlantiques, et l'Américain qui est né sur ces mêmes bords s'enfonce à son tour dans les solitudes de l'Amérique [du centre]. Ce double mouvement d'émigration ne s'arrête jamais: il commence au fond de l'Europe, il se continue sur le grand Océan, il se suit à travers les solitudes du Nouveau-Monde. Des millions d'hommes marchent à la fois vers le même point de l'horizon: leur langue, leur religion, leurs mœurs diffèrent, leur but est commun. On leur a dit que la fortune se trouvait quelque part vers l'ouest, et ils se rendent en hâte au-devant d'elle. » (Tocqueville, [1835] 2009)

1.2.2. L'immigrant clandestin ou le meilleur ouvrier du capitalisme

Le nouveau flux migratoire devait être pendulaire pour répondre aux besoins ponctuels des secteurs agricoles. On le voulait massif, mobile et circulaire pour arriver de lui-même sur le territoire quand on en avait besoin et pour repartir de lui-même quand le travail était terminé. Ces nouveaux immigrants étaient appelés à occuper les emplois dans de nouveaux secteurs productifs ou pour reprendre ceux que les vagues migratoires précédentes avaient abandonné, mais aussi pour remplacer les travailleurs issus des immigrations européennes qui s'étaient fait, à partir des années 1920, une solide réputation de grévistes (Hoffman, 1974: 10). Mais cette main-d'œuvre aurait un autre atout : elle serait irrégulière. Les syndicats avaient gagné de l'ampleur et l'apparition de nouvelles garanties en matière de droit du travail constituaient pour les entrepreneurs capitalistes autant de limitations et de contraintes qui les ont convaincu, de plus en plus, de recourir à la main-d'œuvre clandestine, une main-d'œuvre souple, docile et efficace acceptant de travailler dans des conditions d'extrême pénibilité et de moindre rémunération. C'est ainsi que la nouvelle mutation du capitalisme allait créer son meilleur ouvrier.

L'économie capitaliste repose sur l'objectif de l'accumulation du capital. Pour cela, son mode de fonctionnement optimal consiste à externaliser systématiquement les coûts de production afin de réaliser des profits en amont de la chaîne productive. D'un point de vue pratique et théorique, le clandestin est le travailleur idéal du capitalisme dans un État de droit, car son caractère illégal du point de vue du séjour migratoire, l'exclut du travail dans la formalité et des cadres de la régulation générale. Le travailleur clandestin s'intègre dans une niche de travail spécifique dans laquelle l'employeur peut lui-même décider et imposer les conditions de travail, le niveau de rémunération ainsi que le coût que représentera pour lui le travailleur (Réa & Tripier, 2003). En tant que travailleur non autorisé, le clandestin se trouve dans une position d'infériorité par rapport au travailleur légal qui est en position d'exiger des droits. Le clandestin quant à lui doit travailler en sachant qu'il réalise une incessante et flagrante infraction au droit du travail, au droit migratoire, ainsi qu'à une multitude d'autres réglementations dans de nombreux cas (code de la route, santé, imposition, etc.).

Le travailleur en infraction vis-à-vis de l'État se sait dans une condition permanente « d'expulsable » et cela le prédispose à moins exiger la reconnaissance de ses droits que les travailleurs légaux et à s'efforcer de satisfaire le plus possible son employeur pour maximiser son salaire et minimiser ses risques d'expulsion (De Genova, 2002). Pour l'employeur, l'efficacité de cette main-d'œuvre réside dans l'irrégularité de son séjour qui la maintient dans cette condition d'expulsion latente tout en l'intégrant dans les systèmes de production. Le clandestin est « le fusible » de l'économie capitaliste (Idem) et le dernier maillon de la chaîne d'externalisation des coûts pour permettre l'accumulation de capital en amont ou la réduction maximale des risques liés à la production. Sous un autre critère, les clandestins sont aussi la force de travail idéale, car outre le fait qu'elle est particulièrement mobile et circulaire, elle se reproduit toute seule en arrivant d'elle-même auprès des employeurs, par la dynamique des réseaux sociaux.

C'est la population mexicaine qui a fourni aux États-Unis cette main-d'œuvre bon marché tout au long du 20^e siècle. Le Mexique était un pays éminemment rural qui se trouvait en pleine croissance de population et qui n'amorcera sa transition démographique que dans les années 1970 (Zavala-Cosío, 1992). Il se trouvait ainsi en mesure de garantir la force de travail nécessaire, circulaire et saisonnière à l'agriculture et à l'industrie de son voisin du nord.²⁰⁷ La main-d'œuvre mexicaine est arrivée de manière progressive, d'abord à la fin du 19^e siècle, puis elle allait augmenter fortement dans les années 1910 avec la Révolution mexicaine qui poussera des centaines de milliers de paysans à partir travailler dans le pays voisin où la stabilité et l'économie permettaient des salaires plus élevés que sur leur sol natal (The New York Times, [1920/06/20](#) ; Gamio, 1929 ; Hoffman, 1974).²⁰⁸ C'est d'abord au Texas que sont arrivés en masse les premiers travailleurs aux moments

²⁰⁷ Un texte du Sénat de 1911 explique ainsi l'importance du caractère circulaire de cette main-d'œuvre : « Because of their strong attachment to their native land [...] and the possibility of their residence here being discontinued, few become citizens of the United States. The Mexican immigrants are providing a fairly adequate supply of labor [...] While they are not easily assimilated, this is of no very great importance as long as most of them return to their native land. In the case of the Mexican, he is less desirable as a citizen than as a laborer ». Cité in (Calavita, 1994: 58).

²⁰⁸ La participation des travailleurs mexicains dans l'industrie américaine a grandi très rapidement. En 1909, une des plus importantes compagnies de construction de chemin de fer à l'époque employait 17,1 % de mexicains, et 59,5 % en 1929 (Hoffman, 1974: 7).

des récoltes, permettant ainsi, d'après un article du New York Times, l'essor économique de l'État du Texas qui ambitionnait de « nourrir la nation états-unienne ». Ces vagues migratoires étaient de véritables « dons du ciel » pour les fermiers locaux. Cette main-d'œuvre était irrégulière, car les travailleurs préféraient éviter l'entrée par le poste frontière qui aurait signifié le paiement de huit dollars et le passage d'un test médical et d'alphabétisation. La plupart des travailleurs choisissait plutôt de payer un dollar aux passeurs de gué sur le Río Bravo (The New York Times, [1920/06/20](#)).

Jusque dans les années 1930, les autorités frontalières n'ont procédé que de manière exceptionnelle à l'expulsion des travailleurs clandestins mexicains et l'action des agents de la Border Patrol s'est longtemps cantonnée, dans les quelques rares cas d'interception, à les obliger à régulariser leur situation migratoire. C'est avec la crise de 1929 que commenceraient les premières vagues d'expulsion massives de Mexicains, mais elles cesseraient dès la reprise économique du pays dans les années 1940 (Hoffman, 1974). L'entrée des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale en 1942 allait justement amplifier le flux migratoire mexicain, d'abord d'une manière légale avec le programme de migration saisonnière *Bracero*. Celui-ci devait permettre de combler les besoins en main-d'œuvre dus à l'augmentation subite des commandes aux industries participant à l'effort de guerre, ainsi que la pénurie de travailleurs engendrée par le départ de plus de quinze millions de soldats tout au long du conflit.

Bracero instituait une migration temporaire régulière, mais qui a aussitôt mis en place, de manière parallèle, les mécanismes sociaux, économiques et culturels qui ont permis à une partie du flux de s'affranchir des régulations légales imposées par le programme, et développer la migration clandestine. Le programme allait être reconduit à l'issue de la guerre pendant vingt ans et serait clos en 1964. Cependant, la fin du programme ne signifierait pas la fin de la demande de main-d'œuvre à bas coût dans les emplois peu qualifiés aux États-Unis ; au contraire, celle-ci avait considérablement augmenté au cours des deux décennies de prospérité d'après-guerre (1960-1980) et employait désormais une main-d'œuvre spécifiquement clandestine. Cette demande continuerait d'augmenter à partir des années 1980 avec les politiques de dérégulation économique mises en place sous la présidence

Reagan, et surtout, à partir de la formation de l'espace de libre-échange nord-américain en 1994 (Sandoval Palacios, 2000 ; Zavala-Cosío, 2004 ; Verduzco, 2006). Les États-Unis ont ainsi progressivement érigé en modèle et en système le travail clandestin dans leur économie et dans leur société, et la population mexicaine s'est chargée de combler massivement cette demande.

1.2.3. *L'institution du travail des migrants clandestins dans la société états-unienne*

Pour mesurer l'importance du recours au travailleur clandestin aux États-Unis, il faut comprendre la place que celui-ci a fini par occuper dans la société du pays à partir des années 1960. La pratique de l'emploi du clandestin, initialement destinée à l'industrie et à l'agriculture, s'est peu à peu répandue dans l'ensemble de la société. Le clandestin est devenu le travailleur versatile et adaptable à toute activité, capable de découper des carcasses dans les abattoirs de l'Ohio, cueillir les oranges de Floride, construire les gratte-ciels de Chicago, faire les travaux domestiques ou le jardinage dans les ménages de Californie. Pour quelques dizaines de dollars, des secteurs entiers de la population ont ainsi pu s'assurer les services de travailleurs disposés à réaliser toute tâche qui leur serait confiée à la journée ou pour toute leur vie, sans la moindre obligation contractuelle. Pour les uns, le clandestin constituait le levier élémentaire de la production, pour les autres, il était l'élément invisible qui rendait palpable un mode de vie axé sur la consommation de biens et de services au nom de la célébrée *American Way of Life* dans sa poursuite « de la vie, de la liberté et du bonheur ». Très vite, le travail clandestin est devenu une institution au sens sociologique du terme aussi bien pour les employeurs que pour les travailleurs.²⁰⁹

Un exemple issu de la crise engendrée à La Nouvelle-Orléans par l'ouragan Katrina en 2005 permet de saisir le rôle qui est assigné aux clandestins aux États-Unis. L'ouragan avait fait déborder le lac Pontchartrain en faisant augmenter la pression de l'eau sur les digues qui empêchaient les eaux du lac de couler dans la cuvette du méandre du Mississippi où se love la ville. Lorsque les digues abîmées ont cédé, que

²⁰⁹ Dans sa définition minimale, l'institution est un ensemble complexe de valeurs, de normes, de règles et d'usages partagés et respectés par un certain nombre d'individus (Boudon, et al., 1998). Toute institution tend à imposer un système de dispositions durables, un habitus acquis par apprentissage qui modèle les modes de perception, de jugement et d'action, mais qui doit aussi procurer une motivation gratifiante ou sensée pour les acteurs (Akoun & Ansart, 1999).

le système de pompage à cessé de fonctionner et que les digues ont commencé à se rompre par effet de chaîne, la majeure partie de la ville s'est retrouvée totalement inondée. Les images du passage de Katrina allaient exposer et révéler d'un seul coup la misère des conditions de vie et de protection des populations noires de la ville, ainsi que le décalage des réponses apportées par l'État fédéral qui multipliait les maladresses. Katrina montrait les habitants d'une ville emblématique du pays le plus puissant de la planète, livrés à eux-mêmes, ne pouvant pas compter sur leur gouvernement pour leur venir en aide.²¹⁰ Six mois après l'évacuation totale de la ville et le retour progressif des habitants des quartiers les plus aisés, quelques commerçants du Vieux carré, perpétuant une coutume locale, ont commencé à vendre des t-shirts satiriques qui ironisaient amèrement sur la situation. L'un de ces modèles exprimait, à sa manière, la réalité de la crise en détournant le logo et les sigles de la FEMA²¹¹, l'agence fédérale qui était chargée d'assurer l'arrivée des secours et de gérer la situation d'urgence :

FEMA : Find Every Mexican Available [cherchez tout Mexicain disponible]

Sur qui compter après la catastrophe ? Non pas sur un gouvernement jugé absent et incompétent, mais sur les Mexicains clandestins. Pourtant, par son faible dynamisme économique, La Nouvelle-Orléans était restée relativement à l'écart des routes des travailleurs mexicains et la ville n'avait qu'une infime population clandestine comparée à celle d'autres villes du pays. L'ouragan avait subitement créé un immense besoin de main-d'œuvre pour les travaux colossaux de réparation, et ce sont les travailleurs clandestins qui ont été les premiers à affluer dès les premières semaines après l'ouragan dans la ville désertée et détruite [Série photo 11]. Ces clandestins étaient une population mobile, prête à vivre et à travailler n'importe où, et c'est par centaines qu'ils sont apparus spontanément sur la rotonde de Lee Circle, attendant d'être embauchés par la multitude de *contractors* qui avaient aussi afflué dans la ville. L'ironie, c'est que pour des raisons propres à l'évolution du processus migratoire dans les pays d'origine des migrants,

²¹⁰ Pour une analyse pluridisciplinaire de la situation engendrée et révélée par l'ouragan Katrina ainsi que de la réponse apportée par le gouvernement fédéral, cf. la plateforme internet d'articles consacrés à La Nouvelle-Orléans, mise en place par le Social Science Research Council (SSRC, [2006](#)).

²¹¹ Federal Emergency Management Agency.

ces travailleurs n'ont pas été Mexicains : ceux qui répondraient massivement à cet appel seraient les migrants d'Amérique centrale.

Série photo 11. Dégâts à La Nouvelle-Orléans et migrants Centraméricains



Clichés AA (2006)

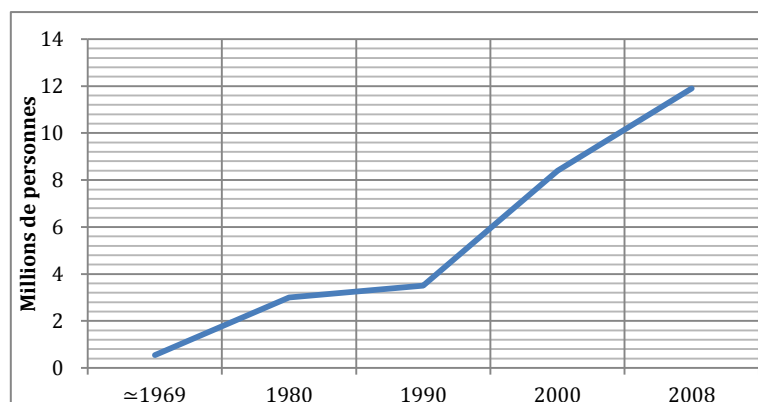
1.3. La frontière et le clandestin

1.3.1. Quand la frontière crée douze millions de clandestins

En 2008, la population immigrée clandestine aux États-Unis était estimée à douze millions de personnes (Passel & Cohn, 2009). Le pays est ainsi passé de 300 000 migrants clandestins à la fin des années 1960, à 3 millions au début des années 1980, puis 3,5 millions dans les années 1990, avant d'amorcer une fulgurante hausse qui porterait la population clandestine à 8,4 millions en 2000, puis à douze millions dans la décennie suivante [Figure 24]. Le stock migratoire de clandestins représentait 0,3 % de la population totale du pays à la fin des années 1960, 1,2 % en 1980, 1,3 % en 1990, 2,8 % en 2000 et 3,8 % en 2008.²¹² Entre 2000 et 2005, le stock migratoire de clandestins aurait ainsi augmenté de 850 000 migrants par an (Passel, 2006). En 2010, on estimait que la population clandestine aux États-Unis était pour 59 % mexicaine, 11 % centraméricaine, et 30 % issue d'autres régions du monde plus éloignées (Passel & Cohn, 2009). Mexicains et Centraméricains forment ensemble la population clandestine de proximité, mobile, « expulsable » et versatile, qui alimente le marché des *corners*, de l'industrie et de l'agriculture. Ce sont les migrants qui arrivent en règle générale par voie terrestre en franchissant sans autorisation la frontière sud des États-Unis.

²¹² Pourcentages calculés à partir de l'US Census pour chaque année.

Figure 24. Évolution du stock migratoire clandestin aux États-Unis (1969-2010)



Élaboration de l'auteur. Source (divers). ²¹³

Comment un tel volume de population clandestine a-t-il été atteint en quatre décennies ? La réponse qu'apportent les chercheurs en sciences sociales invoque régulièrement la nature même de la frontière sud des États-Unis. Avant de franchir la frontière, le migrant est un travailleur en puissance, sitôt qu'il la transgresse, il devient un clandestin qui s'insère dans les multiples secteurs de l'économie américaine qui fonctionnent grâce à cette main-d'œuvre expulsable peu qualifiée. Depuis le début du siècle, les gouvernements fédéraux successifs ont mis en place un système de « semi-ouverture » de la frontière sud qui refusait l'autorisation d'entrée aux migrants et renforçait des segments de la frontière, mais facilitait en même temps le travail clandestin au sein des entreprises. L'État a ainsi procédé à une fine et continuelle distillation de mesures restrictives à l'immigration et à l'augmentation des contrôles frontaliers, tout en les combinant à un laisser-faire avéré destiné à favoriser les secteurs productifs du pays (Massey, [2011/10/07](#) ; Calavita, 1994 ; Cornelius, et al., 1994 ; Martin, 1994 ; Cornelius, 2001 ; Massey, et al., 2009). Aux États-Unis, être clandestin est devenu un délit sanctionné, mais faire travailler un clandestin ne l'était quasiment pas. Au fond, la fonction de la frontière sud des États-Unis, tout au long du 20^e siècle, a été de se poser comme une membrane productrice de travailleurs clandestins pour l'économie et la société états-uniennes.

²¹³ 1969 : (Robert & Passel, 1987); 1980-2000 : (Passel, 2006); 2008 : (Passel & Cohn, 2009).

1.3.2. Fermer la frontière : calculs électoraux et nativismes

Nicholas De Genova a montré en détail comment, pour les employeurs et pour le monde politique, une des valeurs essentielles du travailleur clandestin est son « expulsabilité » (De Genova, 2002 ; 2005). Le travailleur en situation illégale est considéré par l'État et par de nombreux secteurs de la population comme quelqu'un devant absolument et immédiatement quitter le territoire. Là est une autre dimension de la versatilité de cette main-d'œuvre : la société nationale approuve, à certains moments, de ne pas la laisser entrer et de l'expulser. La loi affirme le caractère étranger et illégal du travailleur clandestin en ne lui donnant pas l'autorisation d'entrer dans le pays, tout en facilitant son emploi dans l'économie locale. Cette tendance a pour effet de présenter les travailleurs migrants comme des personnes enfreignant la loi nationale, entretenant et réifiant une perception négative de cette population au titre de son refus conscient de respecter les lois migratoires du pays. Or, plus les mesures contre l'immigration sont répressives, plus les migrants sont arrêtés, plus les populations locales éprouvent un sentiment d'invasion par des populations étrangères, et plus elles sont favorables à des mesures de lutte contre l'immigration (Massey, [2011/10/07](#)).²¹⁴ Les lois ont une influence sur la manière dont les populations locales définissent leur identité et se lient à l'altérité. Les réactions identitaires « anti-immigrants » ne sont pas un fait nouveau ni une particularité propre aux États-Unis : elles sont inhérentes à tout flux migratoire qui fait se rencontrer deux altérités. Cependant, ces réactions sont assez peu perceptibles dans les périodes de prospérité économique, mais deviennent quasi-systématiques aux moments des crises économiques.

Toute population se trouvant dans des dynamiques d'appauvrissement, de déclassement, constatant des changements rapides quant à la composition culturelle, ethnique et sociale de son environnement, se sentira menacée par l'altérité, et finira par développer des discours qui invoquent la perte du contrôle

²¹⁴ Douglas S. Massey résume ainsi ce processus : « En los cincuentas teníamos un sistema migratorio circulatorio muy estable. Idas y venidas y una frontera abierta. En 1965, Estados Unidos cerró la puerta y empezaron campañas para ganar más recursos para sus agencias y presentar a los migrantes mexicanos como criminales que amenazaban. Y de ahí se hizo un círculo vicioso. Entre más arrestos, más sensación de invasión y más recursos para más aprensiones. » (Massey, [2011/10/07](#)).

des frontières de la nation par le gouvernement en place (Gamio, 1930 ; Bourdieu, 1993 ; Calavita, 1994 ; De Genova, 2005 ; Foucher, 2007 ; Cohen, 2012). Aux États-Unis, le terme « nativisme » désigne le sentiment de supériorité qu'éprouvent les populations issues des vagues migratoires plus anciennes sur les nouveaux arrivants (Calavita, 1994 ; De Genova, 2005 ; Cohen, 2012).

Le nativisme résulte de la perte de repères des populations locales face aux changements réels ou fantasmés engendrés par les populations récemment immigrées, devant lesquelles elles cherchent à se légitimer à partir de rumeurs qui soulignent le caractère nocif de ces immigrants pour le pays.²¹⁵ C'est à ce titre que les immigrants hispaniques entrés clandestinement par la frontière sud des États-Unis ont été distingués, très tôt, des vagues migratoires précédentes sur lesquelles s'était construit l'imaginaire national : l'Hispanique ne serait plus « l'immigrant magique » du 19^e siècle, il serait un « étranger clandestin » – *illegal alien* (Bosniak, 2006). Samuel Huntington, un ancien professeur de relations internationales à l'université de Harvard a été l'un des intellectuels les plus actifs défendant le nativisme. Pour lui, l'essence « protestante, libérale anglophone et patriote » de la culture nationale des États-Unis la rendait incompatible, sur le territoire national, avec la culture mexicaine. L'altérité des migrants agressait et altérait l'identité états-unienne, engendrant un choc de civilisations qui obligeait le pays à se défendre par la frontière ou par la guerre (Huntington, 1996 ; 2004).²¹⁶

Les gouvernements sont plus pragmatiques, mais finissent toujours par instrumentaliser à leurs fins la question de l'immigration et des frontières. Les uns répondent avec engouement et populisme aux élans xénophobes, les autres répondent par une plus grande prudence, mais pour tous, la question de l'immigration demeure une sorte de « guichet de retrait » électoral (Calavita,

²¹⁵ Les rumeurs récurrentes sont : faire s'effondrer les salaires, ne pas respecter la langue, la culture et les lois du pays, être communautaristes, faire s'écrouler le prix du loyer dans les endroits où ils habitent, être déloyaux au pays qui les accueille en gardant leur autre culture, être un coût pour l'État, profiter des services sociaux étatiques (santé, logement, etc.)(Calavita 1994).

²¹⁶ Huntington résume la différence des nouvelles vagues migratoires qui explique leur exclusion et leur spécificité : « La contiguïté, la quantité, la clandestinité, la concentration régionale, la persistance et la présence historique sont autant de facteurs qui rendent l'immigration mexicaine différente d'autres mouvements d'immigration et qui posent problème pour l'intégration des immigrants d'origine mexicaine aux États-Unis. » (Huntington, 2004: 228).

1994). Comme le disait elle-même la secrétaire de la sécurité nationale des États-Unis, en prétendant pourtant s'en démarquer, les clandestins sont le bouc-émissaire idéal en temps de crise.²¹⁷ Mais c'est justement au cours de la décennie 2000-2010, dans un contexte de crise sécuritaire et de crise économique sans précédent, que les gouvernements Bush puis Obama ont fait de la reprise du contrôle de la frontière le thème clé par lequel ils ont tenté de montrer à leurs électeurs qu'ils œuvraient à la défense de la nation menacée. L'action de l'État fédéral tentait aussi de reprendre la main sur les questions migratoires dans un contexte de foisonnement de lois anti-immigrants qu'avaient déjà promulgué certains états du pays, sans tenir compte des règlements de la fédération qui faisaient de la question migratoire une prérogative exclusive du pouvoir fédéral. Le gouvernement Obama s'est défendu d'être nativiste, il s'est voulu légaliste en affirmant appliquer les lois du pays avec les moyens à sa disposition fournis par le Congrès, mais en le faisant « de la manière la plus la plus intelligente, la plus juste et la plus efficace possible » (Secretary Napolitano, 2011).²¹⁸ Et quelle est cette manière ? Cette manière consiste à ouvrir la frontière aux flux susceptibles d'avoir un intérêt économique, tout en la fermant absolument aux flux non désirés, et en affirmant le rétablissement de l'État de droit par les expulsions de clandestins centrées toutefois sur ceux qui ont des antécédents judiciaires.

1.3.3. Frontières-spectacles

Michel Foucher écrivait, dans un ouvrage intitulé *L'obsession des frontières*, que dans un monde fluide la scène frontalière devient « spectaculaire » (2007 : 9). On peut prolonger cette idée en ajoutant qu'il s'agit d'un spectacle au sens littéral, d'un construit destiné à être vu et montré. C'est un spectacle orchestré au niveau de l'État et dirigé vers trois auditoires : en premier lieu leur population nationale afin de montrer que l'État œuvre activement à la reprise du contrôle des mutations identitaires et démographiques engendrées par les flux migratoires. Ensuite vers

²¹⁷ La Secrétaire du DHS, Janet Napolitano explique cela dans un discours dont on a placé un extrait en Annexe 10 : « Little more than a century ago, postings that became known as “NINA signs”, and read “Help Wanted: No Irish Need Apply”, were not uncommon in this country. German, Polish, Italian, Jewish, Chinese, Japanese, Mexican, and other immigrants have faced similar discrimination at various points in our history. And when times have been hard, it has been far too easy, as former President Clinton has said, “just to blame the immigrant”. » (Secretary Napolitano, 2011).

²¹⁸ « [...] in the smartest, fairest, and most efficient way possible »

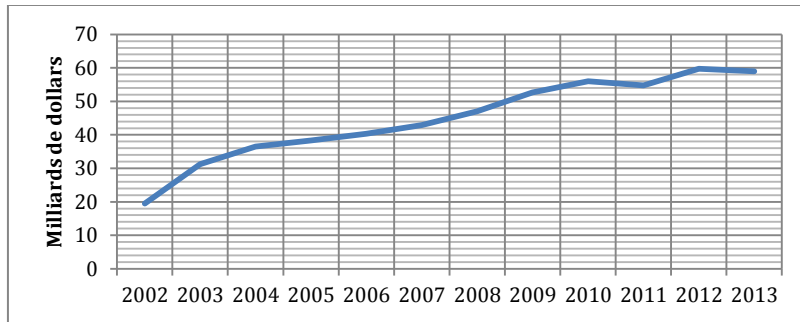
les autres États, tantôt pour manifester la puissance et imposer sa volonté, tantôt pour affirmer une subordination en vue d'obtenir des bénéfices. Enfin et en troisième lieu, aux migrants clandestins qui personnifient la principale menace pesant sur la nation devant être contenue aux frontières. Les frontières des États-Unis deviennent visibles à trois niveaux : d'abord en amont, avec l'allocation de fonds fédéraux aux institutions chargées du contrôle des flux aux frontières ; ensuite avec la conception et la mise en place de cette frontière ; et enfin avec les efforts de communication destinés à rendre visible la frontière à la population nationale.

Le gouvernement du président Bush a créé, en 2002, le département de la Sécurité nationale – Department of Homeland Security ²¹⁹ (DHS) – en réponse aux attentats terroristes d'Al Qaeda, en regroupant sous l'égide d'une même institution les multiples agences qui géraient auparavant la sécurité aux frontières et la sécurité intérieure civile (CCIS, BP, USICS, FEMA, etc.). Le *Patriot Act* a ainsi créé ce qui deviendrait, dix ans plus tard, le troisième département du pays en termes de personnel et le cinquième en termes de budget, et qui serait chargé des affaires relatives à la sécurité du pays dans la sphère civile, à l'intérieur et à l'extérieur des frontières (GPO, 2011). En dix ans, le budget du DHS allait être multiplié par trois, passant de 19,5 milliards de dollars au moment à sa création à 60 milliards (DHS, 2012b) [Figure 25]. Une fois doté d'un budget suffisant, le DHS a pu commencer à mettre en place et à déployer celle que les autorités appelaient déjà la « frontière intelligente » ou « la frontière pour le 21^e siècle » appelée à devoir laisser passer les flux désirés (commerce légal, tourisme) et empêcher la circulation des flux non désirés (immigration non autorisée, trafic de drogue, terrorisme) (Secretary Napolitano, 2011 ; The Whitehouse. President Bush, 2001). Cette frontière était la frontière évidente, sensée et consensuelle, comme le dirait Janet Napolitano,

²¹⁹ Il est difficile de traduire exactement le mot *homeland* qui fait référence à la fois au référent spatial du territoire national et au référent symbolique de « la mère patrie ». Dans sa traduction à l'espagnol, sur son site internet officiel, le DHS ne retient que la dimension nationale: *Departamento de Seguridad Nacional*. Source : <http://www.dhs.gov/en-español>

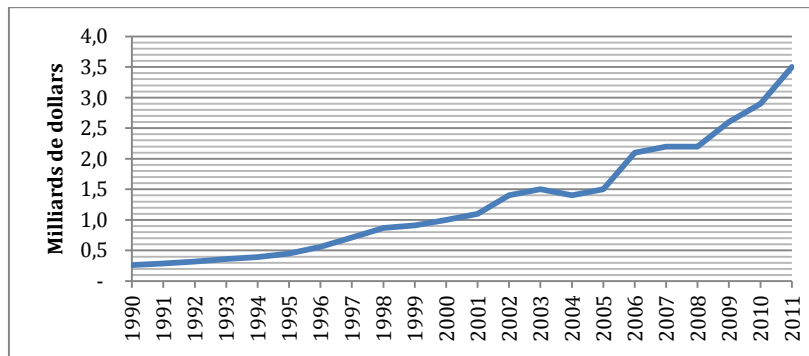
secrétaire du DHS sous le gouvernement Obama et ancienne gouverneure de l'Arizona.²²⁰

Figure 25. Évolution du budget du DHS (2002-2013)



Élaboration de l'auteur. Source (DHS, 2012b).

Figure 26. Évolution du budget de la BP (1990-2011)



Source (BP, 2012c).

La frontière intelligente est conçue comme une frontière ouverte, mais sous contrôle total (Bigo, 2009), s'appuyant sur les hautes-technologies pour tenter d'identifier et de distinguer les flux désirés des ceux non désirés pour laisser passer les premiers et intercepter les seconds dans les espaces de circulation aux frontières. Depuis le début de la décennie 2000, la sécurité intérieure des États-Unis est conçue comme un système de « cercles concentriques » ou de « périmètres de sécurité » emboîtés destinés à réduire le plus possible la pression des flux aux frontières terrestres, en la repoussant en amont des flux dans l'espace

²²⁰ « We can all agree that we need fair, consistent, and enforceable immigration laws that encourage the free flow of commerce, while respecting both security and the rights of individuals. » (Secretary Napolitano, 2011).

transnational. La lecture de différents travaux sur ce système de contrôles aux frontières permet de dégager quatre périmètres sécuritaires.²²¹

Le premier périmètre est localisé sur les frontières terrestres du pays ; le deuxième se trouve sur les territoires de leurs pays frontaliers formant l'espace de libre-échange nord-américain acceptant de retenir les flux terrestres pour fonctionner comme des États tampons (Canada, Mexique) ; le troisième se trouve à l'échelle transnationale et forme un système de *buffers* ou « tampons »²²² qui forment une « frontière virtuelle » dans les territoires de leurs pays partenaires et alliés qui acceptent de partager des informations et de mettre en place certains protocoles aux circulations internationales (ex. Union Européenne, Amérique centrale, Australie, etc.) ; le quatrième périmètre est celui formé par les pays de la planète qui ne maintiennent pas des relations d'alliances commerciales et des partenariats diplomatiques et sécuritaires avec les États-Unis.

Pour l'électorat états-unien comme pour le gouvernement fédéral, le périmètre devant être contrôlé en priorité est celui formé par les frontières terrestres du pays : le premier périmètre. C'est depuis le début du 20^e siècle, que la Border Patrol est chargée d'empêcher les entrées par les espaces non réglementaires de la frontière, mais cette agence, historiquement assez peu pourvue de ressources, a vu son budget augmenter de manière constante depuis les années 1990 [Figure 26], pour atteindre, en 2012, 7 % du budget du DHS, soit 3,5 milliards de dollars. Cette augmentation de budget a permis une hausse des effectifs qui passeront de 4 139 agents en 1992, à 10 045 en 2002, et à 21 444 en 2011 (BP, 2012b), augmentant ainsi de près de 400 % en deux décennies.

La majeure partie des agents frontaliers sont concentrés à la frontière sud des États-Unis et seule une petite minorité se trouve à la frontière avec le Canada, qui ne représente pas d'enjeu majeur concernant l'immigration clandestine. Les ressources investies à la frontière sud sont destinées, selon la BP, à faire une « démonstration de force » en recourant aux dernières technologies pour

²²¹ Sur les politiques de sécurité frontalières des États-Unis et de l'espace ALENA cf. (Benítez Manaut, 2005 ; Benítez Manaut & Rodríguez, 2005 ; Koslowski, 2005 ; Bigo, et al., 2008 ; Hernández Joseph, 2008 ; Bigo, 2009).

²²² L'expression de *buffer* contre les flux à destination des États-Unis a employée par exemple pour le Guatemala. Cf. (^{wk} Cable Embassy Guatemala, [2004/12/27](#)).

empêcher les tentatives d'immigration clandestine (BP, 2012a).²²³ La frontière est ainsi devenue une zone de surveillance aux allures militaires et de haute technologie formant un large système de détections par radar, caméras de vidéo surveillance, senseurs sismiques, patrouilles mobiles, d'appareils de vision nocturne à infrarouge, drones aériens, tour relais, etc., qui viennent compléter les systèmes de murs frontaliers [Document 2].

Document 2. Système de détection et de rétention des migrants à la frontière du sud des EU



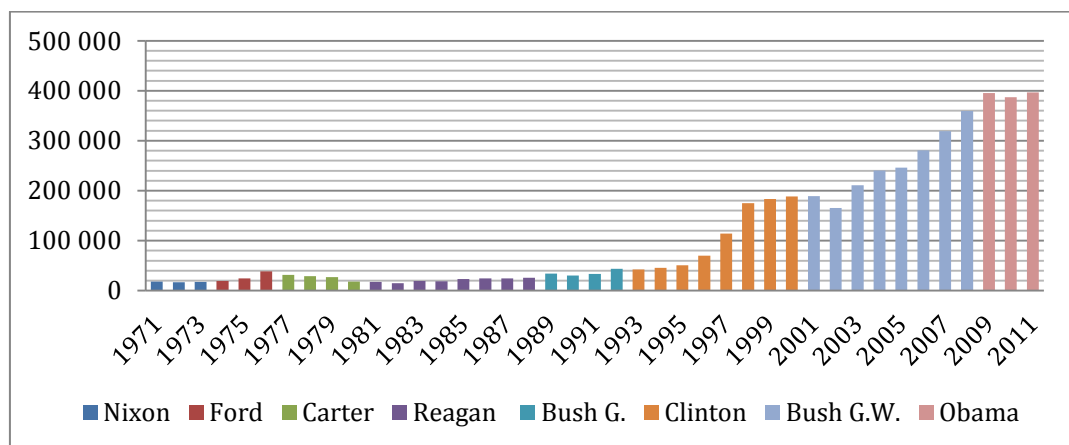
Provenance (BP, 2012a: 14).

Le second volet du spectacle de la reprise du contrôle des frontières se déploie vers le dedans du territoire et est symbolisé par les expulsions de clandestins par les agents de l'Immigration and Customs Enforcement (ICE) – l'agence chargée des contrôles migratoires et douaniers à l'intérieur du pays –, qui ont atteint des niveaux record depuis la moitié des années 2000. Ces expulsions – *removals* – résultent à la fois des investigations menées par l'ICE contre des clandestins présents aux États-Unis ainsi que de l'interception de migrants clandestins aux frontières. L'expulsion des clandestins exprime la volonté affichée, et sans

²²³ « The 1980s and 1990s saw a tremendous increase of illegal migration to America. The Border Patrol responded with increases in manpower and the implementation of modern technology. Infrared night-vision scopes, seismic sensors, and a modern computer processing system helped the Patrol locate, apprehend, and process those crossing into the U.S. illegally. In an effort to bring a level of control to the border, Operation Hold the Line was established in 1993 in El Paso. Agents and technology were concentrated in specific areas, providing a “show of force” to deter illegal border crossings. The drastic reduction in apprehensions prompted the Border Patrol to expand the effort to San Diego, Calif., which accounted for more than half of illegal entries. Operation Gatekeeper was implemented in 1994, and reduced illegal entries in San Diego by more than 75 percent over the next few years. New dangers confront our nation's borders. » (BP, 2012a).

précédent historique aux États-Unis, de consacrer les moyens de l'État pour trouver et saisir les clandestins à l'intérieur du territoire, les placer en centre de rétention avant de les reconduire dans leurs pays d'origine après une brève procédure juridique [Figure 27].

Figure 27. Expulsions des États-Unis (événements) (1971-2011) ²²⁴



Élaboration de l'auteur. Source (divers). ²²⁵

Mais pour que le spectacle de la reprise du contrôle puisse être complet, il fallait que la population nationale puisse voir, dans son quotidien, l'effort humain et technologique déployé par les gouvernements. Les producteurs d'émissions de télé-réalité, un genre télévisuel en vogue dans les chaînes câblées, ont compris la possibilité d'exploiter le thème de la sécurité nationale, un thème à mi-chemin entre le militaire et le policier, et ont ainsi développé des partenariats avec des agences du DHS qui leur ont ouvert leurs portes. Des émissions aux titres évocateurs, tels que *Homeland Security* (ABC), *To catch a smuggler* (National Geographic Channel), *Airport 24-7 Miami* (The Travel Channel), sont ainsi apparues dans les chaînes de télévision pour montrer, dans une illusion du suspense, les agents de la BP, du CBP ou de l'ICE, en pleine action, parvenant à déjouer les tentatives complexes et pernicieuses des migrants et des trafiquants de drogue du Mexique, d'Amérique centrale ou d'ailleurs, qui tentaient d'entrer clandestinement sur le sol national.

²²⁴ Ces données n'incluent pas les migrants mexicains saisis à la frontière et reconduits au Mexique au titre de l'accord binational de rapatriement volontaire.

²²⁵ 1971-2010, (DHS, 2011) ; 2011, (ICE, 2012).

La mise en scène de la frontière par l'État états-unien avait un autre destinataire qui n'était pas une population nationale mais un État : c'était l'État qui formait le sud du second périmètre de sécurité, son voisin méridional, allié politique et économique majeur qu'il allait tenter d'enjoindre à s'engager de manière active dans le contrôle des flux clandestins transitant par son territoire à destination des États-Unis. Cette pression sur le gouvernement mexicain lui demandait de manière expresse de retenir les migrants centraméricains et de lutter contre les cartels de la drogue. La diplomatie et le pouvoir économique de la première puissance mondiale allaient donner lieu à un exercice d'hégémonie et de cooptation.

1.4. Le Mexique : la frontière externe des États-Unis

1.4.1. Partenariats stratégiques et construction d'un réseau d'intérêts réciproques

Le Mexique a une longue histoire de rivalités, de conflits et de dépendances vis-à-vis de son voisin du nord. C'est sur son territoire, par exemple, que la puissance naissante états-unienne a manifesté pour la première fois sa suprématie militaire lors de la Guerre du Mexique, et depuis la fin du 19^e siècle, une partie de l'identité nationale et de l'histoire officielle mexicaine s'est construite contre les États-Unis, bien que l'économie et le politique se soient retrouvés à plusieurs reprises dans une position de grande influence ou sinon de réelle dépendance vis à vis du puissant voisin.²²⁶ La période postrévolutionnaire avait mis en place un régime corporatiste nationaliste qui allait affirmer – du moins publiquement – son autonomie et son non-alignement aux États-Unis (1920-1980). Mais à partir des années 1980, la crise de la dette et les réformes d'ajustement structurel imposées par les bailleurs de fonds du gouvernement mexicain allaient replacer, de manière publique, la relation avec les États-Unis au centre de la politique économique du pays et remettre l'État mexicain dans le giron de l'hégémonie états-unienne. Ce rapprochement amorcé sous la présidence de Miguel de La Madrid (1982-1988) allait se concrétiser sous la présidence de Carlos Salinas de Gortari (1988-1994) et se perpétuera dans les sexennats suivants.

²²⁶ Pour une histoire du Mexique qui insiste sur les relations conflictuelles et ambivalentes avec les États-Unis, cf. (Ayala Anguiano, 2005 ; Wobeser (von), 2010 ; Zavala, 2010) et particulièrement (Aguayo, 1998).

Pour comprendre la nature et la complexité de la relation entre le Mexique et les États-Unis depuis les années 1980, il est nécessaire de revenir sur la politique économique mise en place par une clique de cadres politiques mexicains. Le jeune Salinas de Gortari, ministre du Budget du président La Madrid, avait constitué très tôt un réseau de technocrates mexicains qui s'étaient formés, comme lui, dans les départements d'économie de prestigieuses universités états-uniennes (Harvard, Yale et MIT). Accédant à la présidence du pays, c'est sur ce groupe restreint d'acteurs qu'il s'appuiera pour mener les réformes destinées à déréguler les systèmes étatiques de contrôle économique et sociale qui avaient été mis en place au cours de la période postrévolutionnaire. L'objectif de ces mesures était de parvenir à s'aligner sur les critères de Washington qui permettraient de former, en 1994, le futur espace de libre-échange nord-américain (ALENA). Cette clique d'hommes politiques se maintiendra habilement au pouvoir pendant trois décennies malgré les changements de gouvernements et se reproduiront dans les nouvelles générations éduquées et sociabilisées aux mêmes projets ultra-libéraux et dans les mêmes réseaux sociaux (Ai Camp, 1995 ; Aragón, 2011). En entrant dans l'ALENA, le Mexique s'était ouvert à l'économie de marché, mais avait accepté, en coulisses, des engagements de coopération en matière sécuritaire destinés à veiller sur la sécurité de l'espace ALENA. Ces clauses sont devenues effectives dès la signature du traité en 1994 (Sandoval Palacios, 1997) mais deviendront beaucoup plus concrètes et contraignantes à partir des attaques terroristes du 11/09 (The Whitehouse. President Bush, 2002 ; Benítez Manaut & Rodríguez, 2005 ; Sandoval Palacios, 2006).

A partir de 2001, le Mexique a été enjoint de tenir ses engagements en participant activement au contrôle des flux clandestins de migrants et de drogues en transit sur son territoire à destination des États-Unis, et cette tâche sera même financée en partie, par différents programmes de coopération. Le Plan Mérida, un système de traités et d'accords entre les États-Unis, le Mexique et l'Amérique centrale centrés sur les questions de sécurité régionale sera celui qui canaliserait le plus de fonds (^{wk} Cable Embassy Mexico, 2008/01/28).

Quel intérêt avait le Mexique à jouer le jeu des États-Unis? L'intérêt était économique. Les réformes menées et impulsées par Washington au cours des

années 1980-2000 avaient fait se former, du jour au lendemain, une élite économique extrêmement fortunée qui avait pu bénéficier des dérégulations de la privatisation de secteurs entiers de l'économie (télécommunications, mines, banque, agriculture), et qui avait su tirer un réel avantage des dérégulations au sein de l'ALENA (Alba, 1996). Le niveau de richesse de cette élite s'expliquait en grande partie par les relations commerciales dédouanées avec les États-Unis d'où ils pouvaient, par exemple, importer des produits technologiques, industriels, financiers ou agricoles (maïs, blé). Ces élites d'entrepreneurs du nord et du centre du pays étaient la preuve vivante que la relation avec les États-Unis était effectivement payante et que l'économie mexicaine croissait grâce à la priorisation des relations diplomatiques, commerciales et stratégiques avec le voisin états-unien. Dès lors, pour les groupes au pouvoir, soutenir l'économie du pays a signifié soutenir la relation avec Washington en se pliant à ses exigences, contrepartie nécessaire pour continuer à puiser les bienfaits de l'ALENA. Et si ces exigences consistaient à mettre en place des mesures en matière sécuritaire et frontalière qui touchaient à la souveraineté nationale, cela au fond avait peu d'importance parce que, pour les élites et pour les classes moyennes, la frontière resterait ouverte. Les élites d'ailleurs avaient déjà des visas de libre-entrée aux États-Unis, elles y vivaient parfois une partie de l'année, y envoyaient souvent étudier leurs enfants, et parfois même les y faisaient naître afin qu'ils en aient la nationalité.

C'est donc comme tout un symbole que les agents de la CBP rattachés à l'ambassade de Mexico se sont présentés, début avril 2013, au Congrès et au Sénat mexicains pour offrir aux députés et aux sénateurs qui le souhaitaient, la possibilité de s'inscrire au programme *Global Entry*, qui leur permettrait, à eux et leurs familles, d'entrer de manière très rapide aux États-Unis à travers les kiosques biométriques aux frontières, en se joignant ainsi au groupe très sélect de 24 000 mexicains des élites, pour qui la frontière semblait ne pas exister (El Universal, 2013/04/11). Car la nouvelle frontière n'était pas tellement pour les citoyens les plus riches, elle était pour les populations les plus pauvres du Mexique et d'Amérique centrale qui tentaient continuellement d'immigrer clandestinement aux États-Unis. L'ALENA avait en fait complexifié profondément la relation entre le Mexique et les États-Unis. La dérégulation de l'économie avait eu aussi pour effet d'aggraver les inégalités socio-économiques dans le pays et d'augmenter drastiquement les flux

migratoires clandestins vers les États-Unis (Zavala-Cosío, 2004). La subsistance d'une grande partie de la population rurale du pays reposait d'ailleurs sur la réception des transferts d'argent des migrants mexicains et avaient déjà fait du Mexique le premier récepteur mondial de transferts monétaires migratoires par tête (BM, 2012d). En fait, à de nombreux égards, tant pour les élites que pour les couches populaires mexicaines, l'économie, la politique et la société avaient fini par s'enchâsser profondément avec les États-Unis, pour former un profond système d'interdépendances politiques, sociales, économiques et diplomatiques que le futur président mexicain, Enrique Peña Nieto, résumerait avec une profonde lucidité, quatre ans avant son accès au pouvoir, comme permet de le voir un câble d'ambassade filtré par Wikileaks :

« Le gouverneur [Peña Nieto] est en train de polir ses cartes internationales. Son cabinet des Affaires étrangères est passé de huit à trente-cinq individus, qui sont en accord avec nous et qui savent clairement ce que le gouvernement des États-Unis souhaite entendre sur les investissements, l'immigration et les affaires sécuritaires. Le coordinateur des affaires internationales de Peña Nieto nous a relaté que le gouverneur a dit : "la Chine et l'Inde sont des opportunités. Les États-Unis sont notre réalité". » (wk Cable Embassy Mexico, 2009/09/24). ²²⁷

1.4.2. Être considéré par les États-Unis comme leur frontière externe

Le libre-échange avait permis un réel dynamisme économique entre les deux pays grâce aux circulations transfrontalières, mais cela avait aussi déclenché l'augmentation d'une multitude d'autres flux que les États-Unis jugeaient nocifs ou néfastes (immigrants clandestins, trafic de drogues). L'ALENA a en fait obligé les États-Unis à repenser leur conception de la frontière, car le Mexique se trouvait à la fois à l'intérieur de leur espace de libre-échange, mais devait rester absolument à l'extérieur de leurs frontières afin de contenir les flux de migrants clandestins et de drogue provenant du Mexique ou d'Amérique centrale, et devait pour cela être un État tampon contre les flux internationaux provenant du sud de son territoire. Pour pouvoir réaliser cette nouvelle modalité de frontière, le gouvernement états-

²²⁷ « The governor is burnishing his international credentials. His International Affairs Office has grown from 8 to 35 individuals, who are on message and clearly understand what the USG likes to hear on investment, immigration, and security matters. Pena Nieto's international affairs coordinator told Poloffs that the governor has said, "China and India are opportunities. The United States is our reality. »

unien allait devoir être en mesure d'exercer des pressions au plus haut niveau du gouvernement mexicain, et c'est ce qu'ils firent, comme l'exprime un câble d'ambassade de 2007 qui résume la rencontre entre le secrétaire du DHS et les responsables de la sécurité intérieure du gouvernement mexicain :

« La rencontre le 15 février entre le secrétaire Chertoff et les hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur du gouvernement mexicain a donné lieu à de larges discussions sur la coopération bilatérale actuelle et a soulevé plusieurs propositions spécifiques pour l'élargir, par exemple : - un engagement à travailler ensemble pour élaborer et mettre en place une stratégie de contrôle à la frontière sud du Mexique ; - un engagement à renforcer et élargir le Protocole de violence à la frontière en étendant le programme tout au long de la frontière Mexique/États-Unis et en approfondissant les échanges d'intelligence tactique ; - une offre pour améliorer le programme de rapatriement intérieur en incluant les voyageurs "à risque" et les Centraméricains illégaux ; - un effort pour encourager le gouvernement mexicain à élargir le partage de données biométriques par la capture des empreintes digitales des voyageurs provenant des vols internationaux ; une offre pour échanger de l'information avec le Mexique sur la prévision d'une contingence concernant une possible migration massive des cubains après la mort de Castro ; - une sollicitation pour que le Mexique considère la possibilité d'exiger un visa de séjour aux voyageurs vénézuéliens. » (wk Cable Embassy Mexico, 2007/02/26). 228

Le Mexique était passé de partenaire commercial privilégié à allié primordial pour la mise en place d'un ordre géostratégique global. Le gouvernement mexicain faisait effectivement acte des exigences de son allié du nord : l'accord d'exemption de visas aux voyageurs vénézuéliens a été révoqué, une guerre contre les cartels a été déclarée par le président Calderón, un registre biométrique a été mis en place pour inscrire toute la population nationale et les données ont été partagées avec le

²²⁸ « Secretary Chertoff's February 15 meetings with GOM Interior (Gobernacion) officials occasioned broad-ranging discussions of ongoing bilateral cooperation and yielded several specific proposals to broaden it, including: --A commitment to work together closely in shaping and implementing a strategy to control Mexico's southern border; --A commitment to strengthen and expand the Border Violence Protocols; --A proposal to expand and strengthen the Border Violence Protocols by extending the program along the length of the U.S. - Mexican border and deepening tactical intelligence exchanges; --An offer to improve the Interior Repatriation Program by including "at-risk" travelers and Central American illegals; --An effort to encourage the GOM to broaden biometric data sharing by capturing finger-print data on incoming airline passengers; --An offer to exchange information with Mexico on contingency planning concerning a possible mass migration from Cuba after Castro's death; and --A request that Mexico consider requiring visas of Venezuelan travelers. »

DHS, et les mesures de contrôle contre l'immigration clandestine en transit vers les États-Unis ont été renforcées. L'idée était en fait que le gouvernement mexicain exécute les exigences de Washington et mette en place un système sécuritaire spécifique sur son territoire :

« La visite de l'assistant présidentiel à la sécurité Brennan a montré à quel point la relation entre les États-Unis et le Mexique a évolué sur les questions de sécurité. On a largement dépassé le stérile débat sur les risques posés à la souveraineté mexicaine par un renforcement de la coopération à travers un échange productif sur la manière de maximiser les fruits de notre effort conjoint sur les thèmes comme la lutte contre la drogue et contre le trafic d'armes. Le message que le Mexique doit adopter une architecture sécuritaire qui promeuve la coopération entre agences et l'efficacité opérationnelle a été adressé haut et fort. Notre défi présent est maintenant d'aider le Mexique à le réaliser. » (wk Cable Embassy Mexico, 2009/12/28). ²²⁹

Au début des années 2010, le gouvernement mexicain avait fini par s'aligner totalement sur Washington, ayant cédé sur des thèmes qui relevaient d'ordinaire de la souveraineté ou de l'historiographie nationale, comme le dirait en ses termes l'ambassadeur à Mexico :

« Ces questions sont extrêmement sensibles, car elles sont au cœur de la souveraineté du Mexique. [...] Notre relation bilatérale n'a jamais été aussi forte ou aussi mature. La majeure partie des vieilles rengaines anti-américaines sont mortes ou sont en train de mourir, et la véritable réforme politique que beaucoup prévoient dans un futur proche vont balayer les vestiges du sentiment "*Yankee go home*". Notre coopération en 2010 peut nous porter bien au-delà pour créer le type de partenariat qui nous aidera en des termes régionaux et même globaux. Nous aurons besoin des ressources et du continuel engagement d'expérience pour mettre en place notre stratégie intégrale et consolider les gains acquis jusqu'à maintenant. » (wk Cable Embassy Mexico, 2010/01/21). ²³⁰

²²⁹ « The visit by Presidential Security Assistant Brennan reinforced just how far the U.S.-Mexico relationship has evolved on security matters. We have moved well past a sterile debate over the risks to Mexico's sovereignty posed by greater cooperation towards a productive exchange about how to maximize the fruits of our combined efforts when it comes to matters such as money laundering and arms trafficking. The message that Mexico needs to adopt a security architecture that promotes interagency cooperation and operational efficiency was delivered loud and clear. Our present challenge lies now in helping Mexico make that happen. »

²³⁰ « These issues are hugely sensitive because they are at the heart of Mexico's sovereignty. We will have to be sensitive to the special historical significance of 2010, the two hundred year anniversary of Mexico's independence and the centennial of its revolution. The challenge will be to ensure that, at least as far as we are concerned, the commemoration draw from history but celebrate the future.

1.4.3. Accepter d'être le tampon des États-Unis contre l'immigration de transit

Dans l'ordre géostratégique hémisphérique que tentaient de mettre en place les États-Unis, la frontière sud du Mexique jouait un rôle de premier plan. Cette frontière représentait un enjeu majeur pour Washington car c'est par elle que circulaient deux flux à destination des États-Unis qu'ils jugeaient extrêmement néfastes : les immigrants centraméricains et le trafic de drogue. Un câble d'ambassade restitue par exemple une rencontre entre le secrétaire du DHS du gouvernement Bush et les responsables du ministère de l'Intérieur (*Secretaría de Gobernación*), de INM et ceux des services secrets (CISEN), à qui il a expliqué l'importance de la frontière sud du pays, avant de leur demander de lui rendre des comptes :

« En même temps, remarqua le secrétaire [Chertoff], nous sommes préoccupés par les migrants illégaux provenant des pays tiers qui transitent à travers le Mexique pour se rendre aux États-Unis, et par le fait que les éléments criminels provenant de ce trafic vulnérabilisent tant les États-Unis que le Mexique. Nous sommes intéressés pour travailler avec Mexico pour développer des stratégies qui nous permettraient d'attaquer les trafiquants, d'atteindre leurs organisations et de cibler leur argent. Les États-Unis, a-t-il dit, veulent aider le Mexique à sécuriser sa frontière sud, et voudraient savoir comment le gouvernement mexicain pense s'y prendre. » ^(wk Cable Embassy Mexico, 2007/02/26). ²³¹

Trois années plus tard, la secrétaire du DHS, cette fois-ci sous la présidence Obama, rencontrait le président mexicain Felipe Calderón pour faire le point sur l'évolution concrète de la stratégie mise en place par le Mexique à sa frontière sud.

Our bilateral relationship has never been stronger or more mature. Many of the old anti-American shibboleths are dead or dying, and the real political reform that many believe will happen in the near future will sweep away a number of the remaining vestiges of the "Yankee go home" sentiment. Our cooperation in 2010 can take us a long way to create the kind of partnership that will help us in regional and even global terms. We will need the resources and continued senior engagement in order to implement our comprehensive strategy and consolidate the gains we have achieved so far. »

²³¹ « At the same time, the Secretary noted, we are concerned by illegal migrants from third countries passing through Mexico to the United States and the vulnerabilities to criminal elements such traffic posed to both the U.S. and Mexico. We are interested in working with Mexico to develop strategies to attack smugglers, get at their organizations, and target their money. The U.S., he stressed, wants to help Mexico secure its own southern border and is eager to hear how the GOM plans to do so. »

Le président mexicain s'avouait impuissant à réaliser des contrôles effectifs et demandait l'aide des États-Unis :

« La discussion a alors traité de la frontière sud du Mexique. Le président Calderón a dit que le gouvernement des États-Unis pouvait aider le Mexique à intensifier sa stratégie à la frontière sud. La secrétaire Napolitano lui a expliqué que la dense végétation à la frontière avec le Guatemala et le terrain rendaient la surveillance difficile et lui a demandé s'il y avait des espaces plus au nord où le Mexique pourrait créer un goulot d'étranglement pour les inspections. Calderón a indiqué que c'est justement ainsi qu'ils travaillaient et le ministre de l'Intérieur Fernando Gomez Mont a expliqué que les checkpoints étaient placés sur la partie la plus étroite de l'isthme mexicain. » (wk Cable Embassy Mexico, 2010/02/18). ²³²

L'insistance sur le besoin du contrôle de la frontière sud du pays obéissait en fait à une vision géopolitique qui voulait que le nord et le centre du Mexique – les régions plus développées – soient pleinement intégrés à l'espace nord-américain, et l'espace en goulot situé formé par l'isthme de Tehuantepec devait être l'espace tampon ²³³ pour contenir les flux de migrants et de drogues provenant d'Amérique centrale, d'Amérique du sud, ou d'ailleurs (Casillas, 2006 ; Sandoval Palacios, 2006 ; Casillas, 2008 ; Anguiano Téllez, 2010 ; Castillo, 2011). La frontière sud du Mexique était devenue « d'importance vitale » pour les États-Unis, comme le dirait à sa hiérarchie l'ambassadeur en poste à Mexico :

« La frontière sud du Mexique demeure extrêmement vulnérable à l'immigration illégale, au trafic de personnes et aux trafics de contrebande en tout genre, dont les drogues et leurs précurseurs. C'est un enjeu de la plus haute importance pour le gouvernement mexicain qui attribue son manque de succès à affronter le problème aux difficultés locales du terrain; au manque d'infrastructure de contrôle; à l'historique informalité de la frontière, en particulier pour les résidents locaux; ainsi qu'aux efforts inadéquats du Guatemala et du Belize. [...] Cependant, le progrès de la

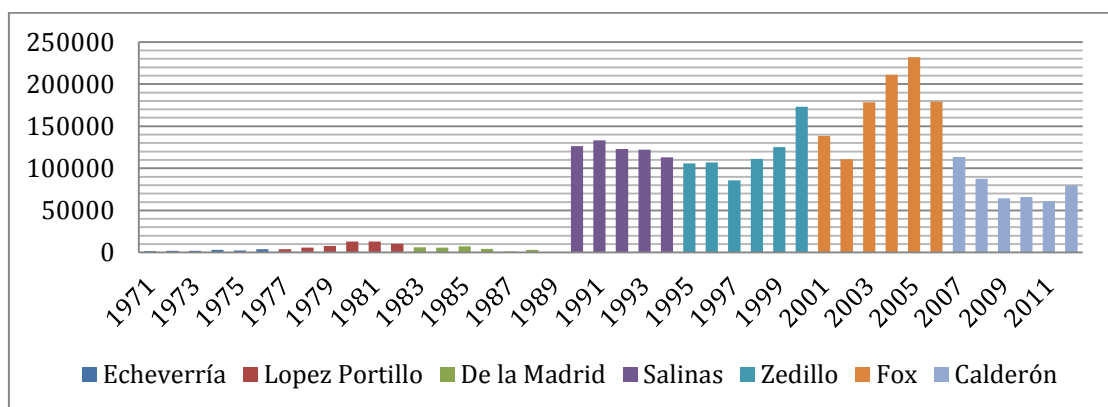
²³² « The discussion then focused on Mexico's southern border. President Calderon said the USG can help as Mexico intensifies its Southern Border Strategy. Secretary Napolitano noted that the Guatemalan border's dense vegetation and terrain make patrolling difficult and asked whether there are areas to the north in which Mexico can create a choke point for inspections. Calderon indicated that this, indeed, is how they are working, and Secretary of Government Fernando Gomez Mont said that checkpoints are being used at Mexico's more narrow isthmus. »

²³³ Tampon : n. m. 1856 : plateau métallique vertical destiné à recevoir et à amortir les chocs, fig. ce qui amortit les chocs, empêche les heurts. État tampon, dont la situation intermédiaire entre deux autres États empêche les conflits directs

sécurisation de la frontière sud du Mexique est d'une importance vitale pour accomplir nos propres objectifs de sécurité ». (wk Cable Embassy Mexico, 2010/02/24) ²³⁴

En fait, pour les États-Unis, leur premier et leur deuxième périmètre de sécurité formaient un système frontalier intégré : le système frontalier mexicano-états-unien. L'interdépendance nouée par l'ALENA avait poussé les gouvernements mexicains à accepter et à assumer leur rôle d'État tampon contre les flux provenant du sud du continent. Mais ce processus avait commencé bien avant, sous la présidence de Salinas de Gortari, lorsqu'en 1990 l'État mexicain a réalisé soudainement plus de 126 000 reconduites à la frontière alors qu'il en avait fait à peine plus de cinq-cents l'année d'avant [Figure 28]. Trois ans plus tard, en 1993, l'année précédant l'entrée en vigueur de l'ALENA, le gouvernement Salinas allait former l'Institut national des migrations (INM) qui serait désormais l'agence chargée de la gestion des migrations, et de la rétention/expulsion des migrants clandestins dans le pays.

Figure 28. Expulsions du Mexique (événements) (1971-2011)



Élaboration de l'auteur. Source (divers). ²³⁵

²³⁴ « Mexico's southern border remains extremely vulnerable to illegal immigration, trafficking in persons, and the smuggling of all manner of contraband, including drugs/precursors. It is an issue of great concern to the Mexican government, which attributes its lack of success in dealing with the problem to the difficult local terrain; the lack of enforcement infrastructure; the historically informal nature of the border, particularly among local residents; and the inadequate border security efforts of its southern neighbors, Guatemala and Belize. Mexican law enforcement agencies have begun factoring southern border security considerations into ongoing programs and are seeking to expand/improve operations in southern Mexico. Nevertheless, progress in securing Mexico's southern border is of vital importance in achieving our own security objectives. »

²³⁵ 1970-1999: (Castillo, 2000); 2000-2011 : (Casillas, 2008); 2002-2011: (INM, 2013). Les termes administratifs du registre des expulsions ont changé au cours des décennies. Pour 1970-1999, on compte *les deportaciones, expulsiones, devoluciones y rechazos* de extranjeros no autorizados, pour 2000, *les devoluciones* et *rechazos*, et pour 2001-2011, *les devoluciones*.

Les expulsions des étrangers en situation irrégulière se voulaient être la preuve adressée aux États-Unis, que le gouvernement mexicain avait la volonté et les institutions pour lutter effectivement contre les flux migratoires clandestins centraméricains. Le gouvernement mexicain n'a jamais reconnu officiellement que l'effort déployé pour saisir les migrants en transit s'explique par les pressions exercées par Washington, et invoque uniquement la défense du règlement migratoire en vigueur, interdisant le séjour à tout ressortissant étranger ne pouvant accréditer sa présence légale sur le territoire.

Ce règlement migratoire général est la norme de toute législation construite sur la notion de nation ou de nationalité, mais la nouveauté des gouvernements mexicains qui se sont succédés à partir de 1990 n'a pas tant été de créer des lois restrictives en matière migratoire, que d'actualiser un règlement particulièrement restrictif hérite des années 1970, pour l'appliquer soudain avec les moyens de l'État. Une seule fois pourtant, dans un acte d'oubli ou un loupé de communication, la directrice de l'INM, Cecilia Romero (2006-2010) a invoqué dans un entretien d'autres arguments qui expliquaient la nécessité de la lutte contre l'immigration centraméricaine en transit :

« Moi, Cecilia Romero j'aimerais dire [aux Centraméricains] : "mais passez-donc!", mais le problème c'est qu'à la frontière nord est en train de se former une énorme crème, un bouchon toujours plus solide, et là-bas, ils ne passeront pas. [...] La raison légale c'est qu'ils ne peuvent pas passer sans papiers. La raison sociale ou politique n'est pas si les *gringos* me disent si je peux ou pas les laisser passer, oublions cela. Simplement le fait est que là-bas [à la frontière nord] ils ne vont pas pouvoir passer [...] et qu'ils vont finir par affecter le développement du Mexique, le tissu social des états frontaliers, ce qui devient pour nous un problème gravissime. » (La Jornada, [2007/11/20](#)). ²³⁶

La directrice de l'INM invoquait la loi mexicaine, les pressions des États-Unis, mais aussi une question de sécurité intérieure qui considérait que les Centraméricains

²³⁶ « A mí, Cecilia Romero Castillo, me encantaría decirles [a los migrantes indocumentados] pásenle [a México], pero el problema es que en la frontera norte se está formando una enorme nata, un tapón cada vez más fuerte, y allá no pasarán. [...] La razón legal es que no pueden pasar sin papeles. La razón social o política (de impedirles el paso en territorio mexicano) no es si los gringos me dicen si puedo o no puedo, olvidémonos de eso. Simplemente allá no los van a dejar pasar [...] y en cambio sí afectarán el desarrollo mismo de México, el tejido social en los estados fronterizos, lo cual se nos convierte en un gravísimo problema. »

clandestins allaient faire dégénérer les espaces du nord du Mexique – déjà pris pourtant dans de graves spirales de violence. Cependant, l'acceptation de faire le « sale boulot » des États-Unis en s'attaquant aux migrants centraméricains et au trafic de drogue est un risque électoral majeur que les gouvernements mexicains tentent d'écarter, car l'électorat mexicain désapprouve, en règle générale, les subordinations à l'ennemi historique états-unien (^{wk} Cable Embassy Mexico, [2007/11/14](#)). Cependant, depuis la dernière décennie, le gouvernement mexicain tire l'essentiel de sa légitimité en matière sécuritaire, d'abord de ses propres élites, ensuite des États-Unis, mais aussi d'une partie de la communauté internationale pour qui l'immigration clandestine est de plus en plus perçue comme une menace majeure à contenir, et qui se trouve également des modalités d'externalisation de leurs frontières. L'année d'entrée en vigueur de l'ALENA a aussi été celle de l'entrée du Mexique dans l'OCDE en marquant ainsi symboliquement son accession au rang restreint des pays développés de la planète. Aussi, c'est en tant que pays émergent et en tant qu'allié primordial des États-Unis, que le gouvernement mexicain a décidé de se montrer actif sur la scène frontalière.

L'externalisation de la frontière des États-Unis vers le Mexique est, en ce sens, une réelle réussite pour Washington, car les stratégies de contention des flux sont assumées principalement par l'État mexicain qui engage ses ressources humaines et financières, mais aussi parce que c'est sur son territoire que se manifesteront les effets des mesures de lutte contre ces flux clandestin. C'est au Mexique, en effet, que le cadre légal imposé et promu par Washington allait créer, dans le hors la loi, d'immenses espaces souterrains que finiraient par contrôler les cartels de la drogue et par lesquels devraient passer forcément les migrants désirant se rendre clandestinement d'Amérique centrale vers les États-Unis. Tout cela se déclencherait dans le côté mexicain de la frontière ; précisément, dans le second périmètre de sécurité.

2. La grande illusion du contrôle des flux migratoires

2.1. L'illusion de la prise directe sur le flux

L'objectif premier du système de frontières mexicano-états-unien est d'empêcher les flux de migrants, de drogues et de terroristes en les contenant aux frontières.

Les États engagés dans ce contrôle s'efforcent de donner l'image d'une frontière hermétique, mais, comme nous l'avons vu aux chapitres précédents et toutes les études scientifiques sur la migration le démontrent, les hommes en société tentent systématiquement de mettre en place les dispositifs sociaux, économiques et matériels pour contourner tout obstacle à leur mobilité spatiale.²³⁷ En fait, si les acteurs migrants ne peuvent traverser par les espaces légaux de la frontière, ils tenteront de traverser par les espaces illégaux. Toute muraille finit par créer le passage « à un certain moment et à un certain endroit ». C'est en quelque sorte une règle propre au vivant. Aucune étude n'a encore pu démontrer que le contrôle draconien des frontières empêche réellement l'entrée des flux migratoires dans un espace. Le renforcement des contrôles frontaliers au Mexique et aux États-Unis résulte de mesures étatiques investissant des moyens technologiques et humains dans des tronçons spécifiques du système frontalier.

Certaines mesures étaient des phases pilote aux noms évocateurs tels que *Hold the line* (Respectez la ligne) à El Paso en 1993, ou *Gatekeeper* (Gardien du portail) en 1994 à San Diego, et depuis, c'est une multitude d'opérations qui ont été menées au niveau local pour élaborer des stratégies de grande envergure comme le *Secure Fence Act* (L'acte de sécurisation de la clôture) de 2006, ou encore la *Secure Border Initiative* (Initiative de la frontière sûre) à partir de 2007. Au Mexique, le *Plan Sur*, mis en place en 2001 dans l'isthme de Tehuantepec, s'est peu à peu transformé en des projets de « renforcement des délégations régionales » en 2003 (INM, 2005), qui seront incorporés en 2008 au Plan Mérida (^{wk} Cable Embassy Mexico, [2008/01/28](#)). Il existe cependant, dans cet espace migratoire, un grand nombre de mesures non médiatisées disposant de budgets importants qui sont en fait le laboratoire continu pour l'élaboration des stratégies de contention des flux migratoires.²³⁸

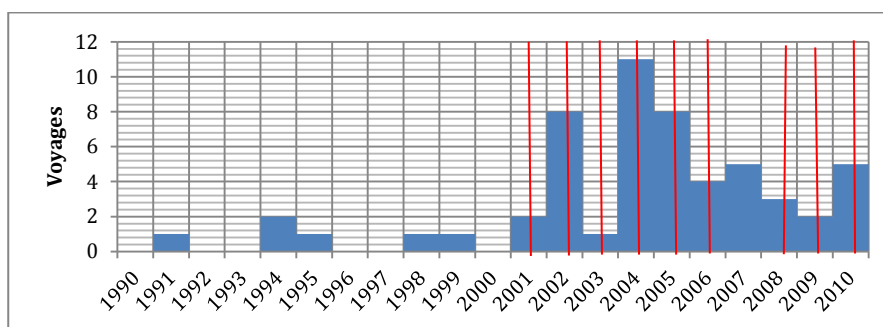
Mais la petite localité de Peña Roja, avec ses 748 habitants et son système migratoire récent, est un exemple, à l'échelle locale, de la manière dont se comporte le flux migratoire face aux mesures de renforcement du système

²³⁷ Sur cette persistance des flux migratoires à travers les frontières cf. parmi de nombreux travaux (Calavita, 1994 ; Wihtol de Wenden, 1999 ; Castles, 2004b ; Cornelius & Lewis, 2007 ; Aragón, 2008 ; Bennafla & Perraldi, 2008 ; Bigo, 2009 ; Massey, et al., 2009 ; Tarrus, 2010).

²³⁸ Pour un résumé de l'évolution des différents programmes et phases pilote de contrôle de la frontière sud des États-Unis, cf. (Immigration Forum, 2010).

frontalier mexicano-états-unien. Sur la Figure 29, les barres en bleu indiquent les voyages clandestins par voie terrestre réussis par les habitants du village, et les lignes en rouge signalent de manière purement indicative le début des principaux programmes de lutte contre la migration de transit au Mexique (2001/2005/2008/2010) et ceux du renforcement de segments de la frontière états-unienne dans l'Arizona (2003/2004/2008/2010), lieu privilégié d'entrée pour les migrants de Peña Roja.

Figure 29. Voyages clandestins réussis à Peña Roja et durcissement des frontières (1990-2010)



Élaboration de l'auteur. Source (CPR, 2011).²³⁹

On peut voir sur cette figure que le flux migratoire s'est maintenu malgré la frontière. Cela s'explique par ce que les migrants ont développé des stratégies en réseau permettant de payer les passeurs qui leur facilitaient la traversée de la frontière [cf. Chapitre 3]. La tendance à la baisse des migrations dans les années 2005-2010 peut s'expliquer par les caractéristiques démographiques de la population du village [cf. Figure 3] couplée à la célérité de la dynamique migratoire locale qui ont, ensemble, rendu accessibles d'un coup les États-Unis à la majorité de la population masculine. Ce processus a fait que tous les hommes pouvant et voulant partir, l'ont fait entre 2000 et 2005. Il a fallu attendre 2010 pour que les départs reprennent avec les nouveaux voyages des migrants revenus et avec ceux des jeunes hommes entrant en âge de partir. Le recensement du village de 2011 a révélé, qu'entre 2005 et 2010, 26 migrants ont réussi à traverser le système frontalier mexicano-états-unien au moment d'un intense renforcement des contrôles. D'après les deux recensements de Peña Roja, aucun migrant n'a encore été stoppé de manière définitive à la frontière sud des États-Unis – ceux qui l'ont

²³⁹ Les lignes rouges signalent de manière indicative les années des principaux programmes et opérations de sécurisation de la frontière dans l'Arizona d'après (Immigration Forum, 2010). L'Arizona est la zone d'entrée privilégiée des migrants de Peña Roja.

été une fois, sont parvenus à passer lors de la deuxième ou de la troisième tentative garantie par les passeurs –, et seulement huit migrants ont été indiqués par les ménages comme ayant été interceptés de manière définitive au Mexique – c'est-à-dire après trois tentatives échouées avec passeur. L'exemple de Peña Roja montre que le flux se maintient toujours à l'échelle locale, qu'il fluctue certes, mais que ces variations, comme on y reviendra plus bas, ne sont pas directement imputables au renforcement des frontières.

2.2. L'illusion de la dissuasion ou de la prise indirecte sur le flux

L'objectif de ce système frontalier n'est pas uniquement de saisir les migrants clandestins, son objectif est aussi de les dissuader d'arriver jusqu'à la frontière sud des États-Unis. Une dimension majeure de cette frontière se trouve donc dans la volonté des gouvernements de présenter la traversée comme impossible ou extrêmement difficile, afin que les migrants renoncent d'eux-mêmes à leur projet migratoire, avant ou pendant le voyage, et réduire ainsi la pression aux frontières. À la frontière sud des États-Unis, les autorités ont concentré des agents et de la technologie dans des endroits spécifiques du passage pour créer une « démonstration de force destinée à dissuader les passages clandestins » pour leur faire croire que toute tentative serait « futile » (INS, 2000 ; BP, 2012a). Une partie de l'objectif avoué des contrôles frontaliers est de construire l'image d'une muraille infranchissable ou périlleuse, en partant du principe que tout acteur rationnel aura tendance à abandonner son projet de migration s'ils estiment que les risques liés au voyage sont grands et les possibilités de le réussir sont moindres.

La frontière posée comme espace de contention des flux redirige en fait les migrants vers les espaces hors la loi où ont dégénéré des dynamiques de violence qui ciblent spécifiquement les migrants clandestins. La frontière légale a créé les espaces du passage illégal dans des milieux à risque où ont afflué délinquants ordinaires, autorités corrompues et crime organisé pour s'attaquer aux migrants en transit. Les candidats à la migration ont alors devant eux l'image d'une frontière hermétique gardée par des agents de la loi, et d'une frontière perméable mais truffée de dangers mortels. Telle est la double réalité de la frontière : une frontière positive ou légale et une frontière négative ou illégale. Mais pour les migrants, ces deux modalités de la frontière sont ses deux visages indissociables. La

connaissance des faits et des dangers extrêmes que vivent les clandestins inquiètent également les gouvernements mexicains et états-uniens, comme le révèlent quelques câbles d’ambassade :

« Calderón a manifesté sa préoccupation concernant les criminels qui emmènent les guatémaltèques jusqu’à la frontière nord [du Mexique]. Ces trafiquants extorquent les migrants ayant des proches aux États-Unis, et tuent ceux qui n’en ont pas. » (wk Cable Embassy Mexico, 2010/02/18). ²⁴⁰

« Une autre raison expliquant la hausse de la violence dans les corridors de trafic s’explique par la rupture de l’alliance entre les passeurs et les bandits qui rôdent à la frontière depuis des années pour s’attaquer aux migrants. » (wk Cable Consulate Tijuana, 2009/08/22). ²⁴¹

Les migrants clandestins savent aussi que la traversée est devenue périlleuse en extrême, et pour le père Pellizari, directeur du refuge pour migrants de Ciudad Guatemala et ancien responsable de celui de Nuevo Laredo, Tamaulipas, le flux migratoire est aujourd’hui pleinement conscient de la situation de danger qui régit la route migratoire.

« Au point où nous en sommes, je crois que [tous les migrants sont conscients des risques de la traversée]. Il se peut que l’un ou l’autre ne sache pas, mais la grande majorité connaît les risques et les dangers. Il se peut qu’ils se trompent quant aux distances ou à la faisabilité, mais il est indéniable qu’il y a dix ans le flux migratoire était beaucoup plus ignorant qu’il ne l’est aujourd’hui quant aux dangers. Maintenant chaque migrant sait par où il passe. Parce qu’il y en a beaucoup qui sont expulsés et cela a servi considérablement [pour que les migrants partagent leurs informations]. Le réseau d’information pour les migrants est devenu très efficace ». (Père Francis Pellizari. Ciudad Guatemala. Entretien, 2010). ²⁴²

Les migrants savent qu’en devenant clandestins au Mexique, ils s’exposent à la souffrance et à la mort, mais cela ne les fait pas renoncer à tenter leur traversée.

²⁴⁰ « [Calderon] indicated his concern about criminals smuggling people from Guatemala to the northern border. These smugglers extort migrants with relatives in the United States, and kill those who do not. »

²⁴¹ « Another reason violence is up in the trafficking corridors is a breakdown in the alliance between “polleros” and bandits, who have for years roamed the border preying on migrants. »

²⁴² L’entretien intégral avec le père Pellizari est restitué en Annexe 5. Cet entretien est particulièrement intéressant pour comprendre la logique d’action subjective des migrants dans la frontière et pour mesurer l’évolution récente des espaces de passage clandestins.

Même ceux qui abandonnent en cours de route ne sont que rarement dissuadés « pour toujours ». Nous avons vu au chapitre précédent le cas de Rosa ayant décidé d'abandonner le voyage par peur des délinquants, celui d'Enrique renonçant par peur et par la présence des agents de la loi, ou celui d'Abelardo renonçant à cause de l'horreur subie face aux Zetas. Ces trois histoires sont certes des preuves de la portée dissuasive de la frontière dans son visage hors la loi, mais comme nous l'avons vu au chapitre précédent, cette dissuasion est toujours temporaire et localisée, car, pour la plupart des migrants, elle ne produit finalement qu'un décalage avant un nouveau départ projeté, lorsque la route sera considérée plus calme ou plus facile.

Entre 2007 et 2011, le Mexique a vu s'effondrer le volume du flux migratoire de Centraméricains de près de 70 %. Les autorités mexicaines ont attribué cette baisse à la situation de violence dont étaient victimes les migrants en territoire mexicain, à la crise économique aux États-Unis, ainsi qu'à une meilleure efficacité des contrôles migratoires (Excelsior, [2011/07/27](#)). Mais en mai 2012, soit moins de deux ans après le massacre de 72 migrants par les Zetas à San Fernando, Tamaulipas (El Universal, [2010/08/25](#)), l'année même où le Mexique avait commencé à disposer des outils biométriques et des scanners pour véhicules à sa frontière sud (INM, [2011](#)), et quelques mois après la découverte d'un nouveau charnier de 193 corps anonymes dans le Tamaulipas (Milenio, [2011/12/22](#)), le journal *La Jornada* décrivait dans un long reportage, un train de marchandises portant plus de mille centraméricains qui partaient vers les États-Unis et qui traverseraient nécessairement les espaces que tous savaient – ou sauraient très vite – être contrôlés par les Zetas (La Jornada, [2012/05/12](#)). Cet exemple parmi des centaines d'autres prouve à quel point la migration est un flux variable soumis à sa propre temporalité. C'est un flux qui intègre effectivement la variable de la situation à la frontière en tant que risque, mais en aucune manière de façon mécanique ou rationnelle. La frontière, en fait, a prise sur l'espace, pas sur le temps, et c'est pour cela que les migrants dissuadés à un moment intègrent leur expérience dans une temporalité à venir : à l'impossibilité du passage au présent, ils répondront par une possibilité de passage au futur.

2.3. L'enrayage de la circularité du flux

Le système de frontières ne stoppe pas le flux migratoire, il l'enraye. De nombreux travaux montrent de manière régulière que l'effet immédiat de la frontière n'est pas d'empêcher les migrants d'arriver sur le lieu de destination, mais bien de revenir dans leur pays d'origine.²⁴³ La frontière crée des contingents massifs de migrants clandestins qui remettent toujours à plus tard leur retour dans leur pays ou qui finissent par s'y établir. Leur logique fait l'objet d'un calcul simple : les coûts et les risques de la traversée des frontières sont tellement élevés que toute migration pendulaire devient impensable, et le projet migratoire se réduit alors à l'idée de tenter de tirer le profit maximal du séjour en cours, quitte à décaler sans cesse la date d'un retour. De même les migrants ont tendance à ajourner celui-ci car ils redoutent que la frontière ne se ferme « derrière eux », et que leur séjour actuel soit le dernier. Comme on l'a vu au troisième chapitre, à partir du cas de Peña Roja, pour les migrants, plus les coûts de la mobilité sont élevés, plus longues seront les durées des séjours dans le lieu d'immigration. Toute migration est pendulaire par nature et l'aller et le retour sont les deux « forces de gravité » de la migration comme l'écrivait Jorge Bustamante.

Dans les années 1970, les projets migratoires des migrants mexicains du nord-ouest du pays étaient généralement de six mois et c'était encore la durée moyenne des séjours dans les régions migratoires les plus anciennes (Bustamante, 1997). Dans des régions plus au sud du pays où la pratique migratoire vers les États-Unis est plus récente, les migrants pensent partir initialement pour deux ans (Del Rey & Quesnel, 2004). Pour les migrants d'Amérique centrale, la durée prévue de migration, au moment du départ, est généralement de trois à cinq années et cela s'explique par le coût du voyage clandestin. Il existe une corrélation immédiate entre les coûts de l'immigration, la durée prévue du séjour et la prédisposition à leur allongement. Nous avons vu au troisième chapitre qu'à Peña Roja les migrants partent pour deux ou trois ans, mais décalent systématiquement leur retour d'une année sur l'autre, et si certains reviennent effectivement au bout de quatre ou cinq ans, c'est le plus souvent pour repartir. Quelques ménages continuent parfois à inclure, dans les recensements, un proche parti aux États-Unis douze ans plus tôt,

²⁴³ Cf. en particulier la démonstration de (Massey, et al., 2009) pour le cas mexicain.

bien que lui, ait déjà dans certains cas, décidé de ne plus revenir au village. En fait, la frontière a pour effet d'accélérer le processus migratoire en faisant s'établir beaucoup plus rapidement les migrants dans le lieu de destination : la frontière provoque l'installation durable des migrants qui étaient mobiles (Wihtol de Wenden 1999), la frontière ne dissuade pas d'aller ni d'entrer aux États-Unis, elle dissuade d'en sortir.

2.4. L'économie et la démographie, « origine et fin » de la migration de travail.

La frontière n'a pas une prise absolue sur les flux migratoires pour la simple raison que ceux-ci résultent de la conjonction des deux variables fondamentales qui régissent l'évolution de tout groupe humain : l'économie et la démographie. Ces deux éléments sont le véritable facteur qui explique les variations des flux migratoires. Pour prolonger un éditorial de Jorge Durand dans le journal *La Jornada* dans lequel il disait que « la crise » est l'origine et la fin de la migration (*La Jornada*, [2012/09/23](#)), on peut dire que l'économie et la démographie le sont tout autant. Toute crise a prise sur une population donnée aux caractéristiques démographiques particulières (proportion de la population active, proportions des tranches d'âge, etc.), et s'abat de différentes manières selon les classes sociales, les classes d'âge et les secteurs d'activité. Toute crise, qu'elle soit environnementale, religieuse, politique ou financière, a une dimension économique où se joue la survie et la reproduction de la population. Et lorsqu'une crise grave touche une population, la migration est d'ordinaire le premier réflexe : si les populations n'ont plus de ressources pour vivre dans le lieu où elles se trouvent, elles partent en chercher ailleurs. Quand on demande aux migrants centraméricains pourquoi ils vont aux États-Unis, tous répondent à un moment donné : « parce que là-bas il y a du travail ». Cette assertion suppose qu'il existe une population active volatile non intégrée – ou pas suffisamment – dans une économie locale et qui est disposée à partir travailler dans un ailleurs jugé prometteur. Ce facteur d'expulsion a aussi sa réciproque : lorsque le lieu de promesses a cessé d'en offrir, les migrants repartent ailleurs ou retournent d'où ils sont partis.

Si, entre 2007 et 2010, les trains de marchandises du Tabasco ont cessé d'avoir des centaines de migrants agrippés à leurs crêtes, si les auberges d'Altar sont devenues désertes et si les saisies par la BP ou l'INM ont fortement chuté, c'est surtout parce

que des files impressionnantes de clandestins journaliers mexicains et centraméricains désœuvrés avaient commencé à se former dans les *corners* des États-Unis : le flux migratoire avait baissé parce qu'il n'y avait plus de travail pour les migrants aux États-Unis. L'économie s'était effondrée, les effets de la crise de la bulle immobilière avaient ravagé le pays et l'avaient plongé dans un cercle vicieux de crise de la consommation et de crise de la production, qui avait raréfié le travail dans le secteur privé et chez les particuliers, et en accord avec la logique même de l'institution du travailleur clandestin, les migrants ont été les premiers à être mis au chômage. À La Nouvelle-Orléans, une des villes ayant attiré le plus de clandestins centraméricains dans l'histoire des États-Unis, les migrants ont commencé à former de vastes groupements à l'extérieur des *Home Depot*, en attente d'un emploi, la plupart n'avait pas travaillé un seul jour depuis parfois trois voire six mois, et pour eux, vivre sans travail signifiait des dépenses pour l'entretien et la subsistance alimentaire sans la moindre rentrée d'argent.

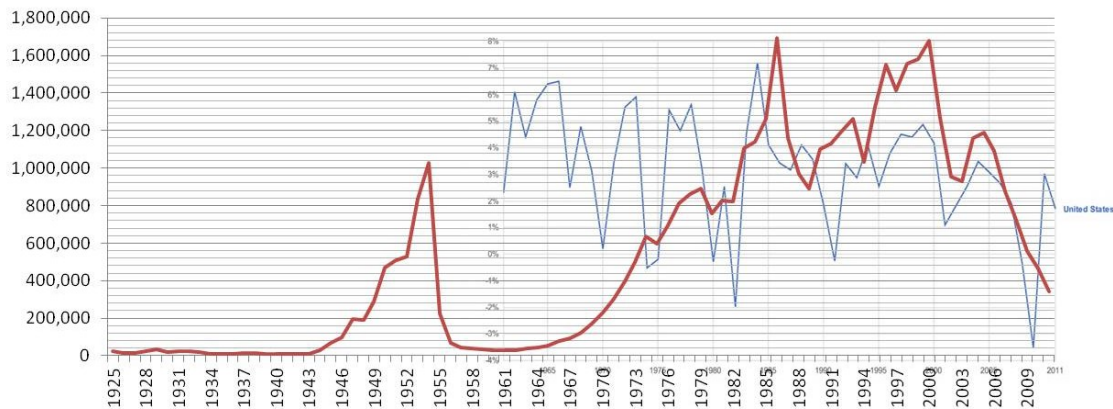
Beaucoup de migrants ont commencé à puiser dans les économies qu'ils avaient envoyées dans leur pays d'origine pendant les années travaillées, à tel point qu'en juin 2008, le propriétaire de la principale agence de Western Union dans la ville frontalière de Camojá au Guatemala, expliquait que sa boutique renvoyait désormais plus d'argent aux États-Unis qu'il n'en recevait. Et à chaque fois qu'un migrant considérait que la situation était devenue invivable pour lui, il repartait en Amérique centrale et il informait son réseau migratoire que les États-Unis étaient en crise, et son réseau cesserait de faire partir des migrants pendant ces années. Vivre aux États-Unis sans travail coûtait beaucoup plus cher et signifiait bien plus de difficultés que de vivre dans leur lieu d'origine, où ils avaient au moins maison et couvert assuré. Et à quoi bon se risquer dans une traversée à ce point périlleuse, coûteuse et difficile s'il n'y avait pas un travail de l'autre côté qui permettrait de rembourser les frais engagés ni gagner de l'argent. Sans travail, il n'y avait aucun sens à aller ni à rester aux États-Unis. C'est pour cela que beaucoup ont cessé de tenter la traversée pendant ces années- là.

Le flux migratoire s'aligne sur l'économie, non pas de manière immédiate, mais avec un laps d'adaptation de plusieurs mois ou de quelques années. Un exercice formel et sans prétention d'analyse économique peut consister à superposer la

courbe des appréhensions réalisée par la BP à leur frontière sud, avec le taux de croissance du PIB des États-Unis [Figure 30]. Cet exercice qui compare, deux éléments sans relation à priori, est présenté ici comme une simple curiosité destinée à montrer la sujétion du flux migratoire à l'économie, et non à la frontière. Si l'on place les deux courbes sur la même abscisse et les cale à la même échelle temporelle, on ne peut que remarquer la correspondance entre l'évolution des appréhensions à la frontière et l'évolution de la croissance du PIB états-unien à partir des années 1980. Quand l'économie est en croissance, les saisies à la frontière augmentent, quand l'économie est en décroissance, les saisies à la frontière diminuent. Les saisies à la frontière sont un témoin primordial pour mesurer les tendances d'évolution des flux migratoires à partir de la pression aux frontières. Cette correspondance entre les creux et les pics à partir des années 1980, et l'institutionnalisation des migrants clandestins dans les secteurs en demande de main-d'œuvre peu qualifiée aux États-Unis, montre que la croissance engendre une hausse de l'immigration. Quand la croissance s'effondre, le besoin en main-d'œuvre diminue, faisant alors diminuer le volume du flux migratoire.

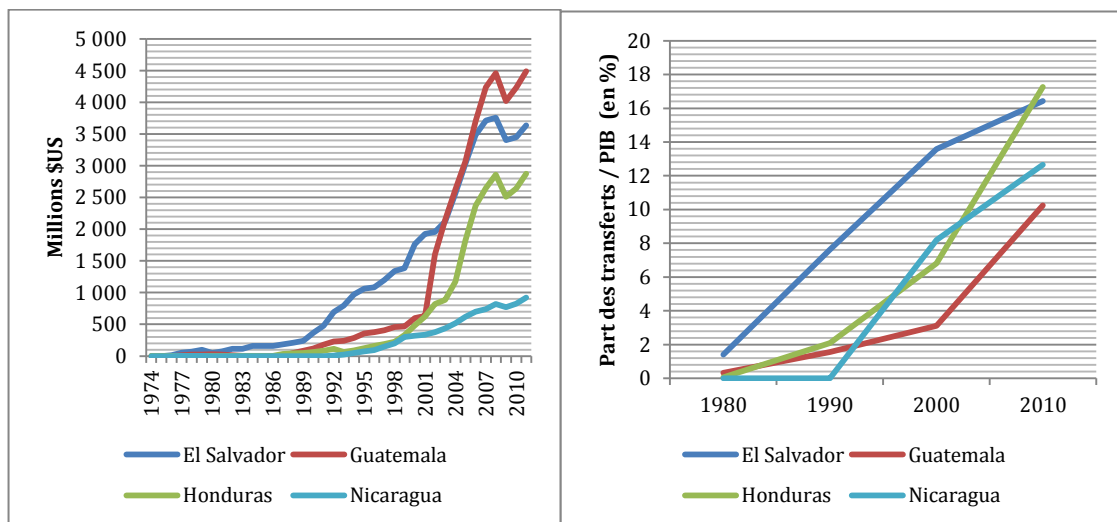
Mais toute crise est une perception relative aux acteurs sur lesquels elle s'abat. Quand la crise économique des États-Unis est apparue, elle a fait s'effondrer le flux migratoire, mais au fur et à mesure que les effets de la crise se sont résorbés et que la production et la consommation ont commencé à reprendre, le flux migratoire a repris également. En effet, dans les représentations des migrants, les États-Unis resteront encore et pour longtemps, un espace beaucoup plus stable, capable de leur donner un meilleur niveau de vie, que ceux auquel ils savent pouvoir prétendre en restant dans leurs économies centraméricaines. Avec le temps, les effets de toute crise se dissipent dans l'imaginaire des candidats à la migration et le flux commence alors à reprendre. De toutes les manières, les États-Unis ne cessent jamais d'attirer les migrants, et l'une des raisons majeures est la prégnance des réseaux sociaux dans l'espace transnational qui fait que chaque semaine – avec ou sans crise – ce sont des millions de dollars qui sont transférés par les clandestins vers leur ménage dans leur pays d'origine.

Figure 30. Saisies à la frontière et évolution du taux de croissance du PIB des États-Unis.



Élaboration de l'auteur. Source (BP, 2011 ; BM, 2012a).

Figure 31. Évolution des transferts monétaires de migrants en Amérique centrale



Élaboration de l'auteur. Source (BM, 2012c ; 2012b).

La Figure 31 montre l'augmentation constante et l'importance grandissante des transferts d'argent de migrants en Amérique centrale depuis les dernières décennies. En 1980, le montant total des transferts monétaires dans les quatre pays d'Amérique centrale a été de 77 millions de dollars, il atteignait 548 millions en 1990, 3 milliards en l'an 2000, et 11 milliards en 2010. En termes de pourcentage de ces transferts sur les PIB nationaux, ceux-ci représentaient en moyenne 0,4 % du PIB des quatre pays en 1980, 2,8 % en 1990, 7,9 % en l'an 2000 et 14,1 % en 2010. C'est cette manne économique injectée en continu, même en temps de crise, dans les régions appauvries d'Amérique centrale, qui explique et permet le maintien du flux migratoire. La crise qui s'est déclarée en 2007 a certes infléchi une réduction dans la croissance constante des transferts d'argent des migrants depuis les années 2000, mais n'a en aucune manière tari les transferts

réalisés par les millions de migrants travaillant dans des secteurs ayant été touchés de manière moins brutale par la crise. En fait, avec ou sans crise, l'économie états-unienne continue à compter sur la main-d'œuvre clandestine pour travailler dans les abattoirs, dans les usines ou dans les champs, et ce sont ces travailleurs qui n'ont pas cessé d'envoyer une partie de leur salaire en Amérique centrale.

Quand cessera la migration clandestine d'Amérique centrale vers les États-Unis? Les réseaux migratoires cesseront de drainer vers les États-Unis la jeune population active centraméricaine dès que l'économie états-unienne sera en mesure de combler sa demande en main-d'œuvre peu qualifiée avec sa population nationale. À moyen terme, le flux migratoire diminuera fortement lorsque l'Amérique centrale aura achevé sa transition démographique aux alentours de 2050, que ses taux de natalité auront fortement diminué et que les jeunes actifs seront intégrés dans les économies nationales. En somme, dès que l'économie et la démographie ne feront plus partir la population. Mais à court terme, rien ne permet d'annoncer une diminution du flux migratoire centraméricain, au contraire, tout indique qu'il augmentera. L'Amérique centrale présente en moyenne un taux de croissance du PIB de 3,5 %, mais qui ne bénéficie surtout aux populations les plus aisées, contribue à aggraver les inégalités et à laisser dans une grande pauvreté l'immense majorité de la population, qui a pourtant – pour la plupart – plusieurs proches déjà partis aux États-Unis.

Plus encore, en 2012, est apparue une maladie agricole en Amérique centrale qui a attaqué et détruit près de 20 % des caféiers du Guatemala et du Honduras, et qui a plongé dans une grave crise de production le secteur caféicole, le premier employeur du pays. D'après Gerardo de León, gérant de la Fédération des coopératives de café du Guatemala (Fedecocagua), cette crise risque d'avoir des effets bien plus importants que ceux de l'effondrement du cours du café dans les années 2000, et poussera des centaines de milliers de ménages à faire partir certains des leurs vers les États-Unis (Carnet de terrain, 2013). Cette crise s'abat sur les deux pays qui ont le taux de natalité le plus élevé du sous-continent et l'entrée en nuptialité la plus précoce, et où les comportements reproductifs s'inscrivent dans un « malthusianisme de la pauvreté » qui engendrera cependant

une forte croissance de la population aux cours des deux décennies à venir (Zavala-Cosío, 1999 ; 2010) Pour toutes ces raisons, on peut prévoir que les flux migratoires provenant d'Amérique centrale continueront à augmenter, parce que la conjonction entre l'économie et la démographie fera de la migration vers les États-Unis l'unique alternative de vie pour les populations nationales.

3. Canalisation du flux dans les espaces hors la loi

3.1. Pousser dans le péril des espaces : du risque naturel au risque social

La frontière du 21^e siècle n'atteint pas le flux migratoire, elle atteint les hommes. Le premier effet du système de contrôle des flux migratoires est de rediriger les routes migratoires vers les espaces à l'écart des axes et des temporalités des circulations quotidiennes des populations légales. Les mesures de lutte contre la migration consistent en des systèmes d'identification et de rétention des migrants dans les espaces de circulation régulière (routes, postes-frontière) ainsi que dans les espaces de circulation irrégulière (déserts, voie de chemin de fer, etc.). La stratégie adoptée par les gouvernements mexicains successifs est de disposer massivement les contrôles dans les espaces de passage réguliers dans la région de l'isthme de Tehuantepec ainsi que dans certains lieux stratégiques de convergence des routes dans le centre et le nord du pays (^{wk} Cable Embassy Mexico, [2010/02/18](#) ; Casillas, 2006 ; Sandoval Palacios, 2006 ; Casillas, 2008 ; Anguiano Téllez, 2010 ; Castillo, 2011).

En dehors de ces espaces, les contrôles dans les espaces reculés sont relativement moindres (montagnes, voies de chemin de fer, déserts, pistes en terre battue, etc.). À la frontière sud des États-Unis, les contrôles se trouvent dans les espaces d'entrée légale (*Port of entry*), sur les routes régulières de la zone frontière, ainsi que dans les espaces reculés peu accessibles (déserts, montagnes) (BP, 2012a). Pour tous les migrants, les barrages fixes les plus difficiles à traverser se trouvent de manière générale dans les espaces où la circulation est la plus aisée, la plus rapide et la plus sûre pour des raisons géographiques et historiques. La stratégie que développeront les migrants sera alors de tenter de contourner ces espaces de

contention légale, par les lieux et les horaires les moins contrôlés.²⁴⁴ La disposition des contrôles en un point de la frontière agit à la manière d'un barrage sur un cours d'eau qui pousse le fleuve à se frayer un passage par d'autres endroits. L'objectif des migrants est alors de passer par des espaces dans lesquels la loi n'a pas de prise immédiate, où les patrouilles ne circulent pas, où les voitures n'arrivent pas : tenter de passer par les espaces et les temporalités qu'ils pensent hors de la portée de la loi.

De manière générale, la redirection des flux se fait vers des espaces ou vers des situations à risque, comme par exemple, celui du mode de mobilité ou de transport clandestin. Pour les migrants grimant sur les trains de marchandises au Mexique, les risques proviennent surtout de la chute ou de l'électrocution et sont bien souvent fatals (Palencia & Kobrak, 2000 ; Ruiz, 2001a ; Martínez, 2010) ; ceux qui voyagent entassés ou enfermés dans des véhicules s'exposent aux risques d'étouffement ou bien augmentent leurs chances de périr en cas de collision ; le fait de voyager clandestinement dans des véhicules particuliers rend aussi plus probable les courses-poursuites avec les autorités, et donc les possibilités d'accident de voiture.²⁴⁵ Pour ceux qui tentent la traversée à l'ouest d'El Paso, le risque principal est celui de la mobilité dans des immenses déserts, sans préparation, sans matériel et sans connaissance du milieu, où les clandestins s'exposent au risque de s'égarer et à celui de succomber face aux chaleurs ou aux froids extrêmes (déshydratation, hypothermie), ou à différents types de blessures liées à la manière de se mouvoir dans ces espaces (foules, chutes, piqûres de serpents, etc.). Dans bien des cas, se perdre dans ces espaces, pour des populations non habituées à ces milieux peut signifier la mort (Alonso, 2006b). Parfois, les migrants centraméricains se perdent aussi dans les déserts mexicains des états du Chihuahua ou du Sonora, loin de la frontière, et l'issue peut-être aussi la mort par déshydratation.²⁴⁶ Pour ceux qui traversent à l'est d'El Paso, le premier risque

²⁴⁴ Les autorités états-uniennes sont conscientes de ce processus sur leur frontière : "L'extension et la fortification de la barrière frontalière urbaine à Nogales, Arizona, a poussé le trafic vers la région montagneuse juste à l'est et à l'ouest de la ville. Dans le secteur de San Diego, le trafic s'est déplacé vers l'Est vers le désert près de Tecate, Californie, alors que la barrière a été construite vers l'intérieur depuis l'Océan Pacifique." (wk Cable Consulate Tijuana, 2009/08/22).

²⁴⁵ Cf. par exemple (Fox News Latino, 2012/04/11).

²⁴⁶ Cf. par exemple (La Jornada, 2012/10/08).

provient de la traversée du Río Bravo, large d'une vingtaine de mètres à certains endroits. Cette traversée du fleuve par des populations parfois ne sachant pas nager ou cédant à la puissance du courant, conduit régulièrement à des noyades. Ceux qui parviennent à traverser le fleuve continueront à affronter des risques mortels dans les milieux arides du Texas soumis aussi à des étés brûlants et des hivers gelés (Eschbach Karl, et al., 1999 ; Cornelius, 2001 ; Alonso, 2006b:).

La déviation du flux dans ces milieux et ces conditions de mobilité extrêmes est aussi une déviation vers des espaces contrôlés par des populations locales, qui profitent de l'éloignement de la loi pour s'ériger en maîtres autoproclamés du hors la loi. Au risque d'ordre naturel lié au milieu ou au mode de mobilité clandestin, s'ajoute le risque d'ordre social lié à la relation de domination entre des populations maîtrisant l'espace et des populations clandestines en transit ne le maîtrisant pas. Ce décalage entre les positions de force et de faiblesse pousse les dominants à s'attaquer aux dominés pour en tirer un bénéfice. Ces populations assaillantes peuvent être aussi bien des habitants du lieu, des populations migrantes, que des cliques du crime organisé. Ce risque lié à l'interaction avec ces acteurs malveillants peut survenir en chaque point de l'espace migratoire, et se manifestera en se surajoutant aux risques liés au milieu ou au mode de mobilité. Certains lieux de passage obligé des migrants dans lesquels les abus sont ainsi devenus tristement célèbres : La Arrocera dans le Chiapas, par exemple, est un lieu où les populations locales ont trouvé un « *modus vivendi* » dans les assauts, les viols, les vols et les assassinats de Centraméricains clandestins ²⁴⁷ ; la région d'Ixtepec (Oaxaca) jusqu'à Orizaba (Veracruz) a quant à elle fini par être sous contrôle total des Zetas qui ont fait des clandestins une cible privilégiée dans ces espaces ; l'ensemble de la zone frontière avec les États-Unis est aussi un espace où crime organisé et délinquance voient dans les clandestins des proies faciles tant du côté mexicain que du côté états-unien. ²⁴⁸ À ces acteurs, il faut ajouter les milices civiles xénophobes qui patrouillent, parfois illégalement, la zone frontière des

²⁴⁷ Cf. par exemple le reportage (El Universal, [2009/03/21](#)).

²⁴⁸ Sur ce point cf. (The New York Times, [2012/06/21](#)).

États-Unis, à la traque de migrants clandestins, sur qui elles ont parfois déjà tiré à balles réelles, commettant plusieurs meurtres.²⁴⁹

Les migrants clandestins centraméricains traversent *de facto* dans des espaces parallèles, dans des conditions « autres » et dans des modes de mobilité distincts de ceux qui régissent les circulations dans la légalité. Alain Tarrius appelle ces espaces « des territoires circulatoires », des espaces autonomes affranchis des normes sociales usuelles et régis par leurs propres règles :

« La notion de territoire circulatoire habilite une démarche anthropologique étendue à la définition d'espaces relativement autonomes supportant des segmentations sociales et économiques originales. La mobilité spatiale exprime donc plus qu'un mode commun d'usage des espaces, mais aussi des hiérarchies sociales, des reconnaissances qui donnent force et pouvoir, qui dissimulent aux yeux des sociétés de sédentaires des violences et des exploitations non moins radicales, mais autres, obscures, peu visibles, parce que l'ailleurs de l'étrange ne se confond pas avec l'ailleurs du lieu pour celui demeuré dans l'immobilité de ses certitudes indigènes. »
(Tarrius, 2001a: 10).

C'est cet espace « à part » que doivent traverser les migrants, et c'est cet espace qui est régi par des relations sociales spécifiques inhérentes à la clandestinité qui représentent un risque pour les migrants et qui compromettent souvent les possibilités de passage. C'est pour éviter cela que sont apparus, dans ces zones, des intermédiaires qui vendent leurs services aux migrants pour faciliter la traversée. Très vite, ces territoires circulatoires ont vu se former une économie informelle qui a fixé un prix au passage clandestin. La frontière avait ainsi créé une immense économie souterraine pour laquelle le migrant a d'abord été un client, mais deviendrait aussi, assez rapidement, une ressource.

3.2. Formation de l'économie souterraine de la migration

Dans un documentaire sur la Prohibition des années 1920 aux États-Unis, le réalisateur Ken Burns rappelait une règle élémentaire de l'effet de l'interdit dans les sociétés humaines : « sitôt qu'un gouvernement commence à interdire quelque chose, quelqu'un se présentera à vous et vous dira : "Hey ! Je l'ai, attends-moi au

²⁴⁹ Sur ce point cf. (Los Angeles Times, [2012/04/12](#))

coin de la rue”. »²⁵⁰ (Burns & Novik, 2011). L’interdiction crée le marché où se négocie la transgression. À l’origine, le terme économie souterraine²⁵¹ désignait les mondes de la contrebande, du marché noir et de l’informalité, mais le renforcement des régulations par les États a eu pour effet de diversifier les activités dans ces marchés clandestins en favorisant l’élargissement du terme à l’ensemble des échanges de biens et de services se réalisant de manière occulte à la loi. L’économie souterraine désigne désormais les espaces sociaux et spatiaux dans lesquels un bien, un service ou une pratique devenus illégaux, sont convertis en une ressource au sein de réseaux clandestins (Tarrius, 2002 ; Missaoui & Alain, 2006 ; Tarrius, 2010).

L’actuelle économie souterraine du passage clandestin s’est construite en trois temps. D’abord avec l’apparition des intermédiaires proposant leurs services aux migrants clandestins pour traverser l’espace de la frontière. Ces services étaient demandés par des migrants estimant ne pas pouvoir traverser la frontière par eux-mêmes ou ne disposant pas d’un proche qui les aiderait à traverser. Les services du passeur étaient souscrits de manière volontaire par les migrants qui les sollicitaient et qui acceptaient de payer un tarif fixé par l’économie souterraine en fonction des risques de la route et de la logistique nécessaire. « Avec de l’argent, n’importe qui te fait traverser » disait déjà Moisés Cruz, un migrant mexicain dans les années 1970 (Besserer, 1999: 191), et c’est ce que disent encore les migrants aujourd’hui. Ceux qui ne peuvent assumer le tarif fixé par cette économie souterraine voyageront sans passeur mais avec les ressources fournies par leurs propres réseaux sociaux.

Une autre relation est venue complexifier l’économie souterraine du passage clandestin. Dès l’instant où le migrant est devenu illégal, il est devenu une ressource potentielle pour toute personne qui voudrait tirer profit de son illégalité et de sa volonté d’avancer dans l’espace. C’est ainsi que des délinquants sont venus

²⁵⁰ « Once governments begin forbidding things, then somebody would come along and say: “I got it, step around the corner.” ».

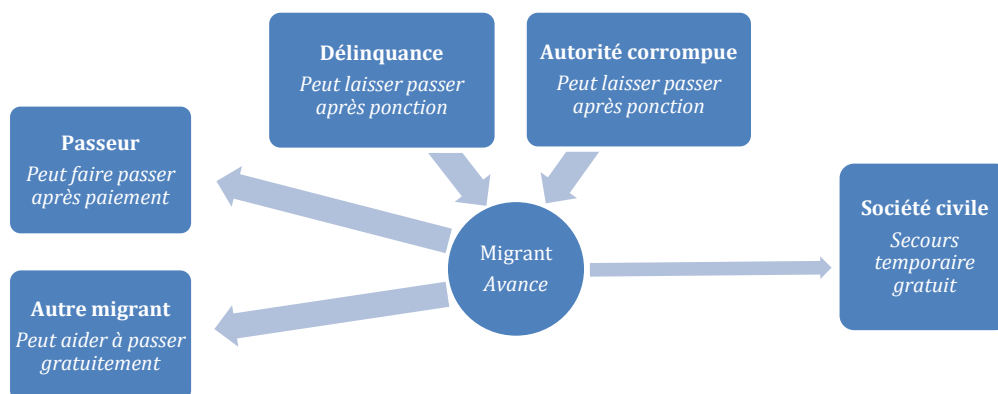
²⁵¹ **Économie**: n.f. – 1546 **I**. [...] **3**. (déb. 20e) Activité, vie, régime, système économique; ensemble des faits relatifs à la production, à la distribution et à la consommation des richesses dans une collectivité. **II**. **1**. (17^{ième}) **LITER**. Organisation des divers éléments d’un ensemble; manière dont sont distribuées les parties. **2**. Relation, articulation des parties d’un système.

se placer sur les routes par où transitait le flux migratoire clandestin pour imposer un droit de passage arbitraire. Les agents de la loi ont été les premiers dans cette position, lorsqu'au moment de l'interpellation des migrants, ils choisissaient de leur accorder le passage en échange d'un paiement en espèces ou en nature (relation sexuelle, action, etc.). Même les agents des polices non autorisées à effectuer des contrôles migratoires seraient attirés dans ces espaces, se posant comme des garants de la loi ou de l'État devant les migrants. Cette pratique s'est aussi développée chez les populations civiles qui se sont posées de la même manière, mais dans les espaces de passage irréguliers, plus à l'écart des circulations conventionnelles. Ces délinquants se sont alors posés en maîtres absolus du passage hors la loi et ont exigé un paiement arbitraire contre le droit de passage, ou imposaient simplement leur volonté aux migrants isolés dans ces espaces. Parfois, ces délinquants n'avaient même pas à recourir à la violence et leur domination s'exerçait sous la forme d'un simple chantage qui consistait à menacer d'appeler les autorités en cas de résistance. Tous les migrants peuvent témoigner de la présence de ces acteurs adverses quelque part sur la route et qui se posent devant les migrants pour effectuer une sorte de ponction sur le flux migratoire.²⁵²

La Figure 32 représente les principaux acteurs des économies souterraines du passage clandestin. Les flèches qui convergent vers le migrant indiquent les relations d'abus arbitraires qui peuvent s'imposer de manière soudaine aux migrants dans la frontière et au terme desquelles celui-ci pourra ou non continuer à avancer. Les flèches qui émanent des migrants indiquent les relations volontaires provoquées par les migrants pouvant faciliter le passage à partir d'un paiement (passeurs), aider au passage d'une manière anti-utilitaire (migrants), ou le soulager quelque peu de manière temporaire (société civile).

²⁵² On se réfère ici à la dimension métaphorique du mot ponction qui provient du lexique médical. L'usage du terme en médecine est intéressant, car il insiste sur la dimension physique du prélèvement d'un acteur sur un autre. Ponction n.f. 1444 - [...] **1.** Opération chirurgicale qui consiste à introduire un instrument pointu (habituellement une aiguille) dans une cavité normale ou pathologique, à travers les tissus qui la recouvrent, pour en retirer du liquide ou y introduire un médicament [...] **2.** PAR METAPH. (1945) Prélèvement (d'argent, etc.) [...].

Figure 32. Acteurs des économies souterraines du passage clandestin



Élaboration de l'auteur.

Les migrants doivent alors convertir eux-mêmes les ressources dont ils disposent (argent, corps, objets, services) à travers des relations marchandes consenties ou des relations d'abus imposées. Pour les passeurs, le migrant est d'abord un client avec qui la relation est fondée sur le paiement d'un tarif, mais celle-ci peut facilement évoluer pour basculer dans une relation d'abus et de criminalité reposant sur la même logique de ponction sur les migrants. Dans cette économie souterraine régie d'ordinaire par l'utilitaire et la domination se trouvent quelques relations de gratuité avec d'autres migrants ou encore avec des lieux mis en place par la société civile qui offrent une aide humanitaire aux migrants (*Casas del Migrante*, initiatives solidaires instituées, etc.) et qui forment de brèves zones de paix dans ces espaces. Le passage du migrant dépend toujours des autres – alliés ou adversaires – qui se présenteront sur sa route.

3.3. Coyotes : du migrant comme client au migrant comme ressource

Les migrants recourent aux intermédiaires tarifés du passage pour réduire l'arbitraire et l'incertitude liés aux risques d'expulsion dans la légalité ou aux abus auxquels ils s'exposent dans les espaces clandestins. La frontière a ainsi créé le passeur. Déjà au début du siècle dernier, les passeurs de berge étaient apparus pour faire traverser en barque les clandestins à travers le Río Bravo en dehors des postes-frontière (The New York Times, [1920/06/20](#)). Les services de ces intermédiaires experts de la frontière allaient se complexifier au fil du siècle et devenir de plus en plus sollicités par les migrants, du fait des mesures de renforcement de la frontière. De guides dans un premier temps, ils allaient devenir peu à peu des convoyeurs. Traditionnellement, les passeurs étaient d'anciens

migrants qui avaient acquis, au fil de leurs voyages, une certaine expérience du passage clandestin. Au Mexique et en Amérique centrale ils sont appelés les *coyotes* par une reprise du terme populaire désignant les intermédiaires des transactions asymétriques dans la vie courante.²⁵³ Cette appellation provient du comportement typique du canidé carnassier, rôdeur et futé, vivant de l'Amérique centrale jusqu'à l'Alaska et ayant trouvé un habitat privilégié dans les déserts d'Amérique du nord. Le recours aux services des coyotes est devenu de plus en plus régulier avec le renforcement des contrôles ainsi qu'avec l'entrée en migration de populations sans expérience migratoire. Le coyote est devenu l'expert du passage de la frontière grâce à sa bonne connaissance du milieu naturel, spatial et social qu'il devait traverser, ainsi qu'à sa prodigieuse capacité d'improvisation.²⁵⁴

À l'origine, son seul savoir-faire lui permettait de faire traverser la frontière, et le passage consistait essentiellement à le suivre ou à obéir à ses indications. Mais la complexification et la modernisation des mesures de lutte contre la migration clandestine ont réduit la portée de son savoir-faire et l'ont obligé à se lier avec d'autres intermédiaires et avec des autorités susceptibles d'être corrompues. Du passeur autodidacte et indépendant, on est passé à des groupes d'intermédiaires dispersés dans l'espace migratoire et agissant en réseau. Le réseau d'intermédiaires du passage clandestin a ainsi impliqué des populations locales, des citoyens mexicains et états-unis, des rabatteurs, des chauffeurs, des policiers, des agents de migration, des cuisiniers, des hébergeurs, etc. Ces réseaux sont devenus très vastes, très souples et hautement spécialisés, chaque acteur disposant d'aptitudes techniques et d'une mobilité spécifique dans l'espace migratoire.

Chaque intermédiaire est alors devenu le spécialiste d'un segment ou d'une partie de la route, et certains passeurs ont ainsi été poussés à ne devenir plus que des

²⁵³ Dans la culture du nord du Mexique, c'est surtout le terme *pollero* – poulier – qui est utilisé pour désigner les passeurs, soulignant ainsi une relation fortement asymétrique avec ses clients migrants *los pollos* ou *pollitos* – poulets ou poussins. Ce terme imagé provient de la manière dont les migrants doivent suivre d'ordinaire le passeur dans les espaces désertiques de la frontière : en file indienne. Le terme *pollero* commence à peine à se diffuser dans la culture migratoire en Amérique centrale.

²⁵⁴ Pour un rappel des usages du mot *coyote* dans la culture de la migration mexicaine, cf. (Alonso, 2010)

coordinateurs sous-traitant la réalisation du déplacement à d'autres intermédiaires.²⁵⁵ L'action en réseau face à la frontière a également complexifié les stratégies en faisant de chaque intermédiaire un maillon d'une structure plus vaste de passage clandestin. L'ensemble de cette structure a alors fonctionné avec la somme payée par chaque migrant, qui se s'est désormais répartie entre les différents intermédiaires, en fonction de leur position et de leur rôle. Mais plus les contrôles aux frontières ont été renforcés, plus les réseaux de passage clandestin ont dû s'encaster dans des réseaux plus puissants dans les économies souterraines. Les filières des passeurs sont alors devenues des micro-réseaux intégrés dans les structures du crime organisé. Ce rapprochement a eu lieu parce que seul le crime organisé disposait des moyens humains, matériels et techniques pour déplacer des clandestins à travers différents pays et sur de longues distances (Quéré & Xavier, 2005), ainsi que pour corrompre les autorités, de gré ou de force. Très vite, le coyote a fini par devenir un simple intermédiaire travaillant au sein des réseaux de trafic de clandestins contrôlés par les grands cartels de la drogue du Mexique, maîtres et seigneurs des frontières mexicaines et états-uniennes. À partir de là, pour ces structures d'intermédiaires du passage clandestin, le migrant a cessé d'être un client et est devenu une simple ressource.

3.4. Cartels : maîtres et seigneurs de l'immense frontière

Passeurs et trafiquants de drogue partagent la même frontière, le même espace de transit et la même volonté de traverser clandestinement le Mexique puis la frontière sud des États-Unis. La relation entre le trafic de migrants et le trafic de drogue est relativement ancienne dans les régions du nord du Mexique. Dans les années 1960, à Chihuahua, par exemple, les premiers trafiquants de drogue ont été d'anciens migrants clandestins rompus à la frontière et d'anciens passeurs, qui peu à peu, ont mis leur capital de mobilité, leur capital social et leur expérience au service du trafic de cocaïne ou de marijuana, pour faire entrer des biens proscrits beaucoup plus rentables. Pendant quelques quarante ans, passeurs et narcotrafiquants ont mené leurs activités de manière parallèle, en se mélangeant peu et avec des intérêts distincts. Mais c'est à partir de la moitié des années 2000, lorsque le président Calderón a déclaré la guerre contre les cartels et renforcé les

²⁵⁵ Voir sur ce point les témoignages de Nelson, d'Arcadio et de Verónica au chapitre 5.

contrôles migratoires, que trafiquants de drogue et passeurs ont dû se rapprocher dans les espaces du transit clandestin qui s'étaient contractés et qui étaient devenus extrêmement violents. Cette politique était, on l'a vu, une application stricte de la stratégie de contention des flux élaborée par Washington pour dresser la frontière du 21^e siècle contre les clandestins, les drogues et les terroristes.²⁵⁶ Les cartels mexicains contrôlaient le trafic de cocaïne vers les États-Unis et c'est à ce titre qu'ils étaient devenus un ennemi primordial de Washington.²⁵⁷

L'attaque frontale contre les cartels au Mexique a eu pour effet de redéfinir le fonctionnement et la réalité du crime organisé dans le pays, d'abord, parce que pour répondre aux assauts de l'État, les cartels ont commencé à constituer des groupes paramilitaires et ont ajusté leur armement avec celui de l'armée. Ensuite, parce que les cartels ont commencé à recruter massivement dans la population jeune et marginale du pays qu'ils allaient tenter d'attirer dans leurs cellules criminelles pour les armer, les entraîner et les intégrer dans leurs hiérarchies. L'ouverture de fronts de bataille dans les espaces disputés à l'État et aux cartels rivaux a poussé chaque groupe à exercer un contrôle total dans les territoires pour asseoir leur domination au niveau local, en instaurant un régime de peur ou de terreur. Ces territoires devaient être conquis et maîtrisés par des cliques relativement autonomes travaillant pour un cartel au nom duquel ils contrôlaient telle route, telle activité, telle municipalité, telle région. Certaines cliques, en particulier celles du cartel des Zetas, ont généralisé l'usage de la terreur dans des zones spécifiques auprès de la population locale et des populations de passage. Pendant ce temps, la guerre menée par l'État contre le trafic de drogue et contre les structures financières des cartels a eu pour effet de rendre les cellules de base des cartels encore plus autonomes, et les a poussés à diversifier leurs activités à la fois comme un moyen d'assurer leur fonctionnement, de financer leur hiérarchie et de renforcer leur pouvoir. Les cartels ont ainsi commencé à prendre le contrôle de l'ensemble de l'économie souterraine du Mexique en s'arrogeant le monopole des

²⁵⁶ Cf. sur ce point les câbles d'ambassade : (^{wk} Cable Embassy Mexico, [2006/01/18](#) ; [2006/10/25](#))

²⁵⁷ La lutte contre les cartels colombiens menée à la fin des années 1980 par les États-Unis dans les régions de production, en alliance avec le gouvernement de Bogotá, avait reconfiguré les réseaux du trafic de drogue, en déplaçant l'organisation et la marge bénéficiaire vers les cartels mexicains qui se chargeaient d'acheminer la drogue jusqu'à la frontière des États-Unis, de la faire traverser et de la placer dans le marché local.

activités illégales et ont commencé à vouloir s'emparer d'activités légales.²⁵⁸ Dans les mots mêmes du président Calderón, les cartels étaient devenus un État parallèle :

« Dans la vieille théorie du droit étatique, on définissait l'État par sa valeur de monopole: il avait le monopole de la loi, le monopole de l'impôt et le monopole de la force, mais maintenant ces messieurs arrivent quelque part et ils disputent le monopole de la force de l'État, mettent leurs moyens et imposent leur propre loi, et finalement ils font payer leur droit de péage qui est comme un impôt que l'État ne recevra pas ; c'est un État parallèle. » (Excelsior, [2012/04/17](#)).²⁵⁹

Cet État parallèle avait créé un espace parallèle. Au fond, la clandestinité et la frontière étaient devenus leurs territoires, ils pouvaient y imposer leurs règles et ils allaient phagocyter, entre autres, le marché du passage de clandestins comme l'expliquerait un ancien passeur de Tijuana, devenu chauffeur de taxi.

« Moi je suis de Tijuana. Avant j'emmenais des gens vers l'autre côté. Mais il y a quatre ans je me suis retiré parce que maintenant ce sont les narcos qui contrôlent tout, et c'est à eux qu'il faut rendre des comptes. Moi j'aimais mon métier, pour les gens surtout, je les emmenais, je m'assurais qu'ils arrivent bien. Mais avec les narcos c'est eux qui imposent leurs règles : combien de personnes, quel tarif, par où, et ils vous obligent à bouger aussi de la drogue. Et puis ils font ce qu'ils veulent avec les migrants, et là c'est plus possible. Moi j'ai pu me retirer parce que j'ai toujours eu de bonnes relations avec eux, mais maintenant, le passeur ne peut plus rien faire pour les

²⁵⁸ Le président Calderón explique lui-même ce processus: « Primero se expandieron territorialmente y ya expandidos territorialmente dijeron: si ya tenemos las armas, si ya somos los dueños de este pueblo, por qué nada más nos dedicamos a las drogas. Ahora vamos a dedicarnos a extorsionar, a secuestrar, y a cualquier negocio de la comunidad, empezando primero por los ilegales. Le empezaron a cobrar al que roba, le empezaron a cobrar al que trafica gasolina robada, le empezaron a cobrar al que tiene alcohol adulterado. Le empezaron a cobrar al que tiene un centro nocturno de mala muerte, ilegal. Le empezaron a cobrar al traficante de migrantes; y le empezaron a cobrar al pollero, diciéndole o al coyote, diciendo: tú pasas migrantes, pero me das tu cuota. Llegó un momento en que se integran verticalmente, como dirían los economistas. Ellos se quieren apoderar de ese negocio y por eso empezaron también a agredir a los migrantes. Lo grave de esto es que se extendieron, incluso, a lo que es legal; es decir, si le cobraban dinero, cuota al de una gasolinera que le robaba a PEMEX, por qué no le cobran a la de enfrente. » (Presidente Calderón, [2010](#)).

²⁵⁹ « En la vieja teoría del derecho sobre el Estado, al Estado se le definía por sus características monopólicas: tenía el monopolio de la ley, el monopolio de recaudación de impuestos y el monopolio de la fuerza, y ahora los señores llegan a un lugar y disputan el monopolio de la fuerza del Estado, ellos ponen su fuerza, y llegan a un lugar y ponen su propia ley y finalmente llegan a un lugar y cobran sus cuotas que son como impuestos, que el Estado no recauda; es un Estado paralelo »

migrants : maintenant, c'est la loi du narco. » (Javier, 50 ans. Tijuana. Carnet de terrain, 2009).²⁶⁰

Les migrants sont ainsi devenus une marchandise parmi les autres transportées par les cartels. Dans le jargon des passeurs s'est même développé le terme *mover migrantes* – « bouger des migrants » - comme on disait jadis *mover mota*, pour dire que l'on transportait de la marihuana (Alonso, 2010). Plus grave, est aussi apparu le terme *tumbar migrantes* comme on disait *tumbar cocaína* pour notifier quand un groupe volait la cargaison à un autre (Martínez, 2010). Pour le crime organisé, les migrants sont devenus une cargaison pouvant être volée, échangée, vendue ou détruite. Le 14 août 2010, un jeune équatorien en sang est arrivé à un poste militaire à San Fernando, Tamaulipas, à vingt kilomètres de la frontière avec les États-Unis. Il affirmait avoir survécu au massacre de son groupe de migrants clandestins par une clique des Zetas. D'après un passeur de La Mesilla, les Zetas ont massacré les migrants pour adresser un message aux passeurs qui tenteraient de faire traverser leurs groupes par le « territoire Zeta », en autodidactes, en travaillant pour d'autres cartels ou bien en ne payant pas l'impôt de passage. Avant de tuer le groupe, les Zetas ont essayé de convaincre les migrants de rejoindre la lutte armée du cartel, mais personne ne s'étant manifesté, ils ont tiré à la mitrailleuse sur les soixante-quatorze migrants.²⁶¹ Mais ce niveau de violence et

²⁶⁰ « Yo soy de aquí. Antes yo llevaba gente pal'otro lado, pero hace como cuatro años me retiré porque ahora es el narco que controla todo eso, y es con ellos que hay que ver todo eso. A mí me gustaba mi trabajo, por la gente más que todo, los llevaba, veía que llegaran bien. Pero con el narco ahora son ellos que le imponen sus reglas a uno: de cuanta gente se lleva, que precio, por donde, y hasta les obligan a uno a llevar cargamentos. Y ellos sí hacen lo que quieren con los migrantes, y así ya no se puede. Yo me pude retirar porque siempre he tenido relaciones buenas con ellos, pero ahora el pollero ya no puede hacer nada por los migrantes, ahora es la pura ley del narco. »

²⁶¹ Cette explication du massacre m'a été fournie par un passeur à La Mesilla, et est aussi soutenue par Oscar Martínez. Le gouvernement quant à lui a uniquement dévoilé officiellement l'explication de la tentative de recrutement forcé. El Wache, le lieutenant des Zetas à San Fernando, arrêté par les autorités, a déclaré pour sa part devant les caméras, au cours de son interrogatoire avec la Police Fédérale, qu'ils ont assassiné les migrants parce qu'ils étaient des recrues du cartel rival. En tout, les autorités ont arrêté dix-neuf personnes pour le massacre attribué à la cellule du lieutenant El Kilo et de sa hiérarchie – par ordre – El Wache, La Ardilla, El Memito, Z-40. Il y a de très grandes probabilités pour qu'il y ait eu d'autres massacres similaires, mais seul celui de San Fernando a été médiatisé par un fortuit concours de circonstances qui a voulu qu'il se trouve deux survivants qui ont pu se relever d'entre les corps, marcher et se retrouver, par hasard, avec une patrouille militaire – si le survivant eut trouvé des polices locales travaillant avec les Zetas, il est plus que probable qu'il eut été tué. Cette médiatisation n'a pas eu pour effet de cesser les massacres collectifs de migrants, mais a sans doute obligé les Zetas à s'assurer désormais de ne laisser aucun survivant

de terreur avait été atteint parce que le pouvoir des cartels débordait jusque dans les réseaux de la légalité et de l'autorité, là se trouvait la véritable force des cartels : avoir réussi à intégrer les agents de la loi dans leurs organisations. Comme l'avouerait le président Calderón, le crime organisé avait « fait pourrir » les institutions du pays (Presidente Calderón, [2011](#)). Les Zetas avaient même su corrompre les agents de l'INM chargés d'identifier et de saisir les migrants clandestins, pour qu'au lieu de les placer en procédure d'expulsion, ceux-ci leur soient remis à eux : pour chaque migrant que les agents corrompus de l'INM remettaient aux Zetas, ils recevraient 5 000 pesos [un peu plus de 400 dollars] par clandestin (La Jornada, [2011/05/10](#)).

Les Zetas achetaient les clandestins à l'INM, car ils avaient fait de la prise d'otage des migrants centraméricains une de leurs diversifications les plus rentables. Ils avaient mis les moyens du cartel, ses réseaux, ses armes, son organisation et sa terreur au service d'une « industrie de la prise d'otages de clandestins » qui s'élève à plus de 20 000 victimes par an depuis 2009, dont une partie est assassinée (Farah, 2007 ; CNDH, 2011 ; Farah, 2012). Dans la prise d'otage, le crime organisé utilise la relation d'engagement entre les proches du migrant (se trouvant aux États-Unis) et la victime, pour tirer la ressource économique maximale du capital social, par la torture et la mise à mort. Ces prises d'otage massives assurent des revenus colossaux au cartel, qui raflant une centaine de migrants, et exigeant entre 3 000 et 5000 dollars pour la libération de chacun, peut, en quelques heures, recevoir plus de 400 000 dollars par Western Union. Le pouvoir des cartels a aussi pénétré les institutions chargées des espaces d'entrées régulières aux États-Unis. En 2005, 31 agents de la CBP ont été arrêtés pour complicité avec le crime organisé ; en 2008, ils ont été 71, et au total, entre 2004 et 2011, ce sont 138 agents de la CBP qui ont été incarcérés (La Jornada, [2012/05/17](#) ; The New York Times, [2008/05/27](#) ; Frontline/World, 2008). Les cartels ont montré qu'ils avaient les moyens et les réseaux pour infiltrer les structures des États et pour traverser toute frontière. En fait, le crime organisé avait formé une immense économie souterraine

afin que les charniers éventuels de migrants se confondent avec les charniers de la frontière nord du Mexique. Moins d'un an après ce massacre, les autorités ont trouvé dans le même municipe de San Fernando de nouveaux charniers avec 193 cadavres non identifiés Cf. sur ce dernier point : (Milenio, [2011/12/22](#)).

dont les tentacules débordaient dans la légalité tout en tenant fermement l'illégalité. Et dans cette économie souterraine, les migrants étaient le butin le plus facile, dont tous tenteraient de s'emparer. ²⁶²

4. La deshumanisation du passage clandestin

4.1. Déclin du capital culturel de la migration

La frontière du 21^e siècle a rendu caduc ou inefficace le pouvoir de ceux qui savaient migrer de manière autonome, elle a rendu nécessaire le recours aux intermédiaires du passage clandestin, mais elle a poussé ces derniers à s'intégrer à des structures plus larges au sein des réseaux du crime organisé. Au fond, les mesures de lutte contre la migration ont érodé ce que l'anthropologue Guillermo Alonso appelle le capital culturel du flux migratoire (Alonso, 2006b ; 2006a ; 2007 ; 2010). La frontière est devenue de plus en plus difficile à traverser, la connaissance des passeurs est devenue trop localisée, et de toutes les manières, les espaces ont fini par être sous l'emprise totale des cartels. Les migrants de jadis, ces acteurs vivant entre leur pays d'origine et leur pays de destination, accumulant à chaque voyage l'expérience par laquelle ils apprenaient à traverser la frontière et partageaient leur savoir-faire avec les autres migrants, ont commencé à disparaître. Le semi-contrôle de la frontière entre les années 1960-2000 avait permis que se constitue un capital culturel de la traversée de la frontière sud des États-Unis dans lequel puisaient les candidats à la migration.

²⁶² La guerre entre cartels se livre aussi sur Youtube. L'usage macabre est de poster les aveux de prisonniers de groupes rivaux. Dans une vidéo intitulée *Matando Zetas*, la clique opérant le trafic de clandestins pour les Zetas à Cancún décrit en détail la manière dont se répartit l'argent payé par les migrants clandestins au sein des institutions de police. Extraits : « Me dicen el Tío, yo soy pollero, trabajo para el cartel del Zetas. Yo me dedico a subir los pollos de Cuba y subirlos para la frontera, se cobran 2 400 dólares. Son 350 dólares para la PFP, 650 dólares para Inmigración [INM], 300 para los Zetas, 200 de boleto, 800 se pagan allá en Monterrey y 260 que se llevan a la frontera. – ¿A quien se le paga en Monterrey? – Se le paga a flaco. Policía federal. [...] [Interrogé suivant] – Mi función es cobrar el dinero de todos los indocumentados que vienen a Cancún. – ¿Donde trabajas? – Soy agente federal adscrito a la isla de Cozumel, mi función es checar todo el movimiento marítimo. [...] yo me encargo de hacer los cobros, de cada pollero que entra, son 2 400 por cada cubano y si hay de otra nacionalidad se cobran otros 800. [...] Por los chinos se cobra 6 500 dólares por cada chino. Entre todos se lo entrego al Tío y se hace el corte semanal y de acuerdo a la cantidad que ha entrado de personas se le paga a Migración, a la PFP y a los Zetas. »

Au cours de près de quatre décennies, les migrants ont développé des techniques pour s'adapter à la frontière en transformant ce capital culturel en un capital de mobilité qui se propagerait depuis le nord du Mexique jusqu'au Nicaragua.²⁶³ Alors, les migrants savaient que c'était uniquement de l'eau de source qu'il fallait apporter dans le désert et non de l'eau purifiée déminéralisée (Alonso, 2006b) ; alors, les migrants connaissaient mieux les directions et savaient l'importance de se repérer dans l'espace, ils savaient aussi choisir la saison de leur voyage pour éviter les chaleurs du désert en été ou le gel du désert en hiver. Jadis, les migrants savaient aussi qu'il fallait investir dans de bonnes bottes pour les longues marches et les assouplir avant le départ pour éviter les ampoules qui deviendraient sinon des blessures purulentes rendant beaucoup plus difficile – sinon impossible – le déplacement. Le capital culturel s'est également constitué par les Centraméricains pour la traversée du Mexique, au cours de laquelle les migrants ont peu à peu appris à trouver les espaces vers le nord, identifier les transports, réaliser que les trains de marchandises du Chiapas pouvaient les conduire vers le nord du pays. Les migrants avaient aussi appris à se lier avec les autorités et à négocier avec elles. Certains Centraméricains ont même appris à se faire passer pour des Mexicains en imitant l'accent ou les usages. Mais avec le renforcement de la frontière, le capital culturel du passage clandestin a peu à peu perdu son sens et son efficacité.

Désormais, les migrants qui voudraient maximiser leurs chances de réussite de passage devraient déléguer leur mobilité à des structures transnationales en réseau qui feraient circuler les informations et les codes nécessaires au voyage, par téléphone portable et radios haute-fréquence. Les intermédiaires allaient cesser d'être le réceptacle de l'expérience directe et dynamique de la frontière, pour devenir des maillons de réseaux du crime organisé transnational, qui avaient fait du trafic de migrants une de leurs diversifications. Le capital culturel de la migration permettait aux migrants de prévoir et d'anticiper leur traversée de l'espace, mais ce qu'a justement cherché la frontière du 21^e siècle a été de rendre

²⁶³ Moisés Cruz, migrant des années 1970 expliquait que toute mobilité relève d'un apprentissage : « Como desde que yo ingresé [a los Estados] no me había arrestado nunca la Migra, entonces yo no sabía cruzar sin dinero, porque no conocía los lugares. La gente que cada rato los agarran, ya saben de un lugar donde les cuesta menos, o donde no les cuesta nada » (Besserer, 1999: 189).

inefficaces la prévision et l'apprentissage par les acteurs qui se sont adaptés, à leur manière, en se tournant vers les passeurs qui se tournaient eux-mêmes vers les cartels qui s'emparaient, en même temps, de leur négoce. Lorsque l'obstacle à contourner était un être humain investi par la loi, la stratégie de passage restait à l'échelle humaine, lorsque l'obstacle est devenu un immense système high-tech secondé par d'importants moyens humains, la passage clandestin a aussi dû changer d'échelle pour former des structures en réseau disposant des moyens économiques, techniques et psychologiques pour forcer cette frontière. Il y a encore une décennie, le pouvoir des réseaux migratoires reposait sur le savoir accumulé et mobilisé par les acteurs ; à partir du début du 21^e siècle, ce savoir n'a plus pu faire grand-chose, et depuis le passage a commencé à se jouer exclusivement sur la possession de capital social et de capital de mobilité, mais aussi sur un plan psychologique de préparation à savoir que le voyage serait particulièrement dangereux.

4.2. Déclin de l'efficacité du lien social anti-utilitaire pendant la traversée

Avant le renforcement des frontières du Mexique et des États-Unis, il était encore possible et relativement banal que les migrants réussissent à traverser grâce aux multiples liens gratuits avec d'autres migrants ou des populations locales qu'ils nouaient et dénouaient pendant leur voyage et qui leur fournissaient les informations ou les ressources nécessaires à la mobilité. Ces liens de gratuité permettaient aux migrants d'augmenter leurs probabilités de réussite de la traversée ou de la rendre plus vivable. Mais face à la complexification de la frontière, ces liens sont devenus futiles ou inefficaces. D'abord, la frontière a eu pour effet de rendre moins fréquents les comportements solidaires entre les populations nationales et les migrants clandestins. En condamnant publiquement l'immigration clandestine centraméricaine, l'État mexicain a présenté les clandestins comme des délinquants en favorisant ou entretenant les sentiments xénophobes contre eux (Excelsior, [2011/01/02](#)). De même, en assimilant l'aide humanitaire aux migrants à de l'aide au séjour irrégulier ou au trafic de clandestins, et en réprimant certains comportements solidaires, la loi a progressivement dissuadé nombre d'initiatives altruistes que les populations locales réalisaient parfois spontanément.

L'action vitale de la société civile et des groupes humanitaires, comme les *Casas del Migrante* ou le mouvement des *Patronas* donnant de la nourriture aux migrants sur le train, par exemple, ont vu peu à peu la portée de leur action se réduire pour se concentrer à un niveau strictement local. Il en a été de même avec les *Grupos Beta*, ces équipes à la chemise orange mises en place par l'INM dans l'espace de transit, chargées de venir en aide humanitaire aux populations migrantes nationales ou étrangères dans les espaces de transit ou aux frontières, mais qui sont devenus absolument impuissants face aux cartels ou à leurs collègues corrompus. Un facteur qui a diminué la fréquence et l'intensité des comportements solidaires entre migrants dans la traversée a été, depuis 2008, la soudaine apparition d'un nombre considérable de délinquants dans les espaces de passage clandestin, ce qui a favorisé une méfiance généralisée entre acteurs, minimisant les engagements pour autrui, à fortiori des inconnus. Plus encore, le pouvoir des agresseurs est devenu tel dans cet espace, que toute manifestation de solidarité risque d'être immédiatement réprimée comme une forme d'insubordination ou de résistance. Que peut faire aujourd'hui un migrant ou un habitant local lorsqu'il voit une clique des Zetas s'emparer d'un groupe de Centraméricains ? La moindre réaction de soutien physique ou légal immédiat signifierait dans la majorité des cas sa mise à mort. À quoi s'expose un migrant venu en défense d'un autre migrant agressé par des paysans avec une machette ? Il s'expose à subir le même sort que lui, et éventuellement à l'abandon de son projet migratoire, car dans la plupart des cas, les délinquants seront beaucoup plus puissants que lui.

L'espace du passage est devenu de plus en plus le lieu du non-engagement pour autrui. Jadis, partir avec des proches était une stratégie pour se trouver en position de force face aux difficultés du voyage. Mais à partir de 2008, les migrants ont commencé, de plus en plus, à vouloir partir sans leurs proches, en préférant voyager éventuellement avec des migrants rencontrés sur la route avec qui ils seraient liés faiblement et qu'ils pourraient quitter à tout moment.

« Si tu es avec ta sœur ou ton fils et qu'il se fait prendre par la *Migra* ou par des Zetas, tu ne pourras rien faire. C'est pour ça que maintenant c'est mieux de voyager seul,

parce que si tu es tout seul, tu peux même te cacher derrière un poteau. » (Alfredo, la trentaine. Casa del Migrante, Ciudad Guatemala. Carnet de terrain, 2010).²⁶⁴

Hier comme aujourd'hui, les migrants clandestins traversent grâce aux liens sociaux noués avant et pendant la mobilité. La différence est qu'auparavant les liens d'engagement à forte réciprocité étaient plus efficaces pendant la traversée de la frontière. Maintenant leur efficacité est anecdotique dans un espace structuré autour de relations de domination et de liens marchands dans une immense économie souterraine contrôlée par la délinquance ordinaire ou organisée. Dans ces espaces, c'est le lien utilitaire ou marchand qui est devenu le lien social efficace, et celui-ci s'achète à prix comptant. Celui qui peut payer ces tarifs grâce à son capital social voyagera dans les réseaux des intermédiaires, celui qui ne peut pas voyagera par lui-même. Et justement, les tarifs du passage clandestin ont augmenté drastiquement depuis la mise en place de la frontière du 21^e siècle.

4.3. Explosion des tarifs du passage clandestin et renforcement des inégalités

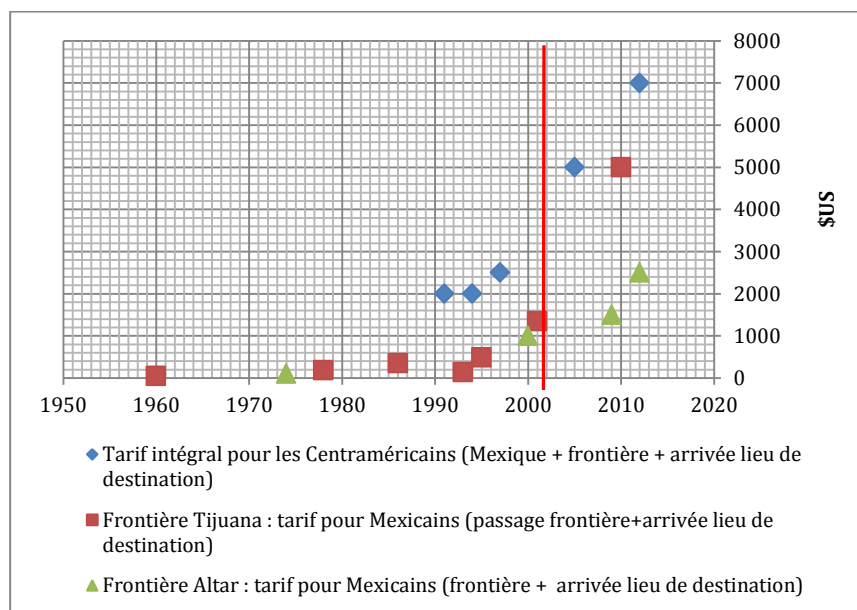
À partir du moment où les liens sociaux anti-utilitaires sont devenus relativement inefficaces pour traverser le système frontalier, les migrants ont dû compter de manière primordiale sur les liens utilitaires tarifés. Les tarifs du passage ont alors commencé à être fixés et ajustés de manière constante en fonction des risques et des enjeux du passage : plus les passeurs s'exposent à des risques, plus ils augmenteront leurs tarifs ; et plus la frontière est difficile à traverser plus ils feront payer les migrants. L'emprise du marché de passage des clandestins par les cartels aurait aussi un effet démultiplicateur du prix du passage, car si le crime organisé était habitué à brasser des milliards de dollars avec le trafic de cocaïne, il voudrait également brasser des milliards avec les migrants.

Très tôt, la nécessité des intermédiaires et leur incorporation à des réseaux plus larges ont engendré un alignement général du prix du passage, fixé par des tarifs réguliers en fonction des segments traversés et de la région d'origine des clandestins. En 2005, un passeur conduisant des Guatémaltèques aux États-Unis expliquait que, s'il avait de la chance, des 5 000 dollars que payait chaque migrant,

²⁶⁴ « Si estás con tu hermana o con tu hijo y que lo agarra la Migra o los Zetas, igual no vas a poder hacer nada. Por eso ahora más vale viajar solo, porque solo, hasta detrás de un poste se esconde uno. »

il en garderait 700 ; s'il avait moins de chance, il en garderait 300. La marge bénéficiaire qui lui reviendrait oscillait alors entre 14 et 6 % du prix payé. Dix ans plus tôt, expliquait-il, il en gardait à tous les coups 50 %. Désormais, disait-il, la majeure partie de l'argent partait en paiements aux agents de l'INM et à la logistique (Carnet de terrain, 2005). Cinq ans plus tard, il faisait payer 7 000 dollars par migrants et sa marge avait certainement continué à diminuer. Si auparavant, la somme payée était surtout destinée au passeur, aux frais du voyage et à quelques dessous-de-table, les nouveaux tarifs devaient couvrir maintenant une multitude d'acteurs appartenant au réseau de passage (agents de l'autorité, autres passeurs, personnel logistique, paiement de l'impôt au cartel, etc.). La Figure 33, représente – de manière indicative et non exhaustive – l'évolution des différents prix du passage de la frontière sur les quarante dernières années. La ligne rouge marque le début de la consolidation du système frontalier mexicano-états-unien.

Figure 33. Évolution du prix du passage clandestin au sein des ESM (1960-2010)



Élaboration de l'auteur. Source (divers).²⁶⁵

L'augmentation des tarifs de passage a fini par se trouver en décalage total avec la réalité économique des localités d'origine des migrants. Le prix intégral d'un voyage avec passeur, en 2010, représentait pour un migrant guatémaltèque

²⁶⁵ Sources: 1960's (Bustamante, 1997) ; 1974 (Besserer, 1999) ; 1978 (Cornelius, 1978) ; 1986, (Lopez Castro, 1986) ; 1991, 2009, 2012 (Enquêtes de terrain AA) ; 1993, 1995, 1999, 2000, 2001 (Cornelius, 2001) ; 1997 (1997).

l'équivalent de huit cent cinquante journées de travail d'un journalier agricole payé au salaire minimum. C'est l'action en réseau avec les migrants travaillant aux États-Unis, et ayant épargné de sommes importantes pendant leurs longues durées en migration, qui permettait de payer ces tarifs. Mais cet envol des prix allait créer de profondes fractures au sein de la population migrante. D'un côté, il y aurait ceux qui avaient eu les moyens de payer l'intégralité du tarif, ceux qui ne pouvaient en assumer qu'une partie, et ceux qui ne pouvaient absolument pas le payer. Les mesures de lutte contre la migration avaient eu pour effet de rendre primordiale la possession de capital social anti-utilitaire par les migrants, pour le convertir au sein des réseaux de passeurs. La frontière cristallisait en fait les inégalités au sein de la population migrante, et les exacerbait profondément. La partie du flux disposant de niveaux élevés de capital social aurait les moyens de passer par les espaces, à priori, plus sûrs et plus certains, et le reste des flux devrait passer, à priori, par des espaces de plus de risque et plus d'incertitude. À cette inégalité économique et sociale, s'est ajoutée celle liée à la différence de tarif exigée en fonction du pays d'origine : en tant que Centraméricains, les migrants devaient payer plus que les Mexicains.

Par exemple, en juillet 2009, la traversée par Altar coûtait 2 500 dollars à un Centraméricain, 1 500 pour un Mexicain (Carnet de terrain, 2009). Cette différence de mille dollars s'expliquait dans les conséquences pour le migrant en cas d'interception par les agents de la BP : le Mexicain serait renvoyé à la frontière et pourrait recommencer le voyage le lendemain, le Centraméricain serait renvoyé dans son pays et aurait à refaire son voyage depuis le début. La règle des tarifs fixés dans les économies souterraines était implacable : plus le migrant risquait de perdre, plus il aurait à payer, en espèces ou en nature. La frontière aurait un autre effet : à partir du moment où un tarif du passage a été fixé dans les économies souterraines, les cliques du crime organisé contrôlant ces territoires ont considéré que ce tarif était le prix réglementaire du passage dans ces espaces, devant être exigé de tout migrant clandestin. Et si le migrant n'avait pas eu les moyens de payer ce tarif et qu'il avait choisi de voyager par lui-même, les cliques du crime organisé se chargeraient de le faire payer quand même par la prise d'otage, la torture et la mort. Si le crime organisé n'avait pas pu faire payer les réseaux du migrant avant le voyage, il se paierait sur lui pendant le voyage. Et moins le

migrant aurait de capital social pouvant payer les rançons, plus il serait torturé ou tué. Et si le migrant n'avait pas pu payer, il paierait quand même.

4.4. Capital social et réseau social dans le voyage clandestin

Ne pouvant pas passer par les systèmes qui réglait la mobilité dans la légalité, les migrants ont été acculés à tenter de passer par l'illégalité dans les économies souterraines qui se sont formées en même temps que les contrôles à la frontière. Celui qui pouvait assumer le tarif de passage maximisait ses chances de réussite et s'exposait à priori à moins de risques et de dangers pendant la traversée car son réseau social avait payé. Celui qui n'avait pas pu assumer les tarifs des passeurs, était livré à lui-même et devrait s'ouvrir la route par lui-même en payant les tarifs multiples qui s'imposeraient à lui pendant la traversée. Le voyage clandestin est devenu un espace spatial et social surdéterminé, car le réseau social des migrants les a canalisés vers des réseaux et des espaces de passage particuliers : certains ont à passer dans les réseaux des passeurs, certains ont à passer en dehors, et la plupart passe à un moment donné par les réseaux du crime organisé qui se trouvera en position d'exiger un tarif arbitraire. Le capital social et le réseau social des migrants ont alors à assumer les coûts de la traversée afin de préserver, à priori, les clandestins de l'aléatoire du voyage et de maximiser leurs chances de réussite. En quelque sorte, le réseau migratoire paye pour que le migrant n'ait pas à payer lui-même pendant son voyage, pour que sa route soit déjà ouverte et que l'acteur n'ait pas à se l'ouvrir. Ceux qui n'ont pas de réseau social suffisant pour payer les passeurs assument directement les coûts du passage clandestin, le plus souvent dans leur propre chair. Pour tous les acteurs, la prise d'otage sera la tentative de mobilisation par la torture, du capital social pour les libérer, ou les condamner.

Mais le capital social et l'action en réseau ont leurs limites. Les espaces souterrains sont régis par d'incessantes luttes de pouvoir et par un arbitraire absolu qui peut s'imposer à tous les acteurs sous la forme de l'autorité, de la délinquance ou du crime organisé. Au risque de la tautologie, on peut dire que dans les espaces souterrains, le capital social protège, « tant qu'il protège », mais quand l'arbitraire survient ou que le rapport de pouvoir s'altère, alors le migrant cesse d'être soutenu par le réseau auquel avait souscrit son capital social, pour se trouver entre les

mains d'autres acteurs qui pourront alors donner libre-cours à leur volonté d'abus ou de ponction. Dans les économies souterraines, les migrants sont une marchandise, et même ceux qui voyageaient dans le réseau de passage d'un cartel peuvent être volés par un groupe rival qui les prendra en otage et exigera le prix de la rançon. La surdétermination du capital social agit dans l'espace en plaçant les acteurs dans des sortes de chenaux du passage clandestin sur lesquels les réseaux migratoires n'ont plus tellement prise. Le migrant peut éventuellement avoir une certaine marge pour choisir un passeur, mais il n'a pratiquement aucun moyen de savoir quelle est la qualité des relations de celui-ci avec les cartels ou avec les autorités.

Les migrants passent par la route que leurs ressources leur auront attribuée. Migrants plus riches ou migrants plus pauvres ne choisissent pas leur voyage, ils ne choisissent pas vraiment non plus Altar, Reynosa ou Tijuana, pas plus qu'ils ne choisissent de traverser le Mexique livrés à leur sort sur un train, ou pris en charge par des passeurs dans un immense container. Les migrants passent par où leur réseau social d'avant le départ les a placés dans l'espace, et où ils seront connectés à d'autres réseaux, d'aides, de passeurs ou de délinquants. Le migrant clandestin ne choisit pas son voyage, c'est son voyage qui se déroule sous ses pas en même temps qu'il se manifeste à lui.

Et l'arbitraire agit à un autre niveau encore. Les cartels sont maîtres du passage clandestin de la frontière. Ils s'en considèrent les propriétaires et le gèrent selon leurs intérêts. Pour eux, il est bien plus rentable, et beaucoup moins voyant, de faire entrer aux États-Unis une grande cargaison de drogue qu'une centaine de migrants clandestins. La migration reste pour les cartels une diversification de second ordre, un complément. Dans ce réalisme pragmatique, la priorité va toujours à la rentabilité économique et aux intérêts stratégiques. C'est pour cela que les cartels, contrôlant à la fois trafic de clandestins et trafic de drogue, ont tendance, dès que leurs intérêts l'exigent, à utiliser les clandestins comme appât pour détourner les autorités et pouvoir ainsi faire entrer des cargaisons drogue aux États-Unis.²⁶⁶

²⁶⁶ Cf. sur ce point le témoignage de Nelson au chapitre 5.

Pour les migrants, la frontière n'est jamais une frontière, au sens performatif. Elle est un filtre de capital social qui oriente les migrants dans l'espace et les distribue dans les réseaux qui contrôlent l'économie souterraine du passage clandestin. Dans ces espaces, le migrant devient une simple ressource qui finira, la plupart du temps, par se décharger dans les mailles des réseaux de passeurs ou dans ceux de la délinquance ordinaire ou du crime organisé, mais qu'il tentera de traverser la frontière malgré tout. Quelle est cette frontière qui se manifeste aux migrants ? C'est une frontière de l'implacable. Ce n'est pas un espace qui arrête le mouvement migratoire, mais un espace dans lequel les migrants basculent dans la clandestinité, et où ils voient s'abattre sur eux, à partir de cet instant, une meute²⁶⁷ d'acteurs qui chercheront à tirer d'eux le profit maximal. Sur quoi a prise cette frontière ? Elle a prise sur une condition d'acceptation de l'arbitraire et de l'abus par un acteur qui se sait en défaut vis-à-vis de la loi du pays qu'il traverse. La loi, pour l'acteur migrant, est synonyme d'échec du projet migratoire, l'illégalité est synonyme de possibilité de sa réussite. Et c'est pour cela que la tentative de passage clandestin de la frontière est conçue, pensée et vécu comme temporaire et instrumentale. Le voyage est l'espace-temps où les acteurs sont le plus exposés à l'arbitraire et ont le moins de ressources pour y répondre, mais leur persévérance dans la frontière – souvent dans la souffrance – a lieu parce qu'elle porte une promesse : la promesse d'atteindre l'espace de vie et de travail situé juste au-delà.

²⁶⁷ On utilise ici le sens figuré de meute : n. f. – 13^e [...] **2.** Bande, troupe de gens acharnés à la poursuite, à la perte de quelqu'un.

Chapitre 7. Se mouvoir dans l'adversité, assimiler la frontière

La frontière du 21^e siècle ne dissuade pas les migrants de partir et d'aller au devant d'elle pour tenter de la traverser. Pour les hommes et les femmes qui migrent, cette frontière est irréaliste avant leur départ et se matérialise au fur et à mesure qu'ils avancent dans la clandestinité, et qu'elle se révèle à eux sous ses multiples visages, ses faces visibles et ses faces cachées. La frontière du 21^e siècle, nous l'avons vu au chapitre précédent, ne s'attaque pas au flux, elle s'abat sur les hommes. Aussi, comprendre les effets de cette frontière consiste, en conséquence, à saisir ses impacts sur les acteurs migrants en se plaçant à leur échelle pour voir comment ils assimilent la frontière dans leur pratique, comment ils l'assument, comment ils l'accusent. La réponse, bien entendu, ne peut être que relative et propre à chaque acteur, chacun percevant et subissant la frontière en fonction de qui il est, de ce qu'il a, de ce qu'il quitte et de ce qui survient sur sa route. Car la frontière a créé des marges par où les migrants vont tenter de se mouvoir, mais où l'adversité n'aura de cesse de s'abattre sur eux sous la forme de l'appréhension par les agents de la loi, ou sous celle des punitions que leur imposeront les maîtres du hors la loi. Dans chacune de ces interactions, les migrants auront à tenter de négocier ou de forcer leur passage, en fonction des ressources dont ils disposent. Pour traverser dans l'adversité de la frontière, les migrants apprennent très vite qu'ils doivent aussi intégrer dans leur corps et dans leur esprit, une condition particulière destinée à leur permettre de continuer leur mobilité, et c'est justement sur elle qu'aura prise la domination des maîtres autoproclamés des économies souterraines du passage clandestin. Les migrants intègrent cette condition, car elle est le prix du passage et le voyage n'est en fait qu'un temps liminal, un temps présent hypertrophié, un seuil entre le passé et l'avenir, l'interstice vers le lieu dans lequel ils espèrent transformer leur vie, la transition vers un autre temps, qui pourtant n'est encore qu'un projet.

1. Un espace régi par les relations de domination

1.1. Positions de faiblesse et positions de force

1.1.1. La mobilité, le moment de vulnérabilité des acteurs migrants

Le voyage de transit est l'espace-temps au cours duquel les migrants sont les plus vulnérables.²⁶⁸ Cette vulnérabilité résulte de multiples facteurs qui tous découlent de la non-régularité des acteurs dans l'espace qu'ils traversent. Les migrants sont dans l'incapacité de présenter aux autorités les documents accréditant leur présence légale sur le territoire. Ils savent qu'ils risquent d'être expulsés s'ils voyagent dans les zones de régularité ou dans les modes de circulation régulière. C'est pour cela qu'ils choisissent souvent – on l'a vu au chapitre précédent – de se mouvoir en marge des espaces de circulation régulière, éloignés de la loi, au sens propre comme au sens figuré. La vulnérabilité des migrants provient, à un premier niveau, de leur méconnaissance des lieux qu'ils tentent de traverser sans maîtriser les règles, les codes et les nécessités liées à la mobilité dans ces territoires. Les migrants y sont rendus plus vulnérables encore, car ces espaces sont tombés sous l'emprise d'acteurs malveillants qui, eux, maîtrisent totalement les déplacements et l'illégalité. Cette situation de passage instaure une relation inégalitaire dans laquelle les acteurs en mobilité clandestine se trouvent en infériorité de pouvoir, face à des acteurs fixes qui sont situés en position de force dans les lieux de passage obligé des clandestins, et qui n'ont qu'à attendre que les migrants viennent à eux et se prennent dans leurs guets-apens. Ce décalage de positions est inhérent à la mobilité clandestine et est circonscrit à l'espace du passage clandestin de la frontière – il n'existe pas avant, il cessera après.

Un agent de l'INM en poste à Tuxtla-Gutiérrez expliquait un jour qu'il reconnaissait les migrants clandestins « à leur odeur, à leur apparence et à leur peur » (Carnet de terrain, 2008). La peur qu'éprouve le migrant clandestin provient du fait qu'il se sait illégal sur le territoire, mais aussi de sa non-familiarité avec les espaces sociaux et spatiaux qu'il traverse. La plupart des migrants savent que tout dans

²⁶⁸ Vulnérable: adj. 1676, du lat. *Vulnerare*, « blesser » **1.** Qui peut être blessé, frappé par un mal physique. [...] (⇒ **fragile**). **2.** (ABSTRAIT) Qui peut être facilement atteint, qui se défend mal. ⇒ **fragile** (cf. Le défaut de la cuirasse, le talon d'Achille).

leur démarche, leur comportement et leur apparence les trahit, et que cela a de fortes chances d'attirer sur eux les autorités ou les délinquants. La non-régularité des migrants devient problématique pour eux à partir du moment où elle devient évidente et extrêmement visible dans l'espace du passage clandestin. Les migrants se savent facilement visibles alors même qu'ils tentent de passer inaperçus. Cette visibilité devient manifeste dans les lieux et les heures où tentent de se déplacer les migrants. Les populations locales savent que celui qui traverse par des routes reculées, alors qu'il existe des routes plus rapides et accessibles, a de fortes chances d'être quelqu'un qui cherche à échapper à la loi. Toute personne attendant le long des rails du Tabasco pour monter sur un train de marchandises ou toute personne marchant au milieu du désert de l'Arizona a toutes les chances d'être un migrant clandestin, et n'importe quel acteur local a la plus grande facilité à le déduire. Le migrant a peur car il sait qu'il peut être rapidement identifié par les autorités, par les délinquants ou par quelqu'un qui les fera venir sur lui.

La vulnérabilité des migrants pendant leur voyage est particulière en ce qu'elle est une coupure de leur espace-temps habituel. Une fois le voyage commencé, le migrant clandestin se trouve, le plus souvent, dans une situation où son réseau social ne peut pas grand-chose pour l'aider à faire face aux dangers de la route avant qu'ils ne se manifestent. La vulnérabilité est encore plus grande, car le migrant a peu de ressources pour se défendre face à l'imminence d'une situation qu'il jugera arbitraire et néfaste, car le migrant sait que, pour lui, la défense l'expose, la plupart du temps, à compromettre les possibilités de réussite de son voyage. Se défendre de manière active peut-être parfois synonyme de mort, d'expulsion, de blessure, ou de spoliation majeure.

Quelques migrants, en particulier ceux qui voyagent hors des réseaux de passeurs et qui proviennent des quartiers de violence des villes d'Amérique centrale, sont armés de couteaux, d'armes à feu ou de barres de fer, et n'hésitent pas à les utiliser pour répondre à certaines agressions, mais ces défenses ne leur serviront que face aux délinquants ordinaires, mais elles ne leur serviront pas pour faire face aux autorités ou aux cliques du crime organisé. Les migrants savent qu'ils ne peuvent sortir vainqueurs que des rapports de force qui sont à leur avantage, ou de ceux qui sont relativement équilibrés. Les migrants savent qu'ils ne décident pas

totallement de leur mobilité clandestine, et que ceux qui décident sont souvent les acteurs qu'ils auront face à eux et qui essaieront de les empêcher d'avancer.

Pour les délinquants, le migrant clandestin est la proie idéale : il est extrêmement visible tout en tentant de passer inaperçu. Il passe par les endroits écartés, évite la loi, est peu enclin à se défendre, ne connaît pas le terrain, personne autour de lui n'est en position de le défendre, chacun peut représenter un gain en monétaire allant de quelques dollars à plusieurs centaines – voire des milliers. Et puis, chaque migrant a aussi un corps sur lequel les délinquants pourront assouvir leurs pulsions de violence. Et justement, ce sera sur ce corps en infraction qu'aura prise la domination, car dans la mobilité clandestine, les acteurs migrants sont moins en contrôle de leur corps. La situation de l'espace du transit institue de manière soudaine et artificielle deux positions spécifiques en rapport à la mobilité, en réifiant et cristallisant une relation sociale fondée sur la possibilité de la domination de ceux qui « veulent passer » par ceux qui sont en position de décider ou non de les « laisser passer ». Cette situation de vulnérabilité attire les acteurs malveillants qui tenteront d'abuser librement des clandestins dans une immense économie souterraine régissant la route migratoire de transit.²⁶⁹

1.1.2. L'impunité : la racine des attaques contre les migrants

Les acteurs malveillants prennent pour cible les clandestins parce qu'ils savent qu'ils ont une infime probabilité d'être arrêtés par les autorités, d'une part, parce que les abus ont lieu, le plus souvent à l'écart des circulations conventionnelles régulières, d'autre part, car ce sont souvent les autorités elles-mêmes qui réalisent ces exactions ou qui les couvrent. Certes, la loi mexicaine punit les délits commis contre les étrangers en situation irrégulière, mais dans les faits, ces délits ne sont

²⁶⁹ La systématique des abus perpétrés contre les clandestins a lieu aussi aux États-Unis. À La Nouvelle-Orléans, par exemple, les clandestins centraméricains sont devenus la cible privilégiée des populations locales vivant dans les quartiers pauvres de la ville, au point qu'elles ont été surnommées *Walking-ATMs* – « guichets de retrait ambulants ». Ce terme provient du fait que les migrants hispaniques ont souvent sur eux, et en argent liquide, leur salaire de la journée ou de la semaine, et qu'il est très facile de les détrousser. En effet, les migrants ont tendance à ne pas opposer trop de résistance, car résister ou déposer une plainte conduirait surtout, pour eux, à s'exposer à des fortes représailles de la part des voleurs (coups et blessures) ou à entrer en contact avec la police locale qui risquerait de les conduire aux autorités migratoires qui les expulseraient. Les témoignages de détresse des migrants par les populations locales ou par d'autres migrants clandestins sont extrêmement fréquents.

quasiment jamais réprimés. Les acteurs migrants comme ceux qui les agressent savent que le clandestin est le dernier échelon des sans-droits au Mexique, car la loi cherche à l'expulser et non à lui rendre justice. Dans la pratique du migrant, le droit migratoire et ses effets collatéraux ont antériorité sur ses droits élémentaires et sur le droit pénal censé condamner toute personne commettant un abus sur sa personne.

Cela s'explique d'abord par les propres failles du système judiciaire mexicain régi par un taux d'impunité atteignant 99 % pour les délits commis contre les citoyens mexicains, d'après les sources officielles de la CNDH (El Universal, [2008/12/15](#)). Si un tel niveau d'impunité existe pour les délits commis contre les Mexicains, quelle peut être la justice attendue pour les crimes commis contre des Centraméricains, pauvres, ressortissants de pays économiquement, politiquement et diplomatiquement faibles, se trouvant de manière illégale sur le pays ? D'ailleurs, les agents de la loi, dans leur impuissance ou leur complicité, poussent souvent les migrants – mais aussi dans beaucoup de cas les citoyens mexicains – à ne pas dénoncer les délits pour ne pas s'exposer aux représailles sanglantes et immédiates de la part des délinquants (Martinez, 2010 ; Carnet de terrain, 2010). Mais ceux qui s'attaquent aux clandestins savent aussi que les migrants en transit considèrent d'avance qu'ils n'auront pas grand intérêt à appeler les autorités, non seulement parce qu'ils ne sont pas familiers avec le système judiciaire local, mais surtout parce que la plainte signifierait sortir de la route migratoire, trouver les autorités, se mettre entre leurs mains et avoir la plus grande probabilité de se faire expulser vers leur pays d'origine, ou de subir de nouveaux abus.

L'État mexicain essaye toutefois d'afficher publiquement le maintien de l'État de droit pour la défense des clandestins, et présente régulièrement comme des libérations de migrants séquestrés les saisies de migrants voyageant volontairement avec les passeurs.²⁷⁰ Ces migrants « libérés » sont ensuite placés, contre leur gré, dans les procédures d'expulsion vers leur pays d'origine. En revanche, les autorités ne répondent pas aux plaintes déposées, directement, par des migrants ou en leur nom. Dans la réalité, la justice est anecdotique dans les affaires des victimes clandestines en transit et les quelques dépôts de plaintes

²⁷⁰ Cf. par exemple (Excelsior, [2012/08/19](#)).

s'égarer dans des non-lieux ou dans des erreurs de procédure liées souvent à la disjonction entre les structures judiciaires locales (Ministerio público, PGJE) et la structure judiciaire fédérale (PGR), mais surtout à une corruption endémique. Alors même que la CNDH, organisme fédéral chargé de la défense des droits de l'homme au Mexique, alerte sur le nombre de prises d'otages de migrants (plus de 20 000 par an) et le nombre incalculable de morts depuis 2007 (CNDH, 2011), les instances de justice locales et fédérales du pays n'ont ouvert en dix ans que dix-sept investigations pour prise d'otage ou pour meurtre de migrants (El Universal, [2011/05/16](#)).

L'impunité des attaques commises contre les migrants au Mexique est facilitée par la façon hasardeuse dont est rendue la justice lorsqu'il s'agit de clandestins. L'exemple de la manière dont a été géré le massacre de San Fernando est à ce titre révélateur.²⁷¹ La médiatisation du massacre à l'échelle nationale et internationale a eu pour effet de montrer au monde et au pays l'ampleur de la situation de crise humanitaire que subissaient, au Mexique, les migrants clandestins en transit au Mexique vers les États-Unis. Cette situation était en complet décalage avec l'image de prospérité et de gouvernabilité que s'efforçait de donner le gouvernement du pays membre de l'OCDE, qui s'est trouvé contraint à fournir des explications aux organisations internationales et aux diplomaties du monde entier.²⁷² Le gouvernement du président Calderón a alors démultiplié les effets d'annonce en promettant de trouver les coupables et de s'engager fermement en matière de défense des droits élémentaires des migrants.

Pourtant, sur le terrain, la procédure d'investigation du crime a été véritablement désastreuse : l'agent ministériel chargé de l'enquête a été retrouvé décapité quatre jours après le massacre (La jornada, [2010/08/28](#)) ; le camion frigorifique transportant les 72 corps a été accidenté à son arrivée à Mexico (El Universal, [2010/09/01](#)) ; lors des premiers rapatriements de corps identifiés, les autorités allaient intervertir les corps de certains migrants qu'ils enverraient par erreur à leurs familles en leur

²⁷¹ Dans la nuit du 22 au 23 août 2010, la clique des Zetas opérant à San Fernando, Tamaulipas a assassiné soixante-douze migrants clandestins se dirigeant vers les États-Unis qui ont été descendus du bus dans lequel ils voyageaient avec leurs passeurs. La majeure partie des migrants provenait d'Amérique centrale.

²⁷² Voir par exemple la demande d'explication des Nations Unies (El Universal, [2010/11/09](#)).

demandant expressément de ne pas ouvrir les cercueils, et auraient même dit : « qu'ils enterrent des morts même si ce ne sont pas les leurs » (El Universal, [2011/08/21](#)).²⁷³ Deux ans après le massacre, les autorités mexicaines ont incinéré les huit derniers corps qui avaient été identifiés, sans demander l'autorisation aux familles guatémaltèques et les ont envoyé aux familles qui ont été convoquées pour venir chercher les urnes avec les cendres de leur défunt (El Periódico, [2012/11/04](#)). Le dernier jour de la présidence de Calderón, les derniers cadavres identifiés ont été incinérés, clôturant ainsi le dossier et rendant impossible tout travail ultérieur d'investigation (Proceso, [2012/12/22](#)).

L'exemple noir de San Fernando est un indicateur tout à la fois du degré d'horreur et de flou qui régit ces espaces, mais aussi du dédain relatif des autorités locales et fédérales envers les migrants clandestins – et leurs familles – d'Amérique latine en général et d'Amérique centrale en particulier. C'est cet état d'esprit des autorités et cette manière vague d'appliquer la loi qui fournit un cadre d'action idéal aux délinquants. Les acteurs malveillants qui se trouvent sur la route des migrants se rendent rapidement compte que la loi sera absente et qu'ils pourront aisément devenir les maîtres d'un tronçon de la route et se poser en tant que tels devant les migrants de passage. Le règlement migratoire couplé aux failles du système de justice a eu pour effet de créer, dans cet espace, une catégorie d'acteurs en mobilité clandestine pouvant être agressée de manière illimitée et dans l'impunité la plus totale. Ce décalage des rapports de pouvoir dans des espaces d'illégalité, engendre – c'est une constante des sociétés humaines – le sentiment de supériorité des uns sur les autres, des plus forts sur les plus faibles, déchainant de manière quasi mécanique des réactions de violence contre les dominés (Trotha (von), 2007).

1.2. Acharnement contre les migrants clandestins centraméricains

1.2.1. Domination et pouvoir

Les abus commis contre les migrants clandestins centraméricains pendant leur voyage de transit vers les États-Unis sont systématiques. La marge d'impunité dont jouissent les acteurs qui s'attaquent à ces migrants est telle que les exactions ont

²⁷³ Voir par exemple le témoignage de l'épouse d'une victime hondurienne qui a reçu le corps d'une des victimes brésiliennes (El Universal, [2010/10/02](#)).

largement dépassé l'échelle du racket ou du brigandage pour se placer davantage sur le registre psychologique de la volonté de puissance et de l'assouvissement des pulsions de vie et de mort. Les délinquants situés en position de force – autorités corrompues, populations locales, crime organisé, autres migrants centraméricains – abusent des clandestins en transit au nom d'un droit de passage implicite ou explicite. Ces abus de pouvoir sont de différentes natures et sont commis dans différents degrés de violence, mais ils reposent tous sur une position de domination sur des acteurs vulnérabilisés par leur irrégularité de séjour.

La domination s'exerce dans un rapport de domination personnalisé, mais elle se fonde sur une situation générale qui assigne et institue deux catégories d'acteurs distincts (abuseurs et abusés) liés de manière impersonnelle et interchangeable (ex. n'importe quel acteur situé en position de force peut abuser de n'importe quel acteur en position de faiblesse). Toute domination est relative à la position des acteurs et se noue dans l'interaction. Pour Max Weber, la domination peut être définie comme la chance de trouver des personnes prêtes à obéir à un ordre. L'obéissance comme résultante de la domination est, en ce sens, directement liée à la notion de pouvoir. Le pouvoir, dans la sociologie weberienne, est « la chance qu'a un acteur de faire triompher sa propre volonté au sein d'une relation sociale, même contre la volonté d'autrui et contre les résistances ». Le pouvoir et la domination ne sont pas des substances, mais bien des potentialités, indissociables d'une relation entre des acteurs qui verra le triomphe la volonté de l'un d'eux à l'issue d'un rapport de forces (Weber, [1921] 2003).

Le philosophe français Michel Foucault s'est intéressé aux mécanismes d'intériorisation du pouvoir dans les sociétés humaines, et a montré que le pouvoir se forme dans un ensemble de « dispositions, de manœuvres, de tactiques et de techniques » qui sont destinées à imposer la volonté d'un individu à celle d'un autre. Le pouvoir, pour Foucault, est « coextensif » à la relation, il s'exerce plutôt qu'il ne se possède, il est immanent aux rapports sociaux, il est toujours « déjà-là », et tous les acteurs se trouvent pris dans des rapports de pouvoir (Foucault, 1992). Foucault rappelle qu'il existe dans l'État de droit et dans la société un certain nombre de contre-pouvoirs et de régulateurs juridiques et moraux qui agissent comme garde-fous et qui limitent – jusqu'à un certain point – le pouvoir des

personnes situées en position de domination sur les autres. Mais dans la situation de clandestinité, ces contre-pouvoirs n'ont pas vraiment cours, car dans les économies souterraines, les acteurs dominants sont les maîtres absolus des micro-relations localisées dans l'espace et dans le temps avec des acteurs plus faibles. Ceux qui se posent en maîtres du hors la loi devant les clandestins prétendent contrôler la circulation dans les espaces de transit, et ceux qui se savent clandestins, sont conscients qu'ils ne contrôlent ni leur temps, ni leur espace, ni leur corps. S'ils veulent pouvoir continuer leur route vers le nord, les migrants savent qu'ils n'ont d'autre choix que de persister dans ces types de relations qui s'imposeront à eux de manière arbitraire.

Cette possibilité de domination s'exerce dans un contexte social de méfiance et de mépris de la part des populations locales vis-à-vis des populations centraméricaines, considérées d'ordinaire comme « inférieures à elles », comme l'explique, par exemple, un chauffeur de taxi de Tapachula :

« Mais oui, la majorité le voit comme un Centraméricain. Parce que c'est un Centraméricain, on le voit avec de mauvais yeux, on le rejette, on lui dit "tu viens d'un pays pauvre, d'un pays qui ne produit rien, tu es moins que moi". Parce que oui, il y a des gens qui pensent comme ça ici au Mexique ». [Cité in (Vericat Núñez, 2007: 100)] ²⁷⁴

La société mexicaine, dans son ensemble, est devenue de plus en plus intolérante à l'égard des migrants clandestins centraméricains, et une enquête d'opinion réalisée en 2010 par le CIDE ²⁷⁵ a révélé que 64 % de la population du pays avait une opinion négative des Guatémaltèques et que 45 % pensait que les étrangers clandestins pouvaient prendre le travail aux Mexicains. Cette même enquête a indiqué que 79 % de la population était favorable aux mesures de restriction prises contre les migrants centraméricains et que 22 % de la population s'est montrée en faveur de la construction d'un mur à la frontière avec le Guatemala, similaire à celui que construisent les États-Unis sur leur frontière sud (CIDE, 2011). Cette

²⁷⁴ « Pero sí la mayoría lo ven como un centroamericano, pues es un centroamericano, lo vemos mal, lo rechazamos, le decimos, pues vienes de un país pobre, de un país que no produce nada, eres menos que yo, porque sí existe esta clase de personas aquí en México. »

²⁷⁵ Centro de Investigación y Docencia Económica.

enquête a montré que les préjugés xénophobes sont très présents au Mexique, et qu'ils sont particulièrement vivaces face aux populations d'Amérique centrale. Même les Nations Unies se sont inquiétées de cette situation d'intolérance grandissante à l'égard des Centraméricains et interpellent régulièrement le gouvernement mexicain sur cette question.²⁷⁶ Depuis le début de la dernière décennie, il n'est plus rare de trouver dans la presse des articles qui dénoncent les tentatives de lynchage – ou les lynchages avérés – de migrants centraméricains par les populations locales habitant sur les lieux de transit du flux migratoire et qui accusent les migrants d'être responsables des délits locaux.²⁷⁷ Ces comportements sont parfois favorisés par les discours de responsables politiques.²⁷⁸ La situation de défiance à l'égard des Centraméricains qui couve dans la société mexicaine est la toile de fond des relations qui se noueront à l'échelle locale sur la route migratoire clandestine.

1.2.2. Libre cours à la volonté de puissance

Les migrants centraméricains sont au cœur d'un cercle vicieux qui veut que plus leurs agresseurs jouissent d'impunité, plus ceux-ci se sentent capables et légitimés à commettre davantage d'exactions contre eux, et plus se déchainera une situation de violence généralisée.²⁷⁹ Le sociologue Philippe Bourgois distinguait quatre types de violence : la violence politique (celle administrée directement et volontairement au nom d'une idéologie, d'un mouvement politique, d'un État, etc.), la violence structurale (l'organisation économique politique de la société qui impose des conditions de souffrance aux populations pauvres), la violence symbolique (les mécanismes de l'acceptation de la domination et de la violence par les dominés), et la violence quotidienne en temps de paix (les petites guerres, les génocides invisibles, etc.). La violence quotidienne en temps de paix se manifeste par des agressions interpersonnelles routinières qui servent à normaliser la violence à un niveau micro. Ces pratiques forment au fil du temps une « culture de

²⁷⁶ Cf. sur ce point (Excelsior, [2011/01/02](#)).

²⁷⁷ Sur ce point, cf. par exemple (Milenio, [2013/02/04](#))

²⁷⁸ Cf. par exemple les propos de la directrice de l'INM (La Jornada, [2007/11/20](#)) et ceux du maire de Tultitlán (El Universal, [2010/09/03](#)).

²⁷⁹ Violence: n.f – 1215 **1.** [...] LA VIOLENCE : force brutale pour soumettre qqn. ⇒ **brutalité** [...] **2.** UNE VIOLENCE: acte par lequel s'exerce cette force.

la terreur » dans la vie quotidienne des victimes et des agresseurs qui finissent par l'accepter et la reproduire (Bourgois, 2005). C'est cette violence quotidienne en temps de paix qui se cristallise dans une culture de la terreur, et s'abat sur les migrants clandestins en transit par les économies souterraines du passage clandestin au Mexique et à la frontière sud des États-Unis.

La violence est une forme de pouvoir, c'est du « pouvoir en action » écrivait Heinrich Popitz [cité in (Trotha (von), 2007)]. La violence consiste à voler, frapper, détruire, blesser, ou tuer quelqu'un dans l'intention de lui nuire. La violence est une action par laquelle un acteur cherche volontairement à porter atteinte à un autre en faisant l'exercice de son pouvoir matériel ou immatériel sur autrui, et tout acteur social peut la subir ou la perpétrer. Pour Trutz von Trotha, le meurtre peut être considéré comme la violence absolue, l'extrême limite que peut atteindre toute action violente. La mort par violence signifie l'assouvissement du pouvoir mais aussi le terme de la domination et de la relation. Tant qu'elles n'atteignent pas la mort, les différentes formes de violence sont un mode de domination par laquelle un acteur tente de subordonner autrui. Mais toutes les formes de violence peuvent dégénérer extrêmement facilement vers la violence physique d'abord (contre le corps des victimes), puis vers la violence absolue ensuite – le meurtre – (Trotha (von), 2007).

Les actes de violence commis contre les migrants centraméricains au Mexique – communs depuis les années 1970 (Castillo & Palma, 1996) – ont dramatiquement empiré à partir du moment où les activités illégales se sont restructurées face aux attaques des gouvernements mexicain et états-unien contre les cartels de la drogue. Au niveau national, la lutte contre les cartels a fait exploser les niveaux de violence et les a généralisés dans tout le pays, et d'une manière plus brutale encore dans les espaces de la clandestinité, où les migrants centraméricains sont devenus des proies idéales.²⁸⁰ Les délinquants ont alors commencé à s'attaquer aux

²⁸⁰ Pour le président Calderón, la violence est un effet inévitable de la lutte contre les cartels de la drogue : « Denise Mearker : En sus discursos aprecio que el presupuesto básico, digamos, la comprensión básica detrás de la estrategia permanece, y qué es: va a haber una mayor violencia a corto plazo, esa violencia a corto plazo es indispensable para obtener el triunfo en el mediano o largo plazo. Entonces, este tema de que la violencia es necesaria para, en algún momento ganar, creo que esa se mantiene. Estamos de acuerdo. – Presidente Calderón : Yo cambiaría la palabra que mencionas: "indispensable", en todo caso por inevitable. » (Presidente Calderón, [2010](#)).

migrants pour leur prendre leur argent ou celui de leurs proches, mais aussi pour assouvir leurs pulsions sexuelles ou leurs pulsions de mort, en manifestant, de manière néfaste, une volonté de puissance dans un sens nietzschéen, réalisée dans l'objectif de se sentir plus puissant que l'homme moyen, même au mépris de la morale. Les délinquants s'attaquent souvent aux clandestins lorsqu'ils sont dans une situation d'altération psychique sous les effets de divers psychotropes (alcool, cocaïne, colle, etc.). Pour le propre président Calderón, la violence qui se déchaîne sur les migrants est devenue « irrationnelle » et relève davantage de « la folie », comme il l'a dit en commentant le massacre de San Fernando dans le principal journal télévisé du pays :

« Ce sont franchement des actes d'une barbarie inqualifiable et qui montrent que ces gens-là [les narcos] n'ont pas seulement perdu les scrupules depuis longtemps, mais qu'ils ont aussi perdu tout vestige de raison, ils sont devenus totalement fous. Et leur folie est terriblement dangereuse. Et c'est pour cela que je ne cesserai pas de dire que c'est une raison d'autant plus grande pour continuer à les combattre et d'unir les efforts pour les affronter, les éradiquer – je ne peux pas dire, en tant que président, “par n'importe quel moyen”, mais j'en ai très envie. [...] Il me semble que le qualificatif d'êtres humains – lié à la notion de dignité – peut difficilement être employé pour les qualifier. En effet – je ne sais même si je peux employer le terme personnes – qui ont simplement dépassé un quelconque seuil de dignité. Je ne sais pas si c'est par l'effet des drogues, je ne sais pas si c'est une perte totale et absolue du sens de la vie, mais évidemment, il s'agit d'un fait terriblement pernicieux. » (Presidente Calderón, 2011).²⁸¹

Pour autant, le discours du président Calderón évite de faire la relation entre le déchainement des formes particulières de violences qui s'abattent sur la population clandestine en transit et la stratégie d'attaque frontale à des cartels, qui dix ans plus tôt, n'attaquaient pas les clandestins. En fait, le système frontalier mexicano-états-unien mis en place pour contenir les flux migratoires clandestins et

²⁸¹ « Son hechos francamente [...] de una barbarie incalificable y que refleja que estos tipos [los narcos] no sólo perdieron hace mucho los escrúpulos, sino perdieron cualquier dejo de razón, están totalmente locos. Y su locura es terriblemente peligrosa. Y por lo mismo, Joaquín, no me canso de decir que es una razón más y poderosa, además, para seguirlos combatiendo y unir esfuerzos, y enfrentarlos, y erradicarlos, no puedo decir, como Presidente a como dé lugar, pero me dan muchas ganas de decirlo. [...] Me parece que el calificativo de seres humanos y de la dignidad que conlleva a ese carácter es muy difícil de pensarlo ahí. Efectivamente, se trata de ya no podemos decir no sé si gente, simple y sencillamente han rebasado cualquier umbral de dignidad. Yo no sé si es por el efecto de las drogas, Joaquín, no sé si es por una pérdida total, absoluta, del sentido de la vida, pero evidentemente que se trata de un hecho terriblemente pernicioso. »

le trafic de drogue a eu pour effet de compresser le flux migratoire vers les espaces contrôlés et disputés par les cartels. Et lorsque ces derniers ont commencé à subir des pertes, leurs cliques en perpétuel besoin de financement, de recrutement et de contrôle absolu de leurs territoires ont décidé de s'attaquer aux migrants transitant dans ces espaces :

« Plusieurs rapports officiels informent que de nombreux cadavres récemment trouvés dans les fosses communes pourraient être ceux de voyageurs qui tentaient d'atteindre la frontière avec les États-Unis. » (El Sol de México, [2011/05/09](#)). ²⁸²

Les actes de violence commis contre les Centraméricains n'ont pas uniquement lieu en territoire mexicain – où certes ils se trouvent dans leur forme la plus extrême –, mais ils se perpétuent aussi dans les marges de passage clandestin dans la zone frontalière sud des États-Unis (déserts, grandes villes, etc.). Dans les espaces des économies souterraines de la route migratoire de transit clandestin au Mexique et aux États-Unis, l'État de droit et la justice semblent s'arrêter *de facto* à la limite de la légalité et à la limite de ces espaces. Or c'est justement une clause du règlement migratoire, rendant illégal le passage des migrants en transit, qui crée les conditions pour que les migrants clandestins circulant dans les marges de la frontière se trouvent confrontés à des acteurs situés en position de force qui exigeront d'eux le prix arbitraire de leur transgression.

Les causes subjectives de la violence sont toujours difficiles à identifier, mais à un niveau général et psychologique il est indéniable que celles-ci se manifestent, comme le suggérait Popitz, dans des processus semi-inconscients où les acteurs en position de domination vivent l'acte de violence dans un sadisme consommé, assimilé au plaisir, à l'excitation et à l'expérience physique. La violence peut devenir, en ce sens, une forme détournée, et néfaste, de jouissance sexuelle [Popitz cité dans (Trotha (von), 2007)]. En des termes psychanalytiques, cette violence est alors l'assouvissement des pulsions névrosées du moi, de sa pulsion de mort et de sa pulsion de vie. C'est pour cela que, dans l'espace de passage clandestin de la frontière, la violence a son libre cours et se manifeste dans sa dimension sexuelle avec une persistance dramatique qui s'abat constamment sur une catégorie

²⁸² « Varios reportes oficiales aseguran que muchos de los cadáveres recientemente encontrados en fosas comunes, pudieron pertenecer a viajeros que intentaban llegar a la línea divisoria entre Estados Unidos y México. »

particulière d'acteurs migrants : les femmes. Car tous les migrants ne sont pas exposés aux mêmes abus ni aux mêmes degrés de violences : dans les économies souterraines tout s'exacerbe, et les rapports de domination structurant les sociétés dans la légalité semblent y devenir exponentiels et déchainés.

1.3. Le corps des femmes à la merci de la meute

1.3.1. Corps convoités

Les femmes migrantes sont en minorité au sein de la population migrante centraméricaine en transit. D'après les travaux de l'EMIF Sur, elles ne représentent que 20 % du flux migratoire ; c'est-à-dire que pour deux femmes migrantes, il y aura huit migrants hommes (EMIF Sur, 2011). Les femmes sont la catégorie d'acteur la plus exposée aux abus et la plus effectivement abusée principalement du fait de leur genre, de leur mode de mobilité, mais aussi du fait que la plupart voyagent seules. Les femmes sont l'échelon ultime sur lequel se concentre la violence dans les espaces d'illégalité de la frontière. Sur cette route de transit clandestin, la violence s'abat sur les populations migrantes étrangères, elle cible les migrants centraméricains, puis elle se concentre sur les femmes. La domination masculine, structurante de manière spécifique dans les relations sociales dans le pays d'origine, de transit et de destination, s'impose aux femmes pendant la traversée comme une relation de pouvoir abusive, arbitraire et violente, qui se manifeste, dans la plupart des cas, sous une forme sexuelle.

Les femmes centraméricaines sont soumises à une triple infériorisation : d'une part celle par laquelle les populations locales – ancrées dans des préjugés xénophobes – dévalorisent la population centraméricaine dans son ensemble, et d'autre part celle qui dévalorise la femme centraméricaine en particulier.²⁸³ À cela s'ajoute une troisième infériorisation au sein de la population migrante, par laquelle les hommes migrants véhiculent leurs préjugés, leurs représentations et leurs pratiques tout au long de la route migratoire dans leurs interactions avec les autres femmes migrantes. Dans les espaces des économies souterraines, la plupart

²⁸³ Cf. par exemple, en guise d'illustration, les propos d'un chauffeur de taxi de Tapachula : « la femme centraméricaine est moins bien vue que la femme du Chiapas » [Cité in (Vericat Núñez, 2007: 100)]

des hommes, qu'ils soient des agents de l'autorité, des populations locales ou d'autres migrants, auront tendance à se sentir en position de domination sur les femmes, par une réification des rapports sociaux et des mécanismes de la domination masculine. Et justement, dans l'espace du passage clandestin, les hommes se trouvent effectivement en position de force par rapport aux femmes, car au processus de vulnérabilité qu'éprouvent tous les migrants, pour elles, s'ajoute le processus de « vulnérabilisation » résultant de leur condition de genre. Les femmes migrantes se trouvent dans une accumulation de vulnérabilités qui surajoute à leur condition migratoire, leur condition de femme, de niveau de possession de capital social, mais aussi d'ethnie (Chávez & Landa, 2008).

Dans l'espace du transit clandestin, les femmes sont réduites à leur corps, à leur apparence et à ce qu'elles représentent pour les hommes. Si les clandestins, en général, sont une population rendue visible, les femmes sont rendues plus visibles encore : leur corps, ses formes, ses mouvements, ses vêtements, attirent le regard des hommes. Or, dans cet espace, leur corps est convoité. Les femmes centraméricaines plaisent aux hommes dans ces économies souterraines, comme l'illustre le marché fulgurant de la prostitution à la frontière sud du Mexique, formé en grande partie par d'anciennes migrantes en transit. Certaines femmes, cependant, sont plus convoitées que d'autres, et parmi toutes, Honduriennes et Salvadoriennes sont considérées, selon les populations locales, « les plus sexys » et « les plus attirantes » (Madueño Haon, 2010).²⁸⁴ Mais toutes les femmes centraméricaines sont exposées au même arbitraire qui se manifeste sous la forme du viol qui, pour elles, se surajoute aux autres formes d'agression.

Dans les économies souterraines du passage clandestin, le corps des femmes devient pour les hommes acteurs situés en position de domination (autorités, populations locales, crime organisé, autres migrants) : un corps « à abuser à merci ». Il s'agit de la femme à abuser d'une manière systématique et catégorielle (« la femme », non pas « une femme ») dans un acte de violence sexuelle. La règle

²⁸⁴ « ¿Por qué la gente prefiere las de Honduras? Porque la gente hace la diferencia aquí [...] ya sabes, ven la llegada de una guatemalteca y dicen que es indígena, que no es realmente bonita. Las mujeres de Honduras y El Salvador son de piel más blanca, más sexys, más atractivas. » (Madueño Haon, 2010).

des économies souterraines est constante : abuser absolument de celui, et surtout, de celle qui se trouve en position de faiblesse, et le faire d'une manière illimitée.

1.3.2. Corps violés

Toute enquête de terrain et tout acteur de la société civile travaillant avec les migrants centraméricains, pourra confirmer l'ampleur du phénomène des violations sexuelles de femmes migrantes centraméricaines au Mexique et à la frontière sud des États-Unis.²⁸⁵ Tous les travaux convergent là-dessus : c'est une majorité des femmes qui subit une relation sexuelle forcée pendant sa tentative de traversée. Les estimations de la société civile avancent le chiffre brutal de huit femmes migrantes sur dix qui subissent une violation sexuelle pendant leur voyage clandestin (Diario de Xalapa, [2008/07/01](#): citant un rapport de Foro Migraciones).²⁸⁶ La systématicité des viols a rendu les agressions sexuelles prévisibles et les femmes qui s'aventurent sur la route du transit doivent se résigner à cette réalité. Au fond, pour les femmes comme pour les hommes, l'acceptation de la fatalité est la seule manière de traverser les rapports de pouvoir extrêmes qui régissent les économies souterraines du passage clandestin. La domination des uns et la vulnérabilité des autres crée une condition « d'abusable à merci » pour tous les migrants, mais qui se charge d'une dimension sexuelle pour les femmes migrantes.²⁸⁷

Aux migrants hommes, les acteurs situés en position de force tentent de prendre leur argent ou leurs biens, aux femmes migrantes, ils tentent « en plus » de prendre leur corps. Comme le montrent les travaux de la sociologue mexicaine Olivia Ruiz, les viols imposés aux femmes migrantes en transit résultent de pratiques et de logiques de domination, de constructions de l'altérité entre natifs et étrangers, de pratiques de la violence, de règlements juridiques ainsi que d'une culture érotique

²⁸⁵ Cf. par exemple : (Revista de los misioneros de San Carlos, 1999 ; Palencia & Kobrak, 2000 ; Ruiz, 2001a ; 2002 ; Sin Fronteras, 2004 ; Ruiz, 2005 ; Monzón, 2006 ; Ruiz, 2006 ; Vericat Núñez, 2007 ; Chávez & Landa, 2008 ; BPM, et al., 2009 ; Ruiz, 2009 ; BPM, et al., 2010 ; Martínez, 2010 ; Rigoni C.S., 2010)

²⁸⁶ Les estimations des agences gouvernementales parlent de 42 % des femmes migrantes centraméricaines qui subissent un acte de violation sexuelle (Proceso, [2009/10/04](#): citant un rapport de l'OCDE).

²⁸⁷ Cf. sur ce point le témoignage d'Erlinda au chapitre 5.

qui a formé une représentation de la femme – à fortiori centraméricaine – dans l’imaginaire des hommes maîtres des espaces hors la loi (Ruiz, 2003 ; 2009). Du point de vue juridique, le viol est un rapport sexuel imposé à quelqu’un par la violence, obtenu par la contrainte. Il constitue pénalement un crime (CNTRL, 2012).²⁸⁸ Les viols perpétrés contre les femmes peuvent être commis dans toutes les gammes de violence existant entre la violence directe (rouage de coups, blessures, meurtre) et la violence indirecte (non-résistance, viol qui s’apparente à une relation sexuelle consentie) (Palencia & Kobrak, 2000 ; Sin Fronteras, 2004).

Certaines femmes meurent violées, d’autres survivent à leurs blessures physiques et psychologiques, d’autres subissent exclusivement des blessures psychologiques. Selon la sociologue états-unienne Ann Cahill, toute femme est exposée à la possibilité et à la réalité du viol dans des portions entières de l’espace et du temps-horaire et c’est pour cela que l’espace qu’elles parcourent est différent de celui que parcourent les hommes. Pour les hommes subissant des exactions, le risque ultime est celui de la destruction de leur corps, pour les femmes à ce risque s’ajoute – avec antériorité – celui de la prise de leur sexualité et de leur liberté de mouvement (Cahill, 2000 ; 2001). Pour les femmes migrantes centraméricaines, le viol est un risque – ou une fatalité – qui fait déjà souvent partie de leur pratique spatiale et de leur quotidien dans leurs lieux d’origine et c’est un danger permanent – manifesté ou non – avec lequel elles ont dû vivre. Cette latence quotidienne du risque de viol s’explique par l’institutionnalisation de la « culture de la terreur » dont parle Philippe Bourgois, par lequel les « petites guerres en temps de paix » imposent des modes de domination extrêmes sur les femmes dont la violation sexuelle est l’élément le plus caractéristique.

Par exemple, à la demande d’explication de pourquoi il voulait que sa mère accouche d’un garçon, un enfant de treize ans des rues du Salvador répondra à Bourgois : « parce que les filles sont trop faciles à violer » (Bourgois, 2005: 12). Le viol « facile » des filles dans les sociétés d’Amérique centrale deviendra « plus facile encore » dans la mobilité clandestine de transit par des espaces reculés,

²⁸⁸ Cette définition peut s’augmenter de la définition du FBI (États-Unis): « Rape: The penetration, no matter how slight, of the vagina or anus with any body part or object, or oral penetration by a sex organ of another person, without the consent of the victim. » (FBI, 2012).

saturés de délinquants et gouvernés par une violence extrême. Dans les espaces de transit, le viol, devenu omniprésent, finit par devenir banal :

« Chaque jour apporte son lot quotidien de drames dans les journaux locaux d'attaques de femmes et de groupes de femmes qui transitent dans la région. Dans un incident, habituel dans le nombre de femmes affectées et dans le niveau de barbarie, vingt-deux femmes, dont trois âgées de quinze ans ont été violées par vingt-quatre hommes qui portaient couteaux et armes et qui les ont ensuite dépouillés de leurs biens personnels. » (Ruiz, 2009: 32).

Dans les lieux de légalité, les tentatives de viols sont limités, en principe, par certains régulateurs juridiques, sociaux et moraux qui ne semblent pas avoir cours dans les espaces de la clandestinité. Les viols – tout comme les autres abus commis sur les migrants – sont rendus plus faciles par la logique de la mobilité clandestine qui veut que les migrants aient pour unique volonté de pouvoir poursuivre leur déplacement vers le nord au travers des économies souterraines. Dans cette économie souterraine, le corps des femmes représente une valeur à prendre et chaque acteur malveillant situé en position de force tentera d'assouvir sa volonté de puissance et sa pulsion névrosée en fonction de la position sociale depuis laquelle il s'impose à la victime (agent de l'autorité, migrant clandestin, paysan local, membre du crime organisé). Selon les cas, le viol pourra aboutir au passage de la frontière par la victime, à son retour à la frontière précédente, à l'errance dans l'espace, ou à la mort.

Certains viols seront les termes d'un chantage pour laisser passer, d'autres seront une attaque arbitraire, d'autres auront lieu au cours de périodes de prise d'otage, mais tous se produiront dans le cadre des relations de domination régissant les économies souterraines formées et entretenues par la frontière légale. Dans les espaces de la clandestinité de transit, le corps des femmes a fini par devenir un terme de la transaction et de la translation qui doit permettre la mobilité vers le nord. Chaque femme subira l'arbitraire de la violation sexuelle – si elle a lieu – d'une manière différente en fonction des ressources dont elle dispose, de ce qu'elle a laissé derrière elle, de ce qu'elle espère en cas de réussite de son projet migratoire, et bien entendu, de la violence avec laquelle elle sera perpétrée. Certaines femmes subiront le viol comme un profond traumatisme, d'autres,

comme une fatalité du passage clandestin intervenant à la manière du péage ou de la ponction exigée par les maîtres du hors la loi.

2. Mobilité dans l'adversité et persistance de l'acteur

2.1. De la subjugation à la subjectivation

2.1.1. Accepter l'ordre des dominants

Les hommes et les femmes d'Amérique centrale traversant clandestinement les espaces du système frontalier mexicano-états-unien savent qu'ils ne peuvent pas s'imposer aux acteurs situés en position de domination sur leur route : ils sont conscients que le rapport de forces est à leur désavantage. L'état de la situation est devenu à ce point extrême au cours de la dernière décennie, que les réseaux migratoires ont fini par diffuser largement aux candidats à la migration les informations sur les dangers de la route. Pour le père Francisco Pellizari, missionnaire scalabrinien et directeur de la *Casa del Migrante* de Guatemala et ancien directeur de celle de Nuevo Laredo, Tamaulipas, le flux migratoire est bien mieux informé que jadis et les migrants entrent désormais dans cet espace en connaissance de causes. Ils savent qu'en franchissant la frontière et en devenant clandestins c'est un « enfer » qui risque de s'abattre sur eux tout au long de leur traversée.²⁸⁹ Certains refuges ont placardé des « cartes des risques » dirigées aux migrants pour leur donner une plus grande visibilité sur la route et sur les dangers qu'ils risquent d'avoir à affronter [Photo 10]. D'autres refuges essaient même de conseiller au mieux les migrants sur les routes et les stratégies à prendre pour tenter d'éviter les délinquants et les autorités.²⁹⁰

²⁸⁹ L'entretien avec le père Pellizari est restitué, en espagnol, en Annexe 5. Il y est abordée – entre autres – la question de la connaissance des risques de l'espace de transit par les migrants clandestins et le dilemme des responsables humanitaires concernant le choix de les informer en détail des dangers de la route, car les délinquants peuvent parfaitement reprendre ces informations à leur avantage pour perfectionner ou rediriger leurs attaques sur les migrants.

²⁹⁰ Le refuge du père Solalinde à Ixtepec – *Hermanos en el Camino* – a fait le choix d'informer les plus possible les migrants sur la route. Leur site internet, par exemple, donne des conseils très précis aux migrants concernant les meilleures stratégies de contournement des barrages de l'INM ou des espaces à forte probabilité de guet-apens. Cf. leur site internet : www.hermanosenelcamino.org

Photo 10. Carte des risques sur un mur de la Casa del Migrante de Guatemala



Cliché AA (2010).

En entrant dans l'espace de la clandestinité, les migrants n'ont d'autre alternative que de s'en remettre à la fatalité, et c'est justement cette prédisposition à l'acceptation de l'abus que les délinquants exploiteront de la manière la plus systématique. Les mécanismes d'acceptation de l'ordre imposé par les dominants sont le résultat d'un long processus de surdéterminations qui a beaucoup été étudié en sociologie. Pierre Bourdieu, par exemple, a recouru au terme de violence symbolique pour désigner les processus d'intégration somatique et psychologique de la domination qui finit par être considérée comme légitime par les acteurs qui la perpètrent ou qui la subissent. Les migrants acceptent la domination spécifique aux positions de force et de faiblesse dans la mobilité clandestine, car ils savent qu'ils sont en infraction vis-à-vis de la loi du territoire par lequel ils transitent. Pour les migrants, le règlement migratoire institue une violence symbolique à un premier niveau par lequel ils acceptent leur condition infractionnelle, mais elle crée en même temps, à un autre niveau, les conditions sociales et psychologiques pour que les migrants clandestins acceptent ensuite la violence symbolique et matérielle des maîtres du hors la loi.

Bourdieu considère cette forme de « violence subjective » la forme de violence la plus aboutie, car elle présuppose la souscription, par les dominés, des valeurs, des normes et de la vision du monde des dominants.²⁹¹ Chaque migrant assume à sa manière la domination qui s'impose à lui, certains auront davantage tendance à résister, d'autres à accepter. Les migrants ayant grandi dans les quartiers des villes d'Amérique centrale regorgeant de *Maras* auront appris des mécanismes de

²⁹¹ Sur la violence symbolique cf. l'ouvrage (Bourdieu & Passeron, 1970).

défense et de survie qu'ils tenteront, peut-être, de mettre en pratique dans le voyage. Certains, ayant peut-être pris part à des dynamiques de violence, se considéreront même « des durs » ou des « caïds » prêts à attaquer en retour les agresseurs, tandis que ceux qui ont grandi dans des espaces de paix loin de la violence, auront sans doute moins d'instruments ou de réflexes pour tenter d'éviter ou de résister aux agressions.

La résistance peut occasionnellement permettre de déjouer quelque barrage ou quelque guet-apens, mais il se trouvera le plus souvent, à un moment donné, quelqu'un de plus puissant que le migrant au travers de sa route. Affronter un brigand est parfois possible, mais affronter une clique de sicaires des Zetas ou une équipe d'agents de l'INM n'a pas grand sens, car les représailles n'en seraient que plus lourdes pour le clandestin. C'est dans chaque rencontre avec un acteur situé en position de domination avérée que se joue l'issue de la traversée, et il existe une très forte probabilité pour que le clandestin se trouve contraint, à un moment ou à un autre, de se plier à la puissance des maîtres de l'espace, d'accepter leur volonté, et de faire acte du rapport de forces. Sur la route du transit clandestin, le dominant est toujours en mesure d'imposer les termes de la transaction de toute rencontre arbitraire dans les économies souterraines. Les termes de la domination seront toujours matériels et corporels, car l'objectif des dominants est de contrôler le corps des dominés à l'issue du rapport de forces.

Le contrôle du corps, de sa mobilité et de ses ressources est l'objectif premier, l'enjeu, la cible et le gain de la manifestation de la puissance des acteurs situés en position de force. Michel Foucault (2001) écrivait que « rien n'est plus matériel, physique et corporel que l'exercice du pouvoir », le corps est le lieu privilégié de son inscription, et dans des situations extrêmes comme l'est la route clandestine de transit, les puissants malveillants chercheront à s'emparer de la manière la plus totale du corps et de la mobilité des migrants, avec ou sans le travail préalable de la violence symbolique. La primordialité du contrôle du corps dans ces espaces est compréhensible car c'est justement « le corps » qui y est l'élément rendu illégal, c'est ce corps que l'État souverain refuse et qu'il tente d'expulser, et c'est pour éviter que la loi ne s'empare de ce corps que le migrant tentera de se mouvoir dans les espaces hors de portée de l'État. Mais dans les espaces éloignés de la loi, ce

corps et sa mobilité acquièrent une valeur, et c'est de celle-ci que tenteront de s'approprier la masse d'acteurs attirés pour en tirer profit. C'est là que se forme, se noue et se perpétue l'économie souterraine du passage clandestin dans laquelle le migrant devra négocier le « droit de passage » de son corps, le plus souvent, en acceptant la domination. Lorsque la domination se manifeste sous la forme de la prise d'otage, ce corps devient l'élément de chantage pour activer les liens sociaux du migrant en exigeant le paiement d'une rançon. La mainmise sur le corps peut ainsi permettre de prolonger l'abus au sein des réseaux migratoires de l'otage.

Le migrant désirant faire entrer son corps aux États-Unis doit accepter de renoncer à le contrôler en partie. Tous les migrants se retrouvent, à un moment donné, dans une situation où l'issue de leur voyage ne dépend plus d'eux, mais du bon vouloir des acteurs qui contrôlent ou dont dépend leur mobilité. Quand survient cette situation, les migrants se trouvent dans un état de sujétion qui se manifeste souvent par des comportements d'inaction ou de passivité.²⁹² Un migrant de Chihuahua racontera, par exemple, comment il s'était un jour retrouvé à Ciudad Juárez dans une maison avec une vingtaine de Centraméricains qui lui disaient être séquestrés. Pourtant, disait-il, la maison était ouverte, c'était en plein centre-ville, ils n'avaient pas de geôliers, et pour lui, habitué de la frontière, cette situation frisait l'absurde :

« Ils avaient juste peur de sortir dehors. Moi je leur ai expliqué qu'ils pouvaient sortir, que ce passeur était un voleur, et je leur ai dit que j'allais tenter par Ojinaga [point de passage à plusieurs heures de route vers l'est], par où je passais d'habitude, et qu'ils pouvaient m'accompagner. Je leur disais que comme ça ils ne paieraient rien et qu'ils pourraient garder leur argent pour les États-Unis où ils en auraient besoin. Mais ils avaient trop peur et aucun n'a voulu venir avec moi. Même quand je leur ai montré qu'il n'y avait pas de danger et que c'était le moment de partir, personne ne m'a suivi. Alors je suis parti et je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. » (Roberto, 42 ans. Chihuahua. Carnet de terrain, 2008).²⁹³

²⁹² Sujétion : n. f. – 1455 [...] 2. État, situation d'une personne qui est astreinte à une nécessité, qui n'est pas libre d'agir à sa guise. ⇒ **assujettissement, contrainte**.

²⁹³ « Es que solo tenían miedo de salir afuera. Yo les dije que podían salir y que no había nadie, que su coyote era un ladrón. Entonces les dije que yo me iba para Ojinaga y que podían venir conmigo. Y también les decía que así ya no tenían que pagarle a nadie y que así se podían quedar con su dinero que les haría falta en los Estados. Pero de tanto miedo que tenían ninguno se quiso venir conmigo. Entonces me fui nomas y quien sabe que habrá sido de ellos. »

Dans des situations de sujétion, les dominants cherchent à briser la volonté des migrants pour réduire à néant leur capital de mobilité afin de tirer le plus de profit possible des acteurs. Dans ces situations, l'être social des migrants semble réduit à l'attente passive de la fin de l'imposition. Les migrants ainsi assujettis estiment qu'ils ont probablement plus de chances de passer ou de survivre s'ils jouent le jeu des dominants. Cette mainmise psychologique et corporelle extrême s'illustre dans la métaphore du joug que suggère l'anglicisme *subjugation*, et qui décrit un contrôle total sur les acteurs qui acceptent l'ordre des dominants et renoncent à toute résistance.²⁹⁴ Le champ de vision des migrants subjugués semble s'arrêter à la portée immédiate de leur action et aux limites imposées par l'arbitraire qui s'abat sur eux. En revanche, en face d'eux, les acteurs dominants qui les contrôlent savent parfaitement dans quelle situation mentale et physique se trouvent les migrants, ils savent leur fragilité, que ce sont des individus situés en position de faiblesse qui depuis leur réalité fragmentée et fragmentaire, espèrent seulement qu'on les « laisse passer », et ont renoncé à tenter de « passer » eux-mêmes. Dès lors, certains finissent même par demeurer en subjugation, et dans les cas de captivité maintenue par des moyens matériels, ils pourront devenir des esclaves dans l'une des cliques de cartel qui les aura séquestrés.²⁹⁵

2.1.2. *Basculer dans le crime*

Pour les clandestins, la seule manière d'inverser le rapport de forces pendant la traversée est de basculer dans la position adverse et de décider d'attaquer d'autres migrants, ou de rejoindre une des cliques du crime organisé qui tentent constamment de les recruter tout au long de la route migratoire. Ce basculement des migrants dans la criminalité, civile ou pénale, demeure une acceptation de

²⁹⁴ **Joug** : n.m. 13^e [...] **2.** Fig. Contrainte matérielle ou morale qui pèse lourdement sur la personne qui la subit, entrave ou aliène sa liberté ⇒ **contrainte, domination** [...] ⇒ **chaîne, collier**. [...] ⇒ **assujettissement, dépendance, esclavage, oppression, sujétion**. **3.** Antiq. Rom. Pique attachée horizontalement sur deux autres fichées en terre sous laquelle on faisait passer les vaincus. **Subjuguer** : v. tr. 14^e ; bas lat. subjugare (ive) « faire passer sous le joug » [...] **2.** (1752) Mettre (qqn) dans l'impossibilité de résister, par l'ascendant, l'empire qu'on exerce sur lui. ⇒ **dominer, imposer**

²⁹⁵ Sur ce point cf. l'enquête *Esclavos del narco* sur le travail forcé dans le crime organisé (Animal Político, [2012/10/31](#)).

l'ordre des dominants, et prend davantage la forme de l'aliénation.²⁹⁶ Ceux qui décident de basculer dans la délinquance ordinaire resteront souvent les moins puissants des délinquants dans les espaces clandestins, car leur pouvoir sera, la plupart du temps, uniquement sur les plus faibles : les clandestins. Ceux qui rejoignent le crime organisé seront aussi les derniers maillons d'une hiérarchie sanguinaire à laquelle ils devront se soumettre avant de pouvoir prétendre monter en grade et en puissance.

Un certain nombre de migrants en transit décide de commettre des actes de délinquance en s'attaquant aux autres migrants centraméricains en saisissant l'occasion, le lieu et le moment où il se trouvera en position de force sur des migrants plus faibles, hommes et femmes. Ce basculement dans le crime est le plus souvent considéré comme transitoire par les migrants qui préféreront parfois continuer leur route vers le nord. Certains migrants basculent aussi dans la criminalité par impuissance, lorsqu'ils ont été eux-mêmes trop abusés sur la route, qu'ils ont tout y perdu, et qu'effectivement, prendre les ressources des autres migrants devient le seul moyen dont ils disposent pour accumuler les ressources nécessaires pour continuer vers le nord. Ceux qui basculent dans la criminalité pour une plus longue durée, le font d'ordinaire parce qu'ils réalisent, ou parce qu'ils se convainquent qu'ils obtiendront plus d'argent et plus d'avantages en s'attaquant librement aux migrants et en s'installant dans l'espace de transit, qu'en essayant d'aller aux États-Unis.

Un certain nombre de migrants bascule dans le crime organisé de manière forcée, car les cartels ont mis au point des techniques de torture pour les obliger à devenir sicaires dans leurs cliques. Dans la souffrance extrême, les migrants cèdent parfois pour faire cesser la torture ou pour survivre.²⁹⁷ Pour le père Alejandro Solalinde, directeur du refuge pour migrants d'Ixtepec, les migrants de transit ont fini par devenir « l'armée de réserve des Zetas » :

²⁹⁶ Aliénation: n.f [...] 2. (1745 ; aliénation d'esprit 14^e) Trouble mental, passager ou permanent, qui rend l'individu comme étranger à lui-même et à la société où il est incapable de mener une vie sociale normale [...] 4. (18^e) FIG. Fait de céder ou de perdre (un droit, un bien naturel) [...] (PHILOS) État de l'individu qui, par des conditions sociales (économiques, politiques, religieuses), est privé de son humanité et est asservi. PAR EXT. Tout processus par lequel l'être humain est rendu comme étranger à lui-même.

²⁹⁷ Sur les tentatives de recrutement forcé, cf. le témoignage d'Abelardo au cinquième chapitre.

« Les migrants sont attrapés. Les sicaires les entraînent et après ils les mettent à travailler dans les lieux qu'ils contrôlent dans le pays ou à l'étranger. Ils ne peuvent pas sortir de l'espace où ils sont, car sinon ils sont tués. Nous avons appris que deux jeunes de Veracruz ont été obligés de participer à un massacre au Guatemala. [Les Zetas] les ont emmenés, et les ont forcés à tuer des gens. Imaginez ce qu'ils peuvent être en train de faire dans le reste du pays ! » [Alejandro Solalinde, cité in (Excelsior, 2011/06/25)].²⁹⁸

Ce basculement est la forme la plus aboutie de subjugation qui devient une forme d'aliénation. Toutefois, pour le père Pellizari, travaillant depuis vingt ans dans les refuges pour migrants, ces comportements ne sont pas la règle parmi la population migrante, et sont en fait plutôt l'exception :

« Je crois que c'est une certaine habitude, une certaine tradition, une fragilité dans certaines valeurs qui font que [le basculement dans le crime] devient une échappatoire immédiate, une évasion face à la difficulté. Certains ne le feraient pas même si on les tuait. On dit que les migrants de San Fernando ont été tués parce qu'ils n'ont pas voulu rejoindre les cliques. » (Francisco Pellizari. Guatemala. Entretien, 2010).

Pour le père Pellizari, le migrant « a dans sa colonne vertébrale, une solidité de valeurs » qui l'enjoignent à ne pas voler, à ne pas tuer, et à faire tout son possible pour poursuivre sa route vers le monde qu'il imagine et qui l'a attiré dans cet espace de tous les dangers. Il est avéré que les soixante-douze migrants tués à San Fernando l'ont été après que la cellule du crime organisé leur ait donné la possibilité de rester en vie s'ils rejoignaient le groupe criminel. Tous ont refusé, et tous ont été mitraillés : ils pouvaient probablement souffrir passivement la domination, mais au nom de celle-ci, accepter de devenir Zetas, cela dépassait, pour eux, le seuil du supportable, et c'est pour cela qu'ils ont préféré mourir.

²⁹⁸ « Los migrantes están atrapados. Los sicarios primero los entrenan y luego los ponen a trabajar en las plazas nacionales que controlan o incluso fuera del país. No se pueden salir del entorno al que los confinan porque los matan. [...] Tuvimos información de que un par de jóvenes de Veracruz fueron obligados a participar en una matanza en Guatemala. (Los Zetas) se los llevaron para allá y los forzaron a matar a la gente. ¡Imagínese lo que estarán haciendo en otros lados del país. »

2.1.3. Demeurer sujet

Lorsque les responsables du refuge pour migrants de Ciudad Guatemala ont demandé à une jeune Hondurienne pourquoi elle avait pour seul bagage vers les États-Unis « douze préservatifs », celle-ci leur a répondu :

« C'est que moi je sais à quoi je vais. » (Silvia, la vingtaine. Carnet de terrain, 2010).²⁹⁹

Ces préservatifs voulaient dire qu'elle connaissait la situation de la route, qu'elle savait qu'elle serait souvent la seule femme dans un monde d'hommes et qu'elle serait conduite à avoir très certainement des relations sexuelles pendant son voyage. Elle prenait les devants à sa manière en choisissant d'accepter la situation de terreur et de domination qui régissait la route – avait-elle le choix – mais de la prévenir afin de se prémunir de ses effets néfastes à long terme (grossesse, maladies). Peut-être aussi, saurait-elle la tirer à son avantage en acceptant les relations sexuelles en échange d'aide ou de possibilité de traverser. La situation de risque généralisé liée à la situation de violence sur la route clandestine lui avait permis une certaine prévisibilité qui lui avait permis de développer une stratégie pour l'affronter avec les moyens à sa disposition.

La conscience des risques et le choix d'entrer, malgré eux, dans l'espace impliquent que les acteurs décident de les assumer. Ils acceptent la situation de domination par laquelle ils perdront, en partie, le contrôle de leur corps, parce que c'est pour eux l'unique moyen de se mouvoir dans cet espace. L'acceptation de cette situation n'a de sens que parce qu'elle est censée cesser aussitôt la frontière traversée. Dans le voyage, chaque acte est alors vécu non pas pour lui-même, mais pour les conséquences qu'il peut avoir pour la traversée. L'acceptation de ne pas opposer résistance, de subir ou de se laisser assujettir est une forme d'action qui suppose un processus de subjectivation de la part des migrants avant et pendant le voyage clandestin. Les processus de subjectivation ont été largement analysés par le sociologue Alain Touraine. Pour lui, le « sujet » est constitutif de la notion « d'acteur » dont la caractéristique primordiale est la capacité des individus de « modifier leur environnement social contre l'emprise des appareils et des formes d'organisation sociale à travers lesquelles se construit le Soi » (Touraine,

²⁹⁹ « Es que yo sé a lo que voy. »

1992: 306). Dans cette conception de l'acteur, le migrant est un sujet au sens complet, car il choisit, par son départ, de quitter un lieu pour s'affranchir d'un contexte social, politique, économique ou identitaire qu'il jugeait contraignant et déterminé.

L'action inhérente à la migration clandestine consiste à accepter, avec un certain réalisme, une situation de domination tout en déployant les mécanismes à la portée de chacun pour minimiser ses effets dans une forme de résistance passive dont la finalité est de pouvoir demeurer en mobilité vers le nord, ou dans les cas extrêmes, de demeurer en vie. Car quelles seraient les conséquences immédiates les plus probables d'une résistance active face à un acteur malveillant beaucoup plus puissant ? L'une serait la mort, l'autre la reconduite à la frontière, les deux alternatives antithétiques de la migration réussie. L'acceptation de la situation de domination implique un choix conscient et utilitaire qui fait de la sujétion une forme de persistance dans la mobilité et dans l'action par la résistance. En ce sens, l'assujettissement du migrant n'est pas la négation de son être, c'est un mode d'action intériorisé dans lequel il demeure sujet.

Bien entendu, certains migrants finissent par se nier eux-mêmes dans ce processus, par exemple, lorsqu'ils deviennent captifs et que cette captivité s'allonge dans le temps, ou encore, qu'ils basculent de manière durable dans la criminalité. Les migrants pris en otage et qui sont forcés à devenir esclaves d'un cartel (pour être sicaires, maçons, femmes de ménage, cuisinières, esclaves sexuelles, etc.) finissent par devenir des « non-sujets », pour reprendre une notion empruntée de l'anthropologue Michel Wieviorka (2012), et ceux qui décident de se maintenir dans cette situation de manière volontaire finissent par devenir des « anti-sujets ». ³⁰⁰ Mais même en situation de subjugation, le migrant demeure un acteur, ou un acteur en puissance, parce qu'il accepte les règles d'un jeu arbitraire et disproportionné dans lequel il n'a d'autre possibilité que d'accepter l'ordre qui

³⁰⁰ « Le non-sujet renvoie à cette dimension de l'action dans laquelle l'acteur n'est pas responsable de ce qu'il fait, par exemple parce qu'il agit pour obéir à une autorité légitime, un chef d'État élu qui lui commande les pires horreurs. [...] L'anti-sujet renvoie à la destruction, à la négation délibérée d'autrui, à la violence pour la violence, à la cruauté, et peut impliquer des notions de plaisir et de jouissance. L'anti-sujet est au plus loin de l'idée que tout être humain a le droit d'être aussi sujet. Au contraire, l'anti-sujet va de pair avec la déshumanisation de l'Autre, sa naturalisation, son animalisation, son objectivation. » (Wieviorka, 2012: 5).

lui sera imposé. La migration clandestine invite ainsi à élargir la notion de sujet, pour inclure, comme le fait Wieviorka, la face positive et la face négative du sujet, en l'intégrant aux multiples dimensions de l'action lorsque les sujets répondent à des logiques de survie et de menaces vitales (Wieviorka, 2012). Comme le rappelait Daniel Pécaut, lorsque les acteurs sont dans une situation d'impossibilité de maîtriser leur temps et leur espace, ils n'ont d'autre possibilité que de « s'adapter aux codes prescrits par les réseaux d'emprise sans y souscrire pleinement », et leur seule manière de s'affirmer eux-mêmes est d'évaluer en permanence « les moyens de survie dans un calcul sans cesse refait de coûts et bénéfiques » pour maintenir leur être malgré tout, et contre tout (Pécaut, 2009: 243).

2.1.4. Se mouvoir dans l'adversité, agir dans la situation-limite

Le migrant clandestin réagit à la situation en fonction de sa propre réalité. Il n'est pas dans une conception juridique de sa transgression ni dans un souci du respect de ses droits élémentaires. S'il veut atteindre les États-Unis, son action doit consister à assumer toutes les implications de cet objectif. Pour comprendre cette logique, il faut se situer à l'échelle des acteurs et saisir la situation à partir de leur champ de vision, en révélant comment ils perçoivent et éprouvent les phénomènes humains et sociaux qu'ils traversent. Deux notions clés permettent de cibler la perspective depuis laquelle agissent les migrants : la notion d'expérience de la situation-limite qui place le migrant clandestin dans des situations extrêmes en dehors des cadres sociaux réguliers, et la notion d'adversité qui oblige l'acteur à devoir faire face continuellement à des événements contraires à sa volonté. La situation-limite survient lorsque les normes ordinaires s'effondrent, que les acteurs « basculent dans l'incertain », que « l'horizon se rétrécit » et que l'espace « se rétracte au niveau local » (Bataillon & Merklen, 2009). La situation-limite est l'expérience d'une rupture :

« Un temps dénué de trame assurée et qui devient une simple succession d'évènements à la fois imprévisibles et attendus, relevant d'une situation d'ensemble, mais ne s'inscrivant plus dans une configuration conflictuelle stable. » (Pécaut, 2009: 242).

Le bouleversement des référents temporels et spatiaux effrite les repères familiers qui assuraient stabilité et prévisibilité, et plonge les acteurs dans la plus complète incertitude, tout en les obligeant à y répondre par l'action sous peine de voir leur situation empirer encore. Daniel Pécaut écrivait que l'expérience de la situation-limite « crée du déplacement, des déplacés et des déplaçables » (Pécaut, 2009: 243) et il est indéniable qu'une grande partie des migrants d'Amérique centrale fuit déjà la situation-limite de leur vie quotidienne et accepte de l'éprouver encore – une dernière fois espèrent-ils – pendant le voyage vers le lieu de certitude et de stabilité que représentent les États-Unis à leurs yeux. Les migrants qui ne proviennent pas de situations-limites, ménages plus stables ou habitants de lieux plus paisibles, entrent dans la situation-limite au moment du basculement dans la clandestinité, et espèrent s'en extraire une fois la frontière franchie. Pour tous ces migrants, la mobilité clandestine à travers le système frontalier mexicano-états-unien « sera » la situation-limite à proprement parler.

La persistance de la mobilité dans la situation-limite est une situation spatio-temporelle dans laquelle les migrants voient survenir vers eux une multitude de « forces adverses » auxquelles ils doivent répondre s'ils veulent continuer le voyage ou s'ils veulent rester en vie. Cette persistance de la mobilité dans l'adversité a une direction très précise – le nord – et un objectif très clair – les États-Unis. La notion d'adversité est utile pour analyser la logique d'action des migrants dans la situation-limite car elle se place à l'échelle de leur champ de vision dans l'espace et dans le temps en révélant comment dans l'action migratoire les acteurs perçoivent les événements et y réagissent de manière dynamique. La racine latine d'adversité, *ad* (vers) *versus* (contraire), décrit le mouvement de choses, de personnes ou d'évènements « contre soi », c'est-à-dire des situations contraires qui se présentent devant les acteurs et qu'ils n'ont pas pu éviter.³⁰¹ L'adversité est ce qui s'abat sur les acteurs, ce qui survient dans leur pratique et ce à quoi ils doivent réagir sous peine d'échouer en vie ou d'échouer en mort.

³⁰¹ Adversité n.f. – 12^e ; lat. ecclès. *Adversitas* → verser. ♦ Litt. Sort contraire ⇒ **fatalité**. ♦ Situation malheureuse de quelqu'un qui a éprouvé un revers. ⇒ **malchance**, **malheur**. Adverse adj. 15^e (de *versus*, verser) ♦ Opposé, contraire

L'analyse en termes d'adversité se place à un niveau d'énonciation distinct de celle de l'approche en termes de risque³⁰² en ce que le risque suggère une certaine extériorité à l'action et une antériorité par rapport aux événements, et qu'il se situe sur un plan objectif.³⁰³ En revanche, l'adversité n'a de sens que dans l'action elle-même et n'a d'existence que sur un plan subjectif. La formalisation des événements jugés néfastes par les acteurs dans l'analyse en termes de risques est essentielle pour les modéliser, pour les rendre visibles et comparables, ainsi que pour mesurer les degrés d'exposition des acteurs. Penser en termes de risques la traversée clandestine des frontières permet d'avoir une vision d'ensemble de la situation et de l'objectiver.³⁰⁴ Cependant, la notion de risque semble fonder l'action de manière mécanique (prévision, déclenchement, effet), alors que la notion d'adversité, au contraire, se centre sur l'action dans le mouvement, et déjà, dans la réaction.

La mobilité dans l'adversité est l'action-réaction aux événements qui surviennent dans la situation-limite et que chaque acteur perçoit à partir de sa propre réalité, de ses ressources économiques et sociales et de son genre. Les situations adverses n'ont d'existence et de réalité que lorsque et si elles surviennent ; l'adversité, est le risque latent manifesté. Aucun migrant clandestin ne sait ce que lui réserve la route. Tous espèrent qu'elle ne leur réservera rien d'insurmontable. Mais ce n'est que dans l'action qu'ils sauront et éprouveront ce qui décidera du succès ou de l'échec de leur voyage. Les acteurs en situation-limite pensent et agissent en termes d'adversité, pas en termes de risques. Penser l'action dans l'adversité ne veut dire en aucun cas que les acteurs ignorent les risques, cela veut dire uniquement qu'ils espèrent qu'ils sauront y faire face s'ils surviennent. L'adversité se place à l'échelle des acteurs, elle se noue et se dénoue à une échelle-micro, aléatoire, arbitraire et confuse qui prend peu à peu forme dans la pratique.

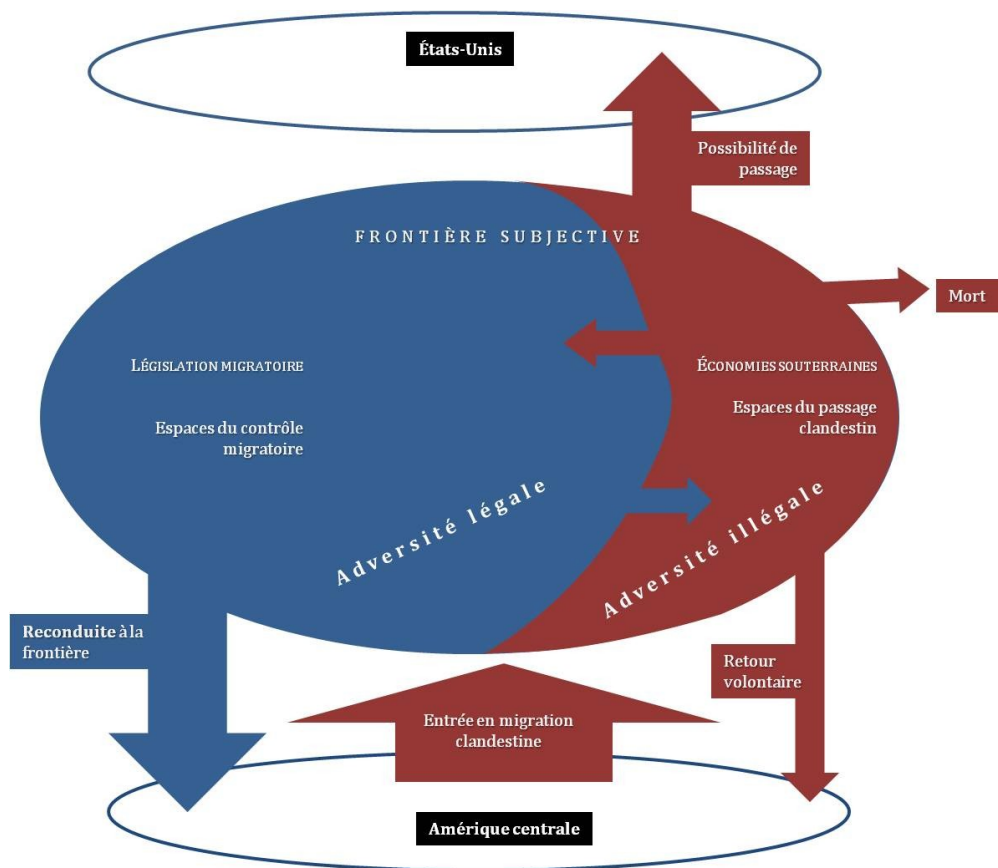
³⁰² Risque: n.m – 1663 **1.** Danger éventuel plus ou moins prévisible [...] **3.** Fait de s'exposer à un danger dans l'espoir d'obtenir un avantage

³⁰³ L'étude en termes d'adversité a été relativement peu utilisée. Dans le contexte mexicain, on peut citer les travaux de Roberto Castro (2000) qui utilise la notion d'adversité pour insister sur la subjectivité des acteurs en situation de maladie.

³⁰⁴ Sur les principaux travaux qui abordent la question migratoire en termes de risques dans le système frontalier qui nous occupe, cf. principalement les travaux d'Olivia Ruiz et de Guillermo Alonso : (Ruiz, 2001b ; 2001a ; Alonso, 2005 ; Ruiz, 2005 ; Alonso, 2006b ; 2006a)

Pour les migrants, l'adversité sera tout ce qui peut les empêcher d'atteindre les États-Unis. En ce sens, l'adversité est à la fois la manifestation des mesures qui empêchent directement la mobilité (mesures légales), mais aussi de celles qui l'empêchent indirectement (effets collatéraux). Ainsi comprise, l'adversité qu'éprouve le migrant dans sa tentative de traversée est la manifestation spécifique et personnalisée d'une modalité des effets du système frontalier. En conséquence, l'adversité est la forme particulière et subjective de la frontière qu'éprouvent les acteurs clandestins qu'elle cherche à contenir et qui réagissent à sa présence. Pour ces acteurs l'espace d'adversité est la matérialisation subjective d'une frontière qui tente de s'imposer à eux de manière objective. La Figure 34 est une proposition de représentation de l'espace d'adversité – ou frontière subjective – qu'affrontent les migrants centraméricains.

Figure 34. Espace d'adversité et frontière subjective



Élaboration propre.

Pour échapper à l'adversité légale de la législation, les acteurs entrent dans l'adversité illégale des économies souterraines. L'adversité légale signifie la reconduite à la frontière, l'adversité illégale peut signifier la possibilité du passage.

Dans certains cas, l'adversité légale peut se convertir en adversité illégale (ex. migrants vendus aux Zetas par l'INM, mort), dans d'autres, l'adversité illégale peut conduire à la réussite du passage, au retour volontaire, au basculement dans l'adversité légale (reconduite à la frontière), ou bien aussi, à la mort.

2.2. Assimiler la condition de migrant clandestin

2.2.1. Une condition physique et psychologique

Les migrants sont des acteurs qui avancent progressivement l'espace, poussés par leur passé et tirés déjà par un avenir qu'ils imaginent. Lorsque cette mobilité n'est pas autorisée d'un point de vue juridique, elle se fait dans les espaces où s'abattront sur les acteurs des événements aléatoires et arbitraires qu'ils auront à surmonter s'ils veulent continuer leur route. Les acteurs migrants vivent et assument ces événements adverses depuis une condition psychologique et physique particulière. Être clandestins en transit, signifie, pour les migrants, cesser d'être ce qui les définissait antérieurement, pour se transformer de manière temporaire en des acteurs réduits à leur irrégularité et à leur vulnérabilité, obligés à assumer les événements qui s'abattront sur eux. Les migrants doivent assimiler³⁰⁵ consciemment cette condition de migrant clandestin, car c'est justement la condition *sine qua non* du passage dans les économies souterraines. Pour les migrants, la mobilité clandestine est truffée de pièges permanents, et la seule manière de les traverser indemnes est « d'intégrer ce piège », de l'assumer en acceptant leur position désavantageuse dans les rapports de force avec les autorités ou les délinquants.

Accepter les règles de la domination et agir en fonction d'elles est, pour eux, la seule manière de se mouvoir dans l'espace. Accepter ces règles consiste, comme on l'a vu, à basculer dans une condition de sujétion dans laquelle l'acteur contrôlera moins son propre corps, mais laquelle doit lui permettre de traverser les économies souterraines. La condition du passage en tant que prémisses implique à un moment donné du voyage la condition de sujétion en tant que manière d'être ou

³⁰⁵ **Assimiler** : v. tr. - 1495 **I. B. 1.** PHYSIOL. Transformer, convertir en sa propre substance. (⇒**assimilation**) **2.** (ABSTRAIT) Assimiler ce qu'on apprend : faire sien, intégrer des éléments acquis (connaissances, influences) à sa vie intellectuelle ⇒ **absorber, acquérir.** [...] ⇒ **incorporer, intégrer.**

en tant qu'état.³⁰⁶ Cette condition est une prédisposition souple et ouverte à assumer les événements adverses pour y réagir de la manière qui leur permettrait de continuer leur voyage. Il s'agit d'une condition temporaire, transitoire, vécue comme instrumentale. Elle n'est ni imposée ni choisie, elle est assumée.

Chaque migrant intègre cette condition à sa manière en fonction de ses ressources et l'éprouve sur une durée plus ou moins longue selon l'adversité rencontrée. Comme le rappelait Pierre Bourdieu, toute pratique sociale est le résultat de la combinaison entre les dynamiques de l'habitus et du capital social qui se manifestent dans un champ donné. Pour Bourdieu, l'habitus est un principe qui structure la perception et l'action des hommes vivant en société, c'est un principe inconscient qui détermine l'action et qui se perpétue dans l'action.³⁰⁷ Le champ est un sous-ensemble de la société dans lequel des acteurs particuliers sont régis par des normes sociales spécifiques, c'est un microcosme inclus dans l'espace social en quelque sorte. Le capital social, rappelons-le, est formé des ressources sociales qui permettent d'agir au sein d'un collectif à partir de la disposition des réseaux sociaux. On peut représenter ainsi la pratique sociale dans la sociologie de Bourdieu :

$$\text{Pratique} = \text{habitus} \times \frac{\text{capital social}}{\text{réseaux sociaux}} + \text{champ}^{308}$$

Dans la pratique migratoire ou action migratoire, les acteurs intègrent la condition de clandestin à partir de leur habitus antérieur à la migration au sein duquel est apparue l'idée de transformer leur quotidien en partant vers une destination lointaine. L'habitus des migrants a forgé une prédisposition à assumer l'adversité comme une contrepartie à la possibilité d'atteindre cette terre lointaine située au-delà d'une frontière à traverser de manière clandestine. Les migrants revêtent la

³⁰⁶ Condition : n.f – 1170 **I.** (État, manière d'être.) **A.** (PERSONNES) [...] **2.** VX Situation à un moment donné. **3.** MOD. La situation où se trouve un être vivant [...] **II.** (CIRCONSTANCE.) **1.** État, situation, fait dont l'existence est indispensable pour qu'un autre état, un autre fait existe.

³⁰⁷ L'habitus est une des notions clés de la sociologie de Pierre Bourdieu qui permet de comprendre le fonctionnement à la fois déterminé et dynamique de l'action sociale : « L'habitus, comme le mot le dit, c'est ce que l'on a acquis, mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de dispositions permanentes. [...] La « situation » est, d'une certaine façon, la condition permissive de l'accomplissement de l'habitus. » (Bourdieu, 1984: 134-136).

³⁰⁸ Cette formule reprend celle proposée par Bourdieu (1979: 112) en y ajoutant les réseaux sociaux sur lesquels il insiste dans des écrits postérieurs (Bourdieu, 1980b).

condition de clandestin en fonction de la situation qu'ils ont quittée juste avant d'entrer en mobilité en Amérique centrale et en fonction de la situation qu'ils imaginent aux États-Unis.

Chaque acteur intègre cette condition en fonction de qui il est, de ce qu'il a, de ce qu'il a à perdre, de ce qu'il a déjà perdu, de ce qu'il a à gagner. L'habitus a prédisposé les migrants à agir et le capital social – procuré par les réseaux sociaux – les a portés dans un segment du champ de l'économie souterraine du passage clandestin où le migrant devra réagir à l'adversité afin d'accomplir sa mobilité. Avant le départ, l'immense majorité des migrants a déjà fait l'expérience de l'impuissance et de l'arbitraire dans la vie quotidienne, imaginent les États-Unis comme un contrepoint à ces expériences, et c'est pour les atteindre qu'ils sont prêts à éprouver un arbitraire encore plus grand pendant le voyage. Le migrant choisit de renoncer à une partie de lui-même pour revêtir la condition vulnérable et assujettie d'acteur en mobilité dans l'adversité, mais il le fait uniquement dans l'idée de la dévêtir une fois la frontière traversée. Revêtir la condition instrumentale permettant de traverser l'immense espace de la frontière implique une préparation mentale et matérielle à partir de laquelle l'acteur assumera, résistera et agira dans l'adversité.

2.2.2. Préparation mentale

Quelques jours avant de partir, Nelson, un jeune migrant guatémaltèque essayait de se préparer au voyage qu'il avait à faire. Il savait qu'il devait traverser des espaces contrôlés par les Zetas et il savait aussi que la frontière avec les États-Unis était devenue plus surveillée que jamais. En fait, il savait que les risques de souffrance et d'échec de son voyage étaient élevés, mais il était conscient qu'il ne pouvait pas faire grand-chose pour changer cette situation. La seule chose qu'il pouvait faire était de se préparer – ou de s'armer – mentalement.

« On dit que le mental contrôle le corps, n'est-ce pas. Alors moi je crois qu'il faut se préparer mentalement pour pouvoir supporter ce qui vous arrive et comme ça continuer la route. Ce qui importe, c'est d'arriver, n'est-ce pas ? » (Nelson, 25 ans, Guatemala, 2012).³⁰⁹

³⁰⁹ « Dicen que la mente controla el cuerpo, verdad. Entonces yo creo que uno tiene que mentalizarse para aguantar lo que venga y así seguir andando. Lo importante es llegar, ¿o no? »

Ces paroles n'étaient pas un commentaire gratuit, elles forment « l'arme » avec laquelle partent tous les migrants clandestins et qui se résume à la force élémentaire contenue dans chaque acteur : sa volonté. Si le migrant ne peut pas contrôler ce qu'il advient à son propre corps dans le passage clandestin, il essaiera de contrôler son esprit en se donnant les moyens d'une résistance mentale et en s'assignant les limites du supportable. Or, les risques de la traversée sont devenus extrêmes, multiformes, à la fois prévisibles et imprévisibles, et chaque candidat à la migration doit se préparer à les affronter. Les migrants voyageant avec passeurs se prédisposent à certains risques tout en espérant que le paiement des intermédiaires les aura limités. Les migrants voyageant sans passeurs savent qu'ils doivent s'ouvrir la route par eux-mêmes et sont prédisposés à subir des risques bien plus grands. La prédisposition mentale à endurer l'adversité dépend de la visibilité qu'ont les migrants sur leur voyage, de ce qu'ils en savent, de ce qu'ils ont payé aux réseaux de passage clandestin et de ce qu'ils imaginent.

Pour le migrant, cette préparation mentale implique de garder présent à l'esprit pourquoi il a décidé de partir (enfants en bas âge, destruction de la parcelle agricole, carence alimentaire, aventure, etc.), et comment il imagine ce qui l'attend à l'issue du voyage périlleux. Ces deux réalités, celle qui le pousse et celle qui l'attire, donnent sens à la nécessité d'assumer et de réagir à la situation qui surviendra dans la mobilité. Bien entendu, les migrants ne savent pas avec précision et en détail ce à quoi ils s'exposent, ils savent uniquement qu'ils devront assumer tout ce qui tentera de les détourner de leur route : cette prédisposition est une préparation à agir sans trame prédéfinie face aux événements. Comme le dira un Hondurien rencontré à la *Casa del Migrante* : « chacun doit se faire sa propre armure dans sa tête pour pouvoir faire ce voyage » (Carnet de terrain, 2010).³¹⁰ C'est aussi ainsi que la grand-mère de Verónica, une fillette de douze ans partant du Salvador vers Los Angeles, a tenté de préparer sa petite-fille :

³¹⁰ « Para este viaje, cada quien debe de hacerse su propia armadura en su cabeza. »

« La grand-mère maternelle a préparé psychologiquement la mineure pour qu'elle soit "forte" et qu'elle puisse parcourir des milliers de kilomètres jusqu'à retrouver sa mère. "Tu dois résister" lui disait sa grand-mère sans imaginer ce par quoi la fillette allait passer. » (El Pueblo de Chihuahua, 2011/05/12).³¹¹

Tous les migrants clandestins partagent cette condition de préparation mentale à l'adversité du voyage, et certains réussiront plus que d'autres à la rendre effective.

2.2.3. Préparation matérielle

Un deuxième mode de préparation à l'adversité qui s'ajoute au premier est la préparation matérielle. Cette préparation est distincte de la stratégie de passage à proprement parler en ce que la stratégie est formée par l'ensemble des techniques que les acteurs élaborent pour maximiser les possibilités de réussite du voyage (recours aux passeurs, faux documents, instrumentalisation de la relation sexuelle, etc.). En revanche, la préparation matérielle cherche à répondre et à réagir à l'adversité du voyage. Tous les migrants, hommes et femmes, voyageant avec ou sans passeurs, savent que la première situation qu'ils risquent de subir dans l'espace du passage est celle d'être la proie de voleurs. En conséquence, leur stratégie sera de tenter de cacher le mieux possible sur eux l'argent dont ils disposent pour leur voyage. Les acteurs prendront alors un soin particulier pour dissimuler des billets finement pliés ou enroulés dans les doublures de leurs vêtements ou dans les pliures de leur corps. L'argent caché doit aussi être réparti en plusieurs endroits de manière à ne pas s'exposer à tout perdre d'un seul coup en cas d'agression.

Une autre forme de préparation matérielle à l'adversité consiste à avoir sur soi le numéro de téléphone d'un proche à qui solliciter de l'aide en cas de besoin. Une pratique de plus en plus récurrente chez les migrants consiste à mémoriser ce numéro, d'abord pour parer à l'éventualité de la perte du support écrit, mais aussi pour déjouer les tentatives d'extorsion, en évitant que d'autres personnes ne volent ce numéro pour exiger à ses proches une rançon fallacieuse. C'est justement

³¹¹ « La abuela materna preparó psicológicamente a la menor para que fuera "fuerte" y pudiera recorrer miles de kilómetros hasta llegar a encontrarse con su madre. "Tienes que aguantar" le decía su abuela sin imaginar por lo que su nieta pasaría. »

ce numéro de téléphone mémorisé que les Zetas tenteront de récupérer par la torture lors des prises d'otage.

La préparation matérielle a aussi une dimension de genre. Toutes les femmes centraméricaines entrant en migration clandestine sont conscientes, les unes par des récits, les autres par connaissance directe des comportements masculins dans les espaces marginaux, et savent qu'à un moment ou un autre, des hommes pourront tenter de s'emparer de leur corps. Préparées mentalement à subir une relation sexuelle contrainte pendant leur voyage, beaucoup de femmes choisissent de se prémunir des conséquences négatives que pourrait avoir cette fatalité pour leur avenir (grossesses non désirées et contagion de maladie sexuellement transmissible).³¹² Beaucoup se font aussi injecter, quelques jours avant leur départ, le Depo-Povera, un contraceptif hormonal mis à disposition gratuitement dans la plupart des centres de santé d'Amérique centrale. C'est pour elles le moyen le plus sûr et le plus accessible d'éviter de tomber enceinte si l'adversité de la relation sexuelle non désirée se manifeste. Beaucoup de femmes prennent aussi avec elles des préservatifs à la fois comme mesure de contraception et comme mesure de prévention des infections sexuelles.

Une autre manière de se préparer matériellement à l'abus relève du domaine de la superstition ou de la foi, et consiste pour les migrants à prendre avec eux un objet à caractère sacré : images de saints, scapulaires, rosaires, etc. Ces objets, chargés de pouvoir divin à leurs yeux, ne sont pas destinés à neutraliser l'adversité ou à la faire disparaître.

2.3. Praxie : endurer, s'adapter, espérer

2.3.1. « *Aguantar* »

S'il est un mot omniprésent dans les récits des migrants par lequel ils résument leur expérience de la traversée, c'est le mot *aguantar* ou sa forme transitive *aguantarse*. La *Real Academia Española*, l'institution qui recueille les usages lexicaux de l'espagnol ibérique et latino-américain, définit le verbe *aguantar* et le

³¹² Les espaces des frontières par lesquels transitent les migrants ont une très forte prévalence du VIH. Les populations migrantes sont parmi les populations les plus exposées, et à fortiori les femmes subissant une violation sexuelle. Cf. (El Periódico, [2012/05/06](#) ; Canales, et al., 2010).

mot *aguante* par plus d'une dizaine de sens, qui contribuent chacun à exprimer une partie de l'expérience subjective de la mobilité clandestine dans l'adversité :

Aguantar/se, verbe.

1. tr. Soutenir, sustenter, ne pas laisser tomber.
2. tr. Refouler ou contenir.
3. tr. Résister à un poids, une impulsion, un travail.
4. tr. Supporter, tolérer quelque chose de gênant ou de désagréable.
5. tr. Maritime. Tirer une écoute qui est lâche jusqu'à la tendre.
6. tr. Tauromachie. Pour un droitier : Avancer le pied gauche au moment de la mise à mort, pour attirer le taureau en conservant cette posture jusqu'au moment de donner l'estocade [...]
8. tr. Rép. Dominicaine. Substituer temporairement quelqu'un à son travail
9. intr. Se refouler, se contenir, se taire.

Aguante, nom, masculin.

1. Souffrance, tolérance, patience
2. Force ou vigueur pour résister aux poids, impulsions, travaux, etc.

(RAE, 2012)

Le verbe *aguantar* provient de l'italien *agguantare*, « prendre avec des gants » et s'est chargé au fil des siècles des nombreux usages figurés suggérés par l'image de la protection de la main par un instrument chargé de la recouvrir intégralement (RAE, 2012). Le sens étymologique du mot est tombé en désuétude et désormais le mot désigne de manière générale le maintien de l'individu ou de l'action dans la difficulté. Certains usages se réfèrent à la réalisation méticuleuse d'une activité hautement technique, d'autres à celle d'une activité pénible ou blessante, d'autres encore à la posture par laquelle un acteur maintient une tension nécessaire gage de force, de précision et de résistance pour réaliser une action précise. Le mot *aguante* a fini par décrire l'action du verbe, dans la souffrance ou dans la technique. La traduction en français la plus proche du mot espagnol serait le verbe « endurer ».

Les acteurs migrants endurent dans l'adversité en concentrant leur énergie sur l'action migratoire et en y réduisant leur être dans une résistance douloureuse et pénible qui a pour objectif de leur permettre d'avancer sur la route clandestine pour traverser l'espace de la frontière. À la différence de *l'aguante* du matador dressé au milieu de l'arène, puisant et concentrant sa force dans l'immobilité de sa

tension cambrée, dans l'attente de délivrer l'estocade de mise à mort du taureau, l'*aguante* du migrant ne peut être qu'une tension intérieure de préparation à recevoir l'adversité dans une incessante et obligatoire mobilité en tentant d'éviter d'affronter les dangers. C'est là toute la difficulté.

Nous avons vu que le migrant ne contrôle pas totalement son corps et qu'il se trouve dans une position de vulnérabilité qui le désavantage. Il ne peut agir de manière active pour éviter l'adversité, il agit de manière passive pour en minimiser les effets. En ce sens, la condition intégrée par le migrant clandestin décrit une action réalisée par un retrait psychologique en soi-même par lequel l'acteur « laisse agir » en soi le « sujet flottant » comme le désigne Michel Wieviorka (2012).³¹³ Cette action par impuissance se fait dans une temporalité que l'acteur ne contrôle plus et par laquelle il tente de surmonter un présent extrême :

« [C'est une] temporalité kaléidoscopique dans laquelle chaque événement est vécu comme un "fait brut" : "ce jour-là, telle chose s'est produite". Ce qui advient à chacun n'est que rarement mis en relation avec un scénario collectif. Les auteurs des crimes peuvent être connus, mais ils sont rarement désignés comme tels : ils sont plutôt mentionnés comme les vecteurs de forces anonymes, voire comme l'expression d'un destin. Les actes sont tellement en excès par rapport à une logique qui voudrait être stratégique qu'aucune imputation directe ne serait suffisante. » (Pécaut, 2009: 242).

Ce présent à la fois fragmenté et concentré est vécu comme une résistance continue dans l'adversité, et quand l'imminence de la mort ou d'une grande souffrance est trop prévisible, mais qu'elle laisse encore à l'acteur le temps d'agir, les migrants pourront décider de se retirer de la route et de renoncer à leur voyage. Quand la mort est imminente, les migrants, là, n'ont plus qu'à l'attendre. L'*aguante* des migrants consiste aussi dans la résistance physique et la persévérance dans des espaces où l'adversité provient des modes de mobilité à travers des milieux climatiques extrêmes ou dans des transports dangereux qui portent toujours en latence la possibilité de mourir. Cette résistance à l'adversité liée au milieu dans lequel se déplacent les acteurs a lieu, par exemple, dans les

³¹³ « Que veut dire : construire son existence, être responsable, maîtriser son existence, agir, si on n'a accès à aucune des ressources nécessaires, si l'on est exclu, pauvre, confiné dans un ghetto, privé de droits ? Le sujet, ici, ne disparaît pas, il ne peut pas se transformer en acteur, il constitue ce que j'ai appelé, faute de meilleure expression, un sujet "flottant". » (Wieviorka, 2012: 5).

traversées solitaires des immenses déserts brûlants ou glacés de la frontière sud des États-Unis, ou dans les traversées du Mexique agrippé aux barreaux ou aux grilles des trains de marchandise avançant à grande vitesse, parfois sous la pluie qui fait glisser toute prise. Les migrants résistent et persistent dans leur déplacement à la manière d'un funambule marchant au-dessus d'une mort qui peut survenir par déshydratation, par hypothermie, par chute du train, etc. L'action du migrant clandestin dans l'adversité est une action complexe qui recouvre à la fois une dimension corporelle et psychologique. Dans la pratique du migrant, l'*aguante* auquel il se réfère est à la fois le fait de souffrir de la situation en silence, mais c'est aussi la possibilité de se préserver, tant que possible dans la difficulté. C'est la contention d'une énergie produisant une tension qui devient une force pour tenir, résister, ou réagir face à l'adversité et dans l'adversité. Cette disposition à la résistance traduit la nécessité de s'adapter, c'est une adaptation dans l'action, où la priorité est d'abord au maintien sur la route migratoire, ensuite à la survie.

L'endurance dans l'adversité est d'autant plus difficile à maintenir que les migrants sont en position de faiblesse et de vulnérabilité tout au long de la traversée clandestine. Leur apparence, leur accent et leur comportement les dénoncent d'emblée aux autorités ou aux délinquants et ont pour effet de déclencher l'adversité sur eux. Mais l'adversité la plus immédiate, lorsqu'ils passent dans les espaces des marges de la frontière, ne sera pas nécessairement l'expulsion, elle proviendra de l'acceptation d'un paiement matériel aux maîtres du hors la loi à chaque fois qu'il estimera ne pas avoir les moyens de triompher d'un rapport de force trop inégal. Il devra accepter et attendre que soit consommé ce rapport de forces pour reprendre sa mobilité.

2.3.2. Tenter de faire de ses handicaps des atouts

Une forme d'adaptation à l'adversité, récurrente sur la route clandestine, consiste de la part des acteurs à tenter d'inverser ou d'atténuer leur vulnérabilité. Le sociologue Erving Goffman a travaillé sur les manières dont les individus situés en position de marginalité développent des stratégies pour contourner – ou inverser – les handicaps sur lesquels se fonde leur vulnérabilité sociale. Parmi ces stratégies, le contrôle de l'information par le mensonge peut permettre aux individus de dissimuler les éléments de faiblesse que d'autres acteurs pourraient utiliser pour

tirer profit de leurs défaillances.³¹⁴ Le mensonge est alors un réflexe habile que développent souvent les migrants pendant leur mobilité, comme un moyen d'éviter ou de neutraliser des situations d'abus potentiels. L'adaptation de leur discours à la personne qu'ils ont en face est la protection la plus élémentaire qui soit à leur portée. C'est pour cela qu'une réaction banale pour les migrants sera de mentir aux inconnus : mentir sur leur lieu d'origine et sur le chemin qu'ils pensent emprunter, nier systématiquement qu'ils sont Centraméricains, toujours affirmer qu'ils sont Mexicains, ne pas dire immédiatement leur direction, taire le nombre de proches qui les attendent aux États-Unis, etc. Les migrants mentent, car ces espaces sont truffés d'acteurs malintentionnés qui cherchent constamment le moindre indice de faiblesse ou la moindre situation d'isolement pour s'attaquer aux migrants. Les délinquants disposent de techniques élaborées pour identifier les meilleures proies. C'est pour cela que le mensonge est la norme de protection première, parfois efficace, parfois dérisoire.³¹⁵

L'adaptation des migrants à la situation pour se mouvoir dans l'adversité consiste dans une sorte de résignation à accepter leur position de faiblesse pour en faire un atout ou une force. Les femmes, on l'a vu, sont les acteurs les plus vulnérables dans ces espaces, car toutes sont exposées à la probabilité d'un viol. Conscientes de cela, c'est un nombre très important de migrantes entrant seules sur la route clandestine, qui choisit de prendre les devants et de trouver ou de séduire un « mari de protection » ou un fiancé du voyage, comme les appellent les femmes migrantes d'Afrique subsaharienne vers l'Europe (Laacher, 2007). Cette protection temporaire peut-être assurée par un acteur maîtrisant l'espace avec qui elles acceptent d'avoir des relations sexuelles pendant la traversée, comme une stratégie de contrepartie pour prévenir les assauts dont elles seraient l'objet si elles se trouvaient seules. Ces relations de protection contextuelle et circonscrite au voyage permettent à beaucoup de femmes de se déplacer en écartant certains

³¹⁴ Sur ce point, Goffman écrit : « Savoir manipuler de l'information concernant une déficience : l'exposer ou ne pas l'exposer ; la dire ou ne pas la dire ; feindre ou ne pas feindre ; mentir ou ne pas mentir ; et, dans chaque cas, à qui, comment, où et quand. » (Goffman, 1977: 57).

³¹⁵ Oscar Martinez (2010) travaillant avec les migrants centraméricains et Smaïn Laacher (2007) travaillant avec les migrants subsahariens, insistent également abondamment dans leurs travaux sur l'importance du mensonge comme stratégie de protection développée par les clandestins.

dangers – jusqu’à ce que l’adversité ne les déclenche toutefois.³¹⁶ Ce sont des couples spontanés et utilitaires, noués avec des migrants, des autorités, des populations locales ou des délinquants qui n’ont d’existence que par la situation d’adversité du voyage et de difficulté de traversée de la frontière [Photo 11]. Cette adaptation à la situation est une forme de retournement de la fatalité pour tenter de la tirer à leur avantage. Dans certains cas, ce retournement peut devenir un réel atout permettant de se mouvoir d’une manière bien plus rapide, plus effective et parfois moins dangereuse que celle à laquelle peuvent prétendre les hommes. Le mot d’ordre semble être : instrumentaliser la réalité si on ne peut l’éviter.

Photo 11. Couple de migrants à côté des voies de chemin de fer à Tenosique



Cliché (David Rochkind, 2009).³¹⁷

L’instrumentalisation consciente du corps des femmes – par les hommes comme par les femmes – a fini par donner le mot *cuerpomatic* dans le jargon du passage clandestin au Mexique, pour suggérer le caractère quasi automatique de la transaction entre la relation sexuelle et la protection ou la possibilité de passage (Martinez, 2010). Ce mode d’utilisation du corps dans la fatalité avérée et prévisible est la mobilisation de ce que le sociologue Adam Green appelle le capital sexuel ou le capital érotique. Ce capital est celui de l’apparence physique, des affects ou des styles socioculturels qui permettent de maintenir une situation de séduction ou d’attrance dans l’espace social, afin d’en obtenir des bénéfices de manière consciente (Green, 2008).³¹⁸ Ce mode d’action devant l’irréremédiable est

³¹⁶ Voir sur ce type de stratégie les témoignages d’Erlinda et de Myriam au chapitre 5.

³¹⁷ Publié avec l’aimable autorisation de l’auteur. <http://rochkind.photoshelter.com/>

³¹⁸ Sur ce point cf. la stratégie de la jeune Daisy au chapitre 5.

certes la manifestation de la domination masculine, mais à partir du moment où celle-ci est assumée d'une manière instrumentale par les femmes, elle devient une forme d'adaptation à la réalité concrète de la situation de la mobilité clandestine dans ces espaces. Pour les femmes, l'instrumentalisation de la relation sexuelle est une manière d'anticiper le plus possible l'adversité afin de la contrôler avec les moyens qu'elles ont à leur disposition. Et si une agression sexuelle survient, il sera essentiel de savoir y répondre pour continuer la mobilité, pour rester en vie, ou pour ne pas en sortir trop gravement blessée. Résister en persévérant dans l'adversité, tel est l'unique mode de mobilité possible pour les migrants clandestins. La constante est invariable : chacun doit s'adapter à la situation en fonction de sa condition psychologique, de sa condition physique, et de ses ressources convertibles dans les relations et les transactions sociales des économies souterraines. Cette adaptation n'est pas une adaptation gratuite, c'est une adaptation qui se fait car elle porte la promesse d'atteindre un monde nouveau dans un espace situé plus loin devant eux, bien au-delà, mais qui existe déjà dans leur imaginaire.

2.3.3. Praxie, résilience et espoir

S'adapter à l'adversité pour parvenir à traverser la frontière, tel semble être le maître mot du passage. C'est par la persévérance et la résistance que les acteurs s'adaptent aux exigences de la mobilité clandestine dans les économies souterraines de la migration. C'est une adaptation aux conditions spatiales et aux rapports de pouvoir qui régissent la circulation dans ces territoires hostiles. Pour le sociologue John Urry, la clé de toute action sociale réside dans l'adaptation aux situations qui déterminent la mobilité. L'action et son analyse sont indissociables de la dimension spatiale. Toute action requiert des acteurs des compétences particulières pour gérer leurs déplacements d'un lieu à un autre, et c'est pour cela que le capital de mobilité – la capacité d'adaptation à la circulation dans l'espace – est un levier fondamental de toute action humaine (Urry, 2005). La migration clandestine manifeste de la manière la plus évidente la primordialité du capital de mobilité dans l'action des hommes et des femmes, car les acteurs ne pouvant s'adapter aux conditions de passage dans la légalité (obtention d'un visa de séjour), doivent s'adapter absolument aux règles particulières des zones situées dans les

marges de la loi qui se sont formées au-dedans même de la frontière. Les migrants éprouvant le départ comme une nécessité considèrent que s'ils ne peuvent s'adapter aux conditions légales d'entrée aux États-Unis – parce qu'ils ne disposent pas d'un revenu économique suffisant –, ils s'adapteront aux conditions illégales d'entrée par les économies souterraines, et cette adaptation sera faite en termes physiques, psychologiques, monétaires et sociaux.

L'action migratoire consiste dans la constante et nécessaire adaptation aux conditions de passage en fonction du niveau de capital de mobilité détenu et développé par chaque acteur. Deux notions empruntées au vocabulaire médical permettent de décrire de manière concrète ces mécanismes d'adaptation et de résistance dans les situations d'adversité : la praxie et la résilience. La praxie³¹⁹, terme d'anatomie, signifie l'adaptation des mouvements aux buts visés. La résilience³²⁰, terme de psychologie, désigne la capacité des individus à surmonter l'adversité. Dans la situation-limite de la mobilité clandestine, les acteurs se maintiennent par la résilience, et agissent par la praxie.

La notion de praxie suggère l'idée de l'adaptation « dans » l'action dirigée vers un objectif. La praxie est la condition matérielle et psychologique de la réalisation d'une action par l'adaptation à la situation. Transposée dans le domaine de la migration clandestine, la praxie peut servir à désigner les actions corporelles ou psychologiques accomplies par les acteurs pour réussir le projet migratoire. Cette adaptation est incessante et indéfinie, et s'opère depuis la condition assimilée d'acteur en mobilité clandestine. La praxie consiste en une adaptation continue à l'adversité par de multiples stratégies élaborées à un niveau micro pour traverser des situations de domination ou de difficulté. Les mouvements de praxie se font en fonction de ce que l'adversité signifie pour les acteurs, car chacun interprétera et réagira aux événements à partir de sa situation présente et de son passé. Par exemple, comme l'a montré Olivia Ruiz, chaque femme centraméricaine tentera d'affronter et de surmonter l'agression sexuelle d'une manière socialement et culturellement orientée et configurée par ce qu'elle aura vécu en termes d'abus, de

³¹⁹ Praxie : n.f. – 1930 ; du grec praxis « mouvement » ♦ MED. Adaptation des mouvements aux buts visés.

³²⁰ Résilience : n.f. – 1911 [...] 2. PSYCHOL. Capacité à vivre, à se développer, en surmontant les chocs traumatiques, l'adversité.

domination et d'arbitraire au cours de sa vie sentimentale, conjugale et sexuelle (Ruiz, 2009). La praxie s'opère à partir des schèmes d'interprétation des acteurs et de leurs répertoires d'action.

Les migrants savent que les relations de pouvoir et les dangers qui surgiront sur leur passage sont, en fin de compte, d'ordre impersonnel. Ce sont des situations spécifiques qui existent de manière indépendante à eux et qui surviennent à cause de leur situation d'illégalité. Dans le réalisme du passage par les économies souterraines, les migrants savent qu'ils deviennent un corps à ponctionner, un corps dont autrui peut tirer profit. Mais ce ne sont jamais eux en tant qu'individus qui sont visés par les autorités, les brigands ou les tortionnaires, ce sont eux en tant que catégorie sociale et juridique. Cette conscience n'atténue pas, pour eux, la souffrance, mais elle permet aux acteurs une certaine dissociation de l'action et une relative distanciation d'eux-mêmes en laissant agir leur « sujet-flottant » dans les moments de difficulté où ils jouent leur vie ou leur passage. Cet ensemble de conditions, d'adaptations, d'acceptations et de résistances n'est effectué que parce qu'il porte la possibilité d'atteindre les États-Unis. Sans cette possibilité « au bout » de l'adversité, aucun migrant n'entrerait dans cet espace.

Ces hommes et ces femmes d'Amérique centrale qui entrent sur la route migratoire clandestine le font parce qu'ils pensent réussir à arriver. Aucun migrant n'est suicidaire et la migration est une action pour vivre, en aucun cas pour mourir. Quand on demande aux migrants s'ils savent que les Zetas prennent en otage et tuent librement les clandestins, tous répondent qu'ils savent, et qu'ils savent aussi que la frontière sud des États-Unis est à chaque fois plus difficile à traverser. Les acteurs sont conscients que le voyage sera difficile et des plus incertains. Un esprit rationnel penserait que les probabilités d'échouer ou de mourir au cours du voyage sont plus grandes que celles de réussir, mais les acteurs continuent à partir parce que leur praxie et leur résilience sont portées par une réalité fondamentale : l'espoir.³²¹ Depuis leur point de vue, si la migration est inévitable et que cette

³²¹ Espoir: n.m. – 1115 ; de espérer **1**. Le fait d'espérer, d'attendre (qqch.)avec confiance. ⇒ **espérance, espérer** [...] **2**. Sentiment qui porte à espérer. Espérer: v. – fin 9^e 1. V .tr ESPERER QQCH. : considérer (ce qu'on désire) comme devant se réaliser ⇒ **attendre, compter** (sur), **escompter** ; **espérance, espoir** [...] **2**. V intr. Avoir confiance ⇒ **croire**

route-là est leur unique moyen de la réaliser, pourquoi devraient-ils partir, à priori, sur un pessimisme ? La migration rendue nécessaire pousse les acteurs à être convaincus que si la nécessité les a fait partir, une autre nécessité les fera arriver, et c'est cela qui les fait avancer. Pour les migrants, l'espoir est que le présent du passage ne durera pas, qu'il sera transitoire, éphémère et qu'il n'aura pas de conséquences pour leur avenir. L'espoir de réussir à traverser la frontière repose sur le désir d'un futur aux États-Unis, affranchi du passé en Amérique centrale et arraché au présent transitoire de l'épaisse frontière.

Les mesures de lutte contre la migration ont fait de la temporalité du passage clandestin de la frontière, un présent hypertrophié dans un espace comprimé dans lequel les acteurs sont maintenus dans une situation-limite où ils tentent de se mouvoir. Ne pouvant contrôler la situation extérieure qui régit la traversée, les acteurs doivent alors se retourner en eux-mêmes pour assumer et résister intérieurement à l'adversité présente et oppressante. Dans la mobilité en adversité, tout s'intègre dans un temps plus vaste qui donne sens à l'adversité du passage en liant les trois temporalités de tout mouvement. L'adversité du présent est le point de passage entre le passé dans un espace auquel ont renoncé les acteurs et un futur espéré qui porte les promesses de l'avenir dans un espace droit devant. Ce basculement intérieur, poussé par l'espoir, s'intègre dans un ordre qui finit par charger l'action d'une signification plus profonde où chaque événement participe à un sens plus large, même dans l'arbitraire, même dans la terreur. À la réalité blessante et incertaine, « laissant flotter » l'acteur en permanence au-dessus de la mort ou de l'échec, répond, pour les acteurs, une dimension autre où tout événement se chargera de sens. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut comprendre la persévérance, la résistance et la perpétuelle adaptation des acteurs en mobilité dans l'adversité.

3. La route du migrant ou le chemin de la transformation

3.1. Marcher en aveugle

3.1.1. « J'imagine que ce voyage doit être un peu comme si on était aveugle »

Quelques jours avant de partir vers les États-Unis, le jeune Nelson a décrit le voyage qu'il imaginait comme une expérience d'aveuglement :

« Moi j'imagine que ce voyage ce doit être un peu comme si on était aveugle et que l'on devait marcher. » (Nelson, 22 ans. Guatemala. Carnet de terrain, 2012).³²²

Comme l'aveugle, le migrant marche sans pouvoir prévoir les obstacles qui se présentent sur sa route, il marche dans une pénombre, étranger aux espaces, mais pourtant « dans » les espaces, il est dans l'action, mais n'a aucune visibilité sur la portée de son action. Comme l'aveugle, le migrant ne saisit l'adversité qu'une fois que celle-ci commence à s'abattre sur lui, que sa marge d'action se rétrécit, et que sa réaction doit être immédiate. Aveugles et migrants clandestins sont dans la même position lorsqu'ils sont en présence d'acteurs malveillants : ils ne voient pas, mais ils sont vus, ils sont aveugles et se voudraient invisibles, mais ils sont extrêmement visibles. Les acteurs en mobilité clandestine n'ont que deux manières de réduire un minimum les effets de la cécité : payer le prix des passeurs et voyager dans leurs réseaux, ou bien tenter d'apprendre de l'espace lui-même afin de le maîtriser peu à peu. Mais dans ces deux situations, la dynamique qui régit les zones de transit évolue trop rapidement et d'une manière trop brutale pour pouvoir garantir à quiconque le passage ou la survie dans la frontière.

Certains migrants ont certes plus de visibilité sur l'espace et sur les événements grâce à leur capital social et à leur capital de mobilité, mais tous se trouveront à un moment donné dans une situation d'aveuglement sur laquelle se contractera la temporalité de la traversée, et c'est là – à chaque fois – que se jouera l'issue de leur migration. Pour certains, l'aveuglement durera toute la route, pour d'autres, il ne durera qu'un instant. Pour la plupart cependant, la nécessité d'arriver et de traverser la frontière les obligera à accepter de devenir aveugles pour tenter de se rendre invisibles à la loi en s'aventurant au plus profond des économies souterraines.

L'espace de l'aveuglement est aussi celui du silence, ou de la loi du silence ; de l'acceptation des cris sourds, de l'abus, de l'arbitraire, de la mort et de la négation de soi ou d'autrui. Espace de silence, car c'est un espace d'impuissance individuelle et collective. Que risque un migrant s'il dénonce, se défend ou défend quelqu'un d'autre ? Il s'expose, lui ou ceux qu'il défendait, à de graves blessures, à l'échec de

³²² « Yo me imagino que ese viaje ha de ser más o menos como estar ciego y que uno tuviera que caminar ».

son voyage, ou à la mort. Dans le réalisme du passage, les migrants ne veulent que sortir au plus vite de l'espace de transit et quitter la condition d'aveugles et de vulnérables dans cette « frontière épaisse ». Mais cette marche en aveugle est une marche qui visualise déjà l'arrivée, c'est une marche qui se fait – malgré tout – dans la certitude intérieure que quelque part et à un moment donné l'adversité laissera passer. Les acteurs, hommes et femmes, marchent dans la confiance intérieure que la route s'ouvrira et qu'ils provoqueront eux-mêmes cette ouverture. C'est là que la mobilité dans l'adversité fait émerger, dans l'action des acteurs, une dimension essentielle dans laquelle ils fondent leurs mouvements : marcher en aveugle, pour les migrants, c'est en fait marcher dans la confiance que l'espace, l'adversité et eux-mêmes sont régis par une force plus grande, un ordre supérieur qui contrôle l'espace et le temps.

3.1.2. Foi

En entrant consciemment dans l'arbitraire et l'adversité depuis leur condition de vulnérabilité, les acteurs s'établissent dans la confiance intérieure que les événements se dérouleront dans un ordre qui leur sera favorable. « Pourquoi pars-tu si tu connais les risques ? » demande-t-on régulièrement aux migrants, « parce que je crois que je peux réussir à arriver »³²³ répondent presque tous les migrants à un moment ou un autre. Sans cette confiance dans leur possibilité d'arriver, les migrants ne partiraient pas et n'avanceraient pas, ils resteraient dans leur pays d'origine.³²⁴ Pour les migrants, ce ne sont pas les hommes qui régissent l'arbitraire du passage – sinon il ne le tenterait pas –, c'est une volonté supérieure qui s'impose à tous les acteurs présents sur la route migratoire – migrants, autorités et délinquants. La démarche intérieure des migrants est, en ce sens, profondément religieuse puisqu'ils engagent leur être dans un mouvement vers une terre promise par l'ordre qui, pour eux, contrôle toute existence (Groody S.J., 2002 ; 2006).

³²³ « Porque creo que puedo lograr llegar. »

³²⁴ Confiance: n.f. – 14^e ; [...] **1.** Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou a qqch. ⇒ **créance, foi, sécurité** [...]

Le mot Dieu ³²⁵ est omniprésent dans les discours des migrants clandestins – hommes et femmes – avant, pendant et après la traversée. Toute la route migratoire se réalise autour de gestes et d’objets à signification religieuse. Les migrants se signent partout : avant un barrage des autorités, après, en montant sur le train de marchandises, à sa descente, en entrant dans le désert, pendant le désert, après le désert, etc. Ils portent scapulaires, rosaires, médailles, t-shirts imprimés d’images d’église [Photo 12], ont sur eux des estampes saintes ou sanctifiées, parlent partout de la volonté de Dieu et de ses intercesseurs. Ils prient la Vierge, les saints officiels, le Christ, Dieu, ou encore les dévotions populaires profanes semi-païennes comme la *Santa-Muerte*. ³²⁶ Ils profitent de chaque autel, chaque chapelle, chaque église, chaque temple pour se recueillir en se mettant sous la volonté divine, comme le dirait un migrant clandestin subsaharien à Smaïn Laacher :

« De toutes les façons, et depuis le départ de notre aventure, il n’y avait rien d’autre à faire sinon prier : prier pour partir, prier pour arriver, prier pour retrouver ceux qu’on a perdus. » [cité in (Laacher, 2007: 73)].

³²⁵ Dieu : n. m. 11^e-12^e ; Principe d’explication de l’existence du monde, conçu comme un être personnel, selon des modalités particulières aux croyances, aux religions. I. Dans le monothéisme. A. 1. Être éternel, unique, tout-puissant et miséricordieux, créateur et juge, des révélations biblique et islamique. [...]

³²⁶ La présence de la *Santa-Muerte*, la Sainte-Mort, est très récente sur la route migratoire. Ce culte à la mort en squelette drapé en noir portant la faux a initialement été actualisé dans les dévotions des narcotrafiquants et des sicaires. En demandant la spécificité de la *Santa-Muerte* par rapport aux autres dévotions à un migrant mexicain à Altar qui la portait en scapulaire, celui-ci répondit : « c’est elle qui vous comprend de l’intérieur, qui est toujours avec vous, car elle sait qu’elle vous prend quand elle veut » [*es ella que lo entiende a uno desde adentro, que siempre lo acompaña a uno porque sabe que se lo lleva cuando quiere*](Carnet de terrain, 2009). En 2010, les herboristes et *curanderos* du marché de San Ángel à Mexico m’expliquaient que la demande d’objets religieux de la *Santa Muerte* avait dépassé, sur leurs stands, celle des objets de la *Virgen de la Guadalupe* ou ceux Christ : la *Santa Muerte* était incontestablement l’entité la plus sollicitée. Cette dévotion semi-païenne se développe peu à peu en Amérique centrale et le nombre de migrants clandestins qui lui rendent culte s’explique par son caractère marginal : c’est l’entité des pauvres, de ceux qui enfreignent la loi, c’est l’entité qui les comprend depuis l’intérieur sans les juger. Sur les dévotions populaires profanes plus anciennes apparues dans la culture de la migration au Mexique cf. (Durand & Massey, 2001 ; Arias & Durand, 2009 ; Morán, 2009).

Photo 12. Migrants sur un train de marchandises dans le Chiapas



Cliché (David Rochkind, 2009).³²⁷

Toutes ces prières posent la volonté divine comme « le fil conducteur » de la traversée et de son issue. La prière est le lien entre l'espace-temps de l'adversité sur lequel l'acteur n'a aucun contrôle, et le monde divin qui est censé contrôler ce monde, comme le décrirait avec ses mots Erlinda, dans les paroles dites à Dieu avant son départ :

« Alors je me suis confiée à Dieu, je lui ai dit qu'il savait pourquoi je partais. Je Lui ai dit que je savais que je n'avais pas été une bonne catholique, mais que s'Il me laissait arriver aux États-Unis, je lui promettais de travailler dur, et d'aller chaque dimanche à la messe. » (Erlinda, 25 ans. La Nouvelle Orléans. Carnet de terrain, 2009).³²⁸

Les populations migrantes d'Amérique centrale proviennent de sociétés profondément religieuses de confession catholique ou protestante. Que les migrants soient pratiquants ou non – parfois même qu'ils soient croyants ou non – qu'ils aient échoué ou réussi la traversée, ou qu'ils soient bloqués dans l'espace de transit, l'immense majorité des migrants font du divin une dimension à part entière de leur voyage dans l'adversité. Quand on commence à parler avec les migrants, quasiment tous répondent par « Dieu merci, tout va bien ». À un premier abord et à un premier niveau, cette réponse automatique est destinée à taire, comme par un réflexe, toute souffrance de la traversée et à se protéger face à des acteurs potentiellement malveillants. Mais au-delà de cette stratégie et dans le

³²⁷ Publié avec l'aimable autorisation de l'auteur. <http://rochkind.photoshelter.com/>

³²⁸ « Entonces me encomendé a Dios y le dije que Él sabía porque me iba, le dije que yo no había sido una buena feligresa, pero que si Él me dejaba llegar para acá, yo le prometía trabajar duro y también que vendría a misa cada domingo. »

contexte d'adversité de la traversée, invoquer Dieu est une manière de signifier à l'autre et à eux-mêmes que leur action et les obstacles sur leur route s'intègrent dans une volonté divine qui connaît leur passé, décide leur présent et choisit leur futur. Pour la grande majorité des migrants, pendant la traversée, Dieu devient le point de sens et de signification dans un espace de transit soumis à l'arbitraire, à l'absurde et à la terreur. La foi ³²⁹ des migrants en la divinité n'implique pas une certitude quant à la réussite du passage ou quant à l'absence d'horreurs sur la route, elle est uniquement la certitude qu'un ordre qui les dépasse donnera sens aux événements, et que celui-ci peut leur être favorable.

Le groupe musical emblématique dans la culture populaire du Mexique et d'Amérique centrale *Los Tigres del Norte*, formé par une fratrie d'anciens migrants du Sinaloa, reprend souvent dans ses chansons les thèmes de frontière, de migration et de narcos. Ils ont composé un *corrido* de prière pour la traversée clandestine de la frontière, dans laquelle ils expriment la relation des migrants clandestins à Dieu par l'intercession de saint Pierre, *El Santo de los Mojados* :

« L'ombre de saint Pierre divin / doit nous guider sur le chemin / Protège-nous des assaillants / contrebandiers et autres délinquants / Permetts-nous d'enjamber le fil de fer / parce que nos enfants meurent de faim / Que ton ombre aveugle ceux qui nous poursuivent / qui tentent de nous empêcher d'arriver/ mais qui n'y parviennent pas / Lance ta fulguration Seigneur / par mers et déserts / pour que ni le froid ni la chaleur / ne laissent plus aucun mort / Saint Pierre tu es le Saint Patron de tous les *mojados* / Concède la légalisation au sans-papiers. » [Extraits] (*Los Tigres del Norte*, 2004). ³³⁰

La religion et la migration sont profondément liées, et comprendre la religion est en grande partie la migration (Odgers, 2009). ³³¹ Dans cette prière chantée sur un

³²⁹ **Foi** : Foi: n. f. – 12^e [...]; lat. fides « foi, confiance, loyauté » **I.** (sens objectif) **1.** Assurance donnée d'être fidèle à sa parole, d'accomplir exactement ce que l'on a promis. ⇒ **engagement, promesse, serment.** [...] **II.** (sens subjectif) **1.** Le fait de croire qqn, d'avoir confiance en qqch. [...] **2.** Confiance absolue que l'on met (en qqn ou en qqch.). [...] **3.** Le fait de croire à un principe par une adhésion profonde de l'esprit et du cœur qui emporte la certitude. ⇒ **croissance, conviction**

³³⁰ « La sombra de San Pedro Divino / nos ha de cuidar en el camino / Protégenos de los asaltantes / contrabandistas y otros maleantes / Permítenos brincar el alambre / pues nuestros hijos se mueren de hambre / Que tu sombra ciegue a los que nos persiguen / que tratan de impedirnos llegar / pero no lo consiguen / Manda tu refulgencia Señor por mares y desiertos / para que ya ni el frío ni el calor dejen más muertos / San Pedro eres el santo patrón de todos los mojados / Concede la legalización al indocumentado. »

³³¹ Pour une analyse approfondie et comparative des relations entre migration et religions pour le cas mexicain, cf. (Odgers & Ruiz, 2009).

rythme de polka, le migrant demande à « l'ombre de Saint-Pierre » de le « guider », de le « protéger », de lui « permettre ». La notion d'ombre est particulièrement intéressante, car elle suggère la permanence de la présence du « saint des mojos » aux côtés du migrant, à son échelle d'action au sol, dans sa réalité. Leur foi n'est pas une conviction de réussite, mais plutôt celle d'être la volonté de Dieu. Eux feront leur nécessaire en se déplaçant dans les espaces et espèrent provoquer le passage, mais Dieu décidera de l'issue. Pour le père jésuite Daniel Groody ayant longtemps travaillé avec des migrants mexicains dans des espaces périlleux de la frontière, la relation à Dieu des migrants clandestins est proche de celle des premiers chrétiens, déchargée de tout dogme, éprouvée dans une totale épuration et simplicité, acceptant simplement la volonté de Dieu (Groody S.J., 2006). En ce sens, les acteurs sont dans une dimension religieuse au sens littéral.³³²

3.2. Être la volonté de Dieu

3.2.1. « Chacun passe par où il doit passer »

Quelques minutes après avoir énoncé l'image de l'aveugle pour décrire le voyage clandestin, Nelson a clos son discours par une phrase qui intégrait la mobilité clandestine qu'il aurait à faire quelques jours plus tard, dans un ordre absolu :

« Chacun passe par où il doit passer. » (Nelson, 22 ans. Guatemala. Carnet de terrain, 2012).³³³

Nelson connaissait les dangers de la route : il allait payer 7 000 dollars pour voyager avec des passeurs, le passeur lui avait déjà dit que le premier paiement servait à payer le cartel, il savait qu'il passerait par Tamaulipas où il était au courant que les Zetas avaient massacré, par le passé, des migrants qui voyageaient avec un passeur, et il savait que des drones aériens patrouillaient parfois l'entrée aux États-Unis. Lorsqu'il emploie en espagnol, quelques jours avant son voyage, « *uno pasa por donde le toca* » en complétant en quelque sorte l'image de l'aveugle, Nelson signifie deux choses. D'abord, qu'il existe différentes routes, différents tarifs

³³² Dimension : n. f. – 1425 ; lat. *dimensio*, de *metri* « mesurer » → mesure (encadré) I. 1. Grandeur réelle, mesurable, qui détermine la portion d'espace occupée par un corps. ⇒ étendue, grandeur, grosseur. [...] 3. géom. Grandeur réelle ou qui, seule ou avec d'autres, détermine la position d'un point.

³³³ « Uno pasa por donde le toca. »

et différents risques et que le migrant n'a pas tellement à choisir : que sa route est tracée d'avance. C'est la surdétermination du capital social en quelque sorte : il ne choisit pas sa filière de passage, pas plus que les contacts du passeur ou les obstacles qu'il aura à surmonter. Mais le mot *toca* signifie aussi que les acteurs doivent accepter la situation sans la questionner. Cet usage du verbe se réfère à un ordre des choses qui s'impose aux acteurs et qu'ils doivent assumer sans chercher à le comprendre, car c'est un ordre qui les dépasse, mais qui fait sens. Cette courte phrase de Nelson est un lieu commun sur la route, et elle peut s'entendre aisément d'un grand nombre de migrants voyageant ou non avec passeurs.

Comme un grand nombre de migrants, Nelson n'était pas pratiquant, il se définissait comme catholique, mais n'était en aucune manière un mystique ou un fervent religieux. Sa référence à un ordre divin des choses s'inscrit à la fois dans des référents culturels, mais aussi et surtout dans l'imminence d'une situation d'adversité dans laquelle il savait qu'il se trouverait fondamentalement seul et fragile. Pour s'équiper pour cette traversée périlleuse et incertaine, Nelson a acheté des chaussures toutes neuves à grosse semelles en caoutchouc, a mis ses vêtements préférés, y a dissimulé quelques dollars, a mis une médaille en argent autour de son cou, a glissé dans la poche de sa chemise une image du Saint Enfant d'Atocha, puis est parti retrouver son passeur. Nelson entrait dans la route migratoire. Il basculerait dans la clandestinité quelques heures plus tard et s'aventurerait dans l'espace avec la certitude que tout ce qui lui arriverait « devait lui arriver ». Cette manière de percevoir l'adversité place l'action en mobilité des migrants sur le registre de la fatalité³³⁴ qui dessine cependant la trame invisible d'un destin.³³⁵ Cette posture n'est en aucun cas une résignation de la part des acteurs qui n'auraient qu'à se laisser porter d'une manière passive par les événements. Bien au contraire, l'action à laquelle ils sont enjointes dans la fatalité de l'adversité réglée sur un destin est une obligation de s'adapter au plus profond de leur être pour être capables de réagir aux événements.

³³⁴ **Fatalité**: n.f - 15^e ; [...] **1.** Caractère de ce qui est fatal. Fatalité de la mort. **2.** Force surnaturelle par laquelle tout ce qui arrive (surtout ce qui est désagréable) est déterminé d'avance de manière inévitable. [...] **3.** PAR EXT. Nécessité, détermination.

³³⁵ **Destin**: n. m. - 1160 « projet » ; de destiner → station **1.** Puissance qui, selon certaines croyances, fixerait de façon irrévocable le cours des événements.

3.2.2. Destin

Il convient de parler de destin parce que les acteurs eux-mêmes invoquent cette dimension de manière régulière pour exprimer le déroulement de leur voyage. Comprendre l'action dans la situation-limite signifie comprendre comment les acteurs lui donnent sens. Dans la situation-limite, comme l'ont souligné Gilles Bataillon et Denis Merklen l'incertitude rend à la fois les choses « imprévisibles » et « ne pouvant plus surprendre », « la liberté finit par être vécue comme une réduction des choix » où tout est décidé par l'extérieur (Bataillon & Merklen, 2009: 10-11). Erlinda, la jeune femme partie du Honduras ayant atteint La Nouvelle-Orléans après une traversée réussie, au prix de deux violations sexuelles, l'une au Mexique, l'autre au Texas, a conclu son récit par un remerciement à Dieu :

« Et c'est comme ça que j'ai pu passer grâce à la volonté du Seigneur.

– Et tout le mauvais du voyage, de qui ça a été la volonté ?

– De Lui aussi, mais il ne peut pas nous protéger de tout. Il nous envoie des messages et des épreuves et c'est à chacun d'y faire face. Il y a de la méchanceté dans le monde, je ne vais pas vous dire le contraire, mais il y a aussi de la bonté. Moi, tout ce que Dieu m'a mis sur mon chemin, les gens bien et les gens mauvais, tout m'a permis d'arriver. Et la vie est comme ça, il y a du bien et du mauvais. Mais c'est au bien qu'il faut s'accrocher. Sinon à quoi ça sert ? Juste à souffrir ? Non, monsieur. » (Erlinda, 33 ans. La Nouvelle-Orléans. Carnet de terrain, 2009).³³⁶

Pour Erlinda, parler du destin c'est remettre de l'ordre dans un monde de chaos et d'arbitraire. À l'injustice et à l'horreur de l'adversité répond l'ordre divin, la raison d'une dimension supérieure à la fois compréhensible et incompréhensible. L'adversité de la situation-limite a été le plus souvent le quotidien des acteurs migrants, hommes et femmes, dans leur pays d'origine, et c'est justement par l'acte migratoire qu'ils tentent de s'en arracher, pour rendre réel un espace de paix qui habite leur imaginaire – les États-Unis – et qui est pour eux le seul espace capable de mettre fin à la temporalité kaléidoscopique et fragmentaire de l'incertitude et de l'arbitraire. Lorsque la réalité se rétrécit à un niveau trop fatal, qui ôte aux

³³⁶ « Entonces así fue como pude yo cruzar gracias a la voluntad del Señor. – ¿Y todo lo malo del viaje, de quien fue la voluntad? – De Él también, pero es que no nos puede proteger de todo. Nos manda mensajes y pruebas y le toca a cada quién ver que hace. Hay maldad en el mundo, pa'que le voy a mentir, pero también hay bondad. Y a mi todo lo que Dios me puso en mi camino, la gente buena y la gente mala, todo junto me trajo hasta acá. Y así es la vida, hay bien y hay mal, pero es al bien que hay que agarrarse, ¿sino pa'que está uno aquí? ¿sólo pa'andar sufriendo ? No señor. »

acteurs toute sensation de liberté et les enferme dans une situation de désespoir, un réflexe premier est de quitter cet espace local pour aller vers un monde lointain qui porte les promesses du possible et de l'élargissement de l'espace, du temps et de la perception de leur être. Pourtant, ce voyage vers l'ailleurs est des plus périlleux, des plus incertains et des plus arbitraires. Or, c'est justement la fatalité éprouvée dans le milieu d'origine qui autorise les acteurs à subir une fatalité plus grande encore dans l'espace du transit, car c'est pour accomplir une vie nouvelle dans un espace au-delà. Et dans la perspective des migrants, la fatalité des lieux de transit – comme celle des lieux d'origine – sont contrôlées par une fatalité plus grande, une fatalité divine qui lie dans la propre histoire des migrants les espaces d'origine, de transit et de destination, en les intégrant dans la notion de destin et en manifestant les desseins de Dieu.

Le paradoxe de la situation de passage clandestin de la frontière veut que des acteurs, qui sont partis pour prendre contrôle de leur avenir, n'aient pratiquement aucune prise sur celui-ci pendant leur mobilité. Dans la situation-limite de la mobilité clandestine, les acteurs ne voient plus qu'une « force anonyme » qui ne cesse de s'abattre sur eux pour tenter de les détrousser, les violer, les tuer, les renvoyer, mais qui finit par devenir – comme toute situation-limite – « naturelle » ou « divine » (Bataillon & Merklen, 2009: 10-11), sans doute, pour devenir vivable. Cette force divine répondant à une volonté supérieure est tout aussi arbitraire et incompréhensible aux acteurs, mais elle est acceptable et permet de continuer à persister dans le déplacement dans un espace régi par une situation extrême. La dimension de l'ordre divin donne sens au maintien de l'acteur sur la route pour affronter des situations dont la violence et le sentiment d'injustice lui semblent en décalage total avec leur mobilité migratoire qu'ils considèrent bénigne.

Comment, autrement qu'en pensant qu'il existe un ordre qui vous épargnera, traverser un espace où des adolescents de douze et quinze ans peuvent décapiter avec une machette un migrant hondurien sur les rives du Río Bravo ? (W Radio, [2009/05/23](#)) Comment accepter de traverser par un endroit où l'on sait qu'un cartel a tué à la mitrailleuse soixante-douze clandestins ? (El Universal, [2010/08/25](#)) Comment s'exposer à être vendu par les autorités pour *5 000 pesos* au crime organisé qui vous prendra en otage et vous torturera ? (La Jornada, [2011/05/10](#)) Comment entrer

dans un espace où l'on sait que les Zetas peuvent faire une rafle en plein jour, en plein cœur d'une église, pour prendre tous les migrants qui étaient en train de prier avant leur montée sur le train ? (Excelsior, [2012/09/11](#)). Comment songer traverser un espace clandestin où l'on sait de manière très concrète que les migrants ne valent que ce que les maîtres du hors la loi peuvent prendre sur eux et qu'il est bien plus facile pour eux de les tuer pour ne laisser qu'un cadavre anonyme?

Pour s'aventurer dans l'extrême de l'adversité, les acteurs migrants doivent l'assumer dans l'étendue de son horreur et de son arbitraire, mais dans un ordre du monde qui préside à la destinée de toute chose. Pour les migrants dans la traversée, le monde est chaos, mais il est l'ordre de Dieu, même dans la souffrance. Pour comprendre cela, il faut revenir sur la manière dont la souffrance s'inscrit dans la culture religieuse et dans la vie quotidienne de la majeure partie des populations migrantes d'Amérique centrale. Dans l'esprit des migrants, l'ordre divin, au contraire de rendre la souffrance légitime, les enjoint à l'assumer pour la faire cesser définitivement une fois la frontière traversée. Car pour les acteurs migrants, l'enjeu fondamental de la migration est simplement de transformer leur vie, et pour pouvoir y parvenir, ils doivent assumer et réagir à tout ce que le destin aura placé devant eux.

3.3. *Via Crucis* ou le chemin de la transformation

3.3.1. « Le Christ a souffert davantage »

Un jeune migrant hondurien à La Nouvelle-Orléans tempérait avec une phrase énigmatique le récit de sa traversée faite de chute du train, d'agresseurs, de blessures, de peur, et de certitude d'avoir sauvé sa peau :

« Mais le Christ a souffert davantage » (Gonzalo, la vingtaine. La Nouvelle-Orléans. Carnet de terrain, 2009).³³⁷

Un nombre très important de migrants, provenant de sociétés vivant dans l'adversité quotidienne de leur pays d'origine, réalisent intérieurement leur mobilité au Mexique et à la frontière sud des États-Unis à l'aide d'une certaine

³³⁷ « Pero Cristo sufrió más. »

empathie avec la souffrance du Christ au moment de sa Passion. L'Amérique centrale, comme l'ensemble de l'Amérique latine, a reçu entre les 16^e – 18^e siècles un héritage catholique issu de la Colonie espagnole par lequel la souffrance physique du Christ et des saints martyrs étaient glorifiées. Cet héritage a profondément marqué les cultures religieuses locales en faisant du partage de sa souffrance avec Dieu une manière de surmonter l'adversité inhérente à la vie quotidienne. Un grand nombre d'acteurs part pour s'extraire de la douleur et de l'impasse que représente leur vie dans leur lieu d'origine : « on part parce qu'on n'en peut plus de son pays » disait une jeune soudanaise à Smaïn Laacher (2007 : 103).

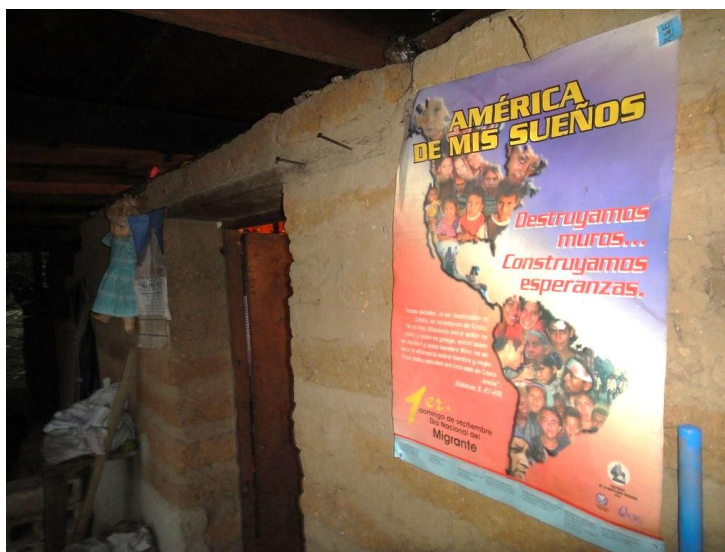
Le départ implique d'assumer une douleur parfois plus grande que celle éprouvée dans le lieu d'origine, mais qui ne sera pas vécue comme une impasse. Celle-ci sera vécue comme une possibilité de passage. Dans la symbolique du christianisme, le Chemin de Croix³³⁸ ou *Via Crucis* en latin et passé ainsi à l'espagnol, lie la souffrance des hommes et la nécessité de persévérer dans la foi pour atteindre la rédemption. Dans la liturgie, le Chemin de Croix désigne le temps qui remémore la Passion du Christ et qui précède la Semaine Sainte avant la Résurrection. À Pâques, dans la plupart des régions d'Amérique centrale, les paroisses réalisent, chaque année, des cortèges destinés à faire revivre le Chemin de Croix dans une procession théâtrale jouée par les paroissiens. Pour le Cardinal Lustiger, à un niveau théologique, le Chemin de Croix « est le Christ qui partage toute la souffrance humaine et qui la porte », mais c'est aussi un symbole à valeur pratique pour la vie des fidèles invités à suivre les pas du Christ pour se transformer eux-mêmes : « lorsque vous suivez le Chemin de Croix, durez avec le Christ pour qu'il vous accorde ce qu'il veut vous donner » (Les nouvelles du 12e, [2012](#) ; Cardinal Lustiger, et al., 1989: 17).

Le Chemin de Croix est une transition vers une nouvelle condition qui s'accomplit dans la persévérance et la résistance. Il est conduit dans et par un lien intérieur avec le Christ avec qui les croyants peuvent partager leur souffrance. C'est en

³³⁸ Croix : n. f. – 10^e [...] 2. [...] Le chemin de la Croix : les quatorze tableaux qui illustrent les scènes du chemin parcouru par Jésus portant sa croix. ⇒ **passion**. Faire le chemin de Croix, un chemin de croix : s'arrêter et prier devant chacun de ces tableaux. ◊ fig. Souffrance, épreuve pénible. ⇒ **calvaire**

référence à cela que certains migrants clandestins centraméricains pourront dire que « le Christ a souffert davantage » ou que « sa Croix était plus grande ». Ce n'est en aucun cas une valorisation de la souffrance pour elle-même, c'est l'intégration de l'adversité dans une dimension supérieure où se manifeste la volonté de Dieu, et où peut se décider l'ouverture de la frontière. Car pour les migrants, atteindre les États-Unis, ou bien avoir survécu après avoir frôlé la mort, a *quelque chose* de la rédemption. Les ordres missionnaires scalabriniens et jésuites, particulièrement présents auprès des populations migrantes dans les lieux d'origine, de transit et de destination, ont ainsi fondé une « théologie de la migration », reposant sur une « pastorale de la mobilité ». La théologie de la migration, travaille auprès des populations locales à œuvrer un rapprochement entre la souffrance du Christ dans sa Passion et la souffrance des migrants clandestins pendant leur voyage (Rigoni C.S., 2010) [Photo 13].

Photo 13. Seuil d'entrée d'une maison d'un migrant portant une affiche de la Pastorale



Cliché AA (2011).

Les scalabriniens, dont la mission spécifique est de veiller sur les migrants depuis la fondation de leur ordre à la fin du 19^e siècle, réalisent à Pâques, depuis une dizaine d'années, des représentations du Chemin de Croix avec les migrants de passage dans leurs refuges. Ces *Via Crucis migrantes* ont commencé à Tijuana et ont lieu maintenant de manière régulière à Pâques dans un grand nombre de refuges – dirigés ou non par des organisations religieuses – tout au long de la route migratoire. Depuis 2011, le *Movimiento Migrante Mesoamericano* réalise des *Via*

Crucis sur des segments plus longs de la route migratoire, comme par exemple de Tecún Umán à Ixtepec, dans un des espaces les plus périlleux pour les migrants.³³⁹

L'objectif de ces processions est tout d'abord d'alerter la société sur la situation de crise humanitaire qui se déroule sur la route de transit et d'exiger des réponses concrètes de la part des autorités locales et fédérales. Mais à un niveau de pastorale chrétienne, ces représentations réalisées dans les lieux par où passe le flux migratoire clandestin (voies de chemin de fer, déserts, villes, etc.) ont pour objectif de rappeler aux migrants, que même dans la difficulté, le Christ partage leur souffrance.

« Dans la Semaine Sainte on a coutume à inviter la communauté chrétienne à réfléchir sur les parallèles entre le Chemin de Croix de Jésus et le chemin toujours plus douloureux des migrants. » (Revista de los misioneros de San Carlos, 2012) « La Commission Pastorale de Mobilité Humaine de la Conférence Épiscopale du Guatemala ; Les Maisons du Migrant de Ciudad de Guatemala et Tecún Umán; les Centres d'Attention aux Migrants, et les représentants d'autres dénominations religieuses nous prions pour les femmes et les hommes migrants qui incarnent dans leur visage la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. » (Pastoral de Movilidad Humana, 2012).³⁴⁰

Le parallèle de la route clandestine avec le Chemin de Croix est porteur de sens pour beaucoup de migrants, car il lie l'endurance dans la souffrance et la possibilité d'une rédemption avec l'arrivée aux États-Unis. L'espace-temps de la souffrance est ce que migrants et observateurs de l'espace du transit appellent régulièrement « l'enfer » du passage clandestin au Mexique et à la frontière sud des États-Unis (El Universal, 2009/03/21 ; OIM, 2002 ; Marroni & Alonso, 2006 ; Amnesty International, 2010 ; Martínez, 2010 ; Rigoni C.S., 2010). Mais les États-Unis ne sont en aucune manière la récompense du passage par l'enfer, l'enfer est uniquement un passage obligé vers les États-Unis, qui représentent pour les acteurs un espace de vie, de

³³⁹ Cf. le site internet de l'organisation : <http://www.movimientomigrantemesoamericano.org/>

³⁴⁰ « En la Semana Santa se acostumbra invitar a la comunidad cristiana a reflexionar sobre los paralelos entre el Vía Crucis de Jesús y el camino cada vez más doloroso del migrante. » (Revista de los misioneros de San Carlos, 2012). « La Comisión de Pastoral de Movilidad Humana de la Conferencia Episcopal de Guatemala, Las Casas del Migrante de la Ciudad de Guatemala y Tecún Umán, San Marcos; Centros de Atención al Migrante, y representantes de otras denominaciones religiosas, abogamos por las y los migrantes, quienes encarnan en sus rostros la Pasión de Nuestro Señor Jesucristo. » (Pastoral de Movilidad Humana, 2012).

prospérité, de paix, de possibilité de maîtrise de l'espace et du temps ainsi que de son propre corps. Les acteurs qui tentent de traverser ce passage obligé par l'enfer, où tout semble joué et perdu d'avance, doivent alors se maintenir dans une conviction intérieure qui considère que si la frontière doit s'ouvrir, ce ne sera que par miracle, et que c'est justement à eux de provoquer ce miracle par leur mobilité.

3.3.2. *Le Miracle*

La manière dont les migrants clandestins décrivent et éprouvent le miracle oblige à clarifier son usage.³⁴¹ Le miracle, pour eux, n'est pas nécessairement un fait surnaturel ou un événement irrationnel. Les migrants savent que la règle de la frontière voudrait qu'en principe ils ne puissent pas atteindre les États-Unis. Mais de la même manière que l'espace est fermé, les acteurs savent aussi qu'il peut s'ouvrir car il s'est ouvert à d'autres, et parfois d'une manière qui leur semble miraculeuse. Tous les migrants connaissent des histoires qu'ils considèrent aidées par l'intervention du divin. Et plus grande aura été la difficulté surmontée, plus grande sera la sensation de miracle, car ces miracles sont absolument subjectifs. Ceux qui sont refoulés et frustrés dans leur tentative, sans pour autant avoir frôlé la mort, n'éprouveront probablement aucune sensation de miracle, mais sauront que les miracles peuvent se produire pour d'autres.

Photo 14. Autel d'un jeune migrant, la veille de son départ (Peña Roja)



Cliché AA (2005).

³⁴¹ Miracle: n.m. -11^e; lat. miraculum « prodige » de mirari « s'étonner » [...] 1. Fait extraordinaire ou l'on croit reconnaître une intervention divine bienveillante, auquel on confère une signification spirituelle.

Certains verront le miracle dans le fait d'avoir pu passer la frontière, d'autres dans le fait d'être restés en vie après un passage infructueux, mais il est indéniable que pour la grande majorité des migrants, le passage de cette frontière revêt un caractère sacré [Photo 14]. C'est à l'échelle de leur micro action que se noue le miracle pour les migrants, c'est un miracle inscrit absolument dans le réel. Pour reprendre une image célèbre de l'Évangile où Jésus-Christ marche sur les eaux du lac de Tibériade, pour les acteurs éprouvant l'adversité, le miracle n'est pas de pouvoir « marcher sur l'eau » comme le Christ, mais c'est de « réussir à la traverser ». Ce miracle est à l'image de la foi des migrants, ce n'est pas l'attente d'un acte surnaturel, c'est la foi en tant que confiance dans un ordre divin qui peut permettre le passage, et qui peut tout aussi bien le refuser. Les miracles à la frontière nourrissent depuis près d'un siècle la culture populaire du nord du Mexique à travers la foisonnante tradition des ex-voto, ces petites peintures colorées que commandaient ou réalisaient les migrants vers les États-Unis, en remerciement d'une intervention divine dans leur traversée.³⁴² La diffusion de ces histoires de passages « miraculeux » au sein des réseaux migratoires et de la culture de la traversée contribue à perpétuer profondément la dynamique migratoire. Les histoires de ces voisins du village en Amérique centrale qui ont, semble-t-il, « traversé seuls », « en moins d'une semaine », « sans le moindre encombre », deviennent des rumeurs omniprésentes dans les lieux d'origine qui finissent par obséder les futurs migrants et les décider à se lancer sur la route : « si la frontière s'est ouverte pour lui, elle peut aussi s'ouvrir pour moi », dira un jeune migrant à Peña Roja (Carnet de terrain, 2008).³⁴³

Ces sensations de miracle à la frontière sont la plupart du temps des miracles « voulus par Dieu », mais réalisés par les hommes. Et c'est un miracle humain, par exemple, qu'une jeune Hondurienne allait raconter au père Rigoni, le directeur de la *Casa del Migrante* de Tapachula qui l'avait accueillie pendant trois jours et à qui elle téléphonerait deux semaines plus tard pour le remercier et lui raconter son histoire, pour lui raconter « son miracle » :

³⁴² Sur ces ex-voto, cf. (Durand & Massey, 2001), un ouvrage qui offre une vision en images de la signification religieuse de la traversée pour les migrants mexicains tout au long du 20^e siècle.

³⁴³ « Si la frontera se le abrió a él, también se me puede abrir a mí. »

« Mon père, je vous remercie pour tout. J'ai eu quelques autres mésaventures au Mexique, mais j'ai réussi à arriver au Río Grande, à Matamoros, et nous avons tenté de traverser de nuit. Quand j'ai touché le sol américain, j'ai dit : "Merci Seigneur. Mon rêve s'est réalisé." Et soudain j'ai entendu une voix qui m'a dit : "Lève tes bras et retourne-toi lentement." C'était un agent de la *Migra*. Il m'a menottée et m'a dit de monter dans la camionnette. [Et là la femme commence à pleurer.] Que Dieu me pardonne et que vous me pardonniez, mon père, pour ce que je vais vous dire. Je lui ai dit : "Officier, je te demande une dernière faveur. Sors ton pistolet et tue-moi ici, parce que je suis un fantôme errant. Pour moi, il n'y a pas de retour. Laisse que mes enfants, là-bas au Honduras, puissent dire : "Ma mère est morte en territoire américain". L'officier est resté à me regarder, mon père, et puis il m'a enlevé les menottes et il m'a dit : "Femme, je ne t'ai pas vue, va-t-en." Et je suis en train de vous appeler depuis Chicago. » [cité par Flor María Rigoni in (Perez Torrez, 2006)].³⁴⁴

La jeune femme avait éprouvé un premier miracle en réussissant à traverser le Mexique et atteindre le sol états-unien, mais à peine traversé le Río Bravo, elle a été interceptée par la Border Patrol. Prise dans une crise nerveuse qui se mesurait sans doute avec ce qu'elle avait dû vivre pour arriver jusque-là, voulant simplement renoncer à vivre, elle a provoqué, à cet instant, dans le for intérieur de l'agent frontalier, le miracle qui la libérerait et la laisserait partir, et qui lui permettrait ensuite d'arriver jusqu'à Chicago.

Pour les acteurs migrants, le miracle peut être une manifestation irrationnelle et inattendue, mais ce peut être aussi la multitude de « petits miracles » qui permettent de rester en vie et de rester sur la route, alors que l'acteur pourrait – ou devrait – ne plus y être. C'est pour remercier cette multitude de petits miracles que les acteurs disent parfois : « tout va bien, Dieu merci ». ³⁴⁵ Ce sont ces miracles tout proches, à échelle humaine, qui ont effectivement eu lieu, car si les acteurs

³⁴⁴ « Padre le agradezco por todo. Tuve unas que otras desaventuras en México pero logré llegar al Río Grande, a Matamoros, y en la noche pasamos ahí unos cuantos. Y cuando me incorporé en el suelo americano, dije: "Gracias Señor. Mi sueño se ha cumplido." Y de repente escucho una voz que me dice: "Levanta tus manos y voltéate despacio." Era un agente de la Migra. Me puso las esposas y me dijo que me subiera a la camioneta." [Y ahí la mujer empieza a llorar.] Dios me perdona, y que usted me perdona padre, por lo que le voy a decir. Le dije: "Oficial, te pido un último favor. Sacá tu pistola y mátame aquí, porque yo soy un fantasma andando. No hay para mí regreso. Deja que mis hijos, allá en Honduras, puedan decir: "mi mamá murió en territorio americano." El oficial se quedó mirándome, padre, y luego me quitó las esposas y me dijo: "mujer, no te he visto, vete". Y le estoy hablando desde Chicago. »

³⁴⁵ « Aquí todo bien, gracias a Dios. »

peuvent être là à dire ces simples mots c'est qu'ils ont pu sortir d'une frontière ou y demeurer, en passant par des espaces qui pour beaucoup ont signifié la mort, et qui peuvent la signifier à chaque pas. Le miracle est ici dans sa dimension subjective qui en fait le levier de l'action, de la résistance et de la résilience des acteurs dans une adversité totale qui porte, cependant, la promesse d'un avenir. La route migratoire est, en ce sens, pour les acteurs, la route de leur transformation ; la migration est une perpétuelle transformation des acteurs et la migration clandestine l'est d'une manière encore plus radicale.

3.3.3. Se transformer par la migration

Pour tous les migrants, le départ est le levier destiné à transformer leur vie parce que l'ancienne signifiait la pauvreté, la mort, la ruine, la perte de la face, l'ennui, etc. Les migrants partent quand arrive « le moment de partir » et le voyage est le temps liminal où s'amorce déjà la transformation de l'acteur qui ne sera cependant accomplie que dans l'espace imaginé au-delà. Cette mobilité vers la transformation est portée par la certitude intérieure des acteurs de pouvoir atteindre un lieu où la vie leur sera plus favorable. Pour ceux qui migrent sans autorisation de l'État souverain sur le territoire de passage, la mobilité implique à la fois la clandestinité du voyage, mais aussi celle la vie quotidienne dans le pays d'immigration. Dès lors, la transformation des acteurs commence au moment même de la prise de décision du départ et de la prédisposition à vivre en clandestins pendant plusieurs années dans le pays imaginé et désiré dans le lointain. La migration dans l'adversité amorce la transformation par un saut négatif – négatif par rapport au saut positif que l'acteur espère vivre aux États-Unis – au moment du basculement dans l'illégalité en franchissant la frontière. Dans ce premier temps, le migrant doit intégrer une condition d'acteur en mobilité clandestine ne contrôlant ni l'espace, ni le temps, ni la portée de son action, et devant simplement résister tout en s'adaptant aux événements qui s'abattent sur lui au fur et à mesure qu'il avance. Ce saut négatif dans la transformation est la condition du passage de la frontière, et consiste à devenir, comme l'écrira Oscar Martinez, « des guerriers », mais des guerriers intériorisés :

« En-haut [du train] s'installaient les trente maçons, plombiers, électriciens agriculteurs, ébénistes et jardiniers convertis pour quelques heures en guerriers pour un voyage qui a pris un nombre indéterminé de vies humaines. » (Martínez, 2010: 66).

Les migrants sont des guerriers intériorisés parce que leur situation de faiblesse dans l'espace de transit les placera, quasiment tous, à un moment donné, dans des situations où ils devront accepter la domination d'autrui, légale ou illégale. La force des migrants consistera à savoir quand ils devront « baisser la tête » et demeurer passifs, et quand ils devront réagir en saisissant le moment précis où peut se jouer leur traversée ou leur vie. Car la vie et le passage se nouent de manière continue, à chaque pas, sur la longue route d'entre deux-mille et quatre-mille kilomètres qui est en fait l'épaisse frontière des États-Unis. Mais si les migrants entrent dans l'espace de la frontière et s'ils acceptent de s'y rendre aveugles et vulnérables, c'est pour devenir visibles et voyants aux États-Unis, pour être des journaliers remarquables, choisis et appréciés par un patron, et bien payés. La transformation opérée par les clandestins est au fond celle de la transition entre un faible contrôle de leur vie, et un basculement dans une relative perte du contrôle d'eux-mêmes au cours du passage de la frontière, qui doit cependant permettre le réel contrôle de soi et de sa vie, de l'autre côté de la frontière.

Comment se poursuit la transformation des acteurs pour ceux qui réussissent le passage ? C'est toujours extrêmement variable. Tout dépendra en fait de la personnalité du migrant, de ce qu'il a quitté, de son éducation, de la place de sa famille dans son quotidien, de son accès à l'emploi aux États-Unis, de ses cercles sociaux, du degré de souffrance éprouvé pendant la traversée, etc. Pour certains, la ferveur religieuse qui a souvent caractérisé le voyage en clandestin disparaîtra très vite après le passage de la frontière, sitôt qu'ils auront goûté à la prospérité de l'espace qui les hantait dans leur imagination. Pour d'autres, la ferveur religieuse se maintiendra ou se renforcera. Beaucoup de migrants centraméricains ayant réussi leur voyage au prix d'une grande souffrance ressortent de la frontière empreints d'un grand besoin de spiritualité, et un très grand nombre décide de se rendre de manière régulière à des célébrations religieuses. Chacun expliquera cette ferveur d'après le voyage à sa manière, pour certains ce sera le fruit d'une promesse faite à Dieu, pour d'autres, ce sera sans doute la manière de tenter de guérir collectivement des traumatismes laissés par le passage. Aux États-Unis, les

églises tentent de canaliser et de faire converger vers elles ces migrants en quête de religion, en déployant des campagnes d'évangélisation auprès des populations migrantes. À La Nouvelle-Orléans par exemple, la population centraméricaine, subitement apparue après Katrina, a poussé les églises évangéliques à généraliser les offices en espagnol et à y inviter massivement les clandestins pour tenter de les intégrer à leur communauté.

Photo 15. Fresque du mur extérieur d'une église évangélique de La Nouvelle-Orléans



Cliché AA (2009).

La photographie numéro quinze, ci-dessus, est celle d'une fresque fraîchement peinte à l'époque, réalisée sur un mur extérieur de la grande église *First Grace United Methodist Church* à La Nouvelle-Orléans, sur Jefferson Davis Parkway. La scène représentant un hameau déshérité dans des montagnes bosselées laisse deviner, dans le contexte de la ville après Katrina, qu'il s'agit très probablement d'un paysage caractéristique d'Amérique centrale. Le haut de la frise porte en espagnol un passage d'Isaïe : « N'aie crainte, parce que moi Jéhovah je suis ton Dieu, qui te renforce, qui te soutient de la main droite et te dis : N'aies crainte, je t'aiderai » (Isaïe 41-10 : 13), et le complète par un célèbre verset de saint Marc qui fonde l'évangélisation « Allez dans le monde et prêchez l'Évangile à toute créature » (Mc 16 : 15). Cette fresque, adressée aux migrants et à la communauté de l'église cherche à dire que ceux qui viennent de ces régions lointaines et appauvries ont désormais leur place dans cette église, et que la communauté fait sienne leur histoire. On ne sait qui a réalisé la peinture, s'il s'agit d'une commande

ou d'une réalisation spontanée de membres de la communauté, on ne sait pas non plus qui a choisi le thème, mais on peut comprendre aisément que la scène du village appauvri et désert représente l'ancienne vie des migrants, que leur vie nouvelle est désormais aux États-Unis – là d'où ils voient la fresque – et que la continuité entre ces différents temps de la vie s'est faite dans le Sacré-Cœur de Jésus-Christ, représenté en bas à droite de la peinture.

La transformation des acteurs aux États-Unis se fait également, à un autre niveau, par l'expérience d'eux-mêmes et du rapport à la loi. Toujours à La Nouvelle-Orléans, un soir de septembre, après une énième journée sans travail, une dizaine de clandestins centraméricains avaient rejoint le bayou St John pour se réunir et boire. La nuit tombée, imbibés d'alcool, une bagarre a éclaté entre un Hondurien et un Guatémaltèque à propos du président déchu Zelaya et le Hondurien est tombé au sol et s'est ouvert le crâne. La réaction des clandestins, tous des primo-migrants arrivés depuis moins de trois ans, a été immédiatement d'appeler les urgences au « 911 » par leur téléphone portable, ils ont sollicité le service en langue espagnole, ils ont donné les coordonnées de l'accident, ils ont attendu l'arrivée de l'ambulance, ont aussi parlé avec la police, et les compagnons du migrant blessé ont réussi à convaincre les ambulanciers de les laisser rester auprès de lui à l'hôpital pour s'assurer de sa santé. Composer le 911 implique connaître le fonctionnement des urgences aux États-Unis, mais aussi de faire confiance aux institutions de l'État, même en se sachant étrangers en situation irrégulière. Les migrants qui ont composé le numéro diront que c'est aux États-Unis qu'ils ont appris l'existence de ce genre de service téléphonique. Ce sont des migrants comme eux qui sollicitaient aussi, par exemple, les associations locales en leur demandant régulièrement de les aider à récupérer des salaires non payés. Tous ces comportements impliquent d'être un sujet au sens complet, fondé dans une certaine confiance en soi, maîtrisant les codes et l'espace du lieu où l'on se trouve, tout en connaissant les limites à garder (ex. interagir avec la police locale, pas avec les agents de l'ICE). Ces migrants clandestins, au fond, savent que les États-Unis sont un espace de droit, même pour eux, tout comme ils savaient par expérience que le Mexique et l'Amérique centrale ne l'étaient pas.

La transformation des migrants aux États-Unis est aussi psychologique. Nouveaux arrivants dans un espace qu'ils découvrent et avec lequel ils ne sont pas familiers, les acteurs doivent sans cesse s'adapter aux conditions de mobilité et de travail qu'exige leur nouvelle situation. Poussés par cette nécessité, les migrants doivent apprendre très vite à se déplacer dans des espaces et dans des modes de mobilité qui leur étaient inconnus, assumant de manière soudaine et immédiate des défis qui leur semblaient insurmontables au moment de leur arrivée (ex. traverser à pied les larges autoroutes, apprendre à conduire, etc.). Les migrants doivent s'adapter à toutes les situations et développent ainsi une véritable versatilité qui est mise à profit par la société et par l'économie locale. Le migrant clandestin peut - être recruté pour être carreleur un jour, charpentier le lendemain, jardinier le surlendemain, et cuisinier de sushi le jour d'après,³⁴⁶ et à chaque occasion de travail, le migrant - n'ayant d'autre choix que de s'adapter à tout - dira un « oui » convaincu au recruteur, en comptant sur lui-même pour comprendre la tâche qui lui sera assignée et pour la réaliser de son mieux.

Comment se poursuit la transformation pour ceux qui échouent à la frontière ? Là encore, tout dépendra de la personnalité de l'acteur et du visage de la frontière qui se sera abattu sur ces migrants. La plupart des personnes échouées à la frontière et décidant de renoncer à retenter le voyage, retrouveront leur ancienne vie dans leur lieu d'origine ou en recréeront une nouvelle dans l'espace transit, en essayant chacun de se convaincre que « ce n'était pas leur tour », comme dira un migrant expulsé à La Mesilla (Carnet de terrain, 2008). Certains acteurs reviendront plus religieux qu'avant et remercieront la divinité de les avoir épargnés et laissés en vie, d'autres reviendront plus athées que jamais, mais tous auront appris quelque chose : ils auront éprouvé la frontière dans leur corps en découvrant des espaces et des univers qui leur étaient inconnus, et qui se sont matérialisés dans l'infini des gammes pouvant exister entre l'implacable de la loi, les vertus de la solidarité, ou l'extrême de l'horreur. Certains acteurs garderont un traumatisme psychologique de leur expérience, d'autres en sortiront détruits, d'autres en sortiront affermis. D'autres n'en sortiront pas, car ils y auront perdu la vie.

³⁴⁶ La succession de ces emplois d'un jour sur l'autre provient du témoignage réel d'un migrant clandestin à La Nouvelle-Orléans.

L'unique constante de ces dynamiques est que la migration à travers cette épaisse frontière mexicano-états-unienne n'est jamais neutre et ne laisse jamais indemne les acteurs. La migration est une transformation profonde et permanente des hommes qui commence au moment même de la décision ferme de migrer et qui peut s'accomplir sous des formes extrêmes dans l'immense espace de la route migratoire et dans ses multiples issues. La transformation des acteurs dans et par la migration ne cesse jamais, et dans la migration clandestine à plus juste titre, car ceux qui ont échoué pourront toujours retenter de partir, et ceux qui ont réussi peuvent à tout moment être pris et renvoyés dans leur pays d'origine, et peut-être repartir ensuite. Les migrants sont des êtres en perpétuelle mutation qui décident d'agir pour transformer leur vie d'une manière radicale en partant dans un espace au-delà, et pour lequel ils seront toujours prêts à s'adapter de manière totale aux obstacles qui se présenteront sur leur route, qu'ils soient prairies, mers, ou murailles, car la migration lie intensément les migrants aux autres hommes, mais aussi profondément à eux-mêmes. La migration est une transformation qui se déclenche dans une population à une génération donnée et qui se perpétue dans les générations suivantes pour, peu à peu, transformer l'espace et les hommes.

Conclusion générale

« Pour arriver au Nord, il ne faut que de la tête et du cœur.
[Il s'arrête, puis ajoute] Mais un cœur bien dur.
Oui monsieur. [Puis il acquiesce pour lui-même.]»³⁴⁷
(Don Alberto, 42 ans, ivre. San Pedro Necta, Huehuetenango, 2004)

Acteurs dans la frontière

La migration transforme le monde et les hommes se transforment par la migration, ce semble être une règle des sociétés humaines et une manifestation élémentaire du vivant. Les migrants sont un seuil à la limite de l'espace et du temps, des êtres en devenir agissant dans un interstice à la fois portés par leur passé et tirés déjà par leur futur. Tout acteur social est en mutations permanentes, mais le migrant l'est d'une manière plus rapide par la distance des mondes qu'il relie et auxquels il doit s'adapter. Celui qui migre de manière clandestine – contraint à se mouvoir invisible à la loi – est dans une transformation plus radicale encore du fait des situations qu'il assume depuis le moment de sa prise de décision de partir, jusqu'au voyage, puis au-delà. Les migrants clandestins sont les « artistes de la frontière », écrivait Ulrich Beck dans un ouvrage consacré au cosmopolitisme, ils sont « l'incarnation du brouillage et du mélange des frontières entre les nations, les États, les ordres législatifs et leurs contradictions ». Leur art de la frontière consiste à « la contourner, l'utiliser, la poser, la franchir », mais c'est un art de la survie, car à chaque instant, ils peuvent « dégringoler du fil où se joue leur numéro d'équilibriste » (Beck, 2006: 200). Les migrants sont des artistes malgré eux, poussés par une nécessité et par leur imaginaire et dont le geste consiste à s'adapter absolument à l'espace, à la situation, à l'impératif de leur réalité.

³⁴⁷ « Para llegar al Norte solo se necesita cabeza y corazón. Pero un corazón bien duro. Sí señor. »

Cette thèse a commencé, si l'on peut dire, à la fin du tout premier séjour de terrain dans le village de Peña Roja au nord-ouest du Guatemala, lorsque je m'étais retrouvé, quelques heures avant l'aube, à accompagner les ménages de trois frères et de leur père qui s'étaient réunis pour prier ensemble, juste avant le départ de deux des leurs vers les États-Unis. Dans un coin de l'immense maison vide construite quelques années auparavant par le père de famille qui s'appropriait à repartir, toute la famille s'était rassemblée dans la pénombre autour des lueurs de deux cierges posés devant un petit autel de la *Virgen de la Guadalupe*. Sofía, belle-fille du patriarche et dont le mari était parti, pour la troisième fois, deux ans plus tôt, menait la prière d'une voix posée et chargée de larmes qui résonnait en écho dans le vaste espace carrelé. Ils ont d'abord récité ensemble le Notre Père, puis Sofía a commencé à formuler les intentions de prière en demandant à la Vierge d'accompagner les deux hommes qui partaient, de les aider à arriver, de leur permettre d'éviter les dangers qu'ils rencontreraient au Mexique et dans le désert de l'Arizona, et de prendre soin d'eux, car elle savait leur nécessité. Tous pleuraient, seuls les enfants les plus petits semblaient étrangers à cette scène d'adieux dans la nuit. Le père d'un des migrants me dirait, plus tard dans la journée, que ces larmes étaient à la fois de peur et d'espoir : de peur des dangers du voyage et d'espoir de réussir à traverser. C'est au seuil de ces départs vers l'incertain ou vers l'inconnu en accomplissant pourtant une action qui était devenue familière, qu'a débuté le questionnement sur les contradictions entre les flux migratoires et les frontières.

Six ans plus tard, ces deux migrants étaient revenus au village, l'un avait échoué pendant la traversée au Mexique, l'autre avait été expulsé des États-Unis par les agents de l'ICE après cinq années de vie là-bas. En 2011, on me dirait à Peña Roja que les larmes des prières à l'aube des départs étaient toujours des larmes de peur et d'espoir, mais que la peur était devenue encore plus grande. Les prières parlaient désormais d'une nouvelle réalité qui s'ajoutait à l'ancienne, il ne s'agissait plus seulement d'éviter les brigands, les autorités ou la mort dans le désert, il s'agissait maintenant strictement de survivre au voyage de transit, car les migrants y étaient tombés dans une extrême vulnérabilité que tous pressentaient.

D'abord, dans la première partie du voyage – la traversée du Mexique –, le gouvernement mexicain s'était assumé comme la frontière externe des États-Unis, en tampon contre les flux migratoires et contre le trafic de drogue. Cette décision politique avait eu pour effet de former des couloirs de passage en créant des marges dans la frontière. Les migrants devaient alors traverser par des espaces où les cartels de la drogue s'étaient diversifiés dans l'attaque aux clandestins en transit, où les autorités corrompues exploitaient leur position de force, où les délinquants profitaient de l'impunité de ces espaces hors la loi, et où les prix de passeurs ne cessaient d'augmenter. Dans la seconde partie du voyage – l'entrée aux États-Unis – la frontière se transformait progressivement en un rempart high-tech qui avait fait de certains tronçons des espaces surveillés à l'extrême, ce qui obligeait les migrants à passer par des endroits toujours plus risqués.

Un changement majeur y était également survenu : les agents de la Border Patrol disposaient désormais des empreintes digitales biométriques et de la reconnaissance faciale des habitants d'Amérique centrale inscrits dans les registres administratifs nationaux. La police des frontières pouvait désormais identifier tout individu tentant d'entrer clandestinement sur le territoire. S'il s'agissait d'une première ou d'une deuxième tentative, le migrant serait conduit vers un centre de rétention où il purgerait un séjour d'un ou deux mois avant d'être expulsé vers son pays d'origine ; s'il s'agissait d'une récidive, il serait conduit en prison et s'il avait un délit à son actif, il serait renvoyé vers les instances judiciaires. Avant l'ère biométrique, les centraméricains saisis par la BP étaient presque toujours expulsés à la frontière mexicaine, d'où ils pouvaient retenter leur traversée aussitôt. Désormais et pour les générations à venir, celui qui voudrait échapper à la « frontière virtuelle », mise en place par les États-Unis allait devoir être clandestin dans son pays d'origine.

Il est devenu banal d'entendre les migrants au sortir de ce système frontalier – refoulés ou l'ayant traversé –, raconter ce qu'il se passe, dans les espaces de la loi et dans ceux du hors la loi. Dans la frontière légale, les migrants décrivent parfois avoir vu planer au-dessus d'eux un drone aérien au milieu du désert et avoir vu débarquer, peu après, la Border Patrol dans une opération aux allures

militaires. Ceux qui ont tenté de fuir décrivent parfois la décharge du pistolet électrique qui les a figés et paralysés au sol. Tous décrivent l'interrogatoire, la mise des doigts sur un boîtier optique qui a révélé, la plupart du temps leur identité civile. Les migrants parlent aussi de la frontière illégale : des Zetas, des viols, des vols, des agents de l'INM travaillant pour les cartels, des escortes armées de fusils d'assaut, du paiement de l'impôt aux cartels, de la prise d'otage. Pour certains migrants, la ligne rouge-bleue dans le bas de leur dos, décrivant l'hématome laissé par le coup de la planche destiné à leur faire avouer le numéro d'un proche à qui demander une rançon, finit par être la matérialité du « côté obscur » de la frontière, l'un de ses visages cachés. Mais pour les migrants, les visages de la frontière, celui aseptisé de la loi, et celui sanglant du hors la loi, sont les deux faces indissociables d'une même et unique réalité à affronter, traverser et à survivre.

Antagonismes entre flux migratoires et frontières au 21^e siècle

L'axe problématique sur lequel est partie cette thèse interrogeait les effets du décalage entre les dynamiques d'actions de migrants et les dynamiques de frontières. Nous avons cherché à comprendre comment la frontière agissait sur les acteurs et comment les acteurs réagissaient à la frontière. Quelle frontière vivaient-ils ? Quelle frontière s'abattait sur eux ? Sur « quoi » avait prise la frontière ? Sur « qui » ? Cela invitait à résoudre d'abord : comment les migrants persistaient-ils et résistaient-ils dans cette frontière ? Jusqu'où pouvaient tenir leurs ressources individuelles et sociales ?

Nous avons pu voir que la frontière n'empêche pas le flux et que le processus migratoire s'accomplit malgré et à travers la frontière par l'action en réseau de migrants qui tentent continuellement d'assumer et de s'ajuster aux coûts du voyage en mobilisant leurs ressources nécessaires pour voyager, certains avec passeurs, d'autres sans. Les migrants partent et continuent à partir parce que la migration devient une institution sociale dans leur pays d'origine, qui finit par s'ancrer au plus profond de l'imaginaire des populations locales vivant dans des économies défailantes. Pendant leur voyage vers le nord, les acteurs tentent de convertir les ressources sociales et mobilières dont ils disposent au sein des économies souterraines du passage clandestin qui se sont formées

au-dedans de la frontière. Dans ces espaces, la frontière se manifeste à chaque migrant en fonction de son genre, de son capital social, de son capital de mobilité et du corridor migratoire où l'aura placé son réseau social. Cette frontière est relative aux acteurs, car elle a prise sur chacun selon ses ressources.

La frontière vécue par les migrants centraméricains, dans les espaces de la légalité ou dans les espaces hors la loi, est le résultat des mesures légales de contention des flux conçues par les États-Unis et par le Mexique comme un système frontalier intégré. Ce système agit à plusieurs niveaux. À l'échelle du flux, il détourne celui-ci vers des espaces apparus simultanément aux marges de la loi et des circulations conventionnelles et le canalise vers des espaces et dans des modes de mobilité qui représentent un risque mortel (déshydratation ou hypothermie dans le désert, noyade dans le fleuve, chute des grilles des trains de marchandises, etc.). Le détournement du flux s'est fait également vers des espaces de passage clandestin qui ont fini par être contrôlés par le crime organisé transnational, seul acteur disposant des moyens matériels de contourner les frontières et de s'appropriier ces espaces par la violence.

À l'échelle des acteurs migrants, la frontière a créé la condition d'acteur en mobilité clandestine dans laquelle basculent les migrants au moment du franchissement non autorisé de la frontière mexicaine. Cette situation est un processus de vulnérabilité résultant de la condition juridique irrégulière des migrants, qui les place en position de faiblesse face à des acteurs malveillants situés en position de force dans l'espace de circulation. La frontière a ainsi engendré une forme de domination par la violence, en créant une catégorie d'acteurs « dont on peut abuser à merci ». ³⁴⁸ Dans la mesure où ces relations de

³⁴⁸ Certes les populations locales légales sont aussi quotidiennement victimes des attaques de délinquants, mais de manière moins systématique et non catégorielle. C'est un contresens très grave, ou une négation destinée à voiler la réalité, lorsque les autorités mexicaines affirment que les délinquants ne s'attaquent pas aux Centraméricains de manière spécifique et explicite. Cf. les propos d'un haut fonctionnaire du gouvernement Calderón: « Rubén Beltrán Guerrero, subsecretario para América Latina y el Caribe, reconoció que mexicanos y algunos extranjeros muy lamentablemente son víctimas del crimen organizado. El funcionario de la Cancillería mexicana lamentó lo ocurrido en las fosas de San Fernando, Tamaulipas, pero aclaró que el crimen organizado no tiene una mira especial sobre alguna nacionalidad o etnia; "son generales, sin escrúpulos, que atacan a personas, sean mexicanas o de otra nacionalidad » (El Universal, [2011/05/05](#)).

domination arbitraires régissent l'intégralité de l'espace social et spatial du transit vers le nord, les migrants doivent assimiler une condition physique et psychologique instrumentale qui les prédispose à s'adapter à l'adversité en l'assumant. Pour les migrants, cette adaptation est une forme de subjectivation qui consiste, le plus souvent, à faire acte du rapport de forces afin de pouvoir continuer la mobilité. Chaque acteur doit assumer la frontière en s'adaptant par la praxie à l'adversité qui se sera manifestée à lui sous la forme d'une ponction exercée sur le flux migratoire par les acteurs situés en position de domination. La possibilité d'abuser librement des clandestins en transit au Mexique et à la frontière sud des États-Unis a rendu le corps des femmes – minoritaires sur la route clandestine –vulnérable d'une manière spécifique qui se manifeste dans un grand nombre de cas par la violation sexuelle.³⁴⁹

Tant qu'elle ne l'a pas saisi, la frontière légale n'a pas prise sur le clandestin, elle ne fait que l'enfoncer dans les espaces de domination et de risque de l'économie souterraine du passage vers les États-Unis. Au cours de son voyage ou d'un voyage sur l'autre, le migrant clandestin assimile de manière constante les coûts, les dangers et les exigences du passage, parce qu'il considère sa mobilité comme le résultat d'une double nécessité : de celle qui l'a poussé à partir pour transformer sa vie et de celle qui le fait s'imaginer déjà vivre dans un nouvel espace. La migration clandestine amorce ainsi d'abord la transformation de l'acteur par un saut négatif – négatif par rapport à la transformation que l'acteur espère vivre aux États-Unis – au moment du basculement dans l'illégalité au Mexique, où le migrant perd une partie du contrôle de son espace et de son temps, réduit à devoir uniquement résister en mobilité face aux événements qui s'abattent sur lui.

L'intégration de cette condition de relative sujétion est la condition liminaire du passage de la frontière, au terme duquel l'acteur espère amorcer sa transformation positive aux États-Unis, en reprenant contrôle de son espace, de son temps et de sa vie dans un lieu de paix et de prospérité. Dès lors, la frontière est une longue traversée d'adversité régi par l'incertitude et l'arbitraire, dans lequel le migrant investit l'expérience d'une situation-limite qu'il assume intégralement dans

³⁴⁹ Rappelons que d'après l'EMIF Sur, le ratio de genre du flux migratoire clandestin est de deux femmes pour huit hommes, et que les estimations du Foro Migraciones parlent de huit femmes sur dix subissant une relation sexuelle forcée pendant la traversée (Diario de Xalapa, [2008/07/01](#)).

l'espoir de le traverser, et dans la foi que la frontière s'ouvrira pour lui permettre de réaliser lui-même sa propre transformation.

La frontière n'est jamais frontière hermétique, elle finit par être un filtre de capital social dans lequel les migrants deviennent des ressources qui se déchargent dans les mailles des acteurs qui contrôlent la mobilité dans les espaces de la clandestinité. La frontière est, en ce sens, un puissant amplificateur des inégalités sociales et de genre, en donnant libre cours à la volonté de puissance des acteurs situés en position de force dans ces espaces. Mais la frontière ne dissuade pas les migrants de partir et n'est pas capable non plus de les retenir tous dans ses barrières. La frontière ne semble pas non plus réduire le flux, tout au plus, elle le saccade en décalant certaines mobilités dans le temps. En fin de compte, la frontière n'a pas vraiment prise sur le flux, elle s'abat sur les hommes. La frontière subjective qu'éprouvent les migrants est formée par tout ce qui surviendra sur leur route pour tenter de les empêcher d'avancer, qui aura prise sur leur corps, et qu'ils devront assumer afin de réagir. Cette frontière-là se trouve en chaque point de l'espace de transit.

Le politologue Alain Rouquié (1998) décrivait l'Amérique latine comme « un miroir grossissant » des processus à l'œuvre dans le monde. Il est indéniable que les flux migratoires des pays du Sud vers les pays du Nord, migrations engendrées par l'économie de marché, ses déstructurations, ses besoins créés, migrations de la violence, ou encore migrations de réfugiés climatiques, ont fini par concerner l'ensemble de la planète, dans les pays d'origine, de transit et de destination. Chaque espace migratoire a ses spécificités, ses enjeux, sa culture, ses conditions géographiques, ses budgets de contrôle frontalier, et ses dangers mortels, mais partout, les acteurs réagissent en tentant de s'adapter absolument à la frontière en défiant la mort, car c'est à cela que les frontières actuelles les poussent.

Les crispations de l'État-nation dans la globalisation

Le hiatus entre flux migratoires et frontières au 21^e siècle est celui entre deux échelles et entre deux réalités : entre l'échelle de l'acteur migrant qui persiste dans sa mobilité clandestine et l'échelle nationale qui tente irrémédiablement de le contenir. Les immigrants sont des acteurs en transformation qui accélèrent

les mutations des espaces dans lesquels ils arrivent, et en cela, leur présence entre en conflit avec l'entité nationale que tente constamment de préserver et de réifier l'État-nation. La globalisation accélère les circulations à l'échelle planétaire et rapproche les altérités qui finissent par être perçues, conçues et reçues comme un affront au national qui « réagit par la frontière » (Schnapper, 2001 ; Beck, 2006 ; Foucher, 2007). Ces frontières sont des remparts destinés à maintenir l'identité en la protégeant de l'altérité immigrante qui la menace. La frontière répond essentiellement à la question du « qui sommes-nous », « qui accueillir », « qui refouler », et la réponse des États au 21^e siècle a été donnée, jusqu'à présent, dans la nation posée comme référent ultime et primordial.

La nation est « une manière de regrouper les hommes en société » qui repose sur « l'idée » partagée d'avoir un destin collectif enraciné dans un passé partagé et qui s'exprime dans un présent commun sur un territoire et fédéré autour de symboles identitaires (Boudon, et al., 1998). Depuis les origines de l'Homme, les circulations des groupes dans l'espace ont entraîné, de manière simultanée, l'installation dans un lieu transformé en territoire et la création de formes d'organisation sociale destinées à gérer la vie communautaire, la production et les relations avec les groupes voisins. Au fil des guerres et des conflits permanents sur la longue durée de l'histoire, luttes pour l'espace et ses ressources, luttes entre frères ennemis ou entre peuples étrangers, l'action de quelques hommes a transformé, peu à peu, des organisations claniques en des modes d'organisation plus complexes, en cités-états, en royaumes ou empires.

L'État-nation est une entité abstraite qui a pris forme en Europe occidentale au 17^e siècle pour tenter de réguler les limites territoriales entre les groupes et mettre fin à des siècles de guerres, de massacres et de rancœurs entre Saint-Empire, royaumes, provinces, ligues, duchés, etc. aux religions différentes et aux intérêts divergents. Cette abstraction était initialement un compromis qui proposait de superposer la concentration de l'exercice du pouvoir d'une élite locale et la souveraineté sur une population – gage d'impôt – à un espace clairement délimité par des frontières acceptées, reconnues par l'extérieur et dûment bornées. L'idée était que, sur chaque territoire, devait exister un peuple aux coutumes particulières vivant sous l'autorité d'un État gouverné par un groupe souverain et

légitime. Tels étaient les termes des Traités de Westphalie qui marquaient la naissance de ce qui serait appelé plus tard, avec l'avènement des démocraties occidentales, l'État moderne : un mode de division des territoires et des peuples érigé en principe d'organisation des hommes et de l'espace.

À partir de là, chaque entité nationale ainsi créée a dû s'affirmer elle-même et se définir une identité qui deviendrait le référent pour définir la population légitimée à vivre ensemble sur un territoire sous l'autorité d'un État (Hobsbawm, 1992). L'État-nation a tracé les frontières au sein de l'Europe des 18^e et 19^e siècles et dessiné aussi entre le 19^e et 20^e, sans se l'être proposé, la carte du monde, au fur et à mesure que les territoires colonisés par les puissances européennes, aux quatre coins du globe, sont devenus indépendants et ont repris le plus souvent, de gré ou de force, le modèle politique, spatial et identitaire de leur ancienne métropole. Le national est ainsi devenu la norme du politique, et l'espace mondial a été découpé en État-nations chargés de garder leurs frontières, de se défendre s'ils se sentent menacés, de définir le national et l'étranger, les alliés et les ennemis, et de préserver à tout prix le « destin » de la nation. Pourtant, l'histoire a très vite montré le caractère irréaliste de ce modèle issu du 18^e siècle européen, car, comme l'écrivait l'anthropologue Benedict Anderson (1996), la nation n'est qu'une forme particulière de « communauté imaginée » et « imaginaire ».

Tout d'abord, l'État-nation a échoué dans son ambition première : le maintien de la paix. En effet, l'idée née des tractations impossibles entre les diplomates de toute l'Europe à bout de souffle, après les siècles de guerres de religion, et qui était destinée à garantir la paix par le respect mutuel de la reconnaissance juridique de l'autre, avait en fait déplacé les critères de distinction et de formation des groupes, en les plaçant non plus seulement sur des éléments culturels, d'apparence physique ou de langage comme c'était le cas auparavant, mais en surajoutant à ceux-là une dimension de légitimité politique d'appartenance ou non aux nations. À la fin du 19^e et tout au long du 20^e siècle, ce compromis d'acceptation mutuelle a servi, à de multiples reprises, de justification pour des rancœurs, des conflits et des génocides qui ont même donné lieu aux guerres les plus meurtrières de l'Histoire (Hobsbawm, 1992).

Mais l'État-nation a aussi fini par se montrer artificiel. Au 20^e siècle, l'accélération des processus de globalisation ont transpercé de toutes parts les limites et les référents du national, à la fois par les flux migratoires, les flux de capitaux, les circulations de produits culturels, etc. Ces flux planétaires ont remis en question la réalité de la nation et la légitimité de l'État-nation. Cependant, menacé dans ses fondements, l'État a réagi par la frontière et a érigé l'immigrant clandestin en symbole des flux néfastes au « national ». Aux États-Unis, par exemple, c'est avec gravité et solennité que l'agence chargée du contrôle des frontières, a annoncé dans sa devise pour le plan triennal 2013-2016, que l'immigration est, en fait, la menace à la liberté de la nation :

« Aucun homme ne peut prétendre à la bénédiction de la liberté, à moins de demeurer toujours en vigilance pour être en mesure de la préserver. » General Douglas Mac Arthur. (BP, 2012a: 32).³⁵⁰

Ces mots célèbres du General Mac Arthur provenant d'un discours au peuple japonais en 1948, qui devait sceller une ère de paix et de relations entre le Japon et les États-Unis, après les deux bombes atomiques qui avaient mis fin à la Seconde Guerre mondiale, ont été détournés et sortis de leur contexte pour devenir la justification d'un nouveau type de guerre. La notion de préservation de la liberté par l'exercice de la citoyenneté en démocratie à laquelle se référait Mac Arthur est altérée dans un réflexe nationaliste pour être réduite à une injonction de protection du territoire face à l'immigration et aux autres flux provenant de l'extérieur. Le message de l'État-nation est pourtant clair : désormais la liberté comme idéal et comme « bénédiction », est pour ceux qui se trouvent à l'intérieur des limites nationales et les nouveaux flux aux frontières sont la menace à cette liberté.

Pourtant, ces flux migratoires du début du 21^e siècle qui menacent les États-Unis sont l'effet retour des processus d'expansion globale du capitalisme portée par la première puissance mondiale au Mexique et en Amérique centrale (Bustamante, 1975 ; Simon, 1995 ; Sandoval Palacios, 2000 ; Zavala-Cosío, 2004 ; Lungo, 2007). Pour reprendre une formule de Juan González (2000), ces migrants sont « une récolte de l'Empire », et c'est justement pour tenter de neutraliser celle-ci que les

³⁵⁰ « No man is entitled to the blessings of freedom unless he be vigilant in its preservation. »

États-Unis ont mis en place des systèmes complexes de contention des flux migratoires. Mais ces frontières ne parviennent pas à stopper les flux, car par un curieux paradoxe, il semble, au contraire, que les frontières érigées comme divisions infranchissables incitent les individus à imaginer d'autant plus ce qu'il y a « de l'autre côté », et les poussent à développer, coûte que coûte, les stratégies pour tenter d'atteindre un espace qu'ils imaginent plus abondant que celui où ils se trouvent.

Échec des politiques migratoires, droits de l'homme au pied du mur

Les mesures destinées à contenir ou à expulser les flux migratoires irréguliers échouent quant à leur objectif explicite. De nombreux travaux expliquent cet échec par le fait que les politiques migratoires ne tiennent pas compte de la nature des flux, qu'elles oublient que la migration est un processus de population, qu'elles omettent de se cibler sur les inégalités entre les pays du Nord et les pays du Sud, et surtout qu'elles sont subordonnées à des logiques et des dynamiques liées à la politique intérieure nationale (Castles, 2004a ; Cornelius & Lewis, 2007). Ces mesures échouent aussi, car elles négligent une composante élémentaire de tout être humain : l'espoir. Il est extrêmement difficile, sinon impossible, d'ôter à toute personne habitant dans un espace d'incertitude, de carences, de violence ou de guerre, l'espoir d'atteindre un lieu imaginé porteur vie.

Un migrant salvadorien expliquait un jour que la seule manière de stopper la migration clandestine vers les États-Unis était de poster l'armée états-unienne à la frontière et de lui demander de tirer à vue sur les migrants qui tenteraient d'entrer (Carnet de terrain, 2009). Certes, si les États du Nord se prenaient à tuer activement les migrants, le flux clandestin cesserait très vite, en même temps que s'écroulerait probablement toute notion de communauté internationale. Pour l'instant, les États du Nord tuent les migrants, mais de manière passive (Cornelius, 2001 ; Alonso, 2007 ; FIDH, 2008 ; Amnesty International, 2010). Pour reprendre une analyse célèbre de Michel Foucault, dans la modernité, l'État n'exerce plus le pouvoir sur la mort, comme il le faisait dans la souveraineté classique, « faisant mourir » et « laissant vivre » les hommes, il est désormais dans une gestion passive du pouvoir sur la mort, « laissant mourir » les uns et en « faisant vivre » les autres (Foucault, 1975). La frontière d'État du 21^e siècle « fait vivre » ceux qui

peuvent transiter par les espaces légaux ou ceux qui restent chez eux et « laisse mourir » ceux qui essaient de se mouvoir dans les espaces aux marges de la loi.

L'objectif de la dissuasion du flux migratoire, assumé par les États dans l'élaboration des mesures de lutte contre la migration, est un exemple très net de cette forme de souveraineté sur la mort assumée par l'État. L'objectif de la frontière, on l'a vu pour le cas états-unien, est de dissuader l'immigration clandestine en s'efforçant de montrer que la frontière est infranchissable (INS, 2000 ; BP, 2012a), mais aussi en considérant que certains espaces désertiques ou fluviaux sont suffisamment dangereux à traverser pour convaincre d'eux-mêmes les migrants de renoncer à leur tentative (Eschbach Karl, et al., 1999 ; Cornelius, 2001 ; Groody S.J., 2002 ; Alonso, 2006a). L'État se contente alors d'avertir les migrants de ne pas s'exposer à ces dangers et laisse au désert ou au Río Bravo le rôle de frontière qui tuera les migrants les plus persévérants, comme un moyen de dissuader les moins persévérants. Dans la frontière externe des États-Unis – le Mexique – les choses sont plus extrêmes du fait de la lutte contre les cartels de la drogue et de la situation hors la loi qui régit des tronçons entiers du territoire. L'État mexicain est conscient qu'il lui est impossible de contenir le flux migratoire centraméricain (El Universal, [2010/04/18](#)) et choisit également de tenter de dissuader les migrants en les avertissant des risques auxquels ils s'exposent en tentant de traverser le pays dans les espaces de la clandestinité (El Universal, [2010/10/24](#)).

Si la tentative de traversée clandestine des frontières ne représentait aucun danger et que la frontière retenait les migrants de manière effective, le voyage de transit serait inoffensif et les clandestins entreraient vraisemblablement dans des rondes interminables de tentatives de passage et de refoulement pacifique qui auraient un coût financier exorbitant pour les États. En ce sens, les États de destination et de transit ont intérêt à ce que la migration soit perçue dangereuse et à laisser la situation dégénérer d'elle-même pour favoriser le renoncement des migrants à tenter leur voyage et réduire ainsi la pression aux frontières. Pourtant, la réalité engendrée par ces systèmes de contention de flux sont des violations aux droits de l'homme et des manquements à des engagements nationaux et internationaux signés et ratifiés par la plupart des pays d'origine et de transit des migrants (Wihtol de Wenden, 1999 ; Bustamante, 2002b ; 2002a ; Nevins, 2003).

Quels leviers permettraient de rendre effective la prééminence des droits de l'homme dans la gestion des frontières aux États-Unis ? Ces leviers se situent à deux niveaux dans chaque pays, à la fois dans les relations diplomatiques au sein des rapports de force dans la communauté internationale, et à la fois dans la politique intérieure. Sur le plan des exigences internationales, les États-Unis, en tant que première puissance mondiale, ont les moyens de ne pas céder aux pressions des autres membres de la communauté internationale et imposent *de facto* le fait que la gestion des frontières relève exclusivement de la politique intérieure. Le Mexique était encore, jusqu'à il y a peu, le pays qui exigeait constamment le respect des droits de ses ressortissants clandestins aux États-Unis et interpelait Washington de manière régulière quand survenait la mort d'un migrant à la frontière. Le gouvernement états-unien répondait cependant avec la même régularité que l'immigration était une question interne.³⁵¹

Depuis les années 2006, le gouvernement mexicain a décidé de « *démigratiser* » [sic] l'agenda bilatéral pour ne plus le centrer que sur les questions économiques et sécuritaires qui intéressent son voisin du nord (Alba, 2010 ; Tuirán & Ávila, 2010). Sur le plan diplomatique, le pays a lui-même perdu une partie de sa crédibilité quant à ses exigences du respect des droits humanitaires de ses ressortissants à l'étranger du fait de la situation de crise que subissent les Centraméricains en transit sur son propre territoire (Castillo, 2010). L'Amérique centrale, quant à elle, n'a pas les moyens de faire pression sur la première puissance mondiale et sa faiblesse politique, sa faible économie et son manque d'unité empêchent toute action diplomatique d'envergure. Sur le plan intérieur, certains groupes de la société civile états-unienne sont particulièrement présents dans le débat migratoire et font constamment pression sur leur gouvernement

³⁵¹ À ce titre, un échange confidentiel entre le secrétaire du DHS et le ministre de l'intérieur mexicain est particulièrement révélateur : « [Mexico's Interior] took the opportunity to comment on recent cases of violence against Mexican nationals in the United States, noting his government's frustration with the lack of follow-up in investigations. On the issue of violence against Mexican nationals, Secretary Chertoff stressed the professionalism of Border Patrol agents, their training, and the rules of engagement under which they operate. However, he noted, agents face a constant barrage of attacks, ranging from rock throwing to incidents of far greater severity, and Mexico should understand their need to defend themselves appropriately. » (wk Cable Embassy Mexico, 2007/02/26). D'autres câbles insistent en revanche sur la satisfaction des autorités états-uniennes lorsque Mexico cesse d'exiger les droits de ses ressortissants en acceptant officiellement qu'il s'agit d'une question de politique interne états-unienne. Cf. (wk Cable Embassy Mexico, 2007/03/05).

pour rétablir la primordialité des droits des immigrants clandestins, mais les groupes *anti-immigrants* sont aussi très influents dans l'arène politique et au sein des populations.³⁵² Les migrants clandestins quant à eux n'ont pas vraiment les moyens de revendiquer leurs droits du fait de l'irrégularité de leur séjour, qui les expose de manière immédiate à l'expulsion du territoire, mais dans certains cas décident malgré tout de rejoindre certaines organisations de la société civile pour participer à leurs demandes. Pour autant, il est avéré que la société états-unienne est elle-même facilement entraînée dans des sentiments anti-immigrants qui justifient et sollicitent la frontière de manière cyclique (De Genova, 2005 ; Tuirán & Ávila, 2010 ; Cohen, 2012).

Quels acteurs pourraient faire pression sur le Mexique pour impulser le respect des droits de l'homme des migrants en transit sur son territoire ? Les États-Unis pourraient être cet acteur du fait de leur puissance politique et économique et par leur position de force dans l'ALENA qui leur permettrait de mettre en place des représailles éventuelles, mais c'est justement pour leur compte que le Mexique s'efforce d'interdire et de lutter contre la migration de transit (^{wk} Cable Embassy Mexico, [2010/02/18](#) ; [2008/03/11](#)). Les pays membres de l'Union Européenne auraient sans doute quelques moyens pour faire pression sur Mexico en la matière, mais ils sont eux-mêmes engagés dans des modes d'externalisation des frontières aux effets similaires au Maghreb, dans la mer Méditerranée et dans l'océan Atlantique.³⁵³ Les Nations Unies quant à elles interpellent régulièrement le gouvernement mexicain sur les abus que subissent les Centraméricains sur son territoire, mais ces exigences se règlent le plus souvent de manière diplomatique avec des prises d'engagement relativement diffuses.³⁵⁴ Les États centraméricains, de leur côté, n'ont pas les leviers économiques, diplomatiques et politiques avec

³⁵² Parmi les organisations *pro-immigration* les plus célèbres on peut citer : Border Angels, American Immigration Lawyers Association, New American Opportunity Campaign. We Are America Alliance. Les principales associations *anti-immigrants*, parmi de nombreuses autres sont : The American Patrol, American Resistance, American Immigration Control Foundation, California Coalition for Immigration Reform, Federation for American Immigration Reform, Pro English, Project USA, The Minuteman Project.

³⁵³ Cf. sur ce point les travaux : (Kimball, 2007 ; Bigo, 2009 ; Brachet, et al., 2011).

³⁵⁴ Cf. sur ce point la convocation du gouvernement mexicain devant le Conseil des droits de l'homme de l'ONU en 2011.

leur voisin mexicain qui leur permettraient d'exercer sur lui une pression suffisante.³⁵⁵ Au niveau interne, les organisations de la société civile œuvrant pour le respect des droits des clandestins en transit sont particulièrement présentes dans l'arène politique et médiatique nationale et œuvrent souvent de manière assez effective.³⁵⁶ Les migrants clandestins, de par leur condition d'acteur en mobilité clandestine, ne sont que rarement en position de pouvoir réclamer leurs droits – ils risquent d'ordinaire, s'ils le font, l'expulsion ou d'éventuelles représailles de la part des délinquants –, mais les quelques acteurs qui s'investissent le font principalement au sein des organisations de la société civile.

Généralement, au niveau international, les États réprouvent la mort des migrants clandestins aux frontières et les violations à leurs droits élémentaires, et chaque gouvernement interpellé décrit cette situation comme non souhaitée. Pour autant, cette situation d'abus généralisés aux droits de l'homme ne suffit pas à remettre en question le « dogme du bien-fondé » de la fermeture de frontières (Wihtol de Wenden, 1999). Dans les faits, pour les gouvernements des pays de destination et de transit, la défense des frontières nationales a priorité sur les droits de l'homme (Wihtol de Wenden, 1999 ; Bustamante, 2002a ; Nevins, 2003 ; Bigo, 2009), et les appels au respect des droits humanitaires finissent par être, la plupart du temps, des déclarations de pure forme (Bigo, 2009). Dès lors, les modes de gestion de la frontière consistant à maîtriser les circulations dans une partie de l'espace frontalier, et à « laisser mourir » les migrants dans les espaces marginaux de la

³⁵⁵ Les relations avec l'Amérique centrale sont devenues marginales au cours des trois derniers sexennats et c'est paradoxalement de la part des pays d'origine des victimes que le gouvernement mexicain ressentira le moins les pressions. Cf. sur ce point la gestion politique et juridique et diplomatique du massacre de San Fernando détaillée aux chapitres 6 et 7.

³⁵⁶ Les principales organisations qui œuvrent en matière de défense des droits des migrants au Mexique sont : Sin Fronteras A.C.; Grupo Guatemala-México; Migración y Desarrollo; Red Casas del Migrante Sacalbrini; Centro de Derechos Humanos Fray Matías de Córdova; Albergue Hermanos del camino; la 72; Posada Belén ; Centro de Derechos Humanos Miguel Agustín Pro Juárez; Dimensión Pastoral para la Movilidad Humana; FUNDAR; Instituto para las Mujeres en la Migración (IMUMI); Servicio jesuita de protección a migrantes (SJPM); Litigio Estratégico en Derechos Humanos (IDE(H)AS); Fronteras con justicia; Movimiento Migrante Mesoramericano; Migrantólogos, Instituto de Estudios sobre y Divulgación sobre Migración (INEDIM). Le regroupement de plusieurs de ces acteurs au sein du Grupo de Trabajo sobre Legislación y Política Migratoria a été particulièrement déterminant dans l'élaboration, l'accompagnement et le retrait de certains articles du règlement migratoire national mis en place par le gouvernement Calderón, la chambre des Députés et le Sénat, qui a été totalement refondu en 2011 (*Ley de Migración*).

frontière, constituent une déresponsabilisation de l'action de l'État qui relègue, ou délègue, les effets de la frontière au titre de faits collatéraux qui ne sont pas de son ressort.

Cette modalité d'action est une forme d'externalisation des coûts et des symboles négatifs liés au contrôle frontalier. Dans le cas du système frontalier états-unien, l'externalisation se fait – non seulement vers les espaces à risque, mais aussi vers le territoire du pays voisin posé comme tampon contre les flux migratoires, qui lui-même externalisera une partie du contrôle vers les espaces de violence contrôlés par le crime organisé et la délinquance ordinaire. De manière générale, la situation extrême des atteintes aux droits de l'homme des migrants creuse et révèle en fait les profondes contradictions et les inconsistances morales et juridiques de l'État-nation lorsqu'il se lie avec des dynamiques de population provenant de l'extérieur de ses frontières. Les migrants clandestins finissent par remettre profondément en question la cohérence et la portée de la loi en ce qu'ils entrent – comme l'écrivait Michel Wieviorka en reprenant Hannah Arendt – dans la catégorie d'acteurs « ayant le droit d'avoir des droits » qui leurs sont niés de manière catégorielle (Wieviorka, 2011: 58). Tout cela contribue à affaiblir progressivement l'État de droit dans un nombre toujours plus important de pays de destination et de pays de transit (Wihtol de Wenden, 1999 ; Bustamante, 2002a).

Urgence du vivre ensemble dans la mobilité et la fluidité des frontières

Les projections démographiques annoncent que l'immigration est « le destin » de tout pays qui atteint un certain seuil de développement (Héran, 2007). C'est un processus populationnel classique qui veut que le développement économique d'un pays engendre la baisse de sa natalité et le vieillissement rapide de sa population. Par un équilibre démographique à l'échelle globale, les pays développés du Nord ne pourront trouver la population nécessaire à leur renouvellement et au maintien de leur économie que dans l'excédent démographique des pays du Sud. Mais ces flux migratoires imminents n'ont pas encore véritablement commencé. Ce n'est que depuis les années 2005 que le flux migratoire des pays du Sud vers les pays du Nord a inversé la tendance qui a longtemps régi les migrations internationales et a légèrement dépassé le flux entre pays du Sud (62 millions de migrants Sud-Nord, contre 61 millions de migrants

Sud-Sud) (UNDP, 2010c). Au début du 21^e siècle, le flux migratoire Sud-Nord représente à peine moins d'un pour cent de la population mondiale, l'Afrique n'a pas encore achevé sa transition démographique et l'Europe, encore soutenue par la forte natalité des dernières vagues migratoires, commence à peine à subir les effets du vieillissement de sa population. De même, le réchauffement climatique n'a pas encore déclenché les exodes des populations habitant les régions qui seront plus exposées à la montée des eaux et à l'aggravation des phénomènes météorologiques. Pour toutes ces raisons, tout laisse affirmer que les flux migratoires globaux se maintiendront au cours du siècle qui commence (Castles & Miller, 2004 ; Simon, 2008 ; Wihtol de Wenden, 2009b ; 2009a). Pourtant les États du Nord ne se préparent pas à recevoir ces mouvements massifs de population, ils se préparent à s'en défendre et à tenter de les contenir.

Quelques efforts isolés sont faits néanmoins par les gouvernements pour tenter d'ajuster la législation migratoire à la réalité des flux et aux effets des législations trop restrictives. Le gouvernement Obama, par exemple, promulguera très probablement en 2013 ou en 2014 une amnistie générale pour près de 11,5 millions d'immigrants, et donnera lieu, sans doute, à la plus vaste régularisation massive de clandestins du monde contemporain – pour celle qui est certainement la population irrégulière la plus nombreuse de l'Histoire. Cette amnistie est destinée à réintégrer une situation de gouvernabilité et à renforcer l'État de droit en faisant entrer dans la légalité près de trois pour cent de la population du pays. Mais ces mesures ne s'adressent pas à la racine du problème qui a créé cette situation d'ingouvernabilité : la fermeture de la frontière. Au contraire, la légalisation va de pair avec un renforcement technologique et humain draconien de la frontière sud des États-Unis, soutenu par des moyens financiers sans précédent assignés aux institutions chargées du contrôle des frontières. Plus encore, les nouvelles réformes tentent de pousser encore plus loin la biométrie, mais aussi – d'après des propositions d'amendements en vigueur – de développer les prélèvements d'ADN sur les migrants clandestins (The Washington Post, [2013/05/07](#)). Le monde voulu par le gouvernement états-unien pour le 21^e siècle celui où les populations pauvres demeureraient immobiles et où une micro-élite globale circulerait librement dans l'espace transnational, autorisée par la biométrie (Secretary Napolitano, [2011](#)). Cette « frontière intelligente » érigée en frontière

globale semble profondément irréaliste et ne saurait tenir, mais elle est en train d'être mise en place.

L'État mexicain s'ajuste aussi par à-coups à la réalité des flux migratoires et à la situation d'effritement de l'État de droit, engendrée par une législation obsolète et excessive en matière migratoire, qui avait eu pour effet, dans la dernière décennie, d'élever considérablement les niveaux de corruption et d'abus de pouvoir commis par les autorités contre les Centraméricains en transit. Le gouvernement a ainsi décidé de refondre le système migratoire du pays, d'abord en dépénalisant la migration en 2010,³⁵⁷ puis en faisant du respect des droits de l'homme des migrants le point primordial de la nouvelle *Ley de Migración* votée par le Sénat en 2011.³⁵⁸ Pourtant, un an plus tard, cette nouvelle législation n'a rien changé sur le fond de la situation qui a, au contraire, dramatiquement empiré.³⁵⁹ Pourquoi une telle loi n'a-t-elle pas eu d'effet en matière de renforcement des droits de l'homme dans le pays de transit ?

³⁵⁷ La *Ley General de Población* qui régissait, entre autres, le règlement migratoire depuis 1974 était extrêmement restrictive en matière migratoire, dans la mesure où cette loi était un héritage des périodes nationalistes du Mexique qui avaient fait de l'immigration un des symboles d'affirmation patriotique. En 2011, ce règlement migratoire était considéré comme un des plus « menaçants » et des plus « anti-immigrants » au monde (Martínez Peniche, 2011). Exemples: l'article 118 imposait jusqu'à dix ans de prison pour récidive migratoire d'un migrant interdit de séjour et expulsé ; l'article 119 imposait jusqu'à six années de prison à l'étranger se trouvant en situation irrégulière sur le territoire ; le 122 punissait par cinq ans de prison toute personne prétendant frauduleusement disposer d'un statut migratoire régulier ; le 123 imposait deux ans aux migrants qui tentaient d'entrer clandestinement dans le pays (Ley General de Población, 1974).

³⁵⁸ La nouvelle loi se pose comme une garantie juridique de défense des droits des clandestins sur le sol mexicain, sans leur accorder toutefois un statut légal. Extraits : « Artículo 2. (Título 1): Son principios en los que debe sustentarse la política migratoria del Estado Mexicano los siguientes: Respeto irrestricto de los derechos humanos de los migrantes, nacionales y extranjeros, sea cual fuere su origen, nacionalidad, género, etnia, edad y situación migratoria, con especial atención a grupos vulnerables como menores de edad, mujeres, indígenas, adolescentes y personas de la tercera edad, así como a víctimas del delito. En ningún caso una situación migratoria irregular preconfigurará por sí misma la comisión de un delito ni se prejuzgará la comisión de ilícitos por parte de un migrante por el hecho de encontrarse en condición no documentada. » (Ley de Migración, 2011).

³⁵⁹ En 2012, les prises d'otage de migrants ont augmenté d'après la CNDH et les observatoires des droits de l'homme dans les refuges pour migrants. En 2013, les cartels demeurent les maîtres du passage clandestin, les autorités continuent à faire partie des réseaux du crime organisé, les prises d'otages massives continuent à se généraliser et les délinquants locaux continuent à profiter de la situation d'impunité permise par les espaces hors la loi (La Jornada, 2013/03/25).

Tout d'abord parce que l'État mexicain n'a pas les moyens d'appliquer la loi dans les économies souterraines du pays contrôlées par les cartels de la drogue, comme le reconnaissait lui-même le président de la république (Presidente Calderón, [2011](#)). Mais la raison fondamentale qui explique pourquoi cette loi n'a pas suffi à changer la situation d'abus généralisés dans l'espace de transit, car l'objectif des migrants n'est pas d'être arrêtés et reconduits pacifiquement à la frontière, leur objectif n'est pas non plus qu'il leur soit fait justice : leur objectif est de traverser coûte que coûte l'espace pour ressortir au plus vite côté états-unien, et ce passage ne peut se faire que par les espaces, *de facto*, hors la loi. L'unique solution pour le maintien des droits de l'homme et la réduction des dynamiques de violence qui régissent le passage clandestin au Mexique oblige en fait à aller au-delà et à rendre légale la mobilité des migrants centraméricains (Calderón Chelius, 2010). C'est ce rôle d'innovateur juridique, diplomatique et de promoteur des droits de l'homme, que l'État mexicain peut décider de jouer en tant que pays d'origine, de transit, et de destination de migrants, en tant que pays membre de l'OCDE, en tant que pays émergent en transition entre le Nord et le Sud, mais aussi en tant que premier signataire de la Convention internationale des Nations Unies sur la protection des droits de tous les travailleurs migrants et des membres de leur famille.

La redéfinition effective de la gestion des frontières place au cœur des enjeux nationaux et internationaux la question des politiques migratoires. La difficulté tient au fait que toute gestion efficiente des flux migratoires oblige à se fonder dans une vision de long terme – vers le passé de la nation et vers son avenir – difficilement compatible avec les visions de l'État national et de son électorat qui sont pris dans des logiques du court terme. Les États semblent impuissants à mettre en place une gestion réaliste, progressive et humaine de leurs frontières, car pour le national, l'immigration est une question à ce point sensible qui fait que toute législation favorable aux immigrants sera souvent ressentie comme un dédain des populations nationales, qui solliciteront alors la fermeture des frontières aux candidats opportunistes. Et puis, il est évident que même si un gouvernement est disposé à innover en matière migratoire en facilitant la mobilité, sa seule action serait insuffisante, car il faudrait y engager l'ensemble des pays concernés par le flux migratoire (origine, transit, destination). Mais jusqu'à présent l'État national s'est montré incapable de développer des modes de gestion de la

frontière qui se centrent sur les interdépendances à l'échelle globale. Pourtant, les États ont intérêt à accompagner le mouvement global plutôt qu'à tenter illusoirement de l'empêcher (Wihtol de Wenden, 1999 ; Pécoud & de Guchteneire, 2009 ; Wihtol de Wenden, 2009c).

Que ce soit par réalisme, pragmatisme, intérêt ou humanisme, l'unique action viable est la redéfinition de la circulation aux frontières sur un autre critère que celui de la nation, car les changements à l'œuvre dans le monde global ont lieu précisément dans « l'angle mort » du national, écrivait Ulrich Beck. Il faut alors s'extraire du « nationalisme méthodologique » pour adopter une optique englobante, « cosmopolitique » (Beck, 2006). En ce sens, la seule action possible pour s'affranchir de la « tyrannie du national » comme l'écrivait Gérard Noiriel (1991) et déléguer vers l'échelon politique et représentatif supérieur – par exemple le système onusien – pour instaurer une « gouvernance mondiale des migrations » qui incorporerait les interdépendances mondiales, mais aussi l'universel des droits de l'homme pour recréer de nouveaux modes de gestion des flux transfrontaliers (Badie, et al., 2008 ; Wihtol de Wenden, 2009c).

Mais c'est là pourtant, dans l'ajustement à la réalité du monde, que demeure le véritable casse-tête de la frontière de l'ère globale. Dans la situation actuelle en démocratie, il n'est pas envisageable d'abattre à court terme les frontières internationales, mais justement de les maintenir en fluidité en les faisant évoluer, car si la mobilité semble être une constante du vivant, la réalité de la limite l'est tout autant : « Pour qu'il y ait véritablement un dedans, encore faut-il qu'il s'ouvre sur le dehors pour le recevoir en son sein », a écrit l'historien Jean-Pierre Vernant [cité in (Foucher, 2007: 24)]. Claude Lévi-Strauss rappelait que la notion de limite est au cœur même de l'activité symbolique de l'homme, et c'est toujours à partir d'elle que les hommes structurent et symbolisent l'espace et le monde pour les charger de sens. Et ces lignes de division sont appelées à évoluer de manière continue (Lévi-Strauss, 1973). Il en va de même pour la frontière, qui, comme l'écrivait Marc Augé, est un processus, « une ligne de différence », « un front de guerre qui doit peu à peu devenir espace d'intégration », « pour faire reculer la frontière au-delà au fur et à mesure du déploiement de la compréhension et de l'expérience du monde et de l'homme ». Les frontières, continuait-il, « ne s'effacent

jamais, elles se redessinent », à l'image du mouvement de la connaissance scientifique « qui déplace progressivement les frontières de l'inconnu ». La frontière a « toujours une dimension temporelle, c'est la forme de l'avenir et, peut-être, de l'espoir ». (Augé, 2009: 15-16).

La frontière est un processus au même titre que l'identité, et quelque part, tous deux sont des degrés ou des échelles distinctes d'un même principe qui lie profondément les hommes à l'espace, et aux autres hommes. Frederic Barth définissait l'identité comme un processus de relation à l'autre dans un mouvement qui renforce ou redéfinit les frontières de distinction et de définition des groupes. En ce sens, c'est l'identité qui génère l'altérité « dans une dynamique de souscription ou d'imputation » à partir des lignes de différence (Barth, 1999). Dès lors, assouplir les frontières dans l'espace revient d'abord à les assouplir dans l'identité pour « s'ouvrir intérieurement » à l'humanité de l'autre comme l'écrivait Ulrich Beck (2007). La question des frontières et des migrations pose fondamentalement la question du « comment faire vivre ensemble » des populations qui se conçoivent différentes, à l'intérieur de sociétés démocratiques unies par le principe, les valeurs et les pratiques de la citoyenneté nationale. C'est à cette réflexion qu'invitent les chercheurs qui travaillent sur la manière de dépasser les limites de l'État-nation (Schnapper, 2001 ; Beck, 2006 ; Schnapper, 2007).

Comprendre le social signifie désormais comprendre l'autre, car la migration est devenue la réalité palpable dominante ou imminente et un enjeu central dans la plupart des pays du monde. Mais la pensée à l'échelle cosmopolitique est peut-être plus facile, l'action concrète est certainement plus difficile. Les leviers de l'incidence sur la politique nationale et internationale depuis le dehors du politique national sont très flous. Chaque échelle a sa propre logique et sa réalité : certains acteurs semblent se situer à l'échelle globale, réaliste et réelle, mais hors du pouvoir, alors que d'autres se placent dans l'échelle nationale qui demeure pourtant réelle bien qu'irréaliste, car c'est encore elle qui détient le pouvoir politique. Cette différence d'échelle recouvre une différence de champ : la pensée scientifique depuis l'échelle cosmopolitique peut certes indiquer une route à suivre, une utopie à construire, mais son champ semble parfois déconnecté de la

réalité politique nationale pour pouvoir y agir directement.³⁶⁰ La science sociale est une pensée libre, sans contraintes, alors que le politique est l'espace de contraintes par excellence, de compromis, de querelles parlementaires, de luttes de pouvoir, et de réalisme électoral. Le défi de la démocratie en ce début du 21^e siècle semble être de s'élever vers l'échelle globale et cosmopolitique, et celui des sciences sociales, d'entraîner les leviers pour l'accompagner.

Conscience du temps

Hommes politiques et chercheurs travaillent dans différentes temporalités : le chercheur a le luxe de la durée, l'homme politique est dans l'urgence de l'immédiat. Le travail dans et sur la durée permet de s'extraire de l'« hypertrophie du présent » qui caractérise les sociétés contemporaines (Augé, 2009). Le regard distant sur le monde, analysant le présent à la lumière du passé, permet de dégager des tendances et certaines lignes de variation dans les processus à l'œuvre dans les sociétés.³⁶¹ La fermeture des frontières des États face aux flux migratoires du 21^e siècle, dans une tentative illusoire de préserver une cristallisation réifiée de la nation face à un processus démographique régulier, risque d'engendrer des dynamiques de haine et de ressentiment réciproques entre les populations vieillissantes qui se sentiront natives et les populations rajeunies qui se sentiront immigrées. Le cinéma a déjà imaginé et poussé plus loin ce scénario dans le film de

³⁶⁰ À ce titre on peut restituer une illustration de la manière dont le champ politique perçoit le champ académique, à partir d'un câble consulaire états-unien: « Twenty academics seated around a table at the University of Guadalajara Club won't solve the problem of U.S.-Mexico security relations or effective counternarcotics operations, but their analysis highlighted the opportunities and challenges we face, especially in mounting a successful Merida Initiative. [...] If these academic discussions can play a role in informing policy and public outreach, we might make some progress together. » (wk Cable Consulate Guadalajara, 2008/02/27).

³⁶¹ Certaines analyses peuvent parfois se révéler quasi-visionnaires, à postériori, comme par exemple pour la migration centraméricaine vers les États-Unis, celle de Manuel Ángel Castillo et d'Irene Palma qui annonçaient déjà, il y a près de deux décennies, la situation qui se confirmerait dix ans plus tard avec un niveau d'horreur, qui lui n'avait probablement pas été imaginé : « Es previsible que en el futuro próximo el aspecto de la vigencia de los derechos humanos de los migrantes continuará siendo no solamente polémico sino objeto de violaciones persistentes. En la medida en que no se atiendan las causas de la emigración, dicho proceso continuará ocurriendo y una probable respuesta por parte de los gobiernos receptores y/o de tránsito será el endurecimiento de las medidas de control. Por esa razón se dará lugar a mayores flujos de indocumentados, se propiciará acciones represivas estimuladas por la impunidad de los autores y la indefensión de los migrantes, y se estimularán los recursos irregulares para burlar las medidas instrumentadas » (Castillo & Palma, 1996: 46).

science-fiction *Les fils de l'homme* du réalisateur Alfonso Cuarón décrivant dans un monde d'Apocalypse où la population mondiale est devenue mystérieusement stérile, un Royaume-Uni vieillissant, mais encore prospère, engagé dans une guerre d'État contre les immigrants des dernières vagues migratoires, qui sont parqués dans une ancienne ville côtière érigée en camp, et exécutés.

Le national résiste dans un monde qui le dépasse et s'agrippe aux frontières qui finissent par devenir « des abcès de fixation dans un monde fluide » (Augé, 2009) et qui enferment les sociétés des pays du Nord dans une dangereuse fuite en avant.³⁶² C'est pourtant la conscience par la connaissance et l'expérience qui peut seule décriper les frontières, non pas en les niant ou les évidant, mais en les ameublissant, pour leur faire lâcher prise et leur permettre de devenir à nouveau créatrices. Lévi-Strauss écrivait dans son dernier ouvrage que la tolérance « fait intrinsèquement partie de notre humanisme, mais que la réaction ethnocentrique aussi ». Et c'est là où l'anthropologie et l'histoire ont un rôle essentiel à jouer dans la construction des sociétés de demain. L'histoire, regrettait Lévi-Strauss, est certes « enseignée dans les écoles, parfois de manière objective, mais toujours sous la forme d'un mythe » relevant du national et l'anthropologie – la discipline de l'Altérité, « est malheureusement absente de la formation scolaire », alors que son enseignement et sa pratique dès l'adolescence aideraient certainement les hommes à s'ouvrir mutuellement (Lévi-Strauss, 2011).

Les frontières n'ont pas toujours eu pour rôle d'empêcher les personnes d'entrer dans un pays ; leur rôle à même plutôt été, au cours de l'Histoire, d'empêcher les personnes de partir (Wihtol de Wenden, 1999). L'histoire récente, rappelait Éric Hobsbawm (1992), pourrait être écrite comme celle d'un monde qui ne peut plus « être contenu sur le plan politique, économique, culturel ou même linguistique, dans les limites des nations et des États-nations, tels qu'on les définissait habituellement ». « Nulle île n'est une île », est le titre d'un petit ouvrage de l'historiographe italien Carlo Ginzburg (2005) dans lequel il montre à partir des

³⁶² Marc Augé détaille ainsi ce mécanisme : « Devant l'émergence d'un monde humain consciemment coextensif à la planète tout entière, tout se passe comme si nous reculions devant la nécessité de l'organiser, en nous réfugiant derrière les vieilles divisions spatiales (frontières, cultures, identités) qui jusqu'à présent ont toujours été le ferment actif des affrontements et des violences » (Augé, 2009: 87-88).

circulations d'écrits littéraires de quatre auteurs anglais entre le 15^e siècle et le 19^e siècle, à quel point toutes les sociétés sont poreuses, s'imprègnent, se pétrissent et se forment les unes à partir des autres.

L'ouverture à l'altérité est une prise de conscience de l'histoire, d'une histoire juste, une histoire centrée sur l'Homme, une histoire jamais terminée, une histoire toujours en cours, une histoire dont nous ne sommes pas l'aboutissement, mais uniquement une transition en perpétuel devenir, une histoire fondée sur la mémoire des peuples et une mémoire conçue comme « la conscience du temps » comme l'écrivait Michel Wieviorka (2012). Ainsi, la migration, un donné inhérent à l'homme et à son histoire, invite peut-être à dissoudre l'opposition binaire entre le nomade et le sédentaire, pour ne la réduire qu'à une échelle de vision dans le temps dans un monde infiniment fluide et mobile. Refuser cela conduit à une profonde négation de la vérité de soi et de celle d'autrui. Tout est mobile et en devenir en ce monde, à l'image de chaque langue faite de multiples et incessantes mutations, cristallisations éphémères de millénaires de mélanges et d'emprunts linguistiques d'un groupe par un autre, portés par des hommes et des femmes qui se sont déplacés dans l'espace et qui ont dépassé les frontières qui cernaient leurs territoires. Les langues sont des brassages d'Humanité et de peuples et c'est, peut-être, à leur image qu'il faut inventer les frontières de ce siècle.

Références bibliographiques

Ouvrages, articles de revues et travaux scientifiques

- AGUAYO, SERGIO (1985a) *El éxodo centroamericano. Consecuencias de un conflicto*, México: Secretaría de Educación Pública.
- (1985b) « Exodo centroamericano », *Nexos*, Accessible en ligne: <http://www.nexos.com.mx/?P=leerarticulo&Article=266882> [consulté le 2011.02.02].
- (1986) « Los centroamericanos olvidados en México », *Nexos*, Accessible en ligne: <http://www.nexos.com.mx/?P=leerarticulo&Article=267090> [consulté le 2012/04/04].
- (1987a) *Chiapas: las amenazas a la seguridad nacional*, México, Centro Latinoamericano de Estudios Estratégicos.
- (1987b) « La línea móvil del sur », *Nexos*, Accessible en ligne: <http://www.nexos.com.mx/?P=leerarticulo&Article=266780> [consulté le
- (1998) *El Panteón de los Mitos. Estados Unidos y el nacionalismo mexicano*, México: El Colegio de México/Grijalbo.
- AI CAMP, RODERIC (1995) *Political Recruitment across two centuries Mexico, 1884-1991*, Austin: University of Texas.
- AKOUN, ANDRE & PIERRE ANSART (1999) *Dictionnaire de Sociologie*, Paris: Seuil/Robert.
- ALARCÓN, RAFAEL (1992) « Norteñización : Self-Perpetuating Migration from a Mexican Town », in Jorge Bustamante, Clark Reynolds & Raúl Hinojosa (eds.), *U.S. - Mexico Relations. Labor Market Interdependence*, Stanford: Stanford University Press.
- ALBA, CARLOS (1996) « Los empresarios y el estado durante el salinismo », *Foro Internacional*, 36 (1/2): 31-79.
- ALBA, FRANCISCO (2010) « Respuestas mexicanas frente a la migración a Estados Unidos », in Francisco Alba, Manuel Ángel Castillo & Verduzco Gustavo (eds.), *Migraciones internacionales. Los grandes problemas de México III*, México: El Colegio de México.
- ALBA, FRANCISCO & PAULA LEITE (2004) « Políticas migratorias después del 11 de septiembre: los casos del TLCAN y la UE », *Migración y Desarrollo*, (3): 4-20.
- ALONSO, GUILLERMO (2005) « Violencias asociadas al cruce indocumentado de la frontera México-Estados Unidos », *Revista Nueva Antropología*, 20 (65): 113-129.
- (2006a) « La migración clandestina por los desiertos de la frontera norte de México », in Michael Shorr (ed.) *Estudios del desierto*, Mexicali: UABC/Miguel Ángel Porrúa.
- (2006b) « Los peligros del desierto en la migración clandestina por California y Arizona », in Hernán Salas Quintanal (ed.) *Antropología del desierto: paisaje, naturaleza, sociedad*, México: Miguel Ángel Porrúa.
- (2007) « ¿Terrorismo gringo? Antropología de la globalización y la migración clandestina en la frontera México-Estados Unidos », in Miguel Olmos Aguilera (ed.) *Antropología de las fronteras. Alteridad, historia e identidad más allá de la línea*, México: El Colegio de la Frontera Norte/Miguel Ángel Porrúa.
- (2010) « De migras, coyotes y polleros. El argot de la migración clandestina en la región de Tijuana-San Diego », *Oggia*, (8): 15-31.
- ANDERSON, BENEDICT (1996) *L'imaginaire national*, Paris: La Découverte.
- ÁNGELES CRUZ, HUGO (2010) « Las migraciones internacionales en la frontera sur de México », in Francisco Alba, Manuel Ángel Castillo & Verduzco Gustavo (eds.), *Migraciones internacionales. Los grandes problemas de México III*, México: El Colegio de México.
- ÁNGELES CRUZ, HUGO & MARTHA ROJAS WIESNER (2000) « Migración femenina internacional en la frontera sur de México », *Papeles de Población*, (23): 127-151.
- ANGUIANO TÉLLEZ, MARÍA EUGENIA & RODOLFO CORONA VAZQUEZ, eds. (2009) *Flujos migratorios en la frontera Guatemala-México*, México: SEGOB/INM/CEM/El Colegio de la Frontera Norte/DGE Ediciones.
- ANGUIANO TÉLLEZ, MARÍA EUGENIA (2010) « Las políticas de control de fronteras en el norte y sur de México », in María Eugenia Anguiano Téllez & Ana María Lopez Sala (eds.), *Migraciones y fronteras. Nuevos contornos para la movilidad internacional*, Barcelona: Icaria/CIDOB.

- AQUINO, ALEJANDRA (2010) « Migrants chiapanecos en Estados Unidos: Los nuevos nómadas laborales », *Migraciones Internacionales*, 5 (4): 39-68.
- ARAGON, ARGAN (2008) *Le lien migratoire. Migrations de paysans guatémaltèques vers les États-Unis*, Paris: IHEAL Editions.
- ARAGON, JAIME (2011) *Cliques en coulisses: construction et déconstruction du maintien des réseaux de pouvoir salinistes au Mexique depuis 25 ans*. Mémoire de Master 2 Recherche: Université Paris 3, Institut des Hautes Études de l'Amérique latine.
- ARIAS, PATRICIA & JORGE DURAND (2009) « Evocar y recrear. Las devociones fronterizas », in Olga Odgers & Juan Carlos Ruiz (eds.), *Migración y creencias. Pensar las religiones en tiempos de movilidad*, México-Tijuana-San Luis Potosí: El Colegio de la Frontera Norte/El Colegio de San Luis/Miguel Ángel Porrúa.
- ARRIOLA, AURA MARINA (1995) *Tapachula, « la perla del Soconusco », ciudad estratégica para las redefiniciones de las fronteras*, Guatemala: Flacso.
- AUGE, MARC (2009) *Pour une anthropologie de la mobilité*, Paris: Payot.
- AYALA ANGUIANO, ARMANDO (2005) *La epopeya de México II: De Juárez al PRI*, México: Fondo de Cultura Económica.
- BACON, DAVID (2003) « The Wages of Death », *The American Prospect*, Washington DC. 14 (7). Accessible en ligne: <http://prospect.org/article/wages-death> [consulté le 2011.02.20].
- BADIE, BERTRAND, RONY BRAUMAN, EMMANUEL DECAUX, GUILLAUME DEVIN & CATHERINE WIHTOL DE WENDEN (2008) *Pour un autre regard sur la migration. Construire une gouvernance mondiale*, Paris: La Découverte.
- BARTH, FREDERIK (1999) « Les groupes ethniques et leurs frontières », in Jocelyne Streiff-Fénart & Philippe Poutignat (eds.), *Théories de l'ethnicité*, Paris: Presses Universitaires de France.
- BASCH, LINDA G., NINA GLICK SCHILLER & CRISTINA SZANTON BLANC (1994) *Nations unbound : transnational projects, postcolonial predicaments, and deterritorialized nation-states*, Lanham: Gordon and Breach.
- BATAILLON, GILLES & DENIS MERKLEN (2009) « Introduction », in Bataillon (ed.) *L'expérience des situations-limites*, Paris: Karthala.
- BEAUD, STEPHANE & FLORENCE WEBER (2003) *Guide de l'enquête de terrain*, Paris: La Découverte.
- BECK, ULRICH (2003) *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris: Flammarion.
- (2006) *Qu'est ce que le cosmopolitisme ?*, Paris: Alto-Aubier.
- BECKER, HOWARD S. (1986) *Writing for social scientists: how to start and finish your thesis, book, or article*, Chicago: University of Chicago Press.
- BENÍTEZ MANAUT, RAÚL (2005) *Mexico and the New Challenges of Hemispheric Security*, Washington DC: Woodrow Wilson International Center for Scholars Latin American Program.
- BENÍTEZ MANAUT, RAÚL & RAFAEL FERNÁNDEZ DE CASTRO (2001) *México-Centroamérica. Desafíos a inicios del siglo XXI*, México: ITAM.
- BENÍTEZ MANAUT, RAÚL & CARLOS RODRÍGUEZ (2005) « Seguridad y fronteras en Norteamérica: del TLCAN a la ASPAN », *Colombia Internacional*, Enero-Junio: 78-96.
- BENNAFLA, KARINE & MICHEL PERRALDI (2008) « Introduction. Frontières et logiques de passage : l'ordinaire des transgressions », *Cultures & Conflits*, 72 Accessible en ligne: <http://conflits.revues.org/index17383.html> [consulté le 2012/03/12].
- BESSERER, FEDERICO (1999) *Moisés Cruz : historia de un transmigrante*, Culiacán, México: Universidad Autónoma de Sinaloa/Universidad Autónoma Metropolitana.
- BIGO, DIDIER (2009) « Contrôle migratoire et libre circulation en Europe », in Jaffrelot Christophe & Lequesne Christian (eds.), *L'enjeu mondial. Les migrations*, Paris: Presses de Sciences Po/L'Express.
- BIGO, DIDIER, LAURENT BONELLI, DARIO CHI & CHRISTIAN OLSSON (2007) *Mapping the Field of the EU Internal Security Agencies*. Accessible en ligne: [http://www8.open.ac.uk/researchprojects/iccm/files/iccm/The%20Field%20of%20EU%20Internal%20Security%20Agencies_chap.%20Bigo_Bonelli_Chi_Olsson\[1\].pdf](http://www8.open.ac.uk/researchprojects/iccm/files/iccm/The%20Field%20of%20EU%20Internal%20Security%20Agencies_chap.%20Bigo_Bonelli_Chi_Olsson[1].pdf) [consulté le 2012/05/06].
- BIGO, DIDIER, LAURENT BONELLI & THOMAS DELTOMBE (2008) *Au nom du 11 septembre. Les démocraties à l'épreuve de l'antiterrorisme*, Paris: La Découverte.
- BONTE, PIERRE & MICHEL IZARD (2000) *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris: Presses Universitaires de France.
- BOSNIAK, LINDA (2006) *The citizen and the alien : dilemmas of contemporary membership*, Princeton: Princeton University Press.

- BOUDON, RAYMOND, PHILIPPE BESNARD, MOHAMED CHERKAOUI & BERNARD-PIERRE LECUYER (1998) *Dictionnaire de sociologie*, Paris: Larousse-Bordas.
- BOUDON, RAYMOND & FRANÇOIS BOURRICAUD (2004) *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris: Presses Universitaires de France.
- BOURDIEU, PIERRE (1979) *La Distinction. Critique sociale du jugement* Paris: Les Éditions de Minuit.
- (1980a) « Annexe : La maison ou le monde renversé », *Le sens pratique*, Paris: Les Éditions de Minuit.
- (1980b) « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, (31): 2-3.
- (1984) *Questions de sociologie*, Paris: Les Éditions de Minuit.
- , ed. (1993) *La misère du monde*, Paris: Les Éditions du Seuil.
- BOURDIEU, PIERRE & JEAN-CLAUDE PASSERON (1970) *La reproduction*, Paris: Les Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, PIERRE, PIERRE BOURDIEU, JEAN-CHRISTOPHE CHAMBOREDON & JEAN-CLAUDE PASSERON (2005) *Le métier de sociologue: préalables épistémologiques*, Paris: Mouton de Gruyter/EHESS.
- BOURDIEU, PIERRE & LOÏC WACQUANT (1992) *Réponses : pour une anthropologie réflexive*, Paris: Les Éditions du Seuil.
- BOURGOIS, PHILIPPE (2005) « Más allá de una pornografía de la violencia. Lecciones desde El Salvador », in Ferrándiz Ferrandiz & Carles Feixa (eds.), *Jóvenes sin tregua. Culturas y políticas de la violencia*, Barcelona: Anthropos.
- BOUVIER, PIERRE (2000) *La socio-anthropologie*, Paris: Armand Colin.
- BOVIN, PHILIPPE, ed. (1997) *Las fronteras del istmo. Fronteras y sociedades entre el sur de México y América central*, México: CEMCA/CIESAS.
- BRACHET, JULIEN, ARMELLE CHOPLIN & OLIVIER PLIEZ (2011) « Le Sahara entre espace de circulation et frontière migratoire de l'Europe », *Hérodote*, 3 (142): 163-182.
- BUSTAMANTE, JORGE A. (1975) « Espaldas mojadas: materia prima para la expansión del capitalismo norteamericano », *Cuadernos del Centro de Estudios Sociológicos*, (9).
- (1983) « The Mexicans are Coming: From Ideology to Labor Relations », *International Migration Review*, 17 (2): 323-341.
- (1997) *Cruzar la línea. La migración de México a los Estados Unidos*, México: FCE.
- (2002a) *Migración internacional y derechos humanos*, México: IJ/UNAM.
- (2002b) « Immigrants' Vulnerability as Subjects of Human Rights », *International Migration Review*, 36 (2): 333-354.
- CABALLEROS, ÁLVARO (2007) *Derechos de cristal: análisis de la problemática migratoria y de las violaciones a los derechos humanos de migrantes en tránsito por Guatemala*, Guatemala: MENAMIG.
- CAHILL, ANN J. (2000) « Foucault, Rape, and the Construction of the Feminine Body », *Hypatia*, 15 (1): 43-63.
- (2001) *Rethinking Rape*, Ithaca, NY: Cornell University Press.
- CAILLE, ALAIN (2006) « Préface », in Antoine Bévort & Michel Lallement (eds.), *Le capital social : Performance, équité et réciprocité*, Paris: La Découverte/La Revue du MAUSS.
- CALAVITA, KITTY (1992) *Inside the State. The Bracero Program, Immigration and the INS*, New York: Routledge.
- (1994) « U.S. Immigration and Policy Responses: The Limits of Legislation », in Wayne A. Cornelius, Philip L. Martin & James F. Hollifield (eds.), *Controlling Immigration. A Global Perspective*, Stanford: Stanford University Press.
- CALDERON CHELIUS, LETICIA (2010) « Conférence d'inauguration de la deuxième Semaine nationale de la migration au Mexique », *Problèmes d'Amérique latine*, 1 (75): 93-107.
- CAMAYD-FREIXAS, ERIK (2009) *Postville: La criminalización de los migrantes*, Guatemala: F&G.
- CANALES, ALEJANDRO, PATRICIA VARGAS BECERRA & ISRAEL MONTIEL ARMAS (2010) *Migración y salud en zonas fronterizas: Guatemala y México*, Santiago de Chile: CEPAL.
- CARDINAL LUSTIGER, JEAN MARIE, JACCARD RAYMOND & PIERRE, ANGE DANIEL, GUY GILBERT, JEAN VANIER, ELIE MARECHAL & SOEUR EMMANUELLE (1989) *Chemin de Croix, Chemin de Vie*, Paris: Cerf/Radio Notre Dame.
- CASILLAS, RODOLFO (1992) *Los procesos migratorios centroamericanos y sus efectos regionales*, México: Flacso.
- (1996) « Un viaje más allá de la frontera: los migrantes centroamericanos en México », *Perfiles Latinoamericanos*, 5 (8): 141-171.
- (2006) *Una vida discreta, fugaz, discreta y anónima: los centroamericanos transmigrantes en México*, INM/CONACYT. México. Travail de recherche non publié (PDF).

- (2008) « Las rutas de los centroamericanos por México, un ejercicio de caracterización, actores principales y complejidades », *Migración y Desarrollo*, (10): 157-174.
- CASILLAS, RODOLFO & MANUEL ÁNGEL CASTILLO (1994) *Los flujos migratorios internacionales en la frontera sur de México*, México: STPS/CONAPO.
- CASTELLANOS CAMBRANES, JULIO (1995) « ¿Pioneros del desarrollo? ¿Civilizadores? Consideraciones sobre los neocolonialistas en Guatemala, 1828-1996 », *Centro de estudios urbanos y regionales. Serie documentos para la historia*, (3): 2-27.
- (2007) *Aspectos del desarrollo económico y social de Guatemala, a la luz de fuentes históricas alemanas (1868-1885)*, Guatemala: Flacso.
- CASTELLS, MANUEL (1998) *La société en réseaux: l'ère de l'information*, Paris: Fayard.
- CASTILLO, MANUEL ÁNGEL (1990) « Población y migración internacional en la frontera sur de México: evolución y cambios », *Revista Mexicana de Sociología*, II (1): 169-184.
- (2000) « Las políticas hacia la migración centroamericana en países de origen, de destino y de tránsito », *Papeles de Población*, (24): 133-157.
- (2001) « Los flujos migratorios en la frontera sur de México », *Amérique latine: histoire et mémoire*, 2.
- (2003) « La política de inmigración en México: un breve recuento », in Manuel Ángel Castillo, Alfredo Lattes & Jorge Santibañez (eds.), *Migración y fronteras*, México-Tijuana: El Colegio de México/El Colegio de la Frontera Norte/ALAS.
- (2005a) « Le Mexique : un territoire d'immigration et de transmigration », *Migrations Société*, 17 (102): 177-194.
- (2005b) « Dimensiones de las migraciones futuras : un desafío para las políticas públicas », *Migración y Desarrollo*, (4): 100-114.
- (2010) « Las políticas y la legislación en materia de inmigración y transmigración », in Francisco Alba, Manuel Ángel Castillo & Verduzco Gustavo (eds.), *Migraciones internacionales. Los grandes problemas de México III*, México: El Colegio de México.
- (2011) « México en la trayectoria migratoria de la población centroamericana », *Análisis político*, 4 (1): 7-26.
- CASTILLO, MANUEL ÁNGEL & SILVIA IRENE PALMA (1996) *La emigración internacional en Centroamérica: una revisión de tendencias e impactos*, Guatemala: Flacso.
- CASTILLO, MANUEL ÁNGEL, MÓNICA TOUSSAINT & MARIO VÁSQUEZ (2006) *Espacios diversos, historia en común. México, Guatemala y Belice: la construcción de una frontera*, México: Secretaría de Relaciones Exteriores.
- CASTLES, STEPHEN (2004a) « Why migration policies fail », *Ethnic and Racial Studies*, 27 (2): 205-227.
- (2004b) « The factors that make and unmake migration policies », *International Migration Review*, 38 (3): 852-885.
- (2005) « La migration du XXIe siècle comme défi à la sociologie », *Migrations Société*, 17 (102): 19-44.
- CASTLES, STEPHEN & MARK J. MILLER (2004) *La era de la migración. Movimientos de población en el mundo moderno*, México: Miguel Ángel Porrúa.
- CASTRO, ROBERTO (2000) *La vida en la adversidad: el significado de la salud y la reproducción en la pobreza*, México: CRIM/UNAM.
- CERIANI, GIORGIA (2008) « La circulation migratoire aujourd'hui : émergence d'un capital mobiliaire et d'une culture de la mobilité. Le cas des Marocains en Europe du Sud », in Cédric Audebert & Emmanuel Ma Mung (eds.), *Les nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales*, Bilbao: Éditions de l'Université de Deusto.
- CIDE (2011) *México, las Américas y el Mundo*, México: CIDE. Accessible en ligne: <http://mexicoyelmundo.cide.edu/> [consulté le 2012/06/06].
- COHEN, JAMES (2012) *À la poursuite des illégaux. Politiques et mouvements anti-immigrés aux États-Unis*, Paris: Éditions du Croquant.
- CORCUFF, PHILIPPE (2007) *Les nouvelles sociologies*, Paris: Armand Colin.
- CORNELIUS, WAYNE A. (1978) « La migración ilegal mexicana a los Estados Unidos: conclusiones de investigaciones recientes, implicaciones políticas y prioridades de investigación », *Foro Internacional*, 18 (3): 399-429.
- (2001) « Death at the Border: Efficacy and Unintended Consequences of US Immigration Control Policy », *Population and Development Review*, 24 (7): 661-685.
- CORNELIUS, WAYNE A. & JESSA LEWIS (2007) « Impacts of Border Enforcement on Mexican Migration. The view from sending communities », *CCIS Anthologies*, 6.

- CORNELIUS, WAYNE A., PHILIP L. MARTIN & JAMES F. HOLLIFIELD (1994) « Introduction: The Ambivalent Quest for Immigration Control », in Wayne A. Cornelius, Martin L. Philip & James F. Hollifield (eds.), *Controlling Immigration. A Global Perspective*, Stanford: Stanford University Press.
- COUTIN, SUSAN BIBLER (1993) *The Culture of Protest: Religious Activism and the U.S. Sanctuary Movement*, Boulder: Westview Press.
- CRUZ BURGUETE, JORGE LUIS (1998) *Identidades en fronteras, fronteras de identidades: la reconstrucción de la identidad étnica entre los chujes de Chiapas*, México: El Colegio de México.
- CHAUNU, PIERRE (1976) *Les Amériques 16e - 17e - 18e*, Paris: Armand Colin.
- CHÁVEZ, ANA MARÍA & RICARDO ANTONIO LANDA (2008) *Condiciones de migración internacional de mujeres (mexicanas y centroamericanas) en su traslado hacia el norte de México*. Instituto Nacional de las Mujeres/Dirección General de Evaluación y Desarrollo Estadístico. Accessible en ligne: http://cedoc.inmujeres.gob.mx/documentos_download/migracion.pdf [consulté le 201/02/27].
- CHÁVEZ, LEO R., ESTEVAN FLORES T. & MARTA LOPEZ-GARZA (1989) « Migrants and Settlers: A Comparison of Undocumented Mexican and Central Americans in the United States », *Frontera Norte*, (1): 49-75.
- DARDÓN, J. JACOBO (2002) *Caracterización de la Frontera Guatemala/México*, Guatemala: Flacso.
- DE GENOVA, NICHOLAS (2002) « Migrant "Illegality" and Deportability in Everyday Life », *Annual Review of Anthropology*, 31: 419-447.
- (2005) *Working the boundaries : race, space, and "illegality" in Mexican Chicago*, Durham, N.C.: Duke University Press.
- DEGENNE, ALAIN & MICHEL FORSE (1994) *Les réseaux sociaux*, Paris: Armand Colin.
- DEL REY, ALBERTO (2004) *Movilidad y longevidad en la dinámicas familiares multigeneracionales. Aplicación al medio rural del Sotavento Veracruzano, México*. Thèse de doctorat: Universidad Autónoma de Barcelona.
- DEL REY, ALBERTO & ANDRE QUESNEL (2004) « Mobilité, absence de longue durée et relations intergénérationnelles en milieu rural », *Cahiers des Amériques Latines*, 45: 75-91.
- DUMOULIN KERVRAN, DAVID (2008) « Usages comparés de la notion de réseau. Propositions d'analyse pour l'action collective », *Cahiers des Amériques Latines*, (51/52): 125-145.
- DURAND, JORGE (1986) « Circuitos migratorios en el Occidente de México », *Revue Européenne des migrations internationales*, 2 (2): 49-67.
- (1990) « Guanajuato : cantera de migrantes », *Encuentro*, (4): 49-62.
- (1996) *Migrations mexicaines aux États-Unis*, Paris: CNRS Éditions.
- (2012) « El oficio de investigar », in Marina Ariza Ariza & Laura Velasco (eds.), *Métodos cualitativos y su aplicación empírica. Por los caminos de la investigación sobre migración internacional*, México: IIS-UNAM/El Colegio de la Frontera Norte.
- DURAND, JORGE & DOUGLAS S. MASSEY (2001) *Milagros en la frontera. Retablos de migrantes mexicanos a Estados Unidos*, México: El Colegio de San Luis/CIESAS.
- (2003) *Clandestinos. Migración México-Estados Unidos en los albores del siglo XXI*, México: Miguel Ángel Porrúa/Universidad Autónoma de Zacatecas.
- DURAND, MARIE-FRANÇOISE (1995) « Quels modèles pour analyser les migrations internationales ? », *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, (19).
- DUVIGNAUD, JEAN (1975a) « Avant-propos », in Jacques Berque, Paul Virilio, Jean Ziegler, A. Guedez, J. -P. Corbeau, Constant & Jean Duvignaud (eds.), *Nomades et vagabonds*, Paris: 10/18.
- (1975b) « Esquisse pour le nomade », in Jacques Berque, Paul Virilio, Jean Ziegler, A. Guedez, J. -P. Corbeau, Constant & Jean Duvignaud (eds.), *Nomades et vagabonds*, Paris: 10/18.
- ECO, UMBERTO (1985) *Como se hace una tesis. Técnicas y procedimientos de investigación, estudio y escritura*, México: Gedisa.
- ESCHBACH KARL, HAGAN JACQUELINE , RODRIGUEZ NESTOR, HERNANDEZ-LEON RUBEN & BAILEY STANLEY (1999) « Death at the Border », *International Migration Review*, 33 (2): 430-445.
- FÁBREGAS PUIG, ANDRÉS (1985) *La Formación de la Frontera Sur*, México: CIESAS.
- FALLA S.J., RICARDO (1993) *Massacres de la selva: Ixcán. Guatemala (1975-1982)*, Guatemala: Editorial Universitaria.
- FARAH, MAURICIO (2007) « Secuestro de migrantes. La nueva industria del crimen permeada con impunidad », *Migrantes. Revista de los misioneros de San Carlos*, 13 (3): 10-15.
- (2012) *Cuando la vida está en otra parte*, México: CDHDF/Miguel Ángel Porrúa.

- FARET, LAURENT (2003) *Les territoires de la mobilité: migrations et communautés transnationales entre le Mexique et les États-Unis*, Paris: CNRS Éditions.
- FOUCAULT, MICHEL (1975) *Surveiller et punir*, Paris: Gallimard.
- (1992) « Le pouvoir comment s'exerce t-il ? », in Dominique Colas (ed.) *La pensée politique*, Paris: Larousse.
- (2001) *Dits et écrits I (1954-1975)*, Paris: Gallimard.
- FOUCHER, MICHEL (2007) *L'obsession des frontières*, Paris: Perrin.
- FUKUYAMA, FRANCIS (1992) *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*, Paris: Flammarion.
- GAMIO, MANUEL (1929) « Observations on Mexican Immigration Into the United States », *Pacific Affairs*, 2 (8): 463-469.
- (1930) *Mexican immigration to the United States*, Chicago: The University of Chicago Press.
- GEREDA, MARCELA & JUAN CARLOS PINULA (2012) *Inversiones globales/Historias locales. Análisis del presupuesto Público y Consejos de Desarrollo desde las voces y miradas campesinas*, Guatemala: AVANCSO.
- GINZBURG, CARLO. (2005) *Nulle île n'est une île*, Paris: Verdier.
- GIRÓN ZOLÓRZANO, LISETH (2004) « El risegoso caminar del migrante por Centroamérica », in Silvia Irene Palma (ed.) *Después de Nuestro Señor, Estados Unidos. Perspectivas de análisis del comportamiento e implicaciones de la migración internacional en Centroamérica*, Guatemala: Flacso.
- GLEIJESES, PIERO (1991) *Shattered hope : the Guatemalan revolution and the United States, 1944-1954*, Princeton: Princeton University Press.
- GOFFMAN, ERVING (1977) *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Paris: Les Éditions de Minuit.
- GOLDRING, LUIIN (2002) « The Mexican State and Transmigrant Organizations: Negotiating the Boundaries of Membership and Participation », *Latin American Research Review*, 37 (3): 55-99.
- GONZÁLEZ, JUAN (2000) *Harvest of empire : a history of Latinos in America*, New York: Viking.
- GOULDNER, ALVIN (1989) « Pour une sociologie réflexive », *La revue du MAUSS*, (4): 11-25.
- GRANOVETTER, MARK S. (1973) « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, 78 (6): 1360-1380.
- GRANT, ULYSSES S. ([1885] 2004) *Personal Memoirs of U. S. Grant*, Ebook: Gutenberg Project. Accessible en ligne: <http://www.gutenberg.org/files/4367/4367-pdf/4367-pdf.pdf> [consulté le 2012/06/06].
- GREEN, ADAM ISAIAH (2008) *The Social Organization of Desire: The Sexual Fields Approach*, Philadelphia: American Sociological Association.
- GROODY S.J., DANIEL D. (2002) *Border of Death, Valley of Life: An Immigrant Journey of Heart and Spirit*, Lanham, Boulder, New York, Oxford: Rowman and Littlefield Publishers, Inc.
- (2006) « Al filo de la fe: La migración como metáfora de la vida espiritual », *El Bordo*, 16 Accessible en ligne: <http://www.tij.uia.mx/academicos/elbordo/vol16/alfilo1.html> [consulté le 2012/02/03].
- GUILMOTO, CHRISTOPHE Z. & FREDERIC SANDRON (2000) « La dynamique interne des réseaux migratoires dans les pays en voie de développement », *Populations*, 55 (1): 105-136.
- (2003) *Migration et développement*, Paris: La documentation française.
- GUZMÁN MÉRIDA, PEDRO ALBERTO (2004) *Olas en la sierra: eventos, casos y observaciones del desarrollo en Huehuetenango*, Guatemala: CEDFOG.
- HAMILTON, ALEXANDER (1791) *Report on Manufactures. Communicated to the House of Representatives, December 5, 1791*. Constitution Society. Accessible en ligne: http://www.constitution.org/ah/rpt_manufactures.pdf [consulté le 2012/06/06].
- HERAN, FRANÇOIS (2007) *Le temps des immigrés : essai sur le destin de la population française*, Paris: Seuil.
- HERNÁNDEZ JOSEPH, DANIEL (2008) « Política migratoria y de control fronterizo de Estados Unidos hacia México y Centroamérica », *Revista Enfoques*, 6 (8): 193-214.
- HOBBSAWM, ERIC (1992) *Nations et nationalismes depuis 1780*, Paris: Gallimard.
- HOFFMAN, ABRAHAM (1974) *Unwanted Mexican Americans in the Great Depression: Repatriation Pressures, 1929-1939*, Tucson: University of Arizona Press.
- HUNTINGTON, SAMUEL P. (1996) *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York: Simon & Schuster.
- (2004) *Qui sommes-nous? Identité nationale et choc des cultures*, Paris: Odile Jacob.

- KAUFFER MICHEL, EDITH F. (2000) *Les réfugiés guatémaltèques au Chiapas. Le retour du peuple du maïs. Un projet politique*, Paris: L'Harmattan.
- , ed. (2002) *Identidades, migraciones y género en la frontera sur de México*, México: El Colegio de la Frontera Sur.
- (2005) « De la frontera política a las fronteras étnicas: refugiados guatemaltecos en México », *Frontera Norte*, 17 (3): 7-36.
- KIMBALL, ANN (2007) *The Transit State: A Comparative Analysis of Mexican and Moroccan Immigration Policies*. The Center for Comparative Immigration Studies CCIS. Accessible en ligne: <http://www.ccis-ucsd.org/PUBLICATIONS/wrkg150.pdf> [consulté le 2011/06/06].
- KOBRAK, PAUL (2002) *Historia de Huehuetenango*, Huehuetenango: CEDFOG.
- KOSLOWSKI, REY (2005) *Smart Borders, Virtual Borders or No Borders: Homeland Security Choices for the United States and Canada*. Accessible en ligne: http://www.albany.edu/~rk289758/documents/Koslowski_Smart_Borders_SMU_law_Review05.pdf [consulté le 2012/06/06].
- LAACHER, SMAÏN (2007) *Le peuple des clandestins*, Paris: Calmann-Lévy.
- LALLEMENT, MICHEL (2007a) *Histoire des idées sociologiques. De Parsons aux contemporains*, Paris: Armand Colin.
- (2007b) *Histoire des idées sociologiques. Des origines à Weber*, Paris: Armand Colin.
- LANGER, WILLIAM L. (1975) « American Foods and Europe's Population Growth 1750-1850 », *Journal of Social History*, 8 (2): 51-66.
- LAZEGA, EMMANUEL (2006) « Capital social, processus sociaux et capacité d'action collective », in Antoine Bévert & Michel Lallement (eds.), *Le capital social. Performance, équité, réciprocité*, Paris: La découverte/La Revue du MAUSS.
- (2007) *Réseaux sociaux et structures relationnelles*, Paris: Presses Universitaires de France.
- LESTAGE, FRANÇOISE (2010) « Politiques migratoires en Amérique latine », *Problèmes d'Amérique latine*, 1 (75): 7-11.
- LEVI-STRAUSS, CLAUDE (1955) *Tristes tropiques*, Paris: Plon.
- (1973) *Anthropologie structurale II*, Paris: Plon.
- (1983) *Le regard éloigné*, Paris: Plon.
- (2011) *L'Anthropologie face aux problèmes du monde moderne*, Paris: Seuil.
- LEVY, JACQUES (2000) « Les nouveaux espaces de la mobilité », in Michel Bonnets & Dominique Desjeux (eds.), *Les territoires de la mobilité*, Paris: Presses Universitaires de France.
- LOPEZ CASTRO, GUSTAVO (1986) « Migración temporal a Estados Unidos en una comunidad rural Mexicana », *Se fue a volver: seminario sobre migraciones temporales en America Latina, Mexico*, México: El Colegio de México.
- LUNGO, MARIO (2007) « Impactos del futuro Tratado de Libre Comercio EU-Centroamérica en la migración internacional de la región », in Manuel Ángel Castillo & Jorge Santibañez (eds.), *Nuevas tendencias y nuevos desafíos de la migración internacional. Volumen II*, México-Tijuana: El Colegio de la Frontera Norte/El Colegio de México.
- MADUEÑO HAON, NICANOR (2010) « El impacto de la variable de género en la migración Honduras-México: el caso de las Hondureñas en Frontera Comalapa », *Liminar. Estudios Sociales y Humanísticos*, 8 (2): 165-181.
- MALINOWSKI, BRONISLAV (1922) *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris: Gallimard. Accessible en ligne: http://classiques.uqac.ca/classiques/malinowsli/les_argonautes/les_argonautes.html [consulté le 2012/06/06].
- MARCUS, GEORGE (1995) « Ethnography in/of the world system : the Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, 24: 95-117.
- MARRONI, MARÍA DA GLORIA & GUILLERMO ALONSO (2006) « El fin del sueño americano. Mujeres migrantes muertas en la frontera México-Estados Unidos », *Migraciones Internacionales*, 3 (3): 5-30.
- MARTIN, PHILIP L. (1994) « The United States: The Benign Neglect toward Immigration », in Wayne A. Cornelius, Philip L. Martin & James F. Hollifield (eds.), *Controlling Immigration. A Global Perspective*, Stanford: Stanford University Press.
- MARTÍNEZ, ÓSCAR (2010) *Los migrantes que no importan. En el camino con los centroamericanos indocumentados en México*, Barcelona: Icaria.
- MARTÍNEZ PENICHE, IÑIGO (2011) « Despenalización de la Inmigración Indocumentada », Grupo parlamentario PRD. Cámara de diputados México. Accessible en ligne: <http://diputadosprd.org.mx/> [consulté le 2012/02/06].

- MASSEY, DOUGLAS S. (1986) « The Settlement Process Among Mexican Migrants to the United-States », *American Sociological Review*, 51 (5): 670-684.
- (1990) « Social Structure Household Strategies and the Cumulative Causation of Migration », *Population Index*, 56 (3): 3-26.
- MASSEY, DOUGLAS S., JOAQUIN ARANGO, GRAEME HUGO, ALI KOUAOUCCI, ADELA PELLEGRINO & EDWARD J. TAYLOR (1993) « Theories of International Migration: A Review and Appraisal », *Population and Development Review*, 19 (3): 431-466.
- MASSEY, DOUGLAS S. & NANCY DENTON (1993) *American Apartheid : Segregation and the Making of the Underclass*, Cambridge (Massachussets): Harvard University Press.
- MASSEY, DOUGLAS S. & JORGE DURAND (1992) « Mexican Migration to the United States : A Critical Review », *Latin American Research Review*, 27 (2): 3-42.
- (2003) *Clandestinos: Migración México-Estados-Unidos en los albores del siglo 21*, México: Miguel Ángel Porrúa/UNAM.
- MASSEY, DOUGLAS S., JORGE DURAND & NOLAN MALONE (2009) *Detrás de la trama. Políticas migratorias entre México y Estados Unidos*, México: Universidad Autónoma de Zacatecas/Miguel Ángel Porrúa.
- MASSEY, DOUGLAS S. & KRISTIN E. ESPINOSA (1997) « What's Driving Mexico-U.S. Migration? A Theoretical, Empirical, and Policy », *The American Journal of Sociology*, 102 (4): 939-999.
- MASSEY, DOUGLAS S., LUIN GOLDRING & JORGE DURAND (1994) « Continuities in Transnational Migration: An Analysis of Nineteen Mexican Communities », *The American Journal of Sociology*, 99 (6): 1492-1533.
- MENDRAS, HENRI (1995) *Les sociétés paysannes : éléments pour une théorie de la paysannerie*, Paris: Gallimard.
- MERCKLE, PIERRE (2004) *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris: La Découverte.
- MESTRIES, FRANCIS (2002) *El rancho se nos llenó de viejos. Crisis del agro y migración internacional en Zacatecas*, México: Plaza y Valdés.
- MILLS, C. WRIGHT (1974) *La imaginación sociológica*, México: Fondo de Cultura Económica.
- MISSAOUI, LAMIA & TARRIUS ALAIN (2006) « Villes et migrants, du lieu-monde au lieu-passage », *Revue Européenne des migrations internationales*, 22 (2). Accessible en ligne: <http://remi.revues.org/2818> [consulté le 2012/03/21].
- MONTEFORTE TOLEDO, MARIO (1997) *La frontera móvil*, Guatemala: Ministerio de Cultura y Deportes de Guatemala/UNAM.
- MONZÓN, ANA SILVIA (2006) *Las viajeras invisibles: Mujeres migrantes en la región centroamericana y el sur de México*, Guatemala: Project Counselling Services.
- MORALES, ABELARDO & CARLOS CASTRO (2002) *Redes transfronterizas. Sociedad, empleo y migración entre Nicaragua y Costa Rica*, San José de Costa Rica: FLACSO.
- MORÁN, LUIS RODOLFO (2009) « Devociones populares y comunidades transnacionales », in Olga Odgers & Juan Carlos Ruiz (eds.), *Migración y creencias. Pensar las religiones en tiempos de movilidad*, Tijuana-San Luis Potosí-México: El Colegio de la Frontera Norte/El Colegio de San Luis/Miguel Ángel Porrúa.
- MUCCHIELLI, ALEX (2004) « Le développement des méthodes qualitatives et l'approche constructiviste des phénomènes humains », *Recherches qualitatives*, Hors Série No.1.
- NAEPELS, MICHEL (2006) « Quatre questions sur la violence », *L'Homme*, (177/178): 487-495.
- NELSON REED, E. (1989) « The Strength of Strong Ties: Social Networks and Intergroup Conflict in Organizations », *The Academy of Management Journal*, 32 (2): 377-401.
- NEVINS, JOSEPH (2003) « Thinking out the bounds: a critical analysis of academic and human rights writings on migrants deaths in the US-Mexico border region », *Migraciones Internacionales*, 2 (2): 171-190.
- NOIRIEL, GERARD (1991) *La tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe 1793-1993*, Paris: Carlman-Lévy.
- (1992) *Le Creuset français. Histoire de l'immigration (19e - 20e siècle)*, Paris: Seuil.
- ODGERS, OLGA (2009) « Religión y migración México-Estados Unidos: un campo de estudios en expansión », in Olga Odgers & Juan Carlos Ruiz (eds.), *Migración y creencias. Pensar las religiones en tiempos de movilidad*, Tijuana-México-San Luis Potosí: El Colegio de la Frontera Norte/El Colegio de San Luis/Miguel Ángel Porrúa.
- ODGERS, OLGA & JUAN CARLOS RUIZ, eds. (2009) *Migración y creencias. Pensar las religiones en tiempos de movilidad*, Tijuana-San Luis Potosí-México: El Colegio de la Frontera Norte/El Colegio de San Luis/Miguel Ángel Porrúa.

- PALENCIA, MAYRA & PAUL KOBRAK (2000) *Para los que no llegaron un sueño... hecho cenizas*, Guatemala: Pastoral de Movilidad Humana/Misioneros Scalabrinianos.
- PALMA, SILVIA IRENE, ed. (2004) *Después de Nuestro Señor, Estados Unidos. Perspectivas de análisis del comportamiento e implicaciones de la migración internacional en Centroamérica*, Guatemala: Flacso.
- PALLONI, ALBERTO, DOUGLAS S. MASSEY, MIGUEL CEBALLOS, KRISTIN E. ESPINOSA & MICHAEL SPITTEL (2001) « Social Capital and International Migration: A Test Using Information on Family Networks », *The American Journal of Sociology*, 106 (5): 1262-1298.
- PASSEL, JEFFREY S & D'VERA COHN (2009) *A Portrait of Unauthorized Immigrants in the United States* Accessible en ligne: <http://www.pewhispanic.org/files/reports/107.pdf> [consulté le 2012/10/10].
- PASSEL, JEFFREY S. (2006) *The Size and Characteristics of the Unauthorized Migrant Population in the U.S. Estimates Based on the March 2005 Current Population Survey*. Accessible en ligne: <http://www.pewhispanic.org/files/reports/61.pdf> [consulté le 2012/06/06].
- PECAUT, DANIEL (2009) « Postface », in Gilles Bataillon & Denis Merklen (eds.), *L'expérience des situations-limites*, Paris: Karthala.
- PECOUD, ANTOINE & PAUL DE GUCHTENEIRE, eds. (2009) *Migrations sans frontières. Essais sur la libre circulation des personnes*, Paris: UNESCO.
- PEDRON-COLOMBANI, SYLVIE (1998) *Le Pentecôtisme au Guatemala. Conversion et identité*, Paris: CNRS Éditions.
- PEPIN-LEHALLEUR, MARIELLE (2008) « Introduction: pour une mise en questions de l'appellation "réseau" », *Cahiers des Amériques Latines*, (51/52): 17-30.
- PORTES, ALEJANDRO (1995) *The economic sociology of immigration*, New York: Russell Sage Foundation.
- PORTES, ALEJANDRO & JOSH DE WIND (2004) « A Cross-Atlantic Dialogue : The Progress of Research and Theory in the Study of International Migration », *International Migration Review*, 38 (3): 828-851.
- PORTES, ALEJANDRO & RUBÉN G. RUMBAUT (2010) *América inmigrante*, Barcelona: Antropos.
- QUERE, STEPHANE & RAUFER XAVIER (2005) *Le crime organisé*, Paris: Presses Universitaires de France.
- REA, ANDREA & MARYSE TRIPIER (2003) *Sociologie de l'immigration*, Paris: La Découverte.
- REDFIELD, ROBERT (1956) *Peasant society and culture; an anthropological approach to civilization*, Chicago: University of Chicago Press.
- RIGONI C.S., FLOR MARÍA (2010) *El Norte se vuelve el Sur*, Tijuana: Congregación de los Misioneros de San Carlos, Scalabrinianos.
- RIONDA ROJAS, LUIS MIGUEL (1992) *Y jalaron pal' Norte*, Zamora: El Colegio de Michoacán.
- ROBERT, WARREN & JEFFREY S. PASSEL (1987) « A Count of the Uncountable: Estimates of Undocumented Aliens Counted in the 1980 United States Census », *Demography*, 24 (375-393).
- ROCHA GÓMEZ, JOSÉ LUIS (2006) *Una región desgarrada. Dinámicas migratorias en centroamérica*, San José de Costa Rica: Servicio Jesuita para Migrantes Centroamérica/Red Nicaragüense de la sociedad civil para las migraciones.
- ROJAS WIESNER, MARTHA (2004) *Breve diagnóstico del Soconusco*, Tapachula: El Colegio de la Frontera Sur.
- ROJAS WIESNER, MARTHA & HUGO ÁNGELES CRUZ (2006) « Migración en la frontera sur de México: mujeres hacia y a través del Soconusco, Chiapas », in Blanca Villaseñor Roca & José A. Moreno Mena (eds.), *Las mujeres en la migración. Testimonios, realidades y denuncias*, Mexicali: Centro de Reintegración Familiar de Menores Migrantes AC.
- ROUQUIE, ALAIN (1998) *Amérique Latine : Introduction à l'Extrême-Occident*, Paris: Seuil.
- RUIZ, OLIVIA (2001a) « Los riesgos de cruzar. La migración centroamericana en la frontera México-Guatemala », *Frontera Norte*, 13 (25): 7-33.
- (2001b) « Riesgo, migración y espacios fronterizos: una reflexión », *Estudios Demográficos y Urbanos*, 16 (2): 257-284.
- (2002) « Editorial », *Migrantes. Revista de los misioneros de San Carlos*, 8 (1): 3.
- (2003) « Immigrants at Risk, migrants as Risk. Two paradigms of Globalization », in Gioacchino Campese C.S. & Pietro Ciallella C.S. (eds.), *Migration, religious experience and globalization*, New York: Center for Migration Studies.
- (2005) « La inmigración indocumentada como metáfora de riesgo en la globalización », *Estudios Sociológicos*, 23 (68): 611-636.
- (2006) « Migration and Borders: Present and Future Challenges », *Latin American Perspectives*, 33 (2): 46-55.

- (2009) « Women, Migration and Sexual Violence. Lessons from Mexico's borders », in Kathleen; Staudt, Tony Payan & Z. Anthony Kruszewski (eds.), *Human Rights along the U.S.-Mexico Border: Gendered Violence and Insecurity*, Tucson: The University of Arizona Press.
- RUZ, MARIO HUMBERTO (2009) « Tres milenios de movilidad Maya. A modo de preámbulo », in Mario Humberto Ruz, Joan García Targa & Andrés Ciudad Ruiz (eds.), *Diásporas, migraciones y exilios en el mundo Maya*, Mérida: UNAM/Sociedad Española de Estudios Mayas.
- SANDOVAL PALACIOS, JUAN MANUEL (1997) « La región fronteriza del sur de México en la perspectiva de la seguridad nacional estadounidense », in Philippe Bovin (ed.) *Las fronteras del istmo. Fronteras y sociedades entre el sur de México y América central*, México: CEMCA/CIESAS.
- (2000) « La migración laboral mexicana frente al Tratado de Libre Comercio de América del Norte », *Gaceta Laboral*, 6 (1): 47-75.
- (2006) « Migración y seguridad en las fronteras norte y sur de México », in Daniel Villafuerte Solís & Xochitl Leyva Solano (eds.), *Geoeconomía y geopolítica en el área del Plan Puebla-Panamá*, México: Miguel Ángel Porrúa.
- SCALABRINI C.S., GIOVANNI BATTISTA ([1887] 2004) *Scalabrini, una voz viva*, Buenos Aires: Ediciones Scalabrinianas.
- SCHNAPPER, DOMINIQUE (2001) « De l'État-nation au monde transnational », *Revue Européenne des migrations internationales*, 17 (2): 9-36.
- (2007) *Qu'est ce que l'intégration*, Paris: Gallimard.
- SECHET, RAYMONDE & ISABELLE GARAT (2008) « Libres cours et chemins de traverse. La mobilité et la visibilité comme condition », in Raymonde Séchet, Isabelle Garat & Djemila Zeneidi (eds.), *Espaces en transactions*, Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- SEGALEN, MARTINE, ed. (2001) *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Paris: Armand Colin.
- SIMMEL, GEORG (1896/1897) « Comment les formes sociales se maintiennent », *L'Année sociologique*, 1: 71-109.
- SIMON, GILDAS (1995) *Géodynamique des migrations internationales dans le monde*, Paris: Presses Universitaires de France.
- (2008) *La planète migratoire dans la mondialisation*, Paris: Armand Colin.
- SINGER, AUDREY & DOUGLAS S. MASSEY (1998) « The Social Process of Undocumented Border Crossing among Mexican Migrants », *International Migration Review*, 32 (3): 561-592.
- STARK, ODED & D. BLOOM (1985) « The new economics of labor migration », *American Economic Review*, 75 (173-178).
- TARACENA ARRIOLA, ARTURO (2009) « Desplazamientos y exilios mayas en la Guatemala decimonónica », in Mario Humberto Ruz, Joan García Targa & Andrés Ciudad Ruiz (eds.), *Diásporas, migraciones y exilios en el mundo maya*, Mérida: UNAM/Sociedad Española de Estudios Mayas.
- TARRIUS, ALAIN (2001a) « Le lien social fort comme préalable à la réussite économique. Initiatives des migrants entrepreneurs des économies souterraines internationales : parcours, étapes, transactions commerciales », *Journal des anthropologues*, (84).
- (2001b) « Au-delà des États-nations : des sociétés de migrants », *Revue Européenne des migrations internationales*, 17 (2).
- (2002) *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris: Balland.
- (2010) « Migrants transnationaux et nouveaux réseaux criminels », *Revue Européenne des migrations internationales*, 26 (2): 155-167.
- TOCQUEVILLE, ALEXIS DE ([1835] 2009) *De la démocratie en Amérique. Tome II*, EBook: Gutenberg Project. Accessible en ligne: <http://www.gutenberg.org/ebooks/30513> [consulté le 2012/08/08].
- TOURAINÉ, ALAIN (1992) *Critique de la modernité*, Paris: Fayard.
- TRAVERS, JEFFREY & STANLEY MILGRAM (1969) « An Experimental Study of the Small World Problem », *Sociometry*, 32 (44): 425-443.
- TROTHA (VON), TRUTZ (2007) *Violence*. Blackwell Encyclopedia of Sociology. Accessible en ligne: http://www.blackwellreference.com/public/tocnode?id=g9781405124331_yr2012_chunk_g978140512433128_ss1-16 [consulté le 2012/06/06].
- TUIRÁN, RODOLFO & JOSÉ LUIS ÁVILA (2010) « La migración México-Estados Unidos, 1940-2010 », in Francisco Alba, Manuel Ángel Castillo & Verduzco Gustavo (eds.), *Migraciones internacionales. Los grandes problemas de México III*, México: El Colegio de México.
- URRY, JOHN (2005) *Sociologie des mobilités*, Paris: Armand Colin.

- VERDUZCO, GUSTAVO (2006) « Mano de obra e interacción económica en Norteamérica », *Papeles de Población*, 48: 51-75.
- VERICAT NÚÑEZ, ISABEL (2007) *Bajo el Tacaná. La otra frontera México/Guatemala*. México: Ediciones Sin Nombre/Instituto de estudios críticos. Accessible en ligne: www.laotrafrontera.com.mx/bajoeltacana.pdf [consulté le 2012/06/06].
- VEYRET, YVETTE & PIERRE PECH (1997) *L'homme et l'environnement*, Paris: Presses Universitaires de France.
- VILLAFUERTE SOLIS, DANIEL & MARÍA DEL CARMEN GARCÍA AGUILAR, eds. (2008) *Migraciones en el sur de México y Centroamérica*, México: UNICACH/Miguel Ángel Porrúa.
- WEBER, MAX ([1905] 2002) *L'ethique protestante ou l'esprit du capitalisme*.
 ----- ([1918] 1965) *Essais sur la théorie de la science*, Paris: Plon.
 ----- ([1921] 2003) *Économie et société. Tome 1*, Paris: Pocket.
- WIEVIORKA, MICHEL (2011) « A World in Movement », *Migraciones Internacionales*, 6 (1): 45-60.
 ----- (2012) *Du concept de sujet à celui de subjectivation/dé-subjectivation*. Maison des Sciences de l'homme/Le Collège d'études mondiales. Accessible en ligne: http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/71/78/35/PDF/FMSH-WP-2012-16_Wieviorka.pdf [consulté le 2012/08/15].
- WIHTOL DE WENDEN, CATHERINE (1999) *Faut-il ouvrir ses frontières*, Paris: Presses de Sciences Po.
 ----- (2009a) *Atlas mondial des migrations*, Paris: Autrement.
 ----- (2009b) *La globalisation humaine*, Paris: Presses Universitaires de France.
 ----- (2009c) « Les frontières de la mobilité », in Antoine Pécoud & Paul de Guchteneire (eds.), *Migrations sans frontières. Essais sur la libre circulation des personnes*, Paris: UNESCO.
- WINKIN, YVES (2002) *Anthropologie de la communication : De la théorie au terrain*, Paris: Seuil.
- WOBESER (VON), GISELA, ed. (2010) *Historia de México*, México: Fondo de Cultura Económica/SEP/Academia Mexicana de Historia.
- ZAVALA-COSÍO, MARÍA-EUGENIA (1992) *Cambios de fecundidad en México y políticas de población*, México: El Colegio de México/Fondo de Cultura Económica.
 ----- (1999) *Les deux modèles de transitions démographiques en Amérique latine et les inégalités sociales: le malthusianisme de pauvreté*. Accessible en ligne: <http://www.ced.uab.es/publicacions/PapersPDF/Text149.pdf> [consulté le 2012/06/06].
 ----- (2004) « Nouveaux flux migratoires vers la frontière Mexique-États-Unis », in Martine Azuelos, Zavala-Cosío María-Eugenia & Jean-Michel Lacroix (eds.), *Intégration dans les Amériques: dix ans d'ALENA*, Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.
 ----- (2010) « Démographie, pauvreté et inégalités », in Carlos Quenan & Sébastien Velut (eds.), *Les enjeux du développement en Amérique latine. Dynamiques socioéconomiques et politiques publiques*, Paris: Institut des Amériques.
- ZAVALA, SILVIO (2010) *Apuntes de historia nacional 1808-1874*, México DF: Fondo de Cultura Económica.
- ZELINSKI, WILBUR (1971) « The Hypothesis of the Mobility Transition », *Geographical Review*, (61): 4-26.
- ZENTENO, RENÉ (2002) « Redes migratorias: ¿acceso y oportunidades para migrantes? », in Rodolfo Tuirán (ed.) *Migración México-Estados-Unidos : Opciones de política*, México: CONAPO/SEGOB.
 ----- (2012) « Saldo migratorio nulo: el retorno y la política anti-inmigrante », *Coyuntura demográfica*, (2): 17-21.
- ZOLBERG, ARISTIDE R. (2006) *A Nation by Design: Immigration Policy in the Fashioning of America*, New York-Cambridge: Russel Sage Foundation/Harvard University Press.
- ZOLBERG, ARISTIDE, ASTRI SHURKE & SERGIO AGUAYO QUEZADA (1989) *Escape from Violence: Conflict and the Refugee Crisis in the Developing World*, New York: Oxford University Press.
- ZONABEND, FRANÇOISE (1986) « De la famille. Regard ethnologique sur la parenté et la famille », in André Burguière, Christiane Klaplich-Zuber, Martine Segalen & Françoise Zonabend (eds.), *Histoire de la famille. Tome 1. Mondes lointains*, Paris: Armand Colin.

Rapports officiels et travaux d'organismes de la société civile

- AMNESTY INTERNATIONAL (2010) *Victimas invisibles. Migrantes en movimiento en México* London-Madrid: Amnistía Internacional. Accessible en ligne: <http://www.amnesty.org/es/library/asset/AMR41/014/2010/en/1345ceec1-2d36-4da6-b9c0-e607e408b203/amr410142010es.pdf> [consulté le 2011/05/05].

- BP (2012a) *2012-2016 Border Patrol Strategic Plan. The Mission: Protect America*. Border Patrol. Accessible en ligne: http://www.cbp.gov/linkhandler/cgov/border_security/border_patrol/bp_strat_plan/bp_strat_plan.ctt/bp_strat_plan.pdf [consulté le 2012/06/11].
- BPM, HSF & FCJ (2009) *Quinto Informe Sobre la Situación de los Derechos Humanos de las Personas Migrantes en Tránsito por México*. Saltillo: Belén Posada del Migrante/Humanidad sin Fronteras A.C./Frontera con Justicia AC. Accessible en ligne: <http://www.sinfronteras.org.mx/attachments/article/288/DOCUMENTO INFORME MIGRANTES EN TRANSITO.pdf> [consulté le 2011/06/06].
- (2010) *Sexto Informe Sobre la Situación de los Derechos Humanos de las Personas Migrantes en Tránsito Por México*. Saltillo: Belén Posada del Migrante/Humanidad sin Fronteras A.C./Frontera con Justicia AC. Accessible en ligne: <http://alainet.org/images/VI%20Informe%20migrante%20por%20mexico.pdf> [consulté le 2011/06/06].
- CASA DEL MIGRANTE TECÚN UMÁN (2003) *La frontera de la pesadilla*, Guatemala: Oficina de Derechos Humanos de la Casa del Migrante de Tecún Umán/Congregación Scalabriniana.
- CNDH (2011) *Informe Especial sobre secuestro de migrantes en México, Febrero 2011*. México: Comisión Nacional de los Derechos Humanos. Accessible en ligne: www.cndh.org.mx/sites/all/.../informes/especiales/2011_sec_migrantes.pdf [consulté le 2011/09/09].
- FIDH (2008) *Estados Unidos - México. Muros, Abusos y Muertos en las fronteras. Violaciones flagrantes de los derechos de los migrantes indocumentados en camino a Estados Unidos*. Paris: FIDH. Accessible en ligne: <http://www.womenontheborder.org/documents/USAMexiquemigran488esp.pdf> [consulté le 2011/02/02].
- IMMIGRATION FORUM (2010) *Southwest Border Security Operations*. National Immigration Forum. Accessible en ligne: <http://www.immigrationforum.org/images/uploads/SouthwestBorderSecurityOperations.pdf> [consulté le 2012/06/06].
- INM (2005) *Propuesta de política migratoria integral en la frontera sur de México*, México: INM. Accessible en ligne: <http://www.inm.gob.mx/static/Centro de Estudios/Publicaciones/pdf/Prop Pol Mig Int Front Sur.pdf> [consulté le 2012/06/06].
- INS (2000) *Testimony of Michael A. Pearson, Executive associate commissioner for field operations. Before Subcommittee on Immigration of the Senate Judiciary Committee regarding Border Security Issues*. Washington DC: United States Citizenship and Immigration Services. Accessible en ligne: <http://www.uscis.gov/files/testimony/pearson.pdf> [consulté le 2012/06/06].
- OIM (2002) *Estudio sobre la crisis de la caficultura y se efecto en el empleo en Guatemala : Fase 2*, Guatemala: Organización Internacional para las Migraciones.
- REVISTA DE LOS MISIONEROS DE SAN CARLOS (1997) *Migrantes*, 3 (2).
- (1999) « Una llamada de atención: la violencia sexual de las migrantes centroamericanas indocumentadas en la frontera sur », *Migrantes*, 5 (1): 19-20.
- SIN FRONTERAS (2003) *Análisis de la problemática del trabajo en derechos humanos de los migrantes en México y Centroamérica, y las tensiones que puede generar para el trabajo de protección legal de migrantes y refugiados*, Sin Fronteras/Consejería en Proyectos. México.
- (2004) *Violencia y mujeres migrantes en México*. México: Sin Fronteras. Accessible en ligne: http://www.sinfronteras.org.mx/attachments/019_Informe%20Violencia%20y%20Mujeres%20Migrantes%20en%20M%C3%A9xico.pdf [consulté le 2011/05/05].
- SPLC (2007) *Close to Slavery. Guestworker Programs in the United States*. Montgomery: Southern Law Poverty Center. Accessible en ligne: http://www.splcenter.org/sites/default/files/downloads/Close_to_Slavery.pdf [consulté le 2011/02/20].
- USAC (2003) *Diagnóstico socioeconómico, potencialidades productivas y propuestas de inversión. Municipio de La Libertad, Departamento de Huehuetenango*. Proyecto estudiantes de EPS: Universidad San Carlos de Guatemala.

Textes juridiques

- LEY DE MIGRACIÓN (2011) Secretaría de Gobernación/Diario Oficial de la Federación: México. Accessible en ligne: http://dof.gob.mx/nota_detalle.php?codigo=5190774&fecha=25/05/2011 [consulté le 2012/09/09].
- LEY GENERAL DE POBLACIÓN (1974) Secretaría de Gobernación: México. Accessible en ligne: <http://www.juridicas.unam.mx/publica/librev/rev/derhum/cont/38/pr/pr31.pdf> [consulté le 2012/06/06].
- US DISTRICT COURT (2008) *Escolastico de León Granados et al., v. Eller & Sons. Inc. and Jerry Eller*, US District Court for the Northern District of Georgia, Atlanta Division: Atlanta. Accessible en ligne: <http://www.ca11.uscourts.gov/opinions/ops/200615876.pdf> [consulté le 2011/05/05].

Ressources audiovisuelles

- BURNS, KEN & LYNN NOVIK (directeur)(2011) *Prohibition*. PBS. Documentaire TV. États-Unis. Accessible: <http://www.pbs.org/kenburns/prohibition/> [consulté le 2012/06/06].
- FRONTLINE/WORLD (directeur)(2008) *Mexico: Crimes at the Border*. PBS. Série TV. États-Unis. Accessible: http://www.pbs.org/frontlineworld/stories/mexico704/video/video_index.html [consulté le 2011/11/11].
- MASSEY, DOUGLAS S. « Sala de prensa. Entrevista a Douglas Massey », *El Colegio de la Frontera Norte*, Accessible en ligne: <http://www.colef.net/saladeprensa/2011/10/entrevista-a-douglas-massey/> [consulté le 2012/06/06].
- PEREZ TORREZ, ARTURO (directeur)(2006) *Wetback. The undocumented documentary*. National Geographic. Documentaire TV. États-Unis. Accessible: [consulté le

Ressources statistiques

- BM (2012a) *GDP Growth (Annual %)*. Banque Mondiale. Accessible en ligne: <http://data.worldbank.org/indicator/NY.GDP.MKTP.KD.ZG?display=default> [consulté le 2012/10/10].
- (2012b) *Migration and remittances data*. Banque mondiale. Accessible en ligne: <http://econ.worldbank.org/WBSITE/EXTERNAL/EXTDEC/EXTDECPROSPECTS/0,,contentMDK:22759429~pagePK:64165401~piPK:64165026~theSitePK:476883.00.html> [consulté le 2012/10/10].
- (2012c) *GDP (current US\$)*. Banque mondiale. Accessible en ligne: <http://data.worldbank.org/indicator/NY.GDP.MKTP.CD> [consulté le 2012/10/10].
- (2012d) *Remittances. Data Inflows*. Banque Mondiale. Accessible en ligne: [http://siteresources.worldbank.org/INTPROSPECTS/Resources/334934-1110315015165/RemittancesData_Inflows_Apr12\(Public\).xlsx](http://siteresources.worldbank.org/INTPROSPECTS/Resources/334934-1110315015165/RemittancesData_Inflows_Apr12(Public).xlsx) [consulté le 2012/10/10].
- BP (2011) *Aprehension Statistics*. Border Patrol. Accessible en ligne: http://www.cbp.gov/linkhandler/cgov/border_security/border_patrol/usbp_statistics/25_10_app_stats.ctt/25_1_1_app_stats.pdf [consulté le 2011/06/06].
- (2012b) *Border Patrol Agent Staffing by Fiscal Year*. Border Patrol. Accessible en ligne: http://www.cbp.gov/linkhandler/cgov/border_security/border_patrol/usbp_statistics/staffing_92_10.ctt/staffing_92_11.pdf [consulté le 2012/09/09].
- (2012c) *Enacted Border Patrol Program Budget by Fiscal Year*. Border Patrol. Accessible en ligne: http://www.cbp.gov/linkhandler/cgov/border_security/border_patrol/usbp_statistics/budget_stats.ctt/budget_stats.pdf [consulté le 2012/06/06].
- CPR (2005) *Censo Aldea Peña Roja, La Libertad, Huehuetenango*. Enquête de terrain A. Aragón. Base de données Excel.
- (2011) *Censo Aldea Peña Roja, La Libertad, Huehuetenango*. Enquête de terrain A. Aragón. Base de données Excel.
- DHS (2011) *Aliens removed*. Department of Homeland Security. Accessible en ligne: www.dhs.gov/xlibrary/assets/statistics/yearbook/2010/table36.xls [consulté le 2012/06/06].

- (2012a) *Estimates of the Unauthorized Immigrant Population Residing in the United States: January 2011*. Department of Homeland Security. Accessible en ligne: http://www.dhs.gov/xlibrary/assets/statistics/publications/ois_ill_pe_2011.pdf [consulté le 2013/02/02].
- DHS (2012b) *Budget*. Department of Homeland Security. Accessible en ligne: <http://www.dhs.gov/dhs-budget> [consulté le 2013/02/02].
- DIGESTYC (2007) *Población total*. Dirección General de Estadísticas y Censos del Salvador. Accessible en ligne: <http://www.digestyc.gob.sv/index.php/temas/des/poblacion-y-estadisticas-demograficas.html> [consulté le 2013/02/06].
- EMIF SUR (2011) *Encuesta sobre Migración en la Frontera Sur de México, 2008*, México: INM/El Colegio de la Frontera Norte/CONAPO/SEGOB/SRE/STPS.
- GPO (2011) *USA Patriot Act*. Government Printing Office. Accessible en ligne: <http://www.gpo.gov/fdsys/pkg/PLAW-107publ56/pdf/PLAW-107publ56.pdf> [consulté le 2012/10/01].
- (2012) *Federal Budget*. Government Printing Office. Accessible en ligne: <http://www.gpo.gov/fdsys/browse/collectionGPO.action?collectionCode=BUDGET> [consulté le 2012/10/01].
- ICE (2012) *Removals*. Immigration and Customs Enforcement. Accessible en ligne: <http://www.ice.gov/removal-statistics/> [consulté le 2012/06/06].
- ICO (2010) *Historical data*. International Coffee Organisation. Accessible en ligne: http://www.ico.org/new_historical.asp [consulté le 2011/09/05].
- INE (2002) *Lugares Poblados con Base en el XI Censo de Población y VI de Habitación*. Guatemala. CD-Rom.
- (2010) *Población total*. Instituto Nacional de Estadística de Honduras. Accessible en ligne: <http://www.ine.gob.hn/drupal/node/12> [consulté le 2012/06/06].
- (2011) *Poblacion de Guatemala*. Instituto Nacional de Estadística de Guatemala. Accessible en ligne: <http://www.ine.gob.gt/np/poblacion/index.htm> [consulté le 2012/06/06].
- INEGI (2010) *Población de México*. Instituto Nacional Estadística y Geografía Accessible en ligne: <http://cuentame.inegi.org.mx/poblacion/default.aspx?tema=P> [consulté le 2012/10/26].
- INIDE (2012) *Población total estimada*. Instituto Nacional de Información de Desarrollo de Nicaragua. Accessible en ligne: <http://www.inide.gob.ni/> [consulté le 2013/02/06].
- INM (2013) *Boletines estadísticos*. Instituto Nacional de Migración. Accessible en ligne: http://www.politicamigratoria.gob.mx/es_mx/SEGOB/Boletines_Estadisticos [consulté le 2013/04/11].
- SIEMMES (2004) *Saldos migratorios por grupos de nacionalidad y país de registro*. Sistema de información estadística sobre las migraciones en Mesoamérica. Accessible en ligne: <http://www.siemmes.una.ac.cr/descargas/productos/QV16UGRY.HTML> [consulté le 2012/12/06].
- UNDP (2010a) *Inequality-adjusted Human Development Index*. United Nations Population Division,. Accessible en ligne: http://hdr.undp.org/en/media/HDR_2010_EN_Tables_reprint.pdf [consulté le 2012/10/10].
- (2010b) *Population*. United Nations Population Division. Accessible en ligne: http://esa.un.org/unpd/wpp/unpp/panel_population.htm [consulté le 2012/10/15].
- (2010c) *International Migration North-South*. United Nations Population Division. Accessible en ligne: www.un.org/esa/population/migration/hld/HLD_PAA_Presentation.ppt [consulté le 2012/06/06].
- (2010d) *Human Development Report 2010 —20th Anniversary Edition, The Real Wealth of Nations: Pathways to Human Development*. New York: United Nations Development Program. Accessible en ligne: http://hdr.undp.org/en/media/HDR_2010_EN_Complete_reprint.pdf [consulté le 2011/05/05].
- UNODC (2012) *Homicid statistics*. United Nations Office on Drugs and Crime. Accessible en ligne: <http://www.unodc.org/unodc/en/data-and-analysis/homicide.html> [consulté le 2012/05/06].
- US CENSUS (2012) *American Fact Finder*. US Census Bureau. Accessible en ligne: <http://factfinder2.census.gov> [consulté le 2012/10/10].
- (2013) *Popclock*. US Census Bureau. Accessible en ligne: <http://www.census.gov/main/www/popclock.html> [consulté le 2012/10/26].
- WRI (2011) *Production and Consumption: Trouble brewing: The changing face of coffee production*. Accessible en ligne: <http://www.wri.org/publication/content/8430>. 2012/06/06 [consulté le

Sites internet cités

- AHS (2012) *Adventist health system*. <http://www.adventisthealth.org/>. Accessible en ligne: 2012/11/11 [consulté le 2012/11/11]
- CBP (2012) *Border Wait Times*. Customs and Border Protection. Accessible en ligne: <http://apps.cbp.gov/bwt/> [consulté le 2012/10/10].
- CNTRL (2012) *Viol*. Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRS). Accessible en ligne: <http://www.cnrtl.fr/definition/viol> [consulté le 2012/10/02].
- FBI (2012) *Press-relases*. Federal Bureau of Intelligence. Accessible en ligne: <http://www.fbi.gov/news/pressrel/press-releases/attorney-general-eric-holder-announces-revisions-to-the-uniform-crime-reports-definition-of-rape> [consulté le 2012/08/08].
- FORBES (2006) *Most expensive coffee*. Forbes.org. Accessible en ligne: http://www.forbes.com/2006/07/19/cx_hl_0720featslide_4.html?thisSpeed=6000 [consulté le 2012/06/06].
- INM (2011) *Entrega EU a México equipo biométrico para reforzar la frontera sur*. Instituto Nacional de Migración. Accessible en ligne: <http://www.inm.gob.mx/index.php/blog/show/Entrega-EU-a-M%C3%A9xico-equipo-biom%C3%A9trico-para-reforzar-la-frontera-sur.html> [consulté le 2012/02/06].
- LAZBOY (2012) *Made in America*. LaZboy Inc. Accessible en ligne: <http://www.la-z-boy.com/Cares/American-Made/> [consulté le 2012/06/06].
- LES NOUVELLES DU 12E (2012) *Chemin de croix*. Les nouvelles du 12e. Accessible en ligne: http://www.lesnouvellesdu12.fr/cariboost/files/Les_20Nouvelles_20du_2012_20Mars_20PAP_209.pdf [consulté le 2012/09/05].
- PASTORAL DE MOVILIDAD HUMANA (2012) *Mensaje para el via crucis del migrante*. Movilidad Humana. Accessible en ligne: <http://www.movilidadhumana.com/mensaje-para-via-crucis-del-migrante-2012/> [consulté le 2012/11/11].
- PRESIDENTE CALDERÓN (2010) *EL PRESIDENTE CALDERÓN HABLÓ CON DENISE MEARKER*. Presidencia de la República. Accessible en ligne: <http://www.presidencia.gob.mx/2010/09/el-presidente-calderon-hablo-con-denise-mearker/> [consulté le 212/09/09].
- (2010) *Adriana Perez-Cañedo entrevisto al Presidente*. Presidencia de la República. Accessible en ligne: <http://www.presidencia.gob.mx/2010/09/adriana-perez-canedo-entrevisto-al-presidente/> [consulté le 2012/09/09].
- (2011) *Entrevista al Presidente en el Noticiero de Joaquín López Dóriga*. Presidencia de la República. Accessible en ligne: <http://www.presidencia.gob.mx/2011/08/entrevista-al-presidente-calderon-en-el-noticiero-con-joaquin-lopez-doriga/> [consulté le 2012/09/06].
- RAE (2012) *Aguantar*. Real Academia Española. Accessible en ligne: <http://lema.rae.es/drae/?val=> [consulté le 2012/09/09].
- REVISTA DE LOS MISIONEROS DE SAN CARLOS (2012) *Eventos*. Revista Migrantes. Accessible en ligne: <http://www.migrante.com.mx/Eventos.htm> [consulté le 2012/06/06].
- RSF (2012) *Mexique*. Reporters sans frontières. Accessible en ligne: <http://fr.rsf.org/mexique-le-pays-aux-cent-journalistes-tues-16-10-2012.43541.html> [consulté le 2012/10/16].
- SECRETARY NAPOLITANO (2011) *Secretary Napolitano's Remarks on Smart Effective Border Security and Immigration Enforcement*. Department of Homeland Security. Accessible en ligne: <http://www.dhs.gov/news/2011/10/05/secretary-napolitanos-remarks-smart-effective-border-security-and-immigration> [consulté le 2012/06/06].
- SSRC (2006) *Understanding Katrina*. Social Sciences Ressearch Council. Accessible en ligne: <http://understandingkatrina.ssrc.org/> [consulté le 2012/06/06].
- THE WHITEHOUSE. PRESIDENT BUSH (2001) *Action Plan for Creating a Secure and Smart Border*. President George W. Bush Administration Whitehouse Archives. Accessible en ligne: <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/12/20011212-6.html> [consulté le 2012/06/06].
- (2002) *Border Security. U.S. - Mexico Border Partnership Agreement*. President George W. Bush Administration Whitehouse Archives. Accessible en ligne: <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/infocus/usmxborder/> [consulté le 2012/06/06].

USCIS (2012) *H-2B Temporary Non-Agricultural Workers*,. United States Citizenship and Immigration Services. Accessible en ligne: <http://www.uscis.gov/portal/site/uscis/menuitem.eb1d4c2a3e5b9ac89243c6a7543f6d1a/?vgnnextoid=d1d333e559274210VgnVCM100000082ca60aRCRD&vgnnextchannel=d1d333e559274210VgnVCM100000082ca60aRCRD> [consulté le 2012/10/10].

Aricles de presse (médias électroniques)

- ANIMAL POLÍTICO*, 2012/10/31. "Esclavos del narco: migrantes, la presa de caza". Accessible en ligne: <http://www.animalpolitico.com/2012/10/esclavos-del-narco-migrantes-la-presa-de-caza/> [consulté le 2012/10/31].
- BBC WORLD*, 2012/05/22. "México: ¿quiénes son los muertos de Cadereyta?". Accessible en ligne: http://www.bbc.co.uk/mundo/noticias/2012/05/120521_cadereyta_mexico_ao.shtml [consulté le 2012/05/22].
- CNN EN ESPAÑOL*, 2011/05/19. "Blake promete mayor control del flujo de personas en la frontera sur". Accessible en ligne: <http://mexico.cnn.com/nacional/2011/05/19/blake-promete-mayor-control-del-flujo-de-personas-en-la-frontera-sur> [consulté le 2011/05/19].
- DIARIO COLATINO*, 2013/02/25. "Viceministro García: es el mejor momento político para una reforma migratoria en EE.UU.". Accessible en ligne: <http://www.diariocolatino.com/es/20130225/nacionales/113129/Viceministro-Garc%C3%ADa-es-el-mejor-momento-pol%C3%ADtico--para-una-reforma-migratoria-en-EEUU.htm> [consulté le 2013/02/25].
- DIARIO DE XALAPA*, 2008/07/01. "Violadas, 8 de cada 10 mujeres migrantes". Accessible en ligne: <http://www.oem.com.mx/esto/notas/n752988.htm> [consulté le 2008/07/01].
- EL HERALDO*, 2012/06/18. "Medio millón de hondureños indocumentados". Accessible en ligne: <http://www.elheraldo.hn/Secciones-Principales/Pais/Medio-millon-de-hondurenos-indocumentados> [consulté le 2012/06/18].
- EL HERALDO DE CHIHUAHUA*, 2011/04/24. "Abusan de niña de 8 años que viajaba a EU". Accessible en ligne: <http://www.oem.com.mx/elheraldodechihuahua/notas/n2052465.htm> [consulté le 2011/04/24].
- EL PASO TIMES*, 2011/05/15. "Special report: Salvadoran girl survives abuse, bureaucracy on journey north". Accessible en ligne: http://www.elpasotimes.com/news/ci_18066369 [consulté le 2011/11/11].
- EL PERIÓDICO*, 2012/05/06. "Cuando las fronteras se incrustan en el cuerpo de las mujeres". Accessible en ligne: <http://www.elperiodico.com.gt/es/20120506/pais/211765> [consulté le 2012/05/06].
- , 2012/11/04. "No queremos cenizas". Accessible en ligne: <http://www.elperiodico.com.gt/es/20121104//220125> [consulté le 2012/11/04].
- EL PUEBLO DE CHIHUAHUA*, 2011/05/12. "Acusan a autoridades de criminalizar a niña salvadoreña violada". Accessible en ligne: <http://www.elpueblodechihuahua.com/notas.pl?n=15935&s=d2c20> [consulté le 2012/04/01].
- EL SOL DE MÉXICO*, 2011/05/09. "México, principal corredor de emigrantes a Estados Unidos". Accessible en ligne: <http://www.oem.com.mx/elsoldemexico/notas/n2070715.htm> [consulté le 2011/05/05].
- EL UNIVERSAL*, 2008/12/15. "CNDH ve impunidad en 99% de delitos". Accessible en ligne: www.eluniversal.com.mx/nacion/164447.html [consulté le 2008/12/15].
- , 2009/03/21. "El camino del Infierno". Accessible en ligne: <http://www.eluniversal.com.mx/nacion/166541.html> [consulté le 2009/03/21].
- , 2010/04/18. "Es imposible frenar a migrantes: INM". Accessible en ligne: www.eluniversal.com.mx/primer/34787.html [consulté le 2010/04/18].
- , 2010/08/25. "Ligan a Zetas con muerte de 72 migrantes". Accessible en ligne: <http://www.eluniversal.com.mx/notas/704092.html> [consulté le 2010/08/25].
- , 2010/09/01. "Choca tráiler que transportaba cuerpos de migrantes". Accessible en ligne: <http://www.eluniversal.com.mx/notas/705759.html> [consulté le 2010/09/01].
- , 2010/09/03. "Migrantes generan inseguridad: Alcalde de Tultitlán". Accessible en ligne: <http://www.eluniversal.com.mx/notas/706365.html> [consulté le 2010/09/03].
- , 2010/10/02. "México confundió cuerpos de masacre". Accessible en ligne: <http://www.eluniversal.com.mx/notas/713283.html> [consulté le 2010/10/02].

- , 2010/10/24. "El INM a migrantes: es riesgoso pasar por México". Accessible en ligne: <http://www.eluniversal.com.mx/notas/718520.html> [consulté le 2010/10/24].
- , 2010/11/09. "ONU pide explicación por masacre de migrantes". Accessible en ligne: www.eluniversal.com.mx/notas/722193.html [consulté le 2012/06/06].
- , 2011/05/05. "Crimen no distingue nacionalidad ni etnia: SRE". Accessible en ligne: [eluniversal.com.mx/notas/763683.html](http://www.eluniversal.com.mx/notas/763683.html) [consulté le 2012/05/05].
- , 2011/05/16. "PGR investiga 147 casos de tráfico de indocumentados". Accessible en ligne: <http://www.eluniversal.com.mx/notas/765848.html> [consulté le 2011/05/16].
- , 2011/08/21. "Familias aún pagan deudas a "polleros"". Accessible en ligne: <http://www.eluniversal.com.mx/nacion/188258.html> [consulté le 2011/08/21].
- , 2013/04/11. "Legisladores con pase VIP a EU". Accessible en ligne: <http://www.eluniversalmas.com.mx/columnas/2013/04/101000.php> [consulté le 2013/04/11].
- EXCÉLSIOR*, 2011/01/02. "Se recrudece en México la intolerancia hacia migrantes centroamericanos". Accessible en ligne: www.excelsior.com.mx/index.php?m=nota&id_nota=700459 [consulté le 2011/01/02].
- , 2011/06/25. "Los Zetas crean su ejército de reserva con inmigrantes: Solalinde". Accessible en ligne: http://www.excelsior.com.mx/index.php?m=nota&id_nota=755979 [consulté le 2011/06/25].
- , 2011/07/27. "Disminuye 70% el flujo de migrantes centroamericanos en 5 años". Accessible en ligne: <http://www.excelsior.com.mx/2011/07/27/nacional/756581> [consulté le 2012/02/02].
- , 2012/04/17. "El narco funciona como Estado paralelo, admite Calderón". Accessible en ligne: http://www.excelsior.com.mx/index.php?m=negro-nota&seccion=sismos-en-el-df&cat=1&id_nota=827134 [consulté le 2012/04/17].
- , 2012/08/19. "El Ejército libera a 77 indocumentados en Reynosa". Accessible en ligne: <http://www.excelsior.com.mx/node/854283> [consulté le 2012/08/19].
- , 2012/09/11. "Comando armado irrumpe templo y secuestra a ocho". Accessible en ligne: http://www.excelsior.com.mx/index.php?m=nota&seccion=seccion-comunidad&cat=10&id_nota=858554 [consulté le 2012/11/03].
- FOX NEWS LATINO*, 2012/04/11. "9 Undocumented Immigrants in Texas Car Wreck". Accessible en ligne: <http://latino.foxnews.com/latino/news/2012/04/11/undocumented-immigrants-in-texas-car-wreck/> [consulté le 2012/04/11].
- LA JORNADA*, 2007/11/20. "Migrantes de CA afectan el tejido social de México: Cecilia Romero". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/2007/11/20/index.php?section=politica&article=003n1pol> [consulté le 2007/11/20].
- , 2010/08/28. "Confirman asesinato del MP que indagaba matanza en Tamaulipas". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/2010/08/28/politica/005n1pol> [consulté le 2012/06/06].
- , 2010/09/12. "Notas de trabajo de campo,". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/2010/09/12/index.php?section=opinion&article=024a1pol> [consulté le 2010/09/12].
- , 2011/05/10. "Denuncian migrantes que agentes del INM los vendieron a los Zetas, ". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/2011/05/10/index.php?section=politica&article=007n1pol> [consulté le 2011/05/10].
- , 2011/05/18. "Da EU visa humanitaria a niña salvadoreña violada en México". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/2011/05/18/estados/038n2est> [consulté le 2011/05/18].
- , 2012/04/16. "Minimiza EU la muerte de migrantes en la frontera; han sido más de 5 mil en 10 años: SRE". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/2012/04/16/politica/013n1pol> [consulté le 2012/05/05].
- , 2012/05/12. ""Ojarasca". Migrantes centroamericanos. Miles suben a la Bestia". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/2012/05/12/oja-miles.html> [consulté le 2012/05/12].

- , 2012/05/17. "Arrestados desde 2004, 138 agentes fronterizos por narco: EU". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/ultimas/2012/05/17/114326285-arrestan-a-138-agentes-fronterizos-desde-2004-bajo-cargos-de-trafico-de-droga-y-personas-seguridad-interior> [consulté le 2012/05/17].
- , 2012/09/23. "Origen y fin de la migración". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/2012/09/23/opinion/021a1pol> [consulté le 2012/09/23].
- , 2012/10/08. "Muere migrante salvadoreño en desierto de Sonora". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/2012/10/08/politica/023n2pol> [consulté le 2012/10/08].
- , 2013/03/25. "'Cifras negras' en el secuestro de indocumentados; escasas denuncias". Accessible en ligne: <http://www.jornada.unam.mx/2013/03/25/politica/007n3pol> [consulté le 2013/03/25].
- LOS ANGELES TIMES*, 2012/04/12. "Gunmen kill two illegal immigrants in Arizona". Accessible en ligne: <http://articles.latimes.com/2012/apr/12/nation/la-na-az-immigrant-shooting-20120412> [consulté le 2012/04/12].
- MILENIO*, 2011/12/22. "193 cuerpos en Tamaulipas". Accessible en ligne: <http://www.milenio.com/cdb/doc/impreso/9083318> [consulté le 2011/12/22].
- , 2013/02/04. "Rescatan policías a migrantes que iban a ser linchados en Oaxaca". Accessible en ligne: <http://www.milenio.com/cdb/doc/noticias2011/c177db937c7f4deb5ef6f32cca231c47> [consulté le 2013/03/09].
- PRENSA LIBRE*, 2013/04/30. "Reunión con Obama busca fomentar seguridad en el Istmo". Accessible en ligne: http://www.prensalibre.com/noticias/Reunion-Obama-seguridad-prosperidad-Istmo_0_910709201.html [consulté le 2013/04/30].
- PROCESO*, 1982/05/01. "Ciudad Juárez, purgatorio de centroamericanos que intentan ir a los EU". Accessible en ligne: http://www.proceso.com.mx/?page_id=132457 [consulté le 2009/05/05].
- , 2009/10/04. "En la frontera sur se abusa del 70% de las centroamericanas ilegales". Accessible en ligne: www.proceso.com.mx/?p=197133 [consulté le 2009/10/04].
- , 2011/07/06. "La situación de los derechos humanos en México es "escandalosa": AI". Accessible en ligne: <http://www.proceso.com.mx/?p=275061> [consulté le 2011/07/06].
- , 2012/12/22. "Fosas de San Fernando: evidencias se vuelven humo". Accessible en ligne: <http://www.proceso.com.mx/?p=328600> [consulté le 2012/12/22].
- THE HERALD NEWS*, 2010/08/07. "La-Z-Boy's Dayton plant celebrates 30th anniversary". Accessible en ligne: <http://rheaheraldnews.com/story/5471> [consulté le 2011/02/02].
- , 2010/08/07. "La-Z-Boy team concept produces benefits". Accessible en ligne: <http://rheaheraldnews.com/story/7652> [consulté le 2012/02/02].
- THE NEW YORK TIMES*, 1920/06/20. "Welcomed Mexican Invasion,". Accessible en ligne: <http://query.nytimes.com/mem/archive-free/pdf?res=9E0DE7DE153AEE32A25753C2A9609C946195D6CF> [consulté le 2012/02/02].
- , 2008/05/27. "Border Agents, Lured by the Other Side,". Accessible en ligne: http://www.nytimes.com/2008/05/27/us/27border.html?_r=1&scp=1&sq=archibold%20Villarreal&st=cse [consulté le 2011/11/11].
- , 2012/06/21. "Death in the Desert". Accessible en ligne: <http://www.nytimes.com/2012/06/22/opinion/migrants-dying-on-the-us-mexico-border.html> [consulté le 2012/06/21].
- THE WASHINGTON POST*, 2013/05/07. "Senate immigration bill elicits a flood of amendments". Accessible en ligne: http://www.washingtonpost.com/politics/senate-immigration-bill-elicits-a-flood-of-amendments/2013/05/07/e22ee0e4-b733-11e2-b94c-b684dda07add_story.html [consulté le 2013/05/07].
- UNIVISION NOTICIAS*, 2011/05. "Niña salvadoreña violada en México viajó a EU para reunirse con su madre". Accessible en ligne: <http://noticias.univision.mobi/content.html?nafurl=http%3A%2F%2Ffeedsyn.univision.com%2FcontentXml%3Fcid%3D431714%26contentType%3Darticle%26partner%3Dmia> [consulté le 2012/04/01].
- W RADIO*, 2009/05/23. "Dos menores asesinan y decapitan a un inmigrante hondureño en México". Accessible en ligne: <http://www.wradio.com.mx/noticia/dos-menores-asesinan-y-decapitan-a-un-inmigrante-hondureno-en-mexico/20090523/nota/817061.aspx> [consulté le 2009/23/05].

Câbles diplomatiques du Service extérieur des États-Unis (Filtrés par Wikileaks)

- ^{WK} CABLE CONSULATE GUADALAJARA. "BILATERAL SECURITY AND COUNTERNARCOTICS DEBATED IN GUADALAJARA". 2008/02/27. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2008/02/08GUADALAJARA94.html> [consulté le 2012/04/16].
- ^{WK} CABLE CONSULATE TIJUANA. "REPORT FROM LA FRONTERA: BORDER PATROL'S BATTLES WITH TRAFFICKERS". 2009/08/22. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2009/08/09TIJUANA883.html> [consulté le 2012/04/16].
- ^{WK} CABLE EMBASSY GUATEMALA. "GUATEMALA/MEXICO BORDER ISSUES, STAFFDEL MEACHAM". 2004/12/27. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2004/12/04GUATEMALA3270.html> [consulté le 2012/05/05].
- ^{WK} CABLE EMBASSY MEXICO. "'I'M GOING TO WIN" PAN CANDIDATE FELIPE CALDERON TELLS AMBASSADOR". 2006/01/18. Accessible en ligne: <http://www.cablegatesearch.net/cable.php?id=06MEXICO255> [consulté le 2012/04/15].
- "PRESIDENT FOX'S NATIONAL SECURITY LEGACY". 2006/10/25. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2006/10/06MEXICO6085.html> [consulté le 2012/05/05].
- "DHS SECRETARY CHERTOFF IN MEXICO, FEBRUARY 15-16: MEETINGS WITH INTERIOR, TREASURY OFFICIALS". 2007/02/26. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2007/02/07MEXICO965.html> [consulté le 2012/05/05].
- "SCENESETTER FOR PRESIDENT'S TRIP TO MEXICO, MARCH 12-14, 2007". 2007/03/05. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2007/03/07MEXICO1102.html> [consulté le 2012/05/05].
- "MIGRATION, POVERTY AND OTHER DYNAMICS IN CHIAPAS". 2007/10/26. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2007/10/07MEXICO5620.html> [consulté le 2012/05/05].
- "FOREIGN SECRETARY ESPINOSA COURTS CONGRESSIONAL SUPPORT FOR MERIDA INITIATIVE". 2007/11/14. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2007/11/07MEXICO5846.html> [consulté le 2012/05/05].
- "GOM OFFICIALS DISCUSS MERIDA INITIATIVE WITH CODEL CUELLAR". 2008/01/28. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2008/01/08MEXICO208.html> [consulté le 2012/05/05].
- "SECRETARY CHERTOFF AND MINISTER MOURINO DISCUSS COOPERATION IN MEETING SHARED CHALLENGES". 2008/03/11. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2008/03/08MEXICO714.html> [consulté le 2012/04/16].
- "SECRETARY CHERTOFF AND GOM OFFICIALS DISCUSS SECURITY COOPERATION AND SHARED CHALLENGES". 2008/07/24. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2008/07/08MEXICO2276.html> [consulté le 2012/05/05].
- "A LOOK AT MEXICO STATE, POTEMKIN VILLAGE STYLE". 2009/09/24. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2009/09/09MEXICO2778.html> [consulté le 2012/05/05].
- "PRESIDENTIAL SECURITY ASSISTANT BRENNAN STRESSES COMMITMENT TO DEEPER COOPERATION". 2009/12/28. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2009/12/09MEXICO3634.html> [consulté le 2012/05/05].
- "U.S.-MEXICO RELATIONS: PROGRESS IN 2009, CHALLENGES IN 2010". 2010/01/21. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2010/01/10MEXICO202.html> [consulté le 2012/04/16].
- "DHS SECRETARY NAPOLITANO'S MEETING WITH PRESIDENT CALDERON, FEBRUARY 17". 2010/02/18. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2010/02/10MEXICO111.html> [consulté le 2012/05/05].
- "SCENESETTER FOR EX-IM CHAIRMAN FRED HOCHBERG". 2010/02/24. Accessible en ligne: <http://wikileaks.org/cable/2010/02/10MEXICO690.html> [consulté le 2012/05/05].

Principaux entretiens cités

Migrants et non migrants ³⁶³

	Pseudo- nyme	G e n r e	Â g e	Lieu d'origine	Lieu entretien	Date entretien	M i g r a n t (e)	Espace d'entre- tien			Type d'entretien		Durée de l'entre- tien		
								O	T	D	Informel suivi de prise de notes	Enre- gistré	C	M	L
1	Aarón	H	40	Peña Roja (PR)	PR	Avr. 2005	x	x			x				x
2	Abelardo	H	32	Nicaragua	Guasale, Nicaragua	Sept. 2010	x		x		x			x	
3	Adán	H	22	PR	PR	Avr. 2005	x	x			x			x	
4	Alarico	H	53	PR	PR	Janv. 2011	x	x			x		x		
5	Alfredo	H	30	Honduras	Ciudad Guatemala (CG)	Sept. 2010	x		x		x		x		
6	Amilcar	H	43	Salvador	Miami, Florida	Août 2009	x			x	x			x	
7	Anastasio	H	48	PR	PR	Janv. 2011		x			x				x
8	Arcadio	H	25	PR	PR	Janv. 2012 Janv. 2011 Déc. 2005 Mai 2005	x	x		x	x				x
9	Artemio	H	28	PR	PR	Janv. 2011	x	x			x			x	
10	Byron	H	25	Salvador	Altar, Sonora	Juill. 2009	x		x		x		x		
11	Darwin	H	19	Guatemala	Huehueten- ango, Guatemala	Avril 2005	x	x			x		x		
12	Denilson	H	15	Honduras	CG	Oct. 2010	x		x		x		x		
13	Dominga	F	81	PR	PR	Janv. 2011		x			x			x	
14	Edwin	H	34	Honduras	New Orleans (NOLA)	Sept. 2009	x			x	x			x	
15	Enrique	H	41	Guatemala	CG	Oct. 2010	x	x			x		x		
16	Epifanio	H	72	PR	Chalún, PR	Avr. 2005		x			x		x		
17	Erlinda	F	33	Honduras	NOLA	Sept. 2009	x			x	x				x
18	Felipe	H	32	Guatemala	CG	Sept. 2010	x	x			x			x	
19	Hipólito	H	69	PR	PR	Juill. 2008		x			x		x		x
20	Isadora	F	36	PR	PR	Janv. 2011	x	x			x			x	
21	Jacinto	H	40	PR	PR	Juill. 2008	x	x			x		x		x
22	Jairo	H	30	Guatemala	Livingston, Guatemala	Août 2004	x	x			x			x	
23	Javier	H	50	Tijuana	Tijuana	Juill. 2009					x		x		
24	Josefo	H	42	PR	PR	Juill. 2008	x	x			x		x		x

³⁶³ **ÂGE** : Celui au moment du dernier entretien. **ESPACE D'ENTRETIEN** : **O** = origine (Amérique centrale) ; **T** = transit (pendant le voyage) ; **D** = destination (États-Unis). **DURÉE DE L'ENTRETIEN** : Calculée en temps cumulé sur toute l'intégralité de la période des enquêtes de terrain. **C** = courte (10 - 30 minutes) ; **M** = moyenne (30 min - 1h) ; **L** = longue (d'une heure à plus de dix).

	Pseudo- nyme	G e n r e	Â g e	Lieu d'origine	Lieu entretien	Date entretien	M i g r a n t (e)	Espace d'entre- tien			Type d'entretien		Durée de l'entre- tien		
								O	T	D	Informel suivi de prise de notes	Enre- gistré	C	M	L
25	Juan	H	34	Honduras	Miami, Florida	Août 2009	x			x	x			x	
26	Lidia	F	44	PR	PR	Janv. 2011 Avril 2005		x			x		x		
27	María	F	18	Guatemala	Altar, Sonora	Juill. 2009	x		x		x		x		
28	Mario	H	40	Salvador	NOLA	Juill. 2009	x			x	x				
29	Mateo	H	30	PR	PR	Janv. 2011	x	x			x		x		
30	Merlín	H	24	PR	Dayton, Tennessee	Oct. 2009	x			x	x			x	
31	Mireya	F	23	Honduras	Copán, Honduras	Sept. 2010	x	x			x		x		
32	Myriam	F	30	Salvador	Tijuana	Juill. 2009	x		x		x		x		
33	Nelson	H	22	Guatemala	CG	Sept. 2012 Nov. 2011	x	x			x			x	
34	Orestes	H	38	PR	PR	Janv. 2011	x	x			x			x	
35	Percy	H	13	Honduras	Miami	Août 2009	x			x	x		x		
36	Prudencio	H	74	PR	PR	Juill. 2008		x			x			x	
37	Ramiro	H	20	Nicaragua	New York	Juill. 2009	x			x	x		x		
38	Roberto	H	42	Chihuahua, México	Chihuahua	Juill. 2008					x		x		
39	Rocael	H	33	PR	PR	Juill. 2008	x	x			x		x		
40	Rogelio	H	48	Salvador	New York	Déc. 2005	x			x	x		x		
41	Rolando	H	28	Guatemala	PR	Avr. 2005	x	x			x		x		
42	Romaido	H	36	PR	PR	Juill. 2008	x	x			x			x	
43	Rony	H	42	Huehuetena ngo	La Libertad, Huehue.	Mai 2005						x	x		
44	Rosa	F	30	Honduras	San Pedro Sula, Honduras	Sept. 2010	x	x			x		x		
45	Rosandy	F	29	Honduras	NOLA	Sept. 2009	x			x	x		x		
46	Santiago	H	85	PR	PR	Juill. 2008		x			x			x	
47	Viejo	H	18	PR	Dayton	Oct. 2009	x			x	x		x		
48	Walfred	H	38	PR	PR	Juill. 2008		x			x			x	
49	Walter	H	38	PR	El Chalún	Mai 2005	x	x			x	x	x		
50	Wiliam	H	22	PR	PR	Juill 2008	x	x			x			x	

Membres de la société civile

	Nom	Genre	Âge	Origine	Lieu entretien	Date entretien	Institution et activité réalisée	Type entretien		Durée		
								Informel suivi de prise de notes	Enregistré	C	M	L
1	Francisco	M	40	Du nord du Mexique	Altar, Sonora	Juill. 2009	Sacristain de l'église Nuestra Señora de Guadalupe					x
2	Père Francisco Pellizari S.C	M	45	Buenos Aires, Argentine	Ciudad Guatemala, Guatemala	Sept.-Oct. 2010	<i>Casa del Migrante Scalabrini (CdM)</i> Coordinateur du réseau des refuges scalabriniens Directeur de la Casa del Migrante (Ciudad Guatemala)	x	x			x
3	Constantino	M	25	Pochutla (Mexique)	Ciudad Guatemala	Sept.-Oct. 2010	<i>CdM</i> Gestions logistiques. Permanence à l'accueil, réalisation des entretiens d'entrée.	x				x
4	Jacqueline	F	30	Ciudad Guatemala	Ciudad Guatemala	Sept.-Oct. 2010	<i>CdM</i> Gestions administratives. Permanence à l'accueil, réalisation des entretiens d'entrée.	x				x

Table des matières

Introduction générale 8

La clôture de l'État-nation 9

Flux et frontières du 21^e siècle 12

La frontière subjective : analyser la frontière depuis le point de vue des acteurs migrants 14

Questions, objectifs et hypothèses 16

Objet d'étude: hommes et femmes dans l'espace-temps du transit 17

Amérique centrale -États-Unis : le laboratoire de la frontière du 21^e siècle 19

Plan 26

Méthodologie 28

1. Discours et objectivité en sciences sociales 28

1.1. La quête d'objectivité 28

1.2. Une science réflexive 31

1.3. Démarche d'objectivation 33

1.3.1. Déconstruction du sujet : en venir aux migrations 33

1.3.2. Construction de l'objet : migrants centraméricains, frontières 35

2. Terrains 38

2.1. La méthode ethnographique 38

2.1.1. L'enquête ethnographique 38

2.1.2. Ethnographie multi-sites 40

2.1.3. Échelle méso: étudier en termes de réseaux sociaux et d'action collective 41

2.2. Choisir ses terrains et ses outils 44

2.3. Terrains choisis 46

2.3.1. Peña Roja (avril-mai 2005, juillet 2008, octobre 2010, janvier 2011) 46

2.3.2. Frontière sud : La Mesilla (2005, 2008, 2010), Tecún Umán (2005, 2009, 2011) 46

2.3.3. Tampa, Floride (décembre 2005) 47

2.3.4. Frontière nord : Altar, Tijuana (juillet 2009) 47

2.3.5. La Nouvelle-Orléans, Louisiane (septembre-octobre 2009) 48

2.3.6. Dayton, Tennessee (octobre 2009) 48

2.3.7. Casa del Migrante, Ciudad Guatemala (septembre 2010) 49

2.3.8. Séjours exploratoires : New York (juillet 2009) et Miami, Floride (août 2009) 49

2.3.9. Trajets en transports publics sur la route des migrants 50

2.3.10. Espaces et terrains (2005-2011) 50

2.4. Enquêter dans/sur des espaces liés à l'illégalité 51

2.4.1. Les dangers dans l'espace 51

2.4.2. Méfiances et confiance 54

2.4.3. Écrire la violence 56

2.4.4. Sources principales : conversations informelles et observations 57

Première partie. Flux (Peña Roja) 59

Chapitre 1. Peña Roja, village du Guatemala rural 60

1. Dans les hauteurs des Cuchumatanes... 61

1.1. À flanc de colline, un village 61

1.2. L'eau, le feu, l'électricité, les routes 63

1.3. Les institutions publiques 65

1.4. La frontière 66

2. Des agriculteurs, des migrants, des ladinos 67

2.1. La terre cultivée : bien primordial 67

- 2.2. Des ladinos 67
- 2.3. Le ménage : sources et ressources de l'institution familiale 69
 - 2.3.1. Fondation et composition des ménages 69
 - 2.3.2. Rôles en mutation au sein des ménages 70
- 2.4. Profil de la population locale et de la population migrante 71
 - 2.4.1. Cent-vingt-et-un ménages pour sept-cent-cinquante-deux habitants 71
 - 2.4.2. Cent-vingt-et-un migrants dans quatre-vingt-dix ménages 72

3. Sociétés, inégalités et changements récents 73

- 3.1. Un village fortement inégalitaire 74
 - 3.1.1. Distribution et mise en valeur de la terre 74
 - 3.1.2. « Ici il y a des pauvres, des plus ou moins, et des gens qui ont beaucoup » 75
 - 3.1.3. Maisons 76
- 3.2. L'incessante refonte de la pyramide sociale de Peña Roja par la migration 78
- 3.3. Logiques migratoires : « partir pour revenir mieux » 79
- 3.4. Les signes d'un temps nouveau 81
 - 3.4.1. Vers la fin de l'agriculture de subsistance 81
 - 3.4.2. Nouvelles maisons 81
 - 3.4.3. « Les cadeaux du nord » 83
 - 3.4.4. La monétarisation et la circulation de l'argent 84

4. Facteurs d'expulsion de Peña Roja : nécessité et évidence du départ 85

- 4.1. Économie : incertitudes 85
- 4.2. La pression démographique et l'atomisation des parcelles 86
- 4.3. Terres fragiles et érosion accélérée des sols 87
- 4.4. Globalisation et développement 88

Chapitre 2. Du front-pionnier aux frontières vers les États-Unis : mutations dans le siècle 90

1. Des colons aux agriculteurs 91

- 1.1. Origines 91
 - 1.1.1. Fonder un lieu de vie 91
 - 1.1.2. Les premiers colons 92
- 1.2. Croissance démographique et recul du front-pionnier 93
- 1.3. Perméabilités : diversifications, agricultures et coopérative 93
 - 1.3.1. La nécessité du lien vers l'extérieur de la vallée. 93
 - 1.3.2. La coopérative 95
- 1.4. L'ère du café 96
 - 1.4.1. Café arabica 96
 - 1.4.2. Vers la monoculture 97

2. Aurores de la migration vers les États-Unis : les trois migrants pionniers 98

- 2.1. Trois migrants pionniers 98
 - 2.1.1. Jacinto, célibataire, 19 ans (1991) 98
 - 2.1.2. Orestes, célibataire, 21 ans (1994) 99
 - 2.1.3. Alarico, 36 ans, marié, deux enfants (1994) 99
- 2.2. S'unir au flux migratoire commencé par les réfugiés d'Amérique centrale 100
- 2.3. Être dans la chaîne et faire la chaîne 101
- 2.4. La crise du café (1999-2004) 102

3. Les pins de Eller ou le programme de plantation H-2B. 103

- 3.1. « Savez-vous planter des pins ? » 103
- 3.2. Eller & Sons Inc. : histoires d'entreprises, histoires de famille 105
- 3.3. Abus et exploitations 107

3.4. Se sauver de la plantation 109

4. Les migrants, maîtres et apprentis de l'espace états-unien 111

4.1. Les petites villes industrielles du sud-est, des têtes de pont idéales 111

4.2. Une destination, une seule route : mojudos 113

4.3. Faire la chaîne, être un maillon de la chaîne 114

4.4. Un espace migratoire diversifié et à grande mobilité 115

Chapitre 3. Les liens de la migration Peña Roja – États-Unis 119

1. Mobilité et stabilité 120

1.1. Dayton et Cleveland, Tennessee : au cœur du réseau 120

1.2. Tampa, Florida : contractor 126

1.3. La Nouvelle-Orléans, Louisiane : dans les marges des réseaux 130

1.4. Peña Roja, Huehuetenango : gérer la longue absence des migrants 132

2. Circularité migratoire : les forces de gravité de la migration 135

2.1. La circularité migratoire 135

2.2. Partir/revenir 136

2.3. Repartir : comme une addiction. 138

2.4. Crispation de la circularité migratoire 140

3. Processus migratoire: l'avenir passe désormais par l'ailleurs 142

3.1. La migration est un processus 142

3.2. La trame du processus migratoire de Peña Roja 144

3.3. Vers l'institutionnalisation de la pratique migratoire 145

3.4. Processus migratoire et contexte historique 146

4. L'action en réseau, support et dynamique de la mobilité clandestine 147

4.1. Le capital social et le réseau 147

4.2. Révéler le réseau dans l'action : la parentèle de Don Perfecto 150

4.2.1. Le ménage d'Anastasio 150

4.2.2. Partir et arriver 152

4.2.3. Trouver du travail 155

4.3. Le lien migratoire : sens partagé et réciprocité 157

4.4. Le voyage vers les États-Unis : du réseau à l'acteur 159

Deuxième partie. Traverser une épaisse frontière 161

Chapitre 4. Trente migrants en partance 162

1. Des hommes dans l'espace 163

1.1. Espaces et routes 163

1.2. La population migrante 165

1.2.1. Hétérogénéité et fluctuation de la population migrante 165

1.2.2. Profil de la population migrante selon l'EMIF Sur (2008) 166

2. Lignes de partage de l'analyse 171

2.1. Variables 171

2.2. Le déclic : la décision subjective du départ 173

2.3. Capital social et capital économique 176

2.4. Le genre 178

3. Migrants sur la ligne de départ : déclics migratoires 178

3.1. Trente migrants 178

3.2. Partir pour ramener des dollars 180

3.2.1. Isadora, 26 ans. Mariée. Trois enfants. Guatémaltèque. (2002) 180

- 3.2.2. Arcadio, 18 ans. Célibataire. Guatémaltèque. (2005) 180
- 3.2.3. Edwin, 31 ans. Marié, quatre enfants. Hondurien. (2006) 181
- 3.2.4. Erlinda, 31 ans. Mère célibataire, deux enfants. Hondurienne (2007) 181
- 3.2.5. Rosa, 28 ans. Mère célibataire, une fille. Salvadorienne. (2008) 182
- 3.2.6. Abelardo, 32 ans. Marié, deux enfants. Nicaraguayen (2010) 183
- 3.3. L'appel des liens du sang : la famille. 184
 - 3.3.1. Daisy, 17 ans. Célibataire. Hondurienne. (2005) 184
 - 3.3.2. Enrique, 37 ans. Veuf, 3 enfants. Guatémaltèque. (2006) 184
 - 3.3.3. Percy, 10 ans. Vivant avec sa mère célibataire et son frère. Hondurien. (2007) 185
 - 3.3.4. Sharon, 9 ans. Vivant avec ses deux parents. Guatémaltèque. (2007) 185
 - 3.3.5. María, 18 ans. Célibataire sans enfants. Guatémaltèque. (2009) 186
 - 3.3.6. Nelson, 22 ans. En couple, un enfant. Guatémaltèque. (2012) 187
- 3.4. Fuir pour survivre 187
 - 3.4.1. Rogelio, 46 ans. Marié, deux enfants. Salvadorien (2003) 187
 - 3.4.2. Olga, 30 ans. Veuve, deux filles. Hondurienne. 188
 - 3.4.3. Noraida, 30 ans. Veuve, mère d'un enfant. Hondurienne. (2009) 188
 - 3.4.4. Arnulfo, la quarantaine. Marié, trois enfants. Hondurien. (2010) 189
 - 3.4.5. Denilson, une quinzaine d'années. Enfant des rues. Hondurien. (2010) 189
 - 3.4.6. Verónica, 8 ans. Parents aux États-Unis. Salvadorienne. (2011) 191
- 3.5. Partir pour se réaliser ailleurs 191
 - 3.5.1. Jairo, 28 ans. Célibataire. Guatémaltèque. (2002) 191
 - 3.5.2. Darwin, 17 ans. Célibataire sans enfants. Guatémaltèque (2002). 192
 - 3.5.3. Suleima, 26 ans. Célibataire. Guatémaltèque. (2008) 192
 - 3.5.4. Myriam, 30 ans. Un enfant. Salvadorienne. (2008) 193
 - 3.5.5. Byron, 25 ans. Célibataire. Salvadorien. (2009) 194
 - 3.5.6. Dorismary, 32 ans. Célibataire. Nicaraguayenne. (2009) 194
- 3.6. Repartir, car on ne retrouve plus sa place dans son lieu de naissance 195
 - 3.6.1. Amilcar, 38 ans. Marié, trois enfants. Salvadorien. (2004) 195
 - 3.6.2. Glendy, la vingtaine. Salvadorienne. Célibataire. (2008) 195
 - 3.6.3. Rolando, 27 ans. Marié, une fille. Guatémaltèque. (2003) 195
 - 3.6.4. Mireya, 23 ans. Célibataire, un enfant. Hondurienne. (2010) 196
 - 3.6.5. Rosandy, 26 ans. Célibataire, un enfant. Hondurienne. (2006) 196
 - 3.6.6. Felipe, 32 ans. Séparé, 2 enfants. Guatémaltèque. (2010) 197

4. Se mouvoir dans l'espace 198

- 4.1. Déplacer son corps dans l'espace : du capital social au capital de mobilité 198
- 4.2. Espaces-temps du passage clandestin 201

Chapitre 5. Traverser l'espace vers le nord 203

1. Cruzar México : tenter de passer à travers le Mexique 204

- 1.1. Voyager au sein des réseaux de passeurs 204
 - 1.1.1. Jairo, 28 ans. Parti du Guatemala. (2002) 204
 - 1.1.2. Isadora, 26 ans. Partie du Guatemala. (2002) 205
 - 1.1.2. Amilcar, 38 ans. Parti du Salvador. (2004) 205
 - 1.1.3. Arcadio, 18 ans. Parti du Guatemala. (2005) 206
 - 1.1.4. Glendy, 28 ans. Partie du Salvador. (2008) 209
 - 1.1.5. Suleima, 26 ans. Partie du Guatemala. (2008) 209
 - 1.1.6. Byron, 25 ans. Parti du Salvador. (2009) 209
 - 1.1.7. María, 18 ans. Partie du Guatemala (2008) 210
 - 1.1.8. Veronica, 8 ans. Partie du Salvador. (2012) 210
 - 1.1.9. Nelson, 22 ans. Parti du Guatemala. (2012) 212
- 1.2. Achat de subterfuges pour traverser par soi-même 213
 - 1.2.1. Rolando, 27 ans. Parti du Guatemala. (2003) 213
 - 1.2.2. Rogelio, 46 ans. Parti du Salvador. (2003) 214
 - 1.2.3. Mireya, 23 ans. Partie du Honduras. (2010) 215
- 1.3. Quand un proche migrant expert ouvre le chemin 215
 - 1.3.1. Daisy, 17 ans. Partie du Honduras. (2005) 216

- 1.3.2. Percy, 10 ans. Parti du Honduras. (2006) 216
- 1.3.3. Sharon, 9 ans. Partie du Honduras. (2007) 217
- 1.4. Quand on doit s'ouvrir la route par soi-même 220
 - 1.4.1. Darwin, 17 ans. Parti du Guatemala. (2002) 220
 - 1.4.2. Rosandy, 26 ans. Partie du Honduras. (2006) 221
 - 1.4.3. Edwin, 31 ans. Parti du Honduras. (2006) 222
 - 1.4.4. Erlinda, 31 ans. Partie du Honduras. (2007) 223
 - 1.4.5. Myriam, 30 ans. Partie du Salvador. (2008) 226
 - 1.4.6. Enrique, 37 ans. Parti du Guatemala. (2009) 227
 - 1.5.7. Rosa, 28 ans. Partie du Honduras. (2008) 228
 - 1.4.8. Abelardo, 32 ans. Parti du Nicaragua. (2010) 228

2. Mexique(s) : Issues de passage 232

- 2.1. Trajectoires 232
- 2.2. Disparaître 233
- 2.3. Mourir assassiné 235
- 2.4. Retourner vers le sud 235
- 2.5. Errer dans l'espace migratoire 236
- 2.6. Rester quelque part sur la route 237
- 2.7. Atteindre la frontière nord pour la traverser 238

3. Cruzar la línea : l'heure de vérité sur le seuil des États-Unis 239

- 3.1. Cruzar el río : franchir le fleuve 239
 - 3.1.1. Río Bravo, Río Grande 239
 - 3.1.2. Percy, 10 ans. (2006) 239
 - 3.1.3. Edwin, 31 ans. (2006) 240
 - 3.1.4. Erlinda (2007) 242
 - 3.1.5. Sharon, 9 ans. (2007) 244
 - 3.1.6. Nelson, 22 ans. (2012) 245
- 3.2. Le désert d'Altar 251
 - 3.2.1. Altar, Sonora 251
 - 3.2.2. Rolando, 27 ans. (2003) 253
 - 3.2.3. Amilcar, 38 ans. (2004) 255
 - 3.2.4. Arcadio, 18 ans. (2005) 255
 - 3.2.5. Suleima, 26 ans. (2008) 261
- 3.3. Passer sous la frontière à Palomas 262
 - 3.3.1. Palomas, Chihuahua 262
 - 3.3.2. Darwin, 17 ans. (2002) 263
- 3.4. Brincar la malla : passer par-dessus la frontière. 264
 - 3.4.1. Le passage furtif près des grandes villes 264
 - 3.4.2. Jairo, 27 ans. (2002) 264
- 3.5. Garita : entrer par les portes d'entrée des États-Unis 265
 - 3.5.1. Postes-frontière réguliers 265
 - 3.5.2. Rogelio, 46 ans. (2003) 266
 - 3.5.3. Rosandy, 26 ans. (2006) 267
 - 3.5.4. Verónica, 8 ans. (2012) 268

4. États-Unis : issues temporaires de passage 269

- 4.1. Trajectoires 269
- 4.2. Disparaître 269
- 4.3. Mourir 270
- 4.4. Arrestation à la frontière et expulsion au Mexique 270
- 4.5. Retour au point de départ : expulsions en Amérique centrale 271
- 4.6. Réussir à entrer aux États-Unis. 271

Troisième partie. La frontière et les hommes 273

Chapitre 6. Impacts directs et indirects de la frontière du 21^e siècle 274

1. Les frontières dressées des États-Unis (et du Mexique). 275

- 1.1. Des frontières créées au 19^e siècle 275
- 1.2. États-Unis : des frontières entre-ouvertes à l'immigration (clandestine) 278
 - 1.2.1. Un modèle économique reposant sur la main-d'œuvre immigrée 278
 - 1.2.2. L'immigrant clandestin ou le meilleur ouvrier du capitalisme 282
 - 1.2.3. L'institution du travail des migrants clandestins dans la société états-unienne 285
- 1.3. La frontière et le clandestin 287
 - 1.3.1. Quand la frontière crée douze millions de clandestins 287
 - 1.3.2. Fermer la frontière : calculs électoraux et nativismes 289
 - 1.3.3. Frontières-spectacles 291
- 1.4. Le Mexique : la frontière externe des États-Unis 297
 - 1.4.1. Partenariats stratégiques et construction d'un réseau d'intérêts réciproques 297
 - 1.4.2. Être considéré par les États-Unis comme leur frontière externe 300
 - 1.4.3. Accepter d'être le tampon des États-Unis contre l'immigration de transit 303

2. La grande illusion du contrôle des flux migratoires 307

- 2.1. L'illusion de la prise directe sur le flux 307
- 2.2. L'illusion de la dissuasion ou de la prise indirecte sur le flux 310
- 2.3. L'enrayage de la circularité du flux 313
- 2.4. L'économie et la démographie, « origine et fin » de la migration de travail. 314

3. Canalisation du flux dans les espaces hors la loi 319

- 3.1. Pousser dans le péril des espaces : du risque naturel au risque social 319
- 3.2. Formation de l'économie souterraine de la migration 322
- 3.3. Coyotes : du migrant comme client au migrant comme ressource 325
- 3.4. Cartels : maîtres et seigneurs de l'immense frontière 327

4. La deshumanisation du passage clandestin 332

- 4.1. Déclin du capital culturel de la migration 332
- 4.2. Déclin de l'efficacité du lien social anti-utilitaire pendant la traversée 334
- 4.3. Explosion des tarifs du passage clandestin et renforcement des inégalités 336
- 4.4. Capital social et réseau social dans le voyage clandestin 339

Chapitre 7. Se mouvoir dans l'adversité, assimiler la frontière 342

1. Un espace régi par les relations de domination 343

- 1.1. Positions de faiblesse et positions de force 343
 - 1.1.1. La mobilité, le moment de vulnérabilité des acteurs migrants 343
 - 1.1.2. L'impunité : la racine des attaques contre les migrants 345
- 1.2. Acharnement contre les migrants clandestins centraméricains 348
 - 1.2.1. Domination et pouvoir 348
 - 1.2.2. Libre cours à la volonté de puissance 351
- 1.3. Le corps des femmes à la merci de la meute 355
 - 1.3.1. Corps convoités 355
 - 1.3.2. Corps violés 357

2. Mobilité dans l'adversité et persistance de l'acteur 360

- 2.1. De la subjugation à la subjectivation 360
 - 2.1.1. Accepter l'ordre des dominants 360
 - 2.1.2. Basculer dans le crime 364
 - 2.1.3. Demeurer sujet 367
 - 2.1.4. Se mouvoir dans l'adversité, agir dans la situation-limite 369

2.2. Assimiler la condition de migrant clandestin 373

2.2.1. Une condition physique et psychologique 373

2.2.2. Préparation mentale 375

2.2.3. Préparation matérielle 377

2.3. Praxie : endurer, s'adapter, espérer 378

2.3.1. « Aguantar » 378

2.3.2. Tenter de faire de ses handicaps des atouts 381

2.3.3. Praxie, résilience et espoir 384

3. La route du migrant ou le chemin de la transformation 387

3.1. Marcher en aveugle 387

3.1.1. « J'imagine que ce voyage doit être un peu comme si on était aveugle » 387

3.1.2. Foi 389

3.2. Être la volonté de Dieu 393

3.2.1. « Chacun passe par où il doit passer » 393

3.2.2. Destin 395

3.3. Via Crucis ou le chemin de la transformation 397

3.3.1. « Le Christ a souffert davantage » 397

3.3.2. Le Miracle 401

3.3.3. Se transformer par la migration 404

Conclusion générale 410

Acteurs dans la frontière 410

Antagonismes entre flux migratoires et frontières au 21^e siècle 413

Les crispations de l'État-nation dans la globalisation 416

Échec des politiques migratoires, droits de l'homme au pied du mur 420

Urgence du vivre ensemble dans la mobilité et la fluidité des frontières 425

Conscience du temps 431

Table des illustrations

Figures

Figure 1. Pyramide des âges de Peña Roja	72
Figure 2. Expérience migratoire dans les ménages	73
Figure 3. Population migrante sur la pyramide des âges.....	73
Figure 4. Production de café par ménage.....	76
Figure 5 : Habitat principal du ménage.....	76
Figure 6. Évolution de la production de café des principaux producteurs (2005-2011)	79
Figure 7. Évolution du nombre de maisons par type de construction (2005-2010).....	82
Figure 8. Évolution du cours moyen du café annuel à la Bourse de New York (1990-2010).....	86
Figure 9. Voyages H-2B à Peña Roja (1996-2010).....	103
Figure 10. Moment de la prise de décision de rester illégalement avec H-2B.....	110
Figure 11. Voyages H-2B et personnes restant par année (1996-2010)	110
Figure 12. Entrées en migration clandestine : H-2B et voyages de <i>mojado</i> (1991-2010).....	115
Figure 13. Entrées et sorties en migration clandestine (1991-2010).....	137
Figure 14. Évolution du solde migratoire vers les États-Unis (1991-2010)	138
Figure 15. Nombre d'années en migration des personnes présentes aux États-Unis (2011)	141
Figure 16. Évolution du processus migratoire à Peña Roja (1991-2010)	145
Figure 17. Conversion du capital social au sein de la parentèle de Don Perfecto	153
Figure 18. La chaîne migratoire : recommandations des travailleurs à Tampa (2005).....	156
Figure 19. Population guatémaltèque expulsée par l'INM (2008).....	170
Figure 20. Population guatémaltèque expulsée par le DHS (2008)	170
Figure 21. Variables d'analyse: déclic migratoire, capital social, genre	172
Figure 22. Relation entre capitaux, intermédiaires et mobilité	200
Figure 23. Modes de traversée de l'espace migratoire en fonction du CS/CE	200
Figure 24. Évolution du stock migratoire clandestin aux États-Unis (1969-2010)	288
Figure 25. Évolution du budget du DHS (2002-2013)	293
Figure 26. Évolution du budget de la BP (1990-2011)	293
Figure 27. Expulsions des États-Unis (événements) (1971-2011)	296
Figure 28. Expulsions du Mexique (événements) (1971-2011)	305
Figure 29. Voyages clandestins réussis à Peña Roja et durcissement des frontières (1990-2010)	309
Figure 30. Saisies à la frontière et évolution du taux de croissance du PIB des États-Unis.	317
Figure 31. Évolution des transferts monétaires de migrants en Amérique centrale	317
Figure 32. Acteurs des économies souterraines du passage clandestin	325
Figure 33. Évolution du prix du passage clandestin au sein des ESM (1960-2010).....	337
Figure 34. Espace d'adversité et frontière subjective	372

Cartes

Carte 1. Espace migratoire centraméricain et tracé du système de frontières	25
Carte 2. Terrains (2005-2011).....	51
Carte 3. Localisation de Peña Roja	64
Carte 4. Vallée de Peña Roja et zone frontière	64
Carte 5. Espace migratoire de Peña Roja (2011)	116
Carte 6. Flux, géographie et espaces de contention au Mexique.....	164
Carte 7. Principales routes des migrants clandestins en transit au Mexique	164

Tableaux

Tableau 1. Nationalité des migrants centraméricains expulsés par l'INM (2008)	169
Tableau 2. Genre des migrants centraméricains expulsés par l'INM (2008).....	169
Tableau 3. Nombre de départs vers les États-Unis avant appréhension par le DHS (2008)	169
Tableau 4. Transport utilisé pour traverser le Mexique par les expulsés du DHS (2008).....	169

Documents

Document 1. Feuillet de réponses à mémoriser pour le voyage fournie par le passeur	208
Document 2. Système de détection et de rétention des migrants à la frontière du sud des EU	295

Photographies et séries photographiques

Photo 1. Le vallon Peña Roja (versant nord-ouest)	62
Photo 2. Camojá. Hôtel pour migrants « El Paso, Texas »	67
Photo 3. Journée de travail à Tampa	128
Photo 4. Femme de migrant à Peña Roja.....	134
Photo 5. Poste frontière de Guasaule entre le Nicaragua et le Honduras.....	183
Photo 6. Restaurant El Hondureño (Miami)	186
Photo 7. Couloir d'entrée de la Casa del Migrante de Guatemala	190
Photo 8. Bouées traversant le Suchiate frontalier à Tecún Umán.....	205
Photo 9. Migrants sur un train dans le Chiapas en route vers le nord	218
Photo 10. <i>Carte des risques</i> sur un mur de la Casa del Migrante de Guatemala	361
Photo 11. Couple de migrants à côté des voies de chemin de fer à Tenosique	383
Photo 12. Migrants sur un train de marchandises dans le Chiapas.....	391
Photo 13. Seuil d'entrée d'une maison d'un migrant portant une affiche de la Pastorale	399
Photo 14. Autel d'un jeune migrant, la veille de son départ (Peña Roja).....	401
Photo 15. Fresque du mur extérieur d'une église évangélique de La Nouvelle-Orléans	406

Série photo 1. Portraits d'habitants.....	67
Série photo 2. Maisons en planches et maison en <i>adobe</i> brut	77
Série photo 3. Maisons en <i>adobe</i> enduit et sol en terre (G) et au sol cimenté (D)	77
Série photo 4. Maisons <i>terrazas</i> de migrants, à un étage et à deux étages.....	77
Série photo 5. « <i>Los regalitos del norte</i> », les cadeaux du nord.....	84
Série photo 6. Visa de travail H-2B et travailleur dans la plantation.....	104
Série photo 7. Photos personnelles envoyées par un migrant à sa famille	112
Série photo 8. À Dayton, un dimanche matin	125
Série photo 9. Un samedi au <i>trailer park</i> de Tampa, matin et soir	129
Série photo 10. Un dimanche à Nuestra Señora de la Guadalupe (La Nouvelle-Orléans)	182
Série photo 11. Dégâts à La Nouvelle-Orléans et migrants Centraméricains	287

Lexique

Adobe : Matériau de construction en briques d'argile mélangées à de la paille et séchées au soleil.

Contractor : Entrepreneur sous-traitant aux États-Unis. Important employeur des travailleurs clandestins aux États-Unis.

Corner : (litt. « angle de la rue »). Manière dont les migrants clandestins désignent le lieu semi-institué où se réunissent les travailleurs clandestins attendant qu'un employeur vienne les recruter.

Coyote : Manière dont centraméricaines et mexicaines appellent les passeurs de migrants clandestins.

La Migra : Manière dont les migrants clandestins appellent la police des frontières (BP) et la police des migrations aux États-Unis (ICE).

Ladino, Ladina : Manière dont les populations d'Amérique centrale et du Mexique manifestent leur ethnicité blanche ou métissée (par opposition à l'ethnicité indienne).

La Bestia : Manière dont les migrants clandestins centraméricains désignent le train de marchandises sur lequel ils grimpent pour traverser le Mexique du sud vers le nord.

Maras : Gangs urbains très présents en Amérique centrale et dans le sud du Mexique. (Marero : membre de l'un de ces gangs).

Milpa : Nom de la parcelle de maïs cultivée en Mésio-Amérique.

Mojado : (litt. en espagnol « le mouillé »). Migrant clandestin.

Mordida : (litt. en espagnol « morsure »). Nom du dessous-de-table donné aux autorités au Mexique.

El Norte : Les États-Unis.

Pollero : (litt. en espagnol « meneur de poulets » ou « celui qui mène les poulets »). Passeur de migrants clandestins.

Scalabriniens: (*Congregación Misioneros de San Carlos Borromeo*). Ordre missionnaire fondé en 1887 par l'évêque de Piazzenza (Italie) Mgr. Juan Bautista Scalabrini, consacré à l'aide aux migrants et aux réfugiés politiques.

Río Bravo/Río Grande : Nom du fleuve marquant la frontière à l'est entre les États-Unis et le Mexique. (Río Bravo : appellation mexicaine, Río Grande : appellation états-unienne).

Terraza : Maisons typiques construites par les migrants au Guatemala.

Trailer park : Campement pour mobil-homes.

Zetas : Membres du cartel de los Zetas divisés en cellules au Mexique et en Amérique centrale. Le cartel de los Zetas a été formé par les anciennes forces paramilitaires du cartel del Golfo.

Sigles et acronymes

ALENA: Accord de libre-échange nord-américain.

BP: Border Patrol. Police des frontières des États-Unis.

CBP: Customs and Border Protection. Agence chargée des contrôles frontaliers aux États-Unis.

CPR : Censo Peña Roja. Recensement du village de Peña Roja réalisé par l'auteur en 2005 et renouvelé en 2011.

DHS : Department of Homeland Security. Département de la sécurité nationale des États-Unis.

ICE: Immigration and Customs Enforcement. Police des migrations et des douanes chargée de l'intérieur du territoire.

INM : Instituto Nacional de Migración. Institut mexicain chargé des contrôles et des gestions migratoires.

RENAP : Registro Nacional de Población. Registre de administratif d'état-civil guatémaltèque biométrisé.

Annexes

Table des annexes

Annexe 1. Carte : Espace du passage clandestin (lieux cités)	469
Annexe 2. Bulletin de recensement Censo Peña Roja (2011)	470
Annexe 3. Jacinto Martinez, 37 ans. Premier migrant vers les États-Unis à Peña Roja.	471
Annexe 4. Le rendez-vous avec le passeur : extraits du carnet de terrain (2005)	477
Annexe 5. Père Francisco Pellizari C.S., Directeur de la <i>Casa del Migrante</i> de Ciudad Guatemala, coordinateur du réseau des <i>Casas del Migrante</i> au Mexique et Guatemala.	479
Annexe 6. Types de barrière frontalière au sud des États-Unis (CBP).	489
Annexe 7. Border Patrol : biométrie et surveillance	491
Annexe 8. Biométrie : Publicité d'inscription au registre d'État civil de Guatemala (2013).....	491
Annexe 9. Logistique de transport : 513 clandestin dans un camion (El Universal)	492
Annexe 10. Extrait du discours de la Secrétaire du DHS, sur la rontière intelligente (2011).	492
Annexe 11. Extraits de câbles d'ambassade états-uniens (2004-2010) [Wikileaks]	493
Annexe 13 : Caricatures (El Fisgón, Ahumada)	499
Annexe 12. Monument au Migrant de Salcajá, Quetzaltenango (Guatemala)	499

Annexe 1. Carte : Espace du passage clandestin (lieux cités)



Élaboration de l'auteur. Carte Google Earth (2013)

**Annexe 3. Jacinto Martinez, 37 ans.
Premier migrant vers les États-Unis à
Peña Roja.**

[Peña Roja, chez lui. Dimanche 24 août 2008, fin de journée]

JM- En este caso hace usted preguntas, verdad.

AA- Pues sí, es así como platicar, así libre.

- Es como quien dice una conferencia. Tenía yo la duda.

- Eso mero, una conferencia pero de plática.

Entonces tú fuiste el primero de la aldea en irte pa'los Estados. Cuéntame un poco de eso. Primero, ¿Por qué te fuiste para allá?

- O sea porque aquí uno oía que allá estaba bueno, se ganaba dinero. Entonces yo me fui buscando la manera de irme para allá, pues sin objetivo, porque era soltero pues, no tenía hijos. Y de aquí fue que nació la idea [señala su cabeza], y no nació para otro lado que para Estados Unidos. Dije : “yo me voy para allá a ver qué hay de bueno allá”. Y después ya la idea nació de que ya se logra hacer algo allá. O sea esa vez me fui para allá como aventura.

De aquí nadie se había ido, solo del Chalún nomás [pueblo vecino], pero se iban de residentes, y no de mojado como uno.

- O sea que a ti no te jalaron, nadie te dijo: “vente pa'acá”.

- Sí, a mi no me jalaron. Yo dije “voy a ver que hay por allá”. Y decidí pues eso. Yo tenía que pagar en ese entonces 2000 dólares para todo el viaje, desde aquí hasta allá, pero ese dinero lo iba a pagar allá trabajando.

- A ver, entonces cuéntame por orden cómo fue todo, de que fuiste, cuándo te fuiste, cuándo volviste, tus trabajos, todo eso.

- Pues, me fui la primera vez en el 91, así teniendo que pasar las migraciones buscando de su lado y así fue la forma que llegué a California. Salí de aquí como el primero de octubre, llegué el 17 a California. En California ahí tardé cuarenta días esperando, sin trabajo porque no había motivo, o una manera fácil, para llegar a los lugares para encontrar un trabajo. Y luego pues estaba la

situación de la Migra, que uno no está libre pues de decir “yo me voy pa'tal lado”. Entonces después de cuarenta días en Los Ángeles me fui a Florida, y ahí tuve esa oportunidad de ir ahí a una playa de Long Beach, ahí fui a dar una mi vuelta. Me llevó el coyote a dar una vuelta, y me llevó a cenar.

- ¿O sea que el coyote era buena gente?

- En un sentido fue buena gente porque me ayudó, a pesar de estar ahí encerrado cuarenta días, pero me daban comida y todo el rollo.

- ¿Y por qué te tenían encerrado?

- Pues porque no había pagado y les debía dos mil dólares. Y como en Los Ángeles no salía trabajo, pues no me dejaban irme. Entonces por eso ya luego, nos fuimos a Florida. Caminamos nosotros quince días en esos autobuses. Pero había que esperar muchas horas a cada rato. Y en el momento que no se me olvida, me enfermé en el camino, y ahí estuvimos perdiendo días porque no podía yo seguir. Pero llegué a Miami. Ahí tardé seis meses trabajando en el tomate, en la calabaza y todo eso, siempre con un salario mínimo pues que era lo que pagaban, 4,80\$ la hora, trabajando treinta horas a la semana. Y después de seis meses me fui a Georgia, donde ahí sí es un poquito más difícil verdad porque la Ley es más estricta, no podía uno ni manejar, y si uno manejaba o salía por ahí la policía lo detenía a uno y de seguro lo deportaban a uno, lo entregan a migración. Entonces eso fue en el 1991-1992. Tardé como tres años y medio en Georgia. Ahí fue donde más estuve. Ahí trabajé en durazno. Para ese entonces yo ya tenía asilo político. Ya estaba legal. Entonces ya podía trabajar, ahí tuve mi licencia y en fin, y ya pues más mejor. Fue más fácil para mí, la mejoría, y ya de repente ya empieza uno a aprender algo ahí de inglés y todo eso y ya eso me ayudó también más.

- ¿Y cómo fue eso que te dieron asilo político?

- Pues el papá de un amigo del Chalún, que ya estaba allá supo eso que daban papeles a guatemaltecos por eso de la guerra.

- ¿Y entonces que contaste pa' que te dieran el asilo?

- Pues ahí nomás hubo que decirles que nos habían pasado cosas que sí pasaban en otras partes del país, pero decir que nos habían pasado a nosotros. Eso de los militares que venían a quemar pueblos y matar a toda la gente y que la gente salió corriendo pa' México. Les contamos eso y nos dieron un permiso pues.

- *¿Y tú, de la guerra que habías sabido?*

- No mucho la verdad [risas]. A nosotros venía el gobierno a decirnos que la guerrilla nos iba a quitar nuestras tierras pero de ahí gracias a Dios por aquí [en Peña Roja] no paso eso.

- *Bueno, y volviendo a los Estados, eso de tener ya papeles legales, ¿en qué te cambio la vida?*

- Pues con eso ya uno sale a buscar mejores oportunidades. En Georgia entonces yo iba a trabajar a *Nor-Carolina, Sur-carolina*, íbamos a diferentes lugares a trabajar. Ahí fue donde más permanecí. Trabajé ahí en una fuerza aérea, en Robinson.

- *¿Trabajabas para el gobierno?*

- Sí para el Gobierno. En Robinson. Trabajábamos ahí en esa base militar, en construcción pero sí nos cedían un permiso, ahí tenía que ir uno al centro donde estaban los soldados y todo eso y de ahí le daban a uno su ticket, su carnet, para poder ingresar, de lo contrario no podía uno. Ahí fue donde empecé a trabajar mejor, tuve mejor salario.

Luego ya me decidí regresar para acá, en el año de 97, este, julio del 97. En ese tiempo regresé para acá.

- *¿Y cómo te viniste?*

- Pues en carro, porque cuando me vine de allá en ese entonces no pedían pasaporte para salir. Solo pedían un permiso nada más. Y tuve que salir de allá y pasé a New Orleans, porque tenía que pedir un permiso, y porque ahí estaba un cónsul guatemalteco. Y de ahí sacaba uno el permiso pa' salir pa' Guatemala. Y como traía licencia de allá, ahí en la frontera no me pidieron, como que hubiera venido legal de allá para acá, solo con el permiso y con la licencia que traía de Estados Unidos ya me daban mi pase para México. Venía manejando carro, un carro

rojo. Y eso fue lo que traje, junto con mi dinerito. Traje carro y construí la casa. Aquí creo que no está la casa, están las fotos ahí adentro.

- *¿Y cuánto trajiste esa vez? ¿Y cómo lo trajiste?*

- Pues en el bolsillo porque no habían bancos así. Uno allá no podía abrir una cuenta bancaria en Estados Unidos. Así me traje diez mil dólares.

- *En el 97 regresas entonces.*

- Y en el 98 me casé. En marzo del 98.

- *¿Y cuántos años tenías?*

- 27 años. Soy del 19 de marzo del 71. Pero aquí la mayoría se casa antes. De mi familia, el que más grande se casó fui yo, mis otros hermanos se casaron a los 24 y a los 25.

- *¿Y dónde conociste a tu esposa?*

- Ya la conocía de antes. Y después de todo ese tiempo no se me olvidó.

Entonces me casé, nació mi hija, y después de nueve meses, en el 2000 volví a salir de legal, con visa esta vez [H-2B]. Con visa fui a trabajar nueve meses. Ahí fue donde pude ganar más porque ya conocía.

La primera vez estuve más tiempo pero no pude desenvolverme así como pude desarrollarme en nueve meses la segunda vez. O sea que la situación fue mejor. O sea porque ya tenía mi seguro social, el ID, la licencia. Y conducía yo. Y así dos veces me fui con la plantación, nueve meses allá, tres meses aquí, y así. La segunda vez me quedé, y estuve dos años y medio. O sea que en el 99 me fui, regresé en el 2000, me quedé en el 2000 en Peña Roja, me volví a ir hasta diciembre del 2002 porque en mayo nació Jacinto Armando, y en diciembre, me fui para allá, regresé en julio de 2003, y en diciembre del 2003 ya me quedé hasta diciembre 2006.

- *Pues cuántas idas y vueltas.*

- Si un día he ido haciendo cuentas que más o menos en mi vida pues ya tengo ocho o nueve años de estar trabajando para el país allá en Estados Unidos.

- *¿Y no salía bueno el trabajo de la plantación?*

- O sea el tiempo que uno iba y venía, casi igual le salía a uno que si no se iba. Entonces me trajo mejor cuenta quedarme allá.

- *Bueno. Ahora que ya entendí como fue la cosa, cuéntame el viaje del 91. ¿Cómo estuvo?*

- O sea que aquí nos fuimos por Nentón. ¡Para decirle que lo más difícil en ese tiempo fue haber cruzado la frontera de Guatemala que haber cruzado la frontera de allá de Estados Unidos! Porque aquí en Guatemala nos fuimos acá por Camojá, nos fuimos a Nentón, ahí pasamos en un cerro como tres días mano, bajo una lluvia, que no podíamos pasar para el otro lado porque estaban controlando. Allá duramos... de ahí nos fuimos pa' Toluca... no, para Tuxtla... luego para Oaxaca... ya de ahí para Toluca... Ahí estuvimos unos días, y de ahí para... como se llama... Jalisco... luego ahí estuvimos cerca de una playa... Mazatlán... y de ahí en otro jalón nos fuimos hasta la frontera de... de... de... como era... se llamaba...

- *¿Tijuana?, ¿Ciudad Juárez?*

- No, no era por ahí, era ahí... en... en... ¡Nogales! Llegamos ahí a Nogales, estuve en un hotel, un día nada más y por la noche como en una hora nomás nos pasamos al otro lado. ¡Como en quince minutos nos pasamos al otro lado! Y ahí nos metimos a un hotel que tardamos como dos horas ahí. Y de ahí nos fuimos hasta Arizona. O sea que la frontera Nogales solo caminamos como de aquí a la casa aquella y caímos al hotel. Y ya de ahí pa' Los Ángeles.

- *Y eso te salía en 2000, pero con todo y trabajo. ¿Y en ese tiempo a como estaba la pasada de la pura frontera por Nogales?*

- O sea que la pura frontera allá con Estados Unidos era 700 dólares. Pero esa frontera sí fue fácil la pasada.

- *Y en México, ¿hubo mucho retén?*

- Solo en Oaxaca nada más. Ahí donde ahí sí tuvimos que esperar un tiempo porque la migración, el contacto que tenía el coyote... había que esperar que estuviera el que estaba de migración de turno para poder pasar en el carro. Si no se cambiaba, entonces no se podía pasar.

- *¿Y llevaban papeles o algo?*

- No, no llevábamos. Ni una vez nos bajó la policía excepto ya de México para allá donde no se habían puesto de acuerdo y tuvieron que detener el bus donde íbamos. Porque íbamos 72. Puros que íbamos en un solo autobús así privado, que íbamos de Guatemala, Centroamérica. En 17 días llegamos a Nogales y ahí el mismo día a Los Ángeles.

- *¿Y cuanto dinero llevabas pal' viaje?*

- Pues mi papá me apoyó con unos 5000 quetzales. O sea los 5000 fue lo que yo me llevé en la bolsa, y el resto de los 2000 dólares eso es lo que había que pagar, y que yo lo gané allá y se lo mandé al señor para que le pagara al coyote. Dinero por si a caso y para tener algo al llegar allá.

- *Y cuéntame cómo conociste al coyote.*

- Aquí en Guatemala, o sea me contaron que había ese coyote que llevaba gente para allá. Y lo fui a buscar a Barillas [ciudad a ocho horas de distancia al norte], que era de donde era el coyote. Y sí me ofreció que sí me llevaba con esa posibilidad, de llegar y pagarle todo allá.

- *O sea decía: te vienes y me pagas con tus primeros trabajos allá. ¿Y estuvo siempre contigo checándote hasta pagarte?*

- No, pero sí tenía un encargado que estaba trabajando con él de acuerdo allá en los Estados. Él después se regresó a traer más gente de plano...

- *¿Y cómo era tu relación con él coyote de Barillas?*

- Pues la verdad se portó bien. Y bueno, yo definiría pues de que realmente esa oportunidad que daba pues no se estaba dando fácil, verdad. Que el confíe que uno le pagaría después. Y a la gente ese coyote siempre luchaba para llevarla hasta allá. No la dejaban en el camino porque cuando regresé yo en el 97 hablé con él y me dijo "cómo te fue" y le conté que me había ido bien. Y me dijo pues que "qué bueno verdad porque siempre verdad, tengo conocimiento, me dijo, de que los que he llevado, que dice, que no están bien". Que en vez de ir de mejor

allá, se han empeorado. Que algunos dejaron su familia aquí dijeron, dijeron que ya no se acuerda de ellos y me felicitó y me dijo que bueno que viniste porque aquí es la que es la tierra de nosotros.

- *Él fue bueno entonces.*

- Porque hasta donde yo sé, ahorita es de que en la frontera si uno va solo, cualquiera le dice “yo te paso y te llevo a tal lugar”, pero a veces es puro engaño verdad. O también pasa eso de la gente que está ahí migrando que ahí en la frontera en vez de ayudarlos, a veces los mismos que van los secuestran y piden el dinero por otro. Y nada más piden el dinero y ya no hacen nada por él.

- *¿Y qué hay que hacer para conseguir un buen coyote? Alguien que no abuse.*

- Mmmh... Pues yo creo que en la situación que estamos viendo ahorita ya no cabe eso, al menos por la situación que se vive allá en la frontera, que es un poco difícil para pasar. Yo creo que ya sería difícil encontrar una persona que en realidad diga, bueno, que tenga la confianza de decir: “yo te voy a llevar” y que lo pase a uno. Ya no está esa confianza concreta de lograr. Ya no hay garantía. Por la situación de que la frontera está más controlada y definitivamente los que quieren llegar allá quieren lograr hacer dinero verdad, porque incluso dicen “te llevo pero sin compromiso, si te regresan, pues ni modo, ya perdiste; y si pasas, pues que suerte la que tuviste”.

Hay un... digamos pues... el año pasado se hablaba de “destruyamos muros y construyamos esperanzas”, pero en realidad, en vez de haber esperanza, hay puro muro [risas]. Que es lo que está pasando.

- *Sí, a ver como sigue esto...*

- Yo la verdad creo que todos debiéramos tener derecho a emigrar, viendo tener esas ideas concretas, de lograr por el bien de su familia, su comunidad de uno, el desarrollo. Yo creo que migrar no es ninguna situación de delito. Porque somos personas libres verdad, derecho a la vida. Y media vez tengamos derecho a la vida, pues tenemos derecho a buscar donde conseguir lo que comer. Mientras que en este caso, diría yo, si

las personas que están viendo o tratar la manera de encerrar a la gente que emigra, en una situación, le están quitando la posibilidad de vivir, y no solo a ella en concreta que puedan detener, sino en general a su familia, familiares, a su comunidad, todo eso.

Y así pues, esa es la experiencia que tengo yo, lo que también a mi me ha enseñado, me ha enseñado a como darle el valor a la vida. Valorar uno su trabajo y eso. Todo eso es lo que una persona puede lograr ahí.

- *Claro porque migrar es eso de familia, o de grupo, verdad. ¿Y a ti, quienes te apoyaron para irte? Quienes son los que sin ellos no hubieras podido irte?*

- Bueno, cuando pensé irme, el primero apoyo que tuve fue mi hermano mayor. Que él dijo, yo presto un dinero para que te vayas. Y la persona con quien yo trabajaba que él se comprometió a pagarle el dinero aquí en Guatemala. Incluso con el coyote él fue el responsable del primer dinero que yo gané, se lo mandaba a él para que le pagara al coyote. Y en seis meses ya pude pagarle al coyote y a Cleto.

Ya en la ilegalidad allá, después de seis meses de estar allá, el que me ayudó fue el señor que me llevó junto para lo del asilo político.

- *¿Y a él, cómo lo conociste?*

- Él era del Chalún, ya lo conocía aquí antes, se había ido como seis meses antes, pero no sabía yo dónde estábamos. En ese entonces la comunicación era lo más difícil [risas]. ¡No había celulares como ahora! Los teléfonos había que salir a pedir en las casas para comunicación. Entonces no se podía. Entonces este señor llegó a Florida y ahí se enteró que estábamos ahí, y yo estaba con un su hijo trabajando y nos buscó. Tenía bien firme esa idea de buscar el asilo político y que agarráramos la oportunidad, y ya él nos llevo a la migración para hacer el trámite. Esa fue la forma.

- *¿Y el hijo de este señor donde lo conociste?*

- De aquí del Chalún. Éramos amigos, nos fuimos juntos de mojados esa vez. Y las experiencias que yo tomé él también las tomó. Todo el tiempo estuvimos juntos. Nos fuimos juntos y regresamos juntos. Y después

seguimos trabajando juntos, incluso hasta las últimas veces que fui ahorita, trabajábamos en la misma compañía. Él ha sido apoyo.

- ¿Y cómo se apoyaban los unos a los otros?

- En la primera vez, lo que hacíamos es que allá nos juntábamos ya seis, nos hicimos amigos entre los seis y ya entre los seis rentábamos el apartamento, y lo que hacíamos era sortear para ahorrar dinero, una semana para cada uno. Y de cada semana, reuníamos 200 dólares por persona y se los dábamos al que le tocara la semana para que mandara todo para acá. Para que mandara más o menos. Otro y así. Era la forma que hacíamos para ahorrar el dinero.

- ¿Y tú apoyabas a gente que se iba pa'allá?

- Lo que he hecho yo es para los que se van darles sus consejos. Les digo *muchá* [muchachos], vayan pero hay que tener esa...esa, moral, como familia verdad, especialmente si son padres de familia, que lo más difícil es estar separado uno de su familia, y para ellos es para lo que va a ser difícil pero que no se olviden de ese dolor que tienen como personas. Como familia. Y a los que están allá cuando estaba allá, les decía: "tomen en cuenta sus tiempos que están acá, porque el tiempo aquí se pasa, y si se pasa lo vamos a tener perdido, entonces hay que aprovecharlo. Acuérdense que no somos de aquí". Yo siempre les decía: "no somos de aquí, *muchá*, en cualquier momento tenemos que regresar a nuestro país y tenemos que buscar lo que allá tenemos, y si no aprovechamos el tiempo pues...". Los apoyaba en ese sentido que la manera de vivir es siempre viviendo bien. Porque también hay muchos que llegan y dicen "estoy aquí", incluso de los que llegan con visa fácil, que llegan hoy y a la hora ya están en un apartamento, y si sus cuates son buena onda, lo primero que les van a invitar es un restaurante y a lo mejor van a empezar a tomar, y luego a estar con mujeres, entonces a esos sí se apartan de una vez de la situación de la vida, y se echa a perder todo la verdad.

Entonces, como le decía, el emigrar no es malo, es un derecho que podemos tener porque buscamos por el bienestar de nuestra

familia pero, siempre buscando la manera de hacerlo bien. Cuidar las cosas.

- O sea que les dabas consejos entonces a los migrantes. ¿Y ayuda con algo de dinero o algo así material, también?

- ¡Ahh, bien! Por ejemplo cuando Wiliam, por ejemplo cuando Merlín [sus sobrinos], yo fui el que los recibí allá con el coyote. Y cuando llegó a Florida él no sabía ni que camino agarrar, decía él que solo veía que hablaban conmigo pero que no sabía dónde estaba. Entonces lo fui a buscar y lo recogí y se alegró bastante verdad.

- ¿Y a cuantos migrantes así recién llegaditos fuiste recibiendo desde el 1991?

- Como unas... huf... yo la primera vez, cuando empezaron a llegar la gente con visa [H-2B], en el apartamento llegué a tener catorce amigos, que llegaban de allá y se corrían de la plantación. Y la última vez que estuve, en el apartamento donde vivía vivíamos doce o trece, por la situación de que la renta nos saliera más económica a todos, verdad. Pero si acogíamos, decíamos: "se quieren venir tantos", y les dábamos la oportunidad, incluso ahí, de lo que teníamos, comían.

- ¿Y eran todos amigos de Peña Roja?

- Entre algunos, otros no. Otros eran primos de primos

- ¿Y cómo más los ayudabas?

- Pues a irse de mojados, pa' pagar al coyote, como a unas cinco o seis personas. Incluso amigos de La Libertad o de otras partes. Ya en los trabajos allá, también fueron varias personas que ya donde yo trabajaba yo llevaba, o sea en el grupo donde yo trabajaba pude tener siete personas que yo los... o sea que fui el que empecé en el trabajo y después me llevé a otras siete personas que después ya estaban trabajando en grupos. Y luego cada quien iba trayendo a su gente.

- ¿Y cuál es la mejor estrategia para vivir de mojado?

- O sea, ¿para poder desenvolverse mejor?

- Sí.

- Pues estar legal. Porque en ningún momento uno puede estar con ese miedo de

estar ilegal o de ya no tener esa oportunidad de viajar, de ir y venir. O sea que la mejor solución para que ya no haiga inmigrantes es [risas] que quedara libre para ir y venir [risas]... Pero yo creo que no les conviene. Por racismo pues. La discriminación es lo que más existe allá.

Yo en algunas veces con los... no con los patrones por ejemplo, porque los patrones tienen sus quienes administran, pero tal vez solo los otros trabajadores. Y eso pues, a mí se me dio en varias oportunidades. Algunas veces a algún superior, le gustaba o sea ponerme mal con el patrón. O veía que uno era trabajador y el patrón como que le daba el apoyo a uno, entonces él decía este no está bien. Y como era persona de allá, era un gringo.... Yo esas veces lo tomé como discriminación porque no le gustaba situación que yo creciera, lo que él quería es que yo me quedara. Entonces no le parecía. Y si, no pues que el patrón sabía que el que estaba guiando el trabajo era yo, y el gringo tenía el trabajo porque tenía cuello que alguien lo metió.

Pero incluso con el patrón con el que estaba trabajando, ya de ultimo esta vez que me fui, me dejó abiertas las puertas, yo le comuniqué que me venía, y me dijo, "cuando quieres regresar, vienes me llamas, y puedes tener el trabajo que tenías", y así. La última vez que trabajé trabajaba en el ferrocarril de pasajeros que trabaja de *Wespam Beach* a Miami. Yo hacía esos puentes, para el riel, las esas donde las oficinas o donde para, las estaciones. Trabajos del gobierno pues, [risas] del Estado. [risas] Casi no me tocó la oportunidad de trabajar con particulares, así siempre viví a tratar con las compañías que trabajan con gobierno. En esas compañías, esta todo eso de la no discriminación, Incluso ahí, hay personas que nos ayudaban, que nos preguntaban: "¿como los tratan aquí?, si está mal, díganlo, para ver qué podemos hacer".

Y así, esta es la pequeña historia de veinte y un años a treinta ocho que tengo ahorita. Es así como ha sido mi experiencia de viajar para allá a ese lugar que es Estados Unidos. Algunas veces de ilegal y luego de legal.

Y ahora... O sea en este caso que usted tiene este su programa de... o sea en el trabajo que realiza a usted le ayuda por ejemplo la experiencia, el testimonio, todo eso.

- *Sí, es ver como los estados dicen no pasan y la gente que dice si voy. Es para entender cómo piensa el que migra, como el estado dice frontera y el migrante "las cruzo".*

- Y como el modo del que migra... busca la manera que llegar, a llegar al norte.

La situación a ver cómo va a estar. No puede uno decir, porque en nuestro país pues cada día más la situación económica va bajando. El subdesarrollo se ve [sic], pero la pobreza aumenta. Y eso es lo que no se quisiera, que hubiera desarrollo pero que no hubiera también... que las familias vivieran bien pues.

- *¿Y hoy te irías otra vez?*

- Pues la pensaría, porque la realidad está difícil allá en la situación que se está viviendo ahorita. Ya no puede uno llegar a trabajar bien. En cualquier momento la Migra llega donde uno trabaja y lo va a mandar para acá.

- *¿Y si tuvieras papeles legales para trabajar allá, donde estuvieras ahorita?*

- Estuviera aquí. Pero pensando a lo mejor cuando volver otra vez pa'allá, y allá, cuando pensando cuando volver pa'acá. O sea que en este caso siendo legal, ya no me sentiría estar oprimido a quedarme, iría y vendría.

- *¿Y quedarte a vivir allá, con la familia?*

- Mhhm. No, yo pensaría mejor quedarme a vivir aquí. Es que allá la situación es de pagar todo. Una situación es bueno porque tienes el empleo, estás trabajando semana tras semana, pero no tienes la oportunidad de decir: "esta casa la puedo arreglar yo porque es mía". La situación sería solo de estar trabajando. O sea que con familia yo lo que veo para estar en Estados Unidos, está difícil, para un inmigrante. Trabajaría uno, porque así como decimos aquí "aquí me acuesto, me levanto, y no tengo esa presión de si he pagado la renta y pagar todo eso". Diría que me quedaría viviendo aquí. Tal vez vivir allá nomás una temporada.

- *¿Te gustaría que tu hijo Armandito se vaya por allá cuando sea grande? Que tenga la misma experiencia que tú tuviste.*

- ¡Ah, no! Porque de suerte, quizás le salga algo por aquí. Siempre uno busca, así como pienso, o sea mirar la vida pues. Me gustaría lo mejor para que ellos no tuvieran que sufrir esa situación verdad. Que la situación fuera más favorable. Que si tuvieran que ir, pero que no tuvieran que sufrir de la situación.

- *¿Cual de todas?*

- De la ilegalidad, de la discriminación, y todo eso. Que puedan llenar todos estos requisitos para poder estar bien. Pero depende ya la situación que haya cuando ellos ya estén a esa edad ya maduros. Si la posibilidades están bien pues, sería bien que fueran a conocer, si todavía está esa oportunidad de poder ganar dinero allá. Y si no, ¿para que irse uno si la situación va a estar la misma? Ahí no habría motivo ni razón para irse.

Annexe 4. Le rendez-vous avec le passeur : extraits du carnet de terrain (2005)

[Station-essence El Reposo (entre La Mesilla et Camojá). Mercredi 15 avril 2005. 10 am].

Dans le restaurant en haut. Il n'y a que nous dans le lieu. Autour de la table : le coyote accompagné de sa femme et de son fils (une dizaine d'années). Il y a les trois migrants (Arcadio, Josefo, Aarón) + Don Juan (l'oncle-cousin qui les a recommandés au coyote) + un salvadorien. En bas, sous l'ombre d'un arbre, à l'arrière d'un pick-up rouge, attend un groupe de migrants qu'Antonio emmène aux États-Unis tout à l'heure.

Antonio a un t-shirt vert olive militaire, des chaînes en or autour du cou et une grande bague au petit doigt avec une sorte de diamant. Un grand tatouage dont on ne peut lire que la « A ». Son petit doigt est déformé, il porte une petite moustache bien rasée, et de grosses cicatrices au bras droit. Il a une montre Seiko pirate. On dirait un Mexicain qui passe partout. Il est assez petit, rond mais baraque. Il est Mexicain et Guatémaltèque (de Nentón, il a obtenu la nationalité mexicaine au moment du refuge politique de sa famille dans le Chiapas). Sa femme est en jupe complète rouge. Son fils porte une ceinture avec une grande boucle de norsteño. C'est lui qui conduisait la voiture quand ils sont arrivés. Avec eux, il y a aussi Marvin, un salvadorien d'une vingtaine d'années, qu'Antonio a accueilli chez lui parce que la police du Guatemala l'a détroussé. Il va partir avec le petit groupe qui l'attend dans en bas à la station-service pour commencer le voyage juste après le rendez-vous.

- Antonio: Yo entiendo que cada quien tiene su necesidad. Ustedes se van por los de aquí y es por ellos que uno hace todo esto. Yo quiero ayudarlos y mi mujer es evangélica entonces queremos el bien de todos. Yo quiero ayudarlos y la verdad a mi me gusta mi trabajo, y los llevo porque mi garantía son ustedes, y si ustedes llegan a mi me viene más gente. Si no llegan se me acabó la chamba y ya no me va a recomendar Don Juan, verdad... O hasta ustedes o su familia me matan si no los llevo... Yo estuve allá

también. Pero no me quedé porque me ponían a cocinar y viviendo entre amigos uno acaba volviéndose como mujer, y uno se hace broma de mujeres y nalgadas. [...]

Les voy a decir la verdad. Los de migración conocen su trabajo: cobrar y sacar plata. En México, saben, yo tengo las manos pesadas, pesadas que se me caen de tanto dinero que llevo y que las autoridades están sacando. ¡Yo soy un cajero automático! Yo sé de los lugares donde hay que dar toda la plata. Hay uno ahí debajo de Los Mochis, se llama Mazatlán, Sinaloa. Ahí hay un retén que hasta mi nombre tienen. Me dicen, «tu eres Antonio» y ahí me tienen en una lista y me dicen: «¿Cuántos traes?», «tres» les digo; «es tanto» me dicen. Ya las otras autoridades hay que pasarlas como mexicanos. Y por eso es que tienen que estudiar bien, porque los que checan los reconocen a uno. Y si les dicen: «¿Por qué la foto del IFE está oscurita?», ustedes contestan: «no sé mano, pudele ahí al IFE de Comitán porque salió así». Por eso tienen que darse su estudiadita. El viernes les mando las hojas con Don Juan.

Saben, de los 35 000 [quetzales] a mi me queda si me va bien unos 5 000 Q por cada uno. Ustedes dejan los 30 000³⁶⁴ [quetzales] con mi señora, ella los pondrá en mi cuenta, y ya cuando estemos allá le pediré que me envíe tanto para los gastos de avión desde allá. Me van a decir que para que quiero el dinero antes, pero es que también sino no me pagan. Una vez por ejemplo llevé a una parejita que era un chavito que se había llevado a la novia. Yo no sabía y la verdad no era mi problema. El papá del novio pagó por los dos, pero ya cuando nos fuimos, ya en el viaje que me dice el chavo que llamó por teléfono que el papá de la novia había matado a su papá. “ocurrió una desgracia me dijo”. Pero ese no era mi problema, yo lo que vi es que ya no me iban a pagar, entonces me fui y ahí los dejé ahí por el DF. Luego, tiempo después llegó una vez un hijo del señor a mi casa con pistola, que me quería matar porque los dejé y me quedé con el dinero. Que le

devolviera el pisto que su papá me había dado quería. Y se lo di porque ya me mataba...

Para el viaje solo llévense unos mil pesos mexicanos para comprarse sus chescos y sus Sabritas. ¿Saben lo que son chescos? No, verdad. Aquí se les dice “aguas”, allá “refrescos”. ¿Y Sabritas? Son las papalinas.

A ver sus fotos, póngales su nombre y fecha de nacimiento y su edad ahí atrás. El apellido no porque va a ser otro, el puro nombre. [Se pone a ver las fotos de los tres migrantes, piensa, imagina como los va a cruzar. Le dice a Canche:] A ti te vamos a pasar como deportista, te llevas tu mochilita del Cruz Azul, tus pantalones y tu cambio de ropa. [A Josefo. Se pone silencioso y serio y piensa:]... A ti... a ver.... A ti no te podemos pasar de mexicano [J. es moreno, flaquito y muy chaparro] ... A ti... Te vamos a pasar de refugiado, yo se lo que te digo, te vamos a disfrazar de guatemalteco refugiado que se va a Tijuana a buscar trabajo. Te vas a reír pero yo he tenido a clientes que hasta los pongo a estudiar maya y los pongo un mes en comunidades mayas en la lacandona para que aprendan y así no caen con los de migración.

Bueno, y los consejos para el viaje: Llévense zapatos como botas planas, no se me vayan a llevar tenis. Córtenle las etiquetas a la ropa, que nada diga “Guatemala o Centroamérica”. Una vez viene un mojado que le dice a la Migra “¡Soy de México!”, mientras la migración le iba sacando la pasta dental que decía “*Hecho en Guatemala*”, y ahí como menso cae uno. Yo voy y vengo, hago dos viajes al mes y ahorita ya nos vamos con estos que ven allá abajo (señala un grupito de migrantes). Tienen más preguntas?

- Aarón: ¿Y si nos devuelven?

- Antonio: No me gusta que me pregunten eso, no me gusta pero te voy a contestar. Tenemos tres viajes. Si me devuelven a uno o al otro. Tres chances tenemos. Tienen que aprender el hablado mexicano. Allá todo es diferente y la policía se los va a querer babosear. A ver, esto [muestra la correa de su reloj], ¿cómo se llama?

- [Los tres migrantes:] “Pulsera”.

³⁶⁴ 35 000 – 5 000 du premier paiement.

- Antonio: Pa' fuera. A ver tú, el mexicano.
[yo]

- Pues pulsera, ¿no?

- Ah... Tú no eres mexicano, mira como te vi. Allá le dicen extensible. A ver, otras palabras para que vayan viendo: si les preguntan "¿te gusta el dulce de chilacayote?", ustedes se hacen los que no saben y dicen: "¿que es eso?" En México le llaman chayote. Si les dicen: "¿te gusta la remolacha?", ustedes se quedan quietos y dicen que no saben que es eso o sino dicen "yo lo conozco por betabel". ¿La municipalidad? Tampoco saben. Digan, "el palacio de gobierno." ¿La lona? tampoco, calladitos, el pantalón ese se llama "mezclilla". Allá en México la lona es la manta de los camiones. ¿Pabellón? Bandera se dice, el pabellón en México es para los mosquitos.

Son discours à la fois fascine les migrants, les intimide, les rassure.

L'entrevue est terminée, Antonio part aux toilettes probablement cacher les 15 000 Q qu'on vient de lui remettre. Il reste dans le bar, paye nos boissons et se lève. Je discute avec sa femme qui dit :

« Sí, a cada rato está fuera. Viera que para la Semana Santa solo se quedó dos días »

De cet entretien avec le coyote, Arcadio dira seulement à son père avec une certaine solennité: « Me voy del 25 en adelante ». Aucun autre détail ni sur le passeur ni sur le voyage. Économie absolue des mots de ces espaces paysans (absolument pas une pudeur ni la volonté d'un adolescent de cacher sa vie à son père. non). Juste les mots qu'il faut. Mais Arcadio ne se tient plus, il chante des corridos des États-Unis sans cesse, il saute. Il est déjà parti.

Annexe 5. Père Francisco Pellizari C.S., Directeur de la Casa del Migrante de Ciudad Guatemala, coordinateur du réseau des Casas del Migrante au Mexique et Guatemala.

[Casa del Migrante de Guatemala, dans son bureau. Lundi 27 et mardi 28 septembre 2010. Fin d'après midi.]

AA- *Bueno, padre, para empezar, ¿cómo se presentaría usted?, ¿quién es usted?*

FP- Sí, mira, yo soy Francisco, Francisco Pellizari, soy misionero scalabriniano y esta congregación se dedica desde hace más de 130 años al fenómeno migratorio y refugiados y otros aspectos. Este... yo nací en Argentina, en Buenos Aires, de padres italianos y viví en varias partes, en Roma, Argentina, Estados Unidos, México y ahora Guatemala. Entonces siempre todo esto, digamos, con preocupación y el servicio al fenómeno migratorio desde la parte pastoral más bien.

- *¿Y cómo entró al seminario?*

- A los once años entré al seminario de los scalabrinianos y ahí prácticamente hice todo mi formativo desde el básico hasta la maestría.

- *¿Y cómo le llegó esta vocación?*

- No pues, digamos si, este...eh...desde mi familia, migrante [de Italia] y digamos, viendo y constatando directamente en mi vida también, lo que son los estragos y las ventajas que puede tener la ola migratoria en la persona.

- *¿Y su familia fue parte de los migrantes ayudados por los scalabrinianos?*

- No mucho, pero de cierta manera fue parte de ese flujo migratorio por el cual nació la congregación. Yo conocí la congregación más bien en Italia de manera accidental - providencial mejor dicho - pero no porque estaba buscando una congregación que se dedicara a eso, sino más bien así por circunstancias de la vida, este... Dios puso en mi camino a este tipo de congregación y así a mi me gustó mucho por el hecho de que respondía a lo que era mi inquietud, en el servicio.

- Pero a ver. A ver si entendí, primero estuvo en Argentina, luego en Italia, ¿y después de Roma, que hizo?

- Después de Roma me fui a California, después en California estuve unos cuatro o cinco años como animador vocacional y animador misionero en distintas poblaciones de México y un poco de Guatemala. Y después, ya que terminé, estuve en la Casa del Migrante en Ciudad Juárez en 1999, luego en Nuevo Laredo en 2006, y aquí desde 2009.

- ¿Y cómo diría usted que ha cambiado su servicio en estos últimos años desde su vocación inicial hasta ahora que es el jefe de la Casa del Migrante de Guatemala y también de la Red de las casas del migrante? ¿Cómo ha evolucionado todo a lo largo de estos treinta o cuarenta años?

- Sí, fue cambiando según las circunstancias de los países, las realidades distintas, también las generaciones distintas con los hermanos que colaboro, siempre cambian, varía el tipo de disponibilidad, el tipo de intuición, el tipo de acercamiento, y como las migraciones cambian también las generaciones cambian. Entonces, fue digamos, y sigue siendo un merito constantemente el hecho de poder responder adecuadamente a los flujos migratorios como se presentan ahora.

Lo que está pasando ahora hace cinco, seis, ocho años, este digamos se veía apenas unos albores si queremos. Ahora la respuesta es distinta, tiene que ser más, este... profesional, más específica, tal vez abarcar menos en lo que puede ser cantidades, pero tiene que ser más cuidada para poder hacer el bien. Si no, se corre el riesgo de hacer el mal.

- ¿Se refiere a la necesidad de más disciplina en el trabajo, o de más selección de los migrantes atendidos?

- Tiene que ser un trabajo más específico en el sentido de que tiene que ser dirigido realmente al bien de la persona. Y el bien de la persona en este momento, de la persona migrante, es muy muy difícil, primero, de detectar. ¿Entonces porque? Porque todo el fenómeno migratorio digamos, se ha contaminado de dimensiones muy muy muy

complejas que ahora se están viendo. O sea criminalidad, narcotráfico, trata de personas, este, venta de órganos, explotación laboral, todo esto entra en el campo del fenómeno migratorio. Es muy complejo... Y si pasamos a la parte religiosa, confesional, ahí comenzamos también: distintas religiones, distintas sectas, distintas perspectivas. Si pasamos a la parte cultural: distintos orígenes de los migrantes, entonces todo esto da un panorama enorme en el cual uno entra diciendo: "te doy un sándwich, y eso a mí no me importa de con quién y porque" como lleva el dicho, pero esto lleva estragos, ¿no? Corre uno el riesgo de ser un eslabón del narcotráfico, de la criminalidad organizada, y de otro tipo de corrupciones y explotaciones que haya. Entonces, por eso definimos nuestra labor como una labor que tiene que ser siempre más profesional, más específica para poder hacer el bien.

- Justamente, hablaba usted de lo que se veía venir en los albores, que me imagino era esta situación de violencia que tenemos ahora. ¿Cómo se veía eso cuando usted llegó al albergue de Nuevo Laredo, que es ahora un lugar muy arriesgado para los centroamericanos?

- Yo ahí llegué en el 2006. Era muy distinto de lo que está pasando ahora, pero ya se veía, en los primeros 2005-2006, este tipo de infiltración de parte del crimen organizado. Ese interés por las bandas en lo que es el fenómeno migratorio, no. Esa técnica ahora de explotación y de extorsión y de secuestro, eso prácticamente en el 2006-2007, ya era en la Casa del Migrante de Nuevo Laredo, ya lo veíamos llegar constantemente a la casa.

- Claro. Pero este viaje, desde hace mucho tiempo que es arriesgado, verdad, por los asaltos, por el desierto, el río, etc. Y aquí ya estamos a otro nivel de riesgo y de violencia. ¿En el 1994 o en el 1995 que usted empezó a trabajar con los migrantes indocumentados entre México y Estados Unidos, se imaginaba que se podía llegar a tal nivel de caos y de crueldad, a la situación que tenemos hoy?

- No, no, era impensable, también porque el enemigo más fuerte del migrante eran las autoridades. Municipales, estatales,

migración, la Migra. Y algunas bandas desorganizadas, de vez en cuando pasaban algunas Maras, y así pandillas, pero eran casos aislados. No era sistemático como se vino haciendo después, no.

Entonces esos casos se podían denunciar, tenía efecto la denuncia, podíamos hacer refuerzo en la opinión pública, en la prensa, y esto hacía que las autoridades intervinieran entonces era... Pero ya después del 2006-2007, ya esto [denunciar] se volvía inútil, no había oído para esas cosas, las autoridades, más bien muchas estaban metidas en lo mismo, o sea el tráfico, y quien no estaba metido en el tráfico, era impotente frente a la realidad. O sea que todo lo que era la fuerza y la estructura de la organización del narcotráfico pasó al interés y pasó a cubrir completamente lo que es el campo del tráfico de personas.

- *Claro... el que controlaba la frontera se puso a controlarlo todo.*

- Sí, y al principio se denunciaba... Nuestras casas del migrante, las cinco casas que tenemos, todos tienen un centro, una oficinita de derechos humanos, por lo menos mínimo, porque es una necesidad. Necesidad el hecho de poder tener a parte la parte asistencial, promocional, humana, espiritual, sacramental, también tener la parte de defensa de derechos humanos y promoción y incidencia en ese caso.

- *¿Y esta oficina de derechos humanos depende de ustedes nada más o también tiene enlaces con las comisiones de derechos humanos nacionales?*

- Es nuestra digamos, pero estamos relacionados con ellos. Y en muchos casos yo siempre digo en las oficinas que puedan surgir en las casas del migrante, son oficinas, con monitoreo muy confiable. Porque el migrante llega, se tranquiliza, cuando mira las personas, se da cuenta que está en un lugar seguro, y cuando se le hace la entrevista, abre todo. Muy distinto de un catedrático que va a hacer su encuesta de campo y bueno, está ahí, el migrante, ¿qué va a hacer?. Y como que la confiabilidad de los datos es mucho muy grande.

- *¿Y qué tanto ayuda el que sea una casa religiosa, a que se abran, como usted dice?*

- Bah, en algunos casos. Eso ayuda definitivamente, para los que tienen un aspecto de fe también, pero, también, para quien no se siente – o digamos, no está – en esa línea – o sea la mayoría de los migrantes - que tal vez no están con esa sensibilidad, pero si con la otra, con la dimensión humana, el hecho de que haya digamos, cierta organización, cierto orden, cierto respeto... o por lo menos se trata de ser igualitario en el trato. Ayuda muchísimo que el migrante se sienta identificado y que se sienta cómodo.

- *¿Y qué migrantes llegan aquí, entonces?*

- Los migrantes que llegan aquí son los últimos. Los migrantes que llegan a la Casa del Migrante son los últimos de los últimos, siempre. Bueno, si la Casa del Migrante atiende bien, si no llega cualquier cosa. ¿Por qué son los últimos? Porque quien tiene coyote, aunque sea pobre tiene la posibilidad de pagar un coyote, no va a ir a la Casa del Migrante. El coyote mismo no lo va a llevar - en la mayoría de los casos. Entonces el que llega aquí es el que ya se acabó hasta esa posibilidad. De hecho cuando llegan algunos deportados de Estados Unidos y tienen un poco de dinerito, no llegan aquí. O si al día siguiente le mandan el dinero si tiene posibilidades, el día siguiente ya no está aquí. Si está aquí es porque realmente necesita y es porque realmente no encuentra otro lugar seguro donde poder hacer algo. Y estas son la mayoría de las migraciones, las más pobres. Si es la de retorno, es la imposibilidad para el migrante de poder regresar a sus casas o de vivir en un lugar distinto; o los que van para el Norte y que no tienen recursos y van confiando únicamente en el empujoncito que pueden darles los otros en el camino. Entonces estamos hablando de dos migraciones, dos flujos digamos, de los últimos eslabones de la cadena.

- *¿Y usted diría que estos eslabones más pobres – que son a quienes más acecha el crimen organizado – están conscientes de los peligros del camino?*

- Bueno, a estas alturas creo que sí. Puede ser que algunos, no todos, pero la gran mayoría

sabe cuáles son los peligros, cuales son los riesgos. Puede ser que se engañe un poco las distancias en la posibilidad, pero bueno, estoy hablando de que hace unos siete ocho años era mucho más ignorante el flujo migratorio de lo que eran los peligros. Ahora cada migrante sabe por dónde va y cuáles son los riesgos y por qué pasa. Porque hay muchos que son deportados, eso ha servido mucho: la red de informar a los migrantes es muy efectiva.

- *O sea que se van enterando al toparse con los otros...*

- Un deportado habla con los demás, se encuentran en la casa del migrante, se encuentran en el pueblo, televisión, noticias. O sea hay muchísima información. El migrante ahora no está, en general, mal informado. En lo local, puede ser que sí. Porque el migrante no conoce. Pero a nivel general el conocimiento general de riesgos y de todas esas cosas, el migrante ahora está mucho más informado que hace años.

- *Que todos saben que hay matanza,*

-Que hay zetas que andan en camino y claro, la cosa siempre puede ser “que a mí no me toque”.

- *Claro, la dimensión de ese deseo “que a mi no me toque” es lo esencial, ¿verdad? Justamente, en la revista de la Casa del Migrante, “Sueños y fronteras” ahí en el editorial, usted habla de estas dos palabras “antitéticas”, dice usted: el sueño que es esa parte interna, y del otro lado, la frontera, la parte como real, tangente, externa, y estas dos hacen un conflicto permanente. Adentro sueños y afuera frontera. ¿Pero cómo se logra para que, en la práctica inicial del migrante, el sueño gane más que la frontera?*

- Seguramente lo que es la necesidad es lo más fuerte, no... El fenómeno de expulsión, no sé, si se puede comparar al de atracción, pero seguramente es mucho más fuerte. Entonces el anhelo de poder superarse, de poder responder, de poder tener una vida digna, de poder vivir prácticamente, es mucho más fuerte que lo que son las consecuencias, ¿no? Entonces siempre está ese margen. Sí es cierto que en el desierto hay muchísimas

serpientes, pero puede ser “que a mi no me pique”. Sí es cierto que los Zetas están en todo el camino, pero puede ser “que a mi no me agarren”, ¿no? Entonces está ese margen en el cual todo el mundo vivimos, no solamente el migrante: “sí es cierto que fumar me hace daño, pero bueno, puede ser que a mi no me de cáncer”. Es ese margen con el cual todos vivimos y que nosotros manejamos. Si tal persona está alimentada por una fuerte necesidad de expulsión y de esos factores, de ese sueño ideal nadie lo puede mover.

- *¿Y cuál sería el papel de las creencia religiosa de migrante en esto, o la fe? En lo particular, por ejemplo, a todos los migrantes a los que he preguntado en la frontera: “¿qué te hace irte conociendo estos problemas?”, todos contestan “Dios decide, a ver que quiere Dios para mí”.*

- Seguramente para la mayoría de los migrantes que sean creyentes o que hayan tenido alguna doctrina religiosa, siempre la dificultad misma, o el camino, curten la fe. A medida de que la fe es comprobada cuando se enfrenta el dolor, la muerte, ahí se comprueba la fe. Y el migrante de por sí es un constante entrenado en ese proceso de muerte, de sufrimiento en el cual la fe siempre será la lucecita que hace esperar y hace vivir. Es una costumbre, podemos decir del migrante, hacerse guiar por este ser que va más allá de todo lo peor que puede encontrar.

- *Entonces muchos migrantes, caminan contando en esa lucecita en el camino. Pero cada quien tiene una relación o una experiencia distinta con la fe. ¿Y esto tiene que ver con el que unos aguanten más y otros menos a lo que les cae en el camino?*

- Si, y eso lo puedes poner en cualquier campo, no solo en el campo de la migración, en el campo de la vida, ¿no? ¿Que hace que uno aguante más las adversidades, las dificultades, las frustraciones, y otros que frente a esto encuentran un camino de evasión mucho más rápido? Yo creo que se puede aplicar en todo. Aquí yo creo que depende mucho de lo que es la formación de la persona, los recursos que tiene la persona de fe en creer, en que alguien lo está

ayudando, lo está apoyando, le está digamos, fortaleciendo, un ser supremo, grande, pero al mismo tiempo es una relación afectiva con Dios o con otro tipo de realidad. O un compromiso con la familia, con los hijos, con la esposa, con quien sea, y eso es tan fuerte, tan evidente, tan a sobre-piel que hace que la persona tenga y encuentre fuerzas sobrehumanas digamos o paranormales como para seguir un camino.

- *¿Entonces sería esa energía “extra” que permite hacer el paso del “sueño” que busca trascender “la frontera”?*

- Yo creo que sí, del ejercicio que uno tiene en hacerlo. En haber encontrado adversidad en la vida, capacidad de frustración, de aguantar las frustraciones y al mismo tiempo de vivirlas como algo que va encauzado hacia bien.

- *Y para usted, ¿hasta cuanto puede el migrante aguantar par ir al Norte? ¿Hay un límite en lo aguantable?*

- Como siempre, hay límite, en algunos más inmediato, y en otros menos. ¿Hasta cuándo?, algunos te pueden contestar “hasta la muerte”, ¿hasta cuándo?, otros te pueden contestar, “hasta que vea que no hay un riesgo demasiado fuerte para mí”. Entonces ahí depende de las personalidades de cada uno, ¿no? Y de la fuerza de atracción y la expulsión. Y al mismo tiempo las otras realidades, cuantos fuertes son y cuántos son para atacar la persona. O sea que también no se puede dar un estándar para todos seguro.

- *Pero el margen va de la muerte al abandono para todos.*

- Sí, seguramente, quien abandona y camina muy rápido, no tenía tanta necesidad, o no tiene tanta motivación como para poder seguir.

- *Pero algunos se quedan en medio. “Se estancan” como me decía un migrante en Nueva Orleans. Y me decía que muchos que se estancaron, que no pueden ni cruzar ni regresarse, empezaban a veces a atacar otros migrantes. ¿Para usted que explica la transformación de la persona?*

- No, yo creo que tampoco se puede dar la responsabilidad al hecho que se estancaron.

Yo creo que hay cierta costumbre, cierta tradición, cierta debilidad en algunos valores que eso hace que se vuelva un escape inmediato, una evasión ante la dificultad. Algunos no harían esto aunque los mataran. Dicen que los propios migrantes de San Fernando no quisieron entrar en las bandas. Quién sabe si es cierto como información, pero es interesante que lo hayan dicho, porque ha ayudado mucho la causa del migrante. Pero si seguramente hay muchos que en lugar de entrar en eso, decide migrar o salirse de una vez.

Nosotros en nuestra congregación hay un episodio, una anécdota muy interesante, del obispo Scalabrini [fundador del orden en 1887] cuando llegó a visitar un pueblito de las montañas en las parroquias, ahí en Italia se encontró con un señor y en ese momento dice, le pregunta “¿por qué emigra?, ¿vale la pena?” y todo ese tipo de rollo, de preguntas que él obispo se hace y le responde el migrante: “no hay otra posibilidad, o robar sin valores o emigrar tengo que hacerlo con un guión”. Entonces el partir, no es que sea una opción, sino que es un camino obligatorio. Pero justamente porque en esa columna vertebral de esa persona hay una solidez de valores que le dice “no robar”.

- *O sea que la migración es para no tomar el camino fácil.*

- Sí, y eso pasa de vuelta con ellos, y puedes poner en práctica en cualquier tipo de situación de persona, no hace falta que sea migrante. Por ejemplo también en nuestras casas decimos - seguramente en México cambiaría - pero en México decimos siempre a la gente de la opinión pública “a los migrantes se les pide dinero, clasifíquelos como no migrantes, porque el migrante pide siempre trabajo”. Y a los migrantes [que vienen a nuestras casas] les decimos: “no vayan pidan dinero, pidan trabajo”. Entonces es la línea en la cual ves que el migrante tiene una solidez de valores en general que no le permite entrar en todo tipo de situaciones, y menos cerca de sus compañeros. Hay experiencias de historias muy interesantes, muy lindas de migrantes que se han ayudado entre sí, y que gracias al ayudarse de

compañero a compañero han podido salvar la vida.

- Claro, y es aquí, en estas Casas donde muchos migrantes se conocen y deciden armar su grupito para seguir el camino. Pero a mi me sorprendió hace poco que hablaba con un migrante y le preguntaba "y estás viajando con tus amigos", y él me contestó "no. Yo, solo, o sino un ratito con conocidos así del viaje, pero muy peligroso ir con su gente de uno, porque si les pasa algo uno no puede hacer nada". Cuando yo empecé a estudiar la migración hace un par de años, yo me acuerdo que el chiste era irse con amigos para enfrentar juntos a ladrones o librar el desierto, etc., y que el hecho de viajar con gente cercana ayudaba mucho la fidelidad y el compromiso por el otro. Ahora el chiste es que si algo le pasa al compañero de camino, no afecte tanto como si fuera su hermano o su hijo. Esto es un cambio radical, ¿no?

- Sí, seguramente siempre hay quien prefiere, como dices tú, la primera fórmula de ir solo y tener más posibilidades. Pero en general, el migrante, la mayoría podría decir prefiere viajar junto con otro, o sea tal vez ya no un familiar cercano, pero junto con otro compañero, es lo más adecuado como para poder ayudarse, apoyarse en cualquier tipo de situación. Entonces si aquí encuentran varios de ellos, y en varios momentos salen juntos, dicen que caminar juntos es mucho más liviano que caminar por separado. Para defenderse sobre todo, de las cosas que hay.

- Y ahí, entonces, ¿cómo se defienden concretamente los migrantes ante los riesgos del camino? Le ha tocado ver a usted aquí que migrantes traigan un machete o una pistola por si a caso (o sea para atacar a los ladrones que los atacarán?)

- No, eso. La defensa del migrante es aparentemente pasiva. Entonces las armas que tiene el migrante es el esconderse, camuflarse, escapar, correr, correr, entrenarse para correr, ponerse tenis, etc. U otra defensa normal que usa el migrante es la mentira, para nosotros es algo a nivel moral, para ellos es esconder la verdad, camuflarse, esconderse, ocultar su identidad, decir una cosa por otra, nunca revelar los planes. Es

este tipo de defensa aparentemente pasiva. Pero también hay alguno que carga de vez en cuando su navajita por si las dudas, o que se enfrenta, o que arman su grupito. Aunque yo creo que el migrante está siempre aparentemente desprevenido, en primer momento porque se encuentra en un lugar distinto, no conoce el lugar, sabe que las personas que están agrediendo están la mayoría bien armados. No conocen donde llegan estos grupitos, si son más, son menos, si puede escaparse. Tiene muchas desventajas de comienzo, que le hace optar por la pasividad de la defensa, no tanto por la agresividad.

- ¿Y ustedes aquí en la Casa, o en su misión con los migrantes, que armas les dan a los migrantes que van a entrar en el camino?

- Una cosa importante, siempre, es prevenir. Es importante como defensa para el migrante que conozca lo más posible de manera realista lo que le va a pasar. Es un arma muy importante. Viene confundido, viene engañado, con miles de informaciones que tal vez no son correctas. Y entonces aquí como que encuentra un parámetro un poquito más claro, más sólido [para su viaje] y eso le ayuda al mismo tiempo a tomar una decisión que tenga consistencia, que sea realista. Es muy triste escuchar unos migrantes que van dando, que van optando por la migración o van saliendo al viaje con información equivocada, es lo peor, porque finalmente están súper vulnerables.

- ¿De qué tipo de mala información?

- No sé, de distancias, de posibilidad de trabajo, de facilidad de camino. Lo que es distancias es lo que en realidad les falla siempre. Y tal vez lo que es la percepción realista de los peligros también...todo eso hace que el migrante particularmente sea muy vulnerable en su desinformación. Pues aquí dando ese tipo de información se le da un poquito más de solidez por esos medios que se les puede ofrecer: acordeoncitos de derechos [fascículos sobre sus derechos y con los organismos a quien acudir en caso de abuso] y todas esas cosas son muy útiles. Además después de la parte espiritual, de poder platicar con ellos y decirles: "¿pero en

realidad vale la pena?” y muchas veces ellos dicen “y si vale la pena”, y entonces perfecto porque entonces en esa reflexión la persona se ha fortalecido en sus valores, en su convicción.

Aunque siga, aunque no haya cambiado ninguna decisión, el migrante va continuando con más información y más decisión, más motivación... Mucho más se podría hacer seguramente, en el sentido de no sé, de hacerle ver todo en el camino... pero eso también eso tiene sus pros y sus contras, por eso a mi nunca estuve favorable de darles muchísima información sobre el camino, porque dando mucha información de camino también lo que está diciendo indirectamente es que “ese es el único camino”. “Ése es y lo pueden hacer”. Y les da seguridad en eso. Y eso es un poco incentivar de cierta manera la peligrosidad del camino. Yo tengo que darle voto y también plática [cada tarde al recibir a migrantes] y ellos escucharla para que vayan balanceando en ese tema. Hay lugares donde por ejemplo están dando toda la información de como hacer y todo, y pues sí, está bien, perfecto, me parece muy bien, pero al mismo tiempo les estás dando indirectamente el camino.

- *Y es exponerlos a algún peligro.*

- Es exponerlo al peligro porque estás diciendo “conociendo eso, la haces”, y no es así. Es un poco lo que se da a veces, cuando está un poco desenfocada la prevención del SIDA. Todo eso hace prácticamente que la persona sí sepa, porque se le dice que el método más seguro es la abstinencia y la fidelidad, pero prácticamente el centro de los cuarenta y cinco por ciento de las pláticas se habla del preservativo, que se hace, como es, como no es... Prácticamente estás diciendo que es lo único, no... También hay que ver el mensaje indirecto que se está dando.

- *Y ustedes en la congregación, o aquí en las Casas, diría que los alientan a seguir o a no seguir? ¿Intentan influir en la balanza?*

- No, yo nunca en mi vida... No, me parece importante en ese momento decirles : “mira, en este momento esto es lo que pasa si vas, y esto es el opaco de por dónde vas”, y frente a eso la persona ya no puede decir “no, es

mejor que te quedes porque piensa por tu esposa”. Porque tu esposa tal vez te dice “vete y arriesga” porque se está muriendo. Es la realidad.

- *Claro, si ya salieron es porque ya hicieron el trabajo de decisión en ellos mismos. Y ahí está el migrante, verdad, en el que decidió adentrarse al viaje. Pero justamente, diría usted que los migrantes de hoy y los migrantes de ayer, por ejemplo los de la estación tren de Milán que vio el obispo Scalabrini a finales del siglo 19, son los mismos que los del tren de Tenosique?*

- Su necesidad es la misma, su realidad es fundamentalmente diferente. Cambian las circunstancias, la peligrosidad, los riesgos, las condiciones, las posibilidades, las conexiones, ¿no? En ese tiempo se decía “quemar las naves”, porque no había más comunicación [con el lugar de origen]. Ahora la comunicación pueden tenerla y esa comunicación tiene también doble filo, porque esa comunicación ayuda también a las bandas a tener más comunicación... Y sobre todo un tiempo no había extorsiones por ejemplo, y ahora sí hay por la comunicación. El depósito en banco [para liberar al familiar migrante secuestrado o falsamente secuestrado]... Antes no había todo eso... Entonces como que hay, hay, hay todo un tipo de situaciones muy muy interesantes, que cambian pero fundamentalmente la raíz es la misma. La necesidad básica. La necesidad de vivir una vida digna para el ser humano. En la mayoría de los casos es la parte económica, la parte económica se agrega un poco la seguridad, la amenaza, pero prácticamente siempre entra en el margen la vida digna.

- *Para usted, ¿cuál sería la primera urgencia para equilibrar la necesidad de movilidad por una vida digna?*

- Yo creo que la primera emergencia, urgencia es la situación económica es que las personas queden en el lugar de origen, donde está, sin necesidad de ser expulsado. El bienestar económico y social, político... Y junto con eso yo pondría a nivel de tiempo todo el proceso de acompañamiento de toda migración que todavía sigue y seguirá por

unas décadas a pesar de que la situación económica pueda restablecerse. Entonces los esfuerzos tienen que ser a largo plazo, a mediano plazo y en el inmediato. Entonces por ejemplo la Casa del Migrante es valiosa si hay también un esfuerzo de desarrollo en el país de origen. Ehh una organización al momento de llegar al migrante, que sea una persona que le haga respetar sus derechos, que tenga digamos un espacio y un lugar en la sociedad, regulación, amnistía, todas esas cosas que es fundamental también. Entonces es un conjunto de tomas de posiciones que tienen que ir juntas para poder responder al mismo fenómeno. Si no, se deshace. Tiene que ser una acción en conjunto. En tránsito, en la llegada, en el origen. Una política digamos que mira a restablecer eso.

- *¿Y qué con la apertura de las fronteras?*

- La apertura de las fronteras se dará cuando digamos no hay miedos de que entre la gente... Hubo un momento histórico que pusieron los muros para que no se escaparan. Entonces creo que cuando se terminen los miedos que son causa de expulsión o de detención, comienza... Entonces cual es el miedo, el miedo es económico, el miedo es político, es social, de la represión... Entonces todo el tipo de situaciones hace que piense como analgésico poner un muro para tranquilizar la situación sin arreglarla.

- *¿Y cómo ve la evolución en 20 años?*

- Hay una fuerza a nivel global, digamos contradictoria, de un lado digamos, una apertura de fronteras, y del otro lado una cerrazón en particularismos y racismos que hace que haya fricción constante. Europa se abre a la Comunidad Europea, al mismo tiempo genera grupitos nacionalistas y localistas que tienen la verdad mucho más fuerza que antes. Entonces está todo este tipo de miedo, y en otro tiempo el deseo, la inquietud de la humanidad de abrir y cerrar. En esto la migración es la que rompe todos los esquemas. Porque digamos cuando uno quiere cerrar a la migración abre, cuando uno quiere abrir la migración va deteniéndose, va cambiando, va cambiando de rostro, entonces en esto digamos la migración juega como una

punta de lanza que va cambiando de dirección pero se mantiene, ¿no?

Las fronteras se abrirán cuando haya cierta libertad, cierta paridad. Igualdad a nivel de pueblos. Uno puede ver que la mayoría de la humanidad llegue al punto de sentir más que necesario este tipo de importante relación con el otro. De perder el miedo del vecino hace que la persona se encuentre con la necesidad de conocer el vecino. En la medida que yo sé que el otro es fuente de riqueza para mí, abro las fronteras para que entre.

- *¿Cuál es su mejor recuerdo con migrantes? De Juárez a Nuevo Laredo a aquí?*

- Más bien, más que un recuerdo específico, situaciones, ¿no? Cuando llegamos a Nuevo Laredo, la casa tenía digamos una mala estructura, mala reputación, entonces trabajar realmente para que la migración se viera y subiera de un nivel. Fue muy trabajoso, muy difícil, costó mucho, pero sí se logra y sí se está logrando, entonces como cambia la perspectiva. Si antes la Casa del Migrante era refugio de ladrones y después la Casa del Migrante se vuelve "Casa del Migrante", pues cambia. Y eso da mucho gusto, se va revirtiendo a través de una presencia significativa, una concientización de lo que es la perspectiva del migrante y el mismo migrante después encuentra mucho beneficio en esta.

- *¿Y cómo se transforma una "casa de refugio de ladrones" en una "casa para migrantes"?*

- Fue un esfuerzo, y sigue siendo. Es un esfuerzo conjunto, un abanico. A nivel académico pueden tener presencia universidades, a nivel de prensa, a nivel de fuerza moral como denuncia de abuso, de violaciones, entonces requiere la presencia de la oficina de derechos humanos fundamentales en las casas. A nivel de orden adentro, hay una estructura que puede tener digamos, rasgos humanos pero también una disciplina adentro: que no entre cualquiera. Si una Casa del Migrante pone en la puerta, un migrante que selecciona quien entra, quien no, ya no estás protegiendo la Casa. Porque un migrante no va a defender con todos sus esfuerzos si un coyote llama a la puerta y lo va dejar entrar. Y tiene razón,

porque no va a exponerse a salir mañana a la calle y topárselo. Y es todo un conjunto de situaciones donde el migrante, cuando está en la calle y sale a buscar trabajo [durante su estancia en la Casa del Migrante] tiene que tener una cierta actitud. “No me hago por la calle”, si están las muchachas, “no les tiro pedradas a las muchachas”, todas esas situaciones que en tu país lo puedes hacer. Aquí estás llevando la camiseta de la Casa del Migrante y eso es fundamental. Los vecinos saben que vienes de la Casa del Migrante. Entonces todas estas situaciones han cambiado muchísimo, en dos o tres años. Si anteriormente ni se soñaba que el cónsul americano te invitara a una recepción, eso quiere decir que ya la imagen ha cambiado. No de las personas, pero de la Casa te digo. Nosotros estamos de paso, o sea fulano de tal entró en ese momento pero dentro de un año o dos nadie se acuerda. La Casa queda. Y una casa que tenga buena reputación es un servicio bueno que se puede hacer al migrante. La casa que tiene mala reputación, lo va a desprestigiar. En Nuevo Laredo digamos, había como cuarenta personas todas las noches que dormían al rededor de la banqueta, y los vecinos pensaban que eran migrantes que es estaban ahí porque en la Casa no había lugar. Pero era mentira porque en la casa había lugar y eran borrachos y todo tipo de situaciones de malvivientes, ¿no? Y los Zetas promocionaban para mantener esta imagen. Entonces poder quitar esas cuarenta personas de a poquito, la intervención de la policía que también estaba metida... llevó muchísimo tiempo, no. Ahora en la Casa de Nuevo Laredo no hay nadie al rededor.

- Eso facilita relaciones con los vecinos...

- Sí, y con todos. Y para comenzar nos llegaron más donativos. ¿Por qué? Porque la gente que ve tirado a las once de la mañana un muchacho, nunca le va dar un donativo a la Casa porque le va a caer un vagabundo encima. Entonces la gente pasa y piensa que ese de ahí en las noches está en la Casa adentro. O si alguien quiere ser voluntario, o joven o una joven muchacha nunca va a entrar a la Casa cuando ve a esos vagabundos al rededor. Porque esas situaciones de pobreza y de miseria y de delincuencia, hacen

que la Casa pierda su prestigio. Entonces unos dicen: “¡pero también son hijos de Dios!”, sí también son hijos de Dios, pero entonces hace falta una Pastoral de intervención directa y específica para ellos. En este caso yo no sabría cómo aplicarla, porque esa actividad no se puede mezclar con la actividad migrante. Entonces ahí también fue un problema, porque las autoridades locales atacaban la Casa y uno decía: “no, no el migrante está comprobando tú incapacidad de recibirlo en esta ciudad, de organizar en esta ciudad una situación favorable para este tipo de situaciones, de fenómenos de fronteras, de dinámica de frontera. Porque no es una ciudad igual que una ciudad del interior, sino que es de frontera, y en la ciudad de frontera llegan muchas gentes”. Entonces el tipo de intervención de esta manera deposita vida a la Casa y eso un bien para el migrante.

- ¿Y como ha sido la relación con las autoridades o las instituciones locales?

- Pues ahí depende de dónde. En Juárez por ejemplo hubo buena voluntad, bueno estoy hablando yo de hace diez años, era seguramente mucho más libre de actuar sin colaboración o presión directa de parte de delincuentes, era mucho más libres y entonces se podía hacer una reunión con el comandante, explicarle que era la Casa, y había beneficios enormes. En la parte de Nuevo Laredo, Tamaulipas no se podía hacer, porque la policía estaba completamente manejada por los Zetas entonces si la reunías ahí y tenían buena voluntad, pues no podían ponerla en práctica. Era difícil... Pero sí, a nivel de cónsules, a nivel de autoridades, de alcaldes hay quienes tienen una columna vertebral de valores y sabe poner en práctica las leyes que a veces son discriminatorias y en contra del migrante, saben darle un rostro humano. Yo he conocido autoridades que supieron darle un rostro humano a las leyes.

- ¿Y de qué vive la Casa del Migrante? ¿El Estado? ¿Donaciones?

- Pues en el caso de Guatemala, nada del Estado. En el caso de México, ayuda un poco, pero ayudó después de unos años.

- ¿Qué institución? ¿INM? ¿Segob?

- No, más bien es el DIF [Desarrollo Integral de la familia] estatal o municipal, que cuando entra una municipalidad ve el beneficio de tener una Casa del Migrante, y no el maleficio – porque los migrantes igual estarán. Entonces ahí empieza el apoyo. Por ejemplo, en Tamaulipas, cuando empezó la crisis en Estados Unidos parecía que habían olas de migrantes que iban a regresar a sus casas porque ya no había más trabajo ahí, entonces nos reunió las tres casas que estaban ahí, Reynosa, Matamoros, Nuevo Laredo, el gobernador, y dijo que iba a apoyar económicamente con ochenta mil pesos anuales a una y cuarenta y cuarenta a las más chiquitas. ¿Pero porque lo hizo? Porque sabemos el beneficio de ayuda que pueden dar, porque sabemos que seguramente pueden fortalecer lo que hay ahí, y no vamos a construir otra casa nosotros. En Tijuana, después de quince años el Gobierno del Estado está apoyando económicamente mensualmente, en Ciudad Juárez, la municipalidad y el Gobierno del Estado están apoyando... Entonces después de unos años empiezan a apoyar.

- *¿Y para las que están en Guatemala: Tecún Umán y ésta?*

- Son ayudas internacionales de otros países, fundaciones.

- *Muy bien, Padre. Ah, una ultima preguntita: porque su perro [el pastor alemán guardián de la Casa] se llama "Zeta"?*

- Ahh, porque ahí hubo que poder actualizar el...lo que es la... en el perro...[risas]...el que teníamos en Ciudad Juárez, era un pastor alemán, se llamaba Migra [risas].

- *O sea que los cazadores cambiaron..*

- Sí, y ahora este cayó con el nombre Zeta.

Annexe 6. Types de barrière frontalière au sud des États-Unis (CBP).

Source (CBP (2011)).³⁶⁵



Types of Fencing Found in Southeast Texas



Types of Fencing Found in Arizona



³⁶⁵ http://nemo.cbp.gov/borderpatrol/2435_southwest.pdf



Landing Mat



Triangle with Bollard

Types of Fencing Found in California



Aesthetic



Bollard with Extension



Concrete Vehicle Barrier with Bollard



Wire Mesh

Types of Fencing Found in New Mexico / West Texas



Sheet Piling



Normandy - Livestock

Annexe 7. Border Patrol : biométrie et surveillance



Clichés (BP 2012 : 17/28).

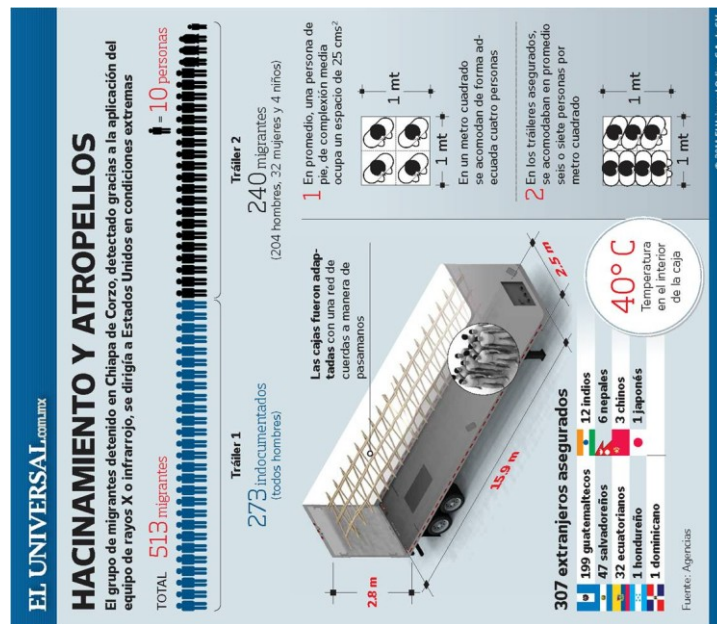
Annexe 8. Biométrie : Publicité d'inscription au registre d'État civil de Guatemala (2013)



Provenance (El Periódico, édition impresa 2013/02/18).³⁶⁶

³⁶⁶ Textes de la publicité : « L'ère biométrique / La manière la plus sûre d'inscrire votre identité / Technologie, sécurité, identification / Avec la nouvelle technologie de Registre Biométrique du RENAP, les traits de votre visage et vos empreintes digitales vous identifient comme unique dans le monde / Avec cette technologie le Guatemala se situe à la même hauteur que les puissances mondiales en matière de sécurité d'identité / Au RENAP, nous enregistrons le plus précieux du Guatemala, ... ses gens / Registre national des personnes / www.renap.gob.gt

Annexe 9. Logistique de transport : 513 clandestin dans un camion (El Universal)



Provenance (El Universal, 2011/05/18), 367

Annexe 10. Extrait du discours de la Secrétaire du DHS, sur la rontière intelligente (2011).

Homeland Security

Secretary Napolitano's Remarks on Smart Effective Border Security and Immigration Enforcement

Release Date: October 5, 2011

Washington, D.C.
American University
(Remarks as Prepared)

Declaraciones de la Secretaria de Seguridad Nacional Janet Napolitano sobre la certificación del cumplimiento de las leyes de inmigración por DHS

Click here for a fact sheet on Smart Effective Border Security and Immigration Enforcement

Thank you and good morning. The last time I was at American University I had the honor of giving the commencement address to the Class of 2010. I want to thank you for welcoming me back to campus today to talk about the enforcement of our nation's immigration laws and border security.

The United States is a nation of immigrants and a nation of laws. Our very founding is rooted in immigration. And at every great and momentous occasion throughout our proud history, the immigrant, and the immigrant experience, has contributed to the richness of our culture, the strength of our moral character, and the advancement of our society.

At the same time, the reaction to new waves of immigration—whether recent or in the past—has given rise to pieces of our history about which we are considerably less proud.

Little more than a century ago, postings that became known as “NINA signs,” and read “Help Wanted: No Irish Need Apply,” were not uncommon in this country. German, Polish, Italian, Jewish, Chinese, Japanese, Mexican, and other immigrants have faced similar discrimination at various points in our history.

And when times have been hard, it has been far too easy, as former President Clinton has said, “just to blame the immigrant.”

We have learned from our past, and we are better than that today as a nation. But lessons afforded us by our own history must be a constant reminder, and guide post, for how we approach these and other difficult issues.

Nearly three years ago, when President Obama came into office and nominated me for this position, he and I both knew that we were inheriting a broken immigration system with a patchwork of laws and outdated requirements that were in desperate need of updating.

He said two things at the time and has maintained this position ever since:

First, we took an oath of office to uphold the laws of the United States of America, and we will do that by enforcing them in the smartest, fairest, and most efficient way possible.

Second, we know the immigration system needs to be updated, and we committed then, and continue today, to seek reforms that make sense and are meaningful.

But Congress hasn't acted and states continue to pass a patchwork of their own laws in an attempt to fill the void. It is this Administration's position that Congress needs to take up immigration reform once and for all. We have put forward our ideas and are ready to act quickly and collaboratively to support passage of reforms that make sense.

While doing everything we can to encourage Congressional action, we have undertaken a historic effort to secure the border and enforce our immigration laws in a cohesive way that is smart, effective, and that maximizes the resources that Congress has given us to do this job.

Provenance (DHS, 2011), 368

³⁶⁷ <http://www.eluniversal.com.mx/nacion/185570.html>

³⁶⁸ <http://www.dhs.gov/news/2011/10/05/secretary-napolitanos-remarks-smart-effective-border-security-and-immigration>

Annexe 11. Extraits de câbles d'ambassade états-uniens (2004-2010) [Wikileaks]

Reference id 04GUATEMAL aka Wikileaks id #24646 ?
Subject GUATEMALA/MEXICO BORDER ISSUES, STAFFDEL MEACHAM
Origin Embassy Guatemala (Guatemala)
Cable time Mon, 27 Dec 2004 16:59 UTC
Classification UNCLASSIFIED
Source <http://wikileaks.org/cable/2004/12/04GUATEMALA3270.html>

¶1. Summary: SFRC Staffdel Meacham visited Guatemala to discuss a broader North American security architecture and Guatemala's role as the southern border state of that area. Based on meetings with the country team, Ministry of Foreign Relations, Migration, and the Ministry of Defense, Staffdel Meacham and embassy staff undertook a broader review of the current role of Guatemala as a "buffer" between Central/South America and the NAFTA space and how that role can be expanded to improve U.S. security.

¶6. The previously mentioned transportation and communications equipment is critical to the operational aspects of border security (Guatemala has only one helicopter and five pick-up trucks to patrol the entire border with Mexico). In addition, Guatemala's Immigration Service lacks the equipment to keep accurate and retrievable records. Computers and database archives are particularly necessary in order to manage formal migration. An illustration of the equipment needs is to be seen in deportations of Central Americans from the U.S. Upon arrival in Guatemala, no photographic or biometric information is collected that could be used either to prevent their reentry into the U.S. or to aid future law enforcement efforts locally.

¶8. In the immediate term, the NAFTA partners need to engage Central America in general and Guatemala in particular to institutionalize border security arrangements, particularly between the specific agencies operating border control points. As a valuable buffer zone, it is in the United States' national interest to help Guatemalan security agencies develop human capacity to improve border security, in addition to the provision of transportation, communications, and information systems equipment such as biometric recording, database archives, and wiretap equipment (should wiretap authority be granted legally). In the longer term, we need to continue our MPP objectives of developing a liberal democratic society, including respect for the rule of law and an end of impunity in regard to corruption.

Reference id 06MEXICO255 aka Wikileaks id #50044 ?
Subject "I'M GOING TO WIN" PAN CANDIDATE FELIPE CALDERON TELLS AMBASSADOR
Origin Embassy Mexico (Mexico)
Cable time Wed, 18 Jan 2006 22:37 UTC
Classification CONFIDENTIAL
Source <http://wikileaks.org/cable/2006/01/06MEXICO255.html>

¶3. The negative spin on migration in the Mexican press clearly hurt the Fox administration and by extension, Calderon noted, his own campaign. He couldn't allow AMLO to take one vote on the migration issue, and would have to speak out against a "border wall" as well. The Ambassador clarified a few points about the bill, but noted that Calderon had already taken the right tack by stressing that Mexico needed to build opportunities here so citizens wouldn't have to look at migration as their source of hope. Certainly it was politic to reject the border fence, but that was not a solution. Solutions involved fixing the problems that spurred migration. Calderon agreed, and stressed again it was not his intent to inflame the debate, but to reframe it in constructive terms. [...]

¶5. (C) Calderon and his team made clear they hoped to be in touch during the campaign, would provide continuity in all the key U.S. initiatives underway with Mexico, and would address our concerns regarding reform, border security, and competitiveness -- which is no surprise.

Reference id 07MEXICO965 aka Wikileaks id #98138 ?
Subject DHS SECRETARY CHERTOFF IN MEXICO, FEBRUARY 15-16: MEETINGS WITH INTERIOR, TREASURY OFFICIALS
Origin Embassy Mexico (Mexico)
Cable time Mon, 26 Feb 2007 22:17 UTC
Classification UNCLASSIFIED//FOR OFFICIAL USE ONLY

Source <http://wikileaks.org/cable/2007/02/07MEXICO965.html>

¶1. (SBU) Summary: Secretary Chertoff's February 15 meetings with GOM Interior (Gobernacion) officials occasioned broad-ranging discussions of ongoing bilateral cooperation and yielded several specific proposals to broaden it, including: --A commitment to work together closely in shaping and implementing a strategy to control Mexico's southern border; --A commitment to strengthen and expand the Border Violence Protocols; --A proposal to expand and strengthen the Border Violence Protocols by extending the program along the length of the U.S. - Mexican border and deepening tactical intelligence exchanges; --An offer to improve the Interior Repatriation Program by including "at-risk" travelers and Central American illegals; --An effort to encourage the GOM to broaden biometric data sharing by capturing finger-print data on incoming airline passengers; --An offer to exchange information with Mexico on contingency planning concerning a possible mass migration from Cuba after Castro's death; and --A request that Mexico consider requiring visas of Venezuelan travelers.

Reference id 07MEXICO110 aka Wikileaks id #99152 ?

Subject SCENESETTER FOR PRESIDENT'S TRIP TO MEXICO, MARCH 12-14, 2007

Origin [Embassy Mexico](#) (Mexico)

Cable time Mon, 5 Mar 2007 19:24 UTC

Classification UNCLASSIFIED//FOR OFFICIAL USE ONLY

Source <http://wikileaks.org/cable/2007/03/07MEXICO1102.html>

¶1. (SBU) Mission Mexico warmly welcomes you to Merida. President Calderon recognizes the broad-ranging challenges his country faces and appears to have the vision and political will to address them strategically. Having completed three months in office, he has demonstrated resolve in tackling his key policy objectives, which he believes will fundamentally transform Mexico: improving security and the rule of law, attacking poverty, and creating jobs. The U.S. and Mexico have developed a solid set of institutional relationships that allow us to work productively on most of our priorities, including fundamental issues of North American security and prosperity, and those links are set to expand. Your visit is an unmistakable sign of our support for the Calderon government -- one of our most important allies in the hemisphere -- and our dedication to this complex, interdependent relationship.

¶4. (SBU) The president fully understands the depth of our concerns about international terrorism and the transformational effect of the 9/11 attacks on USG policy, and he has signaled his strong commitment to work with us to preempt terrorist activity or entry through our shared border. [...]

¶5. (SBU) Mexico is a central partner in USG efforts to combat drug trafficking and other trans-border threats. While taking aggressive measures to tackle organized crime at home, Calderon has also publicly urged the U.S. to boost its own efforts to drive down demand for narcotics and improve controls on arms, cash, and precursor chemicals smuggled into Mexico. He acknowledges that Mexico cannot effectively confront narco-trafficking without our cooperation and is eager for expanded assistance, including help with combating money laundering. [...]

¶6. (SBU) Mexico's southern border remains extremely vulnerable to illegal immigration, trafficking in persons, and the smuggling of contraband. It is an issue of considerable concern to the GOM, which attributes its lack of success in securing the border to its rugged and porous nature, limited enforcement infrastructure and the poor law enforcement capabilities of its southern neighbors, Guatemala and Belize. Nevertheless, progress in securing Mexico's southern border is of vital importance to our own security. As Mexico hopes for immigration reform in the U.S., Calderon is addressing Mexico's own immigration challenge. He has just announced plans for a Safe Southern Border Program, designed to strengthen Mexico's law enforcement efforts in the south, improve treatment of illegal migrants, and create guest worker program for Central Americans. You may wish to express support for this multilayered effort and offer U.S. law enforcement assistance.

¶7. (SBU) Calderon has demonstrated pragmatism in his posture toward the United States and appears poised to build on an already modern and mature U.S.-Mexico relationship. The president's message is that Mexico will seek what it needs from us on the basis of equality, respect, and the close cooperation expected of neighbors that share wide-ranging interests and challenges. Far more than his predecessor, President Calderon recognizes that immigration reform is a U.S. domestic matter that is dependent upon U.S. congressional action. He will seek progress in a low-key effort that avoids making migration the dominant bilateral issue. Nevertheless, domestic political considerations require that he raise the issue with USG officials and that he publicly criticize measures -- such as the border fence -- that most Mexicans find offensive. The Mexican public draws little distinction between documented and undocumented migrants, seeing both as hard-working countrymen driven to the U.S. by domestic

economic adversity and U.S. economic demands. Calderon will appreciate your recognition of the contributions Mexicans make to our economy and your commitment to immigration reform.

¶12. (SBU) The private sector North American Competitiveness Council had it right when they told the February 2007 Security and Prosperity (SPP) Ministerial that their top priority was "improving the secure flow of goods and people within North America." Facilities along the U.S.-Mexico border must be improved significantly to securely accommodate current trade levels and expected future growth. We can and must accomplish this without compromising security by, inter alia: extending and/or synchronizing operating hours at U.S. and Mexican border crossing points; sharing best practices; cutting back on redundant inspections; employing new technologies to track and speed the secure movement of cargo; identifying critical infrastructure investments needed on both sides of the border; and involving the private sector to make the North American supply chain more secure and efficient.

07MEXICO562

aka Wikileaks id #127489 ?

Reference id

Subject

MIGRATION, POVERTY AND OTHER DYNAMICS IN CHIAPAS

Origin

Embassy Mexico (Mexico)

Cable time

Fri, 26 Oct 2007 21:38 UTC

Classification

CONFIDENTIAL

Source

<http://wikileaks.org/cable/2007/10/07MEXICO5620.html>

¶6. (C) Mexican authorities estimate that over one million Central American migrants cross Mexico's southern border each year, half of whom are aiming for the U.S. In descending order, they come from Guatemala, Honduras, El Salvador, Nicaragua, Ecuador, and Cuba. Many of these migrants live temporarily in Chiapas before continuing northward, and Tuxtla Gutierrez, the state capital, has doubled in size over the past decade with a large "floating" population. INM officials are responsible for controlling the 659 kilometer-long Chiapas border, and a state government official responsible for migration affairs told Poloff that up to 50% of U.S.-bound migrants are detained, while the other half get through. (Note: The percentage of reported detainees, apparently stopped for administrative reasons, is likely exaggerated.)

¶7. (C) Central American migrants are extremely vulnerable as they cross into Mexico, becoming targets for exploitation by corrupt Mexican authorities and criminal groups. Poloff heard from numerous contacts that tainted officials routinely solicit bribes to allow the passage of Central American migrants en route to the U.S. Migrant women are particularly vulnerable, and incidents of rape common. Trafficking in persons and prostitution of Central American women, girls, and boys, is a significant problem along the border area. Migrants making their way north who refuse to pay bribes to groups like the Mara Salvatrucha often become victims of violence, with some losing their limbs.

Reference id

08MEXICO208

aka Wikileaks id #138896 ?

Subject

GOM OFFICIALS DISCUSS MERIDA INITIATIVE WITH CODEL CUELLAR

Origin

Embassy Mexico (Mexico)

Cable time

Mon, 28 Jan 2008 12:15 UTC

Classification

CONFIDENTIAL

Source

<http://wikileaks.org/cable/2008/01/08MEXICO208.html>

¶10. (SBU) Renaldo Garcia, International Relations Coordinator at the National Immigration Institute (INM), explained that the Merida Initiative would allocate USD 31 million for immigration enforcement. When combined with an increase in budget from the GOM, this represents a 103% increase in INM's total budget, with an emphasis on Mexico's southern border.

¶11. (SBU) Rep. Cuellar commented on the need for both countries to find "our zone of comfort." He noted that his colleague Rep. Reyes had been considering a "joint-border patrol" to cover human trafficking, arms, etc. He asked, hypothetically, that if extra USG funding were provided over and above that of the Merida Initiative, what the political cost would be to participate in such a joint-venture. He noted the two countries, common need for a secure border and informed GOM officials present that the USG has added 2,500 border patrol agents and plans to hire and additional 3,000. Espinosa responded that the GOM does not have an "integrated vision" of border enforcement which considers commercial crossings, drug trafficking, etc. As such, she focused on the utility of collaborative efforts, such as the Border Enforcement Security Task Force (BEST) and the bilateral Border Facilitation Working Groups.

¶18. [...] Oscar Rocha highlighted the effectiveness of the Operation Against Smugglers Initiative on Safety and Security (OASSIS), which provides for bilateral information-sharing in a variety of law enforcement and security areas, including real-time information regarding ongoing alien smuggling investigations.

¶19. (SBU) The AG opined that the USG-GOM law enforcement relationship was at its best ever, but "we still have a long way to go." He said that the current level of programmatic support from the USG did not track with the gravity of this shared problem. The approval of the Merida Initiative would be more than just US\$500 million - which was only a small fraction of what the GOM is already spending -- but also an important message showing not only the commitment of the U.S. Congress to increased law enforcement cooperation, but a strong signal to the cartels that the two governments are united on this issue.

Reference id 07MEXICO584 aka Wikileaks id #130059 ?
Subject FOREIGN SECRETARY ESPINOSA COURTS CONGRESSIONAL SUPPORT FOR MERIDA INITIATIVE
Origin Embassy Mexico (Mexico)
Cable time Wed, 14 Nov 2007 22:09 UTC
Classification CONFIDENTIAL
Source <http://wikileaks.org/cable/2007/11/07MEXICO5846.html>

¶7. (SBU) The Foreign Secretary accommodated Congressional concerns by suggesting Mexico could decide to reject the cooperation package if the U.S. Congress established certain conditions to approve funds. Specifically, she told the Deputies, "we will conduct an extremely careful analysis of whatever results from this (U.S.) legislative process, in order to evaluate whether the result is compatible with our national interest, whether it fulfills Mexico's needs. There is no obligation on the Mexican Government's part to accept this support, it is a political cooperation commitment that we have undertaken, in the understanding that if we act together we will be more effective on both sides of the border, but we will not rush into anything." The Secretary stressed that under no circumstances would the cooperation agreement become a pretext to take action against migrants that use Mexico to enter the U.S. illegally.

Reference id 08MEXICO227 aka Wikileaks id #163385 ?
Subject SECRETARY CHERTOFF AND GOM OFFICIALS DISCUSS SECURITY COOPERATION AND SHARED CHALLENGES
Origin Embassy Mexico (Mexico)
Cable time Thu, 24 Jul 2008 12:58 UTC
Classification CONFIDENTIAL
Source <http://wikileaks.org/cable/2008/07/08MEXICO2276.html>

¶4. (SBU) Public Security (SSP) Secretary Garica Luna thanked Secretary Chertoff for the USG's cooperation in the drug war and noted the GOM's success in attacking the "logistics" and "capacity" of organized criminal gangs. As a result, the larger cartels had become fractured into smaller, yet more dangerous groups. The GOM is planning a new offensive against these groups which will include an aggressive front in Sinaloa while maintaining pressure in Tamaulipas and Michoacan. Because the Federal Police are now moving into areas historically controlled by the drug cartels, violence is expected to increase. He is deploying 10,000 new, vetted police along the border, and expressed appreciation for DHS help with the vetting.

Reference id 09MEXICO311 aka Wikileaks id #190825 ?
Subject SCENESETTER FOR THE VISIT OF CODEL LOWEY TO MEXICO, FEBRUARY 13-16
Origin Embassy Mexico (Mexico)
Cable time Fri, 6 Feb 2009 13:40 UTC
Classification CONFIDENTIAL
Source <http://wikileaks.org/cable/2009/02/09MEXICO311.html>

¶10. (SBU) The U.S. is poised to assist Mexico in a major way in dealing with its challenging security environment. The \$400 million Merida Initiative includes a mix of funding: INCLE administered by our Narcotics Affairs Section; Economic Support Funds administered by USAID; and Foreign Military Financing administered by the Office of Defense Cooperation. The package includes funding for: --Non-intrusive inspection equipment, ion scanners and canine units for Mexico to interdict trafficked drugs, arms, cash, and persons. --Technologies to improve and secure communications systems that collect criminal information, including biometric data, as well as continued support to expand Plataforma Mexico, a program that facilitates information

and intelligence exchanges among the country's law enforcement agencies. --Technical advice and training to strengthen the institutions of justice, vetting for the new police force, case management software to track investigations through the system, new offices of citizen complaints and professional responsibility, and witness protection programs. --Helicopters and surveillance aircraft to support interdiction activities, and rapid response of law enforcement agencies and supporting military forces.

Reference id 09MEXICO213 aka Wikileaks id #217565 ?
Subject DHS ASSISTANT SECRETARY MORTON MEETS GOM CABINET MEMBERS TO DISCUSS SECURITY ISSUES
Origin Embassy Mexico (Mexico)
Cable time Tue, 21 Jul 2009 22:30 UTC
Classification CONFIDENTIAL
Source <http://wikileaks.org/cable/2009/07/09MEXICO2134.html>

¶1. (C) Summary: Department of Homeland Security Immigrations and Customs Enforcement (ICE) Assistant Secretary John Morton and Chief of Staff Suzie Barr met on July 13 with several Government of Mexico (GOM) cabinet members. He discussed issues ranging from crafting a high-level working group focused on repatriation and migration issues to joint strategies for prosecuting drugs and weapons smugglers on both sides of the border. At every meeting, Morton emphasized the administration's commitment toward a strengthened partnership between Mexico and the United States on security and law enforcement issues within a context of the rule of law. This message was well received by the GOM representatives, who responded enthusiastically and provided suggestions for enhancing collaboration on several ongoing and proposed joint efforts.

¶6. (C) A/S Morton raised GOM policies for handling Third Country Nationals (TCNs) transiting through Mexico and apprehended on their way to the US. Morton explained that this is an area where the USG is ready to work collaboratively with the GOM in providing diplomatic, financial, and logistic support to ensure the successful repatriation of TCNs. CDA Feeley offered to leverage diplomatic muscle suggesting joint demarches to foreign missions to document their nationals. Rico assured Morton that the GOM would provide ICE access to special interest aliens (SIAs) for the purposes of investigation and agreed to further conversations on the matter.

Reference id 09MEXICO319 aka Wikileaks id #233964 ?
Subject MEXICO: MORE INTERAGENCY COOPERATION NEEDED ON INTELLIGENCE ISSUES
Origin Embassy Mexico (Mexico)
Cable time Tue, 10 Nov 2009 00:13 UTC
Classification SECRET//NOFORN
Source <http://wikileaks.org/cable/2009/11/09MEXICO3195.html>

¶1. Summary. President Calderon's security strategy lacks an effective intelligence apparatus to produce high quality information and targeted operations. Embassy officers working with the GOM report that Mexico's use of strategic and tactical intelligence is fractured, ad hoc, and reliant on U.S. support. Despite their myriad inefficiencies and deficiencies, Mexican security services broadly recognize the need for improvement. Sustained U.S. assistance can help shape and fortify the technical capacity of institutions and can also create a more reliable, collegial inter-agency environment. End Summary.

Reference id 10MEXICO111 aka Wikileaks id #249280 ?
Subject DHS SECRETARY NAPOLITANO'S MEETING WITH PRESIDENT CALDERON, FEBRUARY 17
Origin Embassy Mexico (Mexico)
Cable time Thu, 18 Feb 2010 00:07 UTC
Classification CONFIDENTIAL
Source <http://wikileaks.org/cable/2010/02/10MEXICO111.html>

¶1. (C) Summary. Secretary for Homeland Security Janet Napolitano met with President Felipe Calderon on February 17 for over an hour-long discussion that ranged in topic from aviation security issues to counternarcotics cooperation. The bulk of the discussion focused on the GOM's plans for Ciudad Juarez and the need for U.S. assistance in trying to combat organized crime and lower violence in the city. There is a new opportunity in Juarez to mobilize civil society to make progress in dealing with the city's security woes. President Calderon underscored that

every measure be taken to re-establish authority in Juarez and reclaim public spaces, and engage communities to combat violence. He thanked the U.S. for its support on developing the Juarez plan and asked for continued engagement to share intelligence and operational advice.

¶9. (C) The discussion then focused on Mexico's southern border. President Calderon said the USG can help as Mexico intensifies its Southern Border Strategy. Secretary Napolitano noted that the Guatemalan border's dense vegetation and terrain make patrolling difficult and asked whether there are areas to the north in which Mexico can create a choke point for inspections. Calderon indicated that this, indeed, is how they are working, and Secretary of Government Fernando Gomez Mont said that checkpoints are being used at Mexico's more narrow isthmus.

USG and GOM officials noted the entrance of Somalis, Eritreans, and even Iranians through the southern border. Calderon underscored that the use of technology - including non-intrusive inspections of vehicles and radars - are necessary for border control. He does not want to continually employ the Army and other forces in such pursuits in fear that they will be corrupted. Mexico's Secretary of Foreign Relations, Patricia Espinosa, said that Guatemala is open to regional security cooperation, but the Guatemalan government itself acknowledged that its team is fragile. Calderon suggested that vetting and checkpoints in Guatemala would be a start, and indicated his concern about criminals smuggling people from Guatemala to the northern border. These smugglers extort migrants with relatives in the United States, and kill those who do not.

Reference id	10MEXICO690 aka Wikileaks id #250540 ?
Subject	SCENESETTER FOR EX-IM CHAIRMAN FRED HOCHBERG
Origin	Embassy Mexico (Mexico)
Cable time	Wed, 24 Feb 2010 17:57 UTC
Classification	UNCLASSIFIED//FOR OFFICIAL USE ONLY
Source	http://wikileaks.org/cable/2010/02/10MEXICO690.html

¶1. (SBU) Summary. Your visit comes at a crucial moment in our efforts to deepen our bilateral relationship with Mexico, our third largest trading partner after Canada and China. As we institutionalize our security agenda we will also need to give more attention to the economic and social agendas in a country whose economic and social well-being affects ours directly. The United States' global competitiveness depends increasingly on a more competitive Mexico. Efforts to strengthen our mutually beneficial competitiveness in 2010 will focus on spurring innovation, creating jobs on both sides of the border, building a modern 21st century border, encouraging the requisite regulations and infrastructure, and supporting a sustainable energy and environment agenda. All these are top priorities for the Calderon administration and offer huge potential for future U.S. investment and economic development. Mexico's and our economic recovery go hand in hand, and U.S. export-led successes depend increasingly on partnering with Mexico's lower-cost manufacturing capability.

¶4. (U) Far more than his predecessor, President Calderon recognizes that immigration reform is a U.S. domestic matter that is dependent upon U.S. congressional action. He will seek progress in a low-key effort that avoids making migration the dominant bilateral issue. He places great emphasis on creating opportunities and jobs for Mexicans inside Mexico. President Calderon has publicly said that the solution to the immigration problem is the responsibility of the Mexican government, and must be done by bringing capital to the workers in Mexico, rather than having Mexican labor flow to capital in the United States. Nevertheless, the Mexican public draws little distinction between documented and undocumented migrants, seeing both as hard-working countrymen who have been driven to the U.S. by domestic economic adversity and U.S. economic demands. As such, domestic political considerations require that Calderon and his cabinet raise the issue with USG officials and that he publicly criticize measures that most Mexicans find offensive. Should the issue arise in your meetings with your Mexican interlocutors, we encourage you to explain U.S. domestic political factors affecting the issue of migration and help your Mexican interlocutors maintain realistic expectations.

¶9. (U) Mexico's southern border remains extremely vulnerable to illegal immigration, trafficking in persons, and the smuggling of all manner of contraband, including drugs/precursors. It is an issue of great concern to the Mexican government, which attributes its lack of success in dealing with the problem to the difficult local terrain; the lack of enforcement infrastructure; the historically informal nature of the border, particularly among local residents; and the inadequate border security efforts of its southern neighbors, Guatemala and Belize. Mexican law enforcement agencies have begun factoring southern border security considerations into ongoing programs and are seeking to expand/improve operations in southern Mexico. Nevertheless, progress in securing Mexico's southern border is of vital importance in achieving our own security objectives.

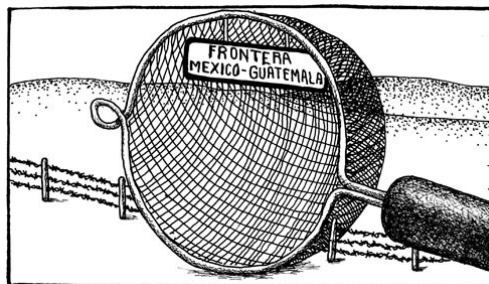
Annexe 12 : Caricatures (El Fisgón, Ahumada)

« ¿Como la ves? » (El Fisgón)



Provenance (La Jornada [2011/05/12](http://www.jornada.unam.mx/2011/05/12)) 369

« La Passoire des États-Unis » (Ahumada)



Provenance (La Jornada [2012/09/22](http://www.jornada.unam.mx/2012/09/22)) 370

Annexe 13. Monument au Migrant de Salcajá, Quetzaltenango (Guatemala)

Texte de la prière gravée au pied du monument à l'Emigrante :

Oración del Emigrante

*Ahora que debo irme a otras
Tierras a buscar una vida digna
para mi familia, pido tu
protección e intersección ante
Dios, para quienes estamos en el
Camino ya que tu no abandonaste
al Pueblo Migrante, ayúdanos a
lograr nuestro propósito.
Amén.*



Cliché (AA, 2012).

³⁶⁹ Texte : « Et tout ça pour ces *gringos* malpropres et incongrus, mec. ». Provenance : <http://www.jornada.unam.mx/2011/05/12/cartones/1>

³⁷⁰ Provenance : <http://www.jornada.unam.mx/2012/09/22/cartones/1>

Migrations clandestines d'Amérique centrale vers les États-Unis.

Actions en réseau et mobilité dans l'adversité en une ère de flux et de frontières.

Résumé

Cette thèse s'intéresse aux effets de l'opposition entre les dynamiques migratoires et les dynamiques de contrôle frontalier. L'étude se centre sur le flux de migrants centraméricains à destination des États-Unis. Ce flux transite par un système de frontières formé d'une zone tampon sur l'ensemble du territoire mexicain et d'une frange érigée en rempart high-tech à la frontière sud des États-Unis. Dans cet immense espace, la frontière a créé des marges par où les migrants tentent la contournement en traversant par une économie souterraine structurée autour de l'abus aux migrants clandestins en transit. L'analyse du système migratoire d'un village des hautes terres du Guatemala montre comment le flux persiste malgré la frontière par l'action en réseau de migrants. La comparaison entre une trentaine d'expériences d'hommes et de femmes en mobilité clandestine sur la route de transit révèle que la frontière s'abat sur les acteurs dans des modalités spécifiques selon leur genre et leurs ressources sociales, économiques et de mobilité. Les migrants éprouvent la frontière comme un espace d'adversité auquel ils doivent s'adapter en permanence en l'assumant intégralement afin de pouvoir continuer leur voyage vers le lieu qu'ils imaginent au nord. Ce travail, fondé sur des enquêtes de terrain réalisées entre 2005 et 2012 dans des lieux d'origine, de transit et de destination disséminés dans l'espace migratoire, cherche à illustrer comment un flux migratoire et ses acteurs réagissent à un système frontalier contemporain.

Mots-clés : flux migratoires ; mobilité clandestine ; migrants centraméricains ; systèmes frontaliers ; Mexique ; États-Unis

Clandestine Migrations from Central America to the United States.

Actions in network and mobility through adversity in an era of flows and borders.

Abstract

This thesis addresses the effects of the conflict between migration dynamics and the dynamics of border enforcement. The study focuses on the flow of Central American migrants heading to the United States. This flow follows a system of borders formed by a buffer zone throughout Mexican territory and a strip of land erected as a high-tech rampart on the southern border of the United States. Across this immense space, the border has created margins that migrants try to circumvent by entering an underground economy structured around the abuse on clandestine migrants in transit. The analysis of the migratory system of a village in Guatemalan highlands shows how the migration flow persists, despite the border, through the action in network of migrants. The comparison of about thirty experiences of men and women in clandestine movements reveals that the border affects the various actors in specific ways, depending on their gender as well as their social, economic and mobility resources. Migrants experience the border as a space of adversity to which they must constantly adapt to, by assuming it integrally, in order to be able to continue their journey to the place they imagine northward. This work, based on field investigations conducted between 2005 and 2012 during different stages of the migratory process (e.g. in places of origin, transit and destination) seeks to illustrate how a migration flow and its actors react to a contemporary system of borders.

Keywords: migration flows; clandestine mobility; Central American migrants, border systems; Mexico; United States

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3
École doctorale 122 – Europe latine – Amérique latine
Centre Bièvre - 3ème étage 1 rue Censier, 75005 Paris

Institut des Hautes Études de l'Amérique latine (IHEAL)
Centre de Recherche et de Documentation sur les Amériques (CREDA)
28 rue Saint-Guillaume, 75007 Paris